This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

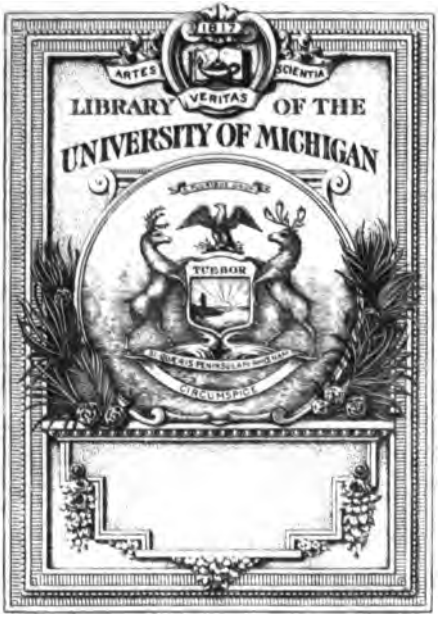
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

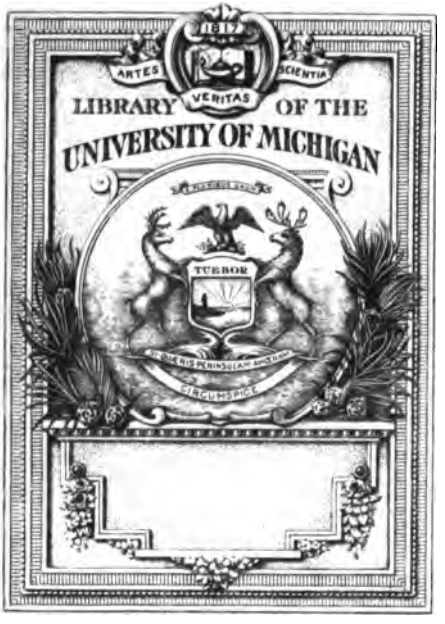
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
1213
.A2
T37
v.30



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
1213
.A2
T37
v.30

× 10. Les Comédiens

Le Doux & xxx

× 11. Le Traité de Paix

A Dartois et Brisset

× 12. La Solitaire

A Merle Carmouche et de Courcy

× 13. La Petite Provence

Desaugiers & Gentil

× 14. Le Concert d'Amateurs

Brazier & Dubois

15. Pierre Paul et Jean

Sewrin & Oury

16. Le Panorama d'Athènes

M. Mazeres & xxx

× 17. Le Comédien de Bruxelles

La Fortette

× 18. Le Départ d'une diligence

Rochefort Brisset & Mesnard

19. Le Gueux Parodie du Paria

Theaulon Dartois & Ferdinand

Théâtre du vaudeville.

LES ÉTRENNES
DU VAUDEVILLE,

OU

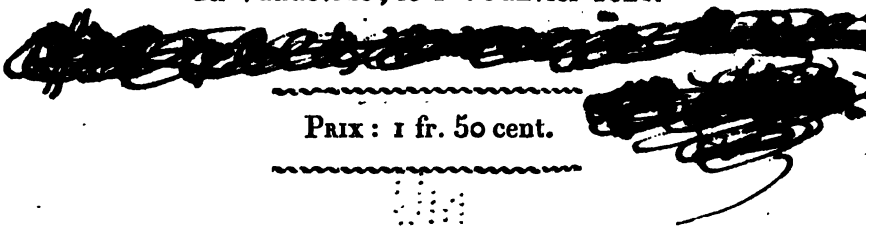
LA PIÈCE IMPROMPTU,

FOLIE PARADE EN UN ACTE MÊLÉE DE COUPLETS;

Marc Antoine Madeleine?

PAR MM. DÉSAUGIERS, GENTIL ET FRANCIS.

Représentée pour la première fois sur le Théâtre du Vaudeville, le 1er. Janvier 1821.



PRIX : 1 fr. 50 cent.

A PARIS,

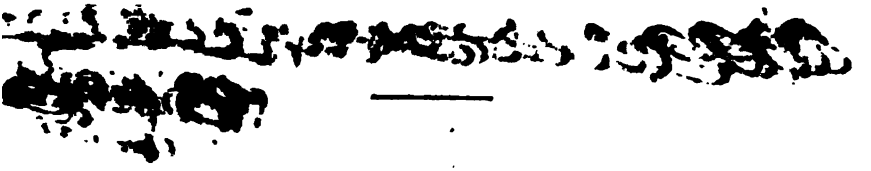
CHEZ BARBA, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL, GALERIE VITRÉE.

DE L'IMPRIMERIE D'ANTE. BOUCHER,
SUCCESSEUR DE L.-G. MICHAUD,
RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34.

M. DCCC. XXI.

ACTEURS.	PERSONNAGES.
M. LAPORTE. . .	Le Vaudeville, sous le costume d'Arlequin.
M. PHILIPPE. . . .	M. Dulichen, Mme. Disproques, Mlle. La Fiole.
M. SAINT-LÉGÉ. .	Pif. } Boxeurs anglais.
M. HYPPOLITE. .	Paf. } Boxeurs anglais.
M. GUILLEMIN. .	Pouf. } Boxeurs anglais.
Mlle. CLARA. . . .	Pierrette, porteuse d'eau auvergnate.
Mlle. VICTORINE.	Diabu, petit roulier.
Mlle. BRAS.	Geneviève, servante d'Arlequin-Vaudeville.
M. FONTENAY. .	Antoine, portier.

Figurants et Figurantes.



Le Théâtre représente un Salon élégamment [illegible] une petite Table est à la gauche de [illegible] papier, encre et plume; à la [illegible] guéridon; un tambourin et un [illegible] suspendus à un panneau. Dans [illegible] une grande porte laisant voir un [illegible] par laquelle entrent les acteurs [illegible]; la porte donnant sur l'escalier est [illegible] du fond à gauche; celle de l'in[illegible] est à droite.

Pd. by
Sauv. Dram. Fd. Rom. Dept
12-23-33

LES ÉTRENNES

DU VAUDEVILLE.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHOEUR, *sonnant derrière le théâtre*, GENEVIÈVE.

CHOEUR.

AIR : *de Picaros et Diégo.*

Ouvre-nous donc, ma chère Geneviève,
Sonnerons-nous jusqu'à ce soir?
Le jour de l'an de bonne heure on se lève,
Pour donner ou pour recevoir.

GENEVIÈVE, *arrive en mettant son tablier.*

Ceux-là n'méritent pas d'reproches;
Béni soit c'lui qui m'étrenn'ra.

(*On sonne plus fort.*)

V'là qu'on y va, v'là qu'on y va:
Ces tabliers ont d'ben p'tit's poches.

(*Elle va ouvrir.*)

CHOEUR, *toujours en dehors.*

Ouvre-nous donc, etc.

SCÈNE II.

GENEVIÈVE, ACTEURS et ACTRICES.

GENEVIÈVE.

Comment! déjà vous, Messieurs et Mesdames?

ST. LÉGÉ.

Oui, un détachement de la troupe qui vient présenter à son cher Vaudeville ses vœux pour la nouvelle année.

GENEVIÈVE.

Je vous la souhaite bonne et heureuse.

Mlle. CLARA.

Comme la dernière; nous n'avons pas eu à nous plaindre.

PHILIPPE.

Non; mais le public? hein?

Mlle. VICTORINE.

Le public? les fréquentes visites qu'il nous a faites nous ont prouvé qu'il ne nous boudait pas.

GUILLEMIN.

Il nous les a quelquefois fait payer cher.

PHILIPPE.

Oh! parce que... (*Il fait signe de siffler.*) Que veux-tu?

AIR : *Du verre.*

De l'aveu des plus grands héros
La victoire n'est pas fidèle;
D'ailleurs tous les jours des bravos
Pourraient ralentir notre zèle :
Le plaisir a plus de douceur
Acheté par un peu de peine;
Comme le Champagne est meilleur,
Lorsque l'on a bu du Surène.

ST. LÉGÉ.

Eh! mais, le cher Vaudeville dormirait-il encore? lui, qui est ordinairement si éveillé.

GENEVIÈVE.

Il vient de sortir pour voir s'il ne rencontrerait pas, chemin faisant, un sujet de pièce pour les étrennes qu'il veut donner au public.

HYPPOLITE.

Comment! ce n'est pas encore fait?

GUILLEMIN.

Il faut qu'il compte beaucoup sur nos mémoires.

ST. LÉGÉ.

Oh! il sait qu'en fait de mémoires, nous en avons souvent plus que nous ne voudrions.

GENEVIÈVE.

Quoique ça le souffleur ne vole pas toujours son argent; mais soyez tranquilles, il n'aura pas le temps de vous en faire dire beaucoup.

Mlle. CLARA.

A la bonne heure; car qu'il y prenne garde.

AIR : *du Vaudeville de l'arbre de Vincennes.*

S'il peint le tableau tout entier
De nos travers de l'an dernier,
De nos querelles politiques,
De nos culbutes dramatiques,
De nos intrigues de salon...
Ça s'ra bien long. (4 *fois.*)

Mlle. VICTORINE.

Oui; mais...

Même air.

S'il veut dérouler le tableau
De tout ce qu'on a fait de beau;
Des bienfaits de nos millionnaires,
De l'esprit de nos Desboulières,
De la gaîté de lord Byron...
Ça n's'ra pas long. (4 *fois.*)

HYPPOLITE.

Ah! ça, tu es sûre au moins, ma chère Geneviève, que le patron rentrera.

GENEVIÈVE.

Oui, mais je n'peux pas vous dire l'heure, parce que, voyez-vous, il cherche le plan d'une pièce, et vous savez qu'on peut faire bien du chemin dans Paris avant de trouver un bon sujet.

Mlle. CLARA.

Elle a raison... nous voudrions pourtant bien qu'il fût chez lui ce matin pour recevoir les étrennes que nous devons lui envoyer.

GENEVIÈVE.

Des étrennes?

ST. LÉGÉ.

Oui.

GENEVIÈVE.

Ah! sans être trop curieuse, qu'est-ce donc que vous allez lui donner.

HYPPOLITE.

Air : *Paris est comme autrefois.*

Nous lui donnerons, ma chère,
Un tambourin des meilleurs,
Imité pour mieux lui plaire
De celui des *Vendangeurs.*

Mlle. CLARA.

Un galoubet, dont le ton,
La justesse, la façon
Retrace avec vérité
Celui des *Amours d'été.*

ST. LÉGÉ.

Des sabots dont la plus belle
Parerait son pied mignon,
Et tourné sur le modèle
Du *joli Sabot perdu.*

GUILLEMIN.

Des abonnements nouveaux
A presque tous les journaux,
Pour qu'ils trouvent en tout temps
Nos vaudevilles charmans.

Mlle. VICTORINE.

Une montre des meilleures
Et d'un travail achevé,
Pour que toujours à sept heures,
Notre rideau soit levé.

PHILIPPE.

Au cher Vaudeville enfin,
Contre le public malin
Voulant offrir un appui,
Moi, je lui donne aujourd'hui
Deux battoirs faits pour *Tibère*,
Qui font du bruit comme dix,
Et qui malgré le parterre
Ont fait réussir *Clovis.*

GENEVIÈVE.

J'réponds qu'il sera sensible à tout ça; mais celui qui lui apporterait une bonne pièce d'étrennes lui ferait bien plus d'plaisir encore.

PHILIPPE.

Tu crois ?

GENEVIÈVE.

Quand je vous disons que ça serait le plus joli cadeau qu'on pourrait lui faire.

PHILIPPE, *réfléchissant.*

Il serait plaisant ! eh ! mes amis, quelle idée !

Mlle. CLARA.

Qu'est-ce donc ?

PHILIPPE.

Sortons, je vous le dirai dehors; je connais Geneviève, et comme il faut le plus grand secret....

GENEVIÈVE.

C'est pour ça que je vous conseille de ne pas vous cacher de moi, parce que v'là comme je suis; quand je sais tout, je ne dis rien; mais quand je ne sais rien, je dis tout.

HYPPOLITE.

Tu nous promets donc ?....

GENEVIÈVE.

D'être muette ?

TOUS.

Vrai ?

GENEVIÈVE.

Ma parole.

PHILIPPE.

Eh ! bien, mes amis, voici mon idée.

AIR : *Quand j'étais garde-marine.*

Ne pourrions-nous, à sa pièce
Travaillant à son insu,
Lui fournir avec adresse
Quelques scènes impromptu ?...
Changeons d'emploi, de langage,
De costume, de visage,
Et du joyeux compliment
Qu'il veut offrir au parterre,

[illegible]
[illegible]

TOUS.

C'est charmant. (*Ils.*)

GUILLEMIN.

Sortons avant qu'il revienne.

TOUS.

C'est charmant. (*Ils.*)

TOUS.

Moi, je tiens déjà ma scène.

PHILIPPE.

Une fois, tant bien que mal,
Amis, jouons la parade,
Et par cette mascarade
Préludons au carnaval.

TOUS.

Une fois, tant bien que mal, etc.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

GENEVIÈVE, *seule.*

(*A la cantonnade.*)

Montez tous au magasin; le costumier doit y être. (*Revenant sur le devant de la scène.*) Je ne savons pas trop ce qu'ils allont faire; mais c'est égal, j'sis ben sûre qu'ils feront de leur mieux, et que s'ils ne réussissent pas, ça ne s'ra pas de leur faute.

SCÈNE IV.

GENEVIÈVE, ANTOINE.

ANTOINE, *en dehors.*

Mamselle Geneviève? mamselle Geneviève?

GENEVIÈVE.

Ah! ah! c'est le portier.

ANTOINE.

Venez vite, s'il vous plaît.

GENEVIÈVE, *courant à la porte.*

Eh! ben, eh! ben, qu'est-ce que c'est donc?

ANTOINE, *chargé de manuscrits.*

C'est moi, mademoiselle, qui en ai plus que j'n'en peux porter.

GENEVIÈVE.

Ah! mon Dieu, que de paquets!

ANTOINE.

C'est les étrennes de Messieurs les auteurs; des pièces de comédie.

GENEVIÈVE.

Mais c'est donc la provision de l'année?

ANTOINE.

Prenez garde, mamselle, ça va tomber. (*Quelques rouleaux tombent.*) Là, quand je vous disais...

GENEVIÈVE.

L'année ne commence pas mal.

ANTOINE.

A c'te heure, Mamselle....

AIR : *Vaudeville d'Angélique et Melcour.*

Vous ne pouvez pas me r'fuser
En c'beau jour le baiser d'usage,
Avec ça que j'viens de m'raser
Afin d'rajeunir mon visage.
Aut' fois j'savais mieux étrenner,
Témoin feu' ma pauv' femme Barbe...
Mais aujourd'hui je n'peux donner
Que l'étrenne de ma barbe.

GENEVIÈVE.

Ça n'est pas de refus, M. Antoine.

ANTOINE, *après avoir embrassé Geneviève.*

En parlant d'ça, mamselle, ça me fait souv'nir que j'ai une cinquantaine de cartes de visites pour m'sieur Vaudeville.

GENEVIÈVE.

Comment! vous avez déjà eu tant de monde que ça? vous devez avoir le bras joliment fatigué d'avoir tiré le cordon.

ANTOINE.

Je ne l'ai tiré qu'une fois.

GENEVIÈVE.

Bah!

ANTOINE.

Eh! oui donc; c'est le même homme qui m'a apporté tout ça.

GENEVIÈVE.

Tiens!

ANTOINE.

Oui, c'est son état... si vous lisiez les journaux, vous sauriez ça comme moi.

GENEVIÈVE.

Je les lis après mon maître.

ANTOINE.

Et moi avant; t'nez v'là c'que c'est.

AIR: *de la Sentinelle.*

Chaq' jour de l'an, il existe à Paris
Une entreprise où trottant à la ronde
Un homm' tout seul se charge pour un prix
D'être poli pour tout le monde.
Grâce à c'commode établiss'ment,
Sans s'déranger, chacun s'acquitte
De la dette du sentiment (*bis*)
A dix centimes par visite.

GENEVIÈVE.

Eh! ben, on peut être bon fils et bon ami à bon marché.

(*On entend le Vaudeville murmurer et frapper des pieds.*

ANTOINE.

V'là m'sieur Vaudeville qui rentre; il paraît en colère.

GENEVIÈVE.

Tâchons de t'nir not' langue sur la comédie qu'ils vont lui jouer.

SCÈNE V.

Les Précédents, LE VAUDEVILLE.

LE VAUDEVILLE.

Diable de pièce! maudite pièce!

ANTOINE, *tendant la main.*

Monsieur, je vous la souhaite bonne et heureuse.

LE VAUDEVILLE, *lui donne un coup de batte.*

Merci.

LE VAUDEVILLE.

AIR : *Flon, flon, flon.*

Morfondu, hors d'haleine,
Je rentre à la maison,
Sans avoir pour étrenne
Pu rencontrer un bon
Flon, flon, flon, lariradondaine,
Un gai, gai, gai, lariradondé.

GENEVIÈVE.

Comment! Monsieur, vous n'avez rien trouvé?

LE VAUDEVILLE, *avec beaucoup d'humeur.*

J'aimerais bien mieux n'avoir rien trouvé.

AIR : *Aux beaux jours, hélas!*

Ce maudit Paris
Est un lieu de délice,
Tout charme à Paris
Nos goûts et nos esprits.
C'est un paradis
Qui nous met au supplice...
Toujours du plaisir!
Ah! c'est pour en mourir.

A peine sorti
Tout plein de mon ouvrage,
A mon œil ravi
S'offre un minois fleuri.
Plus loin, bras joli,
Plus loin, gentil corsage,
Plus loin, pied mignon.
Adieu rime et raison.

Ce maudit Paris, etc.

Suivant mon projet,
Ailleurs je m'achemine;
Un nouvel attrait
Du travail me distrait.

Nougat, diablotin,
Marron glacé, praline,
Biscuit, biscotin
Me barrent le chemin...

D'un autre côté
Vite je me détourne,
Et mon nez flatté
Flaire un met qu'on défourne....
Ah! sangodémi!
C'est un macaroni!
Un macaroni!
Ah! sangodémi!

Ce maudit Paris, etc.

GENEVIÈVE.

Ainsi, vous n'avez rien gagné à sortir?

LE VAUDEVILLE.

Si fait, un assez bon appétit.

GENEVIÈVE.

En ce cas, Monsieur, je vais vous chercher votre déjeuner.

LE VAUDEVILLE.

Je ne te retiens pas.

(*Geneviève sort.*)

SCÈNE VI.

LE VAUDEVILLE, *seul.*

(*Voyant les cartes de visites que Geneviève a mises sur son bureau.*)

Oh! sangodémi! que de visites! Je vois avec plaisir que le Vaudeville a beaucoup d'amis!

AIR : *Ah! que de chagrin dans la vie.*

Ma foi commencer la journée
Par un concours aussi nombreux,
C'est pour le reste de l'année
Un présage des plus heureux.
Avec plaisir je reçois les personnes
Qui le matin viennent me voir,
Mais pour des raisons assez bonnes
J'aime encor mieux les visites du soir.

Ah! ça, n'oublions pas que la pièce est pour aujourd'hui,

et occupons-nous en sans désemparer ; voyons d'abord quel titre nous lui donnerons : Le Premier de janvier..... Je crois pourtant que le Jour de l'An serait plus joli ! ou les Etrennes.... oui les Etrennes, c'est bien plus joli encore, à moins que nous ne l'intitulions.... Mais, bah ! le titre ne fait rien au succès, et pourvu que ma pièce soit gaie, spirituelle, amusante et bien jouée.... le principal est de savoir où je ferai passer la scène ; cherchons.

SCÈNE VII.

LE VAUDEVILLE, GENEVIÈVE, *apportant le déjeuner d'Arlequin.*

GENEVIÈVE.

Not' maître, v'là votre déjeuner.

LE VAUDEVILLE.

Geneviève, je vais travailler, je me sens inspiré : va dire en bas de ne laisser venir personne.

GENEVIÈVE.

Oui, M'sieur Vaudeville. (*A part.*) Heureusement, ils sont tous dans la maison !

SCÈNE VIII.

LE VAUDEVILLE, *seul.*

(*Il se verse à boire.*)

Buvons d'abord à ma santé, et, pendant que nous sommes seuls, faisons-nous notre compliment de nouvelle année.

AIR : *Le premier du mois de janvier.*

Je me souhaite tous les ans,
Acteurs, actrices bien portans,
Auteurs de Momus vrais apôtres,
Tous les jours des succès bien francs,
Et tous les mois cent mille francs
Accompagnés de plusieurs autres.

Maintenant, reprenons notre travail.

SCÈNE IX.

LE VAUDEVILLE, PHILIPPE, *déguisé en vieux médecin, toussant toujours, sous le nom de M. Dulichen.*

DULICHEN.

Hum! hum! hum!

LE VAUDEVILLE.

Diable de portier! voilà déjà un importun.

DULICHEN.

C'est sans doute à l'aimable et joyeux..... hum..... hum..... Vaudeville.... que j'ai l'honneur.... hum!....

LE VAUDEVILLE.

De parler.... oui, Monsieur; qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

DULICHEN.

C'est au contraire moi, mon cher, qui suis au vôtre; vous voyez en moi le docteur Dulichen.

LE VAUDEVILLE.

Monsieur....

DULICHEN.

Qui vient vous apporter.... hum!.... hum!.... vos étrennes?

LE VAUDEVILLE.

Monsieur le docteur, je suis très reconnaissant; mais je ne vois pas à quel titre....

DULICHEN.

Le voici: toutes les maladies me sont familières; mais je me suis livré plus particulièrement à la guérison des rhumes. (*Il tousse.*)

LE VAUDEVILLE, *à part.*

Il fait bien de le dire.

DULICHEN.

Et comme c'est la maladie la plus (*il tousse*) commune au théâtre, et la plus funeste à vos intérêts.... hum! hum! (*Il tousse au nez du Vaudeville.*)

LE VAUDEVILLE, *s'essuyant le visage.*

Il est sûr que les rhumes me font essuyer....

DULICHEN.

Bien des contrariétés, n'est-il pas vrai? Eh! bien, mon

cher, permettez-moi de vous offrir quelques boîtes de pastilles de ma composition, et qui joignent à la vertu de guérir les rhumes, celle de fortifier l'estomac.

LE VAUDEVILLE.

J'accepte avec reconnaissance, et j'aurai l'honneur de vous faire ma visite; mais ayant un travail très pressé, permettez-moi....

DULICHEN.

Je ne vous dissimule pas que cette nouvelle découverte m'a rendu (*il tousse*) la coqueluche de tous les théâtres de Paris; mais ma renommée ne se borne pas aux barrières de la capitale, et j'ose dire qu'elle est devenue européenne.

AIR : *Chaque jour mon âme abusée.*

Un des plus grands seigneurs de Prague
Daigna réclamer mon talent;
Et pour preuve, voici sa bague
Qu'il me laissa par testament.
Plus tard, dans une autre rencontre,
J'eus l'honneur de traiter un lord,
Et pour preuve, voici sa montre
Que je porte depuis sa mort.

(*Il tire sa montre et regarde l'heure.*)

Ah! mon Dieu, déjà midi!

LE VAUDEVILLE.

Un malade vous réclame? que je ne vous retienne pas.

DULICHEN.

Non, c'est un concert.

LE VAUDEVILLE.

Un concert!

DULICHEN.

Où je fais ma partie.

LE VAUDEVILLE.

En ce cas....

DULICHEN.

Vous savez qu'Apollon est le dieu des beaux-arts comme celui de la médecine?

LE VAUDEVILLE.

Et quel est votre instrument?

DULICHEN, *toussant.*

La quinte, et c'est en qualité de médecin et d'artiste que je me hasarde à vous demander les entrées de votre théâtre.

LE VAUDEVILLE.

Eh! Monsieur, je les ai déjà données à cinq docteurs que je ne vois jamais que dans la salle!

DULICHEN.

Je vous promets d'être souvent dans vos coulisses, très souvent.

LE VAUDEVILLE, *à part.*

Ma foi, c'est un original, il pourra nous amuser quelquefois.

DULICHEN.

Eh! bien?

LE VAUDEVILLE.

Eh! bien, soit.

DULICHEN.

Vous êtes charmant!

LE VAUDEVILLE.

Mais c'est à condition que vous ne négligerez pas mes malades; car je vous préviens que j'en ai toute l'année, et dans ce moment-ci même, j'en ai un qui arrête une pièce nouvelle, et que je vous prie d'aller voir demain matin.

DULICHEN.

Très volontiers; tous mes instants sont à vos malades; vous n'avez qu'à me dire l'heure.

LE VAUDEVILLE.

Mais, vers dix heures.

DULICHEN.

Dix heures? impossible! je ne sors jamais de chez moi avant midi.

LE VAUDEVILLE.

Alors à une heure?

DULICHEN.

A une heure, je déjeune chez Tortoni; après cela vient la lecture des journaux, la chambre des députés, un petit tour de promenade pour gagner de l'appétit, cela me mène au dîner, que je fais le plus souvent en ville, et....

LE VAUDEVILLE.

Eh! bien, dans la soirée?

DULICHEN.

Non; vous savez, mon cher, ce que c'est que les habitudes... l'écarté, le spectacle, un peu de musique, quelques charades en action, et minuit est bientôt arrivé.

AIR : *Dans la paix et l'innocence.*

Ainsi que l'on vive ou meure,
Vous êtes si recherché,
Que l'on ne vous voit qu'à l'heure
Où tout le monde est couché.

DULICHEN.

Oui, l'heure est des plus maussades,
Mais je ne puis faire mieux.

LE VAUDEVILLE.

Ah ! j'entends....

Vous ne voyez vos malades
Que pour leur fermer les yeux.

DULICHEN.

De l'épigramme ! je vous reconnais là.... « Le Français né malin.... »

LE VAUDEVILLE.

C'est vrai ; mais aussi vous conviendrez, cher docteur, que vous en prenez trop à votre aise.

DULICHEN.

Mes aises, mes aises avant tout, au physique comme au moral, moi je ne connais que ça ; c'est au point que je ne vais jamais au spectacle ou dans les voitures publiques sans me faire retenir deux places.... Eh ! parbleu ! cela me fait penser à une chose assez désagréable qui m'est arrivée avant hier ; je voulais aller à Versailles.

LE VAUDEVILLE.

Eh ! bien ?

DULICHEN.

Je ne sais comment mon domestique s'est expliqué avec l'entrepreneur des parisiennes.

AIR : *Le luxe de ce beau danseur.*

Je me flattais en payant doublement,
D'être placé commodément ;
Pas du tout, voyez ma disgrâce.

LE VAUDEVILLE.

N'auriez-vous trouvé qu'une place?

DULICHEN.

J'en avais bien deux en effet.

LE VAUDEVILLE.

Quelle est alors votre mésaventure?

DULICHEN.

Mais l'une était dans la voiture,
L'autre dans le cabriolet.

Aussi je suis bien décidé à avoir la première fois une parisienne à moi tout seul.

LE VAUDEVILLE.

Une parisienne à vous tout seul? cela ne serait pas maladroit.

DULICHEN.

Ah! mais j'oubliais que le temps se passe; je vous renouvelle mes remercîments pour mes entrées.

LE VAUDEVILLE.

Et mon malade?

DULICHEN.

Votre malade et mon concert, tout ça marchera de front.

AIR : *De la treille de Sincérité.*

Idolâtre
De tout théâtre,
Le vôtre, surtout chaque soir,
Est bien certain de me revoir.

LE VAUDEVILLE.

Voulant pour étrenne au parterre
Offrir quelques riants tableaux,
De la marotte de mon père
Je vais agiter les grelots.

DULICHEN.

Quoique docteur, de la Folie
Comme vous suivant l'étendard,
Moi, je vais faire ma partie
Dans le *Requiem* de Mozart.

ENSEMBLE.

LE VAUDEVILLE.

Du théâtre
Etant idolâtre,
Cher docteur, j'aurai chaque soir
Grand plaisir à vous y revoir,
Grand plaisir à vous recevoir.

DULICHEN.

Idolâtre
De tout théâtre,
Le vôtre, surtout dès ce soir,
Est bien certain de me revoir
Puisqu'on veut bien m'y recevoir.

(*Dulichen sort.*)

SCÈNE X.

LE VAUDEVILLE, *seul.*

Drôle d'original! mais enfin m'en voilà débarrassé, remettons-nous à l'ouvrage. Geneviève.

SCÈNE XI.

LE VAUDEVILLE, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE.

Monsieur!

LE VAUDEVILLE, *lui indiquant le déjeuner.*

Enlève-moi tout ça, cela me donnerait des distractions; laisse-moi le flacon, on ne sait pas...

GENEVIÈVE.

Hé bien! Monsieur, en avance-t-il?

LE VAUDEVILLE.

Ah! bien oui... va-t-en donc dire une bonne fois pour toutes à Antoine que s'il me laisse encore venir quelqu'un, je le mets à la porte.

GENEVIÈVE, *à part.*

Il n'est pourtant pas encore au bout.

LE VAUDEVILLE, *se remettant à l'ouvrage.*

Où en étais-je ?

(*On entend chanter le refrain :* A l'eau, à l'eau.)

SCÈNE XII.

Les Précédents, Mlle. CLARA, *en porteuse d'eau auvergnate sous le nom de* PIERRETTE.

PIERRETTE.

AIR : *A l'eau, à l'eau.*

A l'eau, à l'eau,
L'chagrin est un fardeau,
A l'eau ! à l'eau !
Plus lourd qu'mes deux seaux d'eau,
Dix fois plus lourd qu'mes deux seaux d'eau,
Cent fois plus lourd qu'mes deux seaux d'eau.

LE VAUDEVILLE, *impatienté, sans avoir vu Clara.*

Oh ! sangodémi ! sortons, je n'en finirai jamais ici.

GENEVIÈVE.

Ah ! mon dieu ! est-ce qu'il s'en irait ?

LE VAUDEVILLE, *se trouvant face à face avec Mademoiselle Clara.*

Hé ! hé ! (*Lazzis.*)

GENEVIÈVE.

Qui êtes-vous, ma petite, et que venez-vous faire ici ?

PIERRETTE.

Madame, je suis Pierrette, la sœur du petit Pierre, le porteur d'eau de la maison, qui est malade et qui m'a dit comme ça ce matin : escouta, Pierrette :

AIR : *Ça n'se peut pas.*

De sa fontaine m'sieur Vaud'ville
N'fait pas usage tous les jours ;
Mais quoiqu'ell' n'lui soit guère utile,
Faut aller la remplir toujours.
Pour te récompenser d'tes peines,
Il te f'ra p'têtr' ben un cadeau,
C'est aujourd'hui l'jour des étrennes,
Porte-lui d'l'eau, porte-lui d'l'eau.

LE VAUDEVILLE.

Ah ! il t'a dit que je te donnerais des étrennes !

PIERRETTE.

Oui, Monsieur, il m'a dit ça comme il n'y a qu'un dieu au ciel.

LE VAUDEVILLE.

Eh ! bien, que veux-tu que je te donne ?

PIERRETTE, *riant avec un embarras lourd.*

Ah ! Monsieur, c'est à vostra volonta ; je taxe personna, moi, oui.

LE VAUDEVILLE.

Tu dois avoir déjà reçu quelque chose ?

PIERRETTE.

Les embrachades da touta ma famille, qui est arrivée hier d'Aurillac, exprès pour ça.

LE VAUDEVILLE.

Et tu n'as pas reçu d'autres étrennes ?

PIERRETTE.

Oh ! si j'avais voulu escouta un jeune homme qui me parla pour le mariage, j'en aurais eu de belles ; oui, il m'a apporté ce matin un petit coffre tout plein de belles choses en similor ; mais pas de ça, et comme je lui ai dit :

AIR : *Que voit-on dans vos mélodrames.*

J'accepterais ce joli coffre
S'il ne me v'nait que d'l'amitié,
Mais puisque c'est l'amour qui m'l'offre,
J'n'en veux que quand j's'rai vot' moitié ;
J'sais ben qu'enti futurs qui s'conviennent
Ça s'donna d'avance à Paris,
Mais j'somm's moins pressé's dans l'pays,
N'y a qu'nos maris qui nous étrennent.

GENEVIÈVE, *bas à Pierrette.*

Bien, bien, c'est ça.

LE VAUDEVILLE.

Ah ! tu as un prétendu ?

PIERRETTE.

Oui, Monsieur, le premier garçon de l'entreprise des baignoires à domicile, vous savez ?

GENEVIÈVE.

Oui, oui, des bains qu'on porte dans les rues, tout chauds, tout bouillants, et qui vous arrivent chez vous tout froids.

PIERRETTE, essoufflée.

Ah! v'là c'que c'est... A c'te heure, il ne me reste plus qu'à vous remercier et à m'en aller bien vite; car, voyez-vous :

AIR : *Vaudeville du départ pour St.-Malo.*

La rivièr' coul' pour tout le monde,
Ainsi faut qu'chacun ait son tour,
J'vous en allons ach'ver not' ronde,
Et là-d'sus j'vous souhait' bon l'bonjour.
Si l'hasard
Fait qu'à Monsieur Vaud'ville
J'puissions être utile,
Demain ou plus tard
Il pourra me r'trouver sans peine,
Car chaqu' jour on est sûr de m'voir
Sur le bord de la Seine,
Le matin comm' le soir.

Je vous souhaite bien le bon jour.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XIII.

LE VAUDEVILLE, ANTOINE.

ANTOINE.

Tiens, par où donc qu'elle a entré celle-là ?

LE VAUDEVILLE, *se retournant et voyant Antoine.*

Eh ! bien ! que me veux-tu encore ?

ANTOINE.

J'viens vous demander s'il faut toujours renvoyer le monde ?

LE VAUDEVILLE.

Toujours... Qu'est-ce qui s'est présenté ?

ANTOINE.

Ah ! dame, ce gros Monsieur qui vient tous les deux jours vous demander des billets pour sa femme, sa sœur et sa cousine.. J'y ai dit que vous veniez d'sortir.

LE VAUDEVILLE.

Tu as bien fait, va-t-en.

ANTOINE.

Ensuite ce petit auteur qui tombe toujours chez vous à l'heure du dîner.

LE VAUDEVILLE.

S'il ne tombait qu'à cette heure-là!

ANTOINE.

Je lui ai dit que vous étiez sorti.

LE VAUDEVILLE.

A merveille, mais laisse-moi.

ANTOINE.

Ah! cette fois-ci, Monsieur est donc content de moi?

LE VAUDEVILLE.

Oui.

ANTOINE.

Après, il est venu un beau Monsieur avec un laquais derrière, qui portait un superbe pâté d'un bras, et un panier de liqueurs de l'autre.

LE VAUDEVILLE, *avec empressement.*

Eh! bien, celui-là?

ANTOINE.

Oh! celui-là, j'y ai dit qu'vous n'étiez pas rentré, et le panier, le pâté et lui, ils sont tous partis comme ils étaient venus.

LE VAUDEVILLE.

Partis! (*Le frappant de sa batte.*) Ah! coquin, ah! drôle, veux-tu bien vite courir après?

ANTOINE.

Mais, M'sieur; vous m'aviez dit de ne laisser entrer personne.

LE VAUDEVILLE.

Est-ce qu'un pâté est une personne, imbécille? va faire tes excuses à ce galant homme et ramène-le moi, ou sangodémi! (*Il lui donne un coup de pied.*)

ANTOINE.

Bon! des étrennes de tous les côtés.

SCÈNE XIV.

LE VAUDEVILLE, *seul à son secrétaire.*

Cette petite m'avait mis en gaîté... Il faut que ce nigaud soit venu encore me remuer la bile.. Voyons; je ne sais plus où j'en étais.

SCÈNE XV.

LE VAUDEVILLE, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE.

M'sieur Vaudeville? M'sieur Vaudeville?

LE VAUDEVILLE.

Allons, le diable s'en mêle.

GENEVIÈVE.

Le diable!.. dites donc trois diables.

LE VAUDEVILLE.

Trois diables!

GENEVIÈVE.

Qui ont forcé la consigne, battu le portier, et qui ont failli... Oh! mon Dieu! les v'là.

(*Elle se sauve.*)

LE VAUDEVILLE.

Oh! qu'ils sont laids!

SCÈNE XVI.

LE VAUDEVILLE, GUILLEMIN, HYPPOLITE, ST.-LÉGÉ, *tous trois en boxeurs anglais, sous les noms de* PIF, PAF, POUF.

TOUS TROIS.

AIR : *Vaudeville des boxeurs.*

Fiers et vigoureux athlètes,
Tous les hommes près de nous
Ne sont que des femmelettes
Qui font bien de fuir doux,
De véritables squelettes
Qui se brisent sous nos coups,
V'li, v'lan,
Pif, paf, pan,
Par dint je tape,
Frappe,
V'li, v'lan,
Pif, paf, pan,
Nous ne vivons qu'en tapant.

LE VAUDEVILLE, *à part.*

Ils me font peur... (*Haut.*) Messieurs, puis-je savoir ce qui me procure l'honneur de votre visite?

PIF.

Le jour de l'an.

LE VAUDEVILLE.

Je suis bien flatté....

POUF.

Nous venons vous donner vos étrennes.

LE VAUDEVILLE.

Je suis bien reconnaissant....

PAF, *lui prenant la main qu'il serre très fort.*

En vous offrant notre protection.

LE VAUDEVILLE.

Je suis bien sensible....

PIF.

AIR : *Sur l'port avec Manon un jour.*

Nous sommes tous les trois exprès,
Débarqués de Londre à Calais,
Après mille et mille promesses.

POUF.

Vigoureux sur un certain point,
C'est que nous ne plaisantons point.

PAF.

Et nous venons à coups d'pied, à coups d'poing,
Faire à Paris réussir vos pièces.

TOUS.

Oui, nous venons à coups d'pied, à coups d'poing,
Faire à Paris réussir vos pièces.

LE VAUDEVILLE.

Faire réussir mes pièces à coups de poing!

PIF.

N'est-ce pas l'usage depuis quelque temps?

AIR : *Comme il m'aimait* (de Sans-Gêne.)

Les coups de poing (*bis.*)
Sont les vrais soutiens de la scène,

Sans coups de poing (*bis.*)
Un auteur ne réussit point.

LE VAUDEVILLE.

D'où je puis conclure sans peine
Que vous m'apportez pour étrenne
Des coups de poing. (*4 fois.*)

PAF.

Il n'y a que ça.

PIF.

Rien n'y résiste.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Nous avons parcouru la terre,
Et nous savons que justement ou non,
Au théâtre comme à la guerre,
Le plus fort a toujours raison.

POUF.

L'art de repousser les attaques
Est à la scène un des plus estimés.

LE VAUDEVILLE.

Nous aussi nous aimons les claques,
Mais ce n'est pas à poings fermés.

PAF.

Vous avez tort.

POUF.

Cent fois tort.

PIF.

Mille fois tort, et si vous m'aviez vu dans les grandes occasions !...

PAF.

Et moi donc !

POUF.

Et moi !

PIF.

AIR : *Est-ce ma faute ?*

D'applaudir je somme
Le plus mécontent,

Si l'ennui l'assomme,
S'il bâille un instant,
Un coup de poing v'lan
Sait guérir mon homme
De son bâillement
Radicalement.

LE VAUDEVILLE.

Radicalement ?

TOUS LES TROIS.

Radicalement. (*Bis.*)

PAF.

Tel veut qu'on l'installe
Dans le parlement,
Il crie, il cabale ;
Un vigoureux pan
Guérit à l'instant
L'humeur radicale
De mon aspirant,
Radicalement.

LE VAUDEVILLE.

Radicalement ?

LES TROIS.

Radicalement. (*Bis.*)

POUF.

Une haute dame
Est dernièrement,
Pour certaine flamme
Mise en jugement,
V'li, v'lan, je fais tant,
Que vite on proclame
Son acquittement
Radicalement.

LE VAUDEVILLE.

Radicalement ?

LES TROIS.

Radicalement.

LE VAUDEVILLE.

Messieurs, vous avez là un talent fort joli, et je vous en fais mon compliment.

Mad. DEFROQUES, *se jetant dans un fauteuil.*

Je n'en puis plus !.... ils m'ont fait une peur ! et puis ce costume.... peut-on sortir dans cet état-là?

LE VAUDEVILLE.

Madame, je vous demande bien pardon, mais je n'ai pas l'honneur de vous connaître, et je suis trop occupé pour.....

Mad. DEFROQUES.

Ah ! Monsieur, ça n'est pas de refus : des sels, de l'eau des carmes.... ce que vous aurez sous la main.

LE VAUDEVILLE.

Vieille et sourde, quel paquet ! ah! sangodémi elle se trouve mal : et vite un flacon, ou elle va me rester sur les bras.

(*Il sort précipitamment, et Madame Defroques court à la table, prend la bouteille de vin, s'en verse un verre et le boit au moment où le Vaudeville rentre avec un flacon.*)

LE VAUDEVILLE, *courant au fauteuil où il a laissé Madame Defroques.*

Tenez, tenez, Madame, voilà du vinaigre.... Mais, Dieu me pardonne, elle boit mon vin.

Mad. DEFROQUES.

Excusez, Monsieur, j'avais besoin de ça.... me voilà tout-à-fait remise.

LE VAUDEVILLE.

Allons, faites-moi le plaisir de me laisser seul.

Mad. DEFROQUES.

Je suis sensible à votre politesse, et puisque vous le permettez.... (*Elle se rassied.*)

LE VAUDEVILLE.

J'ai l'honneur de vous dire que je ne puis pas vous entendre aujourd'hui.

Mad. DEFROQUES.

En ce cas, je vais vous dire le sujet qui m'amène. Je m'appelle Madame Defroques, je suis revendeuse à la toilette, et je demeure rue du Hasard, n°. 9.

LE VAUDEVILLE.

Pour la dernière fois, je vous prie de me laisser tranquille, et d'aller débiter votre marchandise ailleurs.

Mad. DEFROQUES.

Oui, Monsieur, maison du tailleur. J'ai la pratique de plusieurs théâtres de Paris.

LE VAUDEVILLE.

Allez au diable, je n'ai besoin de rien dans ce moment.

Mad. DEFROQUES.

Un doliman? non, je n'ai pas ça pour le quart-d'heure; mais, par exemple :

AIR : *De Dorilas.*

J'puis vous céder la robe de l'*Idiote*
Qui l'autre jour s'laissa choir à Feydeau,
Deux pantalons, un schall, un' redingote
Du *Déluge* tombé dans l'eau.
De *Don Carlos* j'ai la défroque entière;
Je puis encor vous vendre à prix très bas
L'habit d'hasard du *Flatteur* qu'on n'vit guère,
L'habit tout neuf d'*Charles Six* qu'on n'vit pas.

Allons, mon cher Monsieur Vaudeville, une bonne action pour le jour de l'an, je suis mère de quatorze enfants.

LE VAUDEVILLE.

Ah! ça, Madame, en finirez-vous?

Mad. DEFROQUES.

Non, Monsieur, quatorze, tout autant, dont trois housards, deux dragons, quatre trompettes, deux canonniers, deux sapeurs, et mon petit dernier qui est tambour-major depuis six semaines. Quatorze gaillards comme ça sur les bras, vous m'avouerez que ça pèse.

LE VAUDEVILLE.

Je vois qu'il n'y a qu'un moyen de se faire entendre de cette vieille folle. (*Il se met à écrire précipitamment.*) « Madame, j'ai besoin de travailler, ayez donc la bonté de me laisser seul. » Ah! nous allons voir. (*Il présente d'une manière ironiquement polie, le papier à Madame Defroques.*)

Mad. DEFROQUES.

Excusez, Monsieur, c'est que je ne sais pas lire.

LE VAUDEVILLE.

Oh! pour le coup! Geneviève! Geneviève!

Mad DEFROQUES.

Mais c'est sans doute la note des objets que vous desirez....

Ma fille de boutique vous les apportera ce matin. J'ai bien l'honneur....

LE VAUDEVILLE, *respirant.*

Ah! enfin....

Mad. DEFROQUES, *revenant.*

Ah! Monsieur Vaudeville, si j'osais vous demander encore une grâce.

LE VAUDEVILLE.

C'est trop fort! Geneviève!

Mad. DEFROQUES.

J'ai été autrefois habilleuse, et si l'occasion de m'employer se présentait chez vous, j'ose croire que vous auriez à vous féliciter de votre acquisition.

AIR: *Avenue immense.* (De M. Doche.)

Je suis, quoique vieille,
Vraiment sans pareille
Dans ce poste-là.
Vive, alerte, exacte,
Grâce à moi, l'entr'acte
Ne dure pas ça. (*Faisant le geste du doigt sur la dent.*)
Je descends, je grimpe,
J'arrange une guimpe,
J'ajuste une fleur,
Je chausse, je lace,
Et comme je place
Le fichu menteur!
Lorsque la coquette
Se croit trop replette
Je sais l'amincir;
Lorsque la soubrette
Se croit trop fluette
Je sais l'épaissir;
Grâce à la manière
Dont ma main légère
Met roug', noir ou blanc,
De loin tout de suite
Un' grand' bouche est petite,
Un p'tit œil est grand.
Au besoin coiffeuse,
Autant qu'habilleuse,
J'tourne l'tirbouchon;
Mon adresse extrême
Coiff' les hommes même
Dans l'occasion.
J'dis plus, et je gage
Qu'avec le visage

D'un garçon d'vingt ans,
J'contrefais, j'imite
La min' décrépite
D'un' vieille sans dents;
Et vous, m'sieu Vaud'ville,
Vous que l'plus habile
N'a jamais dupé,
Je vous vois, j'm'en pique,
Par mon art magique,
Le premier trompé.

Je vous en prie, n'oubliez pas mon adresse, ni mes quatorze enfants, rue du Hasard, n°. 9. Adieu, Monsieur.

SCÈNE XIX.

LE VAUDEVILLE, *seul.*

Faut-il avoir une patience d'ange !

SCÈNE XX.

LE VAUDEVILLE, VICTORINE *sous le nom de* DIAHU, *en blouse de voiturier, une bourriche sous le bras.*

DIAHU, *en dehors.*

Holà ! hé ! Dur-à-cuire, là ! là !

LE VAUDEVILLE.

Ah ! par exemple, Monsieur Antoine !

DIAHU, *entre en chantant.*

(*Apercevant le Vaudeville.*) C'est i vous qu'êtes M'sieur Vaudeville ?

LE VAUDEVILLE.

Oui.

DIAHU.

En c' cas là, v'là une bourriche pour vous.

LE VAUDEVILLE.

Une bourriche pour moi ! donne donc, mon petit ami ?

DIABU.

La v'là, M'sieur; mais il faut viser sur mon livre.

LE VAUDEVILLE.

Oh! c'est juste. (En essuyant.) Voilà au moins une visite qui me dédommage un peu des autres. *(A Diabu.)* Combien te faut-il, mon garçon?

DIABU.

Le port est payé, not' bourgeois; mais si vous voulez donner pour boire, c'est à votre générosité.

LE VAUDEVILLE.

Laisse-moi voir avant ce que cette bourriche contient.

DIABU.

Tenez, not' maître, v'là z'un eustache pour défaire l'emballage, il est raiguisé à neuf.

LE VAUDEVILLE, *coupant la ficelle.*

Ça ne sent pas les truffes du tout.

DIABU.

Ça vous l'coupe joliment, pas vrai?

LE VAUDEVILLE.

C'est probablement une poularde. (*Il ouvre la bourriche et en tire de la paille et du papier.*) Ah! mon Dieu, que d'enveloppes! c'est donc un poulet?

DIABU.

Celui-là ne risquait pas d' s'enrhumer en route.

LE VAUDEVILLE, *après ce même jeu.*

Comme ça doit être petit; c'est donc une mauviette, dis donc, toi?

DIABU.

Ma fine, not' maître, je ne suis pas dedans.

LE VAUDEVILLE, *après ce même jeu.*

Ah! je sens quelque chose. (*Sortant trois petits rouleaux de la bourriche.*) C'est une lettre. (*Il lit.*)

» *Du Mans*, 1er. *janvier* 1821.

» Monsieur Vaudeville,

» Vous recevrez franc de port sous l'enveloppe ordinaire des » productions de mon pays, un échantillon de mon savoir-faire; » n'ayant pas l'esprit très inventif, je me suis amusé à raccour-

» cir nos grands auteurs dramatiques, pour les faire entrer par-
» tout, même à votre théâtre, et vous en trouverez quelques-uns
» ci-inclus et dûment conditionnés. »

Voyons donc ? (*Il tire trois petits livrets.*)

DIABU.

Tiens, c'est comm' des p'tits armonacs !

LE VAUDEVILLE, *il lit sur la couverture des petits manuscrits.*

Iphigénie, refaite en un acte. Ah ! pauvre Gluck ! (*Il lit.*) *L'Amant Jaloux*, idem... Pauvre Grétry ! (*Il lit.*) *Le Misanthrope !* Oh ! pauvre Molière ! Répondez-moi, avortons que vous êtes ?

AIR : *D'un magistrat irréprochable.*

Oseriez-vous, s'ils existaient encore,
Du dieu des arts ces enfants sans rivaux,
Dans leurs écrits, dont la France s'honore,
Porter de coupables ciseaux (*bis*) ?
Mais vous voulez que leur mémoire meure ;
Non, j'en appelle à la postérité,
Vous ne pourrez vous survivre d'une heure ;
Respectez donc leur immortalité.

DIABU.

Ah ! mon Dieu ! not' bourgeois, est-ce qu'on rognera aussi les mélodrames ?

LE VAUDEVILLE.

Il y aurait au moins une espèce de compensation.

DIABU.

Dame ! c'est que moi je ne m'amuse qu'au boulevard. C'est là que j'ai vu... Comment donc qu'il s'appelle ? U... U...

LE VAUDEVILLE.

Golin ?

DIABU.

C'est ça.. Ugolin.

AIR : *De Paris et de village.*

C'est là d'dans qu'on voit un papa
Plein d'un' tendresse sans égale,

Qui, dans un' tour où c'qu'on l'flanqua,
Est prêt à mourir d'la fringale.
L'cher homme, après ben des tourments,
Sur l'sort d's' orphelins qu'il va faire,
S'décide à manger ses enfants
Afin d'leux conserver un père.

LE VAUDEVILLE.

Ça doit faire un joli tableau de famille.

DIAHU.

Je vous en réponds, allez... Ah ! ça, not' bourgeois, v'là donc toutes les étrennes qu' vous m' donnez...

LE VAUDEVILLE.

Tu me fais penser que tu n'as pas encore eu ton pour-boire. (*Il lui donne une pièce de cinq francs.*)

DIAHU.

Ah ! v'là du moins une pièce qui n'est pas rognée (*A son cheval.*) Allons, allons, Dur-à-cuire, en route; t'nez, not' bourgeois, l'voyez-vous là-bas mon criquet : quinze francs, pas davantage, tout harnaché, sellé, bridé, et j' dis qu'il m'a joliment r'valu c'qu'il m'a coûté; vous allez l'voir partir, ça va comme le vent sans q'ça paraisse.

AIR : *Clique et claque.* (Du Coin de Rue.)

Clique et claque, l'temps s'écoule,
Pas d'repos dans not' méquier,
Clique et claque, il faut qu'tout roule,
C'est la d'vise du roulier.

LE VAUDEVILLE.

Oui, tout roule sur la terre,
Quand j'ai trop bu, je le vois.

DIAHU.

Et m'est avis que l'parterre
Vous roul' ben aussi queuq'fois.

Clique et claque, etc.

SCÈNE XXI.

LE VAUDEVILLE, *seul.*

Ce petit bon-homme est ben gentil, mais ça ne fait pas ma pièce; ah! mon Dieu! déjà trois heures!... je n'ai plus une minute à perdre... Geneviève?

SCÈNE XXII.

LE VAUDEVILLE, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE.

Monsieur?

LE VAUDEVILLE.

Va-t-en fermer toutes les portes, tant du jardin que de la petite cour; car puisque j'ai la clef de la porte cochère, ils ne peuvent être entrés que par-là... mais non, j'aime mieux y aller moi-même, je serai plus sûr de mon fait.

(*Il sort précipitamment.*)

SCÈNE XXIII.

GENEVIÈVE, *seule.*

J'ris du souci, du tintouin qu'il s'donne.

AIR : *La Maison de M. Vautour.*

S'il pouvait s'douter tant seul'ment
Qu' la pièc' qui l'met tant à la gêne
Est déjà près d'son dénoûment,
Il ne s'donn'rait pas tant de peine;
Mais si j'en crois c'qu'on dit tout haut,
Ça n's'ra pas l'premier poète
Qui, sans avoir écrit un mot,
Aura trouvé sa pièce faite.

J'l'entends.. vite à la dernière scène. (*Elle sort.*)

SCÈNE XXIV.

LE VAUDEVILLE, *seul avec un paquet de clefs.*

Ah ! j'ai tout fermé, et cette fois-ci, je défierais bien le diable lui-même d'entrer ici sans ma permission. (*On entend des cris et des fanfares dans la coulisse.*) Qu'est-ce que ça ?

SCÈNE XXV ET DERNIÈRE.

LE VAUDEVILLE, PHILIPPE, *sous le costume de Mademoiselle* LA FIOLE, *apportant des flacons de vulnéraire et d'eau de Cologne.* Tous les Acteurs, Actrices et Musiciens.

Mlle. DE LA FIOLE.

Messieurs et Mesdames, il n'est point que vous n'ayez entendu parler de Mlle. de La Fiole, seule et unique possesseuse de ce spécifique merveilleux, unique, incomparable, appelé vulgairement vulnéraire, et honoré de l'estime, de la confiance et de la protection de toutes les cours de l'Europe : eh bien ! Messieurs et Mesdames, Mlle. de La Fiole, la voici, et son vulnéraire, le voilà.

LE VAUDEVILLE.

Mais par où sont-ils entrés ?

Mlle. DE LA FIOLE.

AIR : *Voilà, voilà la petite laitière.*

Voilà, voilà les meilleures étrennes;
Venez tous, venez à ma voix,
Prenez d'mes eaux, elles sont souveraines
Et n'parlez pas tous à-la-fois.

Le jour de l'an d'mon prix j'rabats;
Si l'Pont-Neuf avait la parole,
Il vous dirait que j'n'en vends pas

A moins de trente francs la fiole;
A quinz' sols aujourd'hui l'flacon,
Vous n'payez pas même l'bouchon.

TOUS LES HOMMES.

AIR : *De la Cosaque.*

Ah! donnez-m'en, donnez-m'en, donnez-m'en,
De ce baume salutaire,
Ah! donnez-m'en, donnez-m'en, donnez-m'en.

Mlle. DE LA FIOLE.

En voilà pour votre argent,
Ayez de mon vulnéraire
Une fiole en poch' ou sous l'bras;
Sans danger vous pourrez faire
Chute, culbute et faux pas.

LES FEMMES.

Ah! donnez-m'en, donnez-m'en, donnez-m'en
De ce baume salutaire,
Ah! donnez-m'en, donnez-m'en, donnez-m'en.

Mlle. DE LA FIOLE.

En voilà pour votre argent.

CHOEUR.

Tenez, prenez votre argent.

LE VAUDEVILLE, *arpentant le théâtre.*

Ah! quel tourment! quel tourment! quel tourment!
N'avoir encor pu rien faire!
Ah! quel tourment! quel tourment! quel tourment!
Peste soit du jour de l'an!

Mlle. DE LA FIOLE.

Il ne me reste plus qu'une fiole, et comme la vente a bien donné, j'en fais cadeau au maître de la maison.

LE VAUDEVILLE.

Va te promener avec tes cadeaux.

Mlle. DE LA FIOLE.

Vous ne savez pas ce que vous refusez.

GENEVIÈVE.

Eh ! bien, moi, j'accepte. (*Elle déroule le flacon et trouve un manuscrit.*) Ah ! not' maître, voyez donc, qu'est-ce que c'est que ça ?

LE VAUDEVILLE, *développant avec précipitation le rouleau.*)

Que vois-je? (*Il lit.*) *Les Étrennes du Vaudeville.* Oh ! mes amis ! une pièce du jour de l'an. (*A Mlle. de La Fiole.*) Où avez-vous trouvé cela ? voyons vite les personnages... Monsieur Philippe, Dulichen ; Mademoiselle Clara, Pierrette ; Mademoiselle Victorine, Diabu ; Monsieur St.-Léger, Pif ; Monsieur Hyppolite, Paf ; Monsieur Guillemin, Pouf... Comment c'était... toutes ces visites ? Oh ! mes amis ! mes bons amis ! mes excellents amis ! (*Il leur saute au cou.*)

LE VAUDEVILLE.

AIR : *Honneur à la musique.*

Voilà ma pièce faite !
Ah ! pour moi quel bonheur !
Ils ont payé ma dette.

TOUS.

C'est l'étrenne du cœur.

LE VAUDEVILLE, *feuilletant la fin de la pièce.*

Eh ! mes amis, le Vaudeville final n'y est pas.

CLARA.

Nous avons voulu vous laisser quelque chose à faire.

LE VAUDEVILLE.

Diable ! Qu'est-ce que je dirai au public? (*Après avoir réfléchi.*) Ma foi, pourquoi pas?

(*S'avançant sur le bord de la Scène.*)

AIR : *Que d'établissements nouveaux.*

Je cherchais pour le jour de l'an
Un impromptu qui pût vous plaire,
Mes acteurs ont broché ce plan
D'une étoffe plus que légère ;
Et vous pouvez, s'il vous déplaît,
Rendant notre espérance vaine,
Nous tuer à coups de sifflet,
Mais vous n'en aurez pas l'étrenne.

TOUS.

Bravo! c'est cela.

(*Reprenant les derniers vers.*)

Nous tuer à coups de sifflet,
Mais vous n'en n'aurez pas l'étrenne.

FIN.

FRONTIN

MARI GARÇON,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par Mrs. E. SCRIBE et MÉLESVILLE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 18 Janvier 1821.

Prix : 1 fr. 50 c.

A PARIS,

Chez QUOY, Libraire, Éditeur de Pièces de T
Boulevard Saint-Martin, N°. 18.

De l'Imprimerie de Nouzou, rue de Cléry, N°.

1821.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE COMTE ÉDOUARD.	M. JULIEN.
LA COMTESSE, sa femme. . . .	Mlle. VICTORINE.
FRONTIN, domestique du Comte. . .	M. FONTENAY.
DENISE, sa femme.	Mlle. MINETTE.
LABRANCHE, domestique du Comte.	M. RENÉ.
Un Maître-d'Hôtel.	
Un Cocher.	

La Scène se passe en province, dans le château du Comte Édouard.

FRONTIN MARI GARÇON,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente un parc élégant. A droite, un mur et une petite porte; un berceau sur le devant de la scène; à gauche, un pavillon orné de deux colonnes et de vases de fleurs, indiquant l'entrée d'un appartement au rez-de-chaussée.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRONTIN, *parlant dans le fond à la Cantonade.*

Oui, madame la Comtesse (*s'inclinant respectueusement*), je souhaite un bon voyage à madame la Comtesse... Eh bien!... eh bien!... Lafleur, prenez donc garde à vos chevaux... C'est ça... Fouette cocher... Les voilà en route.

SCÈNE II.

FRONTIN, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Frontin..., ma femme est-elle partie?...

FRONTIN.

Oui, monsieur... Elle sera bientôt arrivée, car il n'y a qu'une lieue d'ici au château de madame votre tante.

ÉDOUARD.

Oui... Elle a voulu aller voir cette bonne tante... Il y avait longtemps... Et puis, dès que cela lui était agréable... Certainement, moi j'ai été le premier... Elle ne revient que dans trois jours, n'est-ce pas?

FRONTIN.

Oui, monsieur... elle l'a dit en partant...

ÉDOUARD.

Elle est charmante... ma femme! bonne, aimable... spirituelle... et jolie... Sais-tu Frontin que j'en suis toujours amoureux...

FRONTIN.

Vous, monsieur!

ÉDOUARD, *froidement.*

Comme un fou... Et depuis six mois que nous sommes enfermés tête-à-tête dans cette campagne....

J' vous épousai pas j'espère,
Pour me trouver sans mari !
Puis, ça fait rougir un' belle,
Lorsqu'elle a quelques vertus,
De s'entendre app'ler *mamzelle*,
Quand all' n' l'est plus.

FRONTIN.

Ah ! voilà le grand mot lâché !.. Songe donc qu'il y va de notre fortune... Monsieur le comte Édouard, mon maître, qui, pour reconnaître certains services que je lui avais rendus, quand il était garçon, m'a fait douze cents livres de rentes, à la seule condition de rester à son service, et de ne jamais me marier...

DENISE.

C'est drôle... Il déteste donc les femmes ?

FRONTIN.

Lui, pas du tout, il les adore ! C'est le mariage qu'il ne peut souffrir.

DENISE.

Comment se fait-il donc que lui-même soit marié ?

FRONTIN.

Il l'a bien fallu... Une femme charmante... 60,000 liv. de rentes... Il y a bien des honnêtes gens qui oublient leurs principes à meilleur marché. Mais il prétend qu'un valet marié n'est plus bon à rien, qu'il devient négligent... paresseux...

DENISE.

Ah ! ça, monsieur Frontin, il n'a pas tort... Il est sûr que depuis not' mariage.... vous êtes bien plus...

FRONTIN.

Enfin, vois ce qu'une seule indiscrétion peut nous enlever... J'ai la promesse d'être son intendant... et tu sens bien qu'alors...

DENISE.

Oui..., oui... Mais combien qu'il vous faudra de temps pour faire fortune ?

FRONTIN.

Comme j'ai de la probité, il me faudra bien dix-huit ou vingt... mois.

DENISE.

Tant que ça !

FRONTIN.

Je sais bien qu'il y a [illegible]ans qui font fortune en

moins d'un an, mais ce sont des fripons que l'on méprise; il vaut mieux y mettre le temps.

DENISE.

Et aurons-nous un carosse ?

FRONTIN.

Sans doute.

DENISE.

Moi d'abord, j' veux aller en carosse avant d' mourir.

FRONTIN.

Eh bien !.. tu iras dès aujourd'hui.

DENISE.

Vrai ?

FRONTIN.

Nous dînerons, ici au château, en tête-à-tête... et je te mène ensuite à la fête du hameau voisin dans la calèche de mon maître, que je vais commander sur le champ.

DENISE, *sautant de joie.*

Dans la calèche... C'est-i-possible !.. Queu plaisir !

FRONTIN.

Ah! bien oui, mais j'espère que tu feras un peu de toilette, pour donner le bras à un intendant.

DENISE.

J' crois bien... J' vas me requinquer !..

FRONTIN.

Tiens, pour que tu ne sois plus obligée d'attendre, prends la clef de cette porte... et surtout dépêche toi.

(*Il lui donne une clef.*).

DENISE.

Air : *Courons aux Prés St.-Gervais.*

J' vas mettr' mes plus beaux habits ;
J' veux éclipser tout le village...
Dans peu vous verrez qu' j'ai pris
Les airs de vos dam's de Paris.
Les jeun's fill's du voisinage
Autour d' moi vont s'empresser...
Ah ! j' voudrais dans c't équipage
Me voir passer !

ENSEMBLE.

FRONTIN.

Oui, mets tes plus beaux habits;
Mais ne vas pas, suivant l'usage,
Prendre auprès de leurs maris,
Les airs des dames de Paris.

DENISE.

J' vas mettr' mes plus beaux habits, etc.

(*Denise sort par la petite porte*).

SCÈNE V.

FRONTIN, puis LABRANCHE, le MAITRE D'HOTEL et le COCHER.

FRONTIN, *appelant.*

Holà !.. quelqu'un !.. Viendra-t-on, quand j'appelle... Qu'ils se permettent de faire attendre mon maître, à la bonne heure... mais moi... Ah ! vous voilà !.. c'est bien heureux... Approchez, j'ai des ordres à vous donner...

LABRANCHE.

Mais, monsieur Frontin, puisque monsieur le Comte est parti...

FRONTIN.

Eh bien ! ne suis-je pas là, chargé de ses pleins pouvoirs... Ainsi, point de murmure, point de révolte d'antichambre... ou morbleu...

Air : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Moi je suis au fait du service ;
Je sais ce que c'est qu'ordonner.
J'entends ici qu'on m'obéisse,
Qu'on commence par mon dîner.

LABRANCHE.

Puisqu'à vos ordres on doit être,
Nous ferons, sans trop oublier,
C' que vous faites pour notre maître.

FRONTIN.

Je serai servi le dernier.

Du tout, messieurs, j'entends qu'on me serve bien... Oh ! c'est que je suis ferme sur la discipline... domestique... Vous, monsieur le chef... Et mais c'est le nouveau cuisinier.

LE MAITRE D'HOTEL.

Oui, monsieur, je suis entré d'hier...

FRONTIN.

C'est bon !.. Eh bien ! mon cher, il me faut pour aujourd'hui un petit dîner délicat... deux couverts... vous entendez... Il est essentiel que je m'assure de votre capacité... Je vous ferai subir un examen très-détaillé. (*au cocher*). Pour vous, maître Lapierre...

LE COCHER.

Je suis en train de nétoyer la grande berline.

FRONTIN.

La berline... non... je ne m'en servirai pas aujourd'hui. Je vais faire un tour à la fête de l'endroit... Ainsi...

Air : *Vaudeville de l'Ecu de six francs.*

Allons vîte, qu'on se dépêche...
Au fait... tout bien considéré,
Je préfère ici la calèche;
Pour aujourd'hui j'y monterai.

LABRANCHE.

Quoi, dedans?

FRONTIN.

Oui, monsieur Labranche...
Lorsque l'on est contre son goût,
Toute la semaine debout,
On peut bien s'asseoir le dimanche.

TOUS.

Mais, monsieur Frontin!

FRONTIN.

Pas de réflexions!.. Le dîner pour deux heures, la calèche au bas du perron... Ce sont les ordres de Monseigneur, et si on réplique je lui dirai...

ÉDOUARD, *en dehors.*

C'est bon, attache mon cheval.

LABRIE.

Justement... Je l'entends... à notre poste. (*Ils sortent*).

FRONTIN *déconcerté et regardant à droite.*

Eh bien! qu'est-ce que ça veut dire?.. Oui... ma foi... c'est bien lui... Il faut que je fasse donner contre-ordre à Denise! Qui diable peut le ramener sur ses pas... Allons, de l'aplomb... et faisons bonne contenance!

SCÈNE VI.

ÉDOUARD, FRONTIN.

FRONTIN.

Comment, Monseigneur, déjà de retour...

ÉDOUARD, *d'un air agité.*

Oui... je l'avoue... jamais l'on ne piqua plus vivement ma curiosité... et tu ne te douterais pas...

FRONTIN.

Si fait, monsieur... Je connais déjà votre secret... quelque nouvelle passion qui vous met en campagne...

ÉDOUARD.

Une passion... Non... mais c'est très-singulier... Un minois charmant que j'ai entrevu il y a quelques jours, et que depuis je n'ai pu découvrir.

FRONTIN, *à part.*

Une intrigue à conduire... bonne affaire pour moi... (*Haut*). Voyons, monsieur, que voulez-vous?

ÉDOUARD.

Air : *Depuis longtemps j'aimais Adèle.*

Je veux m'informer en bon maître,
Si tous ses vœux sont satisfaits,
Par moi-même je veux connaître,
Si ses vertus, méritent mes bienfaits;
Je veux savoir si son cœur est fidèle,
Je veux surtout.. mais je saurai bien mieux,
Quand je me trouverai près d'elle;
Expliquer tout ce que je veux.

Mais avant tout il faudrait la joindre... et comment? Je viens d'entrer, je crois, dans toutes les maisons du village... Je n'étais pas fâché de visiter mes vassaux, de connaître par moi-même leur situation... Et bien! mon cher, je n'ai trouvé personne, et j'avais presqu'envie d'envoyer Labrauche dans les environs...

FRONTIN.

Comment, monsieur, employer Labranche dans une affaire aussi délicate... Je n'ai rien fait pourtant pour démériter de monsieur...

ÉDOUARD.

Sois tranquille... Tu vois que j'ai recours à toi... Te doutes-tu de ce que ce peut être? Une brune... jolie taille... un air de candeur...

FRONTIN.

J'y suis... (*à part*). C'est la femme du receveur. Depuis trois jours elle est chez sa belle-sœur... et revient aujourd'hui même... (*haut*). Eh bien! monsieur, je vous en réponds!..

ÉDOUARD.

Comment, mon cher Frontin, tu pourrais...

FRONTIN.

Mon plan est là... (*à part*). Ce brave receveur, je ne serai pas fâché... (*haut*). Vous me croirez si vous voulez, j'y avais déjà pensé!.. sans vous en rien dire.

(*La petite porte s'ouvre, Denise entre, la referme et paraît interdite en voyant le comte*).

ÉDOUARD.

Tu sais, Frontin, comment je reconnais un service... Vingt-cinq louis si tu me l'amène ici...

FRONTIN.

C'est comme si je les avais!..

SCÈNE VII.

Les Précédens, DENISE.

ÉDOUARD, *voyant Denise.*

Qu'ai-je vu?.. Frontin... mon cher Frontin! (*tirant une bourse et la lui donnant.*). Tiens... ils sont à toi.

FRONTIN.

Eh bien! monsieur, qu'est-ce que vous avez donc?..

ÉDOUARD.

Ne le vois-tu pas? c'est-elle, mon ami, c'est-elle...

FRONTIN, *voyant Denise.*

Dieux, qu'est-ce que j'ai fait là...

DENISE *interdite.*

Air : *Du Renégat.*

M'sieur Frontin, j' v'nons vous avertir,
(*à Edouard*). Excusez la liberté grande...

ÉDOUARD.

Oui, Frontin vous a fait venir,
Mais c'est moi seul qui vous demande.
(*à part*). Quel doux minois! quel air simple et discret.

FRONTIN, *bas à Denise.*

C'est monseigneur! songe à notre secret.

ENSEMBLE.

ÉDOUARD, *à part.*

Je sens déjà que je l'adore,
Et je pourrai bientôt je croi,
De l'amour que son cœur ignore,
Lui révéler la douce loi. (*bis*).

FRONTIN, *à part.*

On dirait déjà qu'il l'adore.
Pour un époux, le bel emploi;
Ça commence mal et j'ignore,
Comment ça finira pour moi...
Pour un époux le bel emploi.

DENISE, *à part.*

Hélas! j'en suis tremblante encore,
Je n'reviens pas de mon effroi;
Comme il me regarde... J'ignore
Comment ça finira pour moi...
Je n'reviens pas de mon effroi.

ÉDOUARD.

Comment vous appelle-t-on?

DENISE, *faisant la révérence.*

Denise, Monseigneur, nièce de ma tante la veuve Gervais, qui demeure au bout du village... Pour vous servir, en face du marchand de vin.

ÉDOUARD.

Ah! la veuve Gervais ; je la connais beaucoup ! Une pauvre femme...

DENISE.

Non, monseigneur... elle est riche.

ÉDOUARD.

C'est qu'il me semblait que dans le temps... elle avait demandé une place au château...

DENISE.

C'est égal... monseigneur... on est riche et on demande...

ÉDOUARD.

C'est trop juste... eh bien! mon enfant... cette place, il faut la lui donner... Je ne veux cependant pas la séparer de sa nièce... et nous vous garderons au château... Voyons.. Frontin... où la placerons-nous... Ah! pour inspecter la lingerie.. cette place vous conviendra parfaitement.

(*Frontin lui fait signe de dire non*).

DENISE, *imitant le signe de Frontin.*

Non... non, monseigneur... j'y entends rien,

ÉDOUARD.

Ah!... et l'office... (*même signe*).

DENISE, (*de même*).

Ah! encore moins.

ÉDOUARD.

C'est malheureux et que savez-vous donc faire charmante Denise!

DENISE, *suivant toujours les signes de Frontin.*

Rien, monseigneur... absolument rien.

ÉDOUARD.

A quoi passez-vous donc votre temps.

DENISE.

Dame, monseigneur, je bats le beurre et je fais des petits fromages à la crême.

ÉDOUARD, *vivement.*

Justement, c'est pour cela que je vous ai fait appeler!... (*à Frontin*). Comme c'est heureux, qu'elle sache faire des petits fromages... Tu les aimes, Frontin, n'est-ce pas?

FRONTIN, *avec un mouvement.*

Du tout, monsieur, je ne peux pas les souffrir...

ÉDOUARD.

Moi... j'en suis fo[illegible] décidé, je vous mets à la tête de la laiterie...

DENISE.

Mais, monseigneur...

ÉDOUARD.

Nous allons arranger tout cela! n'est-ce pas belle Denise, vous consentez à rester avec nous.

DENISE, *toujours embarrassée.*

Dame, monseigneur, faut que je consulte ma tante... V'là justement l'heure de son dîner... (*voulant sortir*). Et j' vous demanderai la permission...

ÉDOUARD, *la retenant.*

Eh! mon dieu, quel dommage!... Si j'avais eu à dîner au château... je vous aurais retenue.

FRONTIN.

Y pensez-vous, monseigneur, une paysanne à votre table...

ÉDOUARD.

Oui, c'est d'un bon exemple... Cela encourage la vertu... la sagesse... mais on ne m'attendait pas... et rien n'est disposé...

SCÈNE VIII.

Les Précédens, LABRANCHE.

LABRANCHE.

Monsieur Frontin... le dîner est prêt.

ÉDOUARD.

Comment, le dîner...

FRONTIN, *à part.*

Ah! le butor...

LABRANCHE.

Oui!... un dîner que monsieur Frontin a commandé par ordre de monseigneur, tout ce qu'il y a de plus délicat... Et deux couverts.

ÉDOUARD, *à Frontin.*

Deux couverts! Toi, qui tout à l'heure blâmais... par exemple, mon ami... voilà une surprise... une attention. (*à part*). Il n'y a que ce coquin là, pour penser à tout.. (*haut*). C'est bien, nous dînerons sous ce feuillage... Denise, vous ne me refuserez pas...

DENISE.

Mais, monseigneur, et ma tante...

ÉDOUARD.

Je vous reconduirai chez elle... (*à Labranche*). Que l'on tienne la calèche prête... aussitôt après le dîner...

LABRANCHE.

Elle l'est, monseigneur.

ÉDOUARD.

Comment...

LABRANCHE.

Monsieur Frontin, avait fait atteler par ordre de monseigneur.

ÉDOUARD, *stupéfait d'admiration.*

Ah! ça, Frontin.. c'est trop fort.. je ne pourrai jamais payer un domestique comme celui là... (*lui donnant une autre bourse*). Tiens, mon garçon.

FRONTIN, *à part.*

Dieux!.. quelle situation. (*il met la bourse dans sa poche d'un air de désespoir*). Mais, monsieur, que va penser la tante de cette petite fille... Elle la croira perdue... enlevée... ou quelque chose comme cela.. moi.. je me figure son inquiétude.

ÉDOUARD.

Tu as parbleu raison... mon ami, tu vas sur le champ aller la prévenir qu'elle peut être tranquille, que sa nièce...

FRONTIN, *troublé.*

Moi... monsieur... pourquoi pas plutôt. (*regardant un autre domestique*).

ÉDOUARD.

Oh! tu expliqueras mieux.. toi, tu sais donner une couleur, une tournure aux choses.

FRONTIN.

Comment... monsieur...

ÉDOUARD.

Air : *Vaudeville de la Belle Fermière.*

Oui, pour sortir d'embarras,
Je sais que ton adresse est grande.
Eh bien!... ne m'entends-tu pas...
Obéis, quand je le commande.

FRONTIN, *à part.*

Par quelque nouvel assaut,
Mettons mon maître en défaut...
Le péril presse... Allons il faut
Détourner la tempête
Qui déjà gronde sur ma tête.

(*Il sort en faisant des signes à Denise*).

SCÈNE IX.

ÉDOUARD, DENISE.

ÉDOUARD.

C'est un usage que je veux adopter... Tous les ans je recevrai à ma table... Les jeunes villageoises de ce canton... (*lui prenant la main*). Je doute, par exemple, que j'en trouve jamais d'aussi aimables et d'aussi gentilles.

DENISE, (*à part*).

Est-ce que par hasard.. Monseigneur voudrait m'en conter..? ça s'rait bien fait!.. ça apprendrait à c' glorieux d' Frontin, qui ne veux pas m'avouer pour sa femme...

ÉDOUARD.

Dites-moi, Denise... est-ce que votre tante veut continuellement vous laisser dans ce village...

DENISE.

Dam', faudra bien...

ÉDOUARD.

Je prétends moi, qu'à la fin de la saison, ma femme vous emmène avec elle...

DENISE.

Comment.. monseigneur.. vous croyez que je pourrai aller à Paris.

ÉDOUARD.

Une jolie femme ne peut pas vivre ailleurs.

Air : *De Saphira.*

Séjour
D'amour
Et de folie,
Ce charmant pays,
Aux yeux éblouis,
Offre un nouveau paradis.
Des jours,
Trop courts,
L'éclat varie;
Car pour embellir
Le temps qui va fuir,
Chaque instant est un plaisir.
Chez vous l'aurore,
Qui vient d'éclore,
Déjà colore
Vos légers rideaux :
Une soubrette,
Jeune et discrète,
Soudain apprête,
Négligés nouveaux.
Il fait beau,
Et dans son Landau,
Pour déjeûner, on vole à Bagatelle.
Vos forêts

Ne sont rien auprès,
C'est à Paris que la campagne est belle.
Au retour,
Voyez tour à tour,
Ce séjour
Où votre œil admire...
De Golconde ou de Cachemire
Les tributs,
Ou les fins tissus.
Partout,
Le goût,
Vous accompagne...
Mais j'entends sonner,
L'heure du dîner,
Que vos attraits vont orner.
Festin
Divin,
Dont le Champagne,
Double les douceurs;
Quand l'amour d'ailleurs,
Avec vous fait les honneurs.
Dans nos spectacles,
Que de miracles,
Là... sans obstacles,
Vous entrez... déjà...
Chacun s'écrie,
Qu'elle est jolie!..
Et l'on oublie,
Martin ou Talma.
Le jour fuit,
L'amour vous conduit.
C'est à minuit
Que le plaisir commence.
Oui du bal
J'entends le signal,
Le galoubet nous invite à la danse:
Dans ces lieux,
De ce couple heureux,
Que vos yeux
Admirent la grâce...
En walsant,
Il passe et repasse,
Oubliant
Le jour renaissant.
A ces
Portraits
Rendez les armes...
Déjà vous verriez
Les cœurs à vos pieds,
Et si vous y paraissiez...
Paris
Surpris,
Malgré les charmes
Qui s'y trouvent tous,
N'aurait entre nous
Rien de plus joli que vous.

DENISE.

Ah! monsigneur.... je ne croirai jamais à tant de belles choses...

ÉDOUARD.

Si je mens... je veux que ce baiser soit le dernier que je prenne de ma vie. (*Il lui baise la main*).

SCÈNE X.

Les Précédens, FRONTIN, *entrant, le voit et laisse tomber une pile d'assiettes qu'il tenait.*

FRONTIN, *une serviette sous le bras, aux domestiques.*

Aïe... prenez donc garde... les maladroits...

(*On place la table sous le berceau*).

ÉDOUARD.

Qu'est-ce que c'est?...

FRONTIN, *tout troublé.*

Le... le dîner... que je vous annonce...

ÉDOUARD.

Comment, te voilà déjà de retour...

FRONTIN.

J'ai réfléchi... que vous auriez besoin de moi, pour servir à table... dans ces cas là, il faut un homme de confiance...

ÉDOUARD.

Oui! il vaut mieux que tu sois là qu'un autre...

FRONTIN.

C'est ce que je me suis dit et j'ai envoyé quelqu'un avec des instructions détaillées... (*à part*). Le cheval de monseigneur était encore sellé... et fouette postillon, mon messager doit déjà être arrivé.

(*Pendant cet à parté, Denise et le Comte se sont mis à table, Frontin s'approche la serviette sous le bras*).

DENISE.

Ah! mon dieu... à table avec monseigneur... Si ça se savait dans le village... ça ferait de fières jalousies...

ÉDOUARD, *découpant et servant Denise.*

Eh bien! Denise... vous ne mangez pas...

DENISE.

Oh! monseigneur... j'ose pas... la joie me coupe l'appétit..

FRONTIN, *à part.*

Quelle humiliation!.. Me voir là.. la serviette sous le bras.. quand je devrais l'avoir à la boutonnière.

ÉDOUARD.

Frontin, à boire...

FRONTIN.

Voilà monsieur... (*à part*): O! soif insatiable des richesses... (*il verse*).

DENISE.

A vot'santé, monsieur Frontin... sans vous oublier monseigneur...

ÉDOUARD, *à Frontin.*

Eh bien! Frontin, comment la trouves-tu?...

FRONTIN, *à demi-voix.*

Hum!... au premier coup d'œil... elle a assez d'éclat... mais après...

ÉDOUARD, *bas.*

Qu'est-ce que tu dis donc... le minois le plus piquant... un sourire...

FRONTIN.

Un peu niais.

DENISE.

Des yeux.

FRONTIN.

Qui ne disent rien...

ÉDOUARD.

Pour toi... c'est possible... mais nous autres...

LABRANCHE, *à Frontin.*

Monseigneur a raison... elle est charmante.

FRONTIN, *à part.*

Détestable flatteur.. (*haut*). Monsieur Labranche, ce n'est pas ici votre place... sortez... et songez au service...

(*Labranche sort*).

ÉDOUARD.

Belle Denise... Je bois à votre fortune future.

DENISE.

Monseigneur veut se gausser de moi, mais tout d' même, j'ons des bouffées d'ambition... On sait ce qu'on vaut et quelque fois... (*regardant Frontin en dessous*). Je pense que je méritais peut-être mieux que ce que j'ai...

FRONTIN, *à part.*

Merci...

ÉDOUARD.

Voyons, parlez franchement!.. combien avez-vous d'amoureux.

DENISE.

Vous me croirez si vous voulez, je n'en ai qu'un...

ÉDOUARD.

Aimable?...

DENISE, *imitant le ton de Frontin.*

Au premier coup d'œil... mais après...

ÉDOUARD.

Allons, c'est quelque sot...

FRONTIN, *à part.*

J'en ai peur...

ÉDOUARD.

Jaloux, peut-être?..

DENISE.

Comme un turc... je suis sûre qu'il m'espionne et je n'ai qu'à bien me tenir... Quand nous serons seuls... il me fera une scène...

FRONTIN, *à part.*

Ah! sans les douze-cents livres de rentes... morbleu... (*frappant du pied*).

ÉDOUARD.

Qu'est-ce que c'est?

FRONTIN.

Une crampe... qui m'a pris..

DENISE.

Monsieur Frontin... je vous demanderai une assiette...

ÉDOUARD.

Air : *De Marianne.*

Vraiment on n'est pas plus jolie;
J'en perdrai la tête...

FRONTIN, *à part.*

Grand dieu!

ÉDOUARD, *à Frontin.*

Mon cher, je l'aime à la folie....

FRONTIN, *à part.*

Pour un pauvre époux, quel aveu!
Ah! je me meurs...
(*Au Comte*). Songez d'ailleurs
Au décorum ainsi qu'aux bonnes mœurs,
A la vertu...

ÉDOUARD.

Hein... que dis-tu?

FRONTIN.

Oui, la vertu,
Car j'en ai toujours eu...
Et cette innocence première,
Qui d'un rien se ternit souvent,
Vous n'y songez pas...

ÉDOUARD.

Si vraiment,
Nous la ferons rosière. (*bis*).

FRONTIN, *à part.*

Rosière! je suis perdu!... (*hors de lui*). Eh bien! monseigneur... puisqu'il faut tout vous dire...

SCÈNE XI.

Les Précédens, LABRANCHE, Deux Valets.

LABRANCHE.

Monseigneur, la voiture de madame, vient d'entrer dans la cour

ÉDOUARD, *troublé.*

Comment?... ma femme, qui peut la ramener...

FRONTIN, *s'essuyant le front.*

Je suis sauvé... il était temps.

LABRANCHE.

Madame la Comtesse monte l'escalier de la terrasse...

ÉDOUARD.

Il serait vrai !!! déjà de retour, je suis enchanté.. Eh bien! Labranche, vous restez là .. allez donc au devant de votre maîtresse... (*aux deux valets*). Vous, cachez vîte cette table.. (*Labranche sort, les deux valets cachent la table dans le bosquet et sortent. à Denise*). Quant à vous, ma belle enfant.. Je ne pourrai pas vous reconduire chez votre tante... mais l'on va vous accompagner.... (*s'approchant de la petite porte, à Frontin*). Eh bien! comment s'ouvre cette porte..

DENISE.

Ah! mon dieu... la clef sera restée en dehors...

ÉDOUARD, *à Frontin.*

Et la tienne... bourreau.

FRONTIN, *troublé.*

Moi... la mienne... je ne l'ai pas...

ÉDOUARD, *vivement.*

Et comment veux-tu que je fasse.. Quoique certainement.. je n'aie que les intentions les plus innocentes... comment justifier aux yeux de la Comtesse... la présence de cette petite fille... on vient ce côté... Il n'y a pas d'autre moyen... entrez dans cet appartement...

(*Denise entre dans l'appartement à gauche*).

SCÈNE XII.

Les Précédens, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *avec empressement.*

Ah! mon ami! que je suis contente de vous voir... j'avais beau presser les postillons... je craignais toujours d'arriver trop tard.. (*avec intérêt*). Eh bien! comment vous trouvez-vous?..

ÉDOUARD, *étonné.*

Comment... je me trouve!

LA COMTESSE.

Oui... il paraît que cela va mieux et que c'est passé.

ÉDOUARD.

En vérité... je ne vous comprends pas!

LA COMTESSE.

Pourquoi me regardez-vous d'un air étonné... vous voyez bien que je suis instruite... on m'a tout dit... on a eu la bonté de me prévenir...

ÉDOUARD.

Par exemple!..

LA COMTESSE.

Voyez plutôt... ce billet écrit à la hâte et au crayon.. Vous m'avez fait une peur!...

ÉDOUARD, *lisant.*

» Ne perdez pas de temps, madame... votre mari est en » ce moment dans le plus grand danger. »

(*Pendant ce temps, Frontin, donne des signes d'intelligence ou étouffe des éclats de rire*).

Qui diable s'intéresse donc aussi vivement à ma santé?... Et d'où vous vient cet avis charitable...

LA COMTESSE.

Il a été apporté par un jeune villageois monté sur un cheval de votre écurie et il est reparti au galop, sans qu'on ait pu lui demander aucun détail.

ÉDOUARD, *déconcerté.*

Frontin?... y comprends-tu quelque chose.

FRONTIN, *bas.*

Moi, monsieur, je m'y perds?

LA COMTESSE, *avec intérêt.*

J'en étais sûre...

Air : *De Caroline.*

Lorsque je vous quitte un seul jour,
Pour vous, hélas! je crains sans cesse
Quelque malheur que votre amour
Voudrait cacher à ma tendresse.
A mon repos, daignez songer,
Car vous seul pourriez le détruire...
Si vous étiez dans le même danger,
Promettez-moi de me le dire?

FRONTIN.

Ah! pour ça, madame la Comtesse, je m'en charge.

LA COMTESSE.

Heureusement que ce n'était qu'un léger accès...

ÉDOUARD.

De migraine... ah! mon dieu... pas autre chose... et cela ne valait pas la peine... qu'on vous avertit...

FRONTIN.

Si fait... si fait... ça serait devenu peut-être plus sérieux que vous ne croyez... Vous rappellez-vous, monsieur, il y a eu un moment où vous n'étiez pas à votre aise... ni moi non plus... J'ai eu peur !

ÉDOUARD, *impatienté.*

Allons, brisons là... (*à la comtesse*). Voulez-vous faire un tour de promenade?...

LA COMTESSE.

Non... Je ne suis pas encore remise de l'émotion que j'ai éprouvée... et j'aime mieux rentrer dans mon appartement.

ÉDOUARD, *à part.*

Ah mon dieu!.. (*haut*). Ma bonne amie... je voudrais vous dire...

LA COMTESSE.

Eh bien!.. qu'avez-vous donc...

ÉDOUARD, *bas à Frontin.*

Frontin... tire moi de là...

FRONTIN, *se mettant devant la porte.*

Je suis sûr que madame la Comtesse ne s'attend pas à ce qu'elle va trouver dans son appartement... La plus jolie petite femme...

LA COMTESSE, *à Édouard.*

Une femme chez moi... en mon absence.

FRONTIN.

C'est moi qui ai pris la liberté de l'amener au château...

ÉDOUARD, *bas à Frontin.*

C'est bien (*haut*). Comment!.. vous vous êtes permis... Qu'est-ce que cela signifie?.. quelle est cette femme?..

FRONTIN.

La mienne, monsieur...

ÉDOUARD, *à part.*

Que veut-il dire?

FRONTIN.

Oui, monsieur... ma propre femme... que j'ai épousée, il est vrai, sans vous en prévenir... Je savais, que quoique payé pour aimer le mariage, monsieur le Comte ne voulait à son service que des célibataires.

ÉDOUARD.

Eh bien ?

FRONTIN.

J'avais rencontré au petite fille charmante, aimable, ingénue... et fort riche... Un bon parti... la nièce de madame Gervais, une fermière de ce village... Je l'avais amenée ici en l'absence de madame; je comptais la lui présenter à son retour en qualité de femme de chambre... puisque madame en a besoin d'une, et que monsieur, qui prévient tous les désirs de madame, m'avait chargé d'y pourvoir... Voilà l'exacte vérité, et j'ose espérer que ce que je viens de faire m'obtiendra l'agrément de madame; et surtout l'approbation de monsieur.

ÉDOUARD, *à part.*

Ce drôle là... ment avec une facilité vraiment effrayante.

LA COMTESSE.

Quoi, mon ami, vous vous étiez occupé de me procurer une femme de chambre... Vous pensez à tout.

Air : *Vaudville d'une Visite à Bed'lam.*

Mon ami... quel soin touchant,
Quelle tendresse constante;
Que Frontin me la présente,
Je veux la voir à l'instant.

FRONTIN, *à part.*

Malgré tous mes droits acquis,
Et ma légitime flamme,
C'est en fraude, que je puis,
Être l'époux de ma femme.

LA COMTESSE.

Mon ami quel soin, etc.

(*La comtesse entre dans son appartement, Frontin la suit en faisant des signes d'intelligence à son maître*).

SCÈNE XIII.

ÉDOUARD, *seul.*

En vérité... je ne reviens pas de l'audace de ce maraud là, et l'on est heureux d'avoir à son service des coquins aussi intrépides. Il nous a improvisé là une histoire... fort à propos... car je ne sais pas sans elle comment je m'en serais tiré. Voyez cependant... à quoi tient une réputation de bon mari... Il y a comme cela, une foule d'occasion dans la vie, où sans avoir rien à se reprocher, on se trouverait compromis par la

maladresse des circonstances... Réellement nous en sommes toujours les victimes.

Air : *Vaudeville des Maris ont tort.*

Par des sermens que l'on s'engage,
La circonstance les rompra;
On veut rester fidèle et sage,
La circonstance est encor là...
Pauvres époux, combien de chances,
Contre nous conspirent hélas!...
Sans compter d'autres circonstances;
Dont nos femmes ne parlent pas.

SCÈNE XIV.

ÉDOUARD, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Ah mon ami, je suis enchantée!... Vous m'avez fait là un véritable cadeau.

ÉDOUARD.

Vraiment!.. vous croyez qu'elle pourra vous convenir.

LA COMTESSE.

Sans doute... Un air de douceur, de naïveté...

ÉDOUARD.

Oui... je crois l'avoir vue... il n'y a pas longtemps... Elle m'a paru fort bien..,

LA COMTESSE.

Charmante... Et puis ce ménage à l'air si uni...

ÉDOUARD.

Hein!..

LA COMTESSE.

J'aime à voir les ménages heureux, cela me rappelle le nôtre...

ÉDOUARD.

Comment, madame.

LA COMTESSE.

Air : *Vaudeville du Petit Courier.*

Oh! Frontin est vraiment galant;
Il vous charmerait sur mon âme.
Comme il a l'air d'aimer sa femme,
Comme il est tendre et complaisant.
A ses regards pour mieux paraître,
Il veut vous imiter
Mon ami, tel va
Le bon exemple

ÉDOUARD, *à part.*

Le compliment vient à propos.

LA COMTESSE, *mystérieusement.*

Enfin, dans un moment où ils étaient derrière moi... j'ai vu très-distinctement dans la glace...

ÉDOUARD, *surpris.*

Quoi, madame, vous avez vu...

LA COMTESSE.

Qu'il l'embrassait... où est le mal ?..

ÉDOUARD.

Et vous avez souffert...

LA COMTESSE.

Vouliez-vous que j'interposasse mon autorité... J'ai fait semblant de ne pas m'en apercevoir.

ÉDOUARD.

Voilà ce que je ne me permettrai pas...

LA COMTESSE.

Comment, à son mari...

ÉDOUARD.

Son mari... son mari ! Tant que vous voudrez, ce n'est pas une raison... Je trouve bien extraordinaire (*Il appelle*). Frontin...

LA COMTESSE.

Je ne vous ai jamais vu si scrupuleux.

ÉDOUARD.

Mais, c'est que vous ne savez pas que... ce maraud serait capable de profiter... et avec moi, d'abord, les mœurs avant tout ! Frontin !... Laissez-moi, ma chère amie !... j'ai à le gronder...

LA COMTESSE.

Pour cela ?..

ÉDOUARD.

Non, pour des occasions... où il s'est oublié... d'une manière.

LA COMTESSE.

Eh bien ! à la bonne heure !.. mais de l'indulgence... Je vais donner des ordres pour qu'on place Denise à côté de mon appartement...

ÉDOUARD.

A côté de votre appartement, vous avez raison...

(*La comtesse sort*).

SCÈNE XV.

FRONTIN, ÉDOUARD, *Se retournant et apperccvant Frontin.*

ÉDOUARD.

Ah! vous voilà, monsieur... Y a-t-il assez longtemps que je vous appelle?..

FRONTIN, *à haute voix.*

Pardon, monsieur, j'étais avec ma femme. (*avec sa voix ordinaire*). avec Denise...

ÉDOUARD, *se contenant.*

Ah!.. vous étiez avec Denise... et vous lui disiez....

FRONTIN

Je lui disais... ce qu'elle avait à faire auprès de madame... Il fallait bien que quelqu'un l'instruisit de ses devoirs... et certainement ce n'aurait pas été monsieur qui aurait pu...

ÉDOUARD, *avec une colère concentrée.*

Frontin... j'ai idée que je te ferai mourir sous le bâton!

FRONTIN.

Comment... monsieur, qu'est-ce que c'est que ces idées là?

ÉDOUARD.

J'ai deviné vos desseins. Vous voulez séduire cette petite fille, abuser de son inexpérience, de sa timidité... Moi, dont les intentions sont pures et désintéressées, je ne permettrai pas que chez moi...

FRONTIN.

Monseigneur... je peux vous jurer...

ÉDOUARD.

Et ce baiser de tout à l'heure?

FRONTIN.

Comment ce baiser. (*à part*). Qui diable a pu lui dire?..

ÉDOUARD.

Oh! tu vas encore mentir... J'ai déjà vu que ça ne te coûtait rien, mais je sais que dans l'instant même...

FRONTIN.

Eh bien! oui, monsieur, c'est la vérité... je l'ai embrassée, mais dans votre intérêt... J'ai vu que madame la Comtesse avait des doutes sur la réalité de l'histoire que j'ai été obligé de composer pour vous rendre service... Il fallait confirmer son erreur, dissiper tous les soupçons... j'ai pris alors un parti désespéré... je l'ai embrassée en dissimulant... c'était la meilleure manière de cacher notre jeu; et ce baiser que j'ai

donné à Denise est peut-être ce que j'ai fait aujourd'hui de plus utile pour vous... Mais on aurait beau s'exposer, se dévouer pour les maîtres, ils trouveraient encore qu'on n'a pas assez fait pour eux.

ÉDOUARD.

Si fait... si fait... Je trouve au contraire que ton zèle t'emporte trop loin... et j'ai quelqu'arrière pensée que tu... dissimulais pour ton compte.

FRONTIN.

Moi, monsieur.

ÉDOUARD.

Je vais du reste m'en assurer... Denise vient de ce côté... je serai là (*montrant le bosquet*), à portée de te voir et de t'entendre... et je saurai au juste, fidèle serviteur où vous en êtes avec elle...

FRONTIN.

Quoi, monsieur, vous vous défiez... Je suis bien sûr de mon innocence... Mais enfin si le hasard voulait qu'elle me fit des avances... Moi, je ne suis pas responsable...

ÉDOUARD.

Sois tranquille... ce n'est pas cela que je redoute... Mais prends garde à toi, s'il t'arrive encore de... dissimuler avec elle... je t'assomme et je te chasse...

(*Il entre dans le bosquet et paraît de temps en temps*).

SCÈNE XVI.

FRONTIN, puis DENISE.

FRONTIN.

Dieux! quelle pénible alternative; d'un côté, ma place, de l'autre ma femme!.. Ma femme et ma place...

DENISE.

Ah! vous voilà!.. Que madame la Comtesse est donc bonne et avenante... et que je suis contente d'être à son service... Et puis ce qui me fait encore plus de plaisir, c'est que v'là tout qui est déclaré, et que par ainsi il n'y a plus besoin de frime.

ÉDOUARD, *à part.*

Hein! qu'est-ce qu'elle dit donc là...

(*Pendant tout ce temps, Frontin cherche à lui faire des signes*).

DENISE.

Hé bien, monsieur Frontin... qu'est-ce que vous avez donc?.. Vous ne répondez pas... Vous êtes fâché de ce qu'on vous a forcé d'être mon mari...

FRONTIN.

Votre mari... votre mari... Vous savez bien, mademoiselle Denise, que ce n'est que jusqu'à un certain point.

DENISE.

Comment! jusqu'à un certain point... Puisque c'est devant monsieur le Comte et madame la Comtesse, et qu'ils y consentent tous deux.

FRONTIN.

C'est égal, Denise, si l'on vous entendait, on s'étonnerait de votre naïveté... Ce n'est là qu'un hymen provisoire... Enfin ce qu'on appelle un mariage pour rire.

DENISE.

Eh bien!.. par exemple! qu'est-ce qui y manque donc,

Air : *Tenez moi je suis un bon homme.*

De nous qu' dira-t-on à la ronde!
V'là c' que c'est que de se cacher,
Quand on n' fait pas comme tout l' monde,
Ça finit toujours par clocher!
Ce que j' croyais avoir m'échappe...
J' m'embrouille avec tout's ces frim's là...
Et j' veux mourir si l'on m' rattrape,
A me marier encor comm' ça.

FRONTIN.

Mais, Denise...

DENISE, *pleurant.*

Qu'est-ce que va dire ma tante, c'est pour elle, car pour moi ne croyez pas que je vous regrette. Ah ben oui, un mari pour rire... On n'est pas en peine d'en trouver.

(*Elle fait un pas pour sortir*).

FRONTIN.

Eh bien!.. il ne manquerait plus que cela... Denise... écoutez-moi!.. (*Haut, de façon que son maître l'entende*). Il faut dire comme elle, car elle serait capable de tout découvrir. (*Haut à Denise*). Certainement, Denise, je ne refuse pas d'être votre mari, et l'honneur que vous me faites... d'autant plus que monseigneur, qui doit me connaître... et s'il ne tenait qu'à moi... Mais mon devoir, la probité qui fait que... Enfin, vous devez me comprendre...

DENISE.

Pas tout à fait, mais je crois que ça veut dire que vous êtes fâché de m'avoir fait du chagrin... Aussi j'oublie tout... car je suis trop bonne... Allons, monsieur, embrassez-moi, et que ça finisse.

FRONTIN, *à part.*

Dieu! dieu! quel parti prendre...

ÉDOUARD, *à part.*

Ah! ça, je ne la reconnais plus?..

DENISE, *qui a tendu la joue.*

Comment, monsieur, vous refusez de vous raccommoder, quand c'est moi qui ai fait les premiers pas. (*pleurant*). Allez, c'est affreux, et je vais aller me plaindre à monseigneur.

ÉDOUARD, *à part.*

Par exemple... c'est trop fort.

DENISE.

Et il me fera rendre justice... Car il me le disait encore tout à l'heure en me baisant la main.

FRONTIN, *criant.*

Hein... comment!..

DENISE, *pleurant plus fort.*

Mais c'est que lui il est galant... il est aimable...

SCÈNE XVII.

Les Précédens, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Eh bien! mes enfans, qu'est-ce que c'est donc? On se querelle ici?..

DENISE.

Oui, madame, c'est lui qui a tort ..

FRONTIN.

Mais non, madame... c'est que je veux...

DENISE.

Au contraire... c'est qu'il ne veut pas...

LA COMTESSE.

Comment...

DENISE.

Oui, madame, il ne veut pas m'embrasser. Je vous demande si ce n'est pas une abomination.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que c'est que cela, Frontin? faire pleurer votre

femme, c'est très-mal... Je ne veux pas qu'on se querelle, et j'entends qu'on fasse toujours bon ménage, ou sinon... Allons, embrassez là...

FRONTIN.

Certainement, vous... voyez. (*du côté du bosquet*). Eh bien! Denise... je te demande pardon (*il l'embrasse*), et je te prie à deux genoux de tout oublier.

DENISE, *sautant de joie.*

Ah! madame, que je suis contente...

SCÈNE XVIII et dernière.

Les Précédens, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *sévèrement.*

Vous voilà encore ici, monsieur Frontin. Vous savez cependant ce que je vous ai dit tout à l'heure. Vous n'êtes plus à mon service.

FRONTIN, *à part.*

C'est fait de moi.

DENISE.

Comment, monseigneur, vous renvoyez mon mari.

ÉDOUARD, *à part.*

Son mari... Elle y tient.

LA COMTESSE.

Et pour quelle raison, mon ami, renvoyez-vous ce pauvre garçon?

ÉDOUARD.

Pour des raisons... des raisons très-graves... que je ne puis pas vous dire... Mais Frontin me comprend très-bien.

FRONTIN.

Moi, monsieur, je puis vous assurer que j'ignore... et je vous atteste, madame la Comtesse...

LA COMTESSE, *bas à Frontin et à Denise.*

C'est bon; vous savez que jamais il ne se met en colère, et demain, sans doute, il sera calmé. Retirez-vous tous deux. (*au comte*). Vous leur permettez bien, au moins, de passer cette nuit au château?

ÉDOUARD.

Quoi, vous voulez...

LA COMTESSE.

Vous ne me refuserez pas cela. Allons, mes enfans, à demain! Vous savez quelle est la chambre qu'on vous destine?

DENISE, *pleurant.*

Oui, madame, nous y allons. Viens, Frontin.

ÉDOUARD.

Comment, madame, vous souffrirez... Vous les laissez partir.

LA COMTESSE.

Ce n'est pas moi, c'est vous qui en êtes cause.

DENISE.

Oui, c'est vous qui serez la cause de tout ce qui va arriver.

ÉDOUARD.

Ah! c'en est trop. Eh bien! puisqu'il faut vous le dire, apprenez donc qu'ils ne sont pas mariés.

LA COMTESSE.

Ils ne sont pas mariés!

ÉDOUARD.

Non, madame; laissez-les s'en aller maintenant.

DENISE.

Eh bien! qu'est-ce qu'il dit donc. Il ne sait donc pas...

(*Frontin lui fait signe de se taire*).

LA COMTESSE.

Comment, cette petite fille qui avait un air si doux, si ingénu. Que m'apprenez-vous là?

ÉDOUARD.

L'exacte vérité. Je venais de découvrir que ce maraud là nous avait trompée; voilà les griefs que j'avais contre lui, et dont je ne voulais pas vous parler, sans cela, vous sentez bien que je ne l'aurais jamais renvoyé. Cette petite fille était charmante et vous convenait beaucoup... moi, je tenais à Frontin, mais d'après ce qui s'est passé, nous ne pouvons tolérer...

FRONTIN.

Comment, monsieur, il n'y a pas d'autres raisons. Eh bien! rassurez-vous, la morale est satisfaite, car je puis heureusement vous prouver que Denise est ma femme!

ÉDOUARD.

Oui, encore une histoire!

FRONTIN.

Oh! monsieur, celle là est authentique. (*tirant le contrat de sa poche*), car elle est pardevant notaires. (*lui donnant*). Lisez plutôt...

ÉDOUARD.

Que vois-je? « Pardevant Martin et son confrère... Sont » comparus Marie-Amand-Constant Frontin. »

On trouve chez le même Libraire un grand assortiment de pièces de Théâtre, tant anciennes que nouvelles.

PIÈCES NOUVELLES DONT IL EST ÉDITEUR.

Tristesse et gaîté, Vaudeville en un acte; par Mrs. Ch. Hubert et Emile Cottenet. » 75

La Visite du Prince, ou *le Militaire et le Financier*, Comédie-Vaudeville en un acte et en prose; par Mrs. de Rougemont et Dumersan. 1 25

Les Valets en goguette, ou *l'Antichambre dans le Salon*, Comédie en un acte et en prose, mêlée de couplets; par Mrs. Brazier et Dumersan. » 75

Le Paysan Grand Seigneur, ou *la Pauvre Mère*, Mélodrame en trois actes; par MM. Boirie et Léopold. » 75

La Famille Sirven, Mélodrame en trois actes; par M. Frédéric. » 75

Les Amours du port au Blé, Comédie grivoise en un acte, mêlée de couplets; par Mrs. Dumersan et Sewrin. » 25

Trottin, ou *le retour du sérail*, Folie-Vaudeville en un acte; par Mrs. Ymbert et Varner. » 75

Monsieur David, Comédie-Anecdote en un acte et en prose; par Mrs. Saint-Ange-Martin et A. J. L. 1 25

Le Beau Narcisse, Vaudeville en un acte; par Mrs. Scribe, Xavier et de Courcy. 1 25

Zoé, ou *l'Effet au porteur*, Comédie en un acte, mêlée de couplets; par Mrs. Dumersan et Aubertin. 1 25

Les Amans du Pont-aux-Biches, ou *la Place Publique*, Vaudeville poissard en un acte; par L. Camel. » 75

Le Solitaire Forcé, ou *chacun son tour*, Vaudeville en un acte; par L. Camel. » 75

Le Pâris de Suréne, ou *la Clause du Testament*, Vaudeville en un acte; par Mrs. Gabriel et Philibert. 1 25

Monsieur Duguignon, Comédie en un acte, mêlée de couplets; par Mrs. *** 1 25

L'Amour Platonique, Comédie en un acte, mêlée de couplets; par Mrs. E. Scribe et Mélesville. 1 25

Frontin Mari Garçon, Comédie-Vaudeville en un acte; par Mrs. E. Scribe et Mélesville. 1 50

Théaulon de Lambert, Marie Emmanuel Guillaume Marguerite

LA CRÉANCIÈRE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE,

EN DEUX ACTES,

DE MM. THÉAULON ET CHARLES,

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le 6 avril 1821.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

A PARIS,

CHEZ Mme. HUET, LIBRAIRE, ÉDITEUR,
AU GRAND MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE, ANCIENNES ET MODERNES, RUE DE ROHAN, N°. 21, AU COIN DE CELLE DE RIVOLI, PRÈS LE PALAIS-ROYAL.

ET CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,
Galerie Vîtrée, derrière le Théâtre-Français.

1821.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
SELMOURS, jeune Officier irlandais. . .	M. *Isambert.*
Le Docteur WILSON.	M. *Philippe.*
ORPHANIE, jeune Veuve.	Mlle. *Victorine.*
Mistriss BELTON.	Mme. *Bras.*
BURK, Constable.	M. *René.*
GARDES.	
VALETS.	

La Scène est à Londres.

La musique de cet opéra-vaudeville se trouve chez M. DOCHE, Chef d'orchestre au théâtre du Vaudeville, à Paris. L'Ouvrage peut être joué comme opéra-comique sur les grands théâtres des départemens. Le docteur Wilson revient à l'emploi de *Martin*.

LA CRÉANCIERE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente l'un des Bosquets de Hide-Park ; une Charmille à droite ; derrière la Charmille, un Banc.

SCÈNE PREMIERE.

LE DOCTEUR, MISTRISS BELTON.

LE DOCTEUR.

Où donc est ma convalescente, Mistriss ?

MISTRISS BELTON.

Tout près d'ici, dans un bosquet, lisant son auteur favori, lord Byron.

LE DOCTEUR.

Y pensez-vous, Mistriss ? .... Laisser ainsi une jeune personne toute seule dans les bosquets de Hide-Park !

MISTRISS BELTON.

N'y a-t-il pas certaines heures de la journée où cela est sans nul inconvénient ? Toutes nos jeunes ladys viennent y promener leurs rêveries, et je n'ai jamais entendu dire....

LE DOCTEUR.

D'accord ; mais miss Orphanie est d'une figure à fixer tous les regards, et.....

MISTRISS BELTON.

N'aimeriez-vous pas mieux qu'elle restât dans votre petit hôtel de Lowel-Street ?... Quand on ne veut pas que ses malades se promènent dans Hide Park, il faut, docteur, avoir une maison de santé, avec un jardin. — D'ailleurs miss

Orphanie est, je crois, libre de se promener où bon lui semble ?...

LE DOCTEUR.

Sans doute : seulement je dis que vous ne devriez pas la laisser seule.... On ne sait pas ce qui peut arriver.... Il peut lui prendre une faiblesse ! Les femmes sont sujettes à cela cette année.... Et pourquoi, au lieu de diriger ses promenades vers ces belles allées, préfère-t-elle les endroits du parc les plus solitaires ; ils sont ordinairement les plus touffus, et, par conséquent, les plus humides ! Ici, l'air est pur, il circule librement ; la vue est superbe ; d'un côté des hôtels magnifiques ; de l'autre, de la verdure, des fleurs : par ici, ma charmante habitation !.... Voyez quelle élégance.... Elle verrait de cette place les croisées de son appartement, (*à part*) et des miennes, je pourrais la surveiller...

MISTRISS BELTON.

Si vous le jugez convenable, je vais lui dire de venir s'asseoir sous ces berceaux.

LE DOCTEUR.

Vous me ferez plaisir ; je tiens beaucoup, mais beaucoup à sa santé.... Voyez quelle gloire pour moi, quand elle reparaîtra dans le monde, d'entendre dire : quel éclat, quelle fraîcheur ! Quel est donc son médecin ? Le docteur Wilson ! Comment, c'est ce docteur qui a une maison de santé aux portes de Hide-Park ?.... C'est donc un homme habile ? Est-ce que cela se demande !... Regardez miss Orphanie ; on la regarde, ma réputation devient colossale, et bientôt tous les malades de la Grande-Bretagne crieront en foule à à ma porte :

AIR : *C'est de l'or, de l'or, de l'or.*

Ah ! docteur, docteur, docteur,
De grâce une ordonnance ;
Daignez par votre science
Etre mon sauveur !

Ici, c'est un milord énorme,
Qui, jadis maigre et mangeant peu,
A Paris a changé de forme
Dans les salons du Cadran bleu !
Là, c'est un beau jeune homme,
Qui, jadis gros et gras,
Aujourd'hui (Dieu sait comme)
Vient me dire tout bas :
Ah ! docteur, docteur, docteur, etc., etc.

Tantôt d'un orateur habile,
Il me faut guérir l'enrouûment,
Tantôt il faut calmer la bile
D'un journaliste trop mordant!
Et malgré l'héritage,
Tantôt c'est un neveu
Qui me dit tout en nage:
Mon oncle souffre un peu!
Ah! docteur, docteur, docteur, etc.

A moi, crie une demoiselle!
Rendez-moi mes roses, mes lys;
A moi, s'écrie une autre belle!
Je crois aussi que je pâlis...
Je meurs! vite une chambre,
S'écrie un vieux barbon!
J'étouffe! dit un membre
De l'opposition!
Ah! docteur, docteur, docteur,
De grâce une ordonnance, etc.

MISTRISS BELTON.

Tout cela est fort bien; mais quand croyez-vous, docteur, qu'elle pourra rentrer dans le monde.

LE DOCTEUR.

Quand?... Ces malades sont toujours pressés de guérir! Songez donc à l'état de langueur dans lequel vous me l'avez amenée.... Pauvre petite, j'en ai désespéré long-temps; mais dès que j'ai connu la cause de sa maladie.....

MISTRISS BELTON.

Il est vrai que vous l'avez devinée.....

LE DOCTEUR.

Est-ce que quelque chose peut m'échapper? La nature a-t-elle des secrets pour moi? J'ai vu tout de suite, au bout de trois mois, qu'elle était malade d'amour.... La perte récente d'un objet adoré!... Alors j'ai employé les loks et les distractions, les calmans et les consolations, et encore un an du même régime....

MISTRISS BELTON.

Un an! Ah! docteur, ne l'espérez pas!... Miss Orphanie veut, avant huit jours, rentrer dans sa famille...

LE DOCTEUR.

Sa famille!.... Elle a donc une famille?...

MISTRISS BELTON.

Vous allez recommencer vos questions? je vous laisse...

LE DOCTEUR.

De grâce, encore un moment!... Et cette jeune personne,

belle, vertueuse, aimable à ne quitter sa famille pour venir, avec une amie respectable, il est vrai, habiter une maison de santé, quand tout annonce que sa fortune!... car elle est riche, n'est-ce pas?

MISTRISS BELTON, *riant.*

Au revoir, docteur....

LE DOCTEUR, *l'arrêtant.*

Allons, chère Mistriss... un peu de confiance....

MISTRISS BELTON, *riant.*

Oh! oh! vous n'avez pas affaire à une bavarde.

LE DOCTEUR.

Ces choses-là n'arrivent qu'à moi....

MISTRISS BELTON.

AIR *de Marianne.*

Je ne dis rien....

LE DOCTEUR.

Je le sais bien....
Si cependant....

MISTRISS BELTON.

Je sais me taire!

LE DOCTEUR.

Sur mon honneur,
Foi de docteur,
C'est une femme singulière!...

MISTRISS BELTON.

Oui, jamais,
J'en dois être fière,
Je n'ai divulgué de secrets....

LE DOCTEUR.

Mais si vous vouliez, entre nous....

MISTRISS BELTON.

Docteur, pour qui me prenez-vous?
Apprenez que je sais me taire;
Être discrète est dans mon caractère:
Je n'imite pas les femmes, vraiment,
Qui parlent à chaque moment.

ENSEMBLE.

LE DOCTEUR.

Non, non, non, vraiment;
Mais si vous vouliez, entre nous,...
Etc.

MISTRISS BELTON.

Docteur, pour qui me prenez-vous?

SCENE II.

LE DOCTEUR, *seul.*

Allons, il est dit que je ne saurai rien encore!... C'est-à-dire, je sais quelque chose de certain, c'est que je suis amoureux de ma belle malade!... Amoureux, et sans savoir quelle est cette mystérieuse beauté!... J'ai fait le tour de Londres pour prendre des informations sur son compte, avant de lui faire l'offre de ma fortune et de ma main; il m'a été, jusqu'ici, impossible d'apprendre ce que j'aurais tant d'intérêt à savoir!... J'ai pourtant, je crois, découvert le point essentiel.... C'est qu'elle est riche!... Elle paie ses mémoires sans les lire, le total lui suffit et jamais elle ne s'abaisserait jusqu'à vérifier les additions : ce doit être une femme comme il faut; nos lady du bon ton n'ont pas d'autres manières!

AIR : *Elle a trahi ses sermens et sa foi* (de la Somnambule).

Ce doux hymen est un point arrêté,
Et cet espoir et m'enflamme et m'anime;
Depuis long-temps je soumets la beauté
A la rigueur d'un sévère régime;
Mais le mari, grâce à l'amour enfin,
Va réparer les torts du médecin.

La médecine est un art tout divin!
Pour bien des gens c'est une nuit profonde,
Et quelquefois, mon diplome à la main,
Innocemment j'ai dépeuplé le monde;
Mais le mari, grâce à l'amour enfin,
Peut réparer les torts du médecin.

SCENE III.

LE DOCTEUR, SELMOURS.

SELMOURS.

Eh! je ne me trompe pas, c'est l'ami Wilson!

LE DOCTEUR.

Selmours à Londres!

SELMOURS.

Oui, cher docteur, depuis huit jours.

LE DOCTEUR.

Et vous n'êtes pas venu me voir?

SELMOURS.

Je me porte bien!....

LE DOCTEUR.

Grâce à mes soins, capitaine; sans moi vous ne seriez plus de ce monde!...

SELMOURS.

C'est vrai, docteur.... Vous m'avez rendu là un bien mauvais service!

LE DOCTEUR.

Diable! vous êtes difficile; bien des gens que j'ai traités, voudraient être à votre place.

SELMOURS.

En me laissant mourir, docteur, vous m'auriez évité la peine de me pendre un de ces jours.... Tel que vous me voyez, je ne sais plus où donner de la tête! J'ai du chagrin comme un Français.

AIR : *Vous voyez qu'il n'a rien de vous!* (de la Somnambule).

L'honneur, la raison, la folie,
Les créanciers, les plaisirs, les soucis,
Les recors et femme jolie,
Pour me tourmenter sont unis.
Jadis j'étais dans l'opulence,
Des dettes font tout mon avoir!
Et désormais je n'ai d'autre espérance
Que dans l'amour qui fait mon désespoir.

LE DOCTEUR.

Quoi! vous seriez amoureux? Vous, le plus étourdi des gentlemanns.... Vous.... Et peut-on connaître l'objet charmant?

SELMOURS.

Non!

LE DOCTEUR.

Ah! c'est un secret!

SELMOURS.

Non vraiment, je n'ai rien de caché pour mes amis..... Mais je n'en sais encore rien moi-même.

LE DOCTEUR.

Comment se fait-il?

SELMOURS.

Oh! c'est une aventure incroyable.... Vous savez que Samuel Brook, cet usurier maudit, s'est trouvé, à force de me prêter de l'argent, maître absolu, non-seulement de ma fortune, mais encore de ma liberté?

LE DOCTEUR.

C'est pour cela que je vous avais conseillé d'épouser sa veuve.....

SELMOURS.

Eh bien! voyez la bizarrerie de mon étoile; après de mûres réflexions, songeant que la veuve Brook peut, d'un mot, me faire enfermer pour le reste de mes jours, et que ses gens d'affaires me font chercher dans les trois royaumes, je prends la noble résolution de me sacrifier à moi-même, et de racheter ma liberté au prix de ma personne....

LE DOCTEUR.

Je vous en fais mon sincère compliment, capitaine; voilà qui s'appele du courage. Vos amis jaseront peut-être un peu, mais vous leur fermerez la bouche avec des dîners somptueux, vous les éblouirez par des fêtes magnifiques. La veuve n'est rien moins que jeune et jolie, je le sais, non que je l'aie vue, mais on le présume, car elle ne se montre nulle part.... D'ailleurs la conséquence est naturelle : Samuel Brook était avare, hargneux, vieux, laid : et vous connaissez le proverbe, qui se ressemble s'assemble; il faut vous attendre à tout....

SELMOURS.

Oh! je suis brave, et mon parti était bien pris, il me tardait même déjà de voir cette femme singulière. J'arrive à Londres il y a huit jours, je descends à la taverne du grand Amiral, et dès le soir même je me rendais chez vous, docteur, pour vous prier de trouver un moyen de me présenter chez la veuve, lorsqu'en traversant Hide-Park, je rencontrai dans ces bosquets une jeune femme dont l'air languissant et le regard céleste firent sur mon âme une impression....

LE DOCTEUR.

Une jeune femme, dites-vous. (*à part*) Ah! mon Dieu, si c'était ma belle malade.

SELMOURS.

Frappé d'admiration, je m'arrêtai devant elle!... elle leva les yeux, et dès qu'elle m'aperçut, le plus vif incarnat remplaça la douce pâleur de sa figure... Ah! docteur, qu'elle était jolie!

AIR *de la Belle au bois dormant.*

Immobile, moi j'admirais
Cette noble et jeune inconnue,
L'éclat modeste de ses traits,
Malgré moi captivait ma vue;
Et je trouvai tant de douceur
A contempler ce beau visage,
Que sans le vouloir, dans mon cœur,
Hélas! j'emportai son image.

LE DOCTEUR.

Ensuite?

SELMOURS.

J'oubliai alors que j'allais chez vous, et depuis je n'ai songé qu'à ma belle inconnue, ... j'ai passé tout mon temps à la contempler, à la chercher, ou à rêver à mon amour.... Je l'adore, elle fait le tourment et le charme de ma vie, et je sens que si je n'obtiens d'elle le plus tendre retour, j'en mourrai de désespoir!... Voyez, cher docteur, s'il est un mortel plus heureux que moi!...

LE DOCTEUR, *à part.*

La tête n'y est plus!.. (*Haut*). Et vous vous êtes déclaré?...

SELMOURS.

Non, mais elle s'est aperçue de ma persévérance, et ce qui me prouve qu'elle ne lui déplaît pas, c'est qu'elle revient tous les jours.

LE DOCTEUR.

La conséquence est juste; mais quel est votre projet dans la situation où vous vous trouvez?....

SELMOURS.

La voir, l'aimer, l'adorer et le lui dire un jour! Voilà tout mon espoir, tous mes projets.... Et tenez, tenez, docteur, je la vois qui s'avance vers nous....

LE DOCTEUR, *à part.*

Orphanie! oh! maudite rencontre!....

SELMOURS.

Docteur, cher docteur, rendez moi le service de vous en aller....

LE DOCTEUR.

Du tout, je ne partirai pas; c'est une de mes malades, Monsieur!

SELMOURS.

Une de vos malades? Ah! docteur, mon cher docteur!

Une chambre dans votre maison... Je sens que je vais faire une rechûte...

LE DOCTEUR, *à part.*

Il ne manquerait plus que cela. *Haut.* Il n'y a point de chambre chez moi pour le moment, capitaine.

SELMOURS.

Eh bien! je prendrai la vôtre, cela m'est égal! *Regardant.* Elle s'avance en lisant...

LE DOCTEUR.

Venez, ne troublons pas ses méditations.

Ils se mettent à l'écart.

SCENE IV.

LES MÊMES, ORPHANIE.

ORPHANIE. (*Elle arrive en lisant.*)

AIR : *de Wallace.*

Byron, ta brillante audace,
T'enlevant à l'univers,
Te promène dans l'espace
Ou dans le fond des enfers.
Bien rarement sur la terre
Nous te voyons de retour :
Mais l'auteur le plus sévère
Sait plaire en chantant l'amour.

TRIO.

Mais l'auteur le plus sévère
Sait plaire en chantant l'amour.

SELMOURS, *au Docteur.*

Qu'elle est jolie!

LE DOCTEUR, *à part.*

Ah! maudit capitaine!...

SELMOURS, *à Wilson.*

Docteur, présentez-moi.

LE DOCTEUR, *à part.*

J'enrage!

SELMOURS.

Quel service vous allez me rendre!

LE DOCTEUR, *à part.*

Comment faire? (*Haut, saluant.*) Aimable Miss.

ORPHANIE, *apercevant le Docteur.*

Ah! bonjour, Docteur. (*Mouvement de surprise en voyant Selmours.*) Ah!

SELMOURS, *au Docteur.*

Voici le moment.....

LE DOCTEUR, *à Selmours.*

Patience! (*A Orphanie.*) Comment vous trouvez-vous ce matin, ma chère convalescente?

ORPHANIE.

L'air de ces bosquets me rend la force et la santé...

LE DOCTEUR.

Vous paraissez cependant un peu fatiguée; je crois que vous feriez bien de rentrer...

SELMOURS, *au Docteur.*

Qu'est-ce que vous dites donc?

ORPHANIE.

Pour cette fois, docteur, vous me permettrez de ne pas suivre votre ordonnance; je me trouve bien, très-bien ici, et je veux y rester encore....

LE DOCTEUR, *à part.*

Je suis un homme perdu....

SELMOURS.

AIR: *Ce que je fais ici* (de Douvres.)

Présentez-moi, je vous en prie.

LE DOCTEUR, *bas.*

De grâce, un instant restez là.

SELMOURS.

Je vous devrai plus que la vie.

LE DOCTEUR, *à part.*

Ah! si j'avais prévu cela!

(*A Orphanie.*)

Que ma volonté s'exécute!
Rentrez, rentrez, ou je crains bien
Une rechûte!

ORPHANIE, *avec malice.*

Docteur, ne craignez rien.
Grâce à vous, je me porte bien!

SELMOURS, *bas au Docteur.*

(Même air.)

Pourquoi donc [illegible] ?
[illegible]

LE DOCTEUR, *à part.*

Un secret dépit me devora.

SELMOURS.

Ne m'obligez pas à demi....

LE DOCTEUR, *à Orphanie.*

Rentrez, Miss, si vous êtes sage.

(A Selmours.)

Vous ! pouvez-vous songer, vaurien,
Au mariage ?

SELMOURS, *riant.*

Docteur, ne craignez rien.
Grâce à vous je me porte bien.

LE DOCTEUR.

Je vous fais observer, Miss, qu'une malade appartient à son médecin, et qu'alors elle ne devrait avoir d'autre volonté que la sienne !... Pour moi, il est de mon devoir de vous répéter que je trouve l'air de Hide-Park beaucoup trop vif, et je pense que vous devriez renoncer à cette promenade.

SELMOURS, *au Docteur.*

Je n'y tiens plus ! (*Haut.*) Puisque Madame paraît se plaire dans ces bosquets, il me semble.....

LE DOCTEUR, *l'éloignant.*

La santé avant tout, capitaine, je ne connais que cela, moi ! Si Miss fait une rechûte, ce n'est point à vous qu'on s'en prendra...

ORPHANIE, *avec émotion.*

Mais je vous assure, docteur, que je me plais beaucoup dans ces belles allées, et que je suis bien décidée à m'y promener le plus souvent que je pourrai...

LE DOCTEUR.

(*A part.*) J'étouffe ! (*Haut.*) Ah ! si vous le prenez ainsi, je ne prétends pas vous contrarier, et, si vous le permettez, je vais vous offrir mon bras pour aller jusqu'au bout de la grande avenue.

ORPHANIE.

J'accepte très-volontiers.....

LE DOCTEUR, *à part.*

Du moins je ne la quitterai pas.....

SELMOURS, *à part.*

J'enrage à mon tour! et je crois qu'il se moque de moi.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, UN VALET *à grande livrée.*

LE VALET, *accourant.*

Monsieur le docteur! Monsieur le docteur! eh! vîte! vîte!

LE DOCTEUR.

Qu'est-ce donc?

LE VALET.

Le lord maire vient de tomber malade, en sortant de table.

LE DOCTEUR.

Le lord maire! mon bienfaiteur! mon ami!.... mon meilleur malade!.... Un homme qui est mourant onze mois de l'année !....

LE VALET.

Hâtez-vous, docteur, il n'y a pas un instant à perdre.

LE DOCTEUR.

J'y cours !... Pardon, Miss !... mais je crois...

SELMOURS.

Allez donc, docteur, allez donc, je tiendrai compagnie à Miss, avec sa permission.

LE DOCTEUR.

Mon ami... certainement... je... car... je suis enchanté. (*A part.*) Ah! maudit capitaine, tu épouseras la veuve Brook, ou tu diras pourquoi. (*Il sort avec Peters.*)

SCENE VI.

ORPHANIE, SELMOURS.

SELMOURS.

Rassurez-vous, aimable Miss, je suis l'ami du docteur Wilson, et son amitié m'est bien précieuse, puisque je lui dois le bonheur de vous parler.

ORPHANIE, *émue.*

Le bonheur, dites-vous?

SELMOURS.

De quelle expression pourrais-je me servir?... Je désirais et je craignais à la fois ce moment enchanteur; il doit décider du sort de toute ma vie.

AIR *nouveau de Doche.*

Long-temps la beauté
Reçut mon hommage,
Et je fus cité
Comme très-volage;
Mais de vos attraits
Mon ame est charmée;
Mon cœur à jamais
Perd sa renommée....
Mes derniers amours
Dureront toujours!

ORPHANIE.

Même Air.

Mon cœur, de l'amour,
Craignant l'inconstance,
Jusques à ce jour
A fui sa puissance....
Mais si de mon cœur
Il devient le maître,
A ce dieu vengeur
S'il faut se soumettre,
Mes premiers amours
Dureront toujours!

ENSEMBLE.

Toujours! toujours!

ORPHANIE.

Mais que pouvez-vous attendre de moi ?

SELMOURS.

Que vous serez enfin touchée de mon amour ! Mes sentimens n'ont rien dont vous deviez rougir !.... Ma naissance n'est point obscure.... Né dans l'Irlande, je me suis voué, dès mes jeunes années, au service de ma patrie, et, dans nos dernières guerres, la renommée a peut-être porté jusqu'à vous le nom de sir Edouard Selmours.

ORPHANIE, *avec surprise.*

Selmours !.... Et vous espérez ?...

SELMOURS, *avec transport.*

Que vous consentirez à m'accorder votre main...

ORPHANIE.

Ma main !... Mais vous ignorez qui je suis... Ma naissance sera-t-elle digne de la vôtre ?... Vos parens...

SELMOURS.

Je n'en ai plus.....

ORPHANIE.

Votre fortune ?...

SELMOURS.

Je n'ai que mon épée !.... Heureusement, c'est un bien inaliénable.... Et jamais....

ORPHANIE.

Quelqu'un vient... C'est une femme qui m'a servi de mère, je désire qu'elle ignore encore ce qui vient de se passer... Selmours, éloignez-vous...

SELMOURS.

Votre prière est un ordre pour moi ; mais me promettez-vous que je vous reverrai bientôt ?

ORPHANIE.

N'ai-je pas une réponse à vous faire....

SELMOURS.

Je suis au comble du bonheur !

(*Il lui baise la main et sort.*)

SCENE

SCENE VII.

ORPHANIE, Mistriss BELTON.

MISTRISS BELTON.

AIR *de M. Guillaume.*

A la fin je vous retrouve,
Dans ce parc, si grand, si noir,
Je vous cherchais, et j'éprouve
Un grand plaisir à vous voir;
C'est que je dois savoir
L'usage
De ce bocage.
Dans mon printemps, vraiment,
On s'y perdait très-souvent.

Il est vrai qu'il y a long-temps de cela; mais franchement, je ne suis pas sans inquiétude sur votre compte....

ORPHANIE.

De l'inquiétude, bonne Mistriss, et quelle en est la cause?

MISTRISS BELTON.

Vos promenades, ma chère Miss, vos promenades!.... Les bosquets de Hide-Park sont dangereux à votre âge.

ORPHANIE.

Quel danger peut-il y avoir à prendre l'air dans ces belles allees?....

MISTRISS BELTON.

Quel danger? quel danger? puissiez-vous me faire toujours la même question....

SCENE VIII.

LES PRECEDENS, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR, *à part.*

Ah! mon cher capitaine, vous devenez amoureux de mes malades... Parbleu, nous allons voir.

ORPHANIE.

Vous voilà déjà de retour?

LE DOCTEUR.

Oui, Miss, dieu merci, le lord Maire.... ne mourra pas encore cette fois; j'ai ajourné son affaire. Qu'avez-vous donc fait de mon étourdi ?

ORPHANIE.

Etourdi?.... c'est un cavalier fort aimable.....

LE DOCTEUR, *à part.*

Allons... elle le trouve aimable! (*Haut.*) Il est charmant, c'est vrai, mais c'est bien le plus grand volage, le plus grand trompeur, le plus mauvais sujet....

ORPHANIE.

Je ne puis le croire, puisqu'il est votre ami....

LE DOCTEUR.

(*A part.*) Elle le défend! (*Haut.*) Je pourrais vous en donner des preuves.... d'abord, sir Edouard a dissipé toute sa fortune, et il se trouve en ce moment à la disposition de la veuve de Samuel Brook; ses agens d'affaires, qui sont toujours à la piste, ont appris son arrivée à Londres. (*A part.*) C'est moi qui les ai fait avertir...; (*haut*) sans doute, ils ne tarderont pas à s'emparer de sa personne! ce cher ami, comme c'est heureux, comme c'est heureux!....

ORPHANIE.

Voilà, Docteur, une singulière amitié....

LE DOCTEUR.

Oui, Miss, c'est fort heureux pour lui, puisqu'il ne peut plus parer le coup qui le menace, qu'en contractant l'excellent mariage que j'ai projeté pour lui...

ORPHANIE.

Et vous voulez qu'il épouse?

LE DOCTEUR.

Eh! parbleu, sa créancière; mistriss Brook en personne.

ORPHANIE, *riant.*

En vérité, ah! ah! ah! ah! ah!

MISTRISS BELTON, *riant.*

Ah! ah! ah! ah!

LE DOCTEUR, *riant.*

Ah! ah! ah! ah! ah! n'est-ce pas que c'est plaisant; c'est encore une de mes idées, mais elle serait venue à tout le monde!....

AIR : *Que d'établissemens nouveaux.*

On doit, on ne peut pas payer,
Tout à coup on prend une femme ;
Dès ce moment, pour créancier,
Il ne vous reste que la dame !
Et comme ces liens chéris
Sont la prison la plus complète,
Il s'en suit que bien des maris
Sont de vrais prisonniers pour dettes !

ORPHANIE.

Et sir Édouard y consentirait ?

LE DOCTEUR.

Il n'est revenu en Angleterre que pour cela !

ORPHANIE.

Selmours avoir formé un tel projet ! non, docteur, on vous a trompé....

LE DOCTEUR.

En voulez-vous les preuves ? le voici justement qui revient de ce côté... tenez, cachez-vous derrière cette charmille, je le ferai jaser, et vous pourrez l'entendre. (*A part.*) Voici le moment de tout raccommoder.

SCENE IX.

LES PRECEDENS, SELMOURS.

SELMOURS.

Ah ! cher docteur, vous me voyez au comble de la joie.... j'ai parlé à votre aimable malade, elle consent à recevoir mes visites.

LE DOCTEUR.

Elle consent à vous recevoir ?

SELMOURS.

AIR *de Doche.*

Votre jeune malade
Daigne agréer mes vœux,
Et tout me persuade
Que je puis être heureux !
Elle doit, cette amie,
M'aimer jusqu'au trépas....
Ah ! docteur, je vous prie,
Ne me la tuez pas !

LE DOCTEUR.

Capitaine, pas de mauvaises plaisanteries comme cela, dans un lieu public, entendez-vous! on a une réputation, ou on n'en a pas.... d'ailleurs quelle est votre intention en aimant ma belle malade? n'êtes-vous pas venu à Londres pour épouser la veuve de Samuel Brook?

SELMOURS.

Moi l'épouser? jamais! j'aurais pu y consentir avant d'avoir vu l'aimable Orphanie; (*le Docteur tousse pour empêcher Orphanie d'entendre.*) mais à présent cette veuve eût-elle à m'offrir la couronne des trois royaumes.... (*Le Docteur tousse plus fort.*) Vous paraissez bien enrhumé, Docteur, prenez donc quelques pastilles... (*Il présente une boîte.*)

LE DOCTEUR.

Bien obligé. (*A part.*) Le diable t'emporte. (*Haut.*) Cette veuve que vous dédaignez à cause de son âge que nous ignorons, et de sa laideur dont nous ne connaissons pas toute l'étendue... cette veuve, dis-je, a, s'il faut en croire la renommée, des qualités réelles bien préférables aux dons de la jeunesse et de la beauté; on assure que pour réparer autant que possible, le mal qu'a fait son mari, elle emploie mille moyens ingénieux pour adoucir le sort de ceux qu'il a ruinés; elle a, pour les protéger contre la sévérité de ses gens d'affaires, des signes de conventions..... Tantôt c'est un éventail, tantôt une fleur, tantôt.....

SELMOURS.

Eh! bien, qu'est-ce que tout cela prouve?... qu'elle a des qualités, des vertus! Tant mieux pour elle..... et tenez, cher docteur, je voudrais, avec toute sa richesse, que ce fût une femme accomplie.....

LE DOCTEUR.

Pour l'épouser.....

SELMOURS.

Non, pour donner à l'aimable Orphanie une plus grande preuve d'amour!

LE DOCTEUR, *à part, toussant.*

Allons, il n'en démordra pas, et j'arrange joliment mes affaires!.... Je suis sauvé! Voici le constable.....

SCENE X.

LES PRECEDENS, BURK, GARDES.

SELMOURS.

Que vois-je ? Je suis perdu !

BURK.

Vous êtes le capitaine Edouard de Selmours ?

SELMOURS.

Lui-même !...

BURK.

An nom du Roi et à la requête de la veuve Brook, je vous déclare mon prisonnier!

SELMOURS.

Misérables !

LE DOCTEUR, *confidentiellement.*

Ne vous révoltez pas, capitaine.... Si j'ai un conseil d'ami à vous donner, c'est d'aller de bonne volonté en prison!.... Les lois sont là !....

SELMOURS.

Moi, j'irais en prison !

BURK.

Il le faut, capitaine.... A moins que vous n'aimiez mieux payer sur-le-champ les 20,000 liv. sterlings que vous devez à la veuve.

LE DOCTEUR.

Vous lui devez 20,000 liv. sterlings ? C'est une jolie dot !... Epousez !... Epousez !...

BURK.

M. le capitaine veut-il nous suivre ?

SELMOURS.

Non!

BURK, *aux gardes.*

Allons, Messieurs.

(*Les gardes du constable font un mouvement.*)

SELMOURS, *tirant son épée.*

Le premier qui avance est mort.

ORPHANIE.

L'imprudent! Allons à son secours....

(*Elle sort du berceau et vient passer entre Selmours et le Constable.*)

SELMOURS, *à part.*

Orphanie! que va-t-elle penser?

BURK ET LES GARDES, *à part, en voyant Orphanie.*

FINAL.

Musique arrangée par Doche.

O surprise extrême!
Moment trop heureux!
C'est bien elle-même
Qui s'offre à nos yeux!....

SELMOURS, *à part.*

Elle ne me voit point, je pense.....

LE DOCTEUR, *à part.*

Qui peut donc les faire hésiter!

(*Orphanie, en passant, place un doigt sur sa bouche et laisse tomber une rose.*)

BURK ET LES GARDES.

Elle nous impose silence,
Et cette fleur dit de nous arrêter!

SELMOURS *va la ramasser.*

Ah! laissez-la moi, je vous prie,
Et je me rends sans hésiter;
Car cette fleur qu'elle vient de porter
Embellira toute ma vie!....
Allons, marchons!

LE DOCTEUR.

Quelle folie!

SELMOURS.

Ma prison doit être embellie,
Et je me rends sans hésiter.
Allons, partons!

BURK ET LES RECORDS; *ils font des révérences.*

Monsieur veut rire.

LE DOCTEUR.

En vérité, moi, je l'admire....

BURK ET LES GARDES, *même jeu.*

Monsieur, Monsieur, cent fois pardon,
Si nous avons pris la licence
De vouloir vous mettre en prison !...

LE DOCTEUR, *à part.*

Ils ont perdu l'esprit, je pense ;
Voilà qu'ils demandent pardon !...

SELMOURS.

Quoi, je n'irais plus en prison ?

BURK ET LES GARDES.

Monsieur, Monsieur, cent fois pardon.

ENSEMBLE.

SELMOURS, LE DOCTEUR.

O surprise extrême !
S'ils ne sont pas fous,
Quel pouvoir suprême
Surprend leur courroux !

BURK ET GARDES.

Quel bonheur extrême !
Qu'il est doux pour nous
Qu'un pouvoir suprême
S'intéresse à vous !

SELMOURS, *au Docteur.*

En vérité, je les admire ;
On n'eut jamais plus de douceur !
(*A Burk.*)
Mais qui donc a pu vous instruire
De mon retour ?

BURK ET LES GARDES.

C'est le docteur !

SELMOURS.

C'est le docteur !

TOUS.

C'est le docteur !

SELMOURS.

Comment, docteur ?

LE DOCTEUR.

Point de colère,
C'est un trait de mon amitié !...
Par un hymen riche et prospère,
J'aurais voulu vous voir lié !

SELMOURS.

Vraiment ?

LE DOCTEUR.

Vraiment !

SELMOURS.

Que tout soit oublié.
Mais chez vous, près de mon amie,
Il me faut, cher docteur,
L'appartement d'honneur !

LE DOCTEUR, *à part.*

Allons trouver Miss Orphanie ;
Pour les eaux elle partira,
Sa santé réclame cela....

BURK ET LES GARDES.

Mais ici rien ne nous arrête....

SELMOURS.

Ah ! les braves gens que voilà !

BURK ET LES GARDES, *saluant.*

Monsieur, pour acquitter sa dette,
A tout le temps qu'il lui plaira.

SELMOURS, LE DOCTEUR.

O surprise extrême ! etc.

BURK ET LES GARDES.

Quel bonheur extrême ! etc.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le Théâtre représente une riche Galerie.

SCENE PREMIERE.

LE DOCTEUR, SELMOURS, UN VALET.

LE DOCTEUR.

DEMANDEZ à lady Brook si elle peut recevoir le docteur Wilson? (*Le valet sort.*)

SELMOURS.

Nous voilà donc chez cette femme extraordinaire dont tout le monde parle, et que personne n'a vue.

LE DOCTEUR, *examinant.*

Quel luxe!.... quelle élégance!.... C'est, sans contredit, le plus bel hôtel de Londres!... Et pour ma part, j'aimerais autant en être le propriétaire que d'aller passer ma vie en prison.... Voilà comme je suis!...

SELMOURS.

Moi, je pourrais oublier Orphanie!...

LE DOCTEUR.

(*A part.*) Si je pouvais l'éblouir! (*Haut.*) Voyez ces meubles! cette magnificence!

SELMOURS.

Eh! morbleu, tout cela me coûte assez cher!

LE DOCTEUR.

Raison de plus pour rentrer dans tous vos biens....

SELMOURS.

Docteur, cessez, de grâce, un tel langage.

LE DOCTEUR.

Mon ami, mon cher capitaine, quel est le motif qui me fait agir dans tout ceci?.... L'amitié que j'ai pour vous, l'intérêt que je prends à votre sort! Ce mariage ferait votre bonheur! Aussi je ne désespère de rien, puisque vous avez consenti à me suivre jusque chez la veuve de Samuel.

SELMOURS.

Son procédé de ce matin m'a vivement touché, et je lui devais au moins cette visite; mais, si vous voulez me prouver votre amitié, docteur, ne revenons plus sur ce chapitre.

LE DOCTEUR.

Il suffit, capitaine; il suffit, et puisque ce chapitre vous déplaît.... Oh! Dieu! une femme qui a pour le moins 30,000 livres sterlings de revenus.

SELMOURS.

Encore!

LE DOCTEUR.

N'en parlons plus, capitaine, n'en parlons plus, et que désormais.... Mais regardez donc cette salle à manger..... Il y a de quoi donner à dîner à la majorité du parlement.

SELMOURS.

Elle serait trop grande pour moi....

LE DOCTEUR.

On ne sait pas ce qui peut arriver, capitaine; vous pouvez être ministre un jour, et alors une belle salle à manger ne peut pas nuire....

SELMOURS.

Mais nous perdons un temps précieux; expédions cette visite, docteur, et retournons près de l'aimable Orphanie...

LE DOCTEUR.

(*A part.*) Nous y voilà. (*Haut.*) Orphanie! vous ignorez qu'elle n'est plus chez moi?

SELMOURS.

Elle n'est plus chez vous?

LE DOCTEUR.

Au moment où je vous parle, elle est partie pour les eaux.....

SELMOURS.

Pour les eaux!! Et qui les lui a ordonnées?

LE DOCTEUR.

C'est moi, capitaine....

SELMOURS.

Vous, vous! ah! malheureux docteur!... Si je n'écoutais que ma colère....

LE DOCTEUR.

Là! là! calmez-vous... calmez-vous : ce cher ami, comme il s'emporte!

SELMOURS.

Pourquoi ne m'avoir pas prévenu de son départ, c'est une perfidie....

LE DOCTEUR.

Je ne le devais pas, capitaine; ma convalescente m'avait recommandé le secret, et ma délicatesse.....

SELMOURS.

AIR *de Darondeau.*

A mes vœux rendez Orphanie,
Cher docteur ; ne me trompez pas
Sur la route qu'elle a suivie,
Je prétends voler sur ses pas....

LE DOCTEUR, *à part.*

Elle court aux eaux de Bagnère,
Et Selmours bientôt l'oublira,

SELMOURS.

Où trouver celle qui m'est chère?

LE DOCTEUR.

C'est à Plombières qu'elle va....

ENSEMBLE.

SELMOURS.
A mes vœux rendez Orphanie,
Etc., etc.

LE DOCTEUR.
Moi je lui rendrais Orphanie,
Lorsque j'adore ses appas !
Non, pour le bonheur de ma vie,
Selmours ne la reverra pas.

SCENE II.

LES MEMES, LE VALET.

LE VALET.

Miladi attend le docteur Wilson.

LE DOCTEUR.

Je vais la préparer à vous recevoir....

SELMOURS.

Hâtez-vous, docteur, je devrais déjà être à Calais....

SCENE III.

SELMOURS, *seul.*

Orphanie partie!... Et sans avoir daigné me faire avertir de son départ, sans m'avoir permis de la revoir encore!... Ah! ce trait m'afflige plus que ne l'ont fait tous mes revers ensemble; mais mon parti est pris... Je quitte l'Angleterre, et comme nos anciens ménestrels écossais, portant à la fois la lyre et l'épée, je cours la chercher de climats en climats.

AIR : *Romance de la Chambre à coucher.*

Oui, sur ma lyre
Chantant l'amour,
Dans mon délire,
La nuit, le jour;
Malgré l'usage,
Toujours constant,
De plage en plage,
J'irai chantant :
De la plus belle
Je suis la loi,
Où donc est-elle?
Dites-le-moi!

SCENE IV.

SELMOURS, ORPHANIE.

ORPHANIE, *sans être vue.*

Le docteur est avec ma gouvernante.... Voyons si Selmours est digne de moi....

SELMOURS.

2e. COUPLET.

L'ame occupée
D'un autre amour,
Si mon épée
M'entraîne un jour,
Pour la victoire
Je combattrai,
Puis à la gloire
Je redirai :
« De la plus belle
» Je suis la loi,
» Où donc est-elle?
» Dites le moi! »

ORPHANIE.

Auprès de [illegible]

SELMOURS.

Que vois je? Orphanie! n'est-ce point unsonge! par que prodige vous trouvez-vous en ces lieux?...

ORPHANIE.

Ce n'est point un prodige, mon cher Selmours, et si j'ai cru devoir faire un mystère de ma démarche au docteur Wilson, dont je soupçonne la bonne foi, puisque le hasard me fait vous rencontrer ici, je n'hésiterai point à vous confier l'embarras cruel où je me trouve....

SELMOURS.

Vous m'effrayez!... Parlez....

ORPHANIE.

Selmours.... Selmours, il faut nous séparer....

SELMOURS.

Nous séparer ?. Jamais! ne l'espérez pas.

ORPHANIE

Connaissez tous mes secrets, et jugez moi... L'égoïsme et la cupidité des hommes ont ruiné ma famille.....

SELMOURS.

Je serais bien étonné, s'il n'y a pas du Samuel Brook là dedans.

ORPHANIE.

Le comte Harlingthon, mon père, fut forcé de s'expatrier et me confia en partant, à une femme qui depuis dix ans me tient lieu de mère; tout à coup l'auteur de nos malheurs, saisi de repentir sur le bord de la tombe, veut réparer ses torts et m'assurer sa brillante fortune....

SELMOURS.

Eh bien! il faut le laisser faire.

ORPHANIE.

En me donnant sa main....

SELMOURS.

Qu'entends-je!....

ORPHANIE.

La différence d'âge, la réputation de cet homme, et plus encore un sentiment que je ne puis vaincre.... m'avaient fait jusqu'ici une loi de repousser ses offres brillantes, mais une lettre.... me force de céder à ma destinée....

SELMOURS.

Cette lettre vous apprend ?....

ORPHANIE.

Que mon malheureux père finira ses jours dans une af-

freuse prison, s'il ne paie une somme considérable pour laquelle un négociant de New-Yorc l'a fait arrêter....

SELMOURS.

Et vous allez accorder votre main ?...

ORPHANIE.

Pour délivrer mon père !

AIR : *de Wilhem* (Romance de Bala).

Mon père, par un sort funeste,
Est frappé d'un coup imprévu,
Mais tant que sa fille lui reste
Un bon père n'a rien perdu ;
Mon cœur pour lui se sacrifie,
L'honneur le commande en ce jour ;
Adieu le bonheur de ma vie,
Adieu tout ! puisqu'adieu l'amour.

ENSEMBLE.

ORPHANIE.

Mon père, par un sort funeste,
Etc.

SELMOURS.

Son père, par un sort funeste,
Etc.

SELMOURS.

Mais quel motif vous amène chez la veuve ?

ORPHANIE.

Je viens implorer sa pitié..... Elle est dépositaire d'une grande partie de la fortune de mon père....

SELMOURS.

Parbleu ! elle l'est aussi de la mienne.... J'approuve le moyen que vous voulez employer, et quel qu'en soit le succès, comptez sur moi ; je vous rendrai votre fortune....

ORPHANIE.

Je ne devine pas....

SELMOURS.

Vous saurez mon projet. C'est un grand sacrifice, je le sens ; mais je vivrai dans votre souvenir. Vous irez délivrer votre père, et vous n'appartiendrez pas à un autre : c'est là le seul bonheur auquel j'ose prétendre désormais....

ORPHANIE, *à part.*

Que d'amour !.... mais nous verrons si son courage ne se démentira pas...

SELMOURS.

AIR : *Gentille fiancée.* (Fou de Péronne.)

Allez, noble Orphanie,
Avec transport, Selmours
Pour vous se sacrifie
A l'auteur de vos jours;
Celui qui, sur la terre,
Mit l'objet de ma foi,
Mérite bien, j'espère,
Quelque chose de moi!

ENSEMBLE.

ORPHANIE.

Ah! malgré sa folie,
Combien je suis chérie!
Je me suis attendrie.
Selmours me connaîtra.
Restez là, restez là.

SELMOURS.

J'ai fait mainte folie
Et mainte étourderie
Pour servir mon amie;
Encore celle-là,
Voyez là, voyez là.

(*Orphanie sort.*)

SCENE V.

SELMOURS, *seul.*

Orphanie s'éloignera.... Elle sera heureuse, et moi, moi... Je frissonne, rien que d'y penser..... Allons, Selmours, du courage.

SCENE VI.

SELMOURS, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR, *accourant.*

Ah! mon ami! quelle femme!..... C'est un trésor.....

SELMOURS.

Qui? Orphanie?

LE DOCTEUR.

Eh! non, je vous parle de la veuve Brook; je la quitte

a l'instant : ah ! mon ami, cette femme vaut son pesant d'or.....

AIR *du Vaudeville des Charades.*

Ce n'est plus la fleur printanière,
C'est le fruit que l'on cueille à point !
Que de charmes elle eut naguère !
Et maintenant quel embonpoint !
De cette beauté, peu commune,
(Pour vous esquisser un seul trait),
Des trois Grâces n'en faites qu'une,
Vous aurez presque son portrait !

SELMOURS.

Vous m'enchantez, docteur, je cède à vos conseils, et je l'épouse !.....

LE DOCTEUR.

Vous l'épousez ?....

SELMOURS.

Sur le champ !....

LE DOCTEUR.

Par-devant notaire?

SELMOURS.

Eh ! sans doute !.....

LE DOCTEUR.

Parole d'honneur ?. ..

SELMOURS.

Foi de militaire !

LE DOCTEUR.

Quel changement !.... Ce que c'est que la réflexion.... Allons donc, capitaine, voilà comme je vous aime. — On a bien de la peine à faire votre bonheur. (*A part*). Je respire ; je vais écrire à ma convalescente que les eaux ne lui valent rien !....

SELMOURS.

Il s'agit de savoir si la veuve voudra de moi....

LE DOCTEUR.

Si elle voudra de vous ? Elle en raffole !

SELMOURS.

En vérité ! Quoi ! sans m'avoir vu ?

LE DOCTEUR.

Mais votre réputation, capitaine..... Et puis, ce que je lui ai dit..... Elle est persuadée que vous ne l'épousez que par

par inclination; tout est parfaitement arrangé, et vous pourrez entrer en possession quand vous voudrez.

SELMOURS.

Allons, le sort en est jeté, docteur, conduisez-moi vers elle.

LE DOCTEUR.

Non pas, c'est ici que doit avoir lieu la première entrevue.....

SELMOURS.

Elle va venir, je frissonne malgré moi.

LE DOCTEUR.

J'ai là un flacon qui vous servira..... D'ailleurs je ne vous quitte pas, je suis votre ami.... à la vie....

SELMOURS.

Et à la mort, j'en suis sûr.

LE DOCTEUR.

Et-ce que cela se demande? Mais j'entends du bruit. (*Allant à la coulisse.*) C'est elle.

SELMOURS.

C'est elle!

LE DOCTEUR.

Ah ça! pas de plaisanterie..... N'allez pas vous trouver mal..... Ferme.... Votre bonheur est assuré.

SCENE VII.

LES PRECEDENS, MISTRISS BELTON, *sous les habits d'une vieille.*

MISTRISS BELTON, *à la cantonnade.*

AIR *du comte Ory.*

Sortez, petite importune;
Car je ne veux plus vous voir,
Et je garde ma fortune.....

SELMOURS, *à part.*

Hélas! il n'est plus d'espoir!

LE DOCTEUR.

Miladi, je vous présente
Le capitaine Selmours....

MISTRISS.

Ce jour comble mon attente.

SELMOURS, *à part.*

C'est le dernier de mes jours!

LE DOCTEUR, *à Selmours.*

Elle n'a pas, je gage,
Soixante ans....

SELMOURS.

Ah! j'enrage.

MISTRISS, *regardant Selmours.*

Ah! Docteur,
Le beau débiteur!

LE DOCTEUR, *à Selmours.*

Bon! elle vous a remarqué!
Et vous êtes hypothéqué!

ENSEMBLE.

MISTRISS.

Ah! Docteur,
Le beau débiteur!

SELMOURS.

Son regard, dans mon cœur,
Porte la terreur.

LE DOCTEUR.

Quel bonheur
Pour son cher Docteur!

MISTRISS BELTON.

Soyez le bien venu, capitaine, il y a long-temps que je vous attends!....

SELMOURS, *à part.*

Tous mes créanciers disent la même chose!....

MISTRISS BELTON.

Le docteur m'a dit que vous recherchiez mon alliance?

LE DOCTEUR.

Il est même impatient de conclure. (*A part.*) Ne le laissons pas respirer!....

SELMOURS, *à part.*

C'est ma dernière heure.

MISTRISS BELTON.

Je vais vous répondre avec franchise, capitaine; votre nom et vos brillans succès ont retenti jusques dans ma retraite, et m'ont inspiré pour vous une considération que votre présence a déjà changé en un sentiment plus tendre. (*Elle soupire.*)

LE DOCTEUR.

Entendez-vous? (*Il répète le soupir.*)

AIR : *Je t'aimerai.*

Continuez. (*bis.*)

MISTRISS BELTON.

A mon cœur vous avez fait brèche....

LE DOCTEUR.

Continuez. (*bis.*)

Par vos soupirs vous le tuez!

MISTRISS BELTON.

L'amour me frappa d'une flèche,
Et depuis ce jour je dessèche.

LE DOCTEUR.

Continuez. (*bis.*)

MISTRISS BELTON.

Ma fortune est immense.

LE DOCTEUR, *à Selmours.*

Vous entendez!

SELMOURS.

Quel supplice!

MISTRISS BELTON.

Mais je vous avoue que, malgré toute ma richesse, je serais flattée de changer pour un nom illustre celui que Samuel Brook m'a laissé....

LE DOCTEUR.

Il est sûr que ce nom n'est pas brillant; mais les grands noms sont chers cette année.

MISTRISS BELTON.

Je le sais, docteur, je le sais, et en reconnaissance de l'honneur que je recevrai de sir Edouard de Selmours, j'exige qu'il consente à devenir mon légataire universel...

SELMOURS.

Miladi!

LE DOCTEUR.

Ne vous gênez pas, sir Edouard vous donne sur ce point toute la latitude possible.

AIR *des Maris ont tort.*

Je dois, puisqu'il vous intéresse,
A conclure vous engager;
Et vous pouvez, sur sa tendresse,
Placer vos fonds en viager....
Voyez son âge, sa tournure,
Voyez ce regard empressé;
Foi de docteur, je vous l'assure,
C'est de l'argent très-bien placé!

SELMOURS.

L'offre généreuse que vous me faites, Miladi, n'a rien qui puisse me séduire; jamais un vil intérêt n'a réglé ma conduite, et rien ne pourrait me résoudre à cet hymen, si les vertus dont vous êtes douée, et le désir d'être utile à une infortunée, ne me faisaient une loi d'y souscrire....

MISTRISS BELTON.

Que voulez-vous dire?

SELMOURS.

Samuel Brook vous a laissé toute la fortune de la famille d'Harlingthon?

LE DOCTEUR.

D'où diable sait-il cela?

SELMOURS.

Sir Harlingthon est dans les fers, et, pour le sauver, miss Orphanie.....

LE DOCTEUR.

Orphanie! qu'est-ce donc encore?

MISTRISS BELTON.

Achevez.....

SELMOURS.

Oui, Orphanie est prête à se sacrifier pour son père!..... S'il est vrai que mon nom ait quelques attraits pour vous, Miladi, rendez à cette jeune personne la fortune de sa famille..... A cette condition je vous donne mon nom et je souscris à toutes vos volontés.

LE DOCTEUR, *à part.*

Il a perdu la tête, puisqu'Orphanie est aux eaux!....

MISTRISS BELTON.

Ce que vous me demandez, capitaine, mérite réflexion, et dans une heure vous aurez ma réponse.....

SELMOURS.

Dans une heure!... Ah! Madame, veuillez prononcer à l'instant même....

LE DOCTEUR.

Comme il est pressé, ce cher capitaine.....

AIR *du Vaudeville des deux Valentins.*

Hâtez-vous; (*bis.*)
Prenez pour époux
Un guerrier (*bis.*)
Paré d'un laurier!

Les amours, (*bis.*
Auprès de Selmours,
Embelliront vos jours!

MISTRISS BELTON.

Je vais réfléchir.

LE DOCTEUR.

Laissez-vous fléchir
Par son impatience....
Ah! dans son ardeur,
Il ne veut qu'un cœur,
(*A part.*) Et puis une quittance.

SELMOURS.

Je frémis! (*bis.*)
Mais je l'ai promis.
Dès demain
Je reçois sa main!
Franchement, (*bis.*)
C'est bien désolant,
Et mon malheur est grand.

MISTRISS BELTON.

Que je ris!
Que je m'applaudis!
Dès demain (*bis.*)
Il reçoit ma main.
Ah! vraiment, (*bis.*)
Le tour est charmant
Et son courage est grand.

LE DOCTEUR.

ENSEMBLE. Que je ris!
Que je m'applaudis!
Dès demain (*bis.*)
Il reçoit sa main.
Ah! vraiment,
Le tour est charmant,
Il se donne en payement.

LE DOCTEUR.

Daignez prononcer.

MISTRISS BELTON.

Pourquoi se presser?

LE DOCTEUR.

Voyez sa peine extrême!

MISTRISS BELTON.

Sans tant de discours,
Espérez Selmours;
Espérez, on vous aime!

ENSEMBLE.

Je frémis! que je ris! etc.

[illegible]

[illegible]

LE DOCTEUR.

[illegible]

SELMOURS.

[illegible]

LE DOCTEUR.

[illegible]

SELMOURS.

Docteur !

LE DOCTEUR.

Pauvre jeune homme, à son âge ! Un si joli garçon !..... Voyons votre pouls.

SELMOURS.

Le diable vous emporte ; mais je ne vois venir personne ; si la veuve ne se décide pas, Orphanie épouse son usurier.

LE DOCTEUR.

Non ! usurier !.... Allons, ses dettes lui ont dérangé la cervelle....

SELMOURS.

Je suis d'une inquiétude... Orphanie, Orphanie !.... (*On entend une douce mélodie.*) Qu'entends-je ?

LE DOCTEUR.

Cette vieille est une sorcière.

CHŒUR.

Air de *Psyché*.

Trahissant la beauté
Qui peut charmer sa vie,
Selmours, pour son amie,
Fuit la félicité ;
De sa noble constance,
Qui peut en ce séjour
Donner la récompense ?

ORPHANIE.

L'amour !

SCENE IX ET DERNIERE.

LES MEMES. (*Le rideau se lève et laisse voir un riche salon éclairé par cent bougies et rempli de monde.* ORPHANIE, *richement parée, semble être au milieu d'une Cour.*)

SELMOURS.

Que vois-je ?

LE DOCTEUR.

Miss Orphanie !

SELMOURS.

Quel prodige ?

ORPHANIE, *avançant.*

Il est bien simple, mon cher Édouard, miss Orphanie est la veuve Brook.

LE DOCTEUR.

Je suis pris.

SELMOURS.

Vous seriez ?

ORPHANIE.

Je vous ai raconté mes malheurs.... l'épouse de Samuel Brook, pour sauver mon père....

MISTRISS BELTON.

Samuel ! l'a épousée à son lit de mort ; il n'en était jamais sorti.

LE DOCTEUR.

Raison de plus pour se pendre !

SELMOURS.

Oh ! Madame, comment pourrai-je jamais....

ORPHANIE.

Maintenant votre cœur m'est connu, mon cher Selmours, et je suis sûre de mon bonheur...

SELMOURS.

Ah ! docteur ! cher docteur ! comment reconnaître ce que vous avez fait pour moi.

LE DOCTEUR.

En m'aimant toujours, capitaine. (*A part.*) Que le ciel le confonde. (*Haut.*) Voilà comme j'oblige mes amis....

MISTRISS BELTON.

Et vous ne m'avez pas reconnue ?

LE DOCTEUR.

Ce n'est pas étonnant, chez moi vous parliez à peine,

tandis qu'ici..... Oh ! ici. (*A part.*) C'est une bavarde ! *Haut.*) Parbleu, je ne m'étonne pas si tantôt le constable...

ORPHANIE.

Cette fleur avait fait tout le prodige.

LE DOCTEUR.

C'était sa créancière !...

MISTRISS BELTON.

Oui, mon cher docteur...

VAUDEVILLE.

MISTRISS.

AIR *du vaudeville de Spleen.*

L'amour est la dette du cœur,
Et déjà le destin contraire,
Vous a rendu le débiteur
De notre jeune créancière.
Mais en vous, l'amour redoutant
Une banqueroute complète,
Choisit Selmours pour répondant ;
C'est lui qui payra votre dette.

LE DOCTEUR.

L'hymen, créancier exigeant,
Et toujours plein d'impatience,
Pour qu'on le paye argent comptant,
Présente souvent sa créance.
Mais j'ai tout lieu de m'étonner
Que Madame ainsi me rejette ;
Je pouvais encore lui donner
Quelques à-comptes sur ma dette.

SELMOURS.

Gai troubadour, franc chevalier,
Aussitôt que l'honneur l'appelle,
On voit combattre le guerrier,
Pour son Dieu, son Prince et sa Belle !
A-t-il moissonné le laurier,
Il cueille le myrthe en cachette.....
L'amour est son seul créancier
Quand l'honneur a payé sa dette.

ORPHANIE, *au Public.*

Messieurs, c'est avec de l'esprit
Qu'on achète votre indulgence ;
Vous nous faites souvent crédit,
Notre dette devient immense !
Prenez-en à-compte, ce soir,
Cette pièce, quoiqu'imparfaite,
Et revenez demain nous voir,
Nous acquitterons notre dette.

Imprimerie PORTHMANN, rue Sainte-Anne, N°. 43.

Gentil de Chavagnac, Michel Joseph

LE

BAPTÊME DE VILLAGE,

OU

LE PARRAIN DE CIRCONSTANCE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

A l'occasion du Baptême de S. A. R. MONSEIGNEUR LE DUC DE BORDEAUX;

PAR MM. GENTIL, FULGENCE, P. LEDOUX ET RAMOND;

Représenté, pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le 30 avril 1821.

PRIX : 1 fr. 25 cent.

A PARIS,

Chez MARTINET, Libraire, rue du Coq-Saint-Honoré.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT, RUE DU CADRAN, N°. 16.

1821.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
HENRI IV.	M. Julien.
AUGUSTE, Page du Roi.	Mlle. Clara.
MAURICE, riche Fermier.	M. Guillemain.
THÉRÈSE, sa Fille.	Mlle. Pauline-Geoffroy.
LAROCHE, Propriétaire.	M. Édouard.
FRANCŒUR, son Neveu.	M. Armand.
JACQUINET, Paysan.	M. Philippe.
MÉRINOS, Berger.	M. Justin.
UN OFFICIER.	M. René.
VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.	

La Scène se passe dans un village, auprès de Pau, en Béarn.

Nota. Chaque exemplaire sera paraphé.

LE

BAPTÊME DE VILLAGE,

OU

LE PARRAIN DE CIRCONSTANCE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

SCÈNE I.

Le père Maurice est assis à une table et boit avec plusieurs villageois, pendant que les jeunes gens forment une contredanse qui finit lorsque le rideau se lève.

MAURICE, JACQUINET, THÉRÈSE, VILLAGEOIS.

MAURICE.

C'est ça, mes enfans : vive la joie ! vous n'dans'rez jamais plus jeunes ; mais vous devez avoir besoin de vous rafraîchir. Jacquinet... Jacquinet !

JACQUINET, *dans la coulisse.*

Voilà, voilà !

MAURICE.

Eh ! arrive donc ! à merveille ! place ça là...

JACQUINET.

C'père Maurice, il est encore aussi boute-en-train que s'il n'avait que quinze ans.

MAURICE.

Ah ! mes amis, l'conseil est encore bon ; mais il ne m'reste plus qu'ça.

JACQUINET.

Allons, camarades, à la santé du nouveau-né, et souhaitons-lui cent ans d'existence ainsi qu'à son grand-père. (*Ils boivent et trinquent.*)

MAURICE.

Quant à moi, mes enfans, la chose est pus d'à moitié baclée.

JACQUINET.

Air : *Il aime à rire, il aime à boire.*

Morgué, pour le nouveau-né qu'j'aime,
J'veux boire au moins jusqu'à demain;
Et je n'baptis'rai pas mon vin,
Afin d'mieux célébrer l'baptême.
Ah! quel bonheur! si j'pouvions tous
D'lui, verre en main, dans vingt ans, dire:
Il aime à boire, il aime à rire,
Il aime à chanter comme nous.

TOUS.

Il aime à boire, il aime à rire,
Il aime à chanter comme nous.

MAURICE.

I'n's'ra p'têt' pas plus difficile qu'not' bon Roi Henri.

Même air.

Il sait fair' respecter le trône,
Et, mêlant le myrte au laurier,
Bon Prince, autant que franc ch'valier,
Il sait égayer la couronne.
Tout-à-la-fois terrible et doux,
Sûr de vaincre autant que d'séduire,
Il aime à boire, il aime à rire,
Il aime à chanter comme nous.

TOUS.

Il aime à boire, il aime à rire,
Il aime à chanter comme nous.

THÉRÈSE.

Ah! que ma sœur est heureuse de se voir mère!

MAURICE.

Ah! dame! il fallait cet enfant-là pour adoucir un peu nos

chagrins... Mon gendre était un brave... il est mort en servant son prince.... mais parlons d'autre chose : sais-tu que je suis tout fier d'être grand-père ? et ça parce que je me dis : il faut qu'on aime bien la famille de cet enfant-là, puisque sa naissance fait plaisir à tout le monde.

THÉRÈSE.

Il est si gentil !

MAURICE.

N'est-ce pas ?... entre nous... j'ai dans l'idée qu'il fera son chemin.

Air : *C'est le meilleur homme du monde.*

Avec noblesse, la bonté
Se retrace sur sa figure ;
De ses yeux la vivacité
Promet une âme franche et pure ;
Enfin, je prédis, aujourd'hui,
Qu'instruit aux leçons de sa mère,
Nous trouverons un jour en lui
Toutes les vertus de son père.

Eh ben, ma p'tite Thérèse, te v'là ben contente d'être marraine ?

THÉRÈSE.

Oh ! je ne me sentirais pas d'joie si c'était avec un autre que M. Laroche.

JACQUINET.

Avec moi, par exemple... ah ! ah ! ah ! ah !

THÉRÈSE.

Nigaud !...

JACQUINET.

Merci, ma marraine.

MAURICE.

Il est vrai que t'aurais pu avoir un compère plus jeune, plus beau, moins fier, moins intéressé, moins mauvaise langue et moins gourmand ; mais qu'veux-tu ? c'est l'oncle de ton prétendu, de c'brave Francœur et j'n'ai pas pu faire autrement. Ah ! ça, mes amis, le temps presse, et l'heure du baptême ne va pas tarder à v'nir.

THÉRÈSE.

C'est pour midi.

MAURICE.

Et il est dix heures; j'avons encore l'temps d'faire un bout d'toilette, pour faire honneur à mon p'tit-fils.

JACQUINET,

Oui; mais nous autres, père Maurice, j'n'avons pas trop d'temps pour tout préparer, et j'allons aller chercher des feuillages dans la forêt.

MAURICE.

Hé ben, mes amis, que je n'vous r'tienne pas.

CHOEUR DE VILLAGEOIS.

Air : Allons tous rendre hommage.

C'est fêt' dans tout l'village :
N'nous mettons à l'ouvrage
Qu'pour le p'tit personnage,
Qu'est not' enfant à tous.

JACQUINET.

A Maurice, en ce jour si doux,
De not' zèl' donnons un gage;
Souhaitons-lui ben des descendans,
Gn'y a jamais trop d'brav' gens.

CHOEUR.

C'est fêt' dans tout l'village,
Etc.

(*Les Villageois sortent.*)

SCÈNE II.

MAURICE, THÉRÈSE.

MAURICE.

Ils y vont d'tout cœur!

THÉRÈSE.

Dame! aussi qu'est-ce qui n'vous aimerait pas, mon père? vous êtes si bon, et si vous n'faites pas pus l'fier, c'est que vous

l'voulez ben. Quand on parle ici d'un brave militaire qu'a ben servi son Roi et son pays, qu'a sauvé son drapeau, au prix de la moitié de son sang ! c'est le père Maurice: quand on cite l'bienfaiteur des pauvres et des orphelins, c'est l'père Maurice.

MAURICE.

Dame ! mon enfant, nous avons de si bons modèles sous les yeux.

Air : *Vaud. de la Robe et les Bottes.*

Si les torrens, l'incendie ou la grêle
Ont par hasard fait quelques malheureux,
C'n'est pas en vain que leur misère appelle
A son secours nos Princes généreux.
Il n'est pas d'maux qu'leur présence n'efface;
Et, dans l'calcul qu'tous les jours leur cœur fait,
Chaque projet de prom'nade ou de chasse,
Est le prétexte d'un bienfait. *(ter.)*

THÉRÈSE.

Vous fait's ici en p'tit c'qu'ils font là-bas en grand; et v'là pourquoi tout l'monde vous aime.

MAURICE, *regardant à la cantonnade.*

Tiens, en parlant d'aimer, v'là quelqu'un qu'tu n'détestes pas.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, FRANCŒUR, *le bras en écharpe.*

FRANCOEUR.

Bonjour, père Maurice ; bonjour, ma petite Thérèse.

THÉRÈSE.

Bonjour, Monsieur Francœur.

MAURICE, *tendant la main à Francœur.*

Touche-là, mon garçon ! comment va la blessure ?

FRANCOEUR.

A-peu-près de même; mais je n'y pense pas.

Air : *Ça n'se peut pas.*

Ce fut à deux pas du Roi même,
Que d'être blessé j'eus l'honneur :
Heureux qui près d'un chef qu'on aime,
Lui fait un rempart de son cœur.
Le coup que l'ennemi nous donne,
S'il sauve l'étendard royal,
Vous le savez mieux que personne,
Ça n'fait pas d'mal. (*bis.*)

MAURICE.

C'est penser en bon Français.

FRANCOEUR.

Et si j'éprouve une crainte, c'est de ne pouvoir verser encore mon sang pour le service du Roi.

MAURICE.

Eh bien ! mon garçon, tu ne t'étais fait volontaire que par amour pour ton Prince et pour la France ; heureusement que t'as fait des études : tu s'ras utile à ton pays d'une aut' magnière.

THÉRÈSE.

Mon père a raison, M. Francœur.

MAURICE.

Vois moi : c'te moustache-là a blanchi sous le harnois ; le duc de Mayenne a eu de mes nouvelles, corbleu ! et quand, après dix-sept campagnes, mon Général a signé mon congé, je m'suis r'tiré dans l'héritage d'mes pères.

Air *du Verre.*

Depuis c'temps j'cultiv' les guérets
De la terre qui m'a vu naître ;
Mais, au besoin, en bon Français,
L'champ-d'honneur me verrait r,paraître.
Sujet du Roi, soldat soumis,
Qu'la trompette se fasse entendre,
Et c'bras qui nourrit mon pays,
S'ra bientôt prêt à le défendre.

FRANCOEUR.

Mais, père Maurice, pour prendre comme cela le parti du

repos, il faudrait avoir de bonnes raisons ; un état... un ménage....

MAURICE.

Eh bien ! crois-tu que j'aie oublié c'que j't'ai promis ? tu sais c'que vaut la parole de Maurice ; Thérèse t'aime..

THÉRÈSE.

Mais, mon père, est-ce qu'on dit ça comme ça?

MAURICE.

Bah ! bah ! on n'doit jamais craindre d'avouer un amour honnête ; j'l'ai promis, tu seras l'mari de Thérèse le jour anniversaire de l'entrée d'not' bon Roi dans sa Capitale.

FRANCOEUR.

Ah ! Maurice ! ah ! Thérèse ! vous me rendez le plus heureux des hommes !

MAURICE.

Ah ça ! mais dis-moi donc ? ton oncle Laroche ne vient guère.

FRANCOEUR.

A propos ! que je suis étourdi ! il y a du nouveau à la maison.

MAURICE.

Bah ! et quoi donc ?

FRANCOEUR.

Mon oncle vient de recevoir, de M. l'Intendant de la Province, sa nomination de Sénéchal, qu'il sollicitait depuis six mois.

MAURICE.

De Sénéchal ! lui ? pas possible ; bah ! on se sera trompé d'adresse.

FRANCOEUR.

Non pas, c'est bien lui.

MAURICE.

Ah ben ! il va joliment être fier à présent.

FRANCOEUR.

Il en est comme un fou.

THÉRÈSE.

Ah ! mon dieu! j'crois q'c'est lui que j'vois là-bas au bout de la place....

MAURICE.

En ce cas, nous n'avons plus un moment à perdre... allez, mes enfans, vite avertir tout le monde.

THÉRÈSE.

Oui, mon père.

(*Francœur et Thérèse entrent chez Maurice.*)

SCÈNE IV.

MAURICE, LAROCHE.

LAROCHE, *à la cantonnade.*

C'est bon, c'est bon ! plus tard ; je ne puis maintenant vous entendre.

MAURICE.

Eh! arrive donc, mon ami ! que je te fasse mon compliment.

LAROCHE.

Chut ! parle plus bas, je t'en prie.

MAURICE.

Pourquoi ?

LAROCHE.

Tu dois le deviner.

MAURICE.

Ma foi, non... mais tu vas me l'dire.

LAROCHE.

Tu... tu... parler ainsi à un Sénéchal, c'est vouloir le compromettre aux yeux de ses administrés.

MAURICE.

Bon ! est-ce que par hasard ta place t'aurait brouillé la cervelle ?

LAROCHE.

Mais encore une fois, parle plus bas.

MAURICE.

Eh! pourquoi donc cela, s'il vous plaît?

Air des Deux Edmond.

Mon cher, je te l'avoue en face,
Si j'voyais un sot en ta place,
En l'félicitant, n'en dout' pas,
J'parl'rais tout bas;
Mais comme en toi c'est, je le pense,
Le seul mérit' qu'on récompense,
C'est assez rar' pour qu'en un mot,
J't'en félicit' tout haut,

LAROCHE.

Tout cela est fort bien; mais en public, il faut me parler avec moins de familiarité, il s'établit entre nous une distance.

MAURICE.

Ah! je crois qu't'as raison, il y a des gens à qui l'éloignement est favorable... et je crois que tu es de ces gens-là.

LAROCHE.

Une sottise n'est point une réponse; tu voudras bien te conformer à l'usage, et m'appeler...

MAURICE, *riant.*

Vot'excellence, peut-être?

LAROCHE.

Non, je n'exige pas cela; mais au moins M. le Sénéchal!...

MAURICE.

Je l'veux ben, si je l'peux sans rire....

LAROCHE.

Cela n'empêchera pas que lorsque ta auras l'honneur de m'inviter à venir manger la soupe de l'amitié...

MAURICE.

Monseigneur s'ra assez bon pour accepter?...

LAROCHE.

D'autant plus qu'on traite fort bien chez toi, et qu'un homme en place ne déroge point à une bonne table.

MAURICE.

A la bonne heure... Ah ça! mais, sais-tu que tu es... c'est-à-dire que *vous* êtes un drôle de parrain... comment je n'vois ni dragées, ni gants blancs, ni cadeaux pour la commère et pour l'accouchée!

LAROCHE.

Il s'agit bien de ces balivernes-là.

MAURICE.

Comment! des balivernes?

LAROCHE.

Je venais au contraire pour te prévenir de ne plus compter sur moi.

MAURICE.

Ah ça! plaisantes-tu?

LAROCHE.

Encore?... non, c'est très-sérieusement.

MAURICE.

Au moment où tout est prêt pour la cérémonie?

LAROCHE.

Les devoirs de ma charge m'obligent...

MAURICE.

Ta charge n'a pas le sens commun.

LAROCHE.

M. Maurice!

MAURICE.

M. le Sénéchal!... tu ne me feras pas une sottise pareille à celle-là.

LAROCHE.

Une sottise!... moi! à un ami de trente ans!.... tu me rendrais plus de justice si tu lisais au fond de mon cœur. Ce cher Maurice!..... ah! si tu savais combien il en coûte de faire le sacrifice de ses affections! je voudrais que tu fusses à ma place... pour un jour seulement, et tu verrais que... le devoir impérieux..., les égards que l'on doit à la grandeur... ce n'est pas que j'exige... ah! loin de moi... mais cependant il faut... car, certainement.... et je... enfin tu dois facilement comprendre ce que je veux dire.

MAURICE.

Oui, je devine.

LAROCHE.

J'espère que tu ne doutes pas de mes sentimens ?

MAURICE.

Comment donc ! au contraire, et la preuve, c'est que j'vous rend votre promesse, désormais, rien de commun entre nous, M. le Sénéchal.

Air *Il n'est pas d'étroit séjour.*

Jarni c'est un vilain tour,
Mais je le dis sans détour,
Quelque jour, (*bis.*)
J'pourrai bien avoir mon tour;
Malgré la place où vous v'là',
Un'bonn' fois r'tenez ben ça :
C'te port'-la (*bis.*)
Pour vous jamais n's'ouvrira.

LAROCHE.

Ce langage (*bis*)
Est indécent et m'outrage.
Ce langage (*bis*)
Ne vous convient pas.
Ton audace
Me menace !
Mais demain, grâce à ma place,
Ton audace
Parlera plus bas.

Ensemble.

MAURICE.

Jarni c'est un vilain tour,
Mais, je le dis sans détour,
Quelque jour (*bis*)
J' pourrai bien avoir mon tour.
Malgré la place où vous v'là,
Un' bonn' fois r'tenez ben ça,
C'te port'-la (*bis*)
Pour vous jamais n'souvrira.

LAROCHE.

Taisez-vous, ou sans détour,

[illegible]

Le Sénéchal [illegible] son tour
[illegible] jour [illegible]
[illegible] mauvais [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
(*Maurice sort.*)

SCÈNE V.

LAROCHE, [illegible]

Quel homme que ce père Maurice! c'est la jalousie [illegible] fait [illegible] que je ne cesserai pas [illegible] [illegible] savoir que j'aimerais [illegible] [illegible] que de le faire [illegible] [illegible] ne sent pas tout le prix d'une te[illegible] faveur, [illegible] qu'un Sénéchal peut être un homme comme un autre.

SCÈNE VI.

HENRI, AUGUSTE, LAROCHE, JACQUINET.

JACQUINET.

Par ici, Messieurs, par ici, v'là justement not' nouveau Sénéchal.

LAROCHE.

Le nigaud. (*A Henri,* Que voulez-vous? (*Voyant qu'Henri a son chapeau sur la tête.*) Eh quoi! ne pas se découvrir devant moi!

HENRI, *ôtant son chapeau et se tournant vers Auguste.*

Au fait, pour un Roi, ce ne serait pas savoir vivre.

JACQUINET.

T'nez, M. le Sénéchal, v'là ces deux braves Messieurs, qui, depuis deux heures, cherchent leux ch'min dans la forêt,

et comme ils sont ben fatigués et qu'ils meurent de faim et d'soif, j'leux y ai dit d's'adresser à vous, parce que vous avez la meilleure cave et la meilleure cuisine de l'endroit.

LAROCHE, *bas à Jacquinet.*

Imbécille ! tu sais bien que je ne mange jamais chez moi. (*Haut.*). Je n'ai pas le temps de vous écouter.

AUGUSTE, *à part.*

Cette figure-là me déplaît.

HENRI.

Mais, M. le Sénéchal, un seul instant.

LAROCHE.

Pas une minute.

AUGUSTE, *à part.*

Ah ! que je ferais danser cet ours-là de bon cœur !

HENRI.

Nous sommes des voyageurs.

LAROCHE.

Ma maison n'est pas une auberge ; mais si vous avez besoin de ma protection..

Air *du Pot de Fleurs.*

Dans un placet faites connaître
Vos noms, vos prénoms et vos droits.
Et pour savoir où l'affaire en peut être,
Vous repasserez dans un mois.

HENRI, *sévèrement.*

D'après ce discours, tout m'annonce
Qu'un malheureux, sollicitant du pain,
A le temps de mourir de faim,
En attendant votre réponse.

LAROCHE.

Votre réflexion est intempestive, pour ne pas dire déplacée.

HENRI.

Y a-t-il long-temps que Mousieur est Sénéchal ?

JACQUINET.

D'à c'matin, son habit n'est même pas encore fait.

HENRI, *à part.*

Je ne l'oublierai pas.

LAROCHE.

Sot, qu'est-ce qui te prie de dire cela. (*A part.*) Ce Monsieur, avec ses questions, m'a l'air d'un original... je suis bien bon, en vérité, de l'écouter. (*Haut.*) Si vous avez quelques réclamations à faire, vous viendrez demain chez moi; je n'y serai pas, vous parlerez à mon greffier.

(*Il sort d'un air très-suffisant, et voyant que Jacquinet a son bonnet sur la tête, il le lui ôte, et le jette à deux pas de lui.*)

SCÈNE VII.

HENRI, AUGUSTE, JACQUINET.

HENRI.

M. le Sénéchal est un maître sot.

JACQUINET.

Chut! n'parlez donc pas si haut, s'il vous entendait!...

AUGUSTE.

Oh! nous en avons vu bien d'autres.

JACQUINET.

J'étais presque sûr qu'il vous recevrait mal... il est si fier...

Air *d'Adolphe et Clara.*

Par la hauteur et la fierté
Il veut établir sa puissance.
(*Regardant Henri*)
Il n'a pas cet air de bonté
Qui commande la confiance,
D'vant lui je tremble malgré moi,
Quand j'veux dir' queuqu'chose, j'm'arrête,
Je parlerais devant le Roi, (*bis*)
Que je ne serais pas plus bête.

Mais tenez, mes bons Messieurs, j'vas avertir l'propriétaire de c'te ferme-là, et j'vous réponds que vous y serez ben r'çus.

HENRI.

Va, mon garçon, j'aurai soin de toi.

JACQUINET, *entrant chez Maurice.*

Ah! ah! je n'suis pas intéressé, moi; n'faut rien du tout pour ça; vous me donnerez ce que vous voudrez. Ah! ah! ah!

SCÈNE VIII.

HENRI, AUGUSTE.

HENRI.

Eh bien! Auguste, que dis-tu de notre voyage?

AUGUSTE.

Sire, jamais page n'en a fait un plus agréable.

HENRI.

Quant à moi, j'en suis assez content, à la faim et à la fatigue près.

AUGUSTE.

Votre Majesté a voulu absolument laisser ses équipages à deux lieues d'ici, et venir à pied à travers les bois.

HENRI.

Tu sais le but de mon voyage: ce n'est ni le Roi de Navarre, ni le Roi de France, c'est Henri le Béarnais qui vient visiter son berceau.

Air *Le vif éclat du diadème.* (Du petit Chaperon.)

1er. COUPLET.

Oui, j'ai gardé la souvenance
Des lieux témoins de mes plaisirs,
Des compagnons de mon enfance,
Du tendre objet de mes soupirs.
J'aimais, j'étais aimé de même;
Doux instans d'un premier bonheur,
Pour alléger le diadème,
Restez à jamais dans mon cœur.

2°. COUPLET.

J'ai gardé souvenance encore,
Qu'un guide, par moi respecté,
Dans ma jeune âme fit éclore
Et la justice et la bonté.
Vertus augustes! bien suprême,
Qui faites chérir la grandeur.
Ah! prouvez au peuple que j'aime,
Que vous seul remplissez mon cœur.

AUGUSTE.

D'après ce qu'on m'a dit, nous ne sommes plus qu'à une lieue de la capitale du Béarn.

HENRI.

Je veux y coucher ce soir; tu auras soin de me retenir un guide.

AUGUSTE.

Oui, Sire.

HENRI.

Je ris de la figure que Rosny aura faite en apprenant mon escapade : il me grondera, Dieu sait !....

AUGUSTE.

Il la savait, Sire.

HENRI.

Par qui ?

AUGUSTE.

Par moi.

HENRI.

Tu m'as trahi ?

AUGUSTE.

J'ai servi la France, Sire, en ne confiant pas au hasard l'existence de son Roi.

HENRI.

Je te l'avais défendu.

AUGUSTE.

Quand je n'aurais rien dit au premier ministre, Sire, est-ce qu'on peut cacher quelque chose à M. de Sully?

HENRI.

Il est vrai qu'il me déterrerait en enfer... et qu'a-t-il dit ?

AUGUSTE.

Air : *L'astre des nuits.*

D'un tel projet sa tendresse a souffert.
Pour son Roi seul, à la crainte accessible,
Grâce à ses soins, vous partîtes couvert
D'un bouclier pour vous seul invisible.
D'un ami qu'on ne peut blâmer,
Le cœur vous suit de province en province.
Hélas ! Sully, sans s'alarmer,
Un seul instant peut-il fermer
L'œil qui doit veiller sur son Prince?

HENRI.

Mais en effet, j'ai cru remarquer sur toutes les routes, une exactitude, une célérité dans les relais... et je crois même un mouvement de troupes.. Ah. Rosny, tu n'as point affaire à un ingrat !

Air *de Renaud de Montauban.*

De mes travaux cher compagnon,
Conseiller sûr, soldat fidèle;
De l'avenir, comme Crillon,
Un jour tu seras le modèle.
Heureux le Roi qui, pour amis,
Dans l'attachement qu'il inspire,
A, pour soutiens de son empire,
Et des Crillons et des Sullys. (*bis*)

AUGUSTE.

Sire, les Rois ne trouvent pas toujours de pareils amis.

HENRI.

Silence ! voici quelqu'un.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, MAURICE, JACQUINET.

MAURICE, *vivement.*

Je ne veux pas entendre parler du Sénéchal.

JACQUINET, *le suivant.*

Mais il n'est pas question de lui.

MAURICE, *sans écouter.*

Un ancien ami me jouer ce tour-là ? je vivrais mille ans, que je ne l'oublirais pas.

AUGUSTE.

En voilà encore un qui n'a pas l'air de bonne humeur : nous sommes bien tombés.

JACQUINET, *à Henri.*

Parlez-y ; n'craignez rien.

MAURICE.

Je suis d'une fureur !

JACQUINET, *à Henri.*

C'est ben l'homme le plus doux de la terre.

AUGUSTE.

Il y paraît.

MAURICE.

Morbleu !

JACQUINET.

Mais parlez-y donc, j'vous dis, et vous verrez.

HENRI.

Voyons. (*A Maurice.*) Vous avez l'air bien mécontent, mon brave ?

MAURICE.

Ah ! pardon, Messieurs, je ne vous voyions pas.

HENRI.

Nous venions vous prier de nous donner l'hospitalité jusqu'à demain.

MAURICE.

Volontiers, Messieurs... avec plaisir.

JACQUINET.

Hé ben ! qu'est-ce que je vous disais ?

HENRI.

Mais nous craindrions de vous gêner ; vous paraissez affligé....

MAURICE.

Et il y a de quoi : figurez-vous que ma fille aînée, dont le mari est mort en brave au service du Roi, est accouchée d'un gros garçon ben portant; l'baptême d'vait s'faire ce matin; ma fille cadette, qu'est ben gentille tout d'même, d'vait être la marraine; il n'y avait plus qu'à s'mettre en marche; et v'là qu'au moment d'la cérémonie l'parrain nous plante là tout net.

HENRI.

C'est fort mal à lui.

MAURICE.

Et ça, parce qu'il a reçu c'matin sa nomination d'Sénéchal.

HENRI, *à Auguste.*

Ah ! c'est notre homme de tantôt.

JACQUINET, *à part.*

Si j'avais su ça, moi, je m'srais proposé.

MAURICE.

Il s'croit trop gros seigneur pour tenir l'enfant d'un paysan.

HENRI, *à Auguste.*

Eh! mais, il me vient une idée... pourquoi pas ? (*Haut.*) Quoique je ne me flatte pas de remplacer dignement monsieur le Sénéchal, si je puis vous être utile, parlez... j'ai toujours aimé à obliger les braves gens.

MAURICE.

Eh quoi ! vous consentiriez ?...

HENRI.

Sans doute ! service pour service.

MAURICE.

Tout de bon? vous voudriez être le parrain d'notre enfant ?

HENRI.

Et je ne me dédirai pas.

JACQUINET, *à part.*

C'est qui n'est pas Sénéchal, non plus.

MAURICE.

Eh ben, j'accepte avec plaisir; car vous m'avez l'air d'un honnête homme... Mais, sans vous offenser, ne pourrai-je pas savoir à qui j'ai l'honneur de parler ?

AUGUSTE, *à part.*

Ah ! que [illegible] !

JACQUINET, *à part.*

C'est [illegible] curieux don.

MAURICE.

[illegible] vous fâche ?

HENRI.

[illegible] nature [illegible] officier de la maison du Roi.

MAURICE.

[illegible] jeune homme-là ?

JACQUINET, *à part.*

Eh ! [illegible] un garçon [illegible] !

AUGUSTE.

Moi, je suis apprenti soldat et courrier de mon capitaine.

Air : Vaudeville de Desormières.

La beauté comme l'ennemi,
Lui cède souvent la victoire,
Et près de ce maître cher,
Je sens et l'amour et la gloire
Toujours courant sans m'arrêter.
Messager valeureux ou tendre,
Tour-à-tour on me voit porter
Ordre aux soldats de résister,
Prière aux belles de se rendre.

MAURICE.

Ah ! comme notre Sénéchal va enrager quand il saura que j'ai trouvé un parrain !.. Ah ! je suis bien fâché que vous n'soyez pas un peu plus qu'un officier... si vous étiez comme qui dirait tant seulement Maréchal de France, il y aurait de quoi le faire mourir de dépit.

HENRI.

Qu'à cela ne tienne... dites que je suis un des grands seigneurs de la cour.

JACQUINET.

Ah ! ah ! un grand seigneur !

MAURICE.

Pourquoi pas tout d'suite le Roi lui-même?

HENRI.

Ma foi ! vous m'y faites penser.

MAURICE.

Comment, vous oseriez ?

HENRI.

Pourquoi pas ?

MAURICE.

Mais songez que vous pourriez perdre votre place!

AUGUSTE.

Oh ! je réponds de tout. (*Henri le regarde pour le contenir.*) Mon capitaine, le Roi est si bon.

HENRI.

Vive-dieu ! je le risque ; advienne que pourrra.

MAURICE.

Tout comme il vous plaira... aussi bien ça n'se trouvera pas mal, car vous avez une commère qu'est ben un vrai morceau de Roi... et votre figure m'annonce que vous ne rebutez pas les jolies filles.

AUGUSTE.

Le père Maurice est physionomiste.

JACQUINET.

Pardine ! ça s'voit tout d'suite... c'est comme moi. Ah! ah!

MAURICE.

Ah ça ! j'vous préviens d'une chose: c'est que j'tenons à c'que le nouveau-né s'appelle Henri.

HENRI.

Va pour Henri, ce nom-là en vaut bien un autre.

MAURICE.

Air *du Vaud. de Turenne.*

Vous comblerez ma plus chère espérance
En l'appelant du nom d'not' bon Henri ;
De ce grand Roi, l'idole de la France,
De ce héros que mon bras à servi.

Après c'bonheur il n'est rien que j'envie,
Puisqu'ainsi j'pourrai, dès ce jour,
Confondre dans le même amour
Mon fils, mon Prince et ma patrie.

AUGUSTE, *à part.*

Si je ne me retenais, je lui sauterais au cou.

HENRI, *à Maurice.*

Vous aimez donc le Roi?

MAURICE.

Belle question! savez-vous bien que j'étais à son baptême?

HENRI.

Vraiment!

MAURICE.

J'm'en souviens encore comme si c'était aujourd'hui: queu joie! queu délire! il semblait que c'était l'enfant de tout l'monde qui v'nait d'naître. Y avait ben, par-ci par-là, queuques gens qui... vous comprenez... mais j'voyons encore d'ici l'grand père d'not' bon Henri, quand j'demandions au ciel d'nous accorder un p'tit prince.

Air: *Marche suisse.*

La, la, la, la!
C'bonheur là
Vous viendra,
Disait-il, comm' ça,
Un beau jour arriv'ra;
Qu'on s'apaisera,
Qu'chacun s'embrass'ra;
Et tout ça,
Grâce à
Cett' naissanc' là.

Oh! oh! oh! oh!
Ce bon Prince aussitôt,
Prétend qu'il lui faut
Un héros dans l' marmot.
Sa fille chanta,
Puis lui présenta,
Pendant la chanson,

Un gros garçon.
Quelbonheur ! quelle allégresse !
Par le plaisir entraîné,
Tout le peuple, dans l'ivresse,
S'presse
Autour du nouveau-né
Puis le prenant,
A l'instant,
Son grand-père
Dit : Pour en faire
Un luron,
J'veux sans façon,
Qu'il avale un grand verre
De vieux vin de Jurançon.

Bon, bon, bon, bon !
Pour fêter ce Bourbon,
L'carillon,
L'canon,
Le bourdon,
L'rigaudon,
Le son
Du bouchon,
L'flon flon
D'la chanson ;
Et tous les cœurs sont
A l'unisson.

Trin, trin, trin, trin !
Tout l'monde alors en train
N'a plus pour tout refrain
Que ce cri :
Vive Henri !
J'bois à c'Prince chéri,
Bref, dans l'z'environs,
Bientôt nos lurons
Sont plus que ronds.
Dans tous les yeux l'bonheur brille ;
Allons, s'dit-on, franchement :
N'formons plus qu'un' mêm' famille,
A compter de ce moment.
Que l'intrigant,

Pour qu'ma grandeur paraisse encor pus franche,
J'ferons ben, je crois, d'aller changer d'habit;
Mais au milieu de tous ces avantages,
Pauv' Jacquinet, ne fais pas trop l'gros dos,
Et n'imit' pas tant de grands personnages:
Souviens-toi ben qu 't'as porté des sabots.

Ah ça! dites donc, puisqu'y faut qu'un Roi sache toujours tout c' qui s'passe autour de lui, j'veux vous donner quequ' p'tits renseignemens sur notre village; ça n'pourra pas vous nuire.

HENRI.

Comment donc! au contraire.

AUGUSTE.

Cela doit être curieux.

JACQUINET.

Air *du Chat botté.*

Patati,
Patata,
Sus c'lui-ci,
Sus cell'-là,
Dans c'bas monde,
On fronde
A la ronde;
J'sais très-bien
Qu'pour un rien,
On vous fait
Un caquet;
Mais d'tous temps
G'n'y a z'eu des cancans.

Cheux nous beaucoup d'maris
Sont comm' queuqu' z'uns d'Paris:
N'faut pas, pour d'viner c'ci,
Mett' les points sur les *i*.
Patati, etc.

Les femm's, c'est différent,
N'tienn'nt pas du tout au rang;
Mais c'qu'est du sentiment,
All's y tienn'nt solid'ment.
Patati, etc.

Quand des gens voy'nt en noir
C'qu'en blanc les uns veul'nt voir,
D'autr's, pour n'avoir pas tort,
Sont d'l'avis du plus fort.

Patati, etc.

C'te Rosièr' qu'a é eu
L'autr' jour l'prix d'la vertu,
Fit ben queuqu's p'tits faux-pas;
Mais ça n'me regarde pas.

Patati, etc.

Sus l'notair', l'procureur,
L'marguillier, l'receveur,
L'intendant, le docteur:
On dit... (*Il parle à l'oreille d'Auguste.*)
parol' d'honneur!

Patati, etc.

Mais au revoir, mes bons messieurs. J'm'en vas tout préparer pour la cérémonie. (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

HENRI, AUGUSTE.

HENRI. *Il voit entrer Thérèse.*

Voilà, je crois, ma petite commère; elle est vraiment charmante...

AUGUSTE, *apercevant Thérèse.*

Je pense que le Roi ne court pas ici de grands dangers; éloignons-nous un instant. (*Il sort discrètement.*)

SCÈNE XII.

HENRI, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, *à part.*

Mais c'est qu'il est fort bien! voyons un peu comment il jouera le rôle du Roi. (*Haut.*) Monsieur l'officier, v'là du vin et des fruits que mon père m'a chargée de vous apporter...

HENRI.

Merci, ma belle enfant, j'accepterai seulement un verre de vin (*Thérèse verse*,) mais ce sera pour boire à celle qui me l'offre.

THÉRÈSE.

Ben obligé, Monsieur l'officier, ainsi que de ce que vous avez ben voulu accepter d'être avec moi l'parrain d'l'enfant d'ma sœur.

HENRI.

Si j'avais été assez maladroit de le refuser d'abord, c'est moi qui le demanderais à présent.

THÉRÈSE, *à part.*

Il est galant.

HENRI.

Le père Maurice ne m'avait pas trompé en me disant que la marraine serait de mon goût.

THÉRÈSE.

Vous êtes ben honnête.

HENRI.

Vive-Dieu ! je suis sûr que vous êtes de celui de tous les garçons du village.

THÉRÈSE.

C'est vrai, Monsieur ; mais il n'y en a qu'un à qui je sois contente de plaire.

HENRI.

Il est bien heureux ! et comment n'êtes-vous pas encore mariée avec lui ?

THÉRÈSE.

J'vous assure ben que c'n'est pas ma faute.

HENRI, *à part.*

L'aimable ingénuité !

THÉRÈSE.

C'est M. Francœur : mais son oncle, d'puis qu'il est Sénéchal, n'veut plus entendre parler de c'mariage-là.

HENRI.

Il finira par y consentir.

THÉRÈSE.

Oh! il est ben trop fier pour ça.

HENRI.

Je m'en charge.

THÉRÈSE.

Ah ben! vous n'le connaissez guère, allez.

HENRI.

J'ai arrangé des affaires plus difficiles que celle-là.

THÉRÈSE.

Vous?

HENRI.

Oui, moi; et vive-Dieu, votre Sénéchal ne me résistera pas quand j'aurai dit je le veux.

THÉRÈSE.

Je l'veux! le Roi n'dirait pas autrement.

HENRI.

Hé bien? ne dois-je pas faire tout ce que Henri-Quatre ferait à ma place?

THÉRÈSE.

Ah! c'est juste, à cause de vot' rôle.

HENRI, *s'approchant peu-à-peu de Thérèse.*

Air : *Quand toi partir de la case.*

On dit que de plaire aux belles
Henri se montre jaloux;
Que sa conduite auprès d'elles,
Soit la mienne auprès de vous.
(*il la serre de plus près.*)

THÉRÈSE.

Non, Monsieur, éloignez-vous.

HENRI.

Calmez ces trop vives alarmes,
Et, de grâce, tournez vers moi
Ces yeux où brillent tant de charmes.

THÉRÈSE, *souriant et se tournant vers le Roi.*

Il faut obéir au Roi. (*bis.*)

HENRI.

Il faut obéir au Roi. (*bis*)

HENRI.

Henri, dit-on, persévère
En courtisant la beauté.

THÉRÈSE.

Mais c'est bien assez, j'espère,
Vous l'avez trop imité.

HENRI.

Encore un peu de bonté :
Je vous en donne l'assurance,
De Francœur vous aurez la foi ;
Mais un baiser pour récompense..

THÉRÈSE, *se laissant embrasser.*

On doit obéir au Roi. (*bis*)

HENRI.

On doit obéir au Roi. (*bis*)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, FRANCŒUR, *qui a vu le Roi embrasser Thérèse.*

FRANCŒUR, *à part, dans le fond.*

Un étranger qui embrasse Thérèse ! (*à Henri.*) Alte-là, camarade, ou sinon !...

HENRI.

Qu'est-ce donc ?

FRANCŒUR, *à part, réconnaissant Henri-Quatre.*

Ciel ! le Roi !

HENRI, *à part.*

Je suis reconnu. (*Il jette à Francœur un regard qui lui commande le silence.*)

THÉRÈSE, *à Henri.*

Savez-vous ben que vous m'faites oublier qu'l'on nous attend ?

HENRI.

Ma foi, je l'oubliais aussi.

THÉRÈSE, *à Henri.*

C'est l'jeune homme.

HENRI.

Ah ! fort bien, je vous rejoins dans la minute. (*Thérèse rentre.*)

SCÈNE XIV.

HENRI, FRANCŒUR.

FRANCŒUR.

Ah ! Sire, daignez pardonner... mais pouvais-je m'attendre.. (*Il se jette aux genoux du Roi.*)

Air : *Vaud. du Mariage de Figaro.*

Ainsi qu'un vainqueur, un maître,
Je vous vis au champ d'honneur.
Ici vous cherchiez peut-être,
Un succès non moins flatteur :
J'aurais dû vous reconnaître,
Car, si j'ai bien regardé,
L'ennemi vous a cédé. (*bis.*)

HENRI, *relevant Francœur.*

Tu es le seul maître de la place. (*Francœur baise la main du Roi.*) Je te recommande le silence. (*Il rentre et Francœur le reconduit jusqu'à la porte de Maurice.*)

SCÈNE XV.

FRANCŒUR, JACQUINET.

JACQUINET, *pendant que Francœur reconduit le Roi.*

Tiens, c'monsieur Francœur, qui fait peur à tout l'monde, était à genoux devant c't'officier... est-ce que ça s'rait un brave comme on en voit' tant ! ah ! si j'avais su ça dimanche dernier, quand il m'a empêché de danser avec mamselle Thérèse et qu'il m'a donné... comme j'l'aurais reçu !

FRANCOEUR.

Ah ! c'est toi, bon Jacquinet ?

JACQUINET.

Bon ! pas si bon qu'j'en ai l'air, entendez-vous?

FRANCOEUR.

Ah ! mon Dieu, qu'as-tu donc ? je ne te reconnais pas.

JACQUINET.

C'est que, voyez-vous, y a des gens qui n'ont pas toujours l'air de c'qui sont.

FRANCOEUR.

Vraiment, est-ce que tu ne serais pas un imbécille par hasard ?

JACQUINET.

J'suis c'que j'suis... si je n'vous ai rien dit dimanche dernier, quand vous m'avez mis à la porte de chez l'père Maurice, c'est qu' j'avais affaire dehors !... parce que sans ça.

FRANCOEUR.

Eh ! bien je te défends d'y retourner.

JACQUINET.

Ah ! j'sais ben pourquoi, allez !... vous avez peur...

FRANCOEUR.

Hein !

JACQUINET.

Je le répète, vous avez peur que je ne plaise à mademoiselle Thérèse.

FRANCOEUR.

Tu me fais pitié.

JACQUINET.

C'est bon ; c'est bon, quoiqu' vous en disiez, j'suis ben sûr qu'si vous aviez été tué à l'armée, elle m'aurait donné la préférence.

FRANCOEUR.

Elle t'aurait aimé ?... mais regarde-toi donc.

JACQUINET.

Eh ben, qu'est-ce que vous me trouvez donc ? j'vaux ben un invalide, peut-être.

FRANCOEUR.

Monsieur Jacquinet, vous allez vous faire frotter les oreilles.

JACQUINET.

Je n'vous crains pas... et si vous voulez l'savoir, j'ai pris mon parti.

Air : *L'autre jour la p'tite Isabelle.*

C'est chaqu'jour un nouvel outrage ;
Parc' que j'n'ai pas l'air fanfaron,
Tous ceux qui m'connaiss'nt dans l'village,
Parlent d'moi tout comm' d'un poltron ;
Mais enfin je n'voulons pu rire ;
Plus d'coups d'pied, d'chiq'naud' ni d'soufflet,
Et j'puis vous dire (*bis*)
Qu'Jacquinet
N'souffrira pus qu'on l'mal-mène ;

Ni qu'on l'traite comme un nigaud ; et si vous r'commencez, vous aurez affaire à moi : quand j'vous l'dis en face, c'est qu'j'ai mes raisons pour ça, parce qu'un militaire n'm'a jamais fait r'culer, entendez-vous, et vous aurez beau faire la grosse voix et...

(*Chantant*)

Montrer les gross' dents !
Ceux-là qui cri'nt si fort, morgnenne,
N'sont pas toujours les plus méchants.

FRANCOEUR, *allant à Jacquinet, en prenant son sérieux, le fait reculer; et lorsqu'il est au pied du mur il lui donne une chiquenaude sur le nez.*

Ah ! oui-da, tu le prends sur ce ton-là ! eh bien ! voilà un à-compte sur ce que je te promets, entends-tu, mon brave Jacquinet ? (*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

JACQUINET.

Eh bien, j'crois qu'il aurait voulu me donner une chiquenaude, mais c'est que j'crois qui m'l'a même donnée; mais c'est

qu'c'est vrai qu'i' m'la donnée... ah ! jarniguoi ! peut-on traiter avec si peu de respect un maître-de-cérémonies! heureusement qui n'y avait personne ; mais on vient, n'y pensons plus ; j'en ai reçu ben d'autres.

SCÈNE XVII.

JACQUINET, MÉRINOS, VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES, BERGERS ET BERGÈRES, *quelques Villageois ont des fusils.*

LES VILLAGEOIS.

Air *de Mozart.*

Célébrons tous avec ardeur
La fête
Qui s'apprête ;
Moment d'ivresse et de bonheur !
C'est la fête
Du cœur.

MÉRINOS.

De cet enfant
Bénissons la naissance ;
Dans le présent,
Quel avenir charmant. !
Que not' zèle constant
Protège son enfance ;
Un jour viendra
Qu'il nous protègera.

LES VILLAGEOIS.

Célébrons tous avec ardeur
La fête etc.

(*Un Villageois sort de chez Maurice, avec des paniers remplis de vin ; il les pose sur la table.*)

LE VILLAGEOIS.

T'nez, mes amis, v'là c'que l'père Maurice vous envoie.

JACQUINET.

Nous allons y faire honneur. Ah ça ! vous autres, vous savez

ou vous n'savez pas, que j'suis maître-des-cérémonies et que vous devez m'obéir.

MÉRINOS.

Tiens ! il est bon là, lui obéir ! qu'est-ce qui t'a nommé ?

JACQUINET.

Qu'est-ce qui m'a nommé ? c'est le Roi.

LES VILLAGEOIS.

Le Roi... ah ! ah ! ah !

JACQUINET.

Riez tant qu'il vous plaira ; c'est pourtant aussi vrai que vous êtes d'honnêtes filles.

MÉRINOS.

Nous n'te croyons pas.

JACQUINET.

Eh ben, vous allez voir ; car c'est le Roi lui-même qui est le parrain du p'tit-fils du père Maurice, rien qu'ça.

TOUS, *étonnés*.

Le Roi !

JACQUINET.

Oui, le Roi : (*à part*) comme je me moque d'eux. (*On entend la cloche de l'église.*) (*Haut*) Tenez, v'là l'cortége qui va défiler, allons ; les filles d'un côté, et nous autres le verre à la main.

Air : *Eh ! tin, tin, tin, tin, tin, tin, tin.*

Eh ! tin, tin, tin, tin, tin, tin, tin,
Tin, tin, tin, tin, tin, tin, tin, tin,
D'la cloche l'son argentin,
Accompagn' not' joyeux refrain.

En grande pompe, à l'église,
C'est aujourd'hui qu'on baptise
Notre petit nouveau-né ;
Au son d'la même harmonie,
Fêtons sans cérémonie
Le vin qu'on nous a donné.

TOUS LES VILLAGEOIS, *en trinquant.*

Eh ! tin, tin, tin, tin, tin, tin, tin,

Tin, tin, tin, tin, tin, tin, tin, tin,
D'la cloche l'son argentin,
Accompagn' not joyeux refrain.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, HENRI, MAURICE, THÉRÈSE, AUGUSTE ET LA NOURRICE, *portant l'enfant qu'on va baptiser.*

(*Maurice paraît le premier avec la nourrice ; vient ensuite Henri, qui donne la main à Thérèse ; Auguste marche derrière. Les Villageoises forment le cortège, qui traverse la place pour se rendre à l'église.*)

JACQUINET, *au moment où le cortège sort de chez Maurice.*

En rang, mes amis.... portez armes ! s'il vous plaît : c'est ça.

(*Les Villageois portent les armes ; le cortège défile devant eux.*)

TOUT LE MONDE.

Air : *Quel bonheur, il a sa grâce !*

Livrons-nous à l'allégresse !
Tout sourira désormais ;
Et notre vive tendresse,
Pourra confondre sans cesse
Et notre espoir et nos regrets.

JACQUINET.

Les armes à volonté! Eh ben, j'crois que j'vous ai joliment commandé la manœuvre... ah! dame! moi c'est qu'j'ai un frère qui a manqué d'être soldat.

MÉRINOS.

As-tu vu l'enfant? il a ri en nous regardant.

JACQUINET.

Pardienne ! vous avez tous des figures si drôles.

MÉRINOS.

Je te conseille de parler, toi.

JACQUINET.

Et puis, voyez-vous, c'est déjà un p'tit malin! si j'voulions j'somm's sûr que j'lui tir'rions son horoscope.

MÉRINOS.

Toi?

JACQUINET.

Oui, moi; et pas plus tard que tout d'suite encore : écoutez, mes amis.

Air : *Pierrot partant pour la guerre.*

1er. COUPLET.

J' pouvons dire en assurance
Tout c'que cet enfant fera :
D'abord j'avons l'espérance
Qu'long-temps encore il tét'ra ;
Et, sans avoir trop d'malice ;
J'puis prédir' qu'il grandira,
Et qu'des bras de sa nourrice
Un jour il s'échappera :
Ah ! voilà,
Dans un an ce qu'on verra.

LES VILLAGEOIS.

Mais, oui-dà !
N'faut pas être sorcier pour ça.

2e. COUPLET.

S'il faut aimer ou combattre,
Il prouvera son talent :
Il s'ra, comme net' Henri-Quatre,
Aussi brave que galant ;
La beauté la plus sévère
A son r'gard se soumettra ;
D'vant lui, s'il marche à la guerre,
Chaque ennemi disparaîtra.
Ah ! voilà,
Dans vingt ans, ce qu'on verra.

LES VILLAGEOIS.

Mais, oui-dà !
N'faut pas être sorcier pour ça.

3e. COUPLET.

Pour exempl' prenant son père ;
J'somm's ben sûr qu'toujours en lui,

L'honnêt' homm' dans la misère
Trouv'ra sans cesse un appui;
D'fair' des heureux à la ronde,
Comm' toujours il s'empress'ra,
Je vous promets que tout l'monde,
En l'voyant le bénira.
Ah! voilà,
Tant qu'il vivra,
C'qu'on verra.

LES VILLAGEOIS.

Mais, oui-dà!
N'faut pas êtr' sorcier pour ça.

UN VILLAGEOIS.

Eh ben, vous autres, est-ce que vous n'entendez pas?

On entend le bruit de la cloche, les Villageoises qui sortent de l'église s'agenouillent religieusement.)

JACQUINET.

J'crois qui s'mêle d'mes fonctions. (*Il fait signe aux villageois de se prosterner.*

LES VILLAGEOISES.

Air : *Dormez, donc, mes chères amours.*

Au cher objet de nos amours,
Ah! que Dieu donne de longs jours,
Et qu' la paix en charme le cours;
Pour que l'bonheur soit not' partage,
Qu'tous ses enfans viv'nt d'âge en âge!
Amis, sur lui veillons toujours!

JACQUINET.

J'dis que v'là une cérémonie qui me f'ra honneur... j'ai envie de demander la place de bedeau.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, HENRI, THÉRÈSE, MAURICE, LA NOURRICE.

MAURICE, *à la nourrice.*

A présent, Mathurine, porte vite l'cher enfant à sa mère.

HENRI, *l'arrêtant.*

Un instant, mes amis, je veux que sa naissance ressemble à la mienne : mon père m'a fait boire du vin; et, vive-Dieu ! cela m'a porté bonheur.

MAURICE.

Ah ! oui, du Jurançon... justement j'en avons là; Jacquinet, va-s-en chercher dans mon grand gobelet d'argent.

HENRI, *faisant boire l'enfant.*

Air nouveau de Doche.

Aimable enfant, dont le destin nous touche,
En savourant cette pure liqueur,
La vérité doit sortir de ta bouche,
Et la bonté pénétrer dans ton cœur. (*bis.*)
(*Il le fait boire de nouveau.*)

CHOEUR.

Aimable enfant, dont le destin nous touche,
En savourant cette pure liqueur,
La vérité doit sortir de ta bouche,
Et la bonté pénétrer dans ton cœur. (*bis.*)

MAURICE.

Ah ça ! mon officier, j'crois qu'vous n'vous f'rez pas prier pour vous mettre à table maintenant.

HENRI, *souriant.*

J'en conviens. (*à part.*) Mais je ne sais ce qu'est devenu Auguste ?

MAURICE.

Eh ben ! pour vous r'mercier, j'allons vous donner la poule au pot, et nous boirons à la santé du Roi qui veut qu'on la mette dans tous les ménages.

HENRI.

Puisse son désir se réaliser !

MAURICE, *bas à Henri.*

Ah ça ! mais savez-vous qu'vous avez joué vot' rôle à s'y tromper.

HENRI, *souriant.*

Trouvez-vous?

MAURICE.

Oui, gnia seulement une chose qui m'tracasse, c'est q'vous n'auriez pas du signer sur l'registre, le nom du Roi.

HENRI.

Henri est mon nom.

MAURICE.

Ah ben! ça s'est trouvé ben à propos.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, LAROCHE, *avec des gants blancs.*

LAROCHE.

Place! place! que viens-je d'apprendre, le Roi est en ces lieux?

FRANCŒUR, *à part.*

Comment a-t-il pu savoir...

LAROCHE.

Où est sa Majesté? c'est à moi qu'appartient l'honneur....

HENRI, *s'avançant.*

Parlez, M. le Sénéchal; mais soyez bref, car je n'aime pas les longues harangues.

LAROCHE, *reconnaissant l'étranger.*

Oh ciel! c'est l'étranger de ce matin... je suis perdu!

THÉRÈSE, *à Francœur.*

Il croit vraiment que c'est le Roi.

LAROCHE, *bégayant.*

Sire, je... dans la circonstance...

MAURICE, *à part, au Roi.*

J'espère que votre titre de roi fait joliment son effet...

HENRI.

Je m'en aperçois.

MAURICE.

Soutenez-bien votre rôle.

LAROCHE, *continuant.*

Sire, dès que j'ai été instruit de votre arrivée en ce village, ma première pensée a été de faire annoncer votre auguste présence au bruit de l'artillerie ; mais cent raisons m'en ont empêché : la première, c'est que nous n'avons point de canons, la seconde...

HENRI.

Je vous dispense des autres.

JACQUINET, *à part.*

La seconde, c'est qu'il n'a pas inventé la poudre.

LAROCHE.

Pardonnez, Sire, si je me présente devant votre Majesté sans le costume de ma charge ; mais n'ayant reçu ma nomination que ce matin.

HENRI.

Et quels étaient vos titres pour solliciter une pareille place ?

LAROCHE.

Mes titres, Sire, j'ai eu l'honneur d'être blessé au service de votre Majesté.

HENRI.

Ah ! ah !

LAROCHE.

Dans la personne de mon neveu.

HENRI, *riant et regardant Francœur.*

Je vous en fais mon compliment. (*On entend le bruit du canon dans le lointain.*) Qu'est-ce que j'entends ?

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENS, AUGUSTE, OFFICIERS.

AUGUSTE.

Sire, ce sont deux de vos régimens qui arrivent de Pau et de Bayonne, au-devant de votre Majesté.

HENRI.

Encore un tour de Rosny.

AUGUSTE.

Oui, Sire, et M. de Sully lui-même n'est qu'à une demi-journée d'ici ; un courrier vient d'en apporter la nouvelle.

MAURICE, *à part.*

La plaisanterie va de mieux en mieux... le p'tit jeune homme s'en mêle aussi ! il n'y a plus d'enfants.

HENRI.

Allons, adieu mon incognito. (*Des troupes arrivent et se mettent aux ailes : les tambours battent aux champs, les drapeaux saluent.*)

MAURICE, *bas au Roi.*

Ah ça ! mais savez-vous que ça passe la raillerie.

HENRI, *découvrant ses décorations.*

Ventre-Saint-Gris, désabuse-toi, Maurice, c'est le Roi lui-même qui te parle.

MAURICE, *confondu.*

Comment ! il serait possible?... Ah ! Sire ! (*Francœur lui dit tout bas ce qui en est.*)

CHOEUR.

Air : *Folie, je m'abandonne à toi.*

Dois j' croire (*ter.*)
En ces lieux ce Prince chéri !
Quell' gloire ! (*ter.*)
Vive Henri !

FRANCOEUR.

Eh oui ! je l'ai reconnu du premier coup-d'œil.

THÉRÈSE.

Ah ! mon Dieu ! v'là que j'tremble en pensant que j'suis la commère du Roi.

HENRI, *à Laroche.*

Dites-moi, M. le Sénéchal, parmi vos administrés, n'en est-il pas qui méritent mes bontés?

FRANCOEUR, *vivement montrant Maurice.*

Oui, Sire, et c'est ce brave homme, qui a fait des prodiges de valeur à la journée d'Arques.

LAROCHE.

Oui, Sire.

HENRI, *à Maurice.*

Tu ne m'avais pas dit cela ?

FRANCOEUR.

Sire, il porte sur sa poitrine le plus honorable certificat de sa vaillance. (*Il découvre la poitrine de Maurice.*)

HENRI.

Que vois-je ! un drapeau ?

MAURICE.

Oui, Sire, pris au Duc de Mayenne, et il ne me quittera pas même à la mort.

HENRI.

Air *du Verre.*

Maurice, eh quoi ! vous vous taisiez
Après un si noble service !
Sans le vouloir, vous m'exposiez
A commettre quelque injustice.

MAURICE.

Tout Français en eût fait autant ;
Sire, j'ai cru devoir me taire :
Doit-on récompenser l'enfant
Qui rend un service à son père?

HENRI, *à part.*

Brave homme ! (*Haut et très-vivement.*) Maurice, à genoux !

MAURICE.

Sire ?

HENRI.

A genoux, vous dis-je, obéissez !

(*Maurice se met à genoux, Henri tire son épée et la lui pose sur la tête.*)

Je vous reçois écuyer.

MAURICE.

Ah! Sire, tant de bontés ?..

HENRI.

Ne m'acquittent que faiblement ; j'ai encore un bouquet à

donner à ma jolie commère. Maurice, j'ai entendu dire qu'il était question de la marier?

MAURICE.

Oui, avec le neveu de M. le Sénéchal; mais...

HENRI, *à Laroche.*

M. le Sénéchal, je vous demande votre consentement pour Francœur; nous sommes de vieilles connaissances.

LAROCHE.

Sire, je n'ai rien à refuser à votre Majesté.

MAURICE.

Sire, j'avais promis de les unir le jour anniversaire de l'entrée de votre majesté dans sa Capitale.

HENRI.

Tu n'avais pas désigné laquelle, et je fais demain mon entrée dans celle du Béarn. Quant à vous, M. le Sénéchal, je confirme votre nomination.

LAROCHE.

Sire, il se pourrait?

HENRI.

Dans la personne de votre neveu. Allons nous mettre à table, mes amis, et nous boirons au nouvel Henri que je reçois aujourd'hui au nombre de mes pages.

UN OFFICIER.

Sire, vos troupes sont sous les armes; elles attendent les ordres de votre Majesté.

HENRI.

Je vais me montrer devant elles... Maurice, nous nous reverrons, je n'oublierai pas cette journée; c'est une des plus belles de ma vie.

(*Il sort avec son Page.*)

CHOEUR.

Dois-j' croire (*ter.*)
En ces lieux ce Prince chéri!
Quell' gloire! (*ter.*)
Vive Henri!

MAURICE.

Allons, mes enfans, vive la joie! célébrons gaiement cette heureuse journée.

CHOEUR.

VAUDEVILLE.

Air *du Bouquet du Roi.*

MAURICE.

Nos vœux ne sont pas déçus ;
Pour tout l'mond' le bonheur brille:
Aujourd'hui dans chaqu' famille,
On compte un enfant de plus.

THÉRÈSE.

Dans cette heureus' circonstance
Chacun se rapproch' déjà...
S'il fait l'bien dès sa naissance,
Jugez d'celui qu'il fera !

Nos vœux, etc.

FRANCŒUR.

Qu'à son âge faible et tendre,
Nos corps servent de rempart,
Amis, sachons le défendre;
Il nous défendra plus tard.

Nos vœux, etc.

MAURICE.

L'vieux guerrier sans peur, sans tache,
Tout fier et l'œil attendri,
R'dress' le poil de sa moustache,
Près de not' petit Henri.

Nos vœux, etc.

LE SÉNÉCHAL.

Écoutons la jeune fille,
Tout bas dire en souriant :
Il a des airs de famille,
Un jour il sera galant.

Nos vœux, etc.

MÉRINOS.

A moi que l'on s'en rapporte,
Je prédis, et j'my connais

Qu'il s'f'ra bénir, pisqu'il porte
Un nom si cher aux Francais.

Nos vœux, etc.

JACQUINET.

Comm' tant de gens en disgrâce,
J'voyons arriver mon tour,
Qu'n'y a-t-il, pour que j'reste en place,
Un baptêm' comm' ça par jour?

Nos vœux, etc.

THÉRÈSE, *au Public.*

Messieurs, faites-nous connaître
Que vous avez pardonné
L'ouvrage qui vient de naître,
En faveur du nouveau-né.

Nos vœux, etc.

FIN.

Mazères, Édouard Joseph Ennemond

UN JOUR A ROME,

OU

LE JEUNE HOMME EN LOTERIE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. ***;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 29 MAI 1821.

PRIX, 1 FRANC 50 CENT.

PARIS,

AU MAGASIN GÉNÉRAL DES PIÈCES DE THÉATRE,

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

Éditeur des Œuvres de PIGAULT-LEBRUN et de PICARD,

PALAIS ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N° 51

1821.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
BONNEVAL.....	M. HENRI.
ERNEST BONNEVAL, son fils...	M. ISAMBERT.
JENNY DE SURVILLE sa nièce..	Mlle LUCIE.
LA COMTESSE DE SEMPRESPOSA.	Mme BRAS.
GUILLAUME.....	M. PHILIPPE.

La scène se passe à Rome.

Des mêmes Auteurs

M. SENSIBLE, vaudeville de MM. ***; prix 1 : fr. 50 c.

UN JOUR A ROME,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente un appartement commun de l'hôtel de Guillaume;

A gauche est une fenêtre, à droite un piano chargé de musique.

SCENE PREMIÈRE.

ERNEST *seul, une lettre à la main.*

En vérité je reçois d'heureuses nouvelles!

« Mon ami, le bruit de la chute de ton dernier opéra a » retenti jusqu'à Paris, et nous a révélé le lieu de ta retraite; » la fureur de tes créanciers est à son comble; les études de » la capitale enfantent de nouvelles productions qui bientôt » auront passé les Alpes; ton père, lui-même, s'est chargé » de te les porter; tu ne peux éviter son courroux qu'en » quittant Rome au plus vîte. Tu sais qu'on a marié ta » cousine...

A les entendre il fallait l'épouser: une petite niaise qui ne dit jamais rien; j'aime les femmes qui causent... moi, artiste, musicien distingué, j'aurais aimé une enfant qui ne sait pas une note; mais, continuons.

» Le cœur de la pauvrette est pris; auras-tu donc toujours » des yeux pour ne point voir? Oui, mon cher Ernest, tu » es l'objet de cette tendre et sentimentale passion; la petite » veuve est du voyage; adieu, l'abyme de tes maux m'ef- » fraye... j'ai un attelage du dernier goût et une maîtresse » charmante. Songe à la prison... tout à toi,

» Florville »

Me voilà bien!... mes affaires sont en bon train. Depuis deux ans que j'ai quitté mon pays, ai-je eu un seul moment de repos? Les créanciers de Rome sont grecs comme ceux de Paris! les parterres sifflent comme à Paris! enfin tout conspire ici pour me rappeler cette France, que j'aurais peut-être dû ne jamais quitter.

AIR *de la Robe et les Bottes.*

Tout pourtant n'est pas comme en France,
La discorde s'agite en vain,
La politique est sans puissance,
Et chacun se donne la main.
Au sein d'une heureuse harmonie
Si j'oublie un moment Paris,
L'aspect d'une femme jolie
Vient me rappeler mon pays.

Oui, je dois l'avouer, les dames de Rome ont pris pitié de moi; elles ont souvent adouci mes peines; mais après tout, l'amour n'enrichit pas. Quand je pense à la soirée d'hier! les traîtres! siffler un opéra que j'ai mis... huit jours à composer! tomber à plat, avec cinquante créanciers au parterre; de tels malheurs n'arrivent qu'à moi.

SCÈNE II.

ERNEST, GUILLAUME.

GUILLAUME.

Eh bien! mon cher débiteur, mon cher locataire!

ERNEST.

Eh bien! mon cher compatriote! sois persuadé que je compâtis sincèrement à ton infortune.

GUILLAUME.

Mon infortune?

ERNEST.

Oui, le souvenir de ta chute d'hier m'accable encore: mon pauvre Guillaume, qu'as-tu donc fait à la cabale pour être traité avec tant de rigueur?

GUILLAUME.

Mais, entendons-nous, monsieur, il me semble que vous seul...

ERNEST.

Oui, j'ai fait l'opéra, soit; mais est-ce moi qu'a frappé leur aveugle rage? Ces recettes brillantes que j'espérais, m'auraient-elles enrichi? mes créanciers auraient seuls joui de mon triomphe, et à ce titre...

GUILLAUME.

J'aurais été payé, je le veux bien croire; mais je ne le suis pas, et mes mémoires que voilà...

ERNEST.

Ah! je t'en conjure, ne parlons plus de l'arriéré.

GUILLAUME.

Monsieur, la prison!

ERNEST.

La prison! j'ai montré de la bonne volonté, le public m'a sifflé; mets le public en prison, je ne m'y oppose pas.... adresse-toi à mes amis.

GUILLAUME.

Vos amis, ils vous ont délaissé.

ERNEST.

Les ingrats! je n'ai plus pour société que mes créanciers.

GUILLAUME.

Ah! monsieur, plus vous êtes malheureux, plus vous leur êtes cher!.. ils ne vous abandonneront jamais!

AIR : *Le choix qu'a fait tout le village.*

Jeune homme, au sein de l'opulence,
A tes amis quand tu livrais ton or,
Nous attendions notre créance;
Ils t'ont quitté, nous attendons encor;
Tous ces amis, dont tu pleures l'absence,
Ne t'escortaient qu'aux jours de ton bonheur;
Mais, plus nobles dans leur constance,
Tes créanciers escortent ton malheur.

ERNEST.

Ils ne sont pourtant pas payés pour ça...

GUILLAUME.

Patience!.. un bon mariage... et...

ERNEST.

Un mariage!.. et quelle est la malheureuse?

GUILLAUME.

Quelle est celle, au contraire, qui ne rechercherait pas votre alliance? On ne parle, dans les salons de Rome, que du jeune Français.

ERNEST.

Oui, des femmes charmantes qui m'adorent et qui me ruinent à l'écarté.

GUILLAUME.

Ce soir, monsieur... ce soir le tirage aura lieu...

ERNEST.

De grâce, laissons là cette plaisanterie.

GUILLAUME.

C'est parbleu bien du sérieux!.. J'ai votre parole, vos quatre-vingt-dix signatures... Les affiches sont posées.

ERNEST.

Quelle folie!

GUILLAUME.

Mon annonce a fait fureur! de tous côtés je reçois des demandes. On a déjà retiré cinquante coupons, et ces cinquante-mille francs...

ERNEST.

Que vois-je?

GUILLAUME.

Oui, monsieur, à mille francs le billet. Quelques âmes vénales ont prétendu que c'était vous payer trop cher; mais grâce à mon activité.

ERNEST.

Mais, Guillaume, que dira-t-on?

GUILLAUME.

On dira que vous étiez placé entre la prison et le temple de l'hymen; que les circonstances... Enfin votre position ne peut que s'améliorer... Eh! bon dieu! tout n'est que trafic dans ce bas monde!

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Oui, croyez-moi, sans vous parler des belles,
Autour de nous tout se vend aujourd'hui,
Combien de gens à l'honneur sont rebelles,
Quand des grandeurs le doux espoir a lui;

Sans nul respect pour la foule impuissante,
Au poids de l'or le trafic est conclu,
Et si quelqu'un se plaint après la vente,
Ce n'est jamais celui qui s'est vendu.

ERNEST.

Au fait! si j'avais quelque meuble à mettre en loterie, je le mettrais; mais je n'ai plus rien... rien que ma personne... elle est à moi, bien à moi... mon marché ne peut pas être attaqué en cassation!.. mais, du moins, mon ami, fais preuve de goût, je t'en suplie!... que la distribution des billets ne soit pas livrée au hasard.

GUILLAUME.

Laissez-moi faire... de petits amours!

ERNEST.

Surtout que la comtesse de Sempresposa soit éliminée du concours.

GUILLAUME.

Elle veut se mettre sur les rangs... mais j'ai refusé net... elle dit pourtant que vous l'aimez, que vous lui avez fait une déclaration?

ERNEST.

Eh! oui, il y a un an, je sortais de table... je rencontre cette vieille sybille, je ne sais pas ce que j'ai dit, ce que j'ai fait... j'étais ivre de punch, elle a cru que c'était d'amour...

GUILLAUME.

Elle est furieusement amoureuse... elle est immensément riche... elle pleure son cinquième mari et son cinquantième printems.

ERNEST.

Son cinquième mari!

GUILLAUME.

Oui, monsieur, vous ne connaisez donc pas le systême de cette noble et tendre Italienne... sont état est le mariage!

AIR: *Vaud. des maris ont tort.*

L'époux meurt... pour un mariage,
Parens, témoins, amis sont assignés;
Car d'avance, en cas de veuvage,
Les candidats sont désignés;
Enfin c'est la reine des folles,
Et je ne serais pas surpris,
S'il existait des monopoles,
Qu'elle obtint celui des maris.

Aujourd'hui, je ne sais pourquoi l'interim est plus long que de coutume... c'est la Diogène de Rome, elle cherche un homme et ne peut pas le trouver... j'entends du bruit... la chaise de la Comtesse s'arrête à la porte.

ERNEST.

Quel funeste présage! un Romain rentrerait chez lui... mais moi je me sauve.. et pour ne pas la rencontrer j'appelle à mon secours mon cher escalier dérobé...

GUILLAUME.

Il fait le désespoir de vos créanciers!

ERNEST.

Il est la sauve-garde des belles.

GUILLAUME.

On dit que la Comtesse le connaît.

ERNEST.

Oui, mon cher, l'année dernière, le jour du punch. Qui n'a pas eu de faiblesses? mais il est un terme à tout, même à l'abnégation de soi-même.

GUILLAUME.

Vous partez!... et pourtant j'ai besoin de vous... ces dames ne veulent pas payer de confiance... il faut qu'elles voient ce qu'elles achètent... de grâce ne soyez pas long-tems dehors...

ERNEST.

Je n'en réponds pas...je déjeûne avec des Anglais...

GUILLAUME.

Ménagez-vous, monsieur... songez que j'ai pris hypothèque sur vous; songez que vous vous devez entièrement à moi et au beau sexe de Rome!

SCÈNE III.

GUILLAUME, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Ah! mon cher, nous n'avons pas un moment à perdre.

GUILLAUME.

Que voulez-vous dire!

LA COMTESSE.

Plus le moment fatal approche, et plus mon impatience redouble! le sort peut m'être contraire, et pour enchaîner son inconstance, je suis résignée à tous les sacrifices.. j'exige les billets qui te restent...

GUILLAUME.

Quoi, madame, vous en avez cinquante et vous voulez...

LA COMTESSE.

Les quarante derniers...

GUILLAUME.

Grand dieu! si je vous les cédais, que diraient vos nombreuses rivales! ignorez-vous madame, qu'on m'a adressé cinq cents demandes et que je n'ai qu'une livraison à faire? Ignorez-vous que mon bureau d'hymen est encombré de pétitions et de solliciteuses?

LA COMTESSE.

Ah! je suis la plus pressée; ces dames attendront... il me faut ce jeune homme, caro amico; il me faut ce jeune homme.

GUILLAUME.

Il vous le faut; d'accord, mais, toutes en disent autant! les demoiselles, les veuves... et même!... vous savez que l'intendant de la province est très malade.... eh bien, madame, c'est un secret que je vous confie, sa respectable femme m'écrivait ce matin de lui conserver un numéro.

LA COMTESSE.

Il faudrait au moins attendre au lendemain.

GUILLAUME.

Et si je vous disais tout ce qui se passe; si je vous parlais des nombreux mouvemens de commerce qui se préparent...

LA COMTESSE.

Et vous avez!

GUILLAUME.

Je n'ai pas délivré un seul billet; j'ai été inflexible.

LA COMTESSE.

Amabile signore, vous ne résisterez pas à mes prières... vous unirez deux cœurs formés l'un pour l'autre! et vous recevrez ce gage de ma reconnaissance.

SCÈNE V.

GUILLAUME, BONNEVAL, JENNY.

GUILLAUME.

Je ne me trompe pas !... des Français ! Ah ! monsieur, soyez le bien-venu....

BONNEVAL.

Pouvons-nous trouver un appartement ?

GUILLAUME.

Un superbe, Monsieur ; des Français ! ah ! vous ne vous plaindrez pas ; vous payerez cher... mais c'est égal... des Français !

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Toujours à mon pays fidèle,
Quand chez moi logent des Français,
J'aime à les servir avec zèle,
J'aime à célébrer leur hauts faits !
En guerre, en paix, couvert de gloire,
Brave, sensible, généreux,
Qu'il se batte... ou paie un mémoire,
Un Français doit compter pour deux.

BONNEVAL.

J'avais toujours desiré visiter cette antique capitale des arts ; et, cédant aux instances de ma nièce...

JENNY.

Mon oncle !...

BONNEVAL.

Oui, ma nièce, la curiosité a seule conduit nos pas à Rome... aucune autre cause...

JENNY.

Mon oncle !

GUILLAUME.

Ah ! Monsieur, vous trouverez bien du changement.

AIR : *Combien de métamorphoses.*

Cette Rome auguste et belle,
Du temps a subi les lois ;
Et notre Rome nouvelle
N'est plus Rome d'autrefois.

Aux chastes lieux où brilla
Le feu sacré de Vesta,
Nos modistes ont vendu
Leurs chapeaux... et leur vertu !
Dans un temple on fait la banque,
Et, bravant le decorum,
Les tréteaux d'un saltimbanque
Envahissent le forum ;
Chez ce Brutus tant vanté
Pour aimer la liberté,
Qui loge-t-on en passant ?
L'ambassadeur du croissant !
Les soutiens de la patrie,
Les descendans des Césars,
Brandissent le parapluie
Au lieu du glaive de Mars.
Un pauvre est mort ce matin
Et de misère et de faim,
Où Lucullus, nous dit-on,
Mourut d'indigestion.
Du cirque, effroi de la terre,
Les indignes rejettons,
D'un vieux boxeur d'Angleterre
Vont reclamer les leçons ;
On remplace les licteurs
Par des jokeis, des piqueurs ;
Les chars des triomphateurs
Par des chaises à porteurs.
Chez Sylla le peuple danse,
Et même, quel changement,
Où fut le dieu du silence
Les femmes ont un couvent...
Le Jupiter qui tonnait,
Embellit un cabaret ;
De Bacchus, le saint caveau
Loge un triste porteur d'eau ;
Les sauveurs du capitole,
Ces oiseaux si redoutés,
Sautent dans ma casserolle,
Et garnissent mes pâtés.
Le dieu du sommeil n'est plus,
Mais Rome a quatre instituts !...
Les journaux ont survécu,
Les censeurs ont disparu !...
Narguant la grandeur romaine,
On a fait, le croirait-on,
De la roche Tarpeïenne
Une montagne Beaujon.
Chez le fameux peuple roi,
On voit des bureaux d'octroi ;
Dégénéré, le Romain
Végète sans gloire... Enfin

Rome, en merveilles féconde,
N'offre plus que des débris;
Pour voir la reine du monde,
Il faut aller à Paris.

BONNEVAL.

Ce tableau n'est pas flatté, mon cher hôte; mais, Cicérone fautif, vous avez omis dans votre galerie, l'ornement, la gloire de Rome, ce que ma nièce vient y admirer.

JENNY.

Mon oncle, voulez-vous me punir de la confiance que j'ai mise en vous?

BONNEVAL.

Mais qu'avez-vous donc à regarder ainsi ma nièce ?

GUILLAUME.

Pardon, Monsieur... Mademoiselle est jolie et...

BONNEVAL.

Mademoiselle ! on ne veut pas que tu sois veuve.

GUILLAUME.

Elle pourrait... oui, mais vous avez peut-être d'autres projets ? d'ailleurs j'ai délivré tous mes coupons.

BONNEVAL.

Vos coupons ?..

GUILLAUME.

Les pères, les oncles sont souvent embarrassés... par le temps qui court, les demoiselles sont difficiles à marier, et j'ai sous la main un jeune homme...

JENNY.

Mais êtes-vous fou, Monsieur ?

GUILLAUME.

Certes non, j'ai toute ma raison, je veux rentrer dans mes fonds. Oh ! il vous conviendrait, j'en suis sûr : un Français qui loge ici... bon poète, bon musicien, à quelques chutes près; une tournure charmante, vous pouvez consulter le propectus... d'une famille honorable...

JENNY.

Un musicien ! si c'était lui ?

GUILLAUME.

Très-dérangé, mais qui ne l'est pas à son âge...

BONNEVAL.

Très-dérangé! ma chère, c'est lui; et vous l'appelez?

GUILLAUME.

Ernest Bonneval.

JENNY.

Ernest!

GUILLAUME.

Oui, Ernest.

BONNEVAL.

Et vous voulez marier ce jeune homme à ma nièce?

GUILLAUME.

A votre nièce ou à toute autre; le sort en décidera.

JENNY.

Qu'entends-je?

GUILLAUME.

Vous ne comprenez pas; M. Ernest est criblé de dettes, et par conséquent j'attends depuis long-temps mes avances. Plus par intérêt pour lui que par spéculation (car je ne sais pas inquiéter mes débiteurs), j'ai voulu que l'hymen vengeât ce malheureux artiste des caprices de la fortune; j'ai fait des billets de loterie, il les a signés.

JENNY.

De loterie!

BONNEVAL.

De loterie!

GUILLAUME.

Oh! ce n'est pas la première fois que ça m'arrive; c'est ainsi que je marie tous mes débiteurs, et j'ai de l'occupation. D'ailleurs, je connais la partie... j'ai travaillé à Paris... je m'appèle Guillaume. Nous avons créé une petite bourse matrimoniale, dont j'ai l'honneur d'être l'agent de change, et nos dames se sont empressées de prendre des actions; il fallait bien arracher ce jeune homme à une perte certaine.... elles ont le cœur sensible, ces dames.

AIR: *L'amour qu'Edmon a su me taire.*

En France, du joueur avide,
Notre loterie est l'écueil;
Trop souvent la chance perfide
Le conduit, hélas, au cerceuil!
Mais, loin de craindre pour sa vie,
A Rome aujourd'hui, la beauté
Prend des billets de loterie,
Par amour pour l'humanité.

Ajoutez à cela les opérations secrètes ; il y a des courtiers marrons qui négocient dans la coulisse ; enfin, figurez-vous toutes les fluctuations du commerce en grand, sans compter les ventes qui se font après le tirage... je crois y être déjà!

BONNEVAL.

Ainsi donc, voilà mon fils en loterie.

GUILLAUME.

Votre fils!

BONNEVAL.

Monsieur, je ne suis jamais ingrat envers ceux qui me rendent service ; attendez-moi dans mon appartement, nous vous y rejoindrons bientôt. Allez, du silence, de la discrétion, préparez votre mémoire, je suis prêt à l'acquitter.

GUILLAUME.

Acquitter mon mémoire! ces Français s'expriment avec une grâce...

BONNEVAL.

Allez, vous dis-je, vous pouvez compter sur moi, je compte sur vous.

SCÈNE VI.

BONNEVAL, JENNY.

BONNEVAL.

Je ne reviens pas de ma surprise.

JENNY.

Mais est-il certain...

BONNEVAL.

Ne cherche pas à excuser cette nouvelle folie: tu le sais, mon cœur ne demandait qu'à lui pardonner ses erreurs ; j'ai souri à tes espérances, je les ai encouragées ; mais pour cette fois je ne puis que désapprouver l'intérêt que tu prends encore à lui.

JENNY.

N'est-il pas naturel? Unie à Ernest depuis mon enfance, l'indifférence affectée dont il m'accablait ne m'a pas caché

ses bonnes qualités; il me traitait comme une enfant, mais une enfant peut aimer, et je l'aimais de toute mon âme! alors monsieur de Surville demanda ma main; je ne rejetai pas une chaîne que vous preniez plaisir à former.

AIR : *Depuis long-temps j'aimais Adèle.*

Vous le vouliez, et l'ame atteinte
D'un feu dont j'ignorais le nom,
A l'autel je marchai sans crainte,
Je reçus la main du baron;
De mon époux les soins peut-être
M'apprirent à lire en mon sein,
Et son amour me fit connaître
L'amour que j'ai pour mon cousin.

BONNEVAL.

Tu vois combien il est digne de toi.

JENNY.

Permettez-moi d'espérer. Si nous pouvions...

BONNEVAL.

Que veux-tu faire?

JENNY.

Le punir, le ramener dans les bras de son père.

BONNEVAL.

Et aux pieds de sa cousine.

JENNY.

Je ne m'en défends pas; oui, monsieur Ernest, oui, c'est là, c'est à ses pieds que je vous attends; j'appèlerai à mon aide cette malice que les hommes veulent bien reconnaître en nous.

BONNEVAL.

Je commence à croire que tu peux lui donner quelques leçons d'amour.

JENNY.

Je serai aussi folle que lui, s'il le faut; je saurai... on chante... cette voix... c'est la sienne.

BONNEVAL.

Eh bien! ce courage héroïque?

JENNY.

Je cours interroger notre hôte, acheter sa discrétion et son secours; venez, mon oncle, venez.

SCENE VII.

ERNEST *seul.*

Ma foi, le vin fait oublier toutes les peines. Quel repas! j'ai cru qu'il ne finirait jamais; Milord a raison, pour être mari on n'est pas esclave, et puisque cette loterie doit assurer mon bonheur, je me résigne. Le bonheur! que n'ai-je pas fait pour le trouver? dettes, opéras-féeries, duels, politique... excepté le suicide et la danse, j'ai essayé toutes les sottises!... mais enfin le dieu d'hymen va les réparer.

AIR : *Vaud. de Partie carrée.*

Oui, c'en est fait, je reste en Italie!
Des ris, des jeux c'est le galant séjour;
N'y suit-on pas ma devise chérie :
Tout à la gloire, à Bacchus, à l'amour!
Dans les plaisirs le tems vole et s'oublie...
Loin de la France, Ernest, tu n'as point fui :
Dans tous les lieux où règne la folie
Un Français est chez lui.

Quand je serai lassé par la folie,
Fidèle ami des lettres et des arts,
Je me dirai : je suis dans la patrie
De Raphaël, d'Horace et des Césars;
A son aspect mes pensers s'agrandissent!
Loin de la France, Ernest, tu n'as point fui :
Où les beaux arts, où les lettres fleurissent
Un Français est chez lui.

SCENE VIII.

ERNEST, JENNY.

ERNEST.

Mais quelle est cette femme? quelle jolie tournure. Je parie que c'est une aspirante... Allons, subissons l'examen. Que vois-je? je ne me trompe pas... ma cousine!

JENNY.

Ernest!

ERNEST.

C'est elle ! c'est Jenny... c'est vous que je revois après deux ans d'absence... mais que de grace, que de beauté.

JENNY.

Seriez-vous devenu galant ?

ERNEST.

Près de vous...

JENNY.

Soyez sincère.... vous ne m'avez pas habituée à vos hommages... mais, nous autres femmes, nous sommes bonnes, généreuses ; une flatterie nous fait oublier mille torts.

ERNEST.

Je ne reviens pas de ma surprise... est-ce bien cette Jenny...

JENNY.

Si gauche, si simple, si ignorante ; oui, Monsieur, mais un peu changée ; elle a profité des reproches de son cousin.

ERNEST.

Ah ! dites les conseils.

JENNY.

Autrefois c'était des reproches. Combien de fois n'a-t-il pas répété en ma présence qu'une femme doit être musicienne... Eh bien ! les romances qu'il a laissées à Paris, j'ai pris plaisir à les chanter,

ERNEST.

Chanter mes romances ! quel bonheur pour un artiste ; mais elles sont là... Ah ! si j'osais vous prier...

JENNY.

Vous aimiez le piano autrefois...

Elle se met au piano et prélude.

Musique, musique chérie,
Prête-moi ton charme vainqueur ;
Guidé par ta douce harmonie,
Que l'amour captive son cœur !

ERNEST.

Eh ! mais, je suis dans l'enchantement ! quel talent !

AIR *de Tancrède.* (ROSSINI.)

Comme moi, troubadours,
Infidèles
Aux belles,

Chantez, chantez toujours :
Jamais, jamais d'amours !
Femmes perfides,
Dans mes galans exploits,
Je prends pour guides
Vos leçons et vos lois.
Oui, mon inconstance
Rit de votre puissance...
Je la braverai ;
Mon cœur l'a juré,
Jamais je n'aimerai !

Ensemble.

ERNEST.

Comme moi, etc.

JENNY.

Ah ! pauvre troubadour,
A ta belle
Fidèle,
Tu chanteras un jour :
Tout, oui, tout à l'amour !

JENNY.

Contre les belles
Que peut ce vain courroux ?
Se montrent-elles,
Vous tombez à genoux ;
Fier de sa défaite,
Déjà sa voix répète :
Je me soumettrai,
Mon cœur l'a juré ;
Oui, toujours j'aimerai !

Ensemble

ERNEST.

Comme moi, troubadours,
Fidèles
A vos belles,
Chantez, chantez toujours ;
Tout, oui, tout aux amours !

JENNY.

Oui, galans troubadours,
Fidèles
A vos belles,
Chantez, chantez toujours ;
Tout, oui, tout aux amours !

ERNEST.

Ah ! Jenny, je jure de te consacrer ma vie ; je ferai ton bonheur... Mon père...

JENNY.

Il est ici....

ERNEST.

Ah ! il est bon, généreux ; il m'ouvrira ses bras ; ah ! s'il refusait de m'entendre, Jenny, tu joindras tes instances aux miennes ; nous fléchirons son courroux ; il nous conduira lui-même à l'autel.

SCÈNE IX.

GUILLAUME, JENNY, ERNEST.

GUILLAUME, *chantant.*

L'autel est préparé !

ERNEST.

Que dis-tu ?

GUILLAUME.

Comme vous j'ignore encore le nom de la fiancée.... mais le tirage a eu lieu...

ERNEST.

Ah ! la voilà celle que j'épouse ; Jenny est à moi !

GUILLAUME.

Je vous répète que la loterie est tirée.

JENNY.

Non, Monsieur, le sort ne peut m'avoir favorisée, puisque je n'ai pas brigué l'honneur de disputer votre conquête... je pouvais desirer votre cœur, mais je n'ai jamais voulu l'acheter !

Elle sort.

SCÈNE X.

ERNEST, GUILLAUME.

ERNEST.

Elle me fuit !... malheureux, toi seul en es cause...

GUILLAUME.

Moi, monsieur.

ERNEST.

Traître ! tu mérites cent coups de bâton ; je te les dois, je te les donnerai.

GUILLAUME.

Ah! pour la première fois n'allez pas me payer comptant... je vous fais crédit.

ERNEST.

Cette chère Jenny... et j'ai pu être si long-tems insensible à tant d'attraits, à tant de grâces! je l'avais revue plus jolie que jamais... je suis aimé, je n'en puis douter... hélas! elle sait tout maintenant... elle me méprise, elle me déteste! Cette idée me désespère! je ne puis plus supporter la vie! la mort seule...

GUILLAUME.

La mort! mais c'est une plaisanterie, et mes hypothèques...

ERNEST.

Tu feras ce que tu voudras, le reste ne me regarde pas... Ah! Jenny, je te serai fidèle jusqu'au trépas...

GUILLAUME.

Il paraît que vous êtes décidé à ne pas vivre long-temps.

On entend de la musique sous les fenêtres.

ERNEST.

Qu'entends-je?

GUILLAUME.

C'est l'aubade de rigueur... des fleurs, des chansons; allons, Monsieur, vous n'êtes plus célibataire; réglons nos comptes, vous êtes en fonds. *Chantant.*

Formez, formez les nœuds les plus doux.

Je ne me trompe pas; la comtesse de Sempresposa est à leur tête.

ERNEST.

La Comtesse!

GUILLAUME.

Elle commande l'ordre et la marche de la cérémonie.

On entend encore la musique.

ERNEST.

Pour comble de mystification, les barbares ne vont pas en mesure sous les fenêtres d'un artiste. Quoi! la Comtesse m'aurait gagné?

GUILLAUME.

Oui, Monsieur, oui; allons, ne songeons plus qu'à la noce; elle sera brillante... Quelle foule! quand il n'y

aurait que vos créanciers... ce sera superbe; je vois déjà le tableau.

AIR : *A soixante ans.*

Nous chantons tous l'épithalame,
Et de fleurs parsemant vos pas,
Nous célébrons de votre femme
Les vertus, les nobles appas.
Votre moitié, dans l'ardeur qui l'anime,
Vous charge d'or en marchant à l'autel...

ERNEST.

Comme autrefois, je serai la victime
Que l'on parait avant le coup mortel.

GUILLAUME, *à part.*

Suivons mes instructions. Eh! Monsieur, du calme, du sang-froid... La Comtesse a le billet gagnant. N'importe comment elle se l'est procuré... elle vient revendiquer ses droits: si par quelque ruse on pouvait l'engager à renoncer...

ERNEST.

Comment m'en débarrasser? ah! si j'étais Anglais...

GUILLAUME.

J'entends, un petit bill bourgeois; mais, Monsieur, il faut être grand seigneur.

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, ERNEST, GUILLAUME.

LA COMTESSE.

Où est-il?

ERNEST.

Elle vient!... quelle idée!... oui, c'est cela!... (*très haut.*) oui, mon cher, je pars...

LA COMTESSE, *dans le fond.*

Il part!... qu'entends-je?

ERNEST.

Ce soir, la noce et les chevaux de poste...

LA COMTESSE

Que veut-il dire?... écoutons?...

ERNEST.

Puisque le destin le commande, j'épouse un demi-siècle...

mais... j'ai parcouru le monde entier... l'ennui m'a suivi partout. Il faut enfin trouver le plaisir qui me fuit sans cesse; je passe en Angleterre.

LA COMTESSE, *à part.*

En Angleterre!

GUILLAUME.

Oui, la terre classique de la gaité!...

ERNEST.

Tu connais le code conjugal du pays... je m'y fais naturaliser, et j'attends les évenemens!

TRIO DE DOCHE.

Oui, nous partons pour l'Angleterre!
Nous nous fixons aux bords chéris
De cette terre
Où règnent les maris.

LA COMTESSE.

Eh! quoi, partir pour l'Angleterre,
Quoi! nous fixer aux bords maudits
De cette terre
Où règnent les maris.

GUILLAUME.

Partez, partez pour l'Angleterre,
Oui, fixez-vous aux bord chéris,
De cette terre
Où règnent les maris.

ERNEST.

A Newmarket, au sein de l'ivresse,
Je triomphe de mes rivaux;
Et je partage ma tendresse
Entre ma femme... et mes chevaux.

LA COMTESSE.

Entre sa femme et ses chevaux.

ERNEST.

Mais un jour si quelque nuage
Vient troubler la paix du ménage,
Mon parti sans retour est pris;
De fleurs, de festons couronnée,
Au marché ma femme est menée,
Et, de par les lois d'hyménée,
Vendue... à juste prix.

LA COMTESSE.

Vendue à juste prix.

Ensemble.

ERNEST.

Oui, nous partons.

LA COMTESSE.

Eh ! quoi partir, etc.

GUILLAUME.

Partez, partez, etc.

LA COMTESSE.

Quoi ! barbare !

ERNEST.

Puisqu'il vous a été permis de m'acheter, je peux bien avoir le droit de vous vendre.

GUILLAUME.

Que veggio ! elle tombe dans mes bras... qual spettacolo.

ERNEST.

Ah ! nous sommes époux... faites vos paquets, je connais mes droits, je suis chef de la communauté.

LA COMTESSE.

Me forcer à quitter Rome.

ERNEST.

Eh ! Madame :

Rome n'est plus dans Rome ! elle est toute où je suis.

LA COMTESSE.

Dio !

ERNEST.

Allons, mon ami, ma femme se trouve mal, ça ne me regarde pas ; ayez pour elle les égards dus à son âge.

SCÈNE XII.

GUILLAUME, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Le monstre ! me vendre, quelle cruauté ! le pacha de Janina lui-même ne m'aurait pas vendue.

GUILLAUME.

Je le crois bien, il ne l'aurait pas achetée... Êtes-vous mieux?

LA COMTESSE.

Hélas !

GUILLAUME.

Pauvre petite femme... l'agitation a marché ; elle se repose... il vous a appelée demi-siècle.

LA COMTESSE.

Demi-siècle ! moi, qui voulais le rendre si heureux... Je l'aurais accablé de tant de marques d'affection que personne n'aurait osé me faire la cour...

GUILLAUME.

Je vous crois sans peine.

LA COMTESSE.

Je ne l'aurais pas quitté un seul instant... je l'aurais suivi partout.

GUILLAUME.

Même en Angleterre.

LA COMTESSE.

Ah ! ce mot ranime ma fureur ! Mon cher Guillaume, sois encore une fois mon sauveur.

GUILLAUME, *à part.*

Tout va bien. (*Haut.*) C'est-à-dire qu'après vous avoir mariée, il faut que je vous démarie.

LA COMTESSE.

Je n'ai pas le cœur de mon époux !

GUILLAUME.

Oui, le cœur du jeune homme est comme son argent, nous courons après... Eh ! parbleu ! quelle idée ; dites que vous ne pouvez obtenir le consentement de vos parens. Êtes-vous majeure ?

LA COMTESSE.

Comment, mon cher Guillaume, ton génie est stérile.

GUILLAUME.

Mon génie, Madame ! savez-vous ce que c'est que le génie ? le génie d'un aubergiste qui veut être payé... vous êtes sauvée !

AIR : *Contredanse de la Joconde.*

Mon génie inventif s'exerce,
Malgré votre époux, aujourd'hui,
Je romps, par un coup de commerce,
Le nœud qui vous attache à lui.
Oui, c'en est fait, oui, noble dame,
Oui, pour punir votre ex-époux,
Je vais lui donner une femme
Encore plus vieille que vous ;
A sa moitié sexagénaire
En vain il vo[illegible]traire ;
La loi comm[illegible]ieur :
L'effet est p[illegible]ur.

GUILLAUME, LA COMTESSE.

Ensemble.

Mon / Son génie inventif s'exerce
Malgré votre / mon époux aujourd'hui,
Je romps, / Il rompt, par un coup de commerce,
Le nœud / Les nœuds qui vous attache / m'attachent à lui.

GUILLAUME.

Oui, Madame, Oui, vous êtes sauvée; une vieille baronne française qui court les aventures est descendue ce matin dans mon hôtel; comme vous elle voulait accaparer mes billets; il est encore temps de les lui céder... C'est elle que j'entends! voyez-vous cette tournure gothique?

LA COMTESSE.

Dieu! qu'une vieille femme est ridicule.

GUILLAUME.

A qui le dites-vous? Du silence, secondez moi.

SCENE XIII.

Les Mêmes, JENNY *en vieille.*

GUILLAUME.

Dieu! quel événement! qui pouvait s'y attendre?

JENNY.

Eh bien! qu'est-ce?

GUILLAUME.

Quel événement! ah! madame la Baronne, tandis que vous cherchez un mari, que vous n'en trouvez pas, nous Baronne, nous!.. faut-il le dire? nous en avons deux.

LA COMTESSE.

Deux!

GUILLAUME, *bas.*

Oui deux, laissez-moi parler. Madame, qui déjà a eu le bonheur de survivre à cinq maris; Madame était sur le point d'essayer le sixième, lorsqu'un des antécédents s'est permis de reparaître.

JENNY.

De reparaître?

GUILLAUME.

Oui, Baronne, on l'avait cru mort... un marin, des courses lointaines... enfin, il vient de tomber du ciel ou plutôt de l'enfer!... Nous n'avons pas même l'embarras du choix; il faut subir le joug du premier en date, et si quelque âme charitable ne nous délivre pas de notre extra, vous le savez, la polygamie...

LA COMTESSE.

La polygamie!

GUILLAUME, *bas à la Comtesse.*

Laissez-moi donc parler. Tout espoir n'est pas encore perdu, je cours à la bourse... le contrat de vente d'un beau jeune homme n'est pas une non-valeur aux yeux des belles; mais vous, madame la Baronne, vous qui vous plaignez du veuvage, si un jeune compatriote...

LA COMTESSE.

Parlez, je suis prête à diminuer le prix des actions... vous êtes encore très-bien conservée... vous pouvez faire le bonheur d'un époux...

JENNY.

Sans me flatter, je l'espère.

AIR : *Paris et le village.*

Du temps je puis braver les traits;
Aux yeux de tous je suis charmante,
On est surpris quand je parais,
On est séduit lorsque je chante;
Celles pour qui l'amour a fui
Pourraient envier ma vieillesse...
Enfin tout me dit qu'aujourd'hui
J'aurai des retours de jeunesse.

GUILLAUME.

Allons, mesdames, j'enregistre sur mon carnet le revirement de fonds qui s'opère... quatre-vingt-dix mille francs! Les parties sont d'accord, le cours est fermé, je proclame la vente.

AIR *des Gardes marine.*

Oui, c'est une affaire d'or!
Ah! quel pays de cocagne!
Si vous perdez, moi, je gagne,
Gagnez-vous, je gagne encor.
Je trafique, je calcule,
Sur vos billets je spécule,
Sans pudeur et sans scrupule,
A coup sûr je m'enrichis...
Je puis bien, en galant homme,
Faire à la bourse de Rome
Comme à celle de Paris.
Quel bonheur.

Ensemble.

Tout comble mon espérance,
Je nage dans l'opulence;
Et, sans perdre ma créance,
Modèle de bienfaisance,
J'enrichis mon débiteur.

JENNY.

Quel bonheur!
Il est donc en ma puissance;
Mon cœur s'ouvre à l'espérance;
Et, sûre de sa constance,
Je veux pour toute vengeance,
Lui pardonner son erreur.

LA COMTESSE.

Quel bonheur !
Tout comble mon espérance ;
Du perfide qui m'offense,
Je vais punir l'inconstance ;
Il maudira la vengeance
D'une Romaine en fureur.

GUILLAUME.

Ma foi, je spéculerais
Sur tous les maux de la terre :
Vivent les troubles, la guerre,
S'ils font hausser les effets ;
Mon système est bon sans doute,
Il n'est rien que je redoute,
Même en faisant banqueroute,
A coup sûr je m'enrichis.
Je puis bien, en galant homme,
Faire à la bourse de Rome
Comme à celle de Paris.

TOUS.

Quel bonheur ! etc.

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, ERNEST.

ERNEST.

Que vois-je ? la Comtesse !

JENNY.

Ernest !

ERNEST.

Où fuir ?

LA COMTESSE.

Perfido ! ingrato ! ne me fuyez pas, vous ne m'appartenez plus, vous êtes la propriété de madame...

ERNEST.

Quoi ! cette vieille...

GUILLAUME.

Oui, Monsieur, on vous a passé dans le commerce.

LA COMTESSE.

Allez, allez en Angleterre, felice sposo !... vous êtes jeune, soyez l'appui et le bâton de vieillesse de votre jolie moitié.. Je suis vengée.

Elle sort avec Guillaume.

SCENE XV.

ERNEST, JENNY.

ERNEST.

Que faire?

JENNY.

Eh bien! jeune homme, j'attends que vous me conduisiez à l'autel.

ERNEST.

Quoi! sérieusement, à votre âge vous profiteriez...

JENNY.

Quand on est vieille on profite de tout.

ERNEST.

Ah! madame, j'embrasse vos genoux!

JENNY.

Que vois-je?

ERNEST.

Oui, madame, je suis à vos pieds, mais c'est pour vous prier de renoncer à moi.

JENNY.

Non, monsieur, je vous ai payé assez cher.

ERNEST.

J'aime, j'en fais l'aveu.

JENNY.

Vous aimez!..

ERNEST.

Oh! ce n'est pas vous! une cousine charmante, que j'ai revue un instant, et que j'aimerai toujours.

JENNY.

Si vous me connaissiez... l'amour...

ERNEST.

L'amour! vous pensez à l'amour?.. vous!

JENNY.

Pourquoi pas.

AIR *de Blangini.*

Que le temps s'envole...
Je brave le temps;
L'amour me console,
Même à soixante ans.
Sous l'habit de la vieillesse
Je cache un cœur
Brûlant d'ardeur:
Dans mes yeux, pleins de tendresse,
Tu dois lire ton bonheur;
Je veux faire ton bonheur;
Tout rappele en moi la jeunesse...
Et pourtant j'ai les cheveux blancs
Et soixante ans.

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, BONNEVAL, GUILLAUME.

Ils écoutent dans le fond du théâtre.

JENNY.

Vous avez des talens, mon cher époux, vous chanterez mes charmes, vous ferez mon portrait.

ERNEST.

Votre portrait!... allons, il ne lui manquait plus que d'être coquette.

JENNY.

Vous hésitez ? on l'a déjà fait lorsque j'étais jeune...

ERNEST.

Le peintre est sans doute mort. C'est de la vieille école.. Que vois-je? Je ne me trompe pas...

AIR *du Piège.*

Non, ce n'est pas un songe vain,
Je revois celle que j'adore !

JENNY.

Quoi, Monsieur, de votre dédain
Vous ne m'accablez point encore ?

ERNEST.

De mes torts j'implore l'oubli ;
Quand j'insultais à la baronne,
Mon cœur était tout à Jenny...

JENNY, *ôtant ses ajustemens.*

Et c'est Jenny qui vous pardonne !

ERNEST.

Ah ! Jenny, combien je fus coupable... je jure à vos pieds de ne vivre désormais que pour vous faire oublier mes torts... Ah ! mon père ! me pardonnerez-vous ?

BONNEVAL.

Vous pardonner ? oublier toutes vos folies...

AIR *de Turenne.*

Puis-je excuser votre conduite ?
De mon amour voilà le prix ;
C'en est fait, je vous déshérite ;
Monsieur, vous n'êtes plus mon fils.
(*A Jenny.*) À mes bontés, toi seule dois prétendre,
Auprès de moi, tu le remplaceras ;
Viens, ma fille, viens dans mes bras !
(*A Ernest.*) Et vous.... embrassez-moi... mon gendre !

GUILLAUME.

Tableau touchant ! voilà mon ouvrage ; oui, couple fortuné, c'est à moi, c'est à la loterie que tu dois ton bonheur ! Pour vous, jeunes gens de tout âge, de toute condition, et j'ajouterai même de tout sexe ; vous que

poursuit la gente appelée communément créancière, vous connaissez maintenant le moyen infaillible d'échapper à l'infortune. Venez, accourez en foule à mon agence : je me nomme Guillaume ; je demeure à Rome, *au Feu éternel*. Je fais des envois dans la province et chez l'étranger... Je n'assure pas mes marchandises ; mais ma roue tourne pour tout le monde, et l'on peut trouver par fois des billets gagnans.

VAUDEVILLE.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

ERNEST.

Que de billets j'ai signés dans ma vie ;
Billets de bourse... hélas à fonds perdus ;
Billets d'auteur... protestés par Thalie ;
Billets d'amour... je n'en écrirai plus ;
Mais aujourd'hui la fortune volage
A réparé ses torts en un instant :
Car le contrat de notre mariage
Est un billet gagnant.

BONNEVAL.

Toujours gaîment au destin je me fie,
Et du destin je bénis les faveurs ;
Je gagne au jeu comme à la loterie,
Tous mes billets sont payés aux porteurs.
Hier encor, j'entre à l'académie,
Billet en main... on m'arrête en entrant ;
Puthos parlait... je pars et je m'écrie :
C'est un billet gagnant !

GUILLAUME.

Si l'univers est une loterie
Dont chaque peuple obtint un numéro ;
Foyer des arts, noble et belle patrie,
France, ton sort n'est-il pas le plus beau ?
Oui ; le pays où l'on sait plaire et battre,
Où la beauté fixe un peuple galant ;
Oui, le pays où naquit Henry-quatre
A le billet gagnant !

JENNY.

A vos bontés, Messieurs, l'auteur s'adresse,
Vous qui payez vos billets aux bureaux ;
Et vous aussi, soutiens de la faiblesse,
Tendres amis qui payez en bravos ;
Puissiez-vous rire à cette œuvre légère,
Puissiez-vous tous, auditeurs indulgens,
Dire ce soir : les billets de parterre
Sont des billets gagnans !

FIN.

S'ADRESSER POUR LA MUSIQUE, A M. DOCHE.

IMPRIMERIE DE HOCQUET, FAUBOURG MONTMARTRE.

Rougemont, Michel Nicolas Balissan de

LA

DEMANDE EN GRACE,

OU

LES PAGES DE MANCHESTER;

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

PAR MM. DE ROUGEMONT, GABRIEL, ET EUGÈNE;

REPRÉSENTÉE à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 14 juin 1821.

PRIX : 1 franc. 50 centimes.

SE VEND A PARIS,

CHEZ { DELAUNAY, Libraire, Palais-Royal,
BARBA, Libraire, derrière le Théâtre-Français.
MARTINET, Libraire, rue du Coq S.-Honoré.

1821.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
LE PRINCE ROYAL.		M. *Julien.*
Le comte de BETFORT, vieux courtisan.		M. *Fontenay.*
LORRY (1).	Pages du duc de Manchester.	M. *Armand.*
ALPHONSE.		Mlle *Rivière.*
ÉMERIC.		Mlle *Dumont.*
GUSTAVE.		Mme *Clémence-Bodin.*
ROCHEBRUNE, gouverneur des pages.		M. *Victor.*

La scène se passe à quelques milles de Londres, dans un château appartenant au duc.

(1) Messieurs les Directeurs de Province qui n'auraient pas de jeune amoureux, peuvent faire jouer ce rôle par une femme.

S'adresser, pour la partition, à M. Doche, chef d'orchestre du théâtre du Vaudeville.

DE L'IMPRIMERIE DE J.-M. EBERHART,
RUE DU FOIN SAINT-JACQUES, N° 12.

LA

DEMANDE EN GRACE,

OU

LES PAGES DE MANCHESTER.

Le Théâtre représente un salon dans le style gothique. A gauche, l'entrée d'un cabinet; à droite, une fenêtre à vitraux de couleur. La porte du fond, qui reste ouverte pendant toute la pièce, laisse apercevoir une galerie.

SCÈNE PREMIÈRE.

LORRY, ALPHONSE, EMERIC, GUSTAVE.

(*Au lever du rideau, ils sont groupés tous quatre devant la fenêtre de droite. Gustave et Alphonse sont montés sur un fauteuil et regardent par-dessus la tête de leurs camarades. La fenêtre est ouverte.*)

LORRY.

Bon voyage, madame la duchesse.

TOUS QUATRE.

Bon voyage, madame la duchesse.

(*Ils se réunissent.*)

ENSEMBLE.

AIR : *Beaux jours de mon enfance*, (de Jeannot et Colin).

O ciel, daigne d'un page,
Exaucer les souhaits,
Accorde à son voyage
Les plus heureux succès.

LORRY (*court à la fenêtre*).

Ah ! puissiez-vous, du prince,
Désarmer le courroux,
Et dans cette province
Ramener votre époux.

TOUS QUATRE.

O ciel, daigne d'un page,
Exaucer les souhaits, etc.

LORRY.

Elle réussira, mes amis; le prince royal est galant, la vue d'une jolie femme le disposera à l'indulgence.

ALPHONSE.

Après tout, quel est le crime du duc de Manchester.... quelques épigrammes sur les ministres, sur les favoris de son altesse.... Eh! bon dieu, si l'on exilait tous ceux qui pensent aussi mal de ces messieurs, notre pauvre Angleterre ressemblerait bientôt à une île déserte.

ÉMERIC.

Oubliez-vous le refus qu'il a fait de présenter sa femme à la cour ?

LORRY.

Ces griefs sont bien légers, et un exil de trois mois est une punition assez sévère....

ALPHONSE.

Tu as raison, aussi nous sommes-nous bien promis de le suivre partout.

AIR : *Ah ! que de chagrins dans la vie.*

Long-temps le sort lui fut prospère ;
Ah ! mes amis à quoi tient la faveur...
Il fut pour nous un second père,
Nous devons tous partager son malheur.
L'abandonner dans cette circonstance,
Ah ! d'y penser tous mes sens sont émus ;
N'oublions pas que la reconnaissance
Est la première des vertus. } *bis.*

LORRY.

Nous pensons tous quatre de même.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ROCHEBRUNE *arrivant par le fond.*

ROCHEBRUNE (*à la cantonnade*).

C'est bon, c'est bon, je dois d'abord m'occuper du plus pressé. (*En entrant*) enfin voilà madame la duchesse partie ! J'espère, messieurs les pages, que pendant son absence vous serez sages.

LORRY.

Sages !.... pour qui nous prends-tu, mon cher Rochebrune ?

ROCHEBRUNE.

Pour des étourdis dont on se plaint sans cesse dans le canton.

LORRY.

Ah! l'on se plaint de nous!.... c'est une preuve qu'on s'en occupe.

ROCHEBRUNE.

AIR : *Du Major Palmer.*

Les pages d'une duchesse
Devraient-ils courir toujours?

ALPHONSE.

Voudrais-tu dans la paresse
Voir s'écouler nos beaux jours?

ROCHEBRUNE.

Notre concierge, à la ronde,
Raconte, mes égrillards,
Vos ruses à tout le monde...

ALPHONSE.

Tous les portiers sont bavards.

ROCHEBRUNE.

Depuis long-temps, chose infâme!
Vous êtes cause, entre nous,
Que le fermier bat sa femme...

ALPHONSE.

Tous les fermiers sont jaloux.

ROCHEBRUNE.

Si le jardinier s'absente,
Vous détruisez chaque fleur,
Il tremble pour chaque plante...

ALPHONSE.

Tous les jardiniers ont peur.

ROCHEBRUNE.

Pour courtiser Mathurine,
Vous enfermez ses parens,
Deux heures dans la cuisine...

ALPHONSE.

Tous les parens sont gênans.

ROCHEBRUNE.

Pour mille autres tours semblables
Vous êtes toujours en l'air.

ALPHONSE.

Tous les pages sont des diables.

ROCHEBRUNE.

Aussi je suis en enfer. (*3 fois*)

LORET (*en riant*).

Tu n'y seras plus.... Nous te quittons.
(*Ils font tous quatre un mouvement.*)

ROCHEBRUNE.

Alte-là, on ne sort pas.

ÉMERIC.

Qu'est-ce à dire, on ne sort pas.

ROCHEBRUNE.

Vous êtes consignés.

TOUS.

Consignés!

ROCHEBRUNE.

Par madame la duchesse, qui m'a chargé de la représenter en son absence.

ALPHONSE.

Voilà une duchesse bien représentée.

ROCHEBRUNE.

Taisez-vous, mauvais plaisant, et sachez que lorsqu'il n'y a pas de maître, c'est moi qui commande dans ce château. Je suis chargé de veiller à ce que vous ne fassiez pas de sottises.

LORRY.

Nous te laisserons faire.

ROCHEBRUNE.

Et je réponds de vous sur ma tête.

ALPHONSE.

Voilà une caution bien respectable.

ROCHEBRUNE.

Eh! messieurs, on ne l'a pas toujours été respectable!

AIR : *Tout ça passe.*

Comme vous j'eus l'air vaurien ;
J'étais rempli de jactance :
Et j'avais dans mon maintien
Placé toute ma science.
On admirait mon aisance,
Et grâce à mes airs charmans
On recherchait ma présence...

ALPHONSE.

Comme on change (*ter*) avec le temps.

ROCHEBRUNE.

Maintenant je vais donner des ordres à l'intendant, au concierge, à tous les employés du château.

AIR : *Vaud. du Bouquet du Roi.*

Chacun doit se résigner
Aux ordres de la duchesse,
Pour la servir je m'empresse
D'aller tous vous consigner.
Ne leur faites pas de grâce,
M'a-t-elle dit en partant,
Ou bien, mon cher, je vous chasse...

ALPHONSE (*à part*).

Je t'en dirais bien autant.

ENSEMBLE.

Chacun doit se résigner
Aux ordres de la duchesse,
Pour la servir il s'empresse
D'aller tous nous consigner.
(*Rochebrune sort*).

SCÈNE III.

LES MÊMES, excepté ROCHEBRUNE.

LORRY.

Nous voilà jolis garçons.

ÉMERIC.

C'est un tour de ce vieux Rochebrune.

ALPHONSE.

Mes amis, passons la journée à le faire enrager.

ÉMERIC.

Non.... il nous faut quelque chose de neuf.

LORRY.

Que faire?

TOUS.

Que faire?

ALPHONSE.

(Canon à quatre voix.)

AIR : *Vent brûlant d'Arabie.*

Enfans de la folie
Suivons ses étendards,
Par quelque espiéglerie
Signalons nos écarts.
Dieu, protecteur des pages,
Lorsque nous jurons tous
De n'être jamais sages,
Daigne veiller sur nous (*bis*).

(*Ils reprennent tous les quatre*).

Enfans de la folie
Suivons ses étendards, etc.

LORRY.

Une inspiration!... jouons la comédie.

TOUS.

La comédie!

LORRY.

La tragédie, l'opéra-comique, si vous voulez; quoique l'opéra-comique soit bien triste.... Émeric fera les tuteurs, Gustave les amoureux, (*à Alphonse*) et toi les amoureuses...

ALPHONSE.

Y pensez-vous?

LORRY.

Tu sais chanter la romance, n'est-ce pas tout ce qu'il faut?

ALPHONSE.

Vous ne connaissez pas encore tous mes moyens; tenez, écoutez.

(*Il va se placer sur le grand fauteuil auprès de la fenêtres; ses camarades l'entourent.*)

AIR : *De Boyeldieu.* (*Dieu l'a donné.*)

Dans ce séjour,
Où, sous les lois d'un maître,
Captive hélas! je languis chaque jour,
Puisse un sauveur à mes yeux apparaître,
Et qu'avec lui l'espérance pénètre
Dans ce séjour.

TOUS LES PAGES.

Dans ce séjour. (5 *fois.*)

TOUS.

Bravo! bravo!

LORRY (*qui se trouve auprès de la fenêtre*).

Mes amis, on nous écoute.

ALPHONSE.

Tu badines.

LORRY.

Tiens, vois plutôt ces deux cavaliers arrêtés au pied de la tour.

ALPHONSE.

Deux cavaliers.

LE PRINCE (*en dehors*).

Même air.

Dans ce séjour,
Où gémit l'innocence,
Qu'un mur dérobe aux regards de l'Amour,
Jeune beauté renais à l'espérance,
Pour te sauver un chevalier s'avance
Vers ce séjour.

LES PAGES.

Vers ce séjour. (5 *fois.*)

ALPHONSE.

Ils prennent la chose au sérieux.

LORRY.

C'est qu'ils ont l'air de vouloir pénétrer dans le château... eh bien! mes amis, nous étions embarrassés tout à l'heure.....

ÉMERIC.

Comment tu voudrais?...

LORRY (*réfléchissant*).

Attendez donc.... oui.... nous profitons de la circonstance, la duchesse est absente, (*à Alphonse*) tu revets ses habits....

ALPHONSE.

Et je joue le rôle de l'innocence persécutée.... ma foi non, je n'oserai jamais.

LORRY.

Tu refuses? je m'en charge.

ALPHONSE (*riant*).

En vérité?... ça sera plus drôle... je voudrais bien te voir en femme.

LORRY.

Tu n'attendras pas long-temps.

ALPHONSE.

Mais ta voix?...

LORRY.

Sois tranquille, je l'adoucis quand je veux.

ALPHONSE.

A la bonne heure. Moi, je vais faire signe à ces étrangers à travers la grille du parc, je les introduits furtivement et notre pièce commence.

LORRY.

A merveille.

ALPHONSE.

AIR : *Pour obtenir celle qu'il aime* (*du Calif.*)

Dans ce château quand la tristesse,
Semble faire valoir ses droits;
Quand, chaque jour, de la sagesse,
On veut nous imposer les lois.
Tôt ou tard, c'est une justice,
Il faut bien que cela finisse.
Pour aujourd'hui,
Chassons l'ennui,
Autant de pris sur l'ennemi (*bis*).

TOUS.

Autant de pris sur l'ennemi (*bis*).
Pour aujourd'hui,

Chassons l'ennui,
Autant de pris sur l'ennemi (*bis*).
(*Alphonse sort par la porte à droite*).

SCÈNE IV.

LES MÊMES, excepté ALPHONSE.

ÉMERIC.

Quelle folie! et que dira madame la duchesse?

LORRY.

Selon sa coutume, elle grondera tout haut, rira tout bas, et pardonnera.

ÉMERIC.

Nous ne lui en laissons pas perdre l'habitude; mais toi, Lorry, pourras-tu bien soutenir ton rôle?

LORRY.

Si je le soutiendrai! sous des habits de femme...

AIR : *Je ne veux pas quon me prenne.*

Contemple cette tournure,
Admire cet œil baissé,
La candeur de ma figure,
Et mon petit air pincé.
Je vais prendre un ton modeste,
Babiller avec esprit.
Et je compte pour le reste
Sur la vertu de l'habit (*bis*).

ÉMERIC.

Je conviens que cet habit-là porte bonheur, mais.... j'entends nos voyageurs.... ils sont dans le corridor.....

LORRY.

Déjà.

TOUS LES TROIS.

AIR : *De la mélomanie.*

Allons amis, apprêtons-nous à rire,
C'est un charme, c'est un délire.
Moments
Charmants :

LORRY.

Alphonse, vas les introduire,
Je me charge de les séduire :
Mes chers amis, nous allons rire.

LES PAGES.

Mes chers amis, nous allons rire (*bis*).

LORRY.

Eh vite à ma toilette; n'a pas qui veut des pages pour femmes de chambre.

(*Ils sortent tous trois par le fond.*)

SCÈNE V.

LE PRINCE, LE COMTE DE BETFORT, ALPHONSE.

(*Ils entrent mystérieusement.*)

ALPHONSE (*à voix basse*).

AIR : *Nobles dames et bachelettes.* (*Comte Ory.*)

Nous y voici, faites silence;
Pour vous conduire dans ces lieux,
Il me fallait, avec prudence,
Vous dérober à tous les yeux.

LE COMTE.

Pour la première fois que votre altesse chasse la grosse bête de ce côté....

LE PRINCE.

A qui peut appartenir ce château?

LE COMTE.

A la belle qui réclame votre secours.

LE PRINCE.

Dites-donc notre secours.

LE COMTE.

Son Altesse me permettrait de devenir son rival?

LE PRINCE.

Pourquoi pas? cela sera plus piquant. (*à part*) Je connais toutes les prétentions du cher comte, et je veux me ménager quelque plaisir.

LE COMTE.

Prince, je plairai, puisque vous le voulez absolument; mais croyez que le respect.....

LE PRINCE.

Ce n'est pas le moment d'en parler. Tous deux inconnus sans doute aux personnages de ce château, nous pourrons facilement passer à leurs yeux pour des officiers de la suite du Prince Royal.

LE COMTE.

J'entends..... l'incognito d'habitude, je suis fait à l'incognito.

LE PRINCE.

C'est tout simple : tout doit être égal entre nous, et, comme l'intéressante victime qui faisait retentir les échos de ses plaintes amoureuses, ne s'est adressée positivement à aucun de nous deux, j'entends, j'exige même que vous vous mettiez sur les rangs.

LE COMTE.

Mon Prince, j'ai compté quelques bonnes fortunes ; mais je n'ai jamais eu de concurrence aussi redoutable que la vôtre.

LE PRINCE.

La concurrence ne saurait vous effrayer, l'Amour est aveugle....

LE COMTE.

Votre Altesse a une manière d'encourager le mérite.....

LE PRINCE.

Je ne suis pas courtisan ; d'ailleurs, qui entend rien aux caprices des femmes !.... qui sait si celle-ci....

LE COMTE.

D'après l'éloge de son page.

LE PRINCE.

Vous croyez aux éloges de pages ?

LE COMTE.

Monseigneur, je puis assurer Votre Altesse que ces drôles-là ont un certain tact.....

LE PRINCE.

Au surplus, je serais enchanté que celui-ci eût dit vrai. L'amour me consolerait des peines de l'amitié.

LE COMTE.

Votre Altesse a du malheur en amis....

LE PRINCE.

Les ingrats ! ils m'ont forcé à les éloigner de la Cour.

LE COMTE.

Ils ne parlaient pas la langue du pays.... Ce vieux duc d'Oxfort, par exemple, c'était bien le vieillard le plus ridicule : toujours de la morale, des principes, de la vertu....

LE PRINCE.

AIR : *Du Sénateur (de Béranger).*

Rapportant de sa province
Un esprit étroit, mal fait,
Le duc voulait, dans un prince,
La probité d'un sujet.
Il osait à tous propos
Me reprocher mes défauts...

LE COMTE.

C'est trop fort,
Oh ! trop fort,
Votre vieil ami d'Oxfort,
Mon prince, a mérité son sort. } (*bis*)

LE PRINCE.

Et le marquis de Chambridje se refusant de m'accompagner dans mes promenades nocturnes ; il n'y a pas jusqu'au duc de Manchester, vers lequel je me sentais entraîné.... qui s'avise de faire des épigrammes... encore s'il n'avait parlé que de moi !...

LE COMTE.

Mais critiquer les ministres, ces auteurs sont d'une maladresse!

LE PRINCE.

Pour comble d'ingratitude, Manchester se marie et ne veut pas présenter sa femme à la Cour, parce que, dit-il, le prince est galant et.... Ah! si je rencontre un jour lady Manchester, je lui prouverai bien....

LE COMTE (*riant*).

Que son mari avait raison.

LE PRINCE.

Ah ça! mon cher comte, j'ai donc une réputation....

LE COMTE.

C'est-à-dire, mon prince, vous en avez deux.

LE PRINCE.

AIR : *Il nous faudra quitter l'empire.*

Que dit-on de moi dans le monde?
Parlez franchement, je le veux....

LE COMTE.

On prétend que, nouveau Joconde,
De vingt beautés vous allumez les feux (*bis*).
Que, toujours grand, vous dissipez en fêtes
Tous les trésors de nos guérêts.
Mais, de vous toujours satisfaits,
Nos courtisans assurent que vous êtes
Le père de tous vos sujets. } (*bis*).

LE PRINCE.

Au fait, lorsque je m'interroge il me semble que ma légèreté peut donner de moi une idée défavorable,

je rougis de quelques étourderies que je punirais dans un autre; je me promets de revenir sur mes pas. Je suis décidé à me corriger; oui, j'en prends la ferme résolution et.... (*se retournant*) ah! comte, la voilà... je l'aperçois; allons, faisons assaut d'amour et de galanterie.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LORRY (*en femme* (1) GUSTAVE *le suit*, (*ce dernier se tient au fond*).

LE PRINCE ET LE COMTE.

Ensemble.

AIR : *O surprise extrême!*

Ami, / Prince, } si c'est elle,
Je vois, qu'en effet,
Un peintre fidèle / Traça son portrait. } (*bis*).

LE PRINCE.

Madame, attirés par les sons de votre voix, nous avons mêlé nos accents aux vôtres.

LORRY.

Je charmais l'ennui en essayant une romance nouvelle.

---

(1) Lorry doit avoir à peu près le costume de milady Clara, dans *la Jeunesse de Henri V*.

LE COMTE (*à part*).

Allons, ce n'est pas une victime.

LORRY.

Je m'étais douté de votre méprise en vous entendant improviser un second couplet..... mais, flattée d'être l'objet de vos pensées..... j'ai dépêché un de mes pages pour vous prier de vous arrêter un instant dans mon château..... j'ai peut-être commis une indiscrétion.

LE COMTE.

Ah! Madame, nous procurer le plaisir de mettre à vos pieds notre hommage..... touchés de vos attraits.... entraîné par la sympathie, je sens.....

LORRY (*à part*).

En voilà déjà un qui extravague..... Ces Messieurs chassaient sans doute ?

LE COMTE.

Oui, Madame.

AIR : *Dit's-moi, n'allez-vous pas l'dimanche.*

De nous vous vous faites entendre
Lorsque nous parcourions ce bois ;
Un trouble heureux vint nous surprendre
Aux sons charmans de votre voix ;
Abandonnant soudain la chasse,
Rappelant en vain nos esprits,
Du gibier nous perdons la trace...

LORRY (*à part*).

Et voilà nos deux chasseurs pris (*bis*).

LE PRINCE (*bas au comte*).

Je crois, cher comte, que je vous céderai mes droits. Je trouve à cette femme un air...

LE COMTE (*à part*).

Parbleu, je veux prouver à Son Altesse que l'on a plus d'un moyen de plaire.

LORRY.

Je puis donc compter, Messieurs, que vous me ferez l'honneur de passer une partie de la journée dans ce château ?

LE COMTE.

La journée toute entière si vous le permettez...

LORRY (*à part*).

Comme il y va... Ce ne serait pas mon compte.

LE COMTE.

AIR : *En proie au chagrin qui me tue.*

Auprès d'une femme jolie
Qui ne voudrait passer ses jours.

LORRY (*souriant malgré lui*).

Ah ! ménagez ma modestie.

LE COMTE (*passionné*).

Mon cœur seul dicte mes discours.

LE PRINCE (*à part, en souriant*).

Je crois que le comte s'enflamme ;
Moi je trouve, sur mon honneur,
A cette femme,
Un faux air de candeur
Qui ne saurait toucher mon cœur (*bis*).

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ALPHONSE.

ALPHONSE (*en saluant*).

Madame?

LORRY.

Qu'y a-t-il?

ALPHONSE.

Ce sont vos fermiers, votre intendant, vos marchands.....

LORRY.

Il suffit!

ALPHONSE (*bas à l'oreille de Lorry*).

Le vieux Rochebrune me suit... Il sait l'arrivée de ces messieurs...

LORRY (*au prince et au comte*).

Vous permettez....

LE COMTE.

Avec regret, mais nous serions désolés de vous causer la moinde gêne.

LORRY.

Dans un instant je reviens vous faire les honneurs de mon château.

(*Il fait une grande révérence et sort avec Alphonse et Gustave.*)

SCÈNE IX.

LE PRINCE, LE COMTE.

LE COMTE (*transporté*).

Cette femme est charmante!

LE PRINCE.

Elle est gauche, elle a l'air emprunté, son œil est hardi, son ton leste..... Mais, du reste, elle est charmante.

LE COMTE.

Elle n'a pas le bonheur de plaire à Votre Altesse?

ROCHEBRUNE (*en dehors*).

Où sont-ils ces étrangers? où sont-ils?

LE PRINCE (*se retournant*).

Qu'entends-je?

LE COMTE (*remontant la scène*).

C'est un des habitans du château, qui nous cherche.

SCÈNE X.

LE PRINCE, LE COMTE, ROCHEBRUNE.

ROCHEBRUNE.

Messieurs, j'ai bien l'honneur d'être votre très-humble serviteur de tout mon cœur.

LE COMTE.

Nous sommes les vôtres.

ROCHEBRUNE.

Messieurs, je voudrais bien savoir (*un regard du prince le fait changer de ton*), c'est-à-dire, oserais-je vous demander à qui j'ai l'honneur de parler?

LE COMTE.

Vous voyez devant vous deux officiers aux gardes.

ROCHEBRUNE.

Deux officiers du prince, Messieurs, enchanté de faire votre connaissance... Vous voyez un ancien...

LE PRINCE.

Vous avez servi?

ROCHEBRUNE.

Onze mois, avec la plus grande distinction.

AIR : *Vaudeville des Amazones.*

Je l'avoûrai, j'étais né militaire,
Et j'aurais mis ma gloire à bien servir ;
Sans mon malheureux caractère
Depuis long-temps j'aurais su parvenir (*bis*).
Ma tête, hélas ! inconstante et légère,
Au goût présent ne se pliait jamais.
En temps de paix, je ne rêvais que guerre,
Se battait-on, je voulais vivre en paix. } (*4 fois.*)

LE PRINCE.

Ces caractères-là sont moins rares que vous ne pensez.

ROCHEBRUNE.

J'ai été forcé de demander mon congé.

LE COMTE.

Et vous vous êtes retiré dans vos terres?

ROCHEBRUNE.

Non, non, dans celles des autres.

LE PRINCE.

Vous n'êtes donc pas le propriétaire?...

ROCHEBRUNE.

Je suis le gouverneur des pages et du château de madame la duchesse de Manchester.

LE PRINCE (*surpris*).

Quoi! nous sommes?...

ROCHEBUNE.

Chez madame la duchesse.

LE COMTE (*souriant*).

L'aventure est plaisante.

LE PRINCE.

Ah! si j'avais su que c'était!

ROCHEBRUNE.

Elle s'est rapprochée de Londres, afin d'aller y solliciter, auprès du Prince Royal, la grâce de son époux.

LE COMTE.

Le prince chasse aujourd'hui dans les environs.

ROCHEBRUNE.

Ah! mon Dieu! (*à part.*) Et madame la duchesse qui est partie! (*Haut.*) Vous m'avez l'air de braves gens, notre Prince Royal s'est fâché mal à propos; entendons-nous tous les trois pour l'attirer en ce château.

LE PRINCE.

Je ne pense pas que cela soit très-difficile....

ROCHEBRUNE.

Il aura le cœur bien dur s'il résiste à notre éloquence, et surtout aux prières, aux larmes de la jolie duchesse.

LE COMTE (*regardant le prince*).

Nous songerons à cela.

ROCHEBRUNE.

N'est-ce pas.... Je bénis le hasard qui vous a amenés dans ce château... Cherchez, cherchez le moyen d'y faire venir le prince.... Des gens d'esprit comme vous trouveront cela facilement. Si vous vouliez écrire, voilà la bibliothèque de madame. (*Il montre le cabinet à gauche.*) Je m'en vais donner des ordres pour que vous soyez traités avec tous les égards... Quand les braves se rencontrent... (*à part.*) Eh! vîte un courrier à madame la duchesse...

AIR : *Vaud. de la Visite à Bedlam.*

Quel plaisir de recevoir
Ses anciens compagnons d'armes;
Dans ce moment plein de charmes
Je sens mon cœur s'émouvoir (*bis*).
Le prince est près du château?

LE PRINCE.

Vous pourrez l'y voir peut-être,
Mais il est incognito.

ROCHEBRUNE.

Je saurai le reconnaître.

ENSEMBLE.

Quel plaisir de recevoir
Ses anciens compagnons d'armes ;
Dans ce moment plein de charmes,
Il sent son cœur s'émouvoir.

(*Rochebrune sort par la porte du fond.*)

SCÈNE XI.

LE PRINCE, LE COMTE.

LE PRINCE.

Par St. Georges, l'aventure est piquante!.... nous sommes chez ce vaurien de Manchester.

LE COMTE.

Qui a relégué sa femme dans ce château pour la soustraire aux regards de Votre Altesse; il a fort bien réussi.

LE PRINCE.

Savez-vous qu'elle est gentille, la jeune duchesse?

LE COMTE.

Un peu gauche.

LE PRINCE.

Non, non... c'est timidité.....

LE COMTE.

Vous lui trouviez le ton leste.

LE PRINCE.

Ah ! je ne la savais pas mariée.

LE COMTE.

L'œil hardi.

LE PRINCE.

C'est-à-dire plein de vivacité... et puis, mon cher comte, à la première vue... lorsqu'on ne sait pas à qui l'on a affaire.... il est bien difficile d'asseoir son jugement.... Moi d'abord je ne prononce jamais sans appel.

LE COMTE.

Ainsi vous trouvez maintenant la duchesse...

LE PRINCE.

Gaie, aimable, spirituelle . . . ah ! Manchester, l'amour me vengera de tes épigrammes.

LE COMTE.

Mon Prince.... cette résolution....

LE PRINCE (*à part*).

Excellente idée !... la grâce du duc remise aux mains de la duchesse.... c'est cela, on ne sait pas jusqu'où peut aller sa reconnaissance....

LE COMTE.

Son Altesse combine son plan d'attaque.

LE PRINCE.

Je cours y rêver... sans adieu, comte de Betfort.

(*Il entre dans le cabinet.*)

SCÈNE XII.

LE COMTE (*seul*).

Peine perdue, mon Prince.... la duchesse ma regardé avec un air malin qui vous portera malheur!... Vous vous fiez sur votre rang, mais cela ne m'épouvante pas.... nous avons d'autres moyens de plaire. Je sais comme il faut s'y prendre avec les belles. J'ai été jeune, quoique je ne me sois jamais aperçu que ce fût un grand avantage.....

AIR : *J'en guette un petit de son âge.*]

Courtisant la brune et la blonde,
Jadis, par mes soins imprudents,
Je faisais peur à tout le monde
Et j'effrayais jusqu'aux mamans.
Mais comme avec l'âge on raisonne,
Lorsque je poursuis un tendron,
Je sais m'y prendre de façon
Que je ne fais peur à personne (*bis*).

J'entends du bruit... c'est sans doute la Duchesse.

SCÈNE XIII.

LE COMTE, LORRY (*toujours en femme*).

LORRY (*à part*).

Rochebrune n'y est plus, nous pouvons reparaître.

LE COMTE (*de même*).

Le Prince a raison, elle gagne à être vue deux fois.

LORRY (*à part*).

C'est celui qui extravague!... (*haut*) On a une peine infinie à se défaire de cette espèce de gens!... pardon si je vous ai laissé seul.

LE COMTE.

Seul! on ne l'est pas, madame, lorsqu'on s'occupe de vous!

LORRY.

De moi!

LE COMTE.

Oui, madame! et j'avouerai que dans les différens pays que j'ai parcourus, je n'ai jamais rencontré aucune femme qui pût vous être comparée, et cela n'a rien d'étonnant.

AIR : *Corneille nous fait ses adieux.*

Des Espagnoles j'ai souvent
Entendu vanter la noblesse.
Des Italiennes le talent
A souvent charmé ma tendresse.
Les Françaises sont, entre nous,
Des femmes comme on n'en voit guère :
Mais pour en trouver comme vous
Il faut venir en Angleterre.

LORRY (*minaudant*).

Toujours galant.

LE COMTE.

Il ne m'a fallu qu'un instant pour vous voir, vous aimer, vous adorer...

LORRY.

Comment croire à une passion aussi subite!

LE COMTE.

N'avais-je pas déjà entendu parler de la charmante Duchesse de Manchester...

LORRY (*à part*).

Est-ce qu'il me prend pour ma maîtresse ?

LE COMTE.

AIR : *Vaud. de l'Écu de 6 francs.*

Je ferai cesser la disgrâce
Dont gémit long-temps votre époux ;
Mais lorsque j'obtiendrai sa grâce,
Aurai-je la mienne de vous (*bis*).
Ne rejetez pas mon hommage,
Quand je le rends à la beauté.
Payez-moi de sa liberté
En partageant mon esclavage. } (*bis.*)

(*Pendant ce couplet Alphonse, Emeric et Gustave paraissent au fond dans la galerie.*)

LORRY.

Que dites-vous, seigneur?

LE COMTE.

Comptez sur moi, Duchesse, mon crédit auprès de Son Altesse, et les sentimens que vous m'avez inspirés plaideront si éloquemment votre cause que je réponds du succès.... mais que je puisse au moins espérer.... (*il lui prend la main*) — qu'un service aussi important me donne quelques droits à votre amitié.

LORRY.

Seigneur.... ce langage !

LE COMTE.

Est celui d'un amant passionné qui jure à vos genoux...

(*Les trois pages rient aux éclats et disparaissent*).

LORRY (*d'un air inquiet*).

Ce sont mes pages... S'ils vous voyaient... de grâce, éloignez vous...

LE COMTE.

J'obéis, mais laissez-moi me flatter....

LORRY.

Puis-je vous en empêcher?

LE COMTE (*à part*).

Elle est charmante... Le prince peut venir quand il voudra.

(*Il entre dans le cabinet.*)

SCÈNE XIV.

LORRY (*un moment seul*).

Me prendre pour la duchesse, c'est trop fort; voilà un amant auquel il faut que je donne congé! Ma foi, j'aurais cru mon rôle plus difficile. Mais voici mes camarades.

SCÈNE XV.

LORRY, EMERIC, ALPHONSE ET GUSTAVE.

ALPHONSE.

AIR : *Du Rénégat.*

Nous venons t'offrir un renfort.

LORRY.

Parle plus bas, je t'en supplie.

ALPHONSE.

Il faut nous apprendre d'abord
Comment va notre comédie ?

LORRY.

Notre amoureux est plein d'attention,
Et j'ai reçu sa déclaration.

ENSEMBLE.

Amis, nous devions nous attendre
A d'aussi rapides succès ;
Un page toujours a su prendre
Les courtisans dans ses filets. (5 *fois.*)

ALPHONSE.

Et ces étrangers sont?

LORRY.

Des officiers de la suite du prince royal.

ÉMERIC (*étonné*).

Du prince royal!

LORRY.

Très-bien avec leur maître, qui m'ont offert leur

protection, et jusqu'à celle de son altesse. Ainsi, messieurs, un peu de respect pour la favorite.

ÉMERIC.

Parbleu! je voudrais bien les voir; je dois les connaître : l'année dernière j'allais si souvent à la cour.

LORRY.

Regarde à travers la serrure de ce cabinet.

ÉMERIC (*va regarder*).

Ah! mon dieu!

ALPHONSE.

Qu'est-ce qu'il y a donc?

ÉMERIC.

Nous sommes perdus.

ALPHONSE.

Perdus!

LORRY.

Explique-toi!

ÉMERIC.

C'est le prince royal lui-même.

ALPHONSE.

Le prince royal!

ÉMERIC.

Et le comte de Betfort le plus grand original des trois royaumes.

LORRY.

Est-il possible?

ÉMERIC (*regardant toujours à la serrure*).

AIR : *De la Clochette* (*me voilà*).

C'est bien lui!

LES TROIS AUTRES PAGES.

Quoi ! c'est lui ?

ENSEMBLE.

Ma surprise est extrême.

ÉMERIC.

C'est bien lui !

LES PAGES.

Quoi ! c'est lui ?

ENSEMBLE.

Et notre stratagême
Va nous perdre aujourd'hui (*bis*).
C'est bien lui (*bis.*)
Ma surprise est extrême.
C'est bien lui (*bis*).

Tous les quatre l'un après l'autre.

C'est bien lui !

LORRY.

Ah! ah! l'aventure est unique.

ALPHONSE.

Oui, oui, ris; je ne sais pas comment nous allons nous tirer de là.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LE PRINCE.

(*Le prince entr'ouvre la porte du cabinet; il n'est vu de personne.*)

LE PRINCE (*à part*).

Que signifie cette gaîté?

LORRY.

Quand je me désolerais, cela ne servirait à rien, ce n'est pas notre faute si la mystification a pris ce tour-là!

LE PRINCE (*écoutant*).

La mystification?

LORRY.

La Duchesse s'absente, elle nous consigne; pour nous égayer, je propose de jouer la comédie; vous me chargez des rôles de femmes, l'un de nous chante une romance, il se trouve là à point nommé deux étrangers qui écoutent, et qui se prennent de belle passion pour un page.

LE PRINCE.

Un page... ah! les fripons.

ÉMERIC.

Oui, mais au lieu de les détromper, tu t'amuses à prolonger cette erreur.

LORRY.

Le vieux Rochebrune leur dit que ce château appartient à la duchesse de Manchester, ils me prennent pour elle, c'est charmant!

LE PRINCE (*toujours à part*).

Ce pauvre Comte de Betfort dans quelles mains est-il tombé!

ALPHONSE.

Que décidons-nous?

LORRY.

Mes amis, la duchesse ne trouvera pas le prince,

elle veut obtenir la grâce de son époux, il me vient une excellente idée. (*Le prince qui est sorti du cabinet, se fait entendre des pages.*)

(*Lorry reprend son rôle en apercevant son altesse.*)

Alphonse, Emeric, veillez à ce que ces étrangers ne puissent se plaindre de leur séjour dans mon château.

ALPHONSE (*souriant*).

Oui, Madame la duchesse. (*Il sort avec Gustave.*)

SCÈNE XVII.

LE PRINCE, LORRY.

LE PRINCE (*à part*).

Voyons un peu comment il soutiendra son rôle.

LORRY (*à part*).

Je ne sais, mais je suis moins hardi que tout-à-l'heure.

LE PRINCE (*s'avançant*).

Pardon, Madame, je trouble peut-être vos méditations.

LORRY.

Milord.... votre présence ne saurait m'être importune.

LE PRINCE.

Je contemplais tout-à-l'heure l'étendue de cette propriété, elle est immense ; sa beauté est nécessaire pour vous faire supporter avec moins de peine la solitude à laquelle vous vous êtes condamnée.

LORRY (*à part*).

Il n'est pas désabusé.

LE PRINCE.

Et quand on possède un caractère aussi aimable, des talens aussi distingués....

LORRY.

Ah! Milord, laissons là mes talens.... je leur dois la pénible situation dans laquelle je me trouve....

LE PRINCE (*à part*).

Est-ce qu'il se repentirait déjà. (*haut.*) Votre situation?

LORRY.

Est affreuse... séparée d'un époux...

LE PRINCE (*à part*).

Bon! cela recommence. Monsieur le page ne manque ni d'adresse ni d'effronterie.

LORRY.

Et quand je pense que ce sont ces talens que Milord a la bonté de vanter, qui ont causé l'exil du Duc...

LE PRINCE (*à part*).

Voilà qui devient curieux. (*haut*) C'est vous qui avez causé l'exil...

LORRY.

De mon époux; oui, Milord.

LE PRINCE.

Expliquez-vous, de grâce!

LORRY.

Elevée au couvent, j'y ai contracté le goût de la poésie.

LE PRINCE.

Ah! vous avez été élevée au couvent... eh bien!

LORRY.

Eh bien! ces vers épigrammatiques contre les favoris de son altesse...

LE PRINCE.

Ces vers?

LORRY.

Ils sont de moi.

LE PRINCE.

De vous? (*à part*) Où diable veut-il en venir?

LORRY.

Vingt fois j'ai voulu aller à Londres me jeter aux genoux de son altesse, avouer mes torts, et réclamer la grâce de Milord duc...

LE PRINCE (*à part*).

Le détour n'est pas mal adroit.

LORRY.

Si le prince a puni bien rigoureusement une étourderie, un crime de l'esprit, ne pensez-vous pas qu'un pareil aveu calmerait sa colère et servirait les intérêts de Manchester?

LE PRINCE.

Oui, je conçois que la singularité de cet aveu...

LORRY.

Que sont, après tout, des vers contre quelques courtisans, qui les peignent comme vous les voyez peut-être, qui n'en disent pas plus de mal que vous n'en pensez sans doute.... faut-il pour une semblable bagatelle, se priver d'un serviteur fidèle; car, Milord, personne n'aime son prince, sa patrie...

LE PRINCE (*l'interrompant*).

Comme votre époux?

LORRY (*baissant les yeux*).

Comme le duc de Manchester... oh! si vous le connaissiez, combien mes éloges vous paraîtraient froids... il est adoré de tous ceux qui l'environnent; mais j'y pense, on dirait que la providence vous envoie ici pour le servir; vous approchez son altesse, daignez lui parler en faveur du duc de Manchester, je tombe à vos genoux.

LE PRINCE (*à part en souriant*).

C'est bon, tu vas y rester.

LORRY.

AIR : *Vaudeville de Turenne.*

Sa grâce est ce que je desire,
Dois-je renoncer à l'avoir ?

LE PRINCE (*à part*).

A ses dépens il me faut rire...
(*Haut*).
Madame, quelqu'un peut vous voir,
Sagement il faut tout prévoir.
Je crains pour vous la médisance.
Le duc est peut-être jaloux ?

LORRY.

Il me verrait à vos genoux
Sans redouter mon inconstance (*bis*).

LE PRINCE (*à part*).

Je le crois bien. J'étais loin de m'attendre à cette scène.

LORRY (*se relevant*).

Vous ne me dites rien?

LE PRINCE.

Lorsque je suis parti... il était question de la grâce...

LORRY.

Du duc?

LE PRINCE.

Précisément.

LORRY.

Et c'est peut-être vous, Milord, que son altesse a chargé du soin de la remettre à son épouse?

LES PAGES (*en dehors*).

Vive le comte de Betfort! Vive le comte de Betfort!

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, LE COMTE (*il entre précipitamment*).

LE COMTE.

Ah! les petits vauriens!

LE PRINCE.

Que veulent dire ces cris?

LE COMTE.

Ce sont les pages de madame, qui viennent de me reconnaître, je ne sais pas trop comment.

LE PRINCE.

En vérité!

LE COMTE (*bas au prince*).

J'ai remarqué parmi ces étourdis, le cousin d'une jeune personne...

LE PRINCE.

Que vous trompiez.

LE COMTE.

Mon prince, elle n'avait rien à me reprocher.

LE PRINCE (*d'un air moqueur*).

J'entends, cher comte,... cela doit vous arriver souvent.

(*En chantant ce couplet il regarde plusieurs fois Lorry.*)

AIR : *De la Robe et des Bottes.*

Se déguiser n'est pas chose facile
Vous l'éprouvez en ce moment;
Au village comme à la ville,
On vous reconnaîtra souvent.
Quand en amour on se montre infidèle,
Lorsque, par un plaisir nouveau,
On aime à tromper chaque belle,
Peut-on long-temps garder l'incognito. } (*bis.*)

LES PAGES (*en dehors*).

Vive le prince royal! vive le prince royal!

LE COMTE.

Mon prince, vous êtes aussi reconnu. Ah! grands dieux! voilà tous les gens du château.

SCÈNE IX.

LE PRINCE, LE COMTE, LORRY, ALPHONSE, EMERIC, GUSTAVE, GARDES-CHASSES et VALETS.

CHŒUR.

AIR : *De Joconde.* (*Entrée des Bohémiennes.*)

Mes amis, célébrons cet heureux jour (*bis*).
Dans ce château quelle ivresse,
Nous possédons son altesse :
Donnons-lui des gages de notre amour. (*bis.*)

LORRY (*feignant la surprise*).

Ah! mon prince, si j'avais su....

LE PRINCE (*prenant l'air sérieux*).

Je veux marquer ma présence en ces lieux par un acte de clémence, je vous accorde la grâce du duc de Manchester... Recevez-là des mains du comte de Betfort, dont l'amitié pour vous a triomphé de mon ressentiment.

LORRY.

Ah! prince!

LE COMTE.

Je vous le disais bien, Madame. (*A part à Lorry.*) Le duc aura sa liberté, et moi... (*Il lui remet un papier*).

LORRY (*au prince*).

Je suis pénétrée,... confuse...

LE PRINCE.

Cette grâce ne suffit-elle pas pour bannir votre chagrin? en auriez-vous par hasard une autre à me demander?

LORRY.

Moi, prince?

LE PRINCE.

Par exemple, celle d'un étourdi, qui profitant de l'absence de sa maîtresse...

LORRY (*à part*).

Il sait tout.

LE COMTE (*surpris*).

Qu'est-ce qu'il dit donc?

LORRY.

AIR : *De Julie ou le Pot de Fleurs.*

Cet étourdi, sans doute, est bien coupable,
Mais croyez qu'il est repentant;
De sa part c'est un tour pendable,
Je dois l'excuser, cependant. (*bis.*)
Ah! si, pour servir sa maîtresse,
Ce page a pu s'oublier un moment,
Il n'oublîra jamais, j'en fais serment,
Tout ce qu'il doit à votre altesse. (*bis.*)

(*Il tombe à ses genoux*).

LE PRINCE.

Dites-lui qu'en faveur de la preuve qu'il m'a donnée de son attachement pour ses maîtres je lui pardonne.

LORRY.

Quelle bonté!

LE PRINCE.

Et comme je veux lui épargner la tentation de commettre la même faute, annoncez-lui que je le fais sous-lieutenant....

LORRY.

Sous-lieutenant!... Quel bonheur!

LE PRINCE.

Dans le régiment de monsieur le comte.

LE COMTE.

Ah! je suis joué.

ALPHONSE (*à part*).

Si j'avais été plus hardi, je porterais l'épaulette.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, ROCHEBRUNE.

ROCHEBRUNE (*accourant*).

Le prince ici!... Où est-il? où est-il?

ÉMERIC.

Le voilà!

ROCHEBRUNE.

Mes étrangers de tantôt!

LE PRINCE (*avec bonté*).

Oui, mon vieux camarade.

ROCHEBRUNE.

Mon Prince, c'est trop de bonté. Enfin, j'en suis venu à mon honneur,... j'ai attiré son altesse au château de Manchester... Mes amis, entourons le prince, prions-le de nous accorder la grâce de notre maître.

LORRY (*la montrant*).

La voilà.

ROCHEBRUNE.

Hein! Qu'est-ce? Dieu me pardonne, c'est Lorry!

LORRY.

Lui-même qui passe au service du prince (*se retournant vers le comte.*) Mon colonel, j'attends vos ordres.

ROCHEBRUNE.

A quoi bon ce déguisement?

ALPHONSE (*à Rochebrune*).

On vous expliquera tout cela.

LE PRINCE.

C'est un tour de page.

ROCHEBRUNE.

Encore quelque mauvaise plaisanterie.

ALPHONSE (*à Rochebrune*).

Le prince la trouve bonne.

LE PRINCE.

Ne le grondez pas, il a fait une bonne action.

ROCHEBRUNE (*se prosternant*).

Mon Prince, il n'aurait rien fait du tout, que du

moment qu'il a l'approbation de votre altesse, je lui en fais bien mon compliment.

VAUDEVILLE.

AIR : *Vaud. du Duel et le Déjeûner.*

LE PRINCE.

Pour mieux parvenir dans ce monde,
Chacun suit un goût différent;
L'un applaudit et l'autre fronde,
L'un fait le sot ou le savant.
A votre âge, pour l'ordinaire,
Servant la gloire et le plaisir,
On fait bien plus qu'on ne peut faire :
C'est le moyen de réussir (*bis*).

ROCHEBRUNE.

Toujours actif dans ma jeunesse,
A chaque instant je m'agitais,
Je formais des projets sans cesse
Qui ne réussissaient jamais.
Prenant une marche contraire,
Quand l'âge est venu m'avertir,
J'ai resté long-temps sans rien faire :
C'est le moyen de réussir (*bis*).

LE COMTE.

De nos tables la symétrie
Envahit l'un et l'autre bout,
La droite est souvent mal servie;
La gauche ne l'est pas du tout.
Dans la salle à manger quand j'entre,
J'ai le dessein de m'arrondir,

Et toujours ma place est au centre,
C'est le moyen de réussir (1) (*bis*).

LORRY.

Savoir en chaque circonstance
Préférer l'honneur au pouvoir,
N'écouter que sa conscience,
Tout immoler à son devoir,
Sans aucun espoir mercenaire
Aimer son pays, le servir,
Quand dira-t-on, en Angleterre,
C'est le moyen de réussir ? (*bis.*)

ALPHONSE (*au public*).

On assure maison, richesse,
On assure jusqu'aux couplets,
Et, pour assurer une pièce,
On nous demande cent billets.
Ce soir, pour prévenir le trouble,
Sachant à quoi nous en tenir,
Nous en avons donné le double,
C'est le moyen de réussir (*bis*).

FIN.

(1) Ce couplet se passe à la représentation.

Laffillard, Eugène Hyacinthe.

JODELLE,

OU

LE BERCEAU DU THÉATRE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. DÉCOUR père, CHARLES HUBERT, ET ROCHEFORT;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 25 JUIN 1821.

PRIX, 1 FRANC 50 CENT.

PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

Éditeur des Œuvres de PIGAULT-LEBRUN et de PICARD,

PALAIS ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N° 51.

1821.

NOTICE HISTORIQUE

SUR

JODELLE, RONSARD ET LAPÉRUSE.

JODELLE.

Étienne Jodelle, seigneur de Limodin, naquit à Paris, en 1532, d'une famille noble; son goût pour les arts et surtout pour les lettres, le fit remarquer dès son jeune âge.

L'enthousiasme naturel que lui inspirèrent les poètes grecs et latins, lui fit naître l'idée d'imiter leurs compositions dramatiques. Blessé, avec raison, de ce qu'une dévotion mal entendue avait si long-temps soutenu en France le goût inconcevable des pieuses farces, appelées *mystères*; et nourri d'ailleurs de la profonde lecture des ouvrages de *Sophocle*, de *Ménandre*, de *Sénèque* et de *Térence*, Jodelle osa combattre le préjugé populaire en faisant paraître, le premier, une tragédie et une comédie régulières.

Cet auteur devait craindre de n'être pas secondé dans son entreprise hardie par les *Frères de la Passion* dont il allait incessamment renverser les tréteaux. En effet il eut mille obstacles à vaincre pour réaliser son projet; mais enfin, après avoir fait construire, sur ses plans, un théâtre dans la cour de l'hôtel de Rheims, sa *Cléopâtre captive* fut jouée en plein jour, devant Henri II et en présence d'une assemblée brillante et nombreuse.

Jodelle, qui n'avait encore que vingt ans, et qui était d'une figure très-agréable, se chargea du rôle difficile de Cléopâtre; ses amis, Jean de *Lapéruse*, Rémi *Belleau* et plusieurs autres se chargèrent de représenter les autres personnages.

La tragédie de *Cléopâtre*, regardée comme un chef-d'œuvre dans le temps où elle parut, et toute faible qu'elle nous semble aujourd'hui, obtint un succès extraordinaire, succès qui passa même les espérances de son auteur. S'il faut en croire Pasquier, qui assistait à cette représentation, « Le Roi donna » à Jodelle cinq cens escus de son espargne et luy fist tout » plein d'autres grâces, d'autant que c'était chose nouvelle » et très-belle et très-rare.

Ce même poète fit jouer plus tard *Didon se sacrifiant*; cette seconde tragédie, pleine de force, d'images et de vrai pathétique, et en cela bien préférable à *Cléopâtre*, est une heureuse imitation du quatrième livre de l'*Enéide* de Virgile. *Eugène* ou *la rencontre*, comédie en vers de huit syllabes, fut son second ouvrage représenté.

En 1558, (rapporte Beauchamps dans *ses Recherches sur les théâtres*) le Roi manda le 12 Février au Prévost des marchands, qu'il irait souper à l'Hôtel de Ville le jeudi gras 17 du même mois. Le Procureur du Roi de la Ville, connaissant l'extrême facilité de Jodelle, lui demanda une tragédie qui pût être représentée devant le Roi. Jodelle, pour être agréable à son souverain, composa dans l'espace de quatre jours seulement, une espèce de *Mascarade* intitulée: *les Argonautes*, à douze personnages et en vers Alexandrins. Il ne fut point seulement auteur dans cette circonstance, ce fut lui qui se chargea encore d'ordonner et de faire exécuter, sur ses dessins, les arcs de triomphe, figures, trophées, emblêmes et devises. Mais, malgré tous ses soins, cette fête lui attira beaucoup de railleries par la manière dont elle fut exécutée; la musique manqua, les acteurs jouèrent sans ensemble, lui-même qui, dans cette *Mascarade*, représentait *Jason*, resta court à la vue de tous ces contre-tems, surtout, quand au lieu de *deux rochers* qu'il avait ordonnés au peintre, il vit, arriver en scène, *deux clochers*. Cette méprise du décorateur fit rire le Roi

aux dépens du poète ; et, selon l'usage, toute la cour imita le Roi.

Les auteurs du tems se plurent à honorer dans leur jeune ami le fondateur de notre théâtre. A l'époque du carnaval de 1552, les poètes qui composaient *la Pléiade francaise*, réunis à beaucoup d'autres, allèrent passer quelques jours à Arcueil. Jodelle y était. Le hasard, selon *Binet*, dans *sa vie de Ronsard*, leur fit rencontrer un bouc ; aussitôt il leur vient dans l'idée de l'orner de fleurs et de le présenter à Jodelle à la manière des Grecs et comme pour imiter un sacrifice à Bacchus. Tous les convives firent des vers à propos de cette plaisanterie. Ronsard, entr'autres, en composa dans le genre des *Bacchanales* des Anciens, sous le titre de *Dythirambe à la pompe du bouc d'Etienne Jodelle, poète tragique*, et une autre intitulée *le Voyage à Arcueil.*

Doué d'une imagination ardente et d'une facilité inconcevable, Jodelle ne se contenta point d'être poète, il cultiva avec succès la peinture, la sculpture et l'architecture ; il excellait surtout dans l'art de l'escrime.

Préférant les plaisirs de l'amour à ceux de la gloire, l'indépendance et la liberté au commerce honteux de la flatterie et de la bassesse, Jodelle fut pourtant le favori de Henri II ; et, quoique dédaignant la grandeur et négligeant de faire sa cour, il eut encore le bon esprit de devenir l'ami de tous les seigneurs de son tems. Trop orgueilleux pour solliciter, trop philosophe pour être courtisan, Jodelle mourut en 1573, à l'âge de 41 ans, dans un état voisin de la misère.

RONSARD.

Pierre *Ronsard* reçut le jour en 1524, au château de la Poissonnière dans le Vendomois. Élevé à Paris, au collège de Navarre, il ne tarda point à s'appercevoir que quelques fois les sciences offraient des obstacles difficiles à surmonter ; il quitta donc ses études déjà avancées et devint page du

duc d'*Orléans*, qui peu après le donna à *Jacques Stuart*, Roi d'Ecosse. Revenu à Paris au bout de deux ans, il accompagna *Lazare Baïf* à la diète de Spire. Son étroite amitié avec ce savant lui inspira du goût pour les Belles-Lettres. Les Muses eurent bientôt pour lui des charmes infinis ; il les cultiva, et avec un tel succès qu'on le surnomma *le Prince des Poëtes.* Ayant remporté le prix des Jeux floraux, la ville de Toulouse lui envoya une *Minerve* en argent massif et d'un prix considérable. Ce présent fut accompagné d'un décret qui le déclarait *le Poëte français.* Ronsard, né courtisan, crut devoir offrir sa *Minerve* à Henri II ; ce Monarque parut aussi flatté de cet hommage du poëte, que le poëte aurait pu l'être de le recevoir de son Roi.

Marie Stuard aussi sensible au mérite de Ronsard que les Toulousains, lui fit cadeau d'un buffet fort-riche, surmonté d'un vase en forme de Rosier, représentant *le Mont Parnasse*, au haut duquel était un *Pégase* avec cette inscription :

A RONSARD, *l'Apollon de la source des Muses.*

On sait que ce contemporain de Jodelle et son ami fut le favori de cette malheureuse reine, mais non son amant.

Ronsard, lassé de vivre à la cour, se fit prêtre et accepta la cure d'Evailles non loin de son pays natal ; il prit les armes contre les Huguenots ; il s'en excusa pourtant, en disant que n'ayant pu défendre ses paroissiens avec la clef de Saint-Pierre, que les calvinistes ne craignaient ni ne respectaient, il avait pris l'épée de Saint-Paul, et se mettant à la tête de la noblesse voisine, avait garanti du pillage son église et sa paroisse.

On doit à *Ronsard* l'hymne *à la Promesse* qu'il dédia à *Catherine de Médicis*, un poëme des *Quatre saisons*, un autre intitulé : *la Franciade*, des *Odes*, des *Eglogues*, des *Sonnets*, et surtout des épigrammes, qui lui en valurent beaucoup d'autres de la part de *Rabelais*, son plus cruel ennemi.

Ronsard, quoique courtisan et fier de sa renommée, n'en fut pas moins poète, il mourut goutteux, infirme et valétudinaire, dans l'un de ses bénéfices, à Saint-Cosme-les-Tours, le 27 décembre 1583, à 61 ans,

LAPÉRUSE.

Angoulême fut la patrie de Jean de *Lapéruse*, l'un des intimes amis de Jodelle. On n'a de lui qu'une tragédie traduite de la *Médée* de Sénèque, avec des chœurs, et qui fut représentée en 1553, avec un grand succès. Lapéruse s'était astreint dans cet ouvrage au mélange exact de deux en deux rimes masculines et féminines. Cette règle a été généralement suivie depuis dans les tragédies et même dans la plupart des comédies. On doit aux soins de Gaucher Scévole de Sainte-Marthe, gentilhomme poitevin, autre poète du temps, l'impression de la tragédie de la *Médée* de *Lapéruse*.

Tous les historiens, en se taisant sur le jour de la naissance et sur celui de la mort de *Lapéruse*, accordent à cet auteur de l'esprit, beaucoup de vivacité et d'enjouement; il fut l'amant de plusieurs grandes dames de la cour, mais on ne dit pas ce qui lui en arriva.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
JODELLE, poète du tems de Henri II.		M. JULIEN.
RONSARD,	poètes, amis de Jodelle.	M. GUILLEMIN.
LAPÉRUSE,		M. ISAMBERT.
LE DUC DE NEVERS.....		M. HENRI.
LAGIRARDIÈRE, vieux financier....		M. FONTENAY.
HÉLOISE, sa pupille.....		Mlle VICTORINE.
Mme ROMARIN, servante de Jodelle.		Mme BRAS.

La scène se passe à Paris, chez Jodelle, en 1556.

JODELLE,

OU

LE BERCEAU DU THÉATRE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente un jardin fermé dans le fond par une grille; à droite est un pavillon saillant, avec fenêtre vis-à-vis des spectateurs; à gauche est un mur avec une petite porte. Derrière le mur est la maison de Lagirardière. Une croisée de cette maison donne sur la scène.

SCENE PREMIÈRE.

Au lever du rideau on apperçoit madame Romarin occupée à faire de la tapisserie sur le devant de la scène.

Madam ROMARIN, HÉLOISE.

HÉLOÏSE, *ouvrant sa croisée.*

Madame Romarin, êtes-vous seule?

Mad. ROMARIN.

Ah! c'est vous, mademoiselle Héloise! descendez, personne n'est ici que moi; je vais vous ouvrir la petite porte dont j'ai eu le soin de conserver la clef.

HÉLOÏSE.

Impossible, mon tuteur va rentrer; mais nous pouvons causer d'ici, ma bonne Romarin.

Mad. ROMARIN.

Dites plutôt votre ancienne gouvernante; car je m'honore de ce titre.

HÉLOÏSE.

N'est-ce pas en ce moment que l'on joue la tragédie de Cléopâtre, de monsieur Jodelle ?

Mad. ROMARIN.

Mon Dieu oui, et vous me voyez d'une inquiétude.... Mon pauvre maître... une tragédie, une première tragédie !

HÉLOÏSE.

L'entreprise est hardie, quel en sera le sort?... peut-être eût-il mieux fait de s'en tenir à ses rondeaux, à ses odes, à ses ballades, plutôt que de courir une chance...

Mad. ROMARIN.

Oui, mais s'il peut réussir, quelle joie, quel bonheur pour nous et pour vous, n'est-ce pas, mademoiselle?

HÉLOÏSE.

Dites pour tout le monde: il est si aimable.

AIR : *Puisque vous le voulez, Mam'zelle.*

Quoique l'ami de la satyre,
Il est fêté, chéri partout;
Des hommes s'il aime à médire,
On dit les dames de son goût.

Mme ROMARIN.

A votre nom, Mademoiselle,
Hier encor il a souri.
Monsieur Jodelle,
Oui, j'en fais le pari,
Serait un excellent mari.

Second couplet.

Ne calculant point sa dépense,
Mon maître la double toujours;
Et comme il est sans défiance,
Il croit les femmes sans détour;
Par une aimable et tendre belle,
Jamais il ne s'est cru trahi.

HÉLOÏSE.

Monsieur Jodelle,
Oui, j'en fais le pari,
Serait un excellent mari.

Mad. ROMARIN.

Certainement; mais en attendant qu'il devienne époux, sa Cléopâtre est aujourd'hui tout ce qui l'occupe.

HÉLOÏSE.

Je tremble pour le succès.

Mad. ROMARIN.

Il vous intéresse donc beaucoup ?

HÉLOÏSE.

Vous savez combien mon tuteur estime M. Jodelle ? N'est-il pas juste qu'à son exemple... mais, à propos, j'ai une triste nouvelle à vous apprendre.

Mad. ROMARIN.

Eh ! mon Dieu !

HÉLOÏSE.

Imaginez que mon tuteur, qui possède toute ma fortune, se croit en droit d'exiger....

LAPÉRUSE, *en dehors.*

Jodelle, Jodelle.

HÉLOÏSE.

Que vois-je ! messieurs Ronsard et Lapéruse. Adieu !

AIR *du vaudeville de Béranger.*

Près de sa vieille gouvernante,
Votre Héloïse reviendra,
Et du chagrin qui la tourmente
Bientôt elle vous instruira.

Mme ROMARIN, *à part.*

D'être en ménage son cœur grille,
Tel sera, je crois, son aveu ;
Dans les secrets de jeune fille
L'hymen entre toujours un peu.

SCÈNE II.

LAPÉRUSE, RONSARD, Madame ROMARIN.

LAPÉRUSE et RONSARD, *entrant.*

Jodelle, Jodelle !

Mad. ROMARIN.

Messieurs, votre servante.

LAPÉRUSE, *gaîment.*

De la joie, vive Dieu! Cléopâtre a réussi!

Mad. ROMARIN.

Serait-il vrai, messieurs?

RONSARD.

Oui, ma bonne Romarin, ton maître vient d'obtenir à l'hôtel de Rheims, et devant toute la cour de Henri II, le succès qu'il méritait. Quelle ivresse, quel enthousiasme, que de bravos! Le roi, le roi lui-même fait chercher en ce moment notre heureux ami, pour féliciter de vive voix le poète le plus fameux de nos jours.

Mad. ROMARIN.

Comment! mon maître parlerait au Roi, quel bonheur! c'est presque un quartier de noblesse.

LAPÉRUSE.

Grâce à Jodelle, notre belle France peut, dès ce moment, apercevoir le berceau du théâtre.

AIR *de la Sentinelle.*

Jodelle enfin, aussi sage qu'heureux,
Après Sophocle et le docte Euripide,
Auteur hardi, vient de gravir comme eux
De l'Hélicon le sentier trop rapide.
Dans l'art des vers il n'est plus écolier,
Le cœur humain est tout ce qu'il veut peindre;
Et, dans l'espoir d'un beau laurier,
Il marque le but le premier,
Et le premier il sait l'atteindre.

RONSARD.

Un siècle littéraire, mon cher Lapéruse, commence aujourd'hui. Un homme doué d'un génie supérieur projette de créer un genre de spectacle nouveau chez les Français....

LAPÉRUSE.

Imitant les Grecs et les Romains, il ouvre une nouvelle route à Melpomène; une tragédie sort de sa plume, il en distribue les rôles à ses amis....

Mad. ROMARIN.

Et il a le premier le plaisir de voir jouer son ouvrage devant son souverain.

LAPÉRUSE.

Quel honneur pour notre siècle!

RONSARD.

Quel triomphe pour Jodelle !

AIR *de la Rosière.*

D'un ton poétique,
Sa muse caustique,
Hardiment critique
Le fat revêtu.
Quand il nous corrige
L'honneur le dirige ;
Jamais il n'érige
Le vice en vertu.
De par Minerve,
Grace à sa verve
Que rien n'énerve,
Il est, par ses vers,
Un phénomène
Que Melpomène,
Dans son domaine,
Montre à l'univers.
L'homme qui spécule
Devant lui recule.
Pour le ridicule,
Il est sans pitié,
Mais si l'indigence
Vient, sans répugnance,
Dans son indulgence
Chercher l'amitié,
Ami fidèle,
Jamais Jodelle
N'a fui loin d'elle
Au jour du bonheur,
Toujours traitable,
Franc, équitable,
Chez lui sa table
Attend le malheur.
Quoique le Champagne
Sans cesse accompagne
Ses flacons d'Espagne,
Ce n'est point en vain
Qu'en plus d'une affaire,
De peur de mal faire,
Un ami préfère
Son cœur à son vin.
Près d'une tonne,
Rien ne l'étonne,
Le ciel s'il tonne
Double sa gaité,
Et sa folie,
Chère à Thalie,
Se multiplie
Près de la beauté.
La sombre tristesse
Qui chez une Altesse
Vient avec vitesse,
N'ose pas, dit-on,
Sous son toît rustique,
D'une main étique,
De sa porte antique
Tourner le bouton.
Auteur fertile,
Son joyeux stile
Verse et distille,
Au nom d'Apollon,
Plus d'un précepte
Qu'on intercepte,
Ou qu'on accepte,
Au sacré vallon.
Sa férule attrape
Quiconque le drape,
Et pour une grappe
S'il court au pressoir,
Pour mieux plaire à celle
Que son cœur harcèle,
D'un pied qui chancèle
Il court au boudoir.
Son infortune
Peu l'importune;
Sur sa fortune
Bien loin de trembler,
Il s'en dispense ;
A sa dépense,
Par fois, s'il pense,
C'est pour la doubler.
La France l'inspire,
Pour elle il soupire,
Pour elle il respire,
Et dans son grand cœur
L'amitié peut lire
Qu'en son beau délire,
Son amé et sa lyre
Sont tout à l'honneur.

Mad. ROMARIN.

Voilà bien son portrait !

RONSARD.

Après avoir joué le rôle de Cléopâtre, qu'il a rempli avec talent et dignité, il a disparu.

Mad. ROMARIN.

Pour éviter, j'en suis sûre, les complimens de cour qu'il n'aime pas.

RONSARD.

Et les courtisans qu'il n'aime guères.

Mad. ROMARIN.

Je n'y tiens plus; pardon, messieurs, mais il faut que je coure au-devant de lui.

LAPÉRUSE.

Allez, nous l'attendrons ici.

Madame Romarin sort.

SCÈNE III.

LAPÉRUSE, RONSARD.

LAPÉRUSE.

Ma foi, mon cher Ronsard, je crois que le succès colossal que vient d'obtenir Jodelle éclipse furieusement notre réputation littéraire.

RONSARD, *avec fierté.*

Pour la tienne, c'est possible, mais la mienne!

LAPÉRUSE.

Allons, toujours de l'amour-propre.

RONSARD.

Il m'est bien permis d'en avoir, vive Dieu! moi qu'on surnomme le prince des poètes! et à qui la ville de Toulouse vient d'envoyer une Minerve en argent massif..., mais toi, qu'as-tu fait? Une *Médée*, tragédie traduite de Sénèque!

LAPÉRUSE.

Ne me suffit-elle pas pour aller au temple de mémoire?

RONSARD.

Pour obtenir cet honneur, mon cher Lapéruse, les belles t'occupent trop et les muses trop peu.

LAPÉRUSE.

Raison de plus pour y parvenir promptement, puisque j'ai toutes les femmes pour m'y faire entrer.

AIR : *Depuis long-temps j'aimais Adèle.*

Les belles, j'ai lieu de le croire,
Me conduiront à l'immortalité :
Anacréon leur dut sa gloire,
Tibulle sa célébrité.
A leurs pieds faisant une pause,
Ton ami n'est pas le premier
Qui s'endormit sur une rose,
Et s'éveilla sur un laurier.

RONSARD.

Sans doute, toi, le sentimental par excellence, le Céladon par habitude. Tu blesses tous les cœurs, tu trompes toutes les femmes.

LAPÉRUSE.

Elles me le rendent quelquefois.

RONSARD.

Et combien comptes-tu de bonnes fortunes aujourd'hui?

LAPÉRUSE.

Une seule. D'honneur je me restreins. Celle que j'aime en ce moment est simple comme la nature, fraîche comme le printemps....

RONSARD.

Elles sont toutes comme cela avant le mariage.

LAPÉRUSE.

Enfin te le dirai-je, Héloïse a tout pour plaire.

RONSARD, *étonné.*

Héloïse! la pupille de M. de Lagirardière?

LAPÉRUSE.

Justement.

RONSARD.

En ce cas, mon ami, vois dans Ronsard un de tes plus dangereux rivaux.

LAPÉRUSE, *riant.*

Toi! sérieusement?

RONSARD.

AIR : *A soixante ans.*

Fiers d'unir la palme à la rose,
Au Permesse, tu le sais bien,
Hier nous étions quelque chose,
Mais aujourd'hui nous ne sommes plus rien.

LAPÉRUSE.

En vain le temple de mémoire
Nous était ouvert à moitié ;
Tu vivras trop pour notre gloire...

JODELLE.

Vous trop peu pour mon amitié.

JODELLE.

Monsieur le duc de Nevers, et vous tous, mes bons amis, je ne mérite point vos éloges.

LE DUC.

Si *Cléopâtre* commence votre réputation, mon cher Jodelle, votre comédie d'*Eugène* ou *la rencontre*, un jour la finira.

JODELLE.

Croyez, monsieur le Duc, qu'il naîtra des auteurs qui, plus heureux que moi, auront des droits à une plus juste célébrité.

RONSARD.

Qu'importe, mon ami ; qui imite peut se faire oublier, qui sait créer comme toi s'immortalise.

JODELLE.

La carrière dramatique est maintenant ouverte, un encens plus pur que le mien brûlera sans doute sur les autels d'Apollon.

AIR : *Combien de métamorphoses.*

Oui, l'avenir se découvre,
Pour nos poètes français
Le temple des muses s'ouvre,
Et j'y lis tous leurs succès.
Parmi ces auteurs fameux
Qui charmeront nos neveux,
Je vois un grand écrivain (1)
Dont le cœur est tout romain ;

(1) *Corneille.*

Annoblissant notre scène
Par un spectacle nouveau,
Cent ans après, Melpomène
Pleure encor sur son tombeau.
Plus tendre et non moins savant,
Un grand homme (1) le suivant,
Peindra la grandeur des rois,
Leurs amours et leurs exploits.
Les neuf muses réunies,
Porteront dans l'univers,
De ces illustres génies
Le nom, la gloire et les vers;
Mais de Thalie, à son tour,
Je vois s'embellir la cour.
Un grand poète (2) naîtra,
Aucun n'en approchera;
Il démasquera sans crainte
Les dévots, les usuriers,
Et se rira de leurs plaintes,
A l'abri de ses lauriers.
Tous nos petits courtisans
Recevront ses traits mordans;
Par lui, les maris trompés
Seront joués et dupés.
Oui, l'avenir se découvre,
Pour nos poètes français,
Le temple des muses s'ouvre,
Et j'y lis tous leurs succès.

LE DUC.

En attendant cette fameuse époque, Henri II ne vous en a pas moins nommé le Thespis français.

JODELLE.

Vous oubliez, monsieur le Duc, que sans le talent, comme acteurs, de Laperuse, de Remi Belleau, ma tragédie n'eût jamais été jouée peut-être que par les clercs de la basoche.

RONSARD.

Je t'ai applaudi de grand cœur, mais un seul homme m'a paru ne pas partager ton triomphe; c'est ton voisin, Monsieur Lagirardière.

JODELLE.

Ce vieux financier?...

LE DUC.

Dont les étourdis de la cour caressent la fortune et ridiculisent la personne?...

---

(1) *Racine.*
(2) *Molière.*

RONSARD.

Justement, Monsieur le Duc.

JODELLE.

C'est un fou qui n'aime et ne rève que ces pieuses farces qui outragent la dignité sans honorer les treteaux sur lesquels on les représente; les *mystères*, enfin.

LAPÉRUSE.

Tu as, dit-on, depuis quelque temps, fait tes adieux à la table de ce cher voisin.

JODELLE.

Oui, mais grâce à ce que vous appelez mon succès, il va bientôt venir souhaiter le bonjour à la mienne. Du reste ne disons pas de mal de monsieur Lagirardière, songez qu'il prend soin de la belle Héloïse.

LAPÉRUSE, *à part.*

De la belle Héloïse! Jodelle serait-il aussi mon rival?

JODELLE.

AIR : *Vaud. de la Somnambule.*

Ce tuteur, malgré sa sottise,
A des droits pour être fêté,
Les charmes de son Héloïse
Font excuser sa nullité.
Soit par amour ou par folies,
Heureux d'y trouver mon profit,
Quand les pupilles sont jolies,
Tous les tuteurs ont de l'esprit.

LAGIRARDIÈRE, *en dehors.*

Monsieur Jodelle, Monsieur Jodelle.

LE DUC.

Eh bien! Messieurs, notre poète le disait. Le voilà.

SCÈNE V.

Les Précédens, LAGIRARDIÈRE.

LAGIRARDIÈRE, *en-dehors.*

Ouf! je n'en puis plus. Bonjour, messieurs; monsieur le

Duc, j'ai l'honneur d'être... quant à vous, mon cher Jodelle, recevez mon compliment. Votre tragédie de Cléopâtre m'a fait la plus grande joie! Croiriez-vous que j'ai pleuré comme un enfant à cette fameuse scène, si longue, si drôle, si triste.. vous savez bien au moment où le petit animal...

LE DUC, *riant.*

Vous voulez dire l'aspic?

LAGIRARDIÈRE.

Justement; ah! que la reine a eu de grâce à mourir! quel plaisir! aussi votre ouvrage est-il un bijou, une perle, un diamant. Je ne m'y connais point, moi; mais c'est égal, vous avez fait un chef-d'œuvre; le roi l'a dit, le cardinal Duperron l'a répété, et à mon tour je le répète.

JODELLE, *à part.*

Encore un perroquet!

LAGIRARDIÈRE.

Mais, j'y pense, mon cher Jodelle; vous ici, lorsque le Roi vous fait chercher partout?

JODELLE, *surpris.*

Le Roi!

LAGIRARDIÈRE.

Eh! oui, Sa Majesté veut elle-même vous féliciter sur votre triomphe.

JODELLE, *avec enthousiasme.*

Quoi! on verrait Jodelle près de Henri II!

LE DUC.

Le génie et la puissance peuvent quelquefois se donner la main.

JODELLE.

Non, monsieur le Duc, je ne suis point fait pour augmenter le nombre des courtisans. Je veux être libre pour peindre leurs ridicules.

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Préférant ma modeste aisance,
Au brillant fracas de la cour,
Je garde mon indépendance
En m'éloignant de ce séjour.
Oui, d'Apollon la famille chérie,
Ne recherche point la faveur;
Mais l'obscurité du génie
Vaut bien l'éclat de la grandeur.

RONSARD, *à Jodelle.*

Cependant l'occasion est belle et tu devrais en profiter.

AIR : *A jeûn je suis trop philosophe.*

La fortune qu'en vain l'on blâme,
A des attraits qu'on doit chérir,
Et, sans honte, puisqu'elle est femme,
Après elle tu peux courir.
Ah ! que de gens, que la peine importune,
Ne verraient pas le malheur s'approcher,
Si, fatigués d'attendre la fortune,
Ils allaient gaîment la chercher.

JODELLE.

Tu me persuades et je vole vers la déesse qui m'attend.

LE DUC.

Je reclame l'honneur de vous présenter au Monarque. Je sais que Sa Majesté vous veut du bien, je sais encore qu'elle ne se bornera pas au seul plaisir de vous admettre près d'elle.

JODELLE.

Je vous suis, monsieur le Duc. Mes amis, comptez encore sur moi ; sur les marches du trône même je serai toujours Jodelle pour vous.

TOUS EN CHŒUR.

Jodelle,
Chacun de nous, etc.

Jodelle et le Duc sortent suivis des Seigneurs et du Peuple.

SCÈNE VI.

LAGIRARDIÈRE, RONSARD, LAPÉRUSE.

LAGIRARDIÈRE.

Ah ! messieurs, quel ami nous avons là. Non, vrai, si je n'étais pas moi je voudrais être lui.

LAPÉRUSE, *ironiquement.*

Je le voudrais aussi pour vous.

LAGIRARDIÈRE.

J'étais un peu brouillé avec lui, mais puisque le Roi le fait demander et lui veut du bien, je ne le quitte plus.

RONSARD, *avec ironie.*

L'aimable compagnie.

LAGIRARDIÈRE.

J'avais cru aussi un moment qui contait sornette à ma jeune pupille et c'est pour cela que j'avais cessé de le voir.

LAPÉRUSE, *à part.*

Jodelle est mon rival, plus de doute.

LAGIRARDIÈRE.

Mais aujourd'hui je n'ai plus de craintes... J'épouse, j'épouse...

LAPÉRUSE.

Vous?

RONSARD.

Vrai?

LAGIRARDIÈRE.

Oui, messieurs, demain Héloïse sera ma petite femme, ma petite compagne, mon petit ange.

LAPÉRUSE, *à part.*

Si j'y consens.

RONSARD, *à part.*

Si je n'y mets obstacle.

LAGIRARDIÈRE.

Et, à cette occasion, messieurs, vous pouvez me rendre un très-grand service. J'ai ouï dire que toutes les femmes raffolent des poètes; puisque vous l'êtes tous deux et que je ne le suis guère au même point, vous devriez bien vous amuser à me brocher quelques couplets en manière d'allégorie, d'emblème... Vous savez... Enfin, de ces couplets bien tendres que l'hymen improvise...

LAPÉRUSE.

Et que l'amour ne chante jamais... Eh bien! Ronsard, te sens-tu en verve?

RONSARD.

Et toi, mauvais plaisant?

LAPÉRUSE, *avec ironie.*

Vive Dieu! Pour monsieur Lagirardière il n'y a rien qu'on ne fasse.

LAGIRARDIÈRE.

Ah! que mon Héloïse me saura gré de cette attention particulière.

LAPÉRUSE.

AIR *du Vaud. de Callot.*

Pour charmer son ame attendrie,
Et flatter sa coquetterie,
Nous parlerons de vos ducats.

LAGIRARDIÈRE.

N'y manquez pas.

RONSARD.

Pour vous faire aimer davantage,
Afin de mieux suivre l'usage,
Nous célébrerons vos vertus.

LAGIRARDIÈRE.

Glissez (*bis.*), là-dessus.

RONSARD.

Même air.

Pour toucher le cœur de la dame,
Gaiment, dans votre épithalame,
Nous vanterons vos grands repas.

LAGIRARDIÈRE.

N'y manquez pas.

LAPÉRUSE.

Nous chanterons à perdre haleine
Votre joyeuse soixantaine,
Sans compter quelques mois de plus.

LAGIRARDIÈRE.

Glissez (*bis.*) là-dessus.

Or çà, messieurs, encore un mot. Ne dites pas, je vous prie, que les vers sont de vous. J'ai le projet de faire croire qu'ils sont de moi. L'idée est bonne, n'est-ce pas? Au yeux de mon innocente future, cela me donnera un certain relief. Je veux absolument, qu'en m'épousant, Héloïse croie épouser un homme d'esprit.

LAPÉRUSE.

Comment, monsieur Lagirardière, vous voulez la tromper à ce point?

LAGIRARDIÈRE.

Eh! morbleu! pourquoi pas? je prétends être un véritable auteur, moi.

AIR : *Autant fallait rester chez vous.*

Semblable réputation
De nos jours est si peu commune,
Que toute mon ambition
Est de tâcher qu'on m'en vende une.

RONSARD.

C'est une sottise, en effet,
De s'escrimer en vers, en prose,
A quoi bon faire quelque chose
Que l'on peut acheter tout fait.

LAGIRARDIÈRE.

Même air.

De même, à Cythère, l'on dit,
Que l'or vous conduit en cachette ;
Là, Messieurs, non moins que l'esprit,
L'amour se marchande et s'achète.

LAPÉRUSE.

A nos coquettes, en effet,
On ne fait plus l'amour, pour cause,
A quoi bon faire quelque chose
Que l'on peut acheter tout fait.

SCENE VII.

Les Précédens, Madame ROMARIN.

Mad. ROMARIN, *accourant.*

Ah! bon dieu! ai-je joué de malheur? chez M. Remi Belleau, personne; chez madame la comtesse Boulainvilliers, personne : mais enfin où est mon maître?

LAGIRARDIÈRE.

A la cour; oui, à la cour, rien que cela.

Mad. ROMARIN.

A la cour! Pour le coup je n'aurais point été le chercher là!

LAGIRARDIÈRE.

Ah! çà, mes très-honorés poètes, je compte toujours sur vous pour célébrer anacréontiquement ma noce... En échange de votre esprit je vous promets ma table; elle est bonne, je vous en préviens, ainsi c'est une affaire arrangée.

LAPÉRUSE, *ironiquement.*

Comptez sur moi. (*à part.*) Tu me le paieras, financier barbare.

RONSARD, *ironiquement.*

Je suis tout à votre service. (*à part.*) Vieillard incrédule, je te la garde bonne.

LAGIRARDIÈRE.

AIR : *Pantin, Pantin que j'aime.*

Adieu, adieu, j'espère,
Qu'en faveur
De mon ardeur,
De mon bonheur,
Chacun de vous va faire
Un couplet en mon honneur.
Avec vous, je me résume;
Oui, dans mon hôtel divin,
Jamais en vain
On ne vint
Tremper sa plume
Dans un flacon de mon vin.

Ensemble.

RONSARD, LAPÉRUSE.

C'est en vain qu'il espère,
Qu'en faveur
De son ardeur,
De son bonheur,
Chacun de nous va faire
Un couplet en son honneur.

LAGIRARDIÈRE.

Adieu, adieu, j'espère,
Qu'en faveur
De mon ardeur,
De mon bonheur,
Chacun de vous va faire
Un couplet en mon honneur.

La Girardière sort.

SCENE VIII.

Les Mêmes, excepté LAGIRARDIÈRE.

Mad. ROMARIN.

Qu'ai-je entendu! quoi, ce vieux fou oserait se marier? Eh! grand dieu! pourquoi faire?

LAPÉRUSE.

Pour être la dupe de Ronsard.

RONSARD.

Pour être le jouet de Lapéruse.

Mad. ROMARIN.

Comment! vous êtes tous deux ses rivaux? C'est trop de moitié! Et comment, s'il vous plaît, nommez-vous la belle que vous voulez ravir à notre vieux voisin?

LAPÉRUSE.

La jeune Héloïse.

Mad. ROMARIN, *avec exclamation.*

Mon élève, mon enfant chéri, deviendrait l'épouse de ce vilain financier! non, non, j'aimerais mieux servir l'un de vous.

RONSARD, *bas à Madame Romarin en l'attirant vers lui.*

Madame Romarin, j'aime Héloïse, son tuteur a la sottise de vouloir l'épouser malgré elle, et je compte sur vous pour la décider à fuir de chez lui aujourd'hui même.

Mad. ROMARIN, *riant d'un air surpris.*

Quoi! vous voulez?

RONSARD, *bas.*

Paix donc, ce fat de Lapéruse peut nous écouter.

Mad. ROMARIN.

Il suffit.

LAPÉRUSE, *bas à Madame Romarin en l'attirant, à son tour, vers lui.*

Madame Romarin, Héloïse raffole de moi, je veux être son époux; il faut que vous l'enleviez à l'instant pour mon compte.

Mad. ROMARIN.

Monsieur, y pensez-vous?

LAPÉRUSE, *bas.*

Silence! ce présomptueux de Ronsard peut nous entendre.

Mad. ROMARIN.

Je comprends.

LAPÉRUSE et RONSARD.

AIR : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Dans notre projet, si, pour cause,
Ce tuteur, par votre moyen,
Y perd aujourd'hui quelque chose,
Ma chère, vous n'y perdrez rien.

LAPÉRUSE, *donnant une bourse à* Mme Romarin.

Me servir n'est point une honte.

RONSARD, *de même.*

Pour m'appuyer, voici de quoi.

LAPÉRUSE.

Mais que faites-vous donc ?

Mme ROMARIN, *pesant les deux bourses.*

Je compte
Si vous pouvez compter sur moi.

Mme ROMARIN, *à part.*

Ensemble.

Dans leur vain projet, si, pour cause,
Notre tuteur, par mon moyen,
Y perd aujourd'hui quelque chose,
Héloïse n'y perdra rien.

RONSARD, LAPÉRUSE.

Dans notre projet, si, pour cause,
Ce tuteur, par votre moyen,
Y perd aujourd'hui quelque chose,
Ma chère, vous n'y perdrez rien.

Ronsard et Lapéruse sortent.

SCÈNE IX.

Madame ROMARIN, *seule.*

Ah ! monsieur Lagirardière, vous voulez ravir à la fois les biens, la main et le cœur de votre pupile. Pour les biens, soit, mais pour la main et le cœur, oh ! ce ne sera point... Entrons chez Héloïse et prévenons-la de l'amour de ces messieurs que je ne servirai certainement pas... Justement voici la clef de la petite porte. (*Elle va pour l'ouvrir.*) Dieu ! monsieur Jodelle ! Quel contretemps !

Elle remet la clef dans sa poche.

SCÈNE X.

JODELLE, Madame ROMARIN.

JODELLE.

Quel accueil! que de félicitations! mais j'étouffais à la cour .. Je ne respire qu'ici. Ah! je ne crains plus maintenant les épigrammes de mes rivaux. En vain ils avaient condamné mes premiers essais, mon talent a mûri et mon audace est justifiée.

AIR *de Gatayes.*

Un arbrisseau, faible encor sur sa tige,
Brave les coups de l'insecte orgueilleux,
Qui sur sa fleur se repose ou voltige
En la blessant de son dard venimeux.
En vain l'on croit que l'arbrisseau succombe,
Avec le temps sa vigueur reparaît,
L'automne vient, bientôt l'insecte tombe;
L'arbre produit les fruits qu'il promettait.

Ah! te voilà, Romarin.

Mad. ROMARIN.

Est-il bien vrai, mon cher maître, que vous ayez vu le Roi?

JODELLE.

Oui, ma bonne. Ah! quelle réception notre Souverain m'a faite! Qu'elle auréole de gloire semblait environner ma tête.

Mad. ROMARIN.

Quel honneur!

JODELLE.

Oui; mais aussi que de fumée!

AIR *de Turenne.*

Près du monarque je m'avance,
De toutes parts bientôt on m'applaudit;
Et, pour rapprocher la distance,
Du trône alors le prince descendit,
Et d'un air flatteur il me dit:
Oui, nous portons tous les deux des couronnes,
C'est à toi seul que tu les dois;
Comme roi si je les reçois,
Comme poète tu les donnes.

MAD. ROMARIN.

Je n'étais pas près de vous ! quel dommage.

JODELLE.

Et il a même encore daigné me donner cet écrit, par lequel il ordonne au cardinal Duperron de retirer de chez les libraires la satyre qu'il avait lancée contre moi.

MAD. ROMARIN.

Faut-il porter ce papier à l'hôtel de Monseigneur ?

JODELLE.

A l'instant même. Je vais sortir, à ton retour tu m'attendras.

MAD. ROMARIN.

Il suffit, monsieur. (*à part.*) Allons voir Héloïse en passant par la grande porte.

Elle sort.

SCÈNE XI.

JODELLE, *seul.*

Les marques d'amitié dont le Roi vient de m'honorer augmenteront, sans doute, mes nombreux ennemis... Qu'importe, Jodelle leur répondra sa Cléopâtre à la main. Oui, Henri II peut faire ma fortune, je le sais, il me l'a promis, mais qu'ai-je besoin de tout son or ? si je ne puis le déposer aux pieds de l'amour et de l'hymen. Ah ! chère Héloïse, pourquoi ai-je tant tardé à te faire l'aveu de mes sentimens. Sans doute il n'est plus temps, ton cœur a parlé pour un autre, tandis que mon destin est de t'adorer toujours... C'est toi, toi seule, qui m'as inspiré les plus beaux vers de mon ouvrage ; c'est encore à toi que ma nouvelle tragédie devra le succès qui l'attend. Au nom seul d'Héloïse, ma verve s'échauffe, Apollon m'inspire... Je ne sortirai pas et je vais ébaucher la principale scène de Didon, celle où elle se désespère du départ d'Enée.

Il entre dans le pavillon..

SCÈNE XII.

HÉLOISE, Madame ROMARIN *entrant par la petite porte de communication*; JODELLE *dans le pavillon.*

MAD. ROMARIN, *entrant la première et examinant partout.*

Entrez, mademoiselle, entrez; ne craignez rien, mon maître n'est point ici.

HÉLOÏSE.

En vérité, ma bonne Romarin, je ne reviens point de ma surprise! Quoi, messieurs Lapéruse et Ronsard ont cru que pour un peu d'or..

MAD. ROMARIN.

Je consentirais à vous laisser enlever, mais il se trompent. Oh! j'ai certain projet pour nous venger d'eux.

HÉLOÏSE.

Pour nous venger d'eux.

MAD. ROMARIN.

Oui, mademoiselle; mais j'ai cette lettre à porter... Attendez-moi ici, je vous dirai tout ce que je veux faire.

HÉLOÏSE.

Rester seule! chez monsieur Jodelle!

MAD. ROMARIN.

Encore une fois il est sorti.

AIR *du Tournois.*

De Ronsard, avant ce soir,
Et du tendre Lapéruse,
Je prétends, par une ruse,
Tromper l'amour et l'espoir.
En tromper deux, quel bonheur!
Déjà ma joie est extrême.

HÉLOÏSE, *à part.*

Ah! mon dieu, si mon tuteur
Pouvait être le troisième.

HÉLOÏSE.

Ensemble.

De Ronsard, avant ce soir,
Et du tendre Lapéruse,
De grace, par une ruse,
Trompez l'amour et l'espoir.

Mme ROMARIN.

De Ronsard, avant ce soir,
Et du tendre Lapéruse,
Je prétends, par une ruse,
Tromper l'amour et l'espoir.

Madame Romarin sort.

SCÈNE XIII.

HÉLOISE, JODELLE *dans le pavillon.*

JODELLE, *dans le pavillon.*

Quel beau sujet tragique !

HÉLOÏSE, *après un moment de silence.*

Me voilà donc encore chez monsieur Jodelle! C'est ici que je le vis pour la première fois. Je ne sais, mais j'éprouve, en ce lieu, un plaisir, une émotion! Pourquoi?... Je l'ignore.

AIR : *Faut l'oublier.*

De ses lauriers je suis jalouse,
Et plus son triomphe est brillant,
Plus j'aime à croire en m'éveillant,
Qu'un jour je serai son épouse.
Sa vue augmente mon bonheur,
Mais je crains qu'une autre maîtresse
Ne vienne m'enlever son cœur;
Ai-je pour lui de la tendresse?
J'en ai grand peur.

JODELLE, *à lui même, écrivant.*

Bien, très-bien!

HÉLOÏSE.

Même air.

Un mot de lui me plaît, me touche,
Aussi, sans trop savoir pourquoi,
Son nom chaque jour, malgré moi,
Passe de mon cœur sur ma bouche;

Mais s'il s'approche par malheur
Près de femme jeune et jolie,
Du dépit je sens la douleur;
Ai-je donc de la jalousie ?
J'en ai bien peur.

JODELLE, *élevant la voix.*

Bravo ! Jodelle, cela va bien !

HÉLOÏSE, *vivement.*

On a parlé dans ce pavillon!

JODELLE, *avec enthousiasme.*

O ma Didon, tu vas doubler ma gloire.

HÉLOÏSE.

C'est la voix de monsieur Jodelle. Grands dieux ! s'il me trouvait ici !..Évitonssa présence. La petite porte est fermée, que faire?

Elle se cache derrière la charmille.

JODELLE.

Ah! mon Héloïse, c'est toi qui as guidé ma plume.

HÉLOÏSE.

Il a prononcé mon nom.

JODELLE, *sortant du pavillon.*

Relisons ces vers que je viens de tracer.

» Amour, cruel amour !... esclave de ma foi,

HÉLOÏSE, *à part.*

Ah ! mon dieu ! qu'a-t-il donc !.....

JODELLE.

» J'avais, dans mon transport, tout oublié pour toi.

HÉLOÏSE.

Comme il se désole !

JODELLE.

» La raison qui me fuit, la raison que j'implore,
» En m'ôtant tout espoir, veut que je t'aime encore.
» Je te chéris, cruelle !..

HÉLOÏSE.

De qui parle-t-il ? Serait-ce de moi?

JODELLE.

Et, pour un autre hymen,
» Tu cours offrir ton cœur, ton amour et ta main.

HÉLOÏSE.

Plus de doute, il sait que mon tuteur va m'épouser.

JODELLE.

» Jouis de mes douleurs, souris à mes alarmes;
» Un être sans pitié ne peut verser de larmes.

HÉLOÏSE.

Qui aurait jamais cru qu'il m'aimait à ce point!

JODELLE.

» D'un œil sec verras-tu s'approcher le trépas
» Qui de mon cœur brûlant ne te bannira pas.

HÉLOÏSE, *soupirant.*

Que ne le disait-il plutôt.

JODELLE.

» L'amitié seule, hélas! l'amitié tutélaire,
» Viendra couvrir de fleurs mon urne funéraire;
» Mon amour avec moi va descendre au tombeau.

HÉLOÏSE.

Quel délire!

JODELLE.

» Un supplice effrayant, un supplice nouveau,
» Aux enfers inventé par la pâle Euménide,
» Pour mieux me délivrer d'une flamme perfide,
» Terminera ma peine, en terminant mes jours.

HÉLOÏSE, *effrayée.*

Grands dieux!

JODELLE.

» Adieu donc, c'en est fait, je te fuis pour toujours. »

Il fait quelques pas.

HÉLOÏSE, *effrayée.*

Que va-t-il faire? (*Au devant de Jodelle.*) Monsieur Jodelle, monsieur Jodelle, arrêtez.

JODELLE.

Que vois-je? vous ici, mademoiselle.

HÉLOÏSE.

Par pitié pour moi, ne vous tuez pas.

AIR *de Psyché.*

Ah! du soin de votre existence,
Sur moi daignez vous reposer;
Elle appartient toute à la France,
Vous ne pouvez en disposer.

Fier du succès qui nous enivre,
Ne cherchez plus à terminer vos jours ;
L'illustre auteur que la gloire fait vivre,
Doit vivre aussi pour les amours.

JODELLE.

Que voulez-vous dire, belle Héloïse?

HÉLOÏSE.

Ne me cachez rien, j'ai tout entendu; ah! s'il ne faut pour conserver vos jours que vous avouer que je vous aime, eh bien! oui, je le dirai ce mot, je le dirai.

JODELLE.

Quoi! chère Héloïse, vous m'aimeriez?

HÉLOÏSE, *avec émotion.*

J'espère maintenant que vous ne vous tuerez plus?

JODELLE.

Jamais je n'en ai eu la pensée. Mon sort est de vous adorer toujours.

HÉLOÏSE.

Mais tout à l'heure... à l'instant même...

JODELLE.

Je répétais une scène de ma nouvelle tragédie.

HÉLOÏSE, *confuse.*

Ah! malheureuse que je suis, que je m'abusais en croyant être aimée.

JODELLE, *vivement.*

Vous l'êtes en effet, charmante Héloïse, j'en fais le serment à vos pieds; et, grâce à l'aveu que vous venez de faire malgré vous, j'ose prétendre, dès aujourd'hui, au bonheur d'obtenir votre main.

HÉLOÏSE.

Hélas!

JODELLE.

AIR *de Téniers.*

L'astre brillant de la lumière
A vu mon succès solennel,
Et mon Héloïse, j'espère,
Ce soir va me suivre à l'autel.
En remportant cette double victoire
Du Roi j'aurai l'appui flatteur.
Quand mes succès me mènent à la gloire,
Que la beauté me conduise au bonheur.

Cédez, cédez, beauté bien tendre,
Honneur à l'amour financier.

CHŒUR.

Cédez, cédez, etc.

LAGIRARDIÈRE.

Pardon, mes chers amis, mais ce second couplet ne vaut pas le premier.

JODELLE, *prenant à son tour la chanson des mains de Ronsard, et regardant Héloïse.*

Même air.

Cet amant à barbe grise,
Qui veut vous sacrifier,
En amour, belle Héloïse,
N'est qu'un gothique écolier;
Cédez, cédez, beauté soumise,
Honneur à l'amour financier.

CHŒUR.

Cédez, cédez, beauté soumise, etc.

LAGIRARDIÈRE, *un peu fâché.*

Qu'est-ce à dire? amant à barbe grise, gothique écolier; pour qui me prenez-vous, messieurs les railleurs?

LAPÉRUSE, *ironiquement.*

Pour un vieillard fort aimable, mais à qui une trop jeune femme ne convient point.

LAGIRARDIÈRE.

Bah, bah, si vous saviez combien la petite raffole de moi, ah!

HÉLOÏSE, *à la croisée du pavillon.*

Quel mensonge.

LAGIRARDIÈRE.

Si je l'approche elle pleure, si je lui parle elle sanglote, et tout cela c'est de plaisir; oh je m'y connais, moi.

JODELLE, *riant.*

Quel tact.

LAGIRARDIÈRE.

Tenez, au moment où je vous parle, je gagerais dixmille pistoles qu'elle gémit, qu'elle soupire en attendant mon retour.

JODELLE.

Et bien, moi, s'il faut parler franchement, je n'en crois

rien et je doute même que vous soyez aimé ; je le demande à ces messieurs?

LAGIRARDIÈRE.

Aimé! fi donc, on n'aime pas les Lagirardière, on les adore, on les idolâtre! privilège de famille. Quant à moi, je vous dirai franchement que je n'ai point pour cette chère pupille l'amour d'un jeune homme de vingt ans...

HÉLOÏSE, *à la croisée du pavillon.*

C'est tout simple, il en a soixante.

LAGIRARDIÈRE.

C'est-à-dire l'amour que vous pourriez avoir pour elle vous, messieurs; c'est une petite folle, une étourdie, que j'ai élevée raisonnablement et que je me suis réservée personnellement.

RONSARD, *riant.*

C'est agir paternellement.

LAGIRARDIÈRE.

Malgré tout, je réponds d'elle.

LAPÉRUSE.

Or donc, si l'on vous disait que votre pupille a fait un autre choix.

LAGIRARDIÈRE.

Je ne le croirais pas.

RONSARD.

Si l'on ajoutait que, profitant de votre absence, elle a fui de votre demeure.

LAGIRARDIÈRE.

Je ne le croirais pas.

JODELLE.

Et si enfin on vous assurait qu'elle ne veut y rentrer que l'épouse d'un autre.

LAGIRARDIÈRE, *avec force.*

Encore une fois je ne le croirais pas; non, messieurs, non, non, encore une foi, non.

SCÈNE XIV.

Les Précédens, Madame ROMARIN.

Mad ROMARIN, *arrivant par la petite porte et feignant la surprise.*

Au secours, au secours, ah mon dieu!

LAGIRARDIÈRE.

Qu'y a-t-il?

Mad ROMARIN.

Quel malheur! où peut-elle être?... Mlle Héloïse, oui, messieurs, Mlle Héloïse....

JODELLE.

Eh bien?

Mad. ROMARIN.

Vient d'être enlevée.

TOUS.

Enlevée!

LAGIRARDIÈRE, *surpris.*

Comment, ma pupille a osé fuir? moi, son futur époux.

LAPÉRUSE, *à part.*

Bon, grâce à cette vieille, l'enlèvement a eu lieu.

RONSARD, *à part.*

Bravo! Héloïse m'appartient.

JODELLE, *à part.*

Elle est ici et c'est pour moi.

Mad. ROMARIN, *riant à part.*

Ils sont tous trois mes dupes.

LAGIRARDIÈRE, *avec colère.*

C'est inoui, affreux, horrible!..

LAPÉRUSE et RONSARD, *riant.*

Vous deviez vous y attendre.

LAGIRARDIÈRE.

M'y attendre!.. Quelle idée.. Oui, messieurs, ou je me trompe fort, ou le ravisseur n'est pas loin.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LAGIRARDIÈRE.

Messieurs, Oui, plus j'y pense,
On cherche à me tromper,
Et, dans cette circonstance,
Vous vouliez tous me duper.

JODELLE.

Le penser est une offense.

RONSARD, LAPÉRUSE.

Est une offense.
C'est nous juger mal, je croi.

LAGIRARDIÈRE.

M'enlever ma pupille, eh! pourquoi?

LAPÉRUSE.

Par amour, ma foi,
C'est moi.

RONSARD, JODELLE.

C'est moi, c'est moi.

LAGIRARDIÈRE.

Vous me raillez tous trois,
Je crois,
Mais, quoique bon, je suis sévère,
Redoutez tous ma trop juste colère.

JODELLE, LAPÉRUSE, RONSARD.

Que nous importe ici votre colère,

LAGIRARDIÈRE, *très-haut.*

Ma prudence est trompée;
Je vois la trahison;
Mais je porte une épée,
Et j'en aurai raison.

JODELLE, LAPÉRUSE, RONSARD, *riant.*

Quel fanfaron (*bis.*).

JODELLE.

Il faut finir cette dispute-là.

LAGIRARDIÈRE.

Je veux me battre ou qu'on me dise
Où peut être Héloïse.

HÉLOÏSE, *sortant du pavillon.*

Se battre! ô ciel!

LAGIRARDIÈRE.

Mais la voilà!
Comment elle était là!

JODELLE.

Vraiment elle était là !

RONSARD, LAPÉRUSE, Mme ROMARIN.

Comment elle était là !

HÉLOÏSE.

Mon cher tuteur.....

LAGIRARDIÈRE.

Retirez-vous.

HÉLOÏSE.

Jodelle sera mon époux.

TOUS, *excepté Jodelle.*

Ah ! qu'ai-je entendu... Que dites-vous ?

HÉLOÏSE.

C'est lui qui possède mon cœur,
C'est lui qui fera mon bonheur.

JODELLE.

C'est moi qui possède son cœur,
C'est moi qui ferai son bonheur.

Ensemble.

JODELLE, HÉLOÏSE.

Oh ! la bonne aventure,
Je bénis mon destin,
A présent tout m'assure
Que j'obtiendrai sa main.

LAPÉRUSE, RONSARD.

Quelle triste aventure,
Pour nos projets d'hymen,
A présent tout m'assure
Qu'il obtiendra sa main.

LAGIRARDIÈRE.

Quelle triste aventure
Pour mes projets d'hymen,
Mais, malgré tout, je jure
Qu'il n'aura pas sa main.

Mad. ROMARIN, *annonçant.*

Monsieur le duc de Nevers.

SCENE XIV.

Les Mêmes, LE DUC DE NEVERS, Seigneurs.

LE DUC.

Cher Jodelle, et vous monsieur Lagirardière, vous

voyez en moi le plus heureux des hommes. Sa Majesté m'a chargé de remettre à chacun de vous un billet écrit de sa main.

TOUS,

Un billet du Roi !

LE DUC, *à Jodelle.*

Henri II vous prévient qu'il accorde, sur sa cassette, au premier poète tragique, une pension de cinq cents écus.

LAGIRARDIÈRE.

Cinq cents écus! et la faveur du Roi!.. Monsieur Jodelle, je n'hésite plus, et, selon mon projet, ma pupille...

JODELLE.

Est à moi.

DE DUC.

Ainsi la fortune et l'hymen vous couronnent tous deux.

LAGIRARDIÈRE.

Ce qui me fâche, c'est que je ne serai ni poète, ni époux.

JODELLE.

Deux malheurs de moins, mais, pour vous consoler, je vous mettrai en scène sous le titre du *tuteur trompé*; cela vous illustrera.

LAGIRARDIÈRE.

C'est toujours quelque chose.

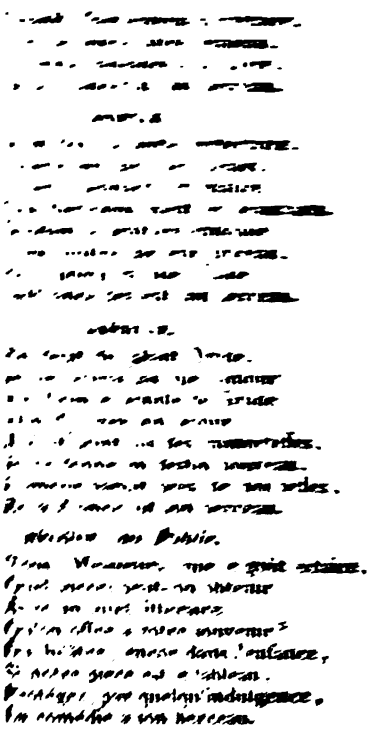
VAUDEVILLE.

AIR : *En naissant promis à Thalie.*

Si la scène fut avilie
Par des mystères criminels,
De Melpomène et de Thalie
Il a relevé les autels. (*Il désigne Jodelle.*)
Aux ténèbres de l'ignorance
Succède enfin un jour nouveau,
Et Jodelle prouve qu'en France
Le génie est à son berceau.

LE DUC DE NEVERS.

L'heureux Français que rien n'étonne,
Soit de myrthe ou bien de laurier,
Est toujours sûr d'une couronne,
Comme amant et comme guerrier.



FIN.

IMPRIMERIE DE HOUQUET, FAUBOURG MONTMARTRE.

UNE PROMENADE

A VAUCLUSE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Bayard, Jean François Alfred

UNE PROMENADE

A VAUCLUSE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. ***;

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 12 Juillet 1821.

PRIX : 1 fr. 25 c.

PARIS,
CHEZ Mme. HUET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Au Grand Magasin de Pièces de Théâtre anciennes et modernes,
Rue de Rohan, n°. 21, au coin de celle de Rivoli,
près le Palais Royal.
Et chez BARBA, Libraire, Palais Royal, derrière le Théâtre Français.
DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT, RUE DU CADRAN, N°. 16.

1821.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ALPHONSE, Comte de Provence. . . .	*M. Isambert.*
BLANCHE, Comtesse de Toulouse, promise à Alphonse.	*Mlle. Lucie.*
LE SÉNÉCHAL de la Comtesse.	*M. Fontenay.*
LORRIS, Page du Comte.	*Mlle. Victorine.*
LE BAILLI de Vaucluse (personnage d'un sentimental ridicule).	*M. Edouard.*
LAURETTE, jeune Villageoise de Vaucluse, maligne et rusée.	*Mlle. Clara.*
Villageois.	
Suite du Comte.	
Suite de la Comtesse.	

La Scène est à Vaucluse.

Le Théâtre représente, de chaque côté, quelques maisons d'un joli hameau : devant celle de Laurette est un banc de gazon, ombragé par de beaux arbres et par un saule pleureur. Dans le fond, une colline et la fontaine de Vaucluse.

UNE PROMENADE
A VAUCLUSE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

SCENE Ire.

LE BAILLI, LAURETTE, LES VILLAGEOIS.

LE BAILLI (1).

Oui, mes enfans, le Comte de Provence arrive aujourd'hui dans ces lieux. (*Avec importance.*) J'apprends que Monseigneur va au-devant de son auguste fiancée, la Comtesse de Toulouse, et doit, sur son passage, visiter ce vallon délicieux, où Pétrarque et Laure... Ah! dieux! (*Il s'attendrit.*) heureux vallon! tu vas de nouveau posséder deux illustres amans! plus heureux encore le Bailli sensible, (*Il regarde Laurette.*) ah! oui, trop sensible, qui doit les complimenter.

AIR : *Que n'avons-nous la verve heureuse.* (Amour et Mystère.)

Modeste au sein de la fortune,
Monseigneur, ce soir, au hameau,
Fuyant une pompe importune,
Doit arriver incognito.

LAURETTE.

Ah! que de gens, malgré leur importance,
Ponrraient encor bien mieux, dit-on,
Incognito voyager dans la France,
Sans pour cela changer de nom.

LE BAILLI, *aux Villageois.*

Je prépare à Monseigneur une petite fête improvisée, à laquelle je rêve depuis trois jours; je vous en ferai part en temps et lieu. Allez. (*Les Villageois sortent.*)

CHŒUR.

AIR : *A chanter, à danser.* (Le Château et la Chaumière.)
Que chacun s'apprête.

Pour fêter c't'heureux jour,
Préparons d'avance
Tout c'qu'inspire tour-à-tour
La r'connaissance
Et l'amour.

SCÈNE II.

LE BAILLI, LAURETTE.

LE BAILLI, *retenant Laurette qui veut sortir.*

Laurette, j'ai un secret à vous dire.

(1) Le Bailli, à qui son amour pour Laurette tourne la tête, a quitté, pour lui plaire, son costume de Bailli, et doit être vêtu d'un costume de troubadour, mais burlesque et ridicule.

LAURETTE.

A moi, monsieur le Bailli?

LE BAILLI, *à part.*

Diable! par où commencer? (*Haut.*) Laurette, comment me trouvez-vous sous cet habit?

LAURETTE.

Mais... (*A part.*) Allons, voilà ses folies qui vont recommencer.

LE BAILLI.

Vois, j'ai quitté pour toi mon costume de Bailli; cette couleur sombre et triste effarouche les amours; j'en ai pris un plus galant.

LAURETTE.

Eh bien?

LE BAILLI, *à part.*

Elle ne m'entend pas encore. (*Haut.*) Laurette, tu as un cœur?

LAURETTE.

Belle demande!

LE BAILLI.

Tu as un cœur, c'est certain, tu as un cœur... Ah! si j'étais Pétrarque. (*A part.*) C'est embarrassant. (*Haut.*) Je t'ai choisie pour être présentée à monsieur le Comte. (*A part.*) Ma foi! ça doit s'entendre.

LAURETTE.

Monsieur le Bailli, je vous en remercie.

LE BAILLI, *à part.*

Elle m'a compris; décidément je n'y tiens plus.

AIR: *Vaudeville des deux Edmond.*

1er. COUPLET.

En ce beau jour, ma jeune amie,
Que ta mine est fraîche et jolie!
Que tes regards sont séduisans!...

LAURETTE.

Je vous comprends. (*bis.*)

LE BAILLI.

Ah! quand je te vois, je vois Laure;
Pétrarque en moi respire encore...
Et je brûle pour tes appas...

LAURETTE.

Je ne vous comprends pas. (*bis.*)

2e. COUPLET.

LE BAILLI.

Mais bientôt l'hymen qui t'appelle,
Va t'offrir un mari fidèle,
Dans le plus tendre des amans.

LAURETTE.

Je vous comprends. (*bis.*)

LE BAILLI, *au comble de l'amour.*

Le vois-tu cet amant, ma chère,
Ivre du bonheur qu'il espère,
Déjà te presser dans ses bras...

(*Il passe son bras autour de Laurette.*)

LAURETTE, *le repoussant.*

Je ne vous c[illegible]s. (*bis.*)

LE BAILLI.

C'en est fait. Echo sentimental de Vancluse, réjouis-toi; Laure et Pétrarque vivent encore... Ma Laurette, dès ce moment, je vais graver nos chiffres sur tous les arbres que je rencontrerai; c'est sous leur frais ombrage que les jours, les heures... Ah! diable! à propos d'heure, le devoir m'appelle; adieu; le sentiment, la nature... tu m'entends, tu me comprends. (*A part, en sortant.*) Elle m'adore ou je ne m'y connais pas. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

LAURETTE, *seule.*

Tu m'entends, tu me comprends: le vieux fou! à son âge! je suis sûre qu'il se dit: est-elle innocente! est-elle simple, cette petite Laurette! Simple! allez, monsieur le Bailli, quand vous voudrez plaire, ressemblez à Lorris, le page de Monseigneur. Il n'en dit pas tant, lui, mais... Ce vieux Bailli, avec son amour... et puis ma mère, avec ses sermons... des sermons, ah!... (*Elle s'assied sur le banc de gazon, et se met à filer.*)

AIR *de Doche.*

Il faut, nous dit-on, respecter
L'expérience d'une mère,
Et toujours, sans lui résister,
Devant elle je sais me taire.
Dans le village, dieu merci!
On connaît mon obéissance...
Mais, hélas! quand pourrai-je aussi
Avoir un peu d'expérience?

Il y a huit jours que je ne l'ai vu. Ma mère est au château; il aurait bien dû le deviner. S'il était là... (*Elle soupire.*) Filons en l'attendant.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, LE SÉNÉCHAL. (*La Comtesse et le Sénéchal doivent, pour arriver sur la scène, descendre du coteau que l'on aperçoit dans le fond.*) LAURETTE. (*Elle file dans le bosquet et d'abord n'aperçoit pas la Comtesse.*)

LE SÉNÉCHAL.

Ouf! je n'en puis plus, et si Votre Altesse veut le permettre, nous nous reposerons un instant.

LA COMTESSE.

En vérité, Sénéchal, vous êtes un bien mauvais marcheur! déjà fatigué! au milieu de la promenade la plus délicieuse, et de ce vallon charmant de Vaucluse, où tout semble parler encore des deux amans qui naguère l'ont rendu célèbre!

LE SÉNÉCHAL.

Que Votre Altesse songe que nous n'avons pas encore déjeûné, et depuis deux heures qu'elle a quitté sa suite pour parcourir ce vallon, nous serions arrivés déjà au château voisin, où doit se célébrer incessamment votre hymen avec le comte de Provence, et où, sans doute, nous attend un repas splendide.

LA COMTESSE.

Eh bien! pour terminer gaîment notre promenade, je veux faire ici un déjeûner champêtre. Entrons dans cette chaumière.

LE SÉNÉCHAL.

Dans cette chaumière! qu'y trouvera-t-on? nous y mourrons de faim. De grâce, pensez à votre rang! qui reconnaîtrait sous ce costume l'héritière du comte de Toulouse? et moi-même, qui me prendrait ainsi déguisé pour le Sénéchal de Votre Altesse.

LA COMTESSE.

Mon dieu! Sénéchal.

AIR : *Vent brûlant d'Arabie.*

Pourquoi cet étalage,
Ce faste, ces apprêts?
Un grand doit au village
Briller par ses bienfaits.
L'habit n'est rien.

LE SENÉCHAL.

De grâce!...
Pour vous c'est fort bien dit:
Mais que de gens en place
Ont besoin de l'habit!

LA COMTESSE, *apercevant Laurette.*

Voici justement une jeune fille; elle aura peut-être des fruits et du laitage; que nous faut-il de plus?

LE SÉNÉCHAL, *à part.*

Quel déjeûner pour un Sénéchal!

(*Laurette, cachée jusqu'alors par le bosquet, aperçoit la Comtesse et le Sénéchal, et veut se retirer.*)

LA COMTESSE.

Ne craignez rien, mon enfant; vous voyez deux personnes un peu fatiguées d'une charmante promenade qu'elles viennent de faire dans ces environs, et qui...

LE SÉNÉCHAL.

Et qui meurent de faim.

LA COMTESSE.

N'avez-vous rien à nous offrir?

LAURETTE.

Oh! pardon, Madame.

AIR *nouveau de Doche.*

Pour vous servir,
Nous avons un bois solitaire,
De l'ombrage, de la fougère,
Des fruits et des fleurs à choisir,
(*Se tournant vers le Sénéchal.*)
Et tous les ans une rosière,
(*Elle fait la révérence.*)
Pour vous servir.

LE SÉNÉCHAL, *faisant la grimace.*

C'est très-restaurant... Voilà tout ce que vous avez?

LAURETTE.

Même Air.

Pour vous servir,
Ce soir nous avons une fête.
Pour le bal déjà tout s'apprête;

Nous danserons... Oh! quel plaisir!
(*Se tournant vers la Comtesse.*)
Paul sait jouer de la musette,
Pour vous servir.

LE SÉNÉCHAL.

C'est un bien joli talent, quand on a bien dîné.

LA COMTESSE, *souriant de la naiveté de Laurette.*

J'accepte vos fruits, mon enfant; et nous nous reposerons un instant dans ces lieux, car nous sommes encore éloignés du château.

LAURETTE, *vivement.*

Du château? madame serait-elle de la cour?

LE SÉNÉCHAL, *avec importance.*

Oui, nous en sommes.

LAURETTE, *vivement.*

Ah! (*La Comtesse fait signe au Sénéchal de garder l'incognito.*)

LA COMTESSE.

Y connaîtriez-vous quelqu'un?

LAURETTE, *regardant autour d'elle.*

Chut! oui.

LA COMTESSE.

Quelque parente?

LAURETTE, *soupirant.*

Oh non!

LE SÉNÉCHAL, *ironiquement.*

Quelque amant, vous allez voir celà.

LAURETTE.

Non, Monsieur, je n'ai pas d'amant; mais le page du Comte...

LA COMTESSE, *souriant.*

Ah! c'est la personne qui vous y intéresse.

LE SÉNÉCHAL.

Un page! peste de l'innocente!

LAURETTE.

Oh! ce n'est point un étourdi : il aura bientôt vingt ans; si vous saviez combien il m'aime!

LA COMTESSE.

Mais votre mère...

LAURETTE.

Elle ne le connaît pas; mais chut! S'il avait de l'esprit, il viendrait aujourd'hui. Hélas! il y a huit jours qu'il n'est venu à Vaucluse...

LE SÉNÉCHAL.

Huit jours! encore un infidèle.

LAURETTE.

Vous croyez.

LA COMTESSE.

Mais un page...

LAURETTE.

Oh! je ne le crois pas, moi; mais je vais bien le savoir. (*Elle détache de son sein une marguerite.*)

(*Lorris paraît dans le fond et se cache derrière le bosquet.*)

AIR : *Dans la vigne à Claudine.*

Viens, blanche marguerite,
Revenir mon destin.
Je t'effeuille, et plus vite
Mon cœur bat sous ma main.
Mon page est-il fidèle ?
M'a-t-il gardé son cœur ?
(*Avec douleur.*)
Plus ne viendra, dit-elle.
LORRIS, *sortant du bosquet et accourant près d'elle.*
L'oracle est un menteur.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, LORRIS.

LAURETTE.

C'est lui ! (*D'un air fâché.*) Ah ! vous m'avez fait une peur !

LORRIS, *d'un air inquiet.*

Ma Laurette !...

LAURETTE.

Ah ! mon Dieu ! quelle tristesse !

LORRIS.

Il faut sortir du hameau ; il faut te cacher.

LAURETTE.

Me cacher un jour de fête ! pourquoi donc ?

LORRIS.

Si on voulait m'enlever ton cœur... si quelque seigneur voulait te séduire.

LE SÉNÉCHAL.

Un petit jaloux.

LA COMTESSE, *au Sénéchal.*

Ils m'intéressent.

LE SÉNÉCHAL, *avec un souris forcé.*

Ils sont charmans. (*Il se retourne avec dépit.*)

LA COMTESSE, *avec bonté.*

Mais ne puis-je rien pour vous ?

LE SÉNÉCHAL.

Oui, nous vous protégerons.

LORRIS.

Eh quoi ! Madame, vous pourriez ?...

LA COMTESSE.

Je pourrais peut-être lui parler, à ce seigneur ; mais avant tout, son nom.

LORRIS.

Son nom ? surtout du mystère ! c'est le comte de Provence.

LA COMTESSE, *piquée*, ET LAURETTE, *avec un mouvement d'amour-propre.*

Le comte de Provence !

LE SÉNÉCHAL, *stupéfait.*

Le... le... le...

LORRIS.

[illegible]-même ; la [illegible] ta beauté est venu jusqu'à lui. A
[illegible] lieux [illegible]ue avec la comtesse de Toulouse,

aujourd'hui même il veut te voir. C'est moi qu'il a chargé de savoir si l'éclat de ta beauté répond à l'éloge qu'on lui en a fait partout. Je l'ai devancé de quelques instans ; et, sans plus tarder, il faut te dérober à ses regards.

LA COMTESSE, *rêvant.*

Ah ! M. le Comte !. . une idée !... (*A Laurette.*) Votre mère est absente ?

LAURETTE.

Oui, Madame. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! le Comte... mais c'est fort embarrassant.

LORRIS.

Juge si je dois trembler.

LA COMTESSE, *toujours rêvant.*

On pourrait.... (*Au Sénéchal.*) Sénéchal, que ma suite n'approche pas de ces lieux.

LE SÉNÉCHAL.

Madame...

LA COMTESSE.

Allez.

LE SÉNÉCHAL, *sortant.*

Je ne serai pas du secret ; maudit incognito !

LA COMTESSE, *au Sénéchal.*

Allez donc !

LE SÉNÉCHAL.

Encore un déjeûner flambé ! (*Il sort.*)

LA COMTESSE.

Pourquoi pas ?...

LORRIS, *tristement.*

Il est difficile de tromper le Comte ; mais, Madame, qui êtes-vous enfin pour oser l'entreprendre ?

LA COMTESSE.

Mon nom !... voici mon projet, qui ne vous intéresse pas moins que moi.

LAURETTE.

J'écoute.

LORRIS.

On vient, c'est lui !

LA COMTESSE.

Qui ?

LORRIS.

Le Comte lui-même... Laurette, Madame, dérobez-vous à ses regards.

LA COMTESSE.

Ah ! monsieur le Comte, la veille d'un mariage, vous cherchez encore des bonnes fortunes ! nous verrons.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LA COMTESSE, LAURETTE, LORRIS.

Trio de Doche.

Le Comte s'avance :
Déjouons ses vains projets ;
Pour femme / page qu'on offense,
Que la vengeance a d'attraits !

LORRIS, *tristement.*

Il est aimable, il est galant.

LAURETTE.

Ah! s'il me voit, je suis perdue!

LA COMTESSE.

Je devais espérer pourtant
Une plus douce entrevue.

(*Ils reprennent en chœur les quatre premiers vers.*)

LAURETTE, *sortant.*

Ah! mon Dieu! mon Dieu!

SCÈNE VI.

LORRIS, *seul.*

Il vient... je tremble! s'il veut la voir... cruel embarras. Allons, mon tour est arrivé.

AIR : *de Doche.*

Page galant, de belle en belle,
J'ai porté mon cœur et mes vœux,
Et près de femme peu cruelle,
J'ai ri de l'époux malheureux.
Mais quand à mon tour il faut craindre
D'être au nombre des attrapés,
Ah! combien je commence à plaindre
Tous les maris que j'ai trompés!

SCÈNE VII.

LE COMTE, LORRIS.

LE COMTE.

Eh bien! mon cher Lorris, tu l'as vue? que tu es heureux! si l'on m'a bien instruit, qu'elle doit être belle! c'est là qu'elle habite, sans doute; entrons.

LORRIS, *se jetant au devant de lui.*

Monseigneur... vous devez être fatigué... après une chasse aussi longue.

LE COMTE.

Fatigué près de cette beauté, de cette autre Laure, digne aussi, dit-on, par ses charmes, d'illustrer à jamais Vaucluse. *(Il veut entrer de nouveau.)*

LORRIS, *se jetant encore au-devant de lui.*

Eh! Monseigneur, qu'est-ce que cette simple villageoise, auprès de ce que la renommée publie de la comtesse de Toulouse? Bientôt, heureux époux de cette aimable princesse, vous venez dans un village...

LE COMTE.

La Comtesse de Toulouse... elle n'a rien, je parie, que de fort ordinaire; d'ailleurs ne doit-elle pas être ma femme? mais Laurette! mon cœur me dit que la nature n'a jamais rien formé de plus parfait; tiens, je l'adore déjà.

LORRIS, *à part.*

C'est celà, il l'adore. (*Haut.*) Tout chez elle est gauche, maladroit.

LE COMTE.

Eh! quel bonheur plus doux que de former un cœur novice, de l'habituer peu à peu à vous connaître, à n'aimer que vous.

LORRIS.

Son œil n'exprime rien.

LE COMTE.

L'amour l'animera.

LORRIS.

Elle est fière.

LE COMTE.

On la soumettra.

LORRIS, *à part.*

Allons, il en est fou.

LE COMTE.

Je brûle de la voir; entrons.

LORRIS, *faisant un nouveau mouvement pour l'empêcher d'entrer.*

Monseigneur!

LE COMTE.

Eh mais! quelqu'un sort; c'est elle sans doute.

LORRIS.

Je suis perdu! (*apercevant les déguisemens.*) Que vois-je! pourquoi ces déguisemens?

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, *sous les habits de Laurette*, LAURETTE, *déguisée en vieille*, LE COMTE, LORRIS.

LA COMTESSE, *bas à Laurette.*

De l'adresse!

LAURETTE, *bas à la Comtesse.*

J'y suis intéressée comme vous. (*Haut.*) Viens, Laurette, viens; il fait beau, je filerai et tu me chanteras un fabel.

LA COMTESSE.

Oui, ma mère. (*Feignant la surprise.*) Quels sont ces deux messieurs?

LE COMTE, *allant au-devant d'elle.*

Deux troubadours attirés par la beauté de ces lieux; tout ce qu'on a pu nous dire n'approche pas de la réalité. (*Il se rapproche encore de la Comtesse.*)

LAURETTE, *le séparant de la Comtesse.*

Vraiment! par ici, je vous prie. Oh! je connais nos troubadours! Beaux voyageurs, vous allez aux fêtes de la cour?

LORRIS.

On ne saurait les célébrer sans nous.

LAURETTE, *au Comte qui cherche à se rapprocher de la fausse Laurette.*

Et que dit-on du grand mariage qui se prépare?

LE COMTE, *avec un peu de distraction.*

Tout le monde est dans la joie.

LAURETTE.

Et le Comte! comme il doit aimer la Comtesse.

LE COMTE, *toujours de même.*

Mais il ne l'a jamais vue.

LAURETTE.

On la dit si belle.

LA COMTESSE.

Mais lui si volage !

LE COMTE.

Le Comte ! qui a pu vous abuser... (*Ici le Comte profite vivement de l'occasion pour passer près de la fausse Laurette.*)

LAURETTE, *se plaçant entre deux.*

Ah ! vous croyez qu'on nous a trompées.

LORRIS.

Quelle calomnie !

LE COMTE, *bas à Lorris et avec humeur.*

Tais-toi.

LA COMTESSE.

Il a, dit-on, un page qui suit son exemple.

LE COMTE, *étonné.*

Son page !

LA COMTESSE.

On prétend qu'il vient quelquefois en secret à Vaucluse.

LE COMTE.

Voyez-vous cela. (*Bas à Lorris.*) Voilà donc ce grand sujet de crainte ?

LORRIS, *avec malice.*

Mais il suit les grands modèles.

LAURETTE.

Hélas ! messieurs les Troubadours et les Pages, vous êtes tendres et séduisans ; on vous aime ; il est si doux d'aimer ! il est si doux d'être aimé ! et dans mon temps.

LA COMTESSE.

Eh bien, ma mère, dans votre temps ?

LAURETTE.

AIR *de Doche.*

Ah ! c'était un tems
Bien extraordinaire !
Jeunes amans,
Jeune bergère,
Ah ! c'était un tems
Bien extraordinaire,
Que le bon vieux tems !

Que j'aime à rêver, sous l'ombrage,
Au tems heureux de mes amours !
Point de traître, point de volage ;
Bien épris, on s'aimait toujours.
Belle plaisait à son aurore,
Et, fidèle à sa foi,
L'amant brûlait encore
Près d'une vieille... comme moi...

Ah ! c'était un tems
Bien extraordinaire !
Jeunes amans, etc.

LA COMTESSE, *à part, apercevant le Sénéchal.*

Dieu ! le Sénéchal ! nous sommes perdus.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, LE SÉNÉCHAL.

LE SÉNÉCHAL.

Les ordres de Votre Alt... de Votre Alt... (*Il reste muet d'étonnement ne voyant le déguisement de la Comtesse.*)

LE COMTE.

Quel est cet importun?

LORRIS.

Ah! c'est... c'est le Bailli du village.

LA COMTESSE, *vivement.*

Précisément! salut à monsieur le Bailli.

LE SÉNÉCHAL.

Moi! mais... Mad...

LA COMTESSE.

Eh bien! monsieur le Bailli, la fête sera-t-elle jolie?

LE SÉNÉCHAL.

Mais je...

LA COMTESSE.

Oui, n'est-il pas vrai?

LE SÉNÉCHAL, *avec un sourire forcé.*

Sans doute. (*A part.*) Que veut dire ceci?

LE COMTE.

Quel original! je l'aurais reconnu entre mille pour un Bailli.

LAURETTE.

Tout le monde jouera-t-il bien son rôle dans la surprise que l'on prépare au Comte?

LE SÉNÉCHAL.

Mais oui... excepté moi.

LE COMTE.

Oh! je le crois; monsieur le Bailli a tant d'occupation, élevé au premier rang, il le mérite, et son titre de Bailli.

LE SÉNÉCHAL.

Mon titre de Bailli?

LAURETTE.

La Comtesse sera-t-elle bientôt à Vaucluse?

LE SÉNÉCHAL.

La Comtesse?... elle doit-être arrivée.

LE COMTE.

Comment!

LE SÉNÉCHAL.

Sans doute; elle visite, dit-on, ces beaux lieux incognito avec son Sénéchal, las, affamé, et... (*A part.*) Je n'y comprends rien.

LORRIS.

En ce cas elle pourrait bien rencontrer le Comte Alphonse; on le dit aussi à Vaucluse.

LA COMTESSE.

Le Comte! qui peut l'attirer en ces lieux?

LE COMTE, *bas à Lorris.*

Ah! traître.

LAURETTE.

Je gagerais qu'il cherche quelque beauté.

LE COMTE.

Mais on dit qu'il l'a trouvée.

LA COMTESSE.

La fête va bientôt commencer; allons nous préparer.

LAURETTE.

Oui, rentrons.

LE SENÉCHAL, *à part.*

Je m'y perds.

Air : *Quatuor des Deux Jaloux.*

SENECHAL, *à part.*

Mais qui m'expliquera
Ce caprice de la Comtesse ?

LA COMTESSE, *au Sénéchal.*

Pour la fête déjà
Au village on s'empresse :
Adieu, le tems nous presse.

LAURETTE.

Adieu, le tems nous presse.

LORRIS, *à part.*

Je ris de leur adresse.

LE COMTE.

Quels yeux ! quelle finesse !
Je l'adore déjà.

LAURETTE.

Mais on vous reverra.

LORRIS.

Il s'enflamme déjà.

LA COMTESSE.

Je triomphe déjà.

LE SENECHAL.

Que veut dire cela ?

LE COMTE *à part.*

Elle rentre; si j'osais la suivre... guettons au moins l'instant de la trouver seule. (*Il la suit.*)

SCÈNE X.

LAURETTE, LORRIS.

LORRIS.

Le Comte est parti ! comme il est joué !

LAURETTE.

Ah ! Lorris, c'est mal; il paraît si doux.

LORRIS.

Lui !...

LAURETTE.

Je me repens de l'avoir trompé.

LORRIS.

[illegible] des regrets ? ah ! Laurette...

LAURETTE.

[illegible] comme.

LORRIS.

Que dis-tu ? garde-t'en bien ; tu sais qu'il cherche à te voir, qu'il t'aime avant de te connaître, qu'il te croit la plus belle...

LAURETTE, *avec coquetterie.*

Il me croit la plus belle ?

AIR : *Mais, ma mère, est-ce que j'sais ça.*

Ce n'est qu'à moi qu'il veut plaire,
C'est moi qu'il cherche en ces lieux.

LORRIS.

Trompé par cette étrangère,
Il ne trouble point nos feux.

LAURETTE.

Mais c'est pour moi qu'il soupire
Et qu'il lui prouve sa foi;
Il est bien triste de dire :
Tout cela, c'était pour moi!

LORRIS, *à part.*

Allons, elle va l'aimer. (*Haut.*) Laurette, garde ce déguisement encore un instant, je t'en supplie. (*Il se jette à ses genoux.*)

LAURETTE.

Le voici !

(*Le Comte paraît dans le fond, et aperçoit son page aux pieds de la fausse vieille.*)

LORRIS, *toujours aux genoux de Laurette.*

Ne nous trahissons pas.

AIR : *Gentille fiancée.* (du Fou de Péronne.)

Bonne vieille, j'implore
Le serment de ta foi;
Aline, je t'adore.

LAURETTE.

Je n'aimerai que toi.

LORRIS.

Ah ! d'un baiser bien tendre,
Payons ce double aveu.

LAURETTE.

Je puis le laisser prendre
Puisque ce n'est qu'un jeu.

LE COMTE.

J'admire son courage.
Quel honneur pour un page,
De réduire en servage
Un cœur de soixante ans!
Quels baisers ! quels momens!

Ensemble.

LORRIS ET LAURETTE.

Il rit de $\begin{matrix}\text{mon}\\\text{ton}\end{matrix}$ courage ;
Il $\begin{matrix}\text{me}\\\text{te}\end{matrix}$ plaint, je le gage,
D'être en si doux servage.

(*Il l'embrasse encore.*)

Ah! pour moi quels momens!

LORRIS.

2e. COUPLET.

Donne-moi cette rose.

LAURETTE.

Le Bailli grondera.

LORRIS.

Mon Aline...

LAURETTE.

Je n'ose.

LE COMTE, *riant.*

La rose y passera.

LORRIS, *arrachant la rose.*

Cesse de la défendre.

LE COMTE.

Elle y passe, morbleu !

LAURETTE.

Je puis la laisser prendre
Puisque ce n'est qu'un jeu.

Ensemble.

LE COMTE.

J'admire son courage.
Quel honneur, pour un page,
De réduire en servage
Un cœur de soixante ans !
Quels baisers ! quels momens !

LORRIS ET LAURETTE.

Il rit de mon / ton courage ;
Il me / te plaint, je le gage,
Ah ! pour moi quels momens !

(*Le Comte s'approche d'eux, Laurette feignant d'être effrayée de sa présense pousse un cri et s'enfuit.*) Ah !

SCÈNE XI.

LE COMTE, LORRIS.

LE COMTE, *ironiquement.*

Aux pieds de cette bonne vieille, séducteur.

LORRIS, *jouant la crainte.*

Monseigneur, je... je lui parlais.

LE COMTE.

Avec quel feu !

LORRIS.

C'est que... c'est que je l'aime.

LE COMTE, *riant.*

Tu l'aimes, malheureux !

LORRIS.

AIR *nouveau.*

Ma vieille doit me plaire ;
J'ai son premier amour,
Et mon cœur la préfère
Aux graces de la cour.
Allez, les demoiselles
De ce beau pays-là,
Plus brillantes, plus be[illegible]
N'ont pas tout ce qu'

Monseigneur, je l'adore; elle est d'une grâce, d'une amabilité... elle n'a pas soixante ans.

LE COMTE.

AIR : *De cet amour vif et soudain.* (Caroline.)

Entre nous, le choix est galant :
Quelle conquête pour un page!

LORRIS.

Pour mon cœur sensible et brûlant,
Ma bonne vieille n'a point d'âge :
D'amour tels sont les doux exploits ;
S'il efface la laideur même,
Monseigneur, on peut bien, je crois,
Rajeunir près de ce qu'on aime.

LE COMTE, *riant.*

Quoi! sérieusement...

LORRIS.

Sérieusement.

LE COMTE.

Eh bien, tu l'épouseras.

LORRIS.

Quoi! Monseigneur.

LE COMTE.

Oui, tu l'épouseras, j'y consens, je le veux; et pour tes noces je renonce à tous mes droits (*bas*), même au droit du seigneur.

LORRIS.

Ah! Monseigneur, que de bontés.

LE COMTE.

Encore un importun!... sortons; car je ne puis m'occuper que de Laurette. (*A Lorris.*) Toi, débarrasse-nous de cet original.

LORRIS, *à part.*

Dieux! le Bailli!

SCÈNE XII.

LE BAILLI, LORRIS.

LE BAILLI, *à part.*

Ah! voici sans doute quelqu'un de la suite de Monseigneur. (*A Lorris.*) Dites-moi, mon ami, je crois enfin l'avoir aperçu... (*Avec mystère.*) Il vient par ici!

LORRIS, *a part.*

De qui diable veut-il parler?

LE BAILLI.

Malgré son déguisement, j'ai tout de suite reconnu monsieur le Comte.

LORRIS.

Vraiment!

LE BAILLI.

Je suis physionomiste.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.* (Voltaire chez Ninon.)

Je reconnais un grand du monde
A son air un peu suffisant,
Au ton fier qu'il prend à la ronde,
A son esprit creux et pédant,
A l'orgueil qu'il laisse paraître;

Toujours impérieux, tranchant...

LORRIS.

Mon ami, vous devez souvent
Prendre le valet pour le maître.

LE BAILLI.

On s'y trompe quelquefois. (*Apercevant le Sénéchal.*) Eh! tenez, le voici!

LORRIS, *à part.*

Oh! la bonne rencontre! (*Haut.*) Justement c'est lui. (*A part.*) Amusons-nous.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LE SÉNÉCHAL.

LE SÉNÉCHAL.

Allons, il est écrit que je ne pourrai pas découvrir monsieur le Comte. (*A Lorris.*) Dites-moi, de grace, où pourrai-je trouver Son Altesse?

LORRIS, *bas, au Sénéchal.*

Chut!... c'est lui... (*Bas au Bailli.*) Vous êtes physionomiste, c'est bien lui.

LE SÉNÉCHAL.

Hum!... permettez, Monseigneur...

LE BAILLI.

Monseigneur! moi! monsieur le Comte veut plaisanter... il sait fort bien que je ne suis que le Bailli de Vaucluse.

LE SÉNÉCHAL, *à part.*

J'étais Bailli tout-à-l'heure, me voilà comte maintenant... qu'est-ce qu'ils ont donc aujourd'hui?

LE BAILLI.

AIR : *Vaudeville du Courtisan dans l'embarras.*

Ah! Monseigneur, cette tournure,
Cet air noble vous a trahi.

LE SÉNÉCHAL.

Ah! Monseigneur, cette figure
N'annonce pas un sot Bailli.
Non, vous êtes un prince habile.

LE BAILLI.

Monseigneur se moque, je crois.

LE SÉNÉCHAL.

Un Bailli n'est qu'un imbécille.

LE BAILLI, *saluant.*

C'est beaucoup trop d'honneur pour moi!

LORRIS, *riant.*

Oh! les bonnes dupes!

LE SÉNÉCHAL.

Même Air.

Je vois fort bien que Son Altesse
Veut s'amuser en ce moment;
Mais je ne suis, je le confesse,
Qu'un Sénéchal, tout simplement.

LE BAILLI.

Je vis vraiment de votre excuse;
Un Sénéchal souvent, je croi,

N'est qu'un pédant dont on s'amuse...

LE SÉNÉCHAL.

C'est beaucoup trop d'honneur pour moi!

LORRIS, *au Sénéchal.*

Il faudra bien qu'il se déclare. (*Au Bailli.*) C'est lui, ne cédez pas.

LE BAILLI, *s'inclinant.*

Puisque Monseigneur persiste...

LE SÉNÉCHAL.

C'est moi qui crains d'être indiscret.

LE BAILLI.

AIR : *Serviteur.* (des Deux Valentins.)

Monseigneur,
Je suis de tout cœur
Votre serviteur.

LE SÉNÉCHAL.

J'ai le même honneur.
Serviteur!
Je serai discret
Je vous en réponds d'avance.

LE BAILLI.

Sur votre secret
Je vous promets le silence.

LORRIS.

Il sont fous, je croi.

LE BAILLI.

Quel plaisir pour moi
De vous avoir vu!

LE SÉNÉCHAL.

De vous avoir reconnu.

LE SÉNECHAL ET LE BAILLI.

Monseigneu !
Je suis de tout cœur,
Votre serviteur!...
J'ai le même honneur.
Serviteur!

(*Ils sortent en se saluant.*)

LORRIS.

Serviteur!...
(*A part.*) Je ris de bon cœur
De leur double erreur.
J'en ris de bon cœur.
Serviteur!

(*Le Comte rentre.*)

LE COMTE, *rentrant.*

Elle ne paraît pas... Je suis d'une impatience... (*A Lorris.*) Eh bien! Laurette...

LA COMTESSE, *sortant de la chaumière.*

Bon! c'est lui.

LORRIS.

Monseigneur, la voici... (*A part.*) Courons exécuter mon projet!...

SCÈNE XIV.

LE COMTE, LA COMTESSE, *toujours sous les habits de Laurette.*

LA COMTESSE, *feignant de ne pas voir le Comte.*

Repassons mon compliment ; j'espère que Monseigneur sera content.

LE COMTE.

Comment ne le serait-il pas ?

LA COMTESSE, *jouant la surprise.*

O ciel ! (*Elle veut fuir.*)

LE COMTE.

Vous me fuyez ? ah ! Laurette...

LA COMTESSE.

Monsieur.

LE COMTE.

Que cette parure vous sied bien !

LA COMTESSE.

AIR : *Une surtout fraîche et jolie.* (d'une Visite à Bedlam.)

Aimables et cherchant à plaire,
Gentils bergers me font la cour ;
Mais les hommes, me dit ma mère,
Sont tous perfides en amour.

LE COMTE.

Mais il en est qui près des belles
Sont plus amoureux que fidèles.

LA COMTESSE.

Tre la, tre la !
On n'est pas dupe de cela.

2e. COUPLET.

Même Air.

LE COMTE.

Si pourtant seigneur moins volage
Vous faisait un tendre serment.

LA COMTESSE.

Le croire ne serait pas sage :
Ces messieurs en font si souvent !

LE COMTE.

Oh ! oui, mais j'en sais un, ma chère,
Bien moins léger, bien plus sincère.

LA COMTESSE.

Tre la, tre la !
On n'est pas dupe de cela.

LE COMTE.

Tant d'attraits sont déplacés au village ; venez, je veux vous conduire à la cour.

LA COMTESSE.

A la cour ? oh ! non.

LE COMTE.

Quelle raison ?

LA COMTESSE.

Ma mère me dit souvent qu'il y a du danger à la cour ; les seigneurs y sont aimables ; le Comte est volage, vous m'entendez ?

LE COMTE.

Le Comte ! qui peut vous avoir prévenue contre lui ? il est jeune ; il cherche à plaire ; la beauté le séduit quel que soit son rang ; il s'enflamme aisément ; loin de la cour dont il hait le faste et l'étiquette, c'est au village qu'il cherche le bonheur ; sa légèreté est-elle un crime ?

LA COMTESSE.

Comme vous le défendez ! il semble que vous parliez pour vous.

LE COMTE.

Je le connais... s'il fut volage, c'est qu'aucune femme n'avait pu fixer son cœur.

LA COMTESSE.

En vérité ?

LE COMTE.

Il cherchait la réunion des grâces, de la beauté ; il l'a trouvée, il est heureux, il sera fidèle.

LA COMTESSE.

Sans doute, la Comtesse va le fixer.

LE COMTE.

La Comtesse ? je ne le crois pas.

LA COMTESSE, *à part.*

Mais c'est affreux ! (*Haut.*) Partout on fait l'éloge de Blanche.

LE COMTE.

Une femme élevée à la cour ; qui se croit belle parce que ses courtisans n'ont cessé de le lui dire.

LA COMTESSE, *à part.*

Le portrait est flatteur. Mais patience !...

LE COMTE.

Ah ! si elle savait plaire comme vous.

AIR :

Comme vous, jeune et belle,
Si blanche a vos attraits,
Alphonse, heureux près d'elle,
Doit l'aimer désormais ;
L'aimer à la folie,
Et ne plus voltiger.

LA COMTESSE, *à part.*

Il me trouve jolie :
Il peut se corriger.

LE COMTE.

Peut-on vous voir sans vous aimer.

LA COMTESSE.

Vous m'aimez ?

LE COMTE.

A la folie... cet aveu...

LA COMTESSE.

Me fait bien plaisir.

LE COMTE.

Ah ! Laurette.

LA COMTESSE.

Puisque vous m'aimez et que vous connaissez le Comte, parlez lui donc pour son page et pour moi.

LE COMTE.

Bailli, pour vous conseler, je vous prends à ma cour; je vous fais écuyer tranchant.

LE BAILLI.

Écuyer tranchant! (*à part.*) Me voilà dans la bouche de Monseigneur!

LE SÉNÉCHAL.

Grace au ciel, plus d'incognito, ni de déjeûner champêtre!

VAUDEVILLE.

AIR *nouveau de Doche.*

1er. COUPLET.

LE SÉNÉCHAL.

Fin courtisan de ma province,
Je suis en défaut, c'en est fait:
J'ai pris ce Bailli pour un Prince,
Et le maître pour le valet.
Désormais je veux, par prudence,
Traiter tous les sots en amis...
Ne croyons pas à l'apparence;
Souvent les plus fins y sont pris } *bis en chœur.*

2e. COUPLET.

LAURETTE.

Qu'est-ce donc que le mariage?
Demain je serai du secret!
Mais hélas! je tremble; mon page
Tiendra-t-il tout ce qu'il promet?
Je l'accepte sans défiance;
Mais, dit-on, en fait de maris,
Ne croyons pas, etc.

3e. COUPLET.

LORRIS.

Chez la coquette, la parure
Retient l'âge qui fuit trop tôt;
Et l'art supplée à la nature,
Quand la nature est en défaut.
Sous la gaze de l'élégance,
Sous les fichus les mieux garnis,
Ne croyons pas à l'apparence, } *bis en*
Souvent les plus fins y sont pris. } *chœur.*

4e. COUPLET.

LE COMTE.

Voyez ce fanfaron terrible,
Toujours fier après le danger,
A l'honneur il paraît sensible;
C'est un Achille au pied léger.
Et pourtant quel air d'arrogance!
Pour les braves que de mépris!
Ne croyons pas, etc.

5e. COUPLET.

LA COMTESSE, *au Public.*

Nos Auteurs affrontent l'orage
Sur un esquif un peu léger;
Dans l'espoir d'un meilleur ouvrage,
N'allez pas les décourager.
Sur cet essai, que l'indulgence
Aujourd'hui dicte votre avis:
D'un succès qu'ils aient l'apparence } *bis*
Et nos Auteurs y seront pris.

FIN.

Artois, Armand d'

LA NINA

DE LA RUE VIVIENNE,

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. FRANCIS, DARTOIS ET GABRIEL,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 24 juillet 1821.

PRIX, 1 fr. 25 cent.

A PARIS,

Chez { DELAUNAY, Libraire, Palais-Royal, Galerie de Bois;
BARBA, Libraire, derrière le Théâtre Français;
MARTINET, Libraire, rue du Coq St.-Honoré.

1821.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
NINA, jeune Modiste;	M.lle Minette.
ARLEQUIN, son amant(1);	M. Laporte.
JUJUBE, Apothicaire, père de Nina;	M. Hypolite.
LA MÈRE LOLO, nourrice de Nina;	M.me Bras.
LUCRÈCE, jeune Modiste;	M.lle Pauline Geoffroy.
JACQUOT, paysan;	M. Guénée.
Quatre Modistes.	
Paysans et Paysannes.	

La scène se passe à Chaillot.

(1) On prévient MM. les Directeurs de province qui n'auraient pas d'*Arlequin* dans leurs troupes, que ce personnage peut être joué par un *comique*.

S'adresser, pour avoir la partition ou des airs détachés, à M. Doche, chef d'orchestre du théâtre du Vaudeville.

On trouve chez Martinet une jolie gravure qui représente M.lle Minette dans le rôle de *Nina*.

LA NINA

DE LA RUE VIVIENNE.

(Le théâtre représente un jardin : à droite, un bosquet; sur le devant, une petite colonne sur laquelle se trouve le buste d'Arlequin; à gauche, un banc de gazon auprès d'une petite table : on aperçoit sur la table des fleurs artificielles, une cornette, un chapeau de paille, une tête de carton, etc..... Au lever du rideau, plusieurs paysans et paysannes regardent du côté du bosquet, où Nina est censée endormie.)

SCÈNE I.ère

JACQUOT.

SILENCE, mes amis! la v'là dans un bon moment!

UN PAYSAN.

Tu crois?

JACQUOT.

Certainement, puisqu'elle dort..... Ecoutez..... on ne l'entend plus parler..... Ah! si elle pouvait rester comme ça long-temps!

AIR : *Dormez donc, mes chères Amours.*

Qu'ils sont malheureux les amans
Quand ils ont papas et mamans
Qui désapprouv'nt leurs sentimens!
Non, rien au monde ne console
Une fille qu' l'amour rend folle.
Pour être à l'abri des Amours,
Que ne peut-ell' dormir toujours!

CHŒUR.

Nina (*bis*), dormez, dormez, } (*bis.*)
Dormez toujours. }

(On entend appeler en dehors.)

Jacquot ! Jacquot !

JACQUOT se retournant.

Ah ! v'là sa nourrice !

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, LA MÈRE LOLO.

TOUS.

BONJOUR, mère Lolo ! bonjour, mère Lolo !

LA MÈRE LOLO.

Bonjour, mes enfans !.... vous faites bien du tapage !..... vous ne savez donc pas qu'un rien la réveille ?

JACQUOT.

Si fait qu' je l' savons ben ; aussi je nous tenons sur nos gardes. Je ne crions qu' tout bas !

LA MÈRE LOLO regardant du côté du bosquet.

Pauvre enfant ! qu'est-c' qu'aurait dit ça pourtant, il y a dix-neuf ans, quand elle était chez moi en nourrice ?.....

JACQUOT.

C'est vrai, mère Lolo.... Vous me direz quand les filles sont en nourrice, elles ne pensent pas aux amoureux. Mais à propos, vous nous aviez promis de nous raconter comment sa folie lui était venue ?

LA MÈRE LOLO.

Vous ne le savez pas encore ? tous les hahuris de Chaillot en sont instruits ; depuis les commis de la barrière des Bons-Hommes jusqu'aux gardes du bois de Boulogne, tout le monde en sait quelque chose : les gens d'esprit en parlent tout bas, les sots en jasent tout haut....

JACQUOT.

Alors, c'est étonnant qu'ça ne soit pas venu jusqu'à nous.

LA MÈRE LOLO.

Ecoutez, je vais vous raconter ça; c'est une histoire tout entière :

(Les paysans l'entourent.)

Air connu.

C'est l'amour, l'amour, l'amour,
C'te ronde
Qui court le monde;
C'est l'amour, l'amour, l'amour,
Qui la rend folle en ce jour.

Son pèr' qu'est épicier-droguiste,
De sa beauté voyant l'éclat,
La fit entrer chez un' modiste,
Pour lui donner un bon état.
La pauvre enfant, à peine
Installée au comptoir,
Chantait à perdre haleine,
Du matin jusqu'au soir :
C'est l'amour, l'amour, l'amour,
C'te ronde, etc.

Dans ces maisons, tel est l'usage,
Pour peu qu'elle ait de sentiment,
La demoiselle la plus sage
Doit avoir au moins un amant,
Qui, de la pauvre fille,
Sut, en doublant les feux,
La rendre si gentille
Qu'elle en eut bientôt deux.

(EN CHŒUR.)

C'est l'amour, l'amour, l'amour, etc.

LA MÈRE LOLO continuant.

Long-temps elle reste indécise
Entre ces deux amans chéris;
Du Français elle est très-éprise,
Mais le milord a bien son prix.

Tandis qu'elle balance,
Ils sont bien loin déjà:
Hélas ! de leur absence
Qui la consolera ?

TOUS.

C'est l'amour, l'amour, l'amour,
C'te ronde
Qui court le monde :
C'est l'amour, l'amour, l'amour
Qui la rend folle en ce jour.

LA MÈRE LOLO.

Cette pauvre Nina !..... elle a été tant tourmentée par les galans de tous les pays qui la courtisaient.... mais le fait est qu'elle n'a jamais aimé qu'Arlequin !

JACQUOT.

Mais que dit de tout ça le père de mademoiselle Nina ?

LA MÈRE LOLO.

M. Jujube ! que voulez-vous qu'il vous dise ? c'est un de ces honnêtes apothicaires comme on en voit tant..... Il se dit chimiste; mais l'fait est qu'il n'est qu'herboriste, et qu'il mange tous les jours son fonds... Mais, chut: le voilà! il a peut-être quelque chose à me dire, et votre présence le gênerait.

AIR *du vaudeville de la Visite à Bedlam.*

Vous pourriez le chagriner;
Il est un peu lunatique :
Il fait un temps magnifique,
Allez tous vous promener. (*bis.*)

JACQUOT.

Pour s'consoler il verra
Nos figur's riant's, j'espère...

LA MÈRE LOLO.

Mon cher, un apothicaire
Se moqu' bien d' ces figures-là.

CHŒUR.

Nous pourrions le chagriner;
Il est un peu, etc.

(Les paysans sortent.)

SCÈNE III.

LA MÈRE LOLO, JUJUBE. Il arrive par la droite.

JUJUBE regardant sortir les Paysans.

Qu'est-ce qui a fait entrer tous ces gens-là chez moi? Mère Lolo, je vous préviens que je veux faire évacuer mon jardin. Tous ces villageois curieux viennent regarder ma fille, comme on court voir l'albinos, ou l'automate qui danse sur la corde.

LA MÈRE LOLO.

Monsieur, ça l'amuse.

JUJUBE.

Ma fille n'est pas folle pour s'amuser!... Ha ça, voyons! va-t-elle un peu ce matin?

LA MÈRE LOLO.

Oui, monsieur Jujube, elle va.

JUJUBE.

Bon!... et a-t-elle déjeûné?

LA MÈRE LOLO.

Oui, monsieur; elle a mangé avec beaucoup d'appétit un fricandeau et une tranche de jambon.

JUJUBE.

C'est bon!

LA MÈRE LOLO.

C'est ce qu'elle m'a dit.

JUJUBE.

Et que fait-elle maintenant?

LA MÈRE LOLO.

Elle est sous ce feuillage, où je suis parvenu à l'endormir.

JUJUBE.

Avec quoi ?

LA MÈRE LOLO.

Avec un journal.

JUJUBE.

Un journal !... comment, un journal ici !... tu veux donc qu'elle ne guérisse jamais ?..... la politique se glisse jusque dans les jardins de Chaillot !... Je ne veux pas de ça, mère Lolo..... parlez-moi du *Moniteur des Ménages* et de la *Gazette de Santé !*.. et pas de politique.

AIR *de Mariamne.*

Chaque jour cette maladie
Chez nous fait des progrès nouveaux ;
C'est une affreuse épidémie
Qui troublera tous les cerveaux.
Mon tapissier,
Mon pâtissier,
Ma boulangère,
Ma jeune lingère,
Mon cordonnier,
Et mon portier,
Parlent des droits
Des peuples et des rois.
N'est-il donc pas un émétique,
Une rhubarbe, un quinquina,
Qui puisse, en purgeant ces gens-là,
Chasser la politique ? (*trois fois.*)

LA MÈRE LOLO.

C'est dit, monsieur, elle n'entrera plus.

JUJUBE.

Ah ! je suis un malheureux père !

LA MÈRE LOLO.

Vous ne l'êtes peut-être pas autant que vous le pensez ; sa folie passera.

JUJUBE.

Est-ce que ma fille aurait dû être folle d'amour, mère Lolo ?

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Je n'y conçois rien, franchement :
Une jeune modiste honnête
Tous les jours peut perdre un amant
Sans pour cela perdre la tête.

LA MÈRE LOLO.

Si l'amour pour ces tendrons
A des effets si peu commodes,
Faudra fair' des P'tites-Maisons
De tous les magasins de modes. (*bis.*)

JUJUBE.

Tu as du bon sens, mère Lolo..... mais n'avoir qu'un enfant, et lui voir battre la campagne..... c'est bien dur..... Enfin, je ne veux rien avoir à me reprocher; c'est pour elle que j'ai loué ce pied-à-terre à Chaillot; c'est pour lui faire respirer un air pur que je lui ai fait quitter la rue Vivienne.... Tu me diras qu'elle pouvait aller se promener dans le jardin du Palais-Royal, où elle aurait vu le jet d'eau qui va..... quand il y a de l'eau, et le canon qui part tous les jours.... quand il fait soleil.

LA MÈRE LOLO *se retournant.*

Silence !... je crois que je l'entends !

JUJUBE.

Qui ? ma fille ?

LA MÈRE LOLO *regardant le bosquet.*

Elle se réveille.

JUJUBE.

Ah ! si je pouvais l'embrasser !

LA MÈRE LOLO.

Vous savez bien qu'elle a peur de vous.

JUJUBE.

Mais enfin elle doit m'aimer.

LA MÈRE LOLO.

Elle ne convient pas de ça.

JUJUBE.

Parce que je suis son père....

LA MÈRE LOLO.

Elle ne convient pas de ça, je vous dis.

AIR *du vaudeville du comte Ory.*

La voilà,
Laissons-la.

JUJUBE.

Toi, compte d'avance
De ma part sur quelque don
Pour ta récompense.

LA MÈRE LOLO.

Bon!
Un cadeau!

JUJUBE.

Et fort beau.

LA MÈRE LOLO.

D'un apothicaire?

JUJUBE.

Cela peut se faire,
Mais
Cela doit se taire.
Paix!

ENSEMBLE.

La voilà,
Laissons-la, etc. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

NINA sortant du bosquet.

(Elle a une robe blanche, un tablier vert mis de côté; sa coiffure est en désordre. Elle entre précipitamment.)

HEIM!... qui est-ce qui m'appelle?... (L'orchestre joue l'air: *C'est l'amour.*) Ah! oui!.... c'est l'amour..... c'est sa voix..... (Elle écoute.) Non, c'est un orgue de Barbarie.... on n'entend que cela dans la rue Vivienne.... Il est quatre heures... il ne vient pas.... il se sera arrêté à manger des petits pâtés au passage du Perron..... lui qui passe toujours devant le magasin plutôt deux fois qu'une.... (Se retournant.) Plaît-il, madame! vous voulez un chapeau élégant.... Voilà ce qu'il y a de plus nouveau. (Elle prend un chapeau de paille qui se trouve sur le banc.) Voyez, il vous coiffe à merveille..... (Elle coiffe la tête de carton.) Demandez à M. votre mari.... ça n'est pas votre mari!.... Pardon, c'est que monsieur a bien la mine... Combien?... Quatre-vingts francs le dernier prix.... C'est trop cher?..... C'est en conscience..... nous ne savons pas surfaire.... On le passera de soixante francs..... mais nous n'y gagnerons rien.... Allons, prenez-le pour quarante francs. (A part, comme si elle parlait à ses compagnes.) Dites donc, mesdemoiselles, c'est le monsieur qui a payé... nous n'avons que vingt-quatre francs de bénéfice, mais nous nous rattraperons sur un autre article..... Ah! enfin, c'est lui..... voilà qu'il regarde par les carreaux..... Faisons semblant de ne pas le voir....

(Elle s'assied, et prend des chiffons.)

Air connu.

En revenant de la fête,
Filourette, filourette,
De la fête de Tivoli,
Filourette, filouri.

De la fête de Tivoli....
Un jeune homme fort honnête,
Filourette, filourette,
Me mène chez Tortoni,
Filourette, filouri.

Me mène chez Tortoni.....
Et m'offre de l'anisette,
Filourette, filourette,
Du parfait amour aussi,
Filourette, filouri.

Du parfait amour aussi!...

SCÈNE V.

NINA, JUJUBE, LA MÈRE LOLO.

LA MÈRE LOLO s'avançant.

Mademoiselle.....

NINA.

Ah! c'est toi, bobonne?... Tu vois, je suis chez Tortoni... je prends une glace avec ce jeune monsieur!... (Elle montre la tête de carton, puis elle se met à chanter comme si elle s'adressait à quelqu'un, et se tourne vers la tête à bonnets.)

AIR : *Romance de Mélina.*

Jeune Français, pour ta galanterie
Mon cœur te doit le plus tendre retour;
Jusqu'au tombeau compte sur mon amour;
Ah! punis-moi si jamais je t'oublie! (*bis.*)

LA MÈRE LOLO à part.

Allons, en v'là un autre à présent!

JUJUBE s'avançant.

Ma chère Ninette....

NINA le regardant.

Ya, ya, meinher..... mon petit baron, je vous assure que je suis fidèle.

Même air.

Quoi ! tu pourrais soupçonner ton amie !
Rassure-toi, trop aimable Prussien.
Je pris ton cœur, je te donnai le mien :
Ah ! punis-moi si jamais je t'oublie ! (*bis.*)

JUJUBE.

Que diable me chantes-tu là ?... je ne suis pas un Prussien...

NINA le fixant.

Non, non, tu n'es pas un Prussien !..... je te reconnais maintenant.... c'est toi, oui, c'est bien toi.

JUJUBE d'un air joyeux.

Enfin !....

NINA.

Même air.

Je te revois, doux charme de ma vie,
Je te revois, noble et beau Castillan ;
De t'adorer je t'ai fait le serment ;
Ah ! punis-moi si jamais je t'oublie ! (*bis.*)

JUJUBE.

Je suis un Castillan !... Tu es folle, ma chère Nina : pourquoi me dis-tu cela, à moi ?

NINA.

C'est que j'ai été sacrifiée par un barbare.

JUJUBE.

Ce barbare est votre père.

NINA,

Lui !...

JUJUBE.

Un pharmacien distingué.

NINA.

Il n'a jamais fait que des drogues ; je le renie....

JUJUBE à part.

Quelle pilule !

NINA.

Dites-lui cela de ma part. Adieu, je m'en vais; je reviendrai ce soir..... demain, après-demain, tous les jours ici.... (changeant de place.) Non, là-bas..... partout..... pour lui..... Oui, pour lui..... jusqu'à ce que je l'aie revu..... que j'aie retrouvé mon Arlequin, ou mon Anglais, ou un autre.... Adieu ! adieu !...

(Elle sort en faisant de grands gestes, et en fredonnant) :

Ah ! punis-moi si jamais je t'oublie ! (*bis.*)

SCÈNE VI.

JUJUBE seul.

ELLE a tout-à-fait perdu la raison: il faut que la cervelle d'une jeune fille tienne à bien peu de chose!

(On entend dans la coulisse.) Arrêtez ! arrêtez !... Qu'entends-je ?

SCÈNE VII.

JUJUBE, LA MÈRE LOLO, ARLEQUIN.

(La mère Lolo arrive tenant Arlequin par le collet, et le faisant avancer de force.)

ARLEQUIN se débattant avec la mère Lolo.

AIR : *Finissez donc, monsieur le militaire.* (Félix.)

Lâchez-moi donc,
Intrépide nourrice.

LA MÈRE LOLO.

Point de raison;
Il faut qu'on obéisse !
Je n'lâche pas.

ARLEQUIN.

Ah dieux ! quel bras !

JUJUBE.

Ciel ! quel bonheur extrême !
C'est Arlequin lui-même.

ENSEMBLE.

ARLEQUIN.	LA MÈRE LOLO.	JUJUBE.
Ne me tenez pas ;	Je ne lâche pas.	Ne le lâche pas.
Pour fuir, hélas !	Craignez ce bras.	Je tiens son bras ;
Non, je ne ferai pas	Non, vous ne ferez pas	Et qu'il ne fasse pas
Un pas.	Un pas.	Un pas.

ARLEQUIN.

Vous avez le poignet un peu fort, nourrice !

JUJUBE.

Ah, mon gendre ! mon beau-fils !

ARLEQUIN.

Votre gendre !

JUJUBE.

Tu n'es donc pas mort ?

ARLEQUIN.

Je ne le crois pas.... Et Nina ?

JUJUBE.

Tu l'aimes donc toujours ?

ARLEQUIN.

Ce n'est pas ma faute.

AIR : *J'ai long-temps parcouru le monde.*

J'ai couru jusqu'au bout du monde
Pour l'oublier ou trouver le trépas ;
Mais partout la brune ou la blonde
Me rappelaient tous ses appas :
Des Indiennes les doux visages,
Des Africaines les corsages,
Et je n'ai vu que les Sauvages
Qui ne me la rappelaient pas. } (4 *fois.*)

Enfin je l'aime à la folie.

JUJUBE.

A la folie! alors vous serez bien ensemble.

ARLEQUIN.

Comment?

JUJUBE.

Le bruit de ta mort, la disparition subite de milord Sterling..... Sa raison....

ARLEQUIN.

Elle est déménagée?...

JUJUBE.

Comme tu dis; elle est folle, mon ami, folle à lier.

ARLEQUIN.

Folle!... de qui?

JUJUBE.

De toi ou de l'autre; c'est ce que nous saurons bientôt, puisque te voilà.

ARLEQUIN.

Je veux la voir.

JUJUBE.

Elle ne te reconnaîtra pas.

ARLEQUIN.

Elle ne reconnaîtra pas Arlequin?

JUJUBE.

Pas plus toi qu'un autre.

ARLEQUIN.

Elle m'a donc tout-à-fait oublié?

JUJUBE.

Elle me parle souvent de toi. Tiens, regarde cette tête qu'elle a fait peindre comme ton visage....

ARLEQUIN.

En effet, on croirait que c'est moi!..... Quelle jolie attention!.... Elle n'est peut-être pas plus folle que tant d'autres!...

AIR : *Tôt, tôt, tôt.*

Que de fous!
Entre nous,
Les hommes le sont tous.
Jeune amant, vieil époux;
A tout âge,
De Moscou
Au Pérou,
De Paris à Corfou,
Le plus sage
Est encor fou.

Ces barbons, qui toujours
Comptent sur les amours,
Et ces pauvres maris
Qui jettent les hauts cris....
Que de fous! etc.

Ces chanteurs à tous prix,
Qu'on voit tant à Paris;
Ces acteurs des Français
Que l'on n'y voit jamais....
Que de fous! etc.

Et ces dilettanti,
Qui préfèrent un *si*
D'*il signor Rossini*
Aux accords de Grétry....
Que de fous!
Entre nous,
Les hommes le sont tous.
Jeune amant, vieil époux;
A tout âge,
De Moscou
Au Pérou,
De Paris à Corfou,
Le plus sage
Est encor fou.

Courons vite chercher ma chère Nina.

JUJUBE.

Un instant! il est bon qu'elle soit prévenue; reste là, je te l'ordonne, j'ose même t'en prier. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN seul.

Elle est folle, folle d'amour! et c'est moi qui suis cause... Diable d'épreuve! j'étais aimé, je veux savoir si elle me préférait à tout autre; je prends les habits d'un Anglais, je me présente comme un milord au papa et à la fille, qui ne me reconnaissent pas; je suis bien reçu de tous les deux; je deviens mon rival; je suis jaloux de moi-même. Dans mon désespoir, je fais une petite pacotille, je pars pour les Indes; je reviens plus riche et six fois plus amoureux, et je la retrouve folle, sans que je puisse savoir si c'est de moi ou de l'autre, de l'autre ou de moi, ou de tous les deux..... Povero!....

Air : *L'autre jour, la p'tite Isabelle.*

Ah! combien nous sommes à plaindre
De nous laisser prendre aux yeux doux
D'un sexe que chacun doit craindre!
Mais enfin c'est plus fort que nous.
On trouve une fille
Gentille;
On le dit;
La belle rougit;
Tant d'innocence
Nous met d'avance
En appétit.
Son jeune âge
Nous encourage....

(Parlant.)

On élève la voix, elle baisse les yeux; on lui serre la main, elle vous marche sur le pied, en disant: « Monsieur, finissez, je ne veux pas aimer. » Et voilà qu'elle nous aime pour se faire adorer, et qu'elle jure de nous garder dans son cœur, où nous restons tranquillement jusqu'à ce qu'un autre vienne.

(Reprenant l'air.)

Nous évincer.
O les femmes! dieux! quel dommage
Qu'on ne puisse pas s'en passer! (*bis.*)

NINA dans la coulisse.

Amour, amour,
Tu me tourmentes nuit et jour. } (*bis.*)

ARLEQUIN remontant la scène.

C'est elle ! comme elle a l'air égaré !... elle me fait peur... Elle vient par ici.... où me cacher ? ah ! sous ce berceau.

(Il se cache sous le berceau.)

SCÈNE IX.

ARLEQUIN, NINA.

NINA arrive lentement.

Toutes ces demoiselles sont allées aux jeux nautiques..... au canal de l'Ourcq....

ARLEQUIN à part.

La voilà sur le canal de l'Ourcq !

NINA.

C'est moi qui garde le magasin..... et il ne vient pas ! (Elle aperçoit la queue de lapin qui est sur la table.) Voilà donc tout ce qui me reste de toi, cher Arlequin !...

ARLEQUIN à part.

Elle parle de moi !

NINA.

Ce panache qui parait si bien son chapeau !

ARLEQUIN.

Ah ! c'est ma cocarde....

NINA.

Cher ami ! où es-tu ?

ARLEQUIN.

Pas bien loin.

NINA regardant le buste.

Comme cette tête te ressemble!

ARLEQUIN.

C'est vrai.

NINA.

Il faut que je lui mette ma cornette..... cela me fait souvenir du temps où j'essayais tous mes bonnets sur sa tête.

ARLEQUIN.

Je m'en souviens aussi.... si je me mettais à sa place?

(Il ôte la tête qui était sur la petite colonne au milieu du feuillage, et se met à sa place : son corps est caché par un rosier. Nina s'approche de lui, et lui met un bonnet sur la tête.)

NINA.

Voyons.... (parlant à la tête.) tournez-vous.... (elle donne un soufflet à Arlequin.) Mais ça ne tiendra jamais..... Où sont donc mes épingles?... (Elle se dirige vers la table.)

ARLEQUIN à part.

Ne va-t-elle pas m'enfoncer des épingles dans la tête?.... Povero!

NINA revenant à lui.

Voyons. (Elle veut placer une épingle.)

ARLEQUIN criant.

Ah! la! la! la!

NINA jette un cri, et s'enfuit.

Ah!

(Elle va s'asseoir sur le banc, et paraît absorbée.)

ARLEQUIN quittant la place du buste.

Elle s'enfuit..... sortons un peu. (Il l'aperçoit.) Elle est encore là! (Il l'appelle.) Nina! Nina! ma petite méchante! ma petite folle!

NINA.

Qui m'appelle?

ARLEQUIN.

Bon ! elle répond à son nom.... Ma bonne amie !

NINA approchant.

Oui, je suis votre amie.... votre bonne amie..... mais où vous ai-je donc vu ?

ARLEQUIN.

Comment ! vous ne vous souvenez pas ?

NINA.

Ça n'est pas étonnant.

AIR : *Dans une maison, à quinze ans.*

Depuis le départ de l'amant
Qui faisait ma joie et ma gloire,
J'ai perdu tout mon enjoûment,
J'ai perdu l'esprit, la mémoire ;
J'ai perdu même, je le crois,
Raison, parens : quel sort funeste !
Au bonheur j'ai perdu mes droits,
J'ai perdu jusques à la voix....

ARLEQUIN.

Daignez m'épargner le reste ! (*bis.*)

Je vous ai vu plus d'une fois ici : nous avons passé ensemble des momens délicieux.....

NINA.

Vraiment !

ARLEQUIN.

Oui, des journées entières à nous dire sans cesse la même chose, et toujours avec un nouveau plaisir.

NINA.

Ah ! que c'est drôle ! que disions-nous donc ?

ARLEQUIN.

Dam ! je disais que je te trouvais bien jolie ; tu disais que tu me trouvais bien aimable ; tu me promettais de n'ai-

mer que moi, je jurais de n'adorer que toi, et puis c'étaient des caresses à n'en pas finir..... et puis quand c'était fini..... c'était fini.... Eh bien ! t'en souviens-tu ?

NINA.

Oui, oui, j'ai quelque idée confuse ; ne m'apportiez-vous pas tous les jours.....

ARLEQUIN.

Des fleurs, des bouquets !...

NINA.

Non, non, tantôt un voile ?

ARLEQUIN.

Non.

NINA.

Tantôt une robe ?

ARLEQUIN.

Pas du tout.

NINA.

Ne m'aviez-vous pas promis un cachemire ?

ARLEQUIN à part.

Un cachemire !..... Allons, elle ne pense qu'à l'Anglais. (Haut.) Non, mademoiselle ; nou, je ne vous ai promis que de l'amour.

NINA cherchant à se rappeler.

Alors je ne vous reconnais pas.

ARLEQUIN.

Comment, ma bonne amie, ce jour, cet heureux jour, où après un joli petit déjeûner....

NINA.

Après un déjeûner.... Oui..... Ah ! je me souviens maintenant....

ARLEQUIN.

A la bonne heure !

NINA.

Oui, oui, c'était au *Cadran bleu.*

ARLEQUIN.

Non, non.

NINA.

A *la Galiote?*

ARLEQUIN.

Du tout, du tout; c'était aux prés Saint-Gervais. (A part.) Encore l'Anglais! elle n'est folle que de lui. (Haut.) Ma bonne amie, je t'en supplie, rappelle un peu tes sens....

AIR *de la musette de Nina.*

Ah! reconnais-moi!
Vois mon émoi,
Gentille amie;
Que ta folie,
A mon retour,
Fuie à son tour
Au nom de mon amour!

Vois mon air mutin,
Mon joli teint;
Vois mon armure;
Vois cette tournure;
Mon nez carlin;
Regarde enfin
Ce plumet de lapin!

(Il lui baise les mains.)

Ah! reconnais-moi!
Vois mon émoi,
Gentille amie, etc.

NINA chantant sur la ritournelle.

Tra la, la, la, la, la, la, la.

Eh bien!.... c'est la contredanse qui commence. Allons, monsieur, quand on est à Beaujon, il faut danser..... Donnez la main.

(L'orchestre joue une contredanse. Elle se met à danser avec Arlequin comme on danse dans les jardins publics.)

En avant deux.... la poule....

(A la fin, elle se fait reconduire par Arlequin, et lui dit en s'asseyant.)

Monsieur, j'ai l'honneur de vous remercier: j'accepterai volontiers un verre de bière.

ARLEQUIN.

Ah, sangodémi!..... c'est qu'elle a un excellent ton de danse! la plupart de nos demoiselles n'en ont pas un meilleur! j'en pleure d'attendrissement. (La prenant par la main.) Ecoute encore, ma petite fiancée..... te souviens-tu qu'un soir?....

NINA.

Un soir!

ARLEQUIN.

A cette place!....

NINA.

Oui, à cette place.

ARLEQUIN.

J'étais à tes genoux.

NINA.

Oui, oui.

ARLEQUIN.

Je baisais tes jolies petites mains....

NINA.

Oui, oui.

ARLEQUIN.

Je te priais, je te suppliais de m'accorder....

NINA.

Dieux! c'est lui....

ARLEQUIN tombant à ses genoux.

Oui, Nina, c'est moi....

NINA.

Ah, milord! ne me perdez pas.

ARLEQUIN furieux en se relevant.

Milord ! ah ! décidément c'est lui que vous aimez !..... mais nous allons voir.

AIR : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

De la guérir je garde l'espérance ;
Je dois encor la secourir ;
C'est une femme, et d'une extravagance
Je ne dois pas trop la punir. (*bis.*)
Sous cet habit il faut que je me taise,
Car sa folie est poussée à l'excès.
Voilà, je crois, la première Française
Que l'on voit folle d'un Anglais. (*bis.*)

(Reprise en sortant.)

De la guérir je garde l'espérance ;
Je dois encor, etc.

(Il sort.)

(On entend dans la coulisse plusieurs voix de femmes.)

Nous voulons la voir ; nous entrerons.

SCÈNE X.

NINA, LA MÈRE LOLO.

LA MÈRE LOLO.

MADEMOISELLE, c'est une députation des Marchandes de modes de la rue Vivienne et de la rue de la Féronnerie.

NINA revenant à elle.

Mes compagnes !..... Bobonne, qu'elles viennent..... j'aime leur langage simple et naïf..... c'est un tableau de l'âge d'or. (La mère Lolo leur fait signe qu'elles peuvent entrer.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, LUCRÈCE, ET QUATRE AUTRES MARCHANDES DE MODES. (Elles ont le tablier vert, et sont coiffées en cheveux.)

CHŒUR des Marchandes en arrivant.

AIR : *Quand papa Lapin mourra.*

Courons voir notre Nina ;
Sa folie
Est jolie.
Ce mal, que l'amour causa,
Toujours nous intéressa.

LA MÈRE LOLO aux Marchandes de modes en leur montrant Nina.

La voici ;
Surtout point de malices ;
Vous n'êt's pas ici
Aux Montagnes Suisses.

CHŒUR.

Oui, c'est bien notre Nina ;
Sa folie
Est jolie.
Ce mal, que l'amour causa,
Toujours nous intéressa.

LUCRÈCE.

Elle est encore fort bien.

NINA la regardant.

AIR : *Ça fait toujours passer le temps.*

Que me veulent ces jeunes filles ?
Ici leur présence me plaît.
Ah ! que je les trouve gentilles !....

LUCRÈCE.

Je crois qu'elle nous reconnaît.

NINA.

Quel maintien et quelle décence !
Que de grâces et que d'appas !
Que de candeur ! que d'innocence !....

LUCRÈCE.

Elle ne nous reconnaît pas. (*bis.*)

(A Nina.) Nous venons.....

NINA l'interrompant.

Oh ! oui, je sais; c'est aujourd'hui que je dois couronner une rosière, et vous venez pour que je la choisisse.....

LUCRÈCE.

Qu'est-ce qu'elle dit donc là ?

LA MÈRE LOLO.

Elle vous prend pour des villageoises.

NINA aux modistes.

Mes amies, vous méritez toutes le prix de la sagesse. (Poussant la mère Lolo) : ôte-toi donc de là; mais je n'ai qu'une couronne à donner (à Lucrèce), et c'est vous qui serez rosière.

LUCRÈCE à la mère Lolo.

Moi rosière !

LA MÈRE LOLO bas à Lucrèce.

Mademoiselle Lucrèce, laissez-vous couronner; ça ne vous engage à rien.

(Pendant ce dialogue, Nina va cueillir des roses blanches : elle en forme une espèce de couronne.)

NINA à Lucrèce.

Approchez, modèle de sagesse.

LUCRÈCE s'inclinant, et recevant la couronne que Nina lui pose sur la tête.

AIR *de Joconde.*

Avec un cœur reconnaissant,
Je m'incline en votre présence,
Et je reçois en rougissant
Le prix qu'on donne à l'innocence.
Pour l'état que j'exerce, enfin,
Il faut bien faire quelque chose.
Quell' vogue pour le magasin, (*bis.*)
Quand on saura que j'ai la rose! (*bis.*)

NINA.

Maintenant, je vais chercher votre dot.

(Elle entre sous le berceau.)

AIR *de Montano.*

CHŒUR.

Honneur! honneur
A cette nouvelle rosière!
Ah! quel bonheur!
Elle a le prix de la candeur!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, JACQUOT.

JACQUOT accourant.

MESDAMES, mesdames, il y a là-bas un gros monsieur qui demande à vous voir.... Il dit comme ça qu'il vous a vues entrer ici de chez le restaurateur : il desirerait vous parler.

LUCRÈCE.

Nous parler! quel est son nom?

JACQUOT.

Dam! il ne me l'a pas dit; mais ça doit être quelque étranger; je crois même que c'est un Allemand, car il a dit *godem!* Tenez, le v'là....

(Toutes les marchandes de modes se tournent vers la coulisse par où doit entrer Arlequin.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, ARLEQUIN.

(Il a le costume anglais : larges guêtres, chapeau rond de paille, habit à queue de morue, et cravache. Le dessous toujours en arlequin.... Il porte un cachemire roulé.)

ARLEQUIN arrivant.

AIR : *Oh! oh! oh! ah! ah! ah!*

J'aime la table et je bois sec ;
D'amour je sens les flammes,
Je passerais ma vie avec
Les biffetecks et les femmes.

CHŒUR.

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
C'est milord Sterling que voilà
Là, là, là.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Nous connaissons cet Anglais-là.

ARLEQUIN regardant les marchandes de modes.

Eh! *god!*... *god!*... c'étaient toutes les petites *chapelières* de tout le long de la rue Vivienne.... Ho, ho! je me trouvais en..... *nation* de connaissance.

LUCRÈCE.

Comment ! c'est vous, milord Sterling ?

ARLEQUIN la lorgnant.

Eh! voilà une petite du *détroit* du Panorama.

LUCRÈCE.

Vous voulez dire du passage du Panorama?

ARLEQUIN.

Yes, yes, mademoiselle Passage.

AIR *de Julie.*

Le goût anglais est le seul qui dirige
Les chapeliers, les bottiers, les tailleurs,
Et nous voyons cet esprit de vertige
Chez les glaciers, chez les restaurateurs.
L'Angleterre a tant d'influence,
Qu'à Londre on se croirait déjà,
Si les beaux arts n'étaient pas là } *bis.*
Pour rappeler qu'on est en France. }

NINA à Lucrèce.

Ma bonne amie, me pardonneras-tu de t'avoir pris pour une rosière?

LUCRÈCE.

Je n'y pense plus.

VAUDEVILLE FINAL.

AIR : *J'aime assez une bonne table.*

ARLEQUIN à Nina.

Ne reviens pas de ta folie;
Reste à jamais folle de moi;
Jusqu'au dernier jour de sa vie
Arlequin sera fou de toi.
Si pour goûter du mariage
Il faut avoir perdu l'esprit,
Nous devons faire un bon ménage. ..
Plus on est de fous (*bis*), plus on rit (*4 fois.*)

LUCRÈCE.

Soyons jeunes, soyons jolies,
Voilà nos meilleures raisons;
On peut bien faire des folies
Sans être aux Petites-Maisons.
Vous qui possédez la richesse,
Et les faveurs et le crédit,
Venez chez nous, amis de la sagesse;
Plus on est de fous (*bis*), plus on rit (*4 fois.*)

JUJUBE.

Pleurez, pleurez, sensibles femmes,
Sur les malheurs de la beauté;
Pleurez à tous nos mélodrames,
Et pleurez même à la Gaîté.
Les *Vampires* ont tant de charmes!
Les *Solitaires* tant d'esprit!
Courez, courez y répandre des larmes;
Plus on est de fous (*bis*), plus on rit (*4 fois.*)

ARLEQUIN au Public.

(Avec l'accent anglais.)

God hess you, ma joie était grande;
Bons *gentlemen, ladies charming's*,
Comme *Englishman* je vous demande
D'obtenir un succès *sterling*.

(Prenant l'accent français.)

Et comme Français je desire
Qu'à notre folie on trouve un peu d'esprit.
Venez, venez partager son délire;
Plus on est de fous (*bis*), plus on rit (*4 fois.*)

IMPRIMERIE DE CORDIER.

LES COMÉDIENS,

OU

LA RÉPÉTITION DE PSYCHÉ,

COMÉDIE-VAUDEVILLE,

EN UN ACTE;

PAR MM. P.L LEDOUX ET ***;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 2 août 1821.

PRIX : 1 fr. 50 c.

PARIS,

CHEZ Mme. HUET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Au Grand Magasin de Pièces de Théâtre anciennes et modernes,

Rue de Rohan, n°. 21, au coin de celle de Rivoli,

près le Palais-Royal.

Et chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT, RUE DU CADRAN, N°. 16.

1821.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Baron.	*M. Armand.*
Le Marquis de la Furetière.	*M. Fontenay.*
Le Semainier.	*M. Édouard.*
Un Comédien.	*M. René.*
Le Souffleur.	*M. Justin.*
Mlle. Desmares.	*Mlle. Victorine.*
Victor, Page.	*Mlle. Clara.*
Une Comédienne.	*Mlle. Dumont.*

Comédiens, Comédiennes.

La Scène est au foyer de la Comédie Française.

LES COMÉDIENS,

OU

LA RÉPÉTITION DE PSYCHÉ,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

(Le Théâtre représente le Foyer des Acteurs.)

SCÈNE Ire.

LE SEMAINIER, LE SOUFFLEUR, UN COMÉDIEN, UNE COMÉDIENNE, COMÉDIENS, COMÉDIENNES. (*Ils sont tous en habit de ville.*)

CHŒUR.

AIR : *Allons, plus de tristesse.* (des Rendez-vous Bourgeois.)

Amis, le temps nous presse :
Allons, point de paresse ;
Qu'ici chacun s'empresse,
Et répétons Psyché.

LE SEMAINIER.

Croyez-en mon présage :
Messieurs, ce vieil ouvrage
Plus qu'un nouveau, je gage,
Doit être recherché.
Oui, doit être recherché.

CHŒUR.

Amis, point de paresse :
Allons, le temps nous presse ;
Qu'ici chacun s'empresse,
Et répétons Psyché.

LE SEMAINIER.

Au théâtre, messieurs, au théâtre ! il est une heure un quart, il est temps de commencer la répétition de midi. Tout le monde est-il ici ? voyons : d'abord le personnage le plus important, M. le souffleur.

LE SOUFFLEUR.

Me voici.

LE SEMAINIER.

Les deux sœurs de Psyché. (*A deux comédiennes.*) Fort bien, mesdemoiselles. (*A deux comédiens.*) Et vous, messieurs, les deux jeunes premiers. Mais je ne vois ni Baron, ni mademoiselle Desmares... il ne nous manque, pour commencer, que Psyché et l'Amour.

UN COMÉDIEN.

Voulez-vous, en les attendant, que nous descendions dans la salle, pour voir la nouvelle décoration que j'ai imaginée ?..

UNE COMÉDIENNE.

Il s'agit bien de votre décoration! est-ce une chose si importante?

LE SEMAINIER.

Ne disons pas de mal des décorations.

Air *de la Robe et les Bottes.*

Souvent leur puissance magique,
Dans maints trop froide nouveauté,
Fermant les yeux de la critique,
Trompa le public enchanté.
Leur secours facile et fidèle
Est pour nos chefs-d'œuvre du jour,
Ce que le fard est pour plus d'une belle,
Ce qu'est l'habit, pour bien des gens de cour.

LE SOUFFLEUR.

Messieurs, je vois que vous n'êtes pas encore prêts. Vous comprenez bien que je ne vis pas seulement de mon état de souffleur; ma boutique d'épicerie me réclame.

LE COMÉDIEN.

Avez-vous perdu la tête aussi de vous faire souffleur, quand vous étiez épicier?

LE SOUFFLEUR.

C'est un trait de ma politique; les temps sont durs, le papier est cher; mais, grâce à certains auteurs, je m'en procure ici à peu de frais.

Air *de l'Écu de six francs.*

Chaque fois qu'un nouvel ouvrage
A succombé sous les sifflets,
Sauvant le papier du naufrage,
Je roule la pièce en cornets.

LE SEMAINIER.

Depuis qu'il use en sa boutique
De ce papier bien innocent;
Son café, dit-on méchamment,
Est devenu soporifique.

LE SOUFFLEUR.

C'est bon, c'est bon! Je reviendrai quand vous serez prêts à commencer; j'ai du temps devant moi. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, *excepté* LE SOUFFLEUR.

LE SEMAINIER.

Baron et mademoiselle Desmares n'arrivent pas.

LA COMÉDIENNE.

Ils ne sont occupés que de leur amour.

LE SEMAINIER.

Ils ne sont donc pas encore mariés?

LE COMÉDIEN.

Mariés! mademoiselle Desmares est trop sentimentale, pour en finir si vite.

LE SEMAINIER.

Tout cela est fort bien... mais la pièce ne marche pas... depuis trois mois que nous la répétons.

LA COMÉDIENNE.

C'est votre faute; vous laissez prendre à mademoiselle Desmares le rôle de Psyché; et moi, vous me faites jouer sa sœur, une méchante femme, qui n'a pas d'amans. Ce n'est pas du tout dans mes moyens.

LE COMÉDIEN.

En effet, les rôles sont ici distribués d'une façon singulière. M. Baron est toujours absent et moi je joue tous les jours. Ah! dans notre république, il y a bien des priviléges...

LE SEMAINIER.

Messieurs, si l'on accorde des congés à Baron, il les mérite sous tous les rapports.

Air : *Que n'avons-nous la verve heureuse.*

C'est une juste récompense
De son travail, de son talent!
Si l'on se plaint de son absence,
C'est qu'on aime à le voir souvent;
Mais telle est notre destinée
Que maint acteur, en pareil cas,
S'absenterait toute l'année,
Qu'on ne s'en apercevrait pas.

Eh! mais j'entends Baron.

SCÈNE III.

LES MÊMES, BARON.

LE SEMAINIER.

Arrive donc, mon cher, nous t'attendons depuis une heure.

BARON.

Je suis désespéré de vous avoir fait attendre; mais...

LE SEMAINIER.

Tu sais ton rôle.

BARON.

Je suis prêt à jouer ce soir. Mes amis, tout ira bien, notre Psyché ne peut manquer d'attirer le public.

Air: *Tu ne sais pas, jeune imprudent.*

Cette pièce, je le promets,
Garnira long-temps notre salle,
Je vous réponds d'un grand succès,
Sans le secours de la cabale.
Aux plus sévères spectateurs
On doit être certain de plaire,
Quand un ouvrage a pour auteurs
Quinault, et Corneille et Molière.

Mais je ne vois point mademoiselle Desmares.

LE SEMAINIER.

On peut toujours commencer sans elle.

BARON, *à part.*

Où peut-elle être? je croyais la trouver ici.

LE SEMAINIER.

Allons, en scène, messieurs.

BARON.

Je suis à vous.

TOUS EN CHOEUR.

Amis, point de paresse :
Allons, le temps nous presse ;
Qu'ici chacun s'empresse,
Et répétons Psyché.

SCÈNE IV.

BARON, *seul.*

Mademoiselle Desmares n'est point ici, et chez elle on m'a dit qu'elle était sortie depuis long-temps. Que dois-je penser?... et n'ai-je pas sujet de soupçonner?... Ah ! maudit amour ! pourquoi suis-je épris d'une coquette, qui ne trouve de plaisir, qu'à me tourmenter ! où sont d'ailleurs ses grandes qualités? d'abord, la manie de sourire à tous propos ! pourquoi? pour faire voir ses dents... il est vrai qu'elles sont si blanches, et que son sourire est le plus gracieux du monde ! mais est-il rien de plus ridicule, que ces robes toujours pincées? et cela par pure coquetterie, pour dessiner la taille la plus svelte et la plus élégante qui se puisse voir ! mais ce que je hais le plus en elle, c'est cette affectation à ouvrir sans cesse de grands yeux tendres et passionnés : il est vrai qu'ils sont d'une beauté !... enfin, c'est une femme insupportable, que j'idolâtre, et qui me fera perdre l'esprit. Mais qui peut résister au besoin d'aimer?

Air : *Le luth charmant.*

Point de plaisir pour nous sans les amours ;
De notre vie eux seuls charment le cours.
Ah ! pour nous rendre heureux, le ciel créa les femmes !
Aussi sages ou fous, malgré les épigrammes,
Les aimeront toujours.

L'homme au berceau réclame leur secours ;
De son printemps il leur doit les beaux jours ;
Pour charmer son déclin, il trouve encor les femmes ;
Aussi, jeunes ou vieux, tout prescrit à nos âmes,
De les aimer toujours.

Mais qu'entends-je?... c'est la voix de l'éternel marquis de Lafuretière, marquis de contrebande ou de comédie, qui se fourre partout. Le voici qui s'annonce lui-même.

SCÈNE V.

BARON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS. *Il entre en sautillant.*

« Est-il homme à la cour
» Qui de la tête aux pieds porte meilleure mine !
» Une jambe mieux faite, une taille plus fine ?
» Et pour l'esprit, parbleu ! tu l'as des plus exquis.
» Que te manque-t-il donc? allons, saute marquis. »

(A la cantonnade.)

Je vous le répète, ne comptez pas sur elle pour la répétition.

BARON.

Il parle de mademoiselle Desmares...

LE MARQUIS.

Eh ! bonjour, mon cher Baron !... je disais tout-à-l'heure qu'il ne fallait pas attendre mademoiselle Desmares.

BARON.

Comment savez-vous ?...

LE MARQUIS.

Comment je sais... il serait beau, vraiment, que le marquis de Lafuretière, rédacteur en chef de la chronique scandaleuse du Mercure galant, ne fût pas au courant des petites avantures érotiques de ces dames.

Air : *Trouverez-vous un parlement.*

Jusqu'ici j'ai vécu toujours
Au sein du monde dramatique :
Secrets, rivalités, amours,
De tout connaître je me pique.
Je juge tous les différens
Qui naissent parmi nos actrices;
Bref, je suis l'un des vétérans
Des diplomates de coulisses.

BARON.

Enfin, vous savez que mademoiselle Desmares...

LE MARQUIS.

En passant devant sa porte, j'ai vu...

BARON.

Vous avez vu....

LE MARQUIS.

Un jeune et joli page, qui descendait de voiture, et qui, zeste ! comme un trait, s'est élancé jusque chez elle.

BARON.

Mais elle n'y était pas...

LE MARQUIS.

Au contraire, c'est quelle y était.

BARON.

Êtes-vous bien sûr ?

LE MARQUIS.

Je suis resté en sentinelle, afin de le voir sortir ; mais notre fripon m'a fait attendre pendant deux heures. C'est abominable.

BARON, *à part.*

Quelle conduite affreuse !

LE MARQUIS.

N'est-ce pas que cela est affreux ?

BARON, *à part.*

Me faire dire qu'elle est sortie, et recevoir chez elle un rival !... est-il possible de pousser plus loin la perfidie ?

LE MARQUIS.

Que déclamez-vous donc là ?

BARON.

Rien...., c'est...

LE MARQUIS.

Je devine ; vous répétez un nouveau rôle.

BARON.

Oui, une scène...

LE MARQUIS.

De jalousie, je gage.

BARON.

Oui, de jalousie... Hier encore elle me jurait de n'aimer que moi ; d'être insensible à tous les hommages... et j'ai été assez crédule pour croire à sa sincérité !

LE MARQUIS.

Ah ! mon ami, vous serez sublime dans ce rôle-là, quel jeu naturel ! A propos, et la reprise de Psyché... je m'en suis occupé : j'ai été voir plusieurs amis pour leur recommander la pièce. Un peu de cabale ne nuit jamais. On ne sait pas toute l'importance de la cabale.

Air : *J'ai vu le parnasse des dames,*

C'est un art encor dans l'enfance ;
Mais bientôt il en sortira ;
Et le temps n'est pas loin, je pense,
Où son règne commencera.
Un jour, croyez-en mon présage,
De cet art goûtant les bienfaits,
Lorsqu'on voudra faire un ouvrage,
D'avance on fera le succès.

Ah ça, écoutez, Baron, il faut que je vous donne quelques conseils sur votre rôle de l'Amour.

BARON.

De grâce !... quel supplice ! éloignons-nous. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, *seul.*

Eh bien ! il dédaigne mes conseils... c'est dommage ! nous autres hommes de qualité, nous avons le goût si fin !... c'est le fruit de nos études.

Air *de l'Anglaise.*

Pour prendre l'air plein de grâce
De nos jeunes élégans,
Par la toilette on efface
Les vains outrages du temps.
Dans le Mercure galant
On prend note, en déjeûnant,
Des bruits de ville et de cour,
De l'anecdote du jour.
Au petit lever des belles,
De boudoir, vrai papillon,
On va conter les nouvelles,
Et des vers de sa façon.
Par un aimable entretien
On plaît, et l'on fait si bien,
Qu'à dîner, dans le boudoir,
On vous retient jusqu'au soir.
Le soir, à la comédie,

Au balcon on se fait voir;
Puis, quoiqu'au parterre on crie,
Sur la scène on va s'asseoir :
Jeune actrice, au doux regard,
En sortant vous prend à part,
Et vous donne un souper fin...
Qui conduit... jusqu'au matin.
Si la séance publique,
Quelquefois ne nous ouvrait
Le dortoir académique,
Jamais on ne dormirait.

SCENE VII.

LE MARQUIS, VICTOR.

VICTOR, *dans la coulisse.*

C'est par ordre du Roi. (*Il entre.*) Voilà sans doute un comédien; adressons-nous à lui.

LE MARQUIS, *à part.*

C'est le page en question.

VICTOR.

Eh! c'est le marquis de Lafuretière! Pourriez-vous me dire où est le comité? je désirerais parler à ces messieurs...

LE MARQUIS.

Afin de voir ces dames, n'est-ce pas?

VICTOR.

Que voulez vous! notre gouverneur ne nous laisse presque jamais venir à la comédie; et il a tort, car..

Air : *Traitant l'Amour sans pitié.*

Au théâtre, un page apprend
A bien séduire une belle,
A feindre un amour fidèle,
A se moquer d'un serment.
Il apprend par quelle adresse,
Sans que la pudeur s'en blesse,
On enlève une maîtresse,
En dépit des vieux tuteurs :
Or dites-moi, je vous prie,
Si pour nous la comédie
N'est pas l'école des mœurs.

LE MARQUIS.

C'est vrai; rien ne forme mieux un jeune homme de famille. Les coulisses sont pour lui, ce qu'est le bal pour une demoiselle.

VICTOR.

J'étais de service, il y a quelques jours; le Roi vint à la comédie; mon devoir était de l'y suivre. Le Roi s'amusa beaucoup, et je crus de mon devoir de m'amuser aussi.

LE MARQUIS.

C'était de rigueur. (*A part.*) Voilà un apprenti courtisan qui promet.

VICTOR.

Sa majesté loua surtout le talent de mademoiselle Desmares; parla de sa beauté, la trouva fort aimable, et j'en devins amoureux.

LE MARQUIS.

Par devoir ! quel zèle pour le Roi !

VICTOR.

C'est par son ordre que je viens demander pour ce soir la reprise de Psyche.

LE MARQUIS.

Depuis le temps qu'ils l'apprennent, ils ont eu le temps de l'oublier.

VICTOR.

Je viens aussi offrir à mademoiselle Desmares, un témoignage de la satisfaction de sa majesté : l'occasion est belle, et j'en profiterai.

LE MARQUIS.

Et sans doute l'aimable Psyché ne sera pas cruelle.

VICTOR.

Je l'ai attendue deux heures chez elle, et j'y serais mort d'ennui, sans une jeune soubrette qui est bien la plus jolie petite espiègle... après mademoiselle Desmares cependant... ah ! si elle n'épousait pas Baron !

LE MARQUIS.

L'épouser ! et je ne le savais pas !

VICTOR.

Songez que c'est un secret.

LE MARQUIS.

A qui le dites-vous ? *(à part.)* Demain, je me fais un vrai plaisir de le consigner dans le Mercure.

VICTOR.

C'est la petite soubrette qui me l'a dit en confidence.

LE MARQUIS.

Eh bien, il faut vous dépêcher... faites votre déclaration.

VICTOR.

Oui, mais...

Air de Voltaire chez Ninon.

Si, malgré mes soins empressés,
Je n'obtiens que l'indifférence ;
Si l'on me répond : finissez...
Cessez un discours qui m'offense.

LE MARQUIS.

Eh bien ! loin de rester confus,
Soyez encor plus téméraire :
Souvent une offense de plus
A fait pardonner la première.

(A part.) Allons vite chercher Baron ; et mettons les rivaux en présence.

Montrons, en ce moment, tout notre savoir faire ;
Comme un vieux procureur, embrouillons cette affaire.
Brouille, intrigue, scandale ! ah ! d'avance j'en ris :
C'est là mon élément !... allons, saute, marquis !

SCÈNE VIII.

VICTOR.

Allons, du courage !... le marquis à raison, courons chercher mademoiselle Desmares, me jeter à ses pieds et lui dire :

Air : *Depuis long temps j'aimais Adèle.*

Des pages, voyez le plus sage
Vous parler d'amour, à genoux :
C'est un péché, dit la prude sauvage.
Non ; le péché ne peut être si doux !
Un seul baiser ! cédez, belle inhumaine ;
Sans vous fâcher, laissez-le-moi ravir.
Il vous coûte si peu de peine...
Et me promet tant de plaisir !

Si on me refuse, eh bien... je me vengerai sur une autre belle.

Même air :

Un page aime toutes les femmes ;
Il sait, en vaillant chevalier,
Devant les guerriers ou les dames
A propos se multiplier ;
Il aime à voir une belle inhumaine
Lui refuser un don qu'il sait ravir.
Plus un larcin coûta de peine,
Et plus il donne de plaisir.

SCENE IX.

VICTOR ? BARON.

BARON, *à part.*

Voilà donc le beau page !... (*Haut.*) Monsieur cherche sans doute mademoiselle Desmares.

VICTOR, *vivement.*

Serait-elle ici ! il faut que je lui parle...

BARON.

Ah ! je conçois ; amoureux comme vous l'êtes.

VICTOR.

Vous savez donc...

BARON.

Je sais tout... je sais que ce matin...

VICTOR,

Que ce matin...

BARON.

Vous le savez mieux que moi.

VICTOR.

En vérité, j'ignore... je vous assure...

BARON.

On sait que vous adorez mademoiselle Desmares ; et qu'elle vous paie du plus tendre retour.

VICTOR.

Serait-il vrai ! ah ! mon cher Baron, que vous êtes aimable ! et que je vous remercie !

BARON.

Eh ! monsieur... croyez-moi, modérez vos transports ; votre bonheur fera peu de jaloux... vous ne savez pas combien la perfide est coquette, capricieuse...

VICTOR.

Eh ! qu'importe ! je la trouve accomplie.

Air de la Petite Coquette.

Les défauts qu'elle a
Me plaisent à la folie.
L'amour veut de la jalousie ;
J'aime la coquetterie :
Ah! toute femme jolie
Doit avoir ces défauts-là.

BARON.

Sur tout elle fronde ;
Sa gaité fé onde
Blesse tout le monde
De ses traits
Indiscrets.

VICTOR.

Mais, d'une personne
Trop douce et trop bonne,
on souvent on rit tout bas.

BARON.

Ah! d'elle en ce cas
On ne rira pas.
C'est une femme inconstante,
Un lutin,
Qui vous tourmente,
Elle est...

VICTOR.

Adorable enfin.

Ensem.
Les défauts qu'elle a
Me plaisent à la folie, etc.

BARON.

Quels défauts elle a !
Et quelle coquetterie !
Vouloir lui consacrer sa vie,
Ce serait une folie ;
Faut-il être si jolie,
Et montrer ces défauts-là?

VICTOR.

Allons, décidément je l'adore. Ce que vous venez de me dire, m'a donné un courage, une audace! mon cher Baron, je vous devrai mon bonheur.

BARON.

Ah ! c'en est est trop, monsieur...

VICTOR.

Eh ! mon dieu ! allez-vous vous offenser d'une bagatelle? un homme tel que vous a toujours des vengeances prêtes... qui sait? demain peut-être... mais c'est mon tour aujourd'hui, et je veux être généreux ; vous êtes chez vous, je vous cède la place. (*A part.*) Il est temps de porter aux comediens l'ordre du roi.

BARON.

Air : *Restez, restez, troupe jolie.*

Courez vers cette enchanteresse ;
Allez languir à ses genoux ;
Mais craignez la flatteuse ivresse,
Qui m'avait séduit comme vous.

VICTOR.

Je cours, sans que mon cœur le craigne,
M'offrir à ce charme trompeur;
Et profiter de l'interrègne...
En attendant un successeur.

SCÈNE X.

BARON, *seul.*

Je ne puis en vouloir à cet espiègle de page; à sa place, je ferais comme lui. Mais mademoiselle Desmares!... oh! je ne lui pardonnerai jamais. Dieu! c'est elle que je vois!

SCÈNE.

BARON, Mlle. DESMARES.

Mlle DESMARES.

Air : *J'aime les amours qui toujours.*

Froids censeurs, malgré tous vos discours,
Aux plaisirs je consacre mes jours,
Aux malheureux j'offre de prompts secours.
En bien, en mal, imitez-moi toujours.
On blâme souvent ma gaîté;
On dit que j'ai trop de légéreté.
Mais, quant à moi, je me trouve assez bien,
Puisque mon cœur ne me reproche rien.

BARON, *à part.*

Son cœur ne lui reproche rien!

Mlle. DESMARES.

Froids censeurs, malgré tous vos discours,
Aux plaisirs, etc...

Eh! bonjour, mon cher Baron! je me suis fait un peu attendre; c'est qu'à la dernière répétition, je me suis trop fatiguée le soir: mon médecin m'a prévenue que j'étais malade; et il m'a ordonné de prendre... des leçons d'équitation... vous trouvez l'ordonnance bizarre, ridicule...

BARON.

Je ne me permettrai pas...

Mlle. DESMARES.

Dites: quand cela serait, que voulez-vous? c'est la mode, et nous sommes ses esclaves.

Air *du Pot de fleurs.*

Sans écouter un vain scrupule,
Laissons le vulgaire jaloux
Trouver le bon ton ridicule;
Rions de lui, s'il rit de nous.
Au goût du jour je m'accommode;
Des ridicules... eh! mon dieu!
N'en faut-il pas avoir un peu,
Pour être à present à la mode?

Mais vous ne me faites pas compliment sur ce joli point; j'ai achevé de le broder à la lecture... de cette tragédie, ou de cette comédie... je ne me souviens pas.

BARON.

Oh! oui, que vous avez refusée.

Mlle. DESMARES.

C'est posssible... comment me trouvez-vous avec ma toilette.

BARON.

Charmante.

Mlle. DESMARES.

En vérité !

BARON.

Mais on a dû vous le dire avant moi.

Mlle. DESMARES.

Cela se peut : nous autres femmes, nous sommes exposées à ces galanteries ; mais je n'attache aucune importance à de pareils complimens, s'ils ne me sont adressés par vous.

BARON.

Cependant si le jeune page de ce matin, M. Victor...

Mlle. DESMARES.

M. Victor ? ce matin ?... expliquez-vous.

BARON.

Vous devez me comprendre !

Mlle DESMARES.

Air : *ma Zoé, si quitter case.*

Je n'ai vu ce jeune page,
Qu'un seul moment à la cour.

BARON.

J'admire votre langage.

Mlle DESMARES.

Je vous parle sans détour ;
Mais votre soupçon m'outrage.

BARON.

Je sais qu'il vous fait la cour ;
Et qu'il se flatte en ce jour
D'être payé de retour.

Mlle DESMARES.

Ah ! la bonne plaisanterie !
Enfin, mon cher, est-ce là tout ?

BARON.

Il vous trouve aimable et jolie...

Mlle DESMARES.

Mais ce jeune homme a du goût

Ensemb. { Convenez qu'il a du goût.
BARON.
Je le crois de votre goût. *(bis.)*

Mlle. DESMARES.

Ah ça ! mon cher Baron, vous êtes-vous assez amusé à mes dépens ?

BARON.

Laissez là l'ironie, mademoiselle ; je connais enfin votre légèreté.

Mlle. DESMARES.

Vous poursuivez !... mais tout de bon... est-ce que vous seriez jaloux ? ah ! ah ! ah ! mon ami, il ne vous manquait que ce défaut-là pour être adorable.

BARON.

Me trahir à ce point ! et pourquoi ?... étrange caprice ! voilà bien les femmes !...

Mlle. DESMARES.

Caprice, dites-vous...

[illegible]

BARON.

Et vous aussi, vous [illegible] ?

Mlle. DESMARES.

La fontaine [illegible] qu'on affecte de le dire.

Air du Vaudeville de M. Guillaume.

[illegible]

BARON.

J'admire avec quelle adresse vous détournez la conversation, c'est mettre le comble à votre perfidie.

Mlle. DESMARES.

Ma perfidie... y pensez vous ? moi ! je suis une perfide ! ah ! c'est trop fort et vous me permettrez de rire de l'expression. Ah ! ah ! ah ! perfide !... mais c'est délicieux ; vous ne seriez pas plus galant, si vous étiez mon mari.

BARON.

Heureusement je ne le suis pas encore.

Mlle. DESMARES.

Heureusement pour moi... et vos injustes soupçons...

BARON.

Des soupçons ! eh ! puis-je m'en défendre quand on me refuse votre porte, tandisque vous recevez chez vous un jeune page ?...

Mlle. DESMARES.

C'est une calomnie.

BARON.

Lui-même ici semblait jouir de son triomphe.

Mlle. DESMARES.

L'impertinent !... M. le page, vous me le paîrez !

Air *du Renégat.*

J'ai pitié de ce que j'entends,
Et votre colère m'amuse.

BARON.

Lorsqu'on a trahi ses sermens,
On n'a pas de meilleure excuse.

Mlle DESMARES.

Je rougirais de me justifier.

BARON.

A qui doit-on désormais se fier !
Oui, j'ai sujet d'être jaloux,
Lorsqu'un autre amant vous enflamme.
Si jamais vous étiez ma femme,
Qu'on devrait plaindre votre époux !

Ensemble.

Mlle DESMARES.

En voyant vos transports jaloux,
Ah ! je sens au fond de mon âme,
Que l'on pourra plaindre la femme,
Dont vous serez un jour l'époux.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE SEMAINIER.

LE SEMAINIER.

Enfin, mes amis, je vous trouve, je reçois un messsage de la cour ; sa majesté veut Psyché pour ce soir.

Mlle. DESMARES.

Psyché ! c'est impossible.

LE SEMAINIER.

Ciel ! est-ce que vous seriez indisposée ?

Mlle DESMARES.

J'ai une migraine affreuse.

BARON.

Et moi, j'aurais plutôt vingt rhumes que de jouer ce soir. (*Il tousse.*)

LE SEMAINIER.

Vous me désespérez.

Mlle. DESMARES.

N'allez pas vous plaindre. Je n'ai été indisposée que deux fois cette semaine.

LE SEMAINIER,

C'est aujourd'hui mercredi ; il n'y a pas encore de temps perdu.

Mlle. DESMARES.

Eh bien, je ferai un effort ; je consens à jouer ce soir, pourvu que ce ne soit pas avec M. Baron.

BARON.

Vous pouvez également compter sur moi, si je ne parais pas avec mademoiselle.

LE SEMAINIER.

Quel caprice !

Mlle. DESMARES.

Je me prêterai à tout ce qu'exigera mon devoir ; mais là-dessus, je ne changerai pas de resolution.

LE SEMAINIER.

Eh ! quel parti voulez-vous que je prenne ? presque tous ces messieurs et ces dames ont des rôles... notre jeune premier a, dans ce moment, son rhumathisme ; et d'un autre côté...

Air *du Vaudeville de Lantara.*

Sur nos deux jeunes premières
Nous ne pouvons pas compter :
Dans l'emploi des jeunes mères
Toutes deux vont débuter.
Grand succès, sur ma parole,
Doit leur être présagé ;
Car pour répéter son rôle,
Chacune prend un congé.

BARON.

Que veux-tu ? ce n'est pas ma faute... Tu sais mon dernier mot.

LE SEMAINIER.

Air *du Vaudeville de la Visite à Bedlam.*

Quel est donc ce grand courroux
Et quel caprice est le vôtre ?
Vous savez bien, l'un et l'autre,
Qu'on ne peut jouer sans vous.

Mlle. DESMARES.

Je vous l'ai dit sans détour,
Et votre espérance est vaine :
Moi, je veux un autre Amour...
Ou bien j'aurai ma migraine.

Ensemble.
LE SEMAINIER.
Quel est donc ce grand courroux ? etc.
Mlle. DESMARES, BARON.
Sans retard décidez-vous :
Votre avis sera le nôtre.
Oui, pour avoir l'un et l'autre,
Il faut choisir entre nous.

BARON.

Pour toi, j'en suis bien fâché,
Mon cher, je te le répète ;
Je veux une autre Psyché...
Qui ne soit pas si coquette.

Ensemb.
LE SEMAINIER.
Quel est donc, etc.
BARON, Mlle. DESMARES.
Sans retard, etc.

(*Baron et mademoiselle Desmares sortent chacun d'un côté.*)

SCÈNE XIII.

LE SEMAINIER, *seul.*

Je suis perdu. Que répondre aux ordres de sa Majesté ?... Nous ne pouvons pas faire valoir à la cour notre éternel protocole : Retardé par indisposition ; on saurait bien vite que tout le monde se porte bien.

SCÈNE XIV.

LE SEMAINIER, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous donc, mon cher ? vous semblez rêveur...

LE SEMAINIER.

Ah ! M. le marquis, vous voyez un homme au désespoir... Baron et mademoiselle Desmares viennent de me rendre leurs rôles.

LE MARQUIS.

Eh bien! il faut les remplacer... vous savez toute la pièce, vous pouvez jouer l'Amour.

LE SEMAINIER.

Y pensez-vous? moi, jouer l'Amour? je pourrais être fort mal payé de ma complaisance.

Air : *Ça ne se peut pas.*

Le parterre que l'on affronte,
Prépare souvent des regrets,
Comment ne pas mourir de honte,
Lorsqu'on joue au bruit des sifflets!

LE MARQUIS.

Quoique sifflé, chose certaine,
Je vois plus d'un acteur bien gras,
Nous prouver, sept fois par semaine,
Qu'on n'en meurt pas. (*Ils.*)

Ah ça, écoutez; laissez-moi arranger cette affaire...

LE SEMAINIER.

M. le marquis, ne vous mêlez de rien, je vous prie... Allons tenter un dernier effort... mon Dieu! quel embarras que d'avoir à conduire une république... de comédiens. (*Il sort.*)

SCÈNE XV.

LE MARQUIS, *seul.*

M. de la Furetière, voici le moment de vous montrer... voyons, disposons nos batteries; il faut que cette aventure me fournisse des articles et du scandale au moins pour trois mois. Voici mademoiselle Desmares... allons, de l'adresse.

SCÈNE XVI.

LE MARQUIS, Mlle. DESMARES.

LE MARQUIS.

Arrivez donc, Mademoiselle, j'ai bien des choses à vous dire de la part de Baron...

Mlle. DESMARES, *vivement.*

De Baron!...

LE MARQUIS.

Oui, je lui ai parlé; il n'est plus fâché du tout...

Mlle. DESMARES.

Il n'est plus fâché!...

LE MARQUIS.

Non, il sait qu'un amant doit fermer les yeux sur ces petites revanches-là.

Mlle. DESMARES, *à part.*

Des revanches! ah! M. Baron, quelle perfidie, à votre tour!...

LE MARQUIS.

Entre nous, il est peut-être assez aise que vous lui prépariez des excuses pour de certaines intrigues que le Mercure ne vous laisserait pas ignorer long-temps.

Mlle. DESMARES.

De mieux en mieux... et je me croyais aimée ! Baron est un ingrat, un parjure... et je fais serment de le détester.

LE MARQUIS, *à part.*

Vivat ! le coup est porté ; elle est furieuse... Allons maintenant attaquer Baron. (*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

Mlle. DESMARES, *seule.*

Ah ! M. Baron, vous me boudez avec constance... en vérite je ne ferais pas mieux ; mais vous avez beau faire, votre dépit, le soin que vous mettez à me fuir... tout me dit que vous êtes épris plus que jamais, et vous en conviendrez à mes genoux... oui, monsieur... et pour vous y contraindre, je compte sur l'aimable page... ah ! je lui en veux aussi... il s'est vanté d'avance... n'importe, j'ai besoin de lui... allons, je vais jouer la grande coquette, rôle bien nouveau pour moi... mais ne suis-je pas femme ?...

Air *nouveau.*

Cet heureux art de la coquetterie
Nous fut donné pour captiver l'amour ;
Et, par instinct, toute femme jolie,
Sans le vouloir, est coquette à son tour.
D'un art charmant faisons l'apprentissage
Contre l'ingrat qui m'offense aujourd'hui.
Pour me venger, feignons d'aimer le page ;
Contre le page essayons-nous aussi.
Cet heureux art, etc...

Mais si l'ingrat revient, soumis et tendre,
A mes genoux implorer son pardon,
Mon faible cœur pourrait encor se rendre,
Quand l'amour parle, adieu froide raison.
Sachons du moins, lui cachant ma faiblesse,
Le tourmenter encor quelques instans.
Avec un page, il faut lutter d'adresse ;
Mais c'est un jeu de tromper deux amans.
Cet heureux art de la coquetterie
Nous fut donné pour captiver l'amour ;
Et, par instinct, toute femme jolie,
Sans le vouloir, est coquette à son tour.

SCENE XVIII.

Mlle. DESMARES, VICTOR.

VICTOR.

Ah ! la voici : faisons le novice, cela m'a déjà réussi.

Mlle. DESMARES, *à part.*

Un page !... c'est ce lui qui m'aime... si Baron pouvait venir !

VICTOR.

Ah ! mademoiselle, que je suis heureux de vous rencontrer !

Mlle. DESMARES.

Vous, au théâtre, monsieur ? par quel hasard ?

Mlle. DESMARES.

Il est vrai.

BARON, *à part.*

Elle n'était pas chez elle ; elle ne me trompait donc pas... mais cette bague !...

VICTOR.

Ah ! pour que je ne n'aie plus rien à désirer, dites-moi que vous n'aimez plus Baron.

Mlle. DESMARES, *avec intention.*

Il y a long-temps que je ne l'aime plus.

Air d'Ambroise.

VICTOR.

Permettez-moi, je vous supplie,
De baiser cette main jolie...

Mlle. DESMARES.

Ah, je dois vous le refuser...

VICTOR.

Me refuser, un seul baiser !

BARON.

Il le feint de le refuser,
Et l'infidèle l'encourage !

VICTOR, *à genoux.*

Qu'en obtenant ce doux baiser,
De votre amour j'obtienne un gage ?

Il lui baise la main.

Mlle. DESMARES.

Il ne dit rien !

VICTOR.

Pauvre Baron !

BARON.

Où ! trahison !

Ensemble.

VICTOR.

De son amour j'obtiens un gage,
Voilà l'effet de ma chanson.

Pauvre Baron ! (*bas.*)

BARON.

Par mon mépris, de la volage
Il faut punir la trahison.

Que le leçon ! (*bas.*)

Mlle. DESMARES.

Eh quoi, sans doute le volage
Peut voir ma feinte trahison.

Quelle leçon ! (*bas.*)

Mlle. DESMARES, *à part.*

Il ne se fâchera pas ; il faut renvoyer le page. (*Haut à Victor.*) Baron nous écoute ; croyez-moi, éloignez-vous un instant ; je désire...

VICTOR.

Lui donner son congé.

Mlle. DESMARES.

Oui... son congé...

BARON, *à part.*

Ils se parlent bas.

VICTOR.

Décemment, je ne puis rester; je vous laisse; je reviendrai bientôt. Je ne doute plus de mon bonheur!

Mlle. DESMARES, *à part.*

Il est assez avantageux.

VICTOR.

En vérité ce pauvre Baron me fait de la peine... mais, ma foi, en amour, chacun pour soi. (*Il sort en saluant Baron d'un air triomphant.*)

SCENE XX.

BARON, Mlle. DESMARES.

Mlle. DESMARES.

Voilà, j'espère, notre dernier tête-à-tête; je veux en profiter, pour le tourmenter comme il faut.

BARON. *faisant semblant d'entrer.*

Ah! vous voilà, mademoiselle; seule...

Mlle. DESMARES, *à part.*

Le perfide! il ne veut pas avoir tout vu. (*Haut.*) Monsieur, j'étais avec ce jeune page.

BARON.

Ah! oui, je viens de l'apercevoir. Il est venu je crois apporter un ordre de la cour.

Mlle DESMARES.

Non, monsieur, il est venu pour moi... pour me présenter...

BARON.

Ce diamant!...

Mlle. DESMARES.

De la part de sa majesté.

BARON, *seul.*

De sa majesté! qu'entends-je? et je l'accusais... (*Haut.*) Il fait bon d'avoir des amis auprès du roi.

Mlle. DESMARES.

Le roi ne lui a pas commandé de m'aimer.

BARON.

Ah! je vous en fais mon compliment; vous m'avouez cet amour, partagé sans doute, avec une aisance, une légèreté, qui me font trembler pour mon rival.

AIR *de Caroline.*

Pour jouir d'un bonheur si doux
Qu'il saisisse l'instant propice;
Mais qu'il se dépêche! entre nous,
Qu'il prévienne un nouveau caprice.
Car la constance n'est souvent,
Pour vous, dit-on, femmes jolies,
Que l'intervalle d'un instant,
Qui sépare deux fantaisies.

Mlle. DESMARES.

Soyez tranquille, monsieur, la prochaine fantaisie ne sera pas pour vous.

BARON.

Voilà un aveu qui me comble de joie.

AIR : *l'Étude est inutile* (de Jeannot et Colin.)

Quand par délicatesse
Prêt à changer d'amour,
J'attends que ma maîtresse
Me dégage à son tour;
Dans l'attente importune,
C'est, pour mon cœur charmé,
Une bonne fortune
De n'être plus aimé. *(ter.)*

Mlle. DESMARES.

Dans ce cas, monsieur, vous pouvez vous vanter, d'être le plus fortuné des hommes.

BARON.

C'est enchanteur et nous voilà tout-à-fait d'accord.

Mlle. DESMARES.

Même air.

C'est la mode commune
De rompre en querellant;
Se quitter sans rancune,
Oh! c'est bien plus galant!
Point de plainte importune,
Car vraiment c'est encor
Une bonne fortune
De se brouiller d'accord. *(ter.)*

BARON.

Cette liberté de cœur que vous me rendez, m'arrive fort à propos, et ce soir je jouerai l'Amour beaucoup plus à mon aise.

Mlle. DESMARES.

Vous jouerez l'Amour?

BARON.

Et qui donc, s'il vous plaît?...

Mlle. DESMARES.

Je ne sais; mais ce qu'il y a de certain, c'est que je jouerai Psyché.

BARON.

Vous jouerez Psyché?

Mlle. DESMARES.

Et qui donc, s'il vous plaît?

BARON.

Peu m'importe, mais je garde mon rôle.

Mlle. DESMARES.

Et je ne quitte pas le mien.

BARON.

Pourtant il est difficile que nous soyons en scène ensemble. Chaque fois que je dirai je vous aime, je serai en opposition avec mon cœur.

Mlle. DESMARES.

Oh! moi, je ne crains rien; je l'ai dit souvent, sans le penser d'avantage.

BARON.

En vérité!... je dois peu m'en étonner; mais moi, qui ne suis pas femme, je ne saurais feindre des sentimens, qui sont dans mon rôle, et qui ne sont plus dans mon cœur. Je ne serai pas supportable, dans la plupart des scènes, et, par exemple, dans ces vers...

(*Il déclame d'abord avec une froideur affectée.*)

« Enfin vous êtes seule, et je puis vous redire,
» Ce que des yeux si beaux ont pris sur moi d'empire.
» Et quel excès ont les douceurs
» Qu'une sincère ardeur inspire,
» Sitôt qu'elle assemble deux cœurs;
(*S'animant par degrés.*)
» Je puis vous expliquer de mon ame ravie
» Les amoureux empressemens;
» Et vous jurer, qu'à vous seul asservie,
» Elle n'a pour objet de ses ravissemens,
» Que de voir cette ardeur de même ardeur suivie... »

Mlle DESMARES, *l'interrompant.*

Doucement, Monsieur; il me semble que vous vous faites assez bien violence; je craindrais de mal vous imiter.

BARON.

Vous, qui jouez si bien la comédie.

Mlle. DESMARES.

Tout mon secret est dans le naturel; j'ai des choses bien plus tendres à vous dire; quelle expression pourrai-je mettre à cette déclaration, qu'il faut que je vous fasse?

« A peine je vous vois, que mes frayeurs cessées
» Laissent évanouir l'image du trépas,
» Et que je sens couler, dans mes veines glacées
» Un je ne sais quel feu, que je ne conçois pas.
» Je ne sais ce que c'est, mais je sais qu'il me charme,
» Que je n'en conçois pas d'alarmes.
» Plus j'ai les yeux sur vous, plus je me sens charmer.
» Tout ce que j'ai senti, n'agissait point de même,
» Et je dirais que je vous aime,
» Si je savais ce que c'est que d'aimer!
» Par quel ordre du ciel, que je ne puis comprendre,
» Vous dis-je plus que je ne dois?
» Moi, de qui la pudeur devrait du moins attendre,
» Que vous m'explicassiez le trouble où je vous vois.
» Vous soupirez ainsi que je soupire;
» Vos sens, comme les miens, paraissent interdits;
» C'est à moi de m'en taire, à vous de me le dire;
» Et cependant c'est moi qui vous le dis! »

SCENE XXI.

LE SEMAINIER, et ensuite les autres Acteurs.

(*Le Semainier entre seul, vers le milieu de la tirade de Psyché. Il fait signe au Marquis et aux autres acteurs qui entrent doucement, et restent sur le dernier plan.*)

LE MARQUIS.

Parfait!

BARON, *avec transport.*

Quelle femme! et elle ne m'aimerait pas! ah! qu'il serait dangereux pour moi, de vous dire...

« Phyché, je suis jaloux de toute la nature,
» Vos cheveux souffrent trop des caresses du vent,
» Dès qu'il les flatte j'en murmure;
» L'air même que vous respirez,
» Avec trop de plaisir, passe par votre bouche;
» Votre habit de trop près vous touche;
» Et sitôt que vous soupirez,
» Je ne sais quoi qui m'effarouche
» Craint parmi vos soupirs, des soupirs égarés. »

(Il se jette à genoux.)

LE MARQUIS.

C'est admirable! (*On le retient.*)

Mlle. DESMARES, *souriant.*

A mes genoux! eh mais, ce jeu de scène-là n'est pas dans le rôle.

BARON, *se levant.*

Ah! c'est que vous m'avez lancé un regard! voilà pourquoi je ne voulais pas jouer avec vous. Mon faible cœur est sans défense, et vous avez tant d'armes contre moi!...

(Ici Baron presse mademoiselle Desmares contre son cœur.)

TOUS LES ACTEURS.

Bravo!

LE MARQUIS.

Bravissimo!

LE SEMAINEIR.

Parfaitement joué mes amis... la pièce marchera... enfin nous la jouerons.

LE MARQUIS.

Hein! c'est grâce à moi; c'est délicieux... vous avez saisi toutes mes intentions; c'est comme cela que j'avais conçu la scène de raccommodement.

SCENE XXII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, VICTOR.

VICTOR.

Enfin, messieurs, je vous trouve assemblés. Quelle réponse porterai-je à la cour?

LE SEMAINIER.

Nous sommes prêts. (*A Baron et à mademoiselle Desmares.*) A ce soir Psyché; et à demain la noce.

Mlle. DESMARES.

Oui, j'invite tous ces messieurs et ces dames à la fête.

LE MARQUIS.

Et moi, j'ouvrirai le bal avec Psyché.

VICTOR, *bas à Mlle. Desmares.*

Vous êtes donc réconciliés?

Mlle. DESMARES.

Oui, monsieur, grâce à vous.

VICTOR.

Et ma chanson ?...

Mlle. DESMARES.

La voilà...

VICTOR.

Ah ! j'entends... c'est la première fois que mes couplets manquent leur effet... on ne voit de ces vertus-là que dans les coulisses ?

LE SEMAINIER.

Savez-vous, messieurs, vous qui jouez les ouvrages des autres, qu'on pourrait faire une pièce avec ce qui vient de se passer ici ?

LE MARQUIS.

Ce que vous dites là, je le pensais en moi-même, et je destine au Mercure quelques articles sur l'intérieur des comédiens...

LE SEMAINIER.

Croyez-moi, M. le marquis, ne dites pas de mal des comédiens ; vous auriez la majorité contre vous, ils ne sont pas tous au théâtre.

VAUDEVILLE.

AIR *de la Treille de Sincérité.*

En comédiens le monde
Abonde ;
Tel qui nous voit, nous entend bien,
Ainsi que nous est comédien.

Tartuffes, pour nous si rigides,
Si doux pour vos propres travers ;
Amis sincères et solides,
Constans... jusqu'au premier revers ;
Vous écrivains de coterie,
Si zélés pour le bien de tous...
Sans que votre intérêt s'oublie ;
Venez figurer avec nous...

CHOEUR.

En comédiens, etc...

BARON.

Parasites, qu'on ne voit guère,
Avant dîner, chez vos amis ;
Vous, grands hommes, pour le vulgaire,
Et, pour vos valets... si petits ;
Et vous, peuple souple et mobile,
Politiques caméléons,
De notre art, pour vous si facile,
Venez nous donner des leçons.

CHOEUR.

En comédiens, etc. ..

VICTOR.

Et vous, modèles d'inconstance,
Femmes, qui nous trompez si bien,
Femmes, qu'on peut par excellence,
Nommer le sexe comédien;
Vous, coquette, qu'un vain caprice
Change en dévote, par ennui;
Vous, fillette, à vingt ans, novice...
Venez, votre place est ici.

CHŒUR.

En comédiens, etc...

LE MARQUIS,

N'est ce point une comédie
Que nous jouons tous ici bas?
Mais, dans ce drame de la vie,
Le plus souvent on ne rit pas.
Chargés des rôles difficiles,
Sur l'avant-scène on voit les grands;
Acteurs obscurs, mais plus tranquilles,
Les petits sont les figurants.

CHŒUR.

En comédiens, etc...

Mlle. DESMARES, *au Public.*

Vous, messieurs, vous aussi, mesdames,
Qui venez nous entendre ici,
De nos legères épigrammes,
Riez, c'est le meilleur parti.
Si quelqu'un veut se reconnaître
Dans nos satiriques couplets;
Pour ne pas le laisser paraître,
Qu'il applaudisse nos couplets:
Des traits malins de la satire,
Rire,
En se reconnaissant bien;
C'est encor être comédien.

CHŒUR FINAL.

Des traits malins de la satire
Rire, etc...

FIN.

LE

TRAITÉ DE PAIX,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le 16 août 1821.

Par MM. ACHILLE D'ARTOIS et M.-J. BRISSET.

PRIX : 1 *FR.* 50 *CENTIMES.*

A PARIS,

CHEZ Mme. HUET, LIBRAIRE - EDITEUR.

GRAND MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE, ANCIENNES ET MODERNES, RUE DE ROHAN, no. 21, AU COIN DE CELLE DE RIVOLI, PRÈS LE PALAIS-ROYAL.

Et chez BARBA, Libraire, Palais-Royal.

1821.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Comte DE BEAUMANOIR, d'un certain âge.	M. *Pitrot.*
La COMTESSE, sa Femme, d'un certain âge.	Mme. *Bras.*
HÉLÈNE, leur Nièce.	Mlle. *Pauline-Geoffroy.*
ISELLE, jeune Personne attachée à la Comtesse.	Mlle. *Minette.*
ASTOLPHE, jeune Epoux d'Hélène. . .	M. *Isambert.*
LODEVE, Page, Amant d'Iselle. . . .	Mlle. *Clara.*
UNE DAME.	Mlle. *Dumont.*
CHEVALIERS ET DAMES.	

La Scène se passe du temps des Croisades.

La Musique se trouve chez M. DOCHE, à Paris, au théâtre du Vaudeville.

LE TRAITÉ DE PAIX.

Le Théâtre représente un Salon riche, mais gothique, avec des Armes sur les lambris et des Tableaux de chevalerie. Il y a une Porte dans le milieu, ainsi que de chaque côté du fond.

SCÈNE PREMIERE.

LODÈVE, ISELLE.

(*Lodève entre par la porte du fond, Iselle par une porte latérale : ils se rencontrent au milieu du théâtre.*)

LODÈVE, *avec joie, reconnaissant Iselle.*

C'est elle !

ISELLE, *de même, reconnaissant Lodève.*

C'est lui !

LODÈVE, *de même.*

Iselle !

ISELLE, *de même.*

Lodève !

LODÈVE.

Que je suis heureux ! Je viens de franchir le pont-levis du châtel, et la première personne que je rencontre, c'est toi, c'est Iselle, Je te retrouve à la même place où je t'aquittée.

ISELLE, *vivement.*

Oui, il y a deux ans !

LODÈVE.

AIR : *L'amour ainsi qu'la nature.*

Ce jour-là, gentille Iselle,
J'étais, je me le rappelle,
En train de te faire ici
Le conte le plus joli !

De m'interrompre, ma chère,
Pour partir je fus forcé ;
Mais je finirai, j'espère,
Ce que j'avais commencé.

ISELLE, *naïvement.*

Aussitôt que vous le voudrez ; car c'était bien intéressant.

LODÈVE, *la regardant.*

Tu ne démens en rien le pronostic du comte de Beaumanoir, notre châtelain.

ISELLE.

Je suis trop honnête, pour jamais démentir quelqu'un.

LODÈVE.

AIR : *J'avais mis mon petit chapeau.*

Sais-tu ce qu'un jour monseigneur
Disait en te voyant si belle ?
« Amour ne garde pas de fleur
» Plus fraîche que la jeune Iselle ;
» Malgré son air tout ingénu,
» Quelle grâce vive et piquante !
» Elle promet d'être charmante. »

ISELLE, *naïvement.*

Je promettais.... Ai-je tenu ?

LODÈVE.

Tu n'as fait que croître et embellir : c'est comme mon amour.

ISELLE, *naïvement et avec sentiment.*

Votre amour ?

LODÈVE.

Même air.

As-tu de mes sermens d'amour
Perdu la douce souvenance ?
J'en faisais plus de cent par jour ;
Et tu dois croire à ma constance.
J'avais gravé sur mon écu,
Auprès du charmant nom d'Iselle,
La promesse d'être fidelle.....

ISELLE, *naïvement.*

Tu promettais.... As-tu tenu ?

LODÈVE.

Plus de mille Sarrazins occis en ton honneur, répondront pour moi !

ISELLE.

Mille Sarrazins ! quoi ! vous avez tué des Sarrazins ? Vous, petit comme vous êtes ?

LODÈVE.

Oui, moi ; mais bah ! des infidèles ! faut-il les plaindre ?

ISELLE.

Moi, Monsieur, je ne veux la mort de personne ! Mais qu'est-ce qui vous amène ici ? Est-ce un message de nos chevaliers ?

LODÈVE.

Ils n'en ont pas besoin, ils arrivent tous, et le sire de Beaumanoir à leur tête !

ISELLE.

Vraiment ? quelle bonne nouvelle ! Je m'en vais la dire à tout le monde.

LODÈVE, *la retenant.*

Non pas, non pas.

ISELLE.

C'est que quand il s'agit de dire des nouvelles, je suis là. Depuis votre départ, c'est moi qui ai cet emploi dans le château.

LODÈVE.

Et tu t'en acquittes à merveille ?

ISELLE.

Viens avec moi, tu verras plutôt.

LODÈVE.

Ce sera pour une autre fois. Ils se font un plaisir de surprendre leurs femmes, et....

ISELLE, *vivement.*

J'entends. Reviennent-ils pour long-temps ?

LODÈVE, *riant.*

Oui, pour quelques jours.

ISELLE.

C'est-à-dire qu'ils n'arrivent que pour partir. Et comment les as-tu devancés ?

LODÈVE.

C'est un bonheur que je dois à Papillon, mon cheval de bataille.

ISELLE.

Ah! oui, ton Papillon! il court donc toujours aussi vite?

LODÈVE.

Il est digne de porter un page!

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.*

En me ramenant vers toi,
Reconnaissant bien sa route
Mon coursier était sans doute
Impatient comme moi!
Touchant à peine la terre,
Il laissa dans la carrière
Tous les autres en arrière;
Et dans mes transports ardens,
Dès que, pensant à ma belle,
Je disais le nom d'Iselle,
Il prenait le mors aux dents!

ISELLE.

Tu dis donc que les chevaliers accompagnent le sire de Beaumanoir?

LODÈVE.

Sans doute.

ISELLE.

Tant mieux! ils trouveront leurs femmes ici.

LODÈVE.

Elles sont en ces lieux!

ISELLE.

La comtesse a convoqué pour aujourd'hui toutes les dames des châteaux voisins. Elle veut mettre en délibération une affaire importante, et c'est dans cette salle qu'aura lieu le conseil.

LODÈVE, *vivement.*

Un conseil! pourquoi faire?

ISELLE.

Je crois qu'il s'agit de leurs maris.

LODEVE, *réfléchissant.*

Serait-ce?

ISELLE.

Pour s'entendre.

LODEVE, *vivement.*

Pas possible! Iselle, il faut que j'y assiste.

ISELLE.

Comment?

LODEVE.

Tu me cacheras.

ISELLE.

Où?

LODEVE.

Il faut trouver.

ISELLE.

Vous êtes curieux?

LODEVE.

Comme une femme.

ISELLE.

Voilà le moyen trouvé.

LODEVE.

Tu as raison, une robe par-dessus ces habits, et je change de sexe.

ISELLE.

Mais s'il y a un secret, comment feras-tu pour le garder?

LODEVE.

Je cesserai d'être femme.

ISELLE.

Tu me rassures. On vient; c'est la comtesse et la jeune épouse de sire Astolphe; le conseil va s'assembler.

AIR : *Je regardais Madelinette.*

Venez faire votre toilette
Et changer d'habit, de maintien.

LODÈVE.

L'illusion sera complète,
Je suis sûr qu'on n'y verra rien!

ISELLE.

Dans sa taille, dans son visage,
Que de grâces déjà je voi!
En femme, il n'aura, je le gage,
Pas plus l'air d'un homme que moi!

LODÈVE.

Allons donc faire ma toilette,
Changer d'habit et de maintien;
L'illusion sera complète,
Je suis sûr qu'on n'y verra rien!

ISELLE.

ISELLE.

Venez faire votre toilete
Et changer d'habit, de maintien;
L'illusion sera complète,
Et personne n'y verra rien!

SCENE II.

LA COMTESSE DE BEAUMANOIR, HELENE.

LA COMTESSE.

Oui, ma nièce, j'ai un excellent moyen pour empêcher désormais nos maris de nous quitter.

HÉLENE.

Ah! ma tante, puisse-t-il être aussi bon que vous le dites!

LA COMTESSE.

Il sera adopté par le conseil et il réussira! Ah! Messieurs nos époux, vous croyez que sacrifiant nos droits à une chimère, nous consentirons à languir loin de vous, et que nous passerons toute notre vie à vous désirer. Vous vous trompez; revenez seulement, et vous verrez.

HÉLENE.

Oui, mais ils ne viennent pas. Et Astolphe, mon Astolphe, que j'ai vu partir le soir même où l'on venait de nous unir.

LA COMTESSE.

Je souffre comme vous, ma nièce.

HÉLENE.

C'est bien différent, ma tante.

AIR: *Si Dorilas n'en parlait pas.*

Le plaisir fut votre partage;
Et de posséder un mari

Vous avez connu l'avantage.
Moi, je l'ignore jusqu'ici.
Depuis un an çà me tourmente ;
J'ai le plus tendre époux, hélas !
Et c'est encor, ma chère tante,
Comme si je n'en avais pas !

LA COMTESSE.

De la patience, de la patience.

HÉLÈNE.

Vous savez si j'en ai eu jusqu'à présent ? Mais, je le sens, elle est près de m'échapper !

AIR : *Faut l'oublier.*

Il ne vient pas !... A chaque aurore,
En soupirant je dis : Ce jour
Doit-il éclairer son retour ?
Hélas ! le soir je pleure encore !
Plaintive, je monte au donjon ;
A mes regards le jour expire ;
J'interroge en vain l'horison.
La nuit arrive, et je soupire....
Il ne vient pas !

LA COMTESSE.

Et mon mari, arrive-t-il davantage ?...

Même air.

Il ne vient pas ! et son absence
Me ravit tout, appas, fraîcheur !
Je ne puis calmer ma douleur.
Je dépéris d'impatience !
En vain je l'appelle, il est sourd !
Et comme une fleur qu'on néglige,
Perdant mon éclat chaque jour.
Je me consume sur ma tige !....
Il ne vient pas !

Mais il reviendra, et ma proposition une fois passée....

HÉLÈNE.

Je ne la connais pas, mais je vous promets de l'appuyer de tout mon pouvoir. Voici déjà les plus anciennes qui se rendent au conseil.

LODÈVE, *à part.*

Madame la comtesse a de l'expérience.

HÉLÈNE.

Je donnerais la moitié de moi même pour revoir mon époux.

LODÈVE, *à part.*

Ce serait un joli présent qu'elle ferait là.

LA COMTESSE.

Hé bien! mes amies, si nous voulons contraindre nos époux à chérir la paix, quand ils seront de retour, il faut tenir rigueur à leur tendresse, et refuser à leur amour tout ce qu'il demandera. (*Toutes les femmes se regardent sans rien dire, Hélène baisse les yeux.*) Vous ne repondez pas?

LODÈVE, *à part.*

Ça mérite réflexion!

HÉLÈNE, *levant les yeux.*

Il me semble que la guerre pourrait continuer.

TOUTES

Oui, oui, que la guerre aille son train.

HELÈNE.

AIR: *Ca n'se peut pas.*

Ce serait tenter l'impossible.
Pour suivre vos conseils, hélas!
Il faudrait un cœur insensible!

LODÈVE, *à Iselle.*

Bon, bon, ça ne passera pas!

LA COMTESSE.

D'où viennent ces frayeurs nouvelles?
Je vous jure que pour cela,
Il ne faut pas être cruelles.

ISELLE, *à Lodève.*

Ça passera! (*bis.*)

LA COMTESSE.

Nous finirons par céder, mais ce ne sera qu'après leur avoir fait signer un traité.

HÉLÈNE.

Par lequel ils s'engageront à ne plus nous quitter. J'accepte la proposition.

TOUTES.

Appuyé, appuyé.

ISELLE, *à Lodève.*

Vois-tu que ça passe ?

LODEVE, *à Iselle.*

Oui, mais avec l'amendement.

UNE FEMME, *annonçant.*

Grande nouvelle! grande nouvelle! du haut du donjon j'ai vu des guerriers qui s'avancent vers le château.

LA COMTESSE.

Des guerriers!

TOUTES.

Si c'était nos maris!

HÉLENE.

Je vais monter à la tour pour les reconnaître.

TOUTES.

Nous voulons les reconnaître aussi.

LODEVE, *à part.*

Il faut que je fasse comme elles.

LA COMTESSE.

Arrêtez, mesdames, n'oubliez pas comment vous devez vous conduire, et songez qu'il ne faut qu'un instant.

TOUTES.

Nous savons, nous savons.

LA COMTESSE.

Hé bien ! donc, mesdames.

AIR : *Quatuor de l'Iriato.*

Jurez-moi,...

CHŒUR.

Nous jurons....

LA COMTESSE.

Qu'en ce jour....

CHŒUR.

Qu'en ce jour!

LA COMTESSE.

Nous dirons....

CHŒUR.

Nous dirons....

LODÈVE.

Jure moi donc de...

ISELLE.

Oui, oui, je te jure de.... (*On entend le son des cloches*). Ah! mon Dieu! toutes les cloches du Château sont en mouvement!

LODÈVE.

Ce sont nos Chevaliers qui font leur entrée, et ces dames commencent le carrillon!

ISELLE.

Je vais me mettre de la partie.

SCENE IV.

LE PAGE, LE COMTE, ASTOLPHE, LES CHEVALIERS, (*la lance à la main et le casque en tête*).

CHŒUR.

AIR *du Carrillon de Dunkerque.*

Ah! quels concerts!
Ils électrisent mon ame.
Ah! quels concerts!
Comme ils remplissent les airs!

ASTOLPHE.

Le plus doux son
Vient d'Hélène.

LE COMTE.

C'est ma femme
Qui, sans façon,
Fait aller le gros bourdon!

CHŒUR.

Ah! quels concerts!
Ils électrisent mon ame!
Ah! quels concerts!
Comme ils remplissent les airs!

LE COMTE.

Or ça, illustres preux, après mille et mille traverses, nous voici de retour dans nos foyers, grâce à Dieu, à votre épée et aux conseils de votre Chef. Or ça, nobles Servans d'amour, car je serai toujours servant d'amour...

LODÈVE,

LODÈVE, *à part.*

C'est le moment d'interrompre sa harangue. (*haut.*) Seigneur...

LE COMTE.

Quoi! Lodève, tu nous avais précédés. Je croyais que tu n'avais pu nous suivre.

LODÈVE.

J'étais en avant, Mouseigneur, j'avais une affaire pressée.

LE COMTE.

Par la croisade! une reconnaissance, je parie?

LODÈVE.

J'ai vu toutes ces dames.

LE COMTE.

Comment, Lodève, toutes?

LODÈVE.

Oui, Seigneur, toutes les dames des Chevaliers sont ici.

LES CHEVALIERS.

Elles sont ici!

ASTOLPHE.

Tu peux nous en donner des nouvelles. Dis-moi, ne nous ont-elles pas oubliés?

LE COMTE.

Par l'anneau de la Reine Berthe, confiance en vos épouses! Me voyez-vous autant de curiosité? Ai-je dit un mot de ma femme?

ASTOLPHE.

Mais, vous, mon oncle, vous êtes bien sûr que personne...

LE COMTE.

Qu'est-ce à dire, je suis bien sûr? Ce n'est pas cela; ma femme est une femme... Mais elle était très-bien portante à mon départ, et je suppose que je la retrouverai telle que je l'ai laissée. Or ça! nobles guerriers, que le plaisir nous fasse oublier la gloire, et courons déposer nos lauriers aux pieds de nos belles!

AIR: *Aussitôt que la lumière.*

Il faut changer de parure,
L'hymen nous réclame tous.

Allons, amis, sans armure,
Nous exposer à ses coups!
Qu'en vos mains le luth résonne;
Redevenons troubadours:
Quittons le fer de Bellonne
Pour les armes des amours!

ENSEMBLE.

Il faut changer de parure,
Etc.

LODÈVE.

Ces armes ne vous serviront pas beaucoup aujourd'hui!

LE COMTE.

Pourquoi cela?

LODÈVE, *les attirant autour de lui.*

Rendez grâce au ciel, sire comte, rendez grâce au ciel qui m'a fait précéder vos pas.

ASTOLPHE.

Que veux-tu dire?

LODÈVE.

Je suis arrivé à temps pour découvrir...

LE COMTE.

Quoi!

LODÈVE.

Une trahison!

TOUS.

Une trahison!

LE COMTE, *vivement.*

Mon page, expliquez-vous...

LODÈVE.

AIR: *Je suis colère et boudeuse.*

Une guerre est déclarée,
En dame ces lieux vous attend.

ASTOLPHE.

La guerre,... Qui l'a jurée?

LODÈVE.

Vos femmes....

LE COMTE.

Quel accident!

LODÈVE.

Lorsque vous étiez en route,
De vous punir comme il faut,
Ces dames, coûte qui coûte,
Ici formaient le complot.
Introduit dans l'assemblée,
J'ai tout vu, tout entendu.....
Mon ame est encore troublée....

LE COMTE.

Eh! bon Dieu! qu'a-t-il donc vu?....

LODÈVE.

Présidé par la Comtesse,

LE COMTE.

Quoi! ma femme présidant!

LODÈVE.

Le conseil avec sagesse
Ecoutait....

LE COMTE.

C'est étonnant!
D'avance je me désole.
Achève....

LODÈVE.

Voici la fin....
Donnant toutes leur parole,
Elles ont juré soudain.....

TOUS LES CHEVALIERS.

Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est?

(Il parle bas a l'oreille d'Astolphe; la nouvelle passe de bouche en bouche, d'oreille en oreille, et parvient jusqu'au comte.

LE COMTE.

Quoi! c'est là la grande affaire!
Vous nommez guerre, je voi,
Ce qui, Messieurs, au contraire,
Doit être repos pour moi!

ASTOLPHE.

C'est fort bien pour vous, mon oncle, dont nous connaissons la femme... Mais nous qui avons....

LE COMTE.

Mais qu'est-ce qu'il a donc contre ma femme? Par les ruines d'Antioche! Apprenez que mon épouse est encore.... N'est-ce pas, Messieurs, que mon épouse?.... Enfin suffit. (*A part.*) Or çà! pourtant, après une longue route, je ne suis pas trop fâché de l'aventure...

ASTOLPHE.

Heureusement que leur rigueur ne doit durer que jusqu'à la paix!...

LE COMTE.

Quoi! vous pourriez vous laisser mener ainsi? Non pas. Pour notre gloire il faut les faire repentir de leur imprudence: ma femme surtout, ma femme, oser... Je veux la punir.

ASTOLPHE.

Mais nous serons punis aussi.

LE COMTE, *vivement.*

Or çà, Chevaliers, avez-vous confiance en votre chef? J'ai triomphé des infidèles, je saurai vaincre les belles. Suivez mon dessein, et je vous réponds qu'avant la fin de la journée, elles viendront elles-mêmes nous demander un accommodemment!

ASTOLPHE.

Nous y consentons, mais...

LE COMTE, *les voyant venir.*

Silence!

AIR *du comte Ory.*

Les voici. Point de faiblesse!
Imitez bien ma rigueur;
Mes amis, qu'il ne paraisse
Sur vos traits que la froideur.

(*Tous les Chevaliers font comme lui.*)

SCENE VI.

LES MEMES, HELENE, LA COMTESSE, TOUTES LES FEMMES.

LES FEMMES, *courant à leurs maris.*

Ah! quel plaisir pour mon ame!
Je vous revois, vous voilà!

(*Les maris les repoussent froidement.*)

N'avez-vous à votre femme
Rien à dire que cela?

ASTOLPHE, *regardant sa femme qui s'éloigne.*

Ah! comme elle est jolie!

LE COMTE, *regardant la comtesse.*

Elle n'est pas maigrie!

TOUTES LES FEMMES, *descendant la scène.*

Quels regrets! (*bis.*)
Seraient-ils muets!

ENSEMBLE.

LE COMTE, *aux Chevaliers.*

Amis, je réponds du succès.
Venez, vous saurez mes projets.

LA COMTESSE, HÉLÈNE.

D'où leur peut venir cet accès?
Ne nous répondront-ils jamais?

Les Chevaliers sortent pendant que les femmes continuent le Chœur suivant):

Quels regrets! (*bis.*)
Seraient-ils muets!

SCENE VII.

LA COMTESSE, HELENE, LES FEMMES.

LA COMTESSE.

Ils sont en allés !

UNE DAME.

Sans nous avoir repondu !

LA COMTESSE.

Payer la flamme la plus pure, la foi la mieux gardée, par une pareille indifférence!

HÉLÈNE.

Nous dédaigner ainsi !

LA COMTESSE.

Je veux les mettre à nos pieds.

AIR : *Quand l'Amour naquit à Cythère.*

Leur amour renaîtra sans peine,
Si nous le savons exciter.

UNE DAME.

Vous avez vu, brisant leur chaîne,
Comme ils viennent de nous quitter !

LA COMTESSE.

N'importe, il faut toujours qu'on ose
Les refuser...

HÉLÈNE.

Mais le moyen
De leur refuser quelque chose
Quand ils ne nous demandent rien ?

LA COMTESSE.

Ils ne se tairont pas toujours.

SCENE VIII.

LES MEMES, ISELLE, (*accourant.*)

ISELLE, *à la comtesse.*

Madame ! madame ! les Chevaliers.

LA COMTESSE.

Hé bien ?

ISELLE.

Je ne sais pas ce que vous leur avez dit, ni comment vous les avez reçus ; mais en sortant d'ici, ils ont été se loger dans ce grand bâtiment où il y a tant de hiboux, vous savez et qui est séparé du château. Et comme je me trouvais par hasard de ce côté-là, j'ai entendu M. le comte qui disait à vos maris : « Or çà, mes camarades, il n'y faut plus penser. « L'amour ne doit plus vous occuper. La gloire seule doit » remplir votre cœur... Reposons-nous ici de nos fatigues... » Dans quelquetemps, nous repartirons pour cueillir de nou- » veaux lauriers... Jusqu'à ce moment, toute communica- » tion avec nos femmes est interrompue... »

TOUTES LES FEMMES.

Ciel !

ISELLE, *à part.*

Comme ça les a toutes fait crier en même temps.

LA COMTESSE.

Et qu'ont répondu les autres ?

ISELLE.

Je n'ai entendu que cela, parce que je ne voulais pas écouter ; et je suis venue vous le raconter de suite de peur de l'oublier.

HELENE.

Ah ! ma tante, c'est vous qui êtes cause de notre malheur !

LA COMTESSE.

Ma nièce !

UNE DAME.

C'est vous qui me privez de mon mari...

LA COMTESSE.

Madame !

HELENE.

AIR : *Elle regarde toujours l'autre.*

Pour les rendre plus amoureux,
Nous voulions tourmenter leurs ames,

UNE DAME.

Et le destin, juste envers eux,
Pour nous punir éteint leurs flammes.

HELENE.

En jurant, je le vois, hélas!
Par vous ici je fus trompée.

LA COMTESSE.

Mesdames, ne m'en voulez pas,
Je suis la première attrapée!

HELENE.

Sans mon serment, je volerais vers Astolphe. A force de tendresse je lui rendrais son amour.

UNE DAME.

Il ne tient à rien que je n'aille trouver mon mari.

LA COMTESSE.

Que dites-vous? (*A part.*) Il faut ranimer un peu leur courage. (*Haut.*) Rappelez votre énergie. Prenez-moi pour exemple!... Mon mari me dédaigne, je le dédaignerai... Je ne me plains pas. (*A part.*) Je n'en pense pas moins. (*Haut.*) Plutôt que de demander grâce, j'aimerais mieux être privée de mari toute ma vie. (*A part.*) Ceci est un peu fort; mais l'indignation fait tout passer. (*Haut.*) D'ailleurs je ne crois pas à l'indifférence de ces Messieurs.

TOUTES.

Vous penseriez?

LA COMTESSE.

Leur conduite cache un mystère.... Il faut les observer... Iselle, charge-toi de ce soin.

ISELLE.

Oui, je serai en troupe légère!

LA COMTESSE.

Pour avoir des nouvelles plus certaines, va trouver les chevaliers dans la salle où ils sont assemblés, et tu demanderas de ma part une entrevue à M. le comte.

HELÈNE.

Tu en demanderas une aussi à mon mari.

TOUTES.

Au mien aussi.

ISELLE, *à part.*

Elles veulent toutes en avoir une.

LA COMTESSE.

Y pensez-vous, mesdames? Ce serait aller au-devant d'eux.

HELÈNE.

Ma tante, vous y allez bien.

LA COMTESSE.

Comme votre chef, je dois tout braver: je me dévoue pour le bien général.

AIR *du Méléagre Champenois.*

Pour faire voir plus d'indifférence,
Retirons-nous dans nos appartemens.

HELÈNE.

N'oubliez pas dans la conférence
De nous comprendre en vos arrangemens.

LA COMTESSE.

Comme pour moi, car mon zèle est extrême,
Je parlerai pour vous, je le promets.

HÉLÈNE.

Bien obligé... Mais, ma tante, moi-même
J'aurais voulu traiter mes intérêts.

LA COMTESSE.

Pour faire voir plus d'indifférence,
Retirons-nous dans nos appartemens.
Oui, j'aurai soin dans la conférence
De vous comprendre en mes arrangemens.

TOUTES, *excepté la Comtesse.*

ENSEMBLE.

Pour faire voir plus d'indifférence,
Retirons-nous dans nos appartemens.
N'oubliez pas / Elle aura soin } dans la conférence
De nous / De les } comprendre { en vos / en ses } arrangemens.

(*Elles sortent toutes, la Comtesse la première; Hélène fait semblant de les suivre et redescend le théâtre.*)

SCENE IX.

HÉLÈNE, *seule.*

Oui, oui, enfermez-vous mesdames, moi je reste. As-

tolphe viendra peut-être dans ces lieux. Il n'est pas naturel qu'il m'ait quittée ainsi. Ne suis-je donc plus celle dont il vantait les grâces et les charmes ? l'ennui m'aurait-il ôté tout cela pendant son absence ? Ah ! mon Dieu ! j'y pense. Depuis qu'il est parti, j'habite avec des femmes, et personne ne m'a dit que j'étais jolie... S'il était vrai ?.... mais non, je m'en serais bien aperçue. Qu'est-ce donc ? et que dois-je faire ?

AIR : *Depuis long-temps, jamais Adèle.*

Son époux est-il infidèle,
Pour se venger, on dit qu'il faut
Qu'au lieu de se plaindre, une belle
Rie et s'en console aussitôt !
Quand un mari que l'on adore,
Tout à coup cesse de brûler,
Pour moi, je ne sais pas encore
Comment on peut s'en consoler !

SCENE X.

HÉLÈNE, ASTOLPHE.

ASTOLPHE, *entrant par une porte du fond, sans voir Hélène.*

Je viens de laisser nos chevaliers à table avec le Comte, et je veux chercher partout mon Hélène... (*Il l'aperçoit.*) Elle est ici. (*Il la contemple avec amour.*)

HÉLÈNE.

Cependant il me regardait là.. (*Portant les yeux du côté d'Astolphe.*) Il y est revenu ! et mon serment ! Fuyons.

(*Au lieu de prendre le côté où il n'est pas, elle s'enfuit du côté d'Astolphe qui l'arrête par la main.*)

ASTOLPHE, *tendrement.*

Hélène !

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Mon bonheur est assuré :
Tu viens lorsque je t'appelle.
Me voilà donc auprès d'elle !

HÉLÈNE, *à part.*

Comment l'ai-je rencontré ?

ASTOLPHE.

Amour, je te remercie.

HÉLÈNE.

Laissez-moi, je vous en prie.

ASTOLPHE, *la retenant.*

Non, non, jamais de la vie.

HÉLÈNE, *descendant le théâtre avec Astolphe, qui l'attire doucement.*

De peur, je me sens glacer ;
C'est en vain que je m'efforce ;
De fuir, je n'ai pas la force,
Et je ne puis qu'avancer !

Astolphe ! laissez-moi...

ASTOLPHE.

AIR : *Simple, innocente et jolielte.* (Fête du Village voisin.)

Pourquoi fuis-tu, gentille châtelaine ?
Ne suis-je pas ton chevalier ?
Reste. (*bis.*) Faut-il tant te prier ?
Viens, Hélène, (*bis.*)
Viens calmer ma peine.....
Pourquoi, gentille châtelaine,
Pourquoi fuis-tu ton chevalier ?

HÉLÈNE, *à part.*

Il n'a pas l'air de me haïr !

ASTOLPHE.

Tu m'évites ?

HÉLÈNE, *vivement.*

Non, mais.

ASTOLPHE.

Regarde-moi donc.

HÉLÈNE, *le regardant.*

Oui, mais.

ASTOLPHE.

Tu ne m'aimes plus ?

HÉLÈNE, *vivement.*

Oh ! si..... Mais....

ASTOLPHE.

Tu es fâchée d'avoir un mari ?

HÉLÈNE.

Au contraire. Mais vous, seigneur, ne m'avez-vous pas oubliée ?

SCENE XII.

LA COMTESSE, ISELLE.

LA COMTESSE.

A qui en a-t-il donc, avec sa charmante amie? est-ce bien à moi qu'il parlait?

ISELLE.

Madame, il se trompait!

LA COMTESSE, *à part*.

Tout ceci m'est suspect ; ces dames murmurent, moi-même j'affecte une tranquillité que je suis loin d'avoir. (*Haut.*) Iselle, que faisaient ces Messieurs quand tu as été admise en leur présence?...

ISELLE.

Madame, ils étaient autour d'une grande table, et faisaient honneur au plus beau repas...

LA COMTESSE.

Les ingrats! et mon mari?

ISELLE.

Oh! votre mari, c'est différent.

LA COMTESSE.

J'en étais sûre, il m'aime encore!

ISELLE.

Il semblait dédaigner tous les mets.

LA COMTESSE.

Ce cher mari!

ISELLE.

Il n'était occupé qu'à vider un flacon de vin de Constance.

LA COMTESSE.

De Constance? le perfide!

ISELLE.

Madame veut-elle avoir encore quelques détails?

LA COMTESSE.

Il suffit, je l'aperçois...

ISELLE, *à part.*

Lodève m'attend, allons à notre rendez-vous... non, à notre entrevue. (*Elle sort.*)

SCENE XIII.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LE COMTE, *à part.*

Or çà, voici l'ennemi. J'ai donné mes ordres à mon page; mon projet doit réussir, tenons-nous ferme.

LA COMTESSE, *à part.*

Voyons-le venir.

LE COMTE, *à part.*

Tâchons qu'elle parle la première.

(*Ils s'approchent tous les deux sans rien dire.*)

LA COMTESSE, *à part.*

Je vois qu'il faut que je commence. (*Haut.*) Seigneur, (*A part.*) Ne le brusquons pas.

LE COMTE, *à part.*

Par Saint-Michel!... comme elle a l'air doux, je ne la reconnais plus!

LA COMTESSE.

Il y a bien long-temps que je désirais ce moment, et notre séparation...

LE COMTE, *vivement.*

Le cause en était assez belle pour en adoucir les peines! et la gloire...

LA COMTESSE.

a gloire?

LE COMTE.

AIR: *Il me faudrait quitter l'Empire.*

A mon ame reconnaissante,
Elle fit entendre sa voix.
Comment de ma première amante
Aurais-je pu méconnaître les droits?
Quand à mes yeux elle offrait la victoire,
J'ai dû, par l'honneur emporté,
Pour voler au sein de la gloire,
Quitter les bras de la beauté ....

(*A part.*) Ceci doit la flatter un peu.

LA COMTESSE.

J'espérais que le retour me consolerait de l'absence.

LE COMTE, *vivement.*

Tu espérais, hé bien! ma douce amie. (*A part.*) Par tous les diables! qu'est-ce que j'ai donc?

LA COMTESSE.

Tu gardes le silence?...

LE COMTE, *soupirant.*

Ah!

LA COMTESSE.

Est-ce là la réponse que tu devrais me faire?

LE COMTE.

Que veux-tu? Que me voulez vous, Madame?

LA COMTESSE.

Que vous soyez ce que vous étiez...

LE COMTE.

Comment l'entendez-vous?

LA COMTESSE.

AIR *du premier pas.*

Lorsqu'autrefois,
Je parlais, sans murmure,
Ton cœur toujours s'animait à ma voix.
Tes feux brillaient sur toute ta figure.
Auprès de moi, tu n'es plus, je te jure,
Comme autrefois!

LE COMTE.

C'est possible!, mais.

Même air.

Lorsqu'autrefois,
Je vous peignais ma flamme,
Dans mes deux mains vous teniez, je le crois,
Tant vous étiez mignonne.... Sur mon ame,
Convenez-en, vous n'êtes plus, Madame,
Comme autrefois! (*bis.*)

LA COMTESSE.

Mais au moins, mon cœur est toujours le même, je te parle.

LE COMTE.

Par Jérusalem! s'il ne tient qu'à cela! vous ne vous plaindrez

drez plus de moi. J'ai assisté à tant de batailles, j'ai couru tant de dangers. Si vous voulez que je vous les raconte!

LA COMTESSE.

Eh mon Dieu! non.

LE COMTE.

Ah! si vous m'aviez vu au siége d'Antioche! j'avais l'air du dieu de la guerre en propre original.

LA COMTESSE.

Ce n'est pas ce que je veux savoir.

AIR : *A jeun, je suis trop philosophe*

Aimez-vous encor ma présence?

LE COMTE, *parlant de ses exploits.*

Votre mari partout montra du cœur!

LA COMTESSE.

Dois-je croire à votre constance?

LE COMTE, *de même.*

Qu'il a donné de preuves de valeur!
Combien de fois il exposa sa vie
Au champ d'honneur....

LA COMTESSE.

Je vous crois sans efforts;
Mais votre amour....

LE COMTE.

Auprès d'Alexandrie,
Il fut laissé parmi les morts.

LA COMTESSE.

Mais, cruel, as-tu donc oublié la foi que tu m'as jurée?

LE COMTE, *à part.*

Par la tour de David! ça commence à s'échauffer, c'est à présent qu'il faut frapper fort!

LA COMTESSE.

Enfin m'aimes-tu? ne m'aimes-tu pas? Réponds!

LE COMTE, *avec un transport comique.*

Je vous aime! Je ne puis plus le cacher.

LA COMTESSE.

Ah!

LA COMTESSE.

Et qu'ont-elles répondu ?

ISELLE.

Qu'elles n'y consentiraient pas ; mais que si vous leur donniez l'exemple...

LA COMTESSE.

Et l'on peut croire que j'aurais la faiblesse....

LODÈVE, *lui montrant les armes.*

Voici l'armure complète, et si vous vouliez ?....

LA COMTESSE.

Jamais ! —

ISELLE, *à Lodève.*

Elle a du caractère. Jamais, entends tu ?

LODÈVE.

Ça veut quelquefois dire bientôt.

LA COMTESSE.

Les imprudens ! mettre à ce prix leur tendresse, et nous qui pensions. Mais ce serment, n'y peut on faire de changemens ?

LODÈVE.

Aucun.

LA COMTESSE.

Adieu donc, tout espoir de bonheur ! il faut imposer silence à l'amour le plus légitime. (*Soulevant la cuirasse.*) Je serais pourtant curieuse de voir si cela m'irait.

LODÈVE, *soulevant la lance.*

C'est bien léger.

LA COMTESSE, *prenant la lance.*

AIR : *Vaudeville de la robe et des bottes.*

Puis-je m'armer de cette lance ?

LODÈVE.

Mais tout aussi bien qu'un guerrier.
(*Lui donnant le bouclier.*)
Et ce bras, avec élégance,
Se retirait du bouclier.
Quels succès le ciel vous réserve !
La sagesse guidant vos pas,
Naguère vous étiez Minerve,
Mettez ce casque, et vous serez Pallas.

LA COMTESSE *met le casque.*

Je mets ce casque, et me voilà Pallas.

ISELLE.

Vous avez une tournure superbe, comme cela !

LODEVE.

(*Apercevant le comte.*) Venez, sire comte, votre femme vous est rendue !

LA COMTESSE.

Mon mari ! que lui dire ?

SCENE XV.

LES MEMES, LE COMTE.

LE COMTE.

Quoi ! madame !... (*Appelant.*) Or çà, accourez tous, mes amis, et chantez mon bonheur et le vôtre.

TOUS LES CHEVALIERS.

CHŒUR.

AIR : *Honneur à la musique.*

L'hymen par sa victoire
M'enflamme pour toujours.
Adieu lauriers et gloire,
Et vivent les amours !

LA COMTESSE.

Chevaliers, vous m'avez surprise, ne croyez pas que je consente à garder ces armes, je n'ai cédé qu'à un mouvement de curiosité, et ces dames n'ont voulu rien entendre, toutes ont juré... (*On entend la ritournelle de l'air suivant.*) Qu'entends-je ?

LE PAGE.

Ce sont elles.

LA COMTESSE.

Vous allez voir si les femmes cèdent jamais à leurs maris.

SCENE XVI ET DERNIÈRE.

LES MEMES, TOUTES LES DAMES *armées*; HÉLÈNE, *la première, le casque en tête et la lance à la main.*

CHŒUR.

AIR : *La danse.*

La guerre! (*bis.*)
C'est à moi mon cri
Favori!
La guerre! (*bis.*)
C'est mon seul cri!

HÉLÈNE.

Je craignais le danger naguère,
Mais à présent c'est le contraire,
Ne cherchant qu'à me signaler,
Loin de trembler,
De me troubler,
Je voudrais tout brûler!

CHŒUR.

La guerre,
Etc.

LA COMTESSE, *oubliant qu'elle est armée.*

Quoi! mesdames, après le serment que vous avez fait?

HÉLÈNE.

Nous vous avons imitée, ma tante.

LA COMTESSE, *à part.*

J'ai perdu le droit de les blâmer.

HÉLÈNE, *aux Chevaliers.*

Vous voyez ce que l'amour peut sur nos cœurs.

LE COMTE.

Par les cèdres du Liban, jamais guerriers ne m'ont paru plus redoutables!

ASTOLPHE.

AIR : *Signal d'un galant négligé.*

Sous ce belliqueux ornement,
Combien vous avez de puissance!
Pour vaincre, il faut vous montrer seulement.
Qui peut, en vous voyant, songer à sa défense?

Venez des plus fiers chevaliers
Triompher ici sans alarmes,
Et commencez, pour illustrer vos armes,
Par nous faire tous prisonniers.
(*Tous les chevaliers tombent aux pieds de leurs dames.*)

LA COMTESSE, *reprenant son caractère.*

Je ne demande pas mieux. Allons, mes amies, donnons ce jour au plaisir de revoir nos maris, et dès demain, partons pour la Palestine.

LE COMTE.

Point de Palestine! avant de quitter ce pays, lassés d'une guerre qui nous éloignait de tout ce qui nous était cher, nous nous étions mutuellement engagés par un traité, à n'y plus retourner.

LA COMTESSE.

Il se pourrait? et nous qui...

LE COMTE.

Or çà, je savais votre serment, et j'ai voulu vous punir.

LA COMTESSE.

Ah! traître, nous étions trahies! où est-il ce traité?

LE COMTE, *présentant un papier.*

Le voici, noble dame.

ASTOLPHE.

AIR : *Vaudeville du Petit Courrier.*

Désormais nous ne voulons pas
Abandonner notre patrie.

LE COMTE.

Je ne veux quitter de la vie
Mes foyers pour d'autres climats!
J'ai, je le sais, l'humeur guerrière;
Mais ma femme est auprès de moi;
Pourquoi porter si loin la guerre,
Quand on peut la faire chez soi?

LA COMTESSE.

Nous vous pardonnons la leçon, en faveur du traité.

LE COMTE.

Or çà, mon page, je te promets la main d'Iselle pour récompense.

ISELLE, *de qui Lodève a pris et baisé la main.*

Monseigneur, il la tient déjà.

VAUDEVILLE FINAL.

LE COMTE, *à la Comtesse.*

AIR : *Vaudeville des limites.*

Or çà, d'un éclat sans pareil,
Vos beaux yeux brillent sous ce casque;
Je puis vous donner un conseil
Sans paraître par trop fantasque.
Si vous voulez, même de loin,
Frapper au cœur votre adversaire,
En champ clos ayez toujours soin
De vous présenter sans visière.

LODÈVE.

Entre les époux, rarement
Il existe une paix parfaite;
Et l'hymen, dit-on, fort souvent
Fait battre l'amour en retraite.
(*A Isello.*)
Nous les mettrons d'accord enfin;
Et tous deux, sans peine, j'espère,
Nous empêcherons que l'hymen
A l'amour ne rompe en visière.

LA COMTESSE.

Sans cet heureux traité de paix,
J'allais partir, et la Syrie
Aurait admiré mes hauts faits;
(*A son mari.*)
Pour vous, je quittais ma patrie.
Plus d'une fois, Bellonne a vu
Les grâces suivre sa bannière;
Et plus d'une femme a paru
Un grand homme sous la visière.

ASTOLPHE.

Chez eux, comme dans les hasards,
Tous nos braves s'immortalisent!
Ont-ils quitté le fer de Mars?
Amour, beaux-arts les favorisent.
Ont-ils armé leurs bras guerriers?
Pour eux, au bout de la carrière
La gloire élève ses lauriers
Sitôt qu'ils baissent leur visière.

HÉLÈNE, *au public.*

Quand notre auteur s'est élancé
Vers le but qu'il désire atteindre,
Plus d'une fois il a pensé,
Aux dangers qu'il avait à craindre.
Mais en chevalier plein d'ardeur,
Il a tout risqué pour vous plaire;
Faites ce soir qu'avec honneur,
Il puisse lever la visière.

Imprimerie de Madame Veuve P
Sainte-Anne, N

Merle, Jean Toussaint

LA

SOLITAIRE,

OU

LE MORCEAU D'ENSEMBLE;

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. MERLE, CARMOUCHE ET DE COURCY;

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le 5 septembre 1821.

Prix : 1 franc 50 cent.

PARIS,

Chez POLLET, Libraire-Éditeur de Pièces de Théâtre, rue du Temple, n° 36, vis-à-vis celle Chapon.

1821.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mme de LUCEVAL, jeune veuve.	Mlle *Lucie.*
M. de GERMONT, ancien maréchal-de-camp.	M. *Guillemin.*
Mme de GERMONT, sa femme.	Mme *Bras.*
LÉON D'HERMILLY, capitaine de cavalerie.	M. *Isambert.*
Le major BRISVILLE.	M. *Hyppolite.*
JUSTINE, femme de chambre de Mme de Luceval.	Mlle *Minette.*
ROBERT, concierge du château.	M. *Fontenay.*
Un Trompette du régiment.	M. *Guénée.*
Officiers du régiment.	

La scène est dans le château de MAD. DE LUCEVAL, *à Ménars, à quatre lieues de Blois, sur les bords de la Loire.*

S'adresser, pour la musique, à M. Doche, au Vaudeville.

IMPRIMERIE DE J. SMITH.

LA SOLITAIRE,

OU

LE MORCEAU D'ENSEMBLE.

Le Théâtre représente une salle du château ouverte sur le parc. Dans le fond, on aperçoit des arbres, un pan de mur et une petite porte. A droite et à gauche, au second plan, des portes latérales; un piano, une harpe, un pupitre et des cahiers de musique. La salle est ornée de portraits et de fauteuils gothiques.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUSTINE (*seule*).

(*Elle arrange une volière.*)

Comme c'est récréatif de donner à manger à des petits oiseaux!... Tenez, mes petits amis, déjeûnez, dînez, et amusez-vous, si vous pouvez.... Au moins, ils sont en compagnie dans leur cage, et moi je bâille toute seule dans ce maudit château.

Air : *De la Cinquième édition.*

Quel plaisir peut nous être offert,
En restant seule avec soi-même?

Je conçois que dans un désert
On vive avec l'objet qu'on aime.
Loin du monde on peut être heureux,
J'en prendrais, je crois, l'habitude;
Mais, selon moi, ce n'est qu'à deux
Qu'on peut aimer la solitude.

SCÈNE II.

JUSTINE, ROBERT (*portant des livres et des journaux*).

Eh! dites donc, mademoiselle Justine, c'est comme ça que vous laissez vos fleurs se faner? elles n'ont pas été tant seulement arrosées hier soir.

JUSTINE.

Ah! que veux-tu? mon pauvre Robert, je ne vais pas me mettre jardinière ici.

ROBERT.

Je vous reconnais bien là. En arrivant au château, vous m'avez dit : Robert, madame et moi, je ne voulons pas qu'on touche aux fleurs qui sont sur la terrasse : ça nous regarde; je voulons les arroser, les soigner, les bst..... Voilà que les pauvres fleurs meurent de soif. Tenez, m'est avis que vous et madame de Luceval, notre maîtresse, vous n'êtes pas faites pour la campagne; ça ne vous vaut rien d'être à quarante lieues de Paris.

JUSTINE.

Comment! nous n'en sommes qu'à quarante lieues? Hélas! mon Dieu, je me croyais au bout de l'univers!

ROBERT.

C'est donc ben ennuyeux ici? tenez, voyez si vous avez à Paris un coup d'œil comme celui-là... La Loire ici sous vos fenêtres.

JUSTINE.

Imbécile, est-ce que nous n'avons pas la Seine à Paris?

ROBERT.

Oui, et ces bateaux qui montent et qui descendent, ces pêcheurs; cette belle campagne; les vignes de Monsieur le curé ici sur le devant, et la ville de Blois dans le fond.... Ah ça! qu'est-ce qu'il vous faut donc pour vous amuser?

JUSTINE.

Ce qu'il nous faut? de la société, des soirées brillantes, des spectacles, du grand monde.

ROBERT.

Ah! dame, puisque madame ne veut voir personne. Tenez, voilà de quoi vous désennuyer : c'est les visites de la poste.

JUSTINE.

Hélas! les seules que nous recevions.

ROBERT.

Des livres tout neufs, des journaux d'hier.... ça va vous faire de la société.

JUSTINE (*avec humeur*).

Garde tout ça, si tu n'as rien de mieux pour me distraire.....

ROBERT.

Ecoutez donc : moi, on m'a dit de laisser entrer les journaux ; je leur ouvre la porte... mais je voudrais ben savoir, mamzelle Justine, pourquoi que madame veut toujours être seule, comme un lonp garou ?

JUSTINE.

Cela lui convient, apparemment... Dites-moi, Robert, est-il venu bien du monde depuis hier ?

ROBERT.

Je vous en réponds.

AIR : *Vaudeville de Jadis et Aujourd'hui.*

Pour s'informer de not' maîtresse,
Hier sont v'nus Frontin, Lafleur ;
Et d' la part de la vieill' comtesse
Ce grand gaillard qu'est son piqueur.
Quoiqu'ils euss'nt l'air d'êtr' fort aimables,
Je n' les ons pas laissé passer.....

JUSTINE.

Quand il en viendra de semblables,
Il faudra mè les adresser.

ROBERT.

Tiens, mademoiselle Justine, vous ne vous gênez pas.

JUSTINE.

Dorénavant ne renvoie personne, sans me dire le nom.

ROBERT.

Eh ! j'y voyons clair ; vous attendez quelqu'un.

JUSTINE.

Quand ce serait, monsieur Robert, avez-vous le droit d'y trouver à redire ?

ROBERT.

Non ; mais j'nons pas envie d'être le concierge de vos amoureux, mam'zell' Justine.

JUSTINE.

L'impertinent !....

ROBERT.

Et qu'on me chasse pour la peine encore..... Je ne pouvons pas recevoir des ordres de deux côtés.... Madame me dit une chose, vous m'en dites une autre, tout ça m'embrouille; et si ça continue, je déserte la maison ! la place n'est déjà pas si bonne !....

AIR : *De Marianne.*

D'après la loi que l'on m'impose,
Je r'fus' les galans d' tout's façons ;
Au moins si l'on m' donnait queuqu'chose,
Pour tous ceux que je renvoyons.....
Mais j'dis barnicle
Sur cet article,
Avec Madam' les profits
Sont bien p'tits ;
Aussi je m' lasse,
Et je quitte la place ;
Ici l' portier
Fait un trop rud' métier :
On n'a ni bénéfic' ni gloire,
Faut être sévère et bourru.....
Morgué ! songez donc qu' la vertu
Fait du tort aux pour boire !

(Robert sort.)

SCÈNE III.

JUSTINE (*seule*).

Allons, on n'en a qu'un, et voilà qu'il veut s'en aller; si ma maîtresse ne se décide pas bien vite à reprendre un mari, et un mari qui ait un domestique.... condition de rigueur.... je lui demande mon compte, et je cherche une maison.... qui soit habitée.

AIR : *Vaudeville de Haine aux Hommes.*

A Paris cent plaisirs divers
Embellissaient notre demeure :
Des soupers, des bals, des concerts !.....
Nous avions du monde à toute heure.
Mais, seule, hélas ! en ce réduit
Il me faut rester enfermée,
Moi qui m'étais accoutumée
A voir du monde jour et nuit.

Ah ! voici Madame; elle revient de sa promenade du matin ! c'est bien, deux tours dans la grande avenue des maronniers, un petit repos sous le saule pleureur, près de la pièce d'eau.... et de là, nous retournons au château, un livre à la main, en robe du matin, et d'un air fort ennuyé, en attendant le déjeûné... Elle s'approche en rêvant.... laissons-la seule tout à son aise.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

MAD. DE LUCEVAL (*s'avançant lentement, un livre à la main*).

AIR : *La sympathie.*

Une forêt, des fleurs, une retraite,
Nous font trouver les plaisirs sous nos pas.
Là, les oiseaux, amans de la fauvette,
Chantent l'amour, et ne médisent pas....
Adieu, grand monde, amour, inquiétude :
Le vrai bonheur est dans la solitude.

Même air.

Si la forêt au silence est ravie,
Le rossignol réveille seul l'écho ;
Et sans entendre au loin gronder l'envie,
Je viens le soir écouter le ruisseau.....
Adieu, grand monde, amour, inquiétude,
Le vrai bonheur est dans la solitude.

Mais je ne vois personne ici.... où est Justine? (*appelant*) Robert!... eh bien!... (*elle sonne*) personne ne vient.... (*elle sonne plus fort*). C'est charmant..... Justine!.... Justine!... (*elle sonne avec humeur*) Enfin la voici... j'ai cru que je ne viendrais pas à bout de me faire entendre....

SCÈNE V.

JUSTINE, MAD. DE LUCEVAL.

MAD. DE LUCEVAL.

Eh bien, mademoiselle, depuis une heure que je sonne!....

JUSTINE (*tranquillement*).

J'ai bien entendu, madame.

MAD. DE LUCEVAL.

Alors, pourquoi donc me faire attendre?

JUSTINE.

Madame, c'était pour vous donner de l'humeur.

MAD. DE LUCEVAL.

Me faire rester une heure à m'impatienter!

JUSTINE.

Eh! madame, c'est autant de gagné dans la journée.

MAD. DE LUCEVAL.

Justine, vous comptez trop sur ma patience.

JUSTINE.

Vous avez dû en faire une bonne provision, en venant vous enfermer ici.

MAD. DE LUCEVAL.

Si vous vous ennuyez, vous n'avez qu'à retourner à Paris.

JUSTINE.

Moi, vous quitter, madame! .. Mais quand on pourrait trouver ici quelques distractions...

MAD. DE LUCEVAL.

N'avons-nous pas la promenade?

JUSTINE.

Oui, toujours la même chose.

MAD. DE LUCEVAL.

La musique?....

JUSTINE.

Toujours des romances pour s'égayer, des nocturnes toute la journée, et puis des solos..... ça n'est pas amusant.

MAD. DE LUCEVAL.

Enfin, la lecture.....

JUSTINE.

Oui, parlons-en : vous ne lisez que le *Solitaire;* c'est à ne pas y tenir..... Tenez, madame, sans vous compromettre, vous pourriez voir quelques voisins, recevoir quelques visites.

MAD. DE LUCEVAL.

Je n'aime pas les voisins ; j'ai appris à mes dépens à fuir la société.

JUSTINE.

Eh quoi ! madame, pour quelques petites épigrammes, allez-vous garder rancune à tout le genre humain ?... Une femme misanthrope ! cela ne s'est jamais vu..... Robert, qui sait tout le pays par cœur, m'a mis au courant. Vous avez, à une lieue du château, le vieux marquis de Permaville ; il a des chasses charmantes, où se réunit tout ce qu'il y a de mieux dans la province..... Vous avez, à deux lieues de Blois, la comtesse de Mombreuse : ah ! ça ne fera pas jaser ; il ne va chez elle que des gens de la vieille roche !

MAD. DE LUCEVAL.

Ah ! je connais ces ennuyeux campagnards ; ils viendraient m'accabler de fades complimens : qui sait si quelque vieux séducteur du pays ne risquerait pas la déclaration, pour aller ensuite se vanter d'avoir fait ma conquête.

JUSTINE.

Eh ! mon dieu, madame, c'est trop vous embarrasser des propos de salon..... Faut-il vous exiler parce qu'on a remarqué, avec un peu trop d'affectation, que vous avez dansé trois fois dans la même soirée chez le ministre avec le colonel d'Ermancé, et que deux fois le vieux commandeur de Souvré vous a offert sa voiture pour vous reconduire ?

MAD. DE LUCEVAL.

Non, non, Justine, c'est un parti pris, je ne veux voir personne ; les soins de ma réputation m'imposent ces devoirs, qui, du reste, sont absolument dans mes goûts.....

AIR nouveau de Blanchard (*des Joueurs à la hausse*).

Pour toujours, toujours, toujours,
De la ville
Je m'exile ;
Oui, je veux fuir pour toujours
Paris et les amours.
Pour toujours, pour toujours
Toujours, toujours !

Que sert, hélas ! d'être jolie
Dans des cercles bien froids, bien secs ?
Pauvres femmes, l'on nous oublie
Et pour les Turcs, et pour les Grecs !....
La jeunesse française
Déserte le salon :
Elle dîne à l'anglaise,
Et danse en pantalon !...
Pour toujours, etc.

Chacun s'observe, l'on chuchote,
Et l'on garde, de son côté,

Sa bonne foi pour la bouillotte,
Et son esprit pour l'écarté....
Ce gros millionnaire,
Enrichi depuis peu,
Triche un surnuméraire
Qui ne sait pas le jeu....
Pour toujours, etc.

Cette demoiselle ingénue,
Qui partout cherche un bon parti,
Dès qu'un jeune homme vous salue,
Pense qu'on lui vole un mari....
Une dame, en alarmes,
Croit, au même moment,
Que je veux à ses charmes
Enlever un amant !....
Pour toujours, etc.

Enfin se voir par convenance,
Par intérêt, par vanité,
Et s'ennuyer par bienséance,
Oui, voilà la société.....
Vingt fois l'air, le langage,
En une heure ont changé :
Bref, c'est, aux yeux du sage,
La cour en abrégé !...
Pour toujours, etc.

JUSTINE.

Eh quoi ! madame, vous abandonneriez vos parens, vous laisseriez là vos amis !... Et M. Léon, votre cousin, qu'aura-t-il pensé de ce départ précipité ?.... que doit-il dire d'une si longue absence ?..... ce pauvre jeune homme !.....

MAD. DE LUCEVAL.

Vous vous intéressez donc bien vivement à lui, Justine ?

JUSTINE.

Je l'avoue, c'est mon protégé.

MAD. DE LUCEVAL.

Votre protégé prendra son parti, et il me saura peut-être gré de ma résolution..... du moins je l'espère..... Mais changeons de conversation, je vous prie; en vérité, je suis bien bonne de vous écouter..... Ai-je des lettres de Paris?

JUSTINE.

Oui, madame. (*Elle lui donne une lettre*). (*à part*) En être réduite à la correspondance!... c'est bien dur!...

MAD. DE LUCEVAL (*après avoir lu*).

Comment donc, madame de Germont me gronde sérieusement.....

JUSTINE.

Votre respectable tante ?

MAD. DE LUCEVAL.

Des menaces !.... (*lisant*) : « Nous viendrons, ton « oncle et moi, t'enlever de vive force, ou nous établir « dans ton château, ne fût-ce que pour te faire « enrager. »

JUSTINE (*à part*).

Ce serait bien fait !

MAD. DE LUCEVAL.

Par bonheur mon oncle a la goutte, et ma tante ses migraines. (*continuant de lire*) « En attendant, « je ne t'envoie pas de musique. » Pas de musique ! depuis un mois que j'en demande.... allons, je le vois, on me tient rigueur..... (*avec humeur*), et le journal.... Toujours des modes nouvelles ! Que les

femmes sont ridicules ! Ah ! Justine, regarde donc la jolie forme de robe..... Il faut écrire à Paris pour qu'on m'en fasse une toute pareille.

JUSTINE.

Comment, madame, pour rester seule ?

MAD. DE LUCEVAL.

Tout vous étonne..... faut-il donc se faire peur à soi-même ?

AIR : *Vaudeville des Amazones.*

Quoiqu'on ait plus dans la pensée
Le désir de se faire voir,
On ne veut pas être exposée
A rougir devant son miroir.
A sa toilette, en secret l'on s'admire,
Comme un avare on garde son trésor....
Mais l'on sourit, et l'on aime à se dire :
Si je voulais, je pourrais plaire encor !

JUSTINE.

Ah ! pour le coup, madame, c'est le nec plus ultrà de la coquetterie ! (*On entend dans le lointain une musique militaire*). Ah ! madame, madame...

MAD. DE LUCEVAL.

Eh bien ! qu'avez-vous ?

JUSTINE.

N'entendez-vous pas, là-bas, sur la route, à l'entrée du village ?.... on dirait une fanfare militaire....

MAD. DE LUCEVAL.

Eh ! qu'y a-t-il d'étonnant ? c'est quelque régiment qui se met en marche.

JUSTINE.

Un régiment de cavalerie, ah ! madame, c'est si joli ! Si vous vouliez, nous irions le voir défiler.....

MAD. DE LUCEVAL.

Y pensez-vous ?....

JUSTINE.

Ah ! madame, là, sans être vues, sur la terrasse....

SCÈNE VI.

ROBERT, MAD. DE LUCEVAL, JUSTINE.

ROBERT.

Madame, avec votre permission, je venais pour vous dire.... sans vous offenser... car, voyez-vous, madame...

MAD. DE LUCEVAL.

Allons, voyons, que voulez-vous, Robert ?

ROBERT.

C'était pour vous dire, madame, qu'il y a là, à la grille du parc, un Monsieur qui vient pour avoir l'honneur de vous voir.

MAD. DE LUCEVAL

Vous savez bien que je n'y suis pour personne, et vous auriez pu vous dispenser de venir m'en parler.

JUSTINE.

Ne savez-vous pas que madame ne veut jamais être chez elle ?

ROBERT.

Je savons ben cela, et je l'y avons même dit; mais dame, voyez-vous, c'est un militaire, et un militaire de ce régiment qui vient de faire halte sur la place.

MAD. DE LUCEVAL.

Qu'est-ce que cela me fait?

ROBERT.

J'ai commencé par lui dire que madame ne voulait voir personne, et puis enfin que pour un louis d'or je ne me chargerais pas d'aller l'annoncer.

JUSTINE.

Eh bien! il ne fallait donc pas venir.

ROBERT.

Oui, mais j'vas vous dire : il m'a pris en traître, il m'en a mis deux dans la main, alors je n'ai plus pu refuser.

MAD. DE LUCEVAL.

Eh! que m'importe à moi? je ne veux pas le voir.

ROBERT.

Cependant, madame, il dit qu'il a l'honneur d'être votre cousin.

MAD. DE LUCEVAL (*surprise.*)

Mon cousin?...

JUSTINE.

Monsieur Léon?

ROBERT.

C'est ça, c'est bien le nom qu'il m'a dit.

MAD. DE LUCEVAL.

Mon cousin.... C'est égal, il faut aller lui dire que.... je suis indisposée... mais surtout qu'il n'entre pas!

ROBERT.

Ça ne se peut pas, madame, il est entré....

MAD. DE LUCEVAL.

Maladroit!

ROBERT.

Tatigué, madame la comtesse, aussi ça n'est pas ma faute.

AIR : *Ballet des Pierrots.*

A la grille j'entends qu'on sonne,
J'accours et j'disons aussitôt :
Monsieur, au château n'y a personne,
Mais l'cheval entre au grand galop.
En vain je m'fâche, en vain je crie,
Aucun des deux n'entend raison :
L'un va tout droit à l'écurie,
L'autre vient tout droit dans l'salon.

Tenez, tenez, le voici qui arrive en courant.... il n'y a plus moyen.

MAD. DE LUCEVAL.

Ah! par exemple, nous verrons s'il forcera la porte de mon appartement... Justine, suivez-moi; et vous, Robert, congédiez-le.

ROBERT.

Oui, c'est ça, il va bien m'écouter.

(*Mad. de Luceval et Justine entrent dans l'appartement.*)

SCÈNE VII.

ROBERT, LÉON.

LÉON.

Eh bien ! personne ici ? Voilà une heure que je parcours le parc, le château, sans rencontrer âme qui vive....

ROBERT.

Dame, monsieur, je sommes bien fâché, mais, pour vos deux louis, j'ai une triste nouvelle à vous annoncer.

LÉON.

Voyons, où est ma cousine ?

ROBERT.

Votre cousine.... votre cousine, il paraît, que vous n'êtes pas trop cousins ; car elle ne veut pas vous voir.

LÉON.

Bah ! c'est une plaisanterie.

ROBERT.

Bien mieux que ça, madame m'a dit de vous remettre où je vous ai pris.... à la porte.

LÉON.

Eh bien ! moi, de mon autorité privée, et en vertu de ma qualité et de mon grade, je m'installe ici, et je n'en sors qu'après avoir vu ma cousine.

(Il ôte son schakos, son sabre, et s'assied dans un fauteuil.)

ROBERT.

Eh ben, monsieur l'officier, quoi que vous allez donc faire ?

LÉON.

Déjeuner.... est-ce qu'on ne déjeune pas ici ?

ROBERT.

Ah ! quant à ça, je n'ai pas l'ordre de vous refuser à déjeuner.

LÉON.

En ce cas, apporte-moi tout ce que tu auras.

(*Robert sort pour aller chercher le déjeuner.*)

LÉON.

AIR : *Comme il m'aimait.*

Je reste là,
L'espoir vient charmer mon attente,
Je reste là,
Et bien fin qui me renverra !
En attendant, femme charmante,
Jamais je ne m'impatiente....
Je reste là !

(*Robert apporte ce qu'il faut pour le déjeuner.*)

(*Léon se met à table.*)

Même air.

Je reste là,
La place me paraît tenable !
Je reste là.
Ce pâté m'a fixé déjà.....
Ma foi, jusqu'à demain à table,
Pour peu que le vin soit passable,
Je reste là !

ROBERT.

Tenez, voilà mademoiselle Justine, vous allez vous arranger avec elle. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

JUSTINE, LÉON.

LÉON (*se levant*).

Ah! te voilà donc enfin; eh bien! vais-je voir ta maîtresse, ma belle cousine?

JUSTINE.

Hélas! monsieur, j'ai vainement intercédé pour vous; madame est furieuse de l'obstination que vous mettez à rester chez elle, et je suis chargée de...

LÉON.

De me renvoyer, n'est-ce pas? Oh! parbleu, ce ne sera pas, et je ne partirai pas sans voir madame de Luceval.

JUSTINE.

Je vous le répète, je suis chargée de vous dire que madame ne le veut pas; ainsi prenez votre parti, et votre schakos...

LÉON.

AIR : *L'étude est inutile.*

Ah! laisse-moi, de grâce,
Dans le temple du dieu!
Car jamais on ne chasse
Personne du saint lieu.
En vain, hélas! j'implore
Son regard, ses attraits....
Est-ce un dieu qu'on adore
Et qu'on ne voit jamais?

SCÈNE IX.

MAD. DE LUCEVAL, LÉON, JUSTINE.

LÉON (*allant vers sa cousine*).

Enfin, belle cousine, vous paraissez; ça n'a été sans peine.

MAD. DE LUCEVAL (*émue*).

Monsieur, je ne m'attendais pas à recevoir des visites malgré moi.

LÉON.

Vous conviendrez que, passant devant votre château, privé de vous depuis deux mois, j'aurais été inexcusable de ne pas profiter d'une heure de notre halte, pour en passer une partie auprès de vous; mais ma foi, je commençais à désespérer.

AIR : *Hier encor j'aimais Adèle.*

Après avoir traversé l'avenue,
Sans rencontrer un seul être vivant,
J'ai des jardins mesuré l'étendue,
Sans découvrir un habitant.
Mais je vous vois, et près de vous j'oublie
L'ennui dont mon cœur a souffert,
Et vous êtes la fleur chérie
Que l'on trouve dans le désert.

MAD. DE LUCEVAL.

Comment! Léon, croyez-vous excuser une inconvenance par des fadeurs?

LÉON.

J'en conviens, j'ai forcé la consigne... mais rassurez-

vous, je n'ai pu résister au désir de vous voir un instant, mais un seul instant...

MAD. DE LUCEVAL.

Je vous jure bien, mon cousin, qu'il faut que ce soit vous....

JUSTINE.

Depuis deux mois, on peut bien dire que vous êtes la seule figure humaine....

MAD. DE LUCEVAL.

Oui, mon cher Léon, j'ai quitté Paris, je suis fatiguée du monde, et je veux vivre ici dans une retraite absolue.

LÉON.

Comment! pas une petite visite? Allons c'est un parti pris..... ah! mais j'y suis, je devine. Ah! ma cousine, je reconnais bien là votre bon cœur.

AIR : *Vaudeville du Passe-partout.*

Lasse de voir couler les larmes
De tant de pauvres soupirans,
Vous voulez dérober vos charmes
Aux regards de ces imprudens.
Trop des victimes à la ronde
Souffraient de votre cruauté....
Et ma cousine fuit le monde
Sans doute par humanité.

Aussi votre départ a fait une sensation!...

MAD. DE LUCEVAL.

Vraiment?

LÉON.

Oh! vous ne pouvez pas vous figurer.... C'est à qui

vous blâmera..... il n'y a que moi qui prends votre parti.

MAD. DE LUCEVAL.

Pauvre cousin !

LÉON.

Oui, je l'avouerai, j'éprouvais un certain plaisir à vous voir seule.... loin de ces étourdis.... Je me disais : au moins elle a le temps de penser à moi, et sans le regret de ne plus vous voir.... Mais c'est trop abuser de votre complaisance..... je crains de me rendre importun....

MAD. DE LUCEVAL.

Un moment.... Donnez-moi donc des nouvelles de Paris !

LÉON.

Oh ! par exemple, vous devriez bien y faire un petit voyage d'agrément.

MAD. DE LUCEVAL.

Quelle idée !

LÉON.

Incognito.... mais il le faut absolument.

JUSTINE.

Ah ! oui, madame, un petit voyage à Paris.

LÉON.

Ah ! mon Dieu, si je n'étais pas forcé de repartir avec mes camarades qui m'attendent, je vous aurais proposé.... C'est que vous ne pouvez pas vous faire une idée.... Vous aimez toujours la musique, n'est-ce pas ? Eh bien ! vous n'avez jamais rien entendu de pareil.

MAD. DE LUCEVAL (*vivement*).

Dites-moi donc cela ; je ne sais plus rien, je ne vois plus rien ?

LÉON.

Vous ne lisez donc pas les journaux ?... Un nouvel opéra de Rossini...

MAD. DE LUCEVAL.

De Rossini ?

LÉON.

Qui fait fureur !....

JUSTINE.

Oh ! madame ! Rossini !.... (*à part*) je ne le connais pas, mais c'est égal.

MAD. DE LUCEVAL.

Et l'on ne m'envoie rien de tout cela.... vraiment il y a de la cruauté.... enfin j'en suis réduite à chanter du Mozart....

JUSTINE.

Ah ! fi donc !

LÉON.

Il y a surtout un morceau d'ensemble qui fera bien du bruit !....

MAD. DE LUCEVAL.

Que vous êtes heureux !

LÉON.

Dieu ! quel tapage ! on se croirait au grand Opéra... aussi nous allons l'exécuter en garnison.... Le régiment est excellent musicien.... il n'y a pas jusqu'aux trompettes qui sont de vrais dilettanti ; si vous entendiez ces gaillards-là à quatre heures du matin !....

MAD. DE LUCEVAL.

Vous êtes donc guerriers et troubadours ?

AIR : *Vaudeville de la Petite Gouvernante.*

Jadis on vit la céleste harmonie
De Jéricho faire tomber les murs ;
Pour renverser une ville ennemie,
Vous possédez deux moyens aussi sûrs :
Les ennemis n'auraient pas l'avantage,
Car vous pourriez, bravant tous leurs efforts,
Les vaincre par votre courage,
Ou les charmer par vos accords !

LÉON.

Justement j'ai ce chef-d'œuvre sur moi....

MAD. DE LUCEVAL.

Voyons donc, mon cousin, voyons donc.... Ah ! que de notes ! ça doit être superbe !.... Ah ! si vous étiez bien aimable, vous me le prêteriez ?

LÉON.

Un morceau d'ensemble, toute seule ?... mais tenez, si vous voulez, nous pouvons l'essayer tous les deux....

MAD. DE LUCEVAL.

Excellente idée !.... ce cher Léon !.... qu'il a bien fait de venir !

(*Elle se met au piano.*)

JUSTINE (*à part*).

Voilà la musique qui fait son effet.... On ne voulait pas recevoir le cousin, et maintenant on ne pense plus à le renvoyer.

(*Mad. de Luceval prélude.*)

LÉON.

Quelle grâce !..,. quelle légèreté !.... Savez-vous, belle cousine, que vous êtes très-forte !... L'introduction, je vous en prie. (*Madame de Luceval fait l'introduction.*) Majestueux..... c'est sublime, ma parole d'honneur.....

MAD. DE LUCEVAL.

Quelle partie chantez-vous !

LÉON.

Mais nous pouvons choisir, il y en a pour tout le monde.

MAD. DE LUCEVAL.

Qu'importe ? au hasard. Voyons Desdemona : oh ! comme le rôle est écrit haut !

LÉON.

Vous avez une si jolie voix ! essayons.....

(*Madame de Luceval chante.*)

Incerta l'anima
Palpita e geme....

MAD. DE LUCEVAL.

Eh bien ! mon cher Léon, vous me laissez en chemin ?

LÉON.

Mais belle cousine, c'est à *Elmiro* à faire sa rentrée, et cette partie nous manque.

MAD. DE LUCEVAL.

Oh ! comme c'est contrariant ; mais voyez si vous pouvez....

LÉON.

Y pensez-vous ; moi Tenor, comment voulez-vous que je descende jusqu'au fa ?

MAD. DE LUCEVAL.

Il faut pourtant continuer....

LÉON.

C'est impossible... il manque une basse magnifique...

MAD. DE LUCEVAL.

Quel dommage !

LÉON.

On devrait arranger les morceaux d'ensemble à deux voix, en forme de nocturne...

MAD. DE LUCEVAL.

Essayons encore.

LÉON.

Pas moyen.

MAD. DE LUCEVAL.

C'est si joli !

LÉON.

Justine n'est pas musicienne ?

JUSTINE.

Non, monsieur, je n'ai pas cet honneur-là.

LÉON.

Comment ! tu ne pourrais pas me faire une petite basse ?.... moi, d'abord, je ne chante pas sans cela.

MAD. DE LUCEVAL.

Que vous êtes peu complaisant !...

LÉON.

Attendez, j'ai notre affaire.

MAD. DE LUCEVAL.

Comment ?

LÉON.

Je tiens la basse....

MAD. DE LUCEVAL.

Il est fou !

LÉON.

Notre major est une des plus belles basses-tailles de l'armée... c'est un garçon charmant... qui a été vingt ans hussard... homme de bonne compagnie... musicien consommé... Il est à deux pas, sur la place, avec le régiment, je cours le chercher...

JUSTINE.

Oh ! oui, oui, allez le chercher !

MAD. DE LUCEVAL.

Ah ! mon Dieu, que va-t-il faire ?

LÉON.

Ah ! soyez tranquille, il ne me refusera pas.

MAD. DE LUCEVAL.

Mais je ne connais pas votre major.

LÉON.

Oh ! c'est un homme honnête... qui vous déchiffre une partition à livre ouvert.

MAD. DE LUCEVAL.

Mais, mon cousin, arrêtez... Vous oubliez que vous êtes chez un ermite qui s'est fait une loi de ne recevoir qui que ce soit au monde.

LÉON (*suppliant du ton le plus vif.*)

Mais, chère et bonne cousine, un major... est-ce

que ça tire à conséquence ? D'ailleurs, le temps de chanter vingt ou trente mesures, et vous le renvoyez après.

MAD. DE LUCEVAL.

Quelle étourderie ; si l'on venait à savoir ?...

LÉON.

Oh ! comptez sur sa discrétion ; il n'a pas le temps de parler, il passe sa vie à chanter... vous verrez... Je me fais une fête d'entendre ce final délicieux... Vous ne m'en voudrez pas, allez... Nous donnerons un démenti aux concerts d'amateurs... ce sera divin ! Ne vous impatientez pas, je cours chercher le major, et je reviens... (*Il sort en courant.*)

SCÈNE X.

MAD. DE LUCEVAL, JUSTINE.

MAD. DE LUCEVAL.

L'étourdi !

JUSTINE.

Grâce à la musique, nous allons donc avoir de la société.... Eh bien ! madame, soyez de bonne foi, un peu de distraction ne fait pas de mal...

MAD. DE LUCEVAL.

Je crains d'avoir commis une imprudence en recevant la visite de Léon.... Si l'on venait à savoir.... je serais la fable de tout Paris.

JUSTINE.

N'est-il pas permis de voir ses parens ?

MAD. DE LUCEVAL.

Pas toujours.... surtout quand on a pour cousin un capitaine de vingt cinq-ans, peut-être plus aimable qu'un autre.... Pourvu que monsieur et madame de Germont ignorent toujours.... car je ne redoute rien tant que les sermons de ma tante et les plaisanteries de mon oncle.

JUSTINE.

Au fait, madame, si cela transpire, vous êtes perdue, pour le moins.

MAD. DE LUCEVAL.

Tu m'effraies: oui, mais c'est sans intention coupable; et puis à quarante lieues de Paris...

JUSTINE.

C'est vrai: mais nous jouons de malheur; le public se mêle toujours de nos visites. Et qui sait si le journal du département de Loir-et-Cher ne régalera pas la capitale de notre concert impromptu... Alors que deviendrez-vous?

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmans.*

Un lieutenant, loin de Paris;
Vous a fait fuir la médisance;
Pour un major, à mon avis,
Vous quitteriez au moins la France.
Bref, sans jamais penser à mal,
Vous vous sauvez dès qu'on vous fronde:
Qu'il nous arrive un général,
Et vous irez au bout du monde!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LÉON, LE MAJOR, ROBERT.

ROBERT (*dans la coulisse*).

Mais quand je vous dis que ce monsieur ne peut pas entrer !...

LÉON.

Il est avec moi, laisse donc.

ROBERT (*retenant le major par le bras*).

Il n'entrera pas !...

MAD. DE LUCEVAL.

D'où vient ce bruit ?

JUSTINE.

C'est Robert qui veut mettre ces messieurs à la porte.

LÉON.

Venez donc, major, ne craignez rien.... Vous serez bien reçu... ma cousine aime beaucoup la société.

ROBERT (*suivant le major*).

Madame ne veut recevoir personne.

LE MAJOR.

Quel cerbère !

MAD. DE LUCEVAL (*sévèrement*).

Robert, laissez-nous.

ROBERT (*étonné*).

Et ce monsieur ?

MAD. DE LUCEVAL.

M'entendez-vous, Robert ?... Et à l'avenir soyez plus honnête.

ROBERT (*s'en allant.*)

C'est ça !... faites donc votre devoir !.. (*revenant*) Ainsi, ce monsieur reste ?

LE MAJOR.

Voilà un gaillard qui me trouve un air bien suspect.

(*Robert sort.*)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS (*excepté Robert.*)

MAD. DE LUCEVAL.

Je vous prie d'excuser, monsieur le Major !...

LÉON (*bas à mad. de Luceval*).

Vous allez voir quel ton charmant !

LE MAJOR.

Morbleu ! madame, on a bien de la peine à entrer chez vous !

LÉON (*bas au Major*).

Prends donc garde à ce que tu dis... (*haut à mad. de Luceval.*) Ma cousine, je vous présente le major Brisville, un des virtuoses du troisième de lanciers.

MAD. DE LUCEVAL.

Que de remercîmens je dois à monsieur, pour la complaisance qu'il veut bien avoir.

LE MAJOR.

Comment donc ! mais c'est une bonne fortune pour moi .... J'attendais patiemment à l'auberge que l'ami Léon eût fini sa visite ; et je ne m'étonne plus maintenant s'il la faisait un peu longue... Le coquin m'a déjà fait attendre comme cela plus d'une fois... Jugez de mon bonheur, quand il me procure à la fois le plaisir de voir une jolie femme, et l'honneur d'exécuter un morceau de Rossini !

LÉON.

Oh ! le major est un amateur !

LE MAJOR.

Nous allons attaquer ce fameux morceau d'ensemble !.. Corbleu ! le rôle de Desdemona vous convient à merveille ; vous êtes bien faite pour faire perdre la tête à Othello... Eh ! qu'en dis-tu, Léon ? quand je te dis que je suis charmant en société.

LÉON (*au major*).

On n'est pas plus aimable. (*à mad. de Luceval*) Eh ! cousine, une jolie femme victime de la jalousie, comme ça vous va ! mais il faut espérer que vous n'en mourrez pas....

LE MAJOR.

Non, ce ne sera pas comme avec ce terrible Othello... qui se conduisit si mal...

AIR : *Vaudeville de la Belle Fermière.*

Je conçois bien qu'un mari
Contre sa moitié sévisse ;
Mais il a bien mal choisi,
Selon moi, le lieu du supplice.

Sur le trône conjugal
A sa femme le brutal
Porta, dit-on, le coup fatal !....
Je sens qu'à cette place
Je n'aurais pu que faire grâce.

LÉON.

Allons, cousine, vite au piano...

MAD. DE LUCEVAL (*se mettant au piano*).

Quand vous voudrez, messieurs.

LÉON.

J'espère que pour cette fois nous en viendrons à notre honneur... Allons, Major, à vous Elmiro...

(*Ils commencent le morceau*)

Incerta l'anima
Vacilla e geme,
La dolce speme
Fuggi dal cor....

LE MAJOR (*fredonnant.*)

La... la... la... (*à Justine*). A vous, la belle enfant, vous n'avez qu'un soupir...

JUSTINE.

Je n'en suis pas moi, monsieur.

LE MAJOR.

Comment! elle ne fait pas sa partie ?... Nous ne sommes que trois... ! eh ! que diable! viens-tu me chercher?..

LÉON.

Tu crois qu'à nous trois nous ne pouvons pas... Passons la partie de haute-contre.

LE MAJOR.

Je ne peux pas... Songe donc que moi qui ai dîné une fois à Naples, et deux fois à Rome avec Rossini, ça me ferait le plus grand tort. Il faudrait au moins le quatuor.

LÉON.

Dis donc, Justine, est-ce que Robert ne pourrait pas nous faire un second dessus?

MAD. DE LUCEVAL.

Allons toujours, monsieur le Major; vous verrez que ça ira très-bien (*Elle chante.*)

LE MAJOR.

Et personne pour nous écouter !

(*On entend des applaudissemens qui partent derrière le mur du jardin. Un trompette paraît au haut du mur.*)

LÉON.

Ma foi, Major, vous êtes servi à souhait... Nous avons de l'agrément... Il paraît qu'il y a des connaisseurs dans le pays.

MAD. DE LUCEVAL (*se levant*).

D'où peut-on nous entendre ?

LÉON.

Je parierais que ce sont les officiers du régiment.

LE MAJOR.

C'est cela, ils nous auront entendu parler de musique... (*apercevant le trompette*). Eh ! tenez, justement !... voilà un de nos dilettanti à califourchon sur le mur du jardin !...

SCÈNE XIII.

LES PRÉCEDENS, ROBERT (*tenant un fusil*).

ROBERT.

Mais c'est donc le diable qui s'en mêle... Ils vont escalader notre maison, à présent !... Gare à vous !... je lâche le chien !...

LE TROMPETTE.

Dis donc, pas de farce, l'ancien !...

LÉON.

Eh bien ! eh bien! voilà l'autre qui veut fusiller notre trompette.

LE MAJOR.

Doucement, l'ami ! bas les armes!.. Il a une drôle de manière de congédier son monde, votre concierge.

LE TROMPETTE.

Monsieur le Major, tous les officiers sont là en bas... nous écoutons la musique.

LÉON.

Ils sont là,... je vous le disais bien... Oh ! ma cousine, ma bonne cousine, si nous les faisions entrer !... c'est pour le coup que cela irait bien !...

LE MAJOR.

Oh ! ce serait magnifique !

MAD. DE LUCEVAL.

Quelle extravagance, Léon !

JUSTINE (*à part*).

Vous allez voir que tout le régiment entrera ici !

MAD. DE LUCEVAL.

Mais, mon cousin, songez-y donc ?

LÉON.

Robert, cours vite ouvrir à ces messieurs.

ROBERT.

Le plus souvent, par exemple ; ils n'ont qu'à passer par-dessus le mur !

JUSTINE.

Allons, madame, il faut se prêter à la circonstance...

LE MAJOR.

Corbleu ! madame, ou vous voulez exécuter Rossini, ou vous ne le voulez pas.

MAD. DE LUCEVAL.

Mais, monsieur le Major, recevoir chez moi ces messieurs, que dirait-on ?....

LÉON.

Que voulez-vous, cousine, ce diable de Rossini met tant de luxe dans sa musique, qu'il faut un régiment de musiciens.

MAD. DE LUCEVAL.

Mais vraiment il y a de la folie de ma part....

LE MAJOR.

L'affaire d'un instant ; qu'ils entrent seulement pour le *tutti* du finale.

ROBERT.

Eh bien ! madame, que faut-il faire ?

JUSTINE.

Allons, ouvre la porte...

MAD. DE LUCEVAL.

Oui... mais la petite porte : je ne veux pas qu'ils entrent par la grille...

(*Robert ouvre la petite porte du fond, le trompette descend de dessus le mur*).

(*Robert sort*).

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, SIX OFFICIERS.

CHŒUR.

AIR : *De Pierrot : Honneur! honneur!*

Venez, venez, entrons, mes chers amis,
Entrons vite,
Puisqu'on nous invite ;
Salut, salut aux maîtres du logis
Par qui nous sommes si bien accueillis !

LE MAJOR.

Madame la comtesse, permettez-moi de vous présenter l'état-major du troisième de lanciers, tous jeunes gens charmans, qui vont faire les délices de Blois, et tourner la tête à toutes les Blaisoises.

LÉON.

A l'orchestre, messieurs, la répétition va commencer.... Ces bons amis ! ils ne savent ce que tout cela veut dire.... Ma cousine, vous verrez que ces messieurs savent manier la lyre aussi bien que l'épée.... Messieurs, vous êtes pour le moment chez ma cousine, madame de Luceval, jeune veuve fort aimable, et qui raffole de musique.... Elle a le plus grand désir d'entendre notre morceau d'ensemble, et pour cela elle implore votre secours.... mais le temps nous presse.... nous sommes en voix.... procédons. Voilà toutes les parties.... haute-contre, premier dessus, basse-taille... (*il distribue les parties.*) Attention, messieurs, ma cousine va donner le premier coup d'archet.

(*Elle se met au piano*).

SCÈNE XV.

LES MÊMES, ROBERT.

ROBERT (*essoufflé*).

Madame, excusez si je vous dérange...,

LE MAJOR.

Peste soit de l'importun !

LÉON.

Vous verrez que nous n'en viendrons jamais à bout !...

MAD. DE LUCEVAL (*se levant avec impatience*).

Eh bien ! que veux-tu ?

ROBERT.

Madame, c'est encore une visite que je vous annonce.... Monsieur et madame de Germont!

MAD. DE LUCEVAL.

Mon oncle et ma tante!.... Et tu leur as dit que ces messieurs?.....

ROBERT.

Non; mais ils vont bien voir.

MAD. DE LUCEVAL.

Messieurs, excusez-moi.... je vous expliquerai.... mais si l'on vous voyait ici....

LÉON.

Il faut battre en retraite par la petite porte.

LE MAJOR.

Faire une fugue....

LÉON.

Robert, la clef!...

ROBERT.

Eh! madame, c'est impossible; la voiture de monsieur votre oncle est restée devant le petit mur, et monsieur et madame de Germont arrivent par l'avenue....

MAD. DE LUCEVAL.

Eh! mon dieu, par où vont sortir ces Messieurs?

JUSTINE.

Ma foi, madame, je n'en vois pas le moyen; nous sommes prises de tous côtés.

MAD. DE LUCEVAL.

Vous le voyez, Léon, c'est vous qui êtes cause....

LÉON.

C'est ce diable de Rossini !.... Mais un instant, rien n'est désespéré; nous pouvons trouver moyen de nous cacher...

MAD. DE LUCEVAL.

Quel embarras !...je serais perdue... (*on entend la voix de M. de Germont*) Les voici, il n'est plus temps...

JUSTINE.

Eh ! vite, messieurs, entrez par ici....

(*Elle ouvre les cabinets.*)

LE MAJOR.

Allons, madame, nous allons nous mettre aux arrêts pour vous.

TOUS.

AIR : *Me voilà.*

Les voilà, (*bis.*)
Prenons } vite
Prenez }
La fuite.

Les voilà, (*bis.*)
Amis, cachons-nous } vite,
Messieurs, cachez-vous }
Les voilà (4 *fois*).

(*Ils entrent tous dans les cabinets.*)

SCÈNE XVI.

MAD. DE LUCEVAL, JUSTINE, M. ET MAD. DE GERMONT (*deux domestiques portant une malle et des cartons*).

M. ET MAD. DE GERMONT.

AIR : *Voltaire en dépit de son esprit.*

Allons, promptement,
Un logement!
Chez toi gaîment
Je viens descendre;
Moi j'aime, au lieu de me faire attendre,
A surprendre
Agréablement.

MAD. DE LUCEVAL.

Mon oncle, je ne m'attendais pas....,
Ma tante.... (*à part*) Ah! mon dieu! quel embarras!
(*haut*) Vous auriez bien dû me prévenir....

M. DE GERMONT.

Tu n'aurais pas tant de plaisir!
Ah! quel plaisir!

MAD. DE LUCEVAL (*à part*).

Que devenir?

ENSEMBLE.

M. ET MAD. DE GERMONT.

Allons promptement, etc.

MAD. DE LUCEVAL ET JUSTINE (*à part*).

Agréablement
En ce moment
Le cher oncle croit nous surprendre ;
Pour le renvoyer en ce moment
Comment
S'y prendre
Poliment?

M. DE GERMONT (*avec éclat*).

Oui, ma chère amie, nous venons te tenir compagnie, te faire oublier en famille tes petits désagrémens du grand monde.

MAD. DE LUCEVAL (*à part*).

O ciel !... est-il possible ?...

JUSTINE (*à part*).

Ah ! mon dieu, il ne nous manquait plus que cela.

(*Elle va vivement poser des chaises contre les portes des cabinets.*)

MAD. DE LUCEVAL.

Je vous en prie, passons au salon... vous vous reposerez un instant, et vous prendrez quelques fruits avant de repartir... car, je vous l'avoue franchement, je n'ose me flatter de l'espoir de vous posséder ici longtemps... Ce château gothique n'a rien d'agréable.

MAD. DE GERMONT.

Chère amie, auprès de toi, tout me paraîtra charmant.

MAD. DE LUCEVAL.

AIR : *Du Major Palmer.*

C'est la plus triste campagne !
C'est le plus vilain pays !

M. DE GERMONT.

Jamais l'ennui ne me gagne,
Quand je suis loin de Paris.

MAD. DE LUCEVAL.

Pas de gibier pour la chasse....

M. DE GERMONT.

Pour réparer cet échec,
A la pêche on se délasse....

MAD. DE LUCEVAL.

Mais la rivière est à sec.
On est gourmand à votre âge...
Mon cuisinier devient vieux...

M. DE GERMONT.

Avec des fruits, du laitage,
On se porte beaucoup mieux.

MAD. DE LUCEVAL.

Pas un logement, ma tante,
Qu'on puisse occuper enfin....

M. DE GERMONT.

Nous dresserons une tente,
Pour camper dans ton jardin.

MAD. DE LUCEVAL.

Peintres, maçons, tout m'entrave,
Au second comme au premier.

Moi j'aimais la société,
Et surtout la variété.
Seule on ne peut passer sa vie,
Et, pour me tenir compagnie,
C'est tout au plus si mon mari
Dans ce temps-là m'aurait suffi.

Mais vraiment ce château est fort bien situé.... de fort jolis appartemens... C'est sans doute là son boudoir, sa bibliothèque, et là sa chambre à coucher...

(*Montrant le cabinet où les militaires sont cachés.*)

SCÈNE XVIII.

MADAME DE GERMONT, LE MAJOR.

(*Il sort du cabinet en renversant une chaise.*)

MAD. DE GERMONT.

Ciel! que vois-je? un homme ici!

LE MAJOR.

Etourdi! qu'ai-je fait? quelle école!.. Madame..... pardon, excusez...

MAD. DE GERMONT.

Monsieur, j'ai lieu d'être surprise de vous rencontrer chez ma nièce ... Puis-je savoir comment vous vous y trouvez?

LE MAJOR.

Mais... fort bien, madame...

MAD. DE GERMONT.

Ce n'est pas cela que je vous demande, monsieur... je vous prie de me dire par quel hasard?

LE MAJOR.

Comme vous dites, le hasard!... une rencontre singulière... fâcheuse... dont je me félicite à présent... (*à part*) Je m'embrouille... Peste soit de la rencontre!

MAD. DE GERMONT.

AIR : *Vers le temple de l'hymen.*

Monsieur, que me voulez-vous?

LE MAJOR (*à part*).

Ma foi, je ne sais que dire.

MAD. DE GERMONT.

Répondez; il faut m'instruire....

LE MAJOR.

Modérez votre courroux :
Daignez pardonner, madame....
Le seul aspect d'une femme
Porte le trouble en mon âme....
Excusez, par vos regards,
La modestie ingénue,
La timide retenue,
D'un vieux major de hussards.

MAD. DE GERMONT (*vivement*).

Que dites-vous, monsieur, vous parlez de hussards?.. Au secours!... au secours!... hola! Robert! quelqu'un!

LE MAJOR.

Au nom de tous vos charmes, je vous supplie de ne point me trahir; songez, madame, que cette maison est respectable!... et qu'une scène pareille...

MAD. DE GERMONT.

Mais, monsieur, quels sont vos desseins?

LE MAJOR (*à part*).

Quels sont donc mes desseins, déjà? (*haut*) Ah! madame, si vous les connaissiez... J'ose espérer que vous voudrez bien garder le silence... je vous le demande à genoux.

MAD. DE GERMONT (*sévèrement*).

Monsieur, que faites-vous?

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, M. DE GERMONT.

M. DE GERMONT (*passant*).

Par là corbleu !... qu'ai-je vu là?

TOUS DEUX.

Ciel !

MAD. DE GERMONT.

Mon mari... je suis perdue !...

(*Elle sort d'un côté.*)

LE MAJOR.

Ah ! ah !... aye!... aye!... sauvons-nous !...

M. DE GERMONT (*courant.*)

Arrêtez... madame de Germont... monsieur le lancier.

LE MAJOR (*en courant.*)

J'ai bien l'honneur de vous saluer.

(*Le Major est sorti d'un autre côté que madame de Germont.*)

SCÈNE XX.

M. DE GERMONT (*seul*).

Qu'est-ce que cela veut donc dire? un militaire ici... dans l'ermitage de ma sévère nièce!... où personne n'est admis... et que je trouve avec ma femme.... L'aventure est unique... il faut que j'éclaircisse tout cela...

SCÈNE XXI.

M. DE GERMONT, LE TROMPETTE.

LE TROMPETTE (*à mi-voix*).

Je crois que je puis me risquer. Ciel! quelqu'un ici!

(*Il se baisse et se glisse le long du mur.*)

M. DE GERMONT (*à mi-voix*).

Ah! mon dieu, en voilà un autre!

(*Il marche doucement et se présente en face.*)

Un moment, mon drôle, que fais-tu là?

LE TROMPETTE.

Ah! aye! aye!... je suis pris. Allons, de l'aplomb ici. (*haut*) Pardon, monsieur, je suis pressé.

(*Il veut se sauver.*)

M. DE GERMONT.

AIR : *Vaudeville de l'Avare.*

Halte-là, monsieur le Trompette,
Nous allons nous parler de près;
Que fais-tu là? je le répète.

LE TROMPETTE.

Vous le voyez, je me sauvais.
Toujours un militaire évite
Où les tuteurs, ou les maris,
Et ce sont les seuls ennemis
Devant qui nous prenions la fuite.

M. DE GERMONT.

C'est bon, c'est bon; il ne s'agit pas de tout cela... Je veux savoir comment et pourquoi tu te trouves ici?

LE TROMPETTE.

Ça, c'est le mot d'ordre, et je ne peux pas vous le dire.

M. DE GERMONT.

Si tu veux être épargné, dis-moi sur-le-champ pourquoi, toi et tes camarades, vous êtes venus vous installer chez ma nièce?

LE TROMPETTE.

Ah! quant à ça, ça regarde le maréchal-des-logis... c'est pas moi qui es chargé des logemens.

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, JUSTINE, ET ENSUITE LÉON.

(*Justine ouvre doucement un cabinet, et prend Léon par la main.*)

M. DE GERMONT (*barrant le chemin au Trompette*).

Si tu bouges de là... Silence!... j'entends quelqu'un parler.

JUSTINE (*traversant le fond, à Léon qui la suit*).

Monsieur, monsieur, par ici; pendant qu'ils ont le dos tourné, on ne nous verra pas.

M. DE GERMONT.

Allons; encore un ça fait trois.

(*Léon et Justine se sauvent.*)

(*Au Trompette.*) Mon ami, dites-moi de combien d'hommes est composé votre régiment.

LE TROMPETTE (*la main au schakos*).

Huits cents, mon officier.

M. DE GERMONT.

Je ne désespère pas de les voir tous défiler... Allons, allons, il faut que je débrouille cette intrigue. Avance ici; tu vas m'obéir, si tu veux éviter la salle de discipline.

LE TROMPETTE.

Bah! c'est pas vous qui m'y feras mettre.

M. DE GERMONT.

Allons, allons, prends ta trompette, et sonne l'appel.

LE TROMPETTE.

Comment ! tout de bon, vous voulez ?...

M. DE GERMONT.

Obéis ! (*montrant sa croix*).

LE TROMPETTE.

Ah ! mon général, je vous reconnais.

M. DE GERMONT.

Allons, allons, dépêchons.

LE TROMPETTE.

Comment, ici, dans le salon ?

M. DE GERMONT.

Ici même... sur-le-champ...

LE TROMPETTE.

Vous me garantissez la prison, au moins ?...

M. DE GERMONT.

Je te réponds de tout.

LE TROMPETTE.

Voilà, monsieur... ça va m'amuser. (*Il sonne une fanfare*).

SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, LÉON, LE MAJOR, LES AUTRES MILITAIRES (*entrant par différens côtés*).

LÉON, LE MAJOR ET LES OFFICIERS.

AIR : *Les revenans n'aiment pas les militaires.*
(*Du Vampire au Vaudeville.*)

Quel bruit fatal!
Il faut trouver une issue....
Vite à cheval!
Du départ c'est le signal.

M. DE GERMONT.

Arrivez donc!...
Que je vous passe en revue....
Messieurs, pardon
De mon indiscrétion!...

SCÈNE XXIV ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, MAD. DE LUCEVAL, MAD. DE GERMONT.

TOUTES DEUX.

Suite de l'air.

Monsieur Germont!....

M. DE GERMONT.

Arrivez aussi, mesdames;
De la maison, venez voir la garnison.

MAD. DE LUCEVAL ET MAD. DE GERMONT.

Les voilà pris,
Quel embarras pour des femmes!
Les voilà pris,
Comment les a-t-il surpris?

M. DE GERMONT ET LE TROMPETTE.

Vraiment je ris
De l'embarras de ces dames....
Les voilà pris,
Comment ils ont l'air tous surpris!

ENSEMBLE

LÉON, LE MAJOR ET LES OFFICIERS.

Nous voilà pris,
Quel embarras pour ces dames!
Nous voilà pris,
Rendons-nous, mes chers amis.

M. DE GERMONT.

Corbleu! ma nièce, le tour est piquant; je croyais arriver ici dans un château, et je me trouve dans une caserne... Ton boudoir ressemble à une place d'armes...

MAD. DE LUCEVAL.

Mon oncle... (*à part*) Que lui dire?

MAD. DE GERMONT.

Ne vous fâchez pas, monsieur le baron...

M. DE GERMONT.

Paix! madame...

LÉON.

Ah! monsieur, soyez bien sûr que nous sommes trop galans, trop courtois...

M. DE GERMONT.

Ah ! ah ! le petit cousin est ici ? ah ! me voilà au courant... Ma nièce, je sais à quoi m'en tenir sur le compte du capitaine : Justine m'expliquera les intentions du trompette ; mais quant au major, madame de Germont, vous me direz sans doute....

MAD. DE GERMONT.

Mon ami, ma nièce vient de me mettre au fait : M. le major est une des plus belles basses-tailles du régiment.

M. DE GERMONT (*avec humeur*).

Qu'est-ce que vous venez me chanter ici ?

LE MAJOR.

C'était un morceau de Rossini.

MAD. DE LUCEVAL.

Oui, mon oncle, nous allions exécuter un morceau d'ensemble charmant, au moment où vous êtes arrivé.

M. DE GERMONT.

Allons, soit ; il me paraît que tu es en bonne compagnie, ainsi tu n'as plus besoin de nous...

AIR : *De Turenne.*

Voulant rester seule enfermée,
Et redoutant les fâcheux trop communs,
Chez toi tu fais cantonner une armée,
Pour te garder contre les importuns.
Livre-toi donc à la paix, à l'étude,
De ton château nous partons de ce pas...
Ma nièce, nous ne voulons pas
Troubler ici ta solitude.

LA PETITE
PROVENCE.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. BOISFLOTTÉ.	M. HYPPOLITE.
Mme BOISFLOTTÉ	Mme BRAS.
BLAGUIGNARD, vieux garçon . .	M. PITROT.
LE PÈRE VINCENT, vieil invalide, sourd	M. GUILLEMIN.
ALPHONSE, jeune officier de ligne, amant d'Hortense	M. ARMAND.
HORTENSE, nièce de M. et Mme Boisflotté.	Mlle PAULINE.
Mme TROTTIN, loueuse de chaises et de journaux, et marchande de gimblettes	Mme GUILLEMIN.
LESPÉRANCE, soldat de la garde royale	M. JOLY.
VICTOIRE, bonne d'enfans. . . .	Mlle MINETTE.
FANFAN	
M. NIFLET M. COQUENARD M. SERRÉ M. CORBIN	Habitués de la petite Provence.
EUGÈNE.	
JULES.	
ADOLPHE et autres Ecoliers.	

LA PETITE PROVENCE,

TABLEAU BOURGEOIS.

Le théâtre représente la partie des Tuileries qui se trouve devant le grand bassin, au-dessous de la terrasse des Feuillans et appelée communément la petite Provence. Des bancs et des chaises garnissent l'enceinte. La boutique de madame Trottin est sur le premier plan à gauche du public; la grille des Tuileries paraît dans le fond, mais non son entrée : la terrasse, ornée de statues, domine le tableau.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme TROTTIN, *dans sa boutique.*

Voilà donc enfin un rayon de soleil... plaise au ciel que cette apparence de beau temps ne soit pas trompeuse; car, depuis huit jours, je suis encore à attendre la location d'une chaise et d'un journal... et pourtant j'ai des nouvelles pour tous les goûts, et à bon compte.

AIR *du major Palmer.*

L'homme riche ou sans fortune,
Pour un sou, dès son réveil,
Sait quand se lève la lune,
Quand se couche le soleil.
Celui qui veut se distraire,
Pour un sou sait à-peu-près
La hauteur de la rivière
Et la baisse des effets.
Pour un sou l'on peut apprendre
Quels impôts sont proposés,
Quels domaines sont à vendre,
Quels bilans sont déposés.
Pour un sou, de l'Amérique
On peut aller à Hambourg;

Et pour un sou, de l'Afrique
Revenir à Pétersbourg.
Bref, pour ce tarif modique,
Chaque matin, sans bouger,
On parcourt dans ma boutique
Et la France et l'Etranger;
Puis, prenant toutes leurs aises,
Ceux qu'assoupit le journal,
Peuvent dormir sur mes chaises;
Le remède est près du mal.

Un passant arrive, et prend une chaise.

Ah! je vais donc étrenner... (*Haut.*) Monsieur veut-il un journal? les nouvelles sont très-intéressantes aujourd'hui.

LE PASSANT.

Merci, je les ai lues avant-hier.

Mme TROTTIN.

Encore une bonne pratique!...

SCENE II.

BLAGUIGNARD, Mme TROTTIN.

BLAGUIGNARD.

Ah! très-humble serviteur de madame Trottin.

Mme TROTTIN.

Eh! c'est mon ancien voisin, monsieur Blaguignard!

BLAGUIGNARD.

Lui-même, qui profite d'un moment de beau temps pour venir dire un petit bonjour à la plus aimable, la plus accorte, la plus avenante des loueuses de chaises et de journaux qu'on trouve du Jardin du Roi au Palais-Royal, et du Luxembourg aux Tuileries.

Mme TROTTIN.

Toujours galant, M. Blaguignard.

BLAGUIGNARD.

Mieux que ça, madame Trottin.

Mme TROTTIN.

Allons donc, quand on aime les gens, on ne reste pas des mois entiers sans venir les voir... Savez-vous que depuis votre absence, nous sommes d'une tristesse! d'une monotonie!... plus de ces contes malins, plus de ces bons tours, auxquels vous nous aviez accoutumés et dont on riait encore vingt-quatre heures après.

BLAGUIGNARD.

Vous me flattez; mais, que voulez-vous? il y a eu impossibilité physique; autrement dit, j'ai été malade, et je vous demanderai même la permission....

Il s'assied.

Mme TROTTIN.

Faites, faites... mes chaises sont à tout le monde.

BLAGUIGNARD.

Mais enfin la fièvre a quitté prise, et vous êtes maintenant le seul docteur qui puisse achever ma guérison.

Mme TROTTIN.

Taisez-vous donc, mauvais plaisant.

BLAGUIGNARD.

Pourquoi donc ne voulez-vous pas que je vous paie le tribut...

Mme TROTTIN.

Payez-moi votre chaise tout bonnement.

BLAGUIGNARD, *se fouillant.*

L'un n'empêche pas l'autre; car personne ne sait mieux que moi ce que vous valez..... C'est deux sous, n'est-ce pas?

Mme TROTTIN.

Tout autant.

Ici le passant, voyant qu'on paie, se lève et disparaît.

Mme TROTTIN, *après avoir reçu.*

Pardon, j'ai là un Monsieur... Eh bien! où a-t-il donc

passé ? Ah ! le voilà qui se promène bien tranquillement... ils n'en font jamais d'autres... Monsieur ! Monsieur !

Elle sort par la coulisse à gauche.

SCENE III.

BLAGUIGNARD, ALPHONSE.

ALPHONSE, *accourant du côté opposé à celui par où madame Trottin est sortie, une lettre à la main.*

Madame Trottin ? Madame Trottin ?

Mme TROTTIN, *dans la coulisse.*

Impossible ! je n'ai pas le temps... impossible !

ALPHONSE.

Et moi qui avais compté sur elle pour faire remettre ce billet à Hortense... O ciel ! je l'aperçois avec son oncle et sa tante... Comment faire ?

BLAGUIGNARD.

Eh ! parbleu, c'est notre jeune ami Alphonse... bonjour, mon cher, je ne vous savais pas là.

ALPHONSE.

Serviteur, monsieur Blaguignard... (*à part.*) Eh ! mais... si à défaut de madame Trottin....

BLAGUIGNARD.

Vous paraissez préoccupé.

ALPHONSE.

Oui... je... (*à part.*) Il n'y a pas un moment à perdre. (*Haut.*) Dites-moi, monsieur Blaguignard, vous qui êtes l'obligeance même...

BLAGUIGNARD.

Qu'est-ce qu'il y a ?

ALPHONSE.

Vous voyez bien cette jeune personne qui s'avance là-bas ?

BLAGUIGNARD.

Avec son père et sa mère ?

ALPHONSE.

Non, c'est son oncle et sa tante.

BLAGUIGNARD.

Ah! excusez.... De loin, il est aisé de s'y méprendre... Eh! mais, c'est madame de Boisflotté!

ALPHONSE.

Vous la connaissez?

BLAGUIGNARD.

Pour l'avoir rencontrée quelquefois à Passy. Savez-vous à quoi j'ai reconnu que c'était elle?

ALPHONSE.

A son mari?...

BLAGUIGNARD.

Non, à son chien.

ALPHONSE.

C'est son inséparable; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Madame Boisflotté qui a promis sa nièce à un original indigne de tant de charmes, s'étant aperçue de notre intelligence, m'a prié de suspendre mes visites, et il faut que vous me rendiez l'important service de remettre ce billet?..

BLAGUIGNARD.

A la jeune personne?... Diable!

ALPHONSE.

Je vous en supplie, au nom de notre ancienne connaissance... Le moment presse... Elle approche.

BLAGUIGNARD.

C'est que la commission est délicate.

ALPHONSE.

Elle ne peut vous compromettre en rien.

BLAGUIGNARD.

A la bonne heure; mais permettez-moi d'abord de jeter les yeux....

ALPHONSE, *lui donnant la lettre.*

Oh! c'est juste... prenons garde, les voici.

BLAGUIGNARD.

Peste! qu'elle est jolie!

ALPHONSE.

AIR : *Alte-là.*

Taisez-vous,
Cachons-nous
Et faisons silence...

BLAGUIGNARD.

Dites-moi quel est son nom?

ALPHONSE.

On la nomme Hortense...

BLAGUIGNARD.

Bon.

Ensemble.

ALPHONSE.

Venez donc,
Venez donc,
La moindre imprudence
Pourrait me perdre à jamais...
Vers nous on avance...
Paix.

BLAGUIGNARD.

C'est un nom,
C'est un nom,
Qui rime à constance,
Et ce doux nom, du succès
Vous répond d'avance...
Paix.

Ils sortent par la coulisse à droite.

SCÈNE IV.

Monsieur et Madame BOISFLOTTÉ, HORTENSE, L'ESPÉRANCE *en factionnaire, courant après madame de Boisflotté qui a des cartons sous un bras, un chien sous l'autre; un ombrelle ouvert à la main droite, et un ridicule à la main gauche.* (*)

L'ESPÉRANCE.

Madame, Madame! On ne passe pas, ayez la bonté de sortir.

(*) Ce ridicule doit être fait en forme de gibecière, avec un fermoir comme on les porte maintenant.

Mme BOISFLOTTÉ.

Comment ! on ne passe pas.

L'ESPÉRANCE.

Non, Madame, les paquets ne peuvent pas entrer.

M. BOISFLOTTÉ.

Là, je t'avais bien dit que tu n'entrerais pas.

Mme BOISFLOTTÉ.

Les paquets, les paquets...

M. BOISFLOTTÉ.

Allons, ma femme, respect à la consigne; ce grenadier ne prend pas cela sous son bonnet. (*Au factionnaire.*) Elle va sortir.

L'ESPÉRANCE.

Au reste, voilà l'inspecteur... c'est son affaire. (*Il s'en va.*)

M. BOISFLOTTÉ, *à sa femme.*

Fais le tour par la rue de Rivoli, va déposer tes cartons rue de l'Échelle, chez ta modiste, et reviens nous rejoindre par la première grille, à la petite Provence.

Mme BOISFLOTTÉ.

Ah ! mon dieu ! et par la chaleur qu'il fait encore. (*à M. Boisflotté.*) Allons, donnez-moi mon ombrelle, et gardez mon Fidèle avec le plus grand soin. Va, mon bon chien, va avec ton maître, tu ne t'ennuieras pas long-temps.

HORTENSE.

Je crois qu'il faudrait mieux le mener en lesse ; car il est si vif, qu'il pourrait s'élancer, et puis les factionnaires avec leurs bayonnettes....

Mme BOISFLOTTÉ.

Oh dieu ! Elle a raison.

M. BOISFLOTTÉ.

AIR : *Dans la paix et l'innocence.*

Ah ! j'avais pris mes mesures,
Et voici, pour le lier,
Une des vieilles ceintures
Qui te servaient l'an dernier.

Il tire de sa poche un vieux ruban très-long.

Mme BOISFLOTTÉ.

D'avance, hélas! je recule
Devant cette course-là (*A Hortense.*)
Garde aussi ce ridicule,
J'en ai bien assez comme ça.

Elle donne son ridicule à Hortense et sort.

Pendant la petite scène suivante, monsieur Boisflotté et Hortense s'occupent à passer le cordon à l'anneau du collier de Fidèle.

SCÈNE V.

Les Précédens, ALPHONSE, BLAGUIGNARD, *achevant de lire la lettre d'Alphonse.*

ALPHONSE.

La tante s'éloigne... A merveille! C'est elle que je redoutais le plus.

BLAGUIGNARD.

C'est fort bien.... Ma moralité ne s'oppose en rien.... Ainsi, soyez tranquille, c'est une lettre à la poste... Mais je vous répète que son chien peut jouer un très-grand rôle dans cette affaire.

ALPHONSE.

Quelle folie!

BLAGUIGNARD.

Prendre les gens par leur faible, est le grand art du négociateur. Allez, allez, je sais ce que je dis.

ALPHONSE.

Je m'abandonne à vous.

Alphonse sort précipitamment.

SCÈNE VI.

M. BOISFLOTTÉ, HORTENSE, *assis*, BLAGUIGNARD.

M. BOISFLOTTÉ.

Mais où est donc madame Trottin, que je ne la vois pas?

BLAGUIGNARD.

Je l'attends aussi, Monsieur ; je crois qu'elle fait la recette de ses chaises.

Il fait un signe à Hortense, qui paraît étonnée.

M. BOISFLOTTÉ.

J'ai l'honneur de vous remercier.

BLAGUIGNARD.

Monsieur paraît être un habitué de la petite Provence.

M. BOISFLOTTÉ.

Oui, Monsieur, j'y passe habituellement ma vie, et comment ne pas s'y plaire?

AIR : *Enfans de la Provence.*

La petite Provence
Est un lieu de plaisirs,
Où de leur existence
Amusant les loisirs,
Vieillards, enfans,
Petits et grands,
Depuis deux ans
Jusqu'à cent ans,
Vivent contens
Et bien portans.

Si ma mémoire est bonne,
C'est là qu'un jour, ma bonne
Avec quelqu'un causant,
J'allais courant, sautant, grimpant,
Enjambant
De banc en banc,
Quand, patatras,
Du haut en bas,
Je tombe avec fracas,
Sur ce coup-là,
Ma bonne va
Le dire à mon papa,
Qui me gronda,
Me souffleta,
Et maman me fouetta.
La petite Provence, etc.

Pendant ce couplet, Blaguignard ne cesse de faire des signes à Hortense en lui montrant la lettre d'Alphonse.

HORTENSE, *à part, voyant toujours les mines de Blaguignard.*

Que peut me vouloir ce Monsieur, avec sa lettre et ses grimaces?

BLAGUIGNARD.

Tâchons de l'occuper. (*Haut.*) Monsieur, puisque vous êtes habitué de la petite Provence, vous devez faire des journaux...

M. BOISFLOTTÉ.

Non, Monsieur, je n'ai pas cet honneur-là.

BLAGUIGNARD.

Non, je dis, vous devez faire des journaux votre lecture favorite, pourriez-vous me dire, si les dernières nouvelles du Japon se confirment?

M. BOISFLOTTÉ.

Du Japon?

BLAGUIGNARD.

Oui, Monsieur, je voudrais savoir à quoi m'en tenir là-dessus.

M. BOISFLOTTÉ.

Je n'ai point entendu parler de cela du tout.

BLAGUIGNARD.

Ni d'une manière, ni d'une autre?

M. BOISFLOTTÉ.

Ni d'une manière, ni d'une autre.

BLAGUIGNARD.

Ce qui donnerait assez de probabilité à cette nouvelle, c'est une lettre, (*Il la montre furtivement à Hortense.*) écrite par une personne dont on ne peut suspecter la fidélité.

HORTENSE, *à part.*

Serait-ce une lettre d'Alphonse?

M. BOISFLOTTÉ.

Et cette lettre dit?...

BLAGUIGNARD.

Je ne vous le dirai pas. (*Avec intention.*) Mais elle est de la plus haute importance.

HORTENSE, *à part.*

Non, il ne l'aurait pas confiée à un étranger.

BLAGUIGNARD, *à part.*

Diable d'homme! il a toujours les yeux sur moi. (*Haut.*) Savez-vous, Monsieur, que ce serait une nouvelle bien affligeante?

M. BOISFLOTTÉ.

Je le crois bien, monsieur; mais il me semble que vous ne m'avez pas encore dit ce que c'était.

BLAGUIGNARD, *à part.*

Le diable m'emporte si je le sais moi-même. (*Haut.*) Eh! parbleu! je crois me rappeler que c'était dans le Moniteur d'hier. Madame Trottin! madame Trottin!

M. BOISFLOTTÉ.

Madame Trottin!

SCENE VII.

Les Précédens, Mme TROTTIN.

Mme TROTTIN.

Me voici, messieurs, me voici; qu'y a-t-il pour votre service?

BLAGUIGNARD.

Le Moniteur d'hier, s'il vous plait?

Mme TROTTIN.

Je vais vous le chercher.

HORTENSE, *toujours préoccupée, et à part.*

D'ailleurs elle serait de lui, que je ne devrais pas...

Mme TROTTIN, *apportant le journal.*

Voilà ce que c'est.

BLAGUIGNARD.

Voudriez-vous avoir la bonté de voir? j'ai la vue si basse!...

M. BOISFLOTTÉ.

Ah! tant pis! je l'ai très-faible aussi.

BLAGUIGNARD, *à part.*

Ah! tant mieux!

M. BOISFLOTTÉ.

Article Japon, dites-vous?

BLAGUIGNARD.

A ce que l'on m'a dit.

BOISFLOTTÉ, *se grattant le front.*

Japon? Japon... ça doit être dans les nouvelles étrangères.

Il met ses lunettes, et cherche l'article sur le journal.

BLAGUIGNARD, *bas à Hortense.*

AIR : *Me voilà, me voilà.*

Tenez donc,
Lisez donc,
C'est une lettre d'Alphonse;
Tenez donc,
Lisez donc,
Qu'un *oui* soit votre réponse;
Prenez donc. (*bis.*)

HORTENSE.

Non.

BLAGUIGNARD, *à part.*

Ah! tu ne veux pas la prendre? tu l'auras malgré toi.

Il glisse la lettre dans le ridicule que tient Hortense, et qui se trouve ouvert.

Mme TROTTIN, *bas à Blaguignard.*

C'est le poulet de monsieur Alphonse?

BLAGUIGNARD, *de même.*

L'affaire est dans le sac.

M. BOISFLOTTÉ, *qui a toujours parcouru le journal.*

Ah! çà, mais... je me crève les yeux pour rien; je vois

Tunis, Alger, Constantinople, et pas plus question du Japon que du Grand-Turc.

BLAGUIGNARD.

Non? au reste, les mauvaises nouvelles se savent toujours assez tôt.

Mme TROTTIN.

A propos de nouvelles, eh bien, nous marions donc cette chère enfant?

M. BOISFLOTTÉ.

Ah! vous savez ça? oui, je la donne au fils d'un gros marchand de draps de mes amis, M. Eustache Rifflard, jeune homme de la plus belle espérance, employé dans les octrois; c'est ça un travailleur... si on le laissait faire, il ne dormirait ni jour ni nuit; par bonheur, depuis une fluxion de poitrine, qu'une imprudence lui a procurée il jouit d'une assez mauvaise santé, ce qui l'oblige à se ménager.

BLAGUIGNARD.

Et vous appelez cela du bonheur?

M. BOISFLOTTÉ.

Sans doute; parce qu'avec cette rage de travail, s'il se portait bien, il y a long-temps qu'il serait mort.

Mme TROTTIN.

Et pensez-vous qu'il conviendra à votre nièce?

M. BOISFLOTTÉ.

Je ne peux pas vous dire, parce qu'elle ne l'a encore vu qu'une fois, lors de son arrivée, le jour de Saint-Médard.

BLAGUIGNARD.

Et a-t-il plu?

M. BOISFLOTTÉ.

Le jour de Saint-Médard?

Mme TROTTIN.

Non, on vous demande si le jeune homme a paru plaire.

HORTENSE.

Ah! mon dieu! non.

BLAGUIGNARD.

Prenez bien garde, alors.

M. BOISFLOTTÉ.

Bah! elle est butée contre lui, (*bas à madame Trottin*) parce qu'elle en aime un autre.

Mme TROTTIN.

Oui-dà?

BLAGUIGNARD.

Alphonse m'attend. Suivons mon projet.

Ici Blaguignard délie adroitement Fidèle, et va le remettre à Alphonse, qui est censé l'attendre dans la coulisse.

M. BOISFLOTTÉ.

Elle ne veut rien croire du bien qu'on lui dit de son prétendu.

HORTENSE.

Au contraire, mon oncle; je crois tout.

AIR : *C'est comme lui.*

Ma tante dit qu'il est aimable,
Et je le crois.
Que c'est un parti très-sortable,
Et je le crois.
Que plus tard, il saura me plaire,
Et je le crois.
Mais mon cœur me dit le contraire,
Et je le crois.

M. BOISFLOTTÉ.

Au reste, c'est la volonté de sa tante, et ce que femme veut... (*S'apercevant que Fidèle n'y est plus.*) Va te promener, voilà le chien parti.

HORTENSE.

Fidèle?

BLAGUIGNARD, *revenant et jouant la surprise.*

Ah! mon dieu!

Mme TROTTIN.

Pour le coup!...

HORTENSE.

Que va dire ma tante?

M. BOISFLOTTÉ.

Ne m'en parle pas... encore une scène! (*A Blaguignard.*)
Et c'est votre maudit Japon qui en sera cause, monsieur.

BLAGUIGNARD.

En ce cas-là, c'est à moi de le retrouver.

AIR *de la Vaudreuil.*

Laissez-moi faire (*bis*).
Le fugitif reviendra, je l'espère,
Laissez-moi faire (*bis.*)
Bon gré, mal gré,
Je le ramènerai.

BOISFLOTTÉ.

Dépêchez-vous, car ma femme à l'instant
Peut revenir...

HORTENSE.

Et nous la craignons tant.

BLAGUIGNARD.

Laissez-moi faire (*bis.*)
(*A part.*) Pour mon jeune homme, ah! l'excellente affaire!
(*Haut.*) Laissez-moi faire (*bis.*)
J'ai quoique vieux,
Encor d'assez bons yeux.

M. BOISFLOTTÉ.

Vous l'avez vu?

BLAGUIGNARD.

Comme je vous vois là.
Ses oreilles, son nez, sa queue, et cœtera,
Tout enfin, tout est là.
Indiquant son front.
Et mordienne, il faudra
Qu'il revienne avec moi
Ou qu'il dise pourquoi.

ENSEMBLE.

Laissez-moi faire (*bis,*
Le fugitif reviendra, je l'espère,
Laissez-moi faire (*bis.*)
Bon gré, mal gré,
Je le ramènerai.

penser à lui, Fidèle? Je ne le vois ni ne l'entends. (*Se levant.*) Monsieur Boisflotté, ma nièce?... (*Tous deux tournent le dos.*) Vous vous taisez!... Dieux! quel pressentiment! parlez, parlez; qu'est devenu Fidèle?

M. BOISFLOTTÉ, *après une courte hésitation.*

Eh bien!... ton Fidèle... s'est échappé.

Mme BOISFLOTTÉ.

Echappé!

HORTENSE.

Mais on court après, ma tante.

M. BOISFLOTTÉ.

Tranquillise-toi; il se retrouvera.

Mme BOISFLOTTÉ.

Vous l'avez fait exprès.

M. BOISFLOTTÉ et HORTENSE, *ensemble.*

Ah! ma femme! / ma tante!

Mme BOISFLOTTÉ.

Vous l'avez fait exprès... vous n'avez jamais aimé ce pauvre animal; et, jaloux de l'attachement que je lui portais, vous aviez secrètement juré sa perte... mais qu'il se retrouve, ou....

M. BOISFLOTTÉ.

Ou... ou... après?

Mme BOISFLOTTÉ.

Vous verrez!....

Mme TROTTIN.

Vous m'avouerez, madame, que voilà bien du bruit pour peu de chose...

Pendant ce qui suit, Alphonse paraît sur la terrasse, et Hortense et lui se parlent par signes.

Mme BOISFLOTTÉ.

Peu de chose!... mon seul ami, ma seule société!

M. BOISFLOTTÉ.

Et moi donc, ma femme, que suis-je, s'il vous plaît?

Mme BOISFLOTTÉ.

Une bête que j'ai depuis vingt ans...

M. BOISFLOTTÉ.

Bah!

Mme BOISFLOTTÉ.

Au reste, madame, (*à madame Trottin.*) Que je ne vous voie plus louer de journaux à mon mari... car, si ce n'est pas un fait exprès, je gagerais bien que c'est en lisant votre éternel Moniteur qu'il a laissé échapper ce pauvre animal.

Mme TROTTIN.

Eh bien! madame, si le Moniteur l'a perdu, les Petites Affiches le retrouveront.

M. BOISFLOTTÉ.

D'ailleurs, au lieu d'aller porter je ne sais quels chiffons chez votre modiste, il fallait venir ici sans paquet, et votre seul ami, votre seule société serait encore auprès de vous.... mais vous dire de renoncer à la toilette, c'est se frapper la tête contre un mur.

Mme BOISFLOTTÉ.

Vous dire de renoncer aux journaux, c'est parler à un sourd.

M. BOISFLOTTÉ.

AIR *du vaudeville d'un Dimanche à Passy.*

Prétendre à l'âge où vous êtes
(La cinquantaine a sonné)
Faire encor tourner les têtes!...
La vôtre seule a tourné.

Mme BOISFLOTTÉ.

Est-ce à vous, petit bourgeois,
A raisonner sur les lois,
Quand vous manquez de raison
Pour régir votre maison?

M. BOISFLOTTÉ.

Tous les ans ma rente baisse
Par l'achat de vos bijoux,
Et la dot de votre nièce
Se dissipe en marabous.

Mme BOISFLOTTÉ.

Si, du moins, vous étiez franc,
Si vous étiez noir ou blanc,
Je vous passerais ce goût;
Mais vous n'êtes rien du tout.

M. BOISFLOTTÉ.

Si ce luxe qui me lasse,
Vous avait du moins rendu
Ou la jeunesse ou la grâce;
Mais c'est de l'argent perdu.

Mme BOISFLOTTÉ.

Comment un pareil mari
Ne serait-il pas chéri?

M. BOISFLOTTÉ.

Comment avec tant d'appas
Ne captiverait-on pas?

Mme BOISFLOTTÉ.

Si je ne vous suis plus chère,
Vous n'avez qu'à dire un mot.

M. BOISFLOTTÉ.

Si j'ai cessé de vous plaire,
Tout sera fini bientôt.

Mme BOISFLOTTÉ.

Vous le prenez sur ce ton!

M. BOISFLOTTÉ.

Oui, sans doute, et j'ai raison.

Mme BOISFLOTTÉ.

Soit, c'est dit, je le veux bien.

M. BOISFLOTTÉ.

Et tout cela pour un chien!

Mme BOISFLOTTÉ.

Oui, la chaine dont Fidèle,
Grâce à vous, brise les nœuds,
Vient de rompre à jamais celle
Qui nous unissait tous deux.

M. BOISFLOTTÉ.

Oui, la chaine dont Fidèle
Aujourd'hui brise les nœuds,
Vient de rompre à jamais celle
Qui nous unissait tous deux.

Alphonse disparaît, et madame Boisflotté se laisse tomber sur une chaise. Monsieur Boisflotté boude sur le devant de la scène, et Hortense est auprès de sa tante.

Mme TROTTIN, *à part.*

Quel sabat! quel vacarme! il y a de quoi en devenir sourd; mais en voici un qui, fort heureusement pour lui, n'a plus cela à craindre.

SCÈNE X.

Les Précédens, LE PERE VINCENT, *sourd, son cornet à la boutonnière.*

LE PÈRE VINCENT.

Que j'aime ce calme, ce silence! on se croirait à trente lieues de Paris. (*Apercevant monsieur Boisflotté.*) Eh! bonjour, mon vieux; eh bien! comment va?

M. BOISFLOTTÉ, *avec humeur.*

Mais, pas trop bien.

LE PÈRE VINCENT.

Bien! tant mieux... et cette amie de ta femme, qui était si malade la semaine dernière?

M. BOISFLOTTÉ.

Elle est morte vendredi.

LE PÈRE VINCENT.

Il faut espérer que cela n'aura pas de suites..... A propos....

M. BOISFLOTTÉ.

Tout-à-l'heure, je suis à toi.

Vincent prend un journal, s'assied et lit.

Mme BOISFLOTTE.

Mon flacon?

HORTENSE, *sans l'entendre.*

Est-ce qu'Alphonse et moi, nous serions un jour comme cela, si on nous mariait?...

Mme BOISFLOTTÉ, *en colère.*

Eh bien! mademoiselle, en finirez-vous de me donner mon flacon? ne voyez-vous pas que je me trouve mal?

HORTENSE.

Mon dieu! non! excusez, ma tante. (*Elle cherche dans le ridicule de madame Boisflotté, et, remettant précipitamment à son oncle le mouchoir et la lettre d'Alphonse, elle en tire le flacon.*) Tenez, tenez, ma tante, respirez.

M. BOISFLOTTÉ, *tenant la lettre d'Alphonse.*

Encore quelque mémoire de modiste, je gage.

Mme TROTTIN.

Dieux! la lettre d'Alphonse! Allons avertir monsieur Blaguignard de sa bévue.

Mme BOISFLOTTÉ.

AIR : *Il est dans le village.*

Jadis idolâtrée,
Il se pliait à tous
Mes goûts,
Je vivais entourée
Des plaisirs les plus doux.
Mais aujourd'hui le traître
Trompant mon amour outragé,
Ne parle plus qu'en maître.
Dieu sait pourtant si j'ai
Changé!

M. BOISFLOTTÉ, *après avoir parcouru la lettre.*

Quoi! c'est un billet doux!
Grands dieux!
Quel homme assez audacieux
A pu me faire sous mes yeux
Pareille offense.
Viendrait-elle ici dans l'espoir
De le rencontrer, de le voir,
Qui jamais l'eût pu concevoir?
Et faut-il assez en vouloir,
Pour en avoir
Jusqu'à la petite Provence?

Mme BOISFLOTTÉ.

Quelle migraine affreuse!
Sortons, je n'y saurais tenir;
Suis-je assez malheureuse!
Il me fera mourir.

M. BOISFLOTTÉ.

Femme artificieuse!
A ce point peux-tu me trahir?
Mais de la plus heureuse,
Tromper est le plaisir.

HORTENSE.

Quelle lettre fâcheuse!
Et que peut-elle contenir?
A sa tante.
Que je suis malheureuse
De vous voir tant souffrir!

M. BOISFLOTTÉ.

Et pas de signature. (*A madame Boisflotté.*) J'aurais quelque chose à vous dire en particulier, madame.

Mme BOISFLOTTÉ.

Plus rien de particulier entre nous, monsieur. Adieu.

Elle sort furieuse. Hortense la suit.

LE PÈRE VINCENT.

Mais qu'est-ce qu'ils ont donc?

SCENE XI.

M. BOISFLOTTÉ, LE PERE VINCENT, *toujours lisant;* Mme TROTTIN., BLAGUIGNARD.

BLAGUIGNARD, *bas à madame Trottin.*

Elle avait donc le sac de sa tante?

Mme TROTTIN.

Eh! oui, vous dis-je

BLAGUIGNARD, *de même.*

Le moyen de deviner ça!

M. BOISFLOTTÉ.

Maudit billet! il est indéchiffrable.

BLAGUIGNARD, *de même.*

Bon! il ne peut pas lire.

LE PÈRE VINCENT.

Ah! çà, mon cher Boisflotté, tu sais que je n'entends pas

que mes vieux camarades me fassent mystère de leurs chagrins quand ils en ont, et tu en as.

M. BOISFLOTTÉ.

Au fait, c'est un ami d'enfance... il a été marié, il doit savoir ce que c'est, et j'aurais de la peine à mieux placer ma confiance.

LE PÈRE VINCENT.

Je ne te quitte pas, d'abord, que tu ne m'aies conté cela.

M. BOISFLOTTÉ, *criant à son oreille.*

Ecoute et frémis; mais le plus grand secret, je serais désolé que cela transpirât, il y va de mon honneur, de la réputation de ma femme.

LE PÈRE VINCENT.

Bah! est-ce que ta femme serait?...

M. BOISFLOTTÉ, *de même.*

J'ai trouvé un billet doux dans son sac.

LE PÈRE VINCENT.

Madame Boisflotté est incapable...

M. BOISFLOTTÉ, *de même.*

J'ai trouvé un billet doux dans son sac, te dis-je.

LE PÈRE VINCENT.

Ou il faudrait qu'elle eût perdu la tête...

M. BOISFLOTTÉ, *plus haut encore.*

Dans son sac, encore une fois, m'entends-tu?

BLAGUIGNARD, *à part.*

Ah! si je pouvais...

M. BOISFLOTTÉ.

Ecoute!... (*Vincent braque son cornet, en détournant la tête.*) Mais non, toute réflexion faite, j'aime mieux que tu lises toi-même, les passans pourraient nous entendre. Tiens, prends...

Il présente la lettre à Vincent, en détournant la tête vers la coulisse pour voir si personne ne vient, et Blaguignard profite

du moment où monsieur Boisflotté et le père Vincent regardent l'un à gauche, l'autre à droite, pour saisir la lettre que monsieur Boisflotté croit prise par le père Vincent, qui écoute toujours, et il la fait parvenir, à l'aide de sa canne, à Hortense, qui paraît sur la terrasse.

LE PÈRE VINCENT, *écoutant toujours.*

Eh bien! lis donc.

M. BOISFLOTTÉ.

Que veux-tu que je lise, puisque tu as la lettre?

LE PÈRE VINCENT.

Moi? je n'ai rien.

M. BOISFLOTTÉ.

Comment? tu ne viens pas de prendre...

LE PÈRE VINCENT.

Eh! non, te dis-je.

M. BOISFLOTTÉ, *dans l'oreille de Vincent.*

Ah! çà, mon cher Vincent, je ne suis pas en train de plaisanter.

LE PÈRE VINCENT.

Eh! parbleu! je ne plaisante pas.

BLAGUIGNARD, *survenant.*

Je gage, messieurs, que vous cherchez une lettre.

M. BOISFLOTTÉ.

Précisément, monsieur.

On entend la ritournelle de l'air suivant.

BLAGUIGNARD.

Eh bien! tenez, voilà des gaillards qui pourront vous en donner des nouvelles.

Il sort en riant sous cape.

LE PÈRE VINCENT.

Des écoliers!... c'est cela... les espiègles auront voulu nous inquiéter un instant: laissons-les venir, et cachons-nous...

M. BOISFLOTTÉ.

Oui, pour mieux les surprendre et être plus sûrs de rattrapper ma lettre.

SCÈNE XII.

Mme TROTTIN, *dans sa boutique*, LE PERE VINCENT et M. BOISFLOTTÉ, *cachés derrière la boutique*; EUGÈNE, JULES, ADOLPHE, et autres Ecoliers.

CHŒUR D'ÉCOLIERS.

AIR : *Clic et clac.*

Nous aurons un temps superbe,
Allons, mes amis, allons,
Loin de Cicéron, sur l'herbe,
Bondir comme nos ballons.

Mme TROTTIN.

Ah! vous voilà donc revenus, vilains diables que vous êtes... venez-vous encore me casser mes chaises comme jeudi dernier?

EUGÈNE.

Bah! elles ne tenaient plus à rien.

Mme TROTTIN.

Oui, mais moi je tenais à elles... Et mes journaux en combien de morceaux les avez-vous mis... hein? mais patience, bientôt vous ne sortirez plus si souvent, voici l'automne...

ADOLPHE.

Ah! oui, la chûte des feuilles, madame Trottin.

Ils jettent tous les journaux à terre.

Mme TROTTIN.

Eh bien! eh bien! vit-on jamais des démons pareils?

Ils la prennent et la font danser en rond:

TOUS.

Air connu.

Nous n'irons plus au bois,
Les lauriers sont coupés,
La belle que voilà
Ira les ramasser.
Entrez dans la danse,
Voyez comme on danse;
Sautez, fringuez,
Embrassez c'lui que vous voudrez.

Ils veulent sortir et emmener madame Trottin. Monsieur Boisflotté et le père Vincent surviennent.

M. BOISFLOTTÉ ET LE PÈRE VINCENT.

Alte-là!

TOUS.

Tiens, est-il drôle, celui-là?

M. BOISFLOTTÉ.

Drôle ou non...

AIR : *Rien n'était si joli qu'Adèle.*

A l'instant même je reclame
Un certain billet
Pris par vous en secret.
JULES.
N'était-ce pas, (je suis discret,)
Un billet doux?
M. BOISFLOTTÉ.
Ils l'ont lu tous.
LES ÉCOLIERS.
Amusez-vous,
Trémoussez-vous,
Monsieur et Madame;
Amusez-vous,
Trémoussez-vous,
Sautez avec nous.
Trémoussez-vous, etc.

Ils font tourner monsieur Boisflotté et madame Trottin qui tâchent de s'en débarrasser. Madame Trottin seule y parvient, et ils emmènent monsieur Boisflotté que le père Vincent suit en éclatant de rire.

SCÈNE XIII.

Mme TROTTIN.

Ah! je suis tout essoufflée. Voyez donc dans quel état ils m'ont mise; et mes journaux donc! .. heureusement le rayon du soleil qu'il a fait a séché l'humidité, sans quoi... (*On entend la ritournelle de l'air suivant:*) Et vite à mon poste, voici mes habitués qui arrivent. Ils doivent être affamés de nouvelles, ils faut les en régaler.

SCÈNE XIV.

Mme TROTTIN, MM. NIFFLET, COQUENARD, SERRÉ, POTIN, CORBIN, etc.

CHŒUR.

AIR : *Que ce sabat soit par nous visité.*

Enfin voilà les beaux jours revenus,
Nous relirons les journaux à notre aise,
Depuis jeudi que je ne les ai lus,
En vérité, moi, je n'existe plus.

LE PÈRE NIFFLET.

Le beau soleil!

Mme TROTTIN.

Prenez vite une chaise
Pour respirer à loisir le grand air.

TOUS.

Bien obligé; mais, ne vous en déplaise,
Un banc vaut mieux... c'est plus frais.

Mme TROTTIN.

Et moins cher.

Elle leur distribue des journaux et ils vont s'asseoir sur les bancs en répétant le chœur :

Enfin voilà les beaux jours, etc.

Midi sonne; un roulement de tambour se fait entendre et une marche militaire lui succède avec accompagnement de grosse caisse.

SCÈNE XV.

LES HABITUÉS, VICTOIRE, *une petite charette d'enfant à la main*; FANFAN, *faisant rouler un cerceau.*

VICTOIRE.

Ah! v'là enfin la garde montante! Et c' pauvre l'Espérance va donc être relevé; c'est bien heureux, d'puis une heure que j' l'attends. Mais dame, il n'y a pas à dire avec le service; une fois là, que l'on s'y amuse ou non... (*à la cantonade.*) Eh bien! monsieur Fanfan, voulez-vous bien ne pas courir comme ça? Pour vous perdre, pas vrai, et m' faire gronder comme mamzelle Françoise, l'autre soir, dans les *Bonnes d'enfans*. Ah! j'y ai-ti ri, j'y ai-ti ri! Grâce à monsieur l'Espérance qui a bien voulu me régaler d'un billet d'amphithéâtre des quatrièmes. Tout d' même ça m'a donné une fière leçon, et à c't heure queuqu'chose qu'arrive, pas d' risque que j'perdions notre marmot de vue. Où c' qu'il est donc? (*regardant vers la coulisse.*) Ah! le v'là.

AIR: *L'autre jour la p'tite Isabelle*

J' sais qu' lorsqu'un militaire honnête
Vient nous dire un mot en passant,
I' n' faut pas pour ça faire la bête
Et se sauver en rougissant.
La plus sage et mêm' la plus fière
Par pass' temps, sans s' mettre en courroux,
Peut s' laisser faire (*bis.*)
Les yeux doux.

Mais l'accident de mam'zelle Françoise.

Parlé.

Qu' pas une bonne de Paris ne devrait manquer d'aller voir tous les soirs au théâtre des Variétés pour son instruction...

Prouv' qu'en écoutant
Tout c' qu'un grenadier vous dégoisse,
Faut toujours prend' garde à l'enfant.

On entend l'enfant crier.

Allons, le v'là par terre. Là ! ces enfans, peut-on les laisser seuls un instant ?

Elle se dispose à sortir, quand l'Espérance survient.

SCENE XVI.

VICTOIRE, L'ESPÉRANCE.

L'ESPÉRANCE.

Eh bien ! tu fais un par file à gauche, parce que j'arrive ?

VICTOIRE.

Non, monsieur l'Espérance, c'est que mon enfant est tombé.

L'ESPÉRANCE.

Eh ben ! il a un avantage sur les factionnaires, c'est qu'il peut se relever tout seul Enfin je te revois donc, ma chère Victoire, après huit jours révolus d'impatience, d' soupirs et de pluie.

VICTOIRE.

C'est vrai, m'sieur l'Espérance, qu'il n'a pas laissé que d'en tomber. . aussi, allez... j'ai joliment souffert d'vous savoir en faction par ce temps-là.

L'ESPÉRANCE.

Dis donc plutôt que la pluie m'a rendu un fameux service, car sans elle l'amour m'aurait séché sur pied.

VICTOIRE.

C'est-i galant ça ? L' moyen de n' pas aimer un homme comme ça !

L'ESPÉRANCE.

Ah ! çà, dis-moi, as-tu eu soin, comme je te l'avais dit, de te ben mettre avec le père Marteau ?

VICTOIRE.

Qu'est-ce que c'est qu'ça le père Marteau ?

L'ESPÉRANCE.

Eh pardine ! le savetier portier de ta nouvelle maison, afin d' l'y laisser de temps en temps l' marmot sur les bras, quand il nous prendra fantaisie d'aller passer une heure ou

deux, sans que ça paraisse, à la chaumière du Mont-Parnasse.

VICTOIRE.

C'est fait; est-ce que je n'ai pas déjà tiré cinq ou six fois le cordon pour lui, pendant qu'il était allé boire la goutte?

L'ESPÉRANCE.

Il aime à lever le coude! Tranquille au poste... un d' ces quatre matins, j'entre dans sa loge, sous prétexte de l'y faire mettre un d' sous d' pied à ma guêtre, j' ly propose pour solde d' casser l' cou à une bouteille, il accepte, j' l'y rougis la pillule, il la gobe; et allez donc.

VICTOIRE.

Ah! monsieur l'Espérance, queu fil qu'vous avez!

SCENE XVII.

Les Précédens, FANFAN.

FANFAN.

Ma bonne, j'ai faim.

VICTOIRE.

C'est bon, il n'a qu'ça à dire... j'ai faim; il vient pourtant d' boire un verre d'coco. (*à l'enfant.*) Nous allons bientôt dîner...

L'ESPÉRANCE.

Comment! bientôt dîner? Il n'est pas l'heure.

VICTOIRE.

J' l'y dis ça pour la frime, car ben du contraire, madame que j'ai laissée seule avec un monsieur pour affaire à c' qu'elle m'a dit, m'a donné jusqu'à deux heures.

L'ESPÉRANCE.

Ah! bon donc... Et dis-moi donc, es-tu mieux chez c' te bourgeoise-là qu' chez l'autre.

VICTOIRE.

Pardi!... j' crois ben; chez l'autre, il n'y avait rien à faire, elle achetait tout elle-même; une vraie baraque... quoi?

L'ESPÉRANCE.

Eh ben! c'était moins d' besogne pour toi.

VICTOIRE.

Oui, mais aussi moins d' profit.

L'ESPÉRANCE.

Ah! c'est juste... l'anse n'allait pas.

VICTOIRE.

Au lieu qu' la nouvelle bourgeoise ne s' mêle pas d' la dépense, avec ça qu'elle est jeune et que lorsqu'il y a en l'air queuqu' partie d' bal, de spectacle ou d'autre chose, n'y a pas d'enfant qui tienne, elle l'envoie promener, et vous sentez qu'ça n' peut pas nuire.

L'ESPÉRANCE.

Ben du contraire; et l' bourgeois?

VICTOIRE.

C'est un militaire.

L'ESPÉRANCE.

Ah!

VICTOIRE.

Oui... un chasseur de la troisième légion.

L'ESPÉRANCE.

De la ligne?

VICTOIRE.

Non, de la garde nationale. Il vient de partir pour l'Angleterre, v'là six jours!

L'ESPÉRANCE.

Ah! diantre! et qu'est-ce que la petite veuve dit d' ça?

VICTOIRE.

AIR : *Est-ce ma faute dà.*

Je n' suis pas méchante,
Mais, d'puis c' veuvag'-là,
Ma maîtresse chante
Comme un opéra.
Partout où c' qu'elle va,
Elle est plus contente,
Que quand m'sieur est-là:
Dit'-moi pourquoi ça? (*bis.*)

Je n' suis pas méchante,
Mais v'là quat' matins,
Qu'un' vieille servante
Apport' plein les mains
Des ros', des jasmins,
Qu' jamais on n' présente
Quand monsieur est là:
Dit'-moi pourquoi ça? (*bis.*)

Je n' suis pas méchante,
Mais, drès en se l'vant,
Madame m' tourmente
Pour prom'ner l'enfant;
Et jamais pourtant,
Il n' faut que j' m'absente
Quand monsieur est là:
Dit'-moi pourquoi ça? (*bis.*)

L'ESPÉRANCE.

Pourquoi ça? Pourquoi ça? Ecoute, ma p'tite Victoire... ta maîtresse te paie, te loge et te nourrit bien, n'est-ce pas?

VICTOIRE.

Pardine, sans ça...

L'ESPÉRANCE.

Eh bien! fais ce qu'elle t'ordonne, laisse-lui faire ce qu'elle veut, et suis l'Espérance où il va te conduire.

VICTOIRE.

Et où donc ça?

L'ESPÉRANCE.

N'as-tu pas peur?

AIR :

Viens-t'en-z-au café du coin
Pincer un verre
D' cidre ou d' bière,
Viens-t'en-z-au café du coin,
Ça n' s'ra pas long, ça n'est pas loin.

Mme TROTTIN, *dans sa boutique.*

Comment! vous partez comme ça, sans lire seulement un journal?

L'ESPÉRANCE.

Un journal!... Ah! ben oui, est-ce que c'est mon affaire? Chacun son métier, la mère, et tout ira bien.

AIR : *Voilà la manière.*

Laisser ceux qu' ça r'garde
S'occuper d' not' bien,
Et monter sa garde
Sans s' mêler de rien.
Le verre à la main,
Attendre la paix ou la guerre,
Un' fois en chemin
Ne jamais r'garder en arrière;
Obéir, se taire,
Mourir pour l'état;
Voilà la manière
D'être bon soldat.

FANFAN.

Ma bonne, j'veux du gâteau.

VICTOIRE, *lui frappant sur les mains.*

Tiens, en v'là du gateau.

FANFAN, *pleurant.*

Je l'dirai à maman.

L'ESPÉRANCE.

Allons, paix, mon vieux, c'est pour rire.

Mme TROTTIN, *prenant l'enfant.*

Eh bien! eh bien! dites donc, la bonne, est-ce que vous y pensez d'battre cet enfant, parce qu'il a faim?

VICTOIRE.

Tiens, est-ce que cela vous regarde, vous?

Mme TROTTIN.

Que ça me regarde ou non, osez venir me le reprendre.

VICTOIRE.

Voulez-vous me rendre mon garçon?

Mme TROTTIN.

Non.

VICTOIRE.

Non ?

Mme TROTTIN.

Non.

L'ESPÉRANCE, *les séparant.*

Eh ben ! Eh ben ! faut-il appeler la garde ? la v'là.

Mme TROTTIN, *lui donnant des gimblettes.*

Tiens, mon p'tit, v'là des gimblettes... Comme il est gentil ! Comment peut-on faire pleurer ça ? (*à Victoire.*) c'est 3 sols, mamselle.

VICTOIRE.

Je n'ai pas d'argent.

Mme TROTTIN.

Non ? en ce cas-là...

Elle reprend les gimblettes à l'enfant, qui crie plus fort.

LES HABITUÉS, *se levant tous spontanément.*

Silence donc ! On ne sait pas ce qu'on lit.

L'ESPÉRANCE.

Respect aux anciens ! et là-d'sus, comme je te disais...

AIR :

Viens-t-en-z-au café du coin,
Pincer un verre
D' cidre ou d' bierre ;
Viens-t-en-z-au café du coin,
Ça n' s'ra pas long, ça n'est pas loin.
Bras d'sus, bras d'sous, comm' ça, je m' pique,
Qu' chacun va nous prendre à l'entour
Pour le trio mytrologique
De Mars, de Venus et d' l'Amour.
Viens-t-en, etc.

Ensemble.

CHŒUR DES HABITUÉS.

Laissez-nous dans notre coin,
Rien ne peut-il vous faire
Taire ?
Laissez-nous dans notre coin,
Vous jaserez bien mieux plus loin.

SCÈNE XVIII.

Les Précédens, LE PÈRE VINCENT.

LE PÈRE VINCENT.

Décidément, la lettre court les champs, et ce pauvre Boisflotté en perdra la tête.

TOUS LES HABITUÉS.

Eh! c'est le père Vincent.

AIR : *Bonjour mon ami Vincent*

Bonjour mon ami Vincent,
Comment la santé va-t-elle?

LE PÈRE VINCENT.

Grâce au changement de vent,
Oui, la journée est fort belle.

LE PÈRE NIFLET.

Du nouveau budjet, eh bien! que dit-on?

LE PÈRE VINCENT, *offrant du tabac.*

Il est un peu sec, mais je le crois bon.

TOUS.

Ah! quelle surdité cruelle!

LE PÈRE SERRÉ.

Quand reboirons-nous de votre vin blanc?
Il est excellent.

LE PÈRE VINCENT.

Depuis dix-sept ans,
C'est à la civette que je le prends.

LE PÈRE CORBIN, *riant.*

Ah! ah! ah! il prend son vin à la civette.

LE PÈRE NIFLET.

C'est peine perdue que de lui parler; il vaut mieux le prier de nous achever l'histoire de sa guerre d'Amérique, qu'il nous a commencée la semaine dernière.

LE PÈRE COQUENARD.

Et que la pluie est venu interrompre si mal-à-propos.

TOUS.

Oui, oui, (*Criant à son oreille.*) Votre guerre d'Amérique?

LE PÈRE VINCENT.

Ah! volontiers, volontiers!

AIR : *Ça fait toujours plaisir.*

Retracer les campagnes
Où l'honneur nous guida,
Les plaines, les montagnes
Où notre sang coula,
Rappeler les conquêtes
Que rien ne vint flétrir ;
Et même les retraites
Qu'un laurier sut couvrir,
Ça fait, ça fait toujours plaisir.

TOUS.

Ça fait, ça fait, etc.

Silence ! Messieurs.

LE PÈRE VINCENT.

Où en étais-je donc resté ?

LE PÈRE NIFLET.

Attendez...

LE PÈRE VINCENT.

J'en étais resté, je crois, au moment où, chargé par mon général, de porter un message au quartier de réserve, je fus assailli seul par dix voltigeurs ennemis.

TOUS.

C'est cela.

LE PÈRE VINCENT.

Après un bon quart-d'heure d'une vigoureuse résistance, je venais de tomber frappé de trois coups de sabre, lorsqu'un ancien frère d'armes, un ami d'enfance, accourut à mon secours et me sauva la vie au péril de la sienne... Il se nommait Henry Valmont, et ce nom restera toujours gravé là (*Indiquant son cœur.*) Enfin, brûlant de voir la fin de cette journée...

SCÈNE XIX.

Les Précédens, BLAGUIGNARD.

BLAGUIGNARD, *frappant sur l'épaule de Vincent.*

Monsieur Vincent, avec la permission de la compagnie,

pourriez-vous, sans vous déranger, venir à quatre pas d'ici?

LE PÈRE VINCENT.

Plait-il?

TOUS.

Non, non.

BLAGUIGNARD.

Je vais vous le rendre dans l'instant.

LE PÈRE NIFLET.

Quand il aura fini, tant que vous voudrez... mais jusques-là, c'est impossible.

LE PÈRE COQUENARD.

Le récit est d'un trop grand intérêt.

BLAGUIGNARD.

Ah! je vois ce que c'est, vous parlez de la grande nouvelle.

TOUS, *se levant excepté Vincent et entourant Blaguignard.*

Qu'est-ce que c'est donc?

BLAGUIGNARD.

L'entrée d'une flotte Turque à Strasbourg.

TOUS.

A Strasbourg!

LE PÈRE SERRÉ.

Je ne croyais pas que Strasbourg fût un port de mer.

LE PÈRE NIFLET.

Ma foi, ni moi non plus, j'y ai passé en 1805, et à cette époque, il n'en était pas question.

BLAGUIGNARD.

Qu'est-ce que ça prouve? A cette époque il n'était pas non plus question du canal de l'Ourcq, et pourtant...

TOUS.

C'est vrai, c'est vrai.

LE PÈRE COQUENARD.

Dans ce Paris, on n'est au fait de rien; mais ce n'est pas de ça que nous parlions.

BLAGUIGNARD.

Pardon, je me retire.

LE PÈRE NIFLET.

Vous n'êtes pas de trop. (*à Vincent.*) Vous disiez donc que brûlant de voir la fin de cette journée. (*ils se rasseyent tous.*)

LE PÈRE VINCENT.

Je me fis transporter sur une pointe de rocher où étaient établies nos batteries, et d'où je découvrais toute la plaine. L'ennemi était, comme qui dirait... là; (*Il indique avec sa canne, un petit espace de terrain.*) et nous, nous occupions le haut du terrein, comme qui dirait ceci.

Il montre la pomme de sa canne.

BLAGUIGNARD, *très-haut à son oreille.*

Combien étiez-vous là-dessus?

LE PÈRE VINCENT.

A peu près 3000 hommes.

BLAGUIGNARD, *de même.*

Vous deviez être bien mal à votre aise.

LE PÈRE VINCENT.

L'ennemi en avait au moins le double, et ma foi, au bout de trois heures d'un combat diablement opiniâtre, nous commençions à fléchir, quand tout-à-coup....

AIR *du vaud. de Partie Carrée.*

Doublant d'ardeur, nos troupes aguerries
D'un plein assaut reçurent le signal,
Et sur le champ, toutes nos batteries
Firent un feu terrible et général.
Le bruit fut tel, et vous devez le croire,
Que mon tympan en fut plus qu'ébranlé;
Mais j'entendis encor le cri : VICTOIRE!
Et je fus consolé.

TOUS.

AIR : *Gai, gai, mariez-vous.*

Oh! oh! oh! quel tableau!
Il enflamme,
Il ravit l'âme.
Oh! oh! oh! quel tableau!
Je ne sais rien de plus beau.

LE PÈRE NIFLET.

Qu'il est heureux d'avoir vu
Cette fameuse bataille,
Ces boulets, cette mitraille !

LE PÈRE SERRÉ.

Et d'en être revenu.

TOUS.

Oh ! oh ! oh ! quel tableau !
Il enflamme,
Il ravit l'âme.
Oh ! oh ! oh ! quel tableau !
On n'a rien vu de plus beau.

LE PÈRE NIFLET, *à Blaguignard lui indiquant Vincent.*

Monsieur, nous vous le rendons. (*Voyant Blaguignard tendre le dos de la main, comme pour s'assurer s'il ne pleut pas.*) Est-ce que nous voudrions avoir de l'eau ?

LE PÈRE SERRÉ.

Allons nous remiser quelque part

TOUS, *ouvrant leurs parapluies.*

Oui, oui, allons.

Reprise du chœur.

Oh ! oh ! oh ! quel tableau ! etc.

Ils sortent.

SCENE XX.

Les Précédens, ALPHONSE.

ALPHONSE, *mystérieusement à Blaguignard.*

Eh bien, lui avez-vous parlé ?

BLAGUIGNARD.

Ah ! vous voilà... non, je n'en ai pas encore eu le temps, mais j'ai remis votre billet à mademoiselle Hortense, qui l'a remis à son oncle, qui l'a remis à sa tante, qui l'a remis dans son sac, en embrassant sa nièce et son mari et en jurant que vous ne seriez jamais son neveu. Voilà où nous en sommes pour le moment ; mais laissez-la dire, et laissez-moi faire, mon conseil est bon. Que diable ! entre mili-

taires on doit s'obliger... et le père Vincent, ami comme il l'est de monsieur Boisflotté, peut plus que personne vous servir dans cette affaire-là... Voyons, avez-vous là votre lettre?

ALPHONSE.

La voici.

BLAGUIGNARD.

Donnez... et attendez-moi un instant derrière ce fleuve. (*Frappant sur l'épaule du père Vincent.*) Vous voilà seul; ayez la bonté...

Il lui remet la lettre.

LE PÈRE VINCENT.

Une lettre!

ALPHONSE, *à part.*

Que va-t-il répondre?

LE PÈRE VINCENT, *lisant.*

« Monsieur, à titre de frère d'armes... (*à part, regardant Blaguignard avec surprise.*) De frère d'armes! (*lisant.*) » J'ose implorer de vous un service des plus importans... » j'aime, j'adore Hortense, (*même surprise*) nièce de mon- » sieur Boisflotté, l'un de vos plus anciens et meilleurs » amis. (*à part.*) C'est juste... mais... (*lisant.*) J'ai le » bonheur d'être payé du plus tendre retour. (*à part.*) Ah! » il est impossible qu'Hortense... (*lisant.*) Je suis bien » fait... (*mouvement marqué de surprise en regardant Bla- » guignard. A part.*) Ah! (*lisant.*) Je suis bien fait, en » raison de la fortune qui doit me revenir un jour, pour » prétendre à sa main; mais sa tante l'a promise à un autre. » (*à part.*) Je le crois parbleu bien! (*lisant.*) Et si vous ne » parvenez à la décider en ma faveur, il n'est pas de parti » désespéré dont je ne sois capable. »

ALPHONSE, *s'avançant précipitamment.*

Rien n'est plus vrai.

LE PÈRE VINCENT.

Eh! c'est donc de vous qu'il s'agit, jeune homme?

ALPHONSE.

Oui, monsieur.

LE PÈRE VINCENT.

A la bonne heure. (*gaiment*) J'avais cet âge-là à ma première campagne.

ALPHONSE, *très-haut.*

Je me reprocherais mes torts plus tard, mais le mal serait fait.

LE PÈRE VINCENT.

Ne parlez pas si haut : il y a des momens où mon oreille saisit plus facilement...

AIR *du vaud. des Deux Edmon.*

Me dit-on d'être secourable
A l'homme qui pour son semblable
N'a jamais su faire un seul pas,
Je n'entends pas (*bis.*)
Mais s'agit-il d'un militaire
Dont le bras, jadis ou naguère,
De son pays fut le soutien.
Ah, j'entends toujours bien (*bis.*)

BLAGUIGNARD *fait entendre par gestes à Vincent qu'Alphonse est honnête, brave, et qu'il le lui recommande ; puis il se retire et disant à Alphonse :*

Je suis là. (*Bas. à madame Trottin.*) Ça ira bien, ça ira bien.

Il s'éloigne.

VINCENT, *continuant de lire.*

» Ne craignez point de mal placer ce bienfait... je suis » fils d'un ancien officier d'artillerie, de Henri Valmont. » (*S'interrompant.*) Henri Valmont!

ALPHONSE, *à part.*

Le connaîtrait-il?

LE PÈRE VINCENT.

Qui se signala dans la guerre d'Amérique...

ALPHONSE.

Lui-même...

LE PÈRE VINCENT.

Et qui fut fait capitaine...

ALPHONSE.

Sur le champ de bataille.

LE PÈRE VINCENT.

Eh! parbleu! c'est lui!... c'est son fils!... embrasse l'ami de ton père!

ALPHONSE.

L'ami de mon père!

LE PÈRE VINCENT.

AIR : *Ainsi, jadis, un ménestrel.*

Oui, corbleu, Henri Valmont fut
Le compagnon de mon enfance;
Nous lui devons même tribut
D'amour et de reconnaissance,
Sans ce modèle de vertus,
Que je chéris et que j'honore,
Tu n'existerais pas encore,
Et moi, je n'existerais plus.

ALPHONSE.

Qu'entends-je?

LE PÈRE VINCENT.

Il m'a sauvé la vie, et je reconnaîtrai ce bienfait en contribuant au bonheur de la tienne.

ALPHONSE.

Oh! ce cher Blaguignard; quelle bonne idée il a eue là! Courons bien vîte trouver votre vieil ami.

LE PÈRE VINCENT.

Oui, c'était mon plus vieil ami, mon meilleur frère d'armes.

AIR : *de Préville et Taconnet.*

Pas une guerre, pas une bataille,
Où par nos coups, les ennemis pressés,
Ne nous aient vus, bravant bombes, mitraille,
La mèche en main, côte à côte placés,

Dans le péril nous tenir embrassés.
C'était ainsi que j'aimais à me battre,
Sûr que l'instant qui le verrait finir
Serait celui de mon dernier soupir!...
Quand l'un sans l'autre, on n'a pas pu combattre,
On ne doit pas l'un sans l'autre mourir.

Ah! çà, dis-moi; combien as-tu déjà fait de campagnes?

ALPHONSE.

Trois.

LE PÈRE VINCENT.

Et cette épaulette me dit le reste.

ALPHONSE.

J'ai fait mon devoir, et je le ferai toujours, quand il s'agira de servir mon prince et mon pays.

LE PÈRE VINCENT.

Bien, jeune homme!

AIR : *Sortez, à l'instant, sortez.*

Quand on a, sous les drapeaux,
Acquis le droit du repos,
Quel bonheur, quel plaisir,
De voir renaître et fleurir
Une tige de guerriers
Prompts à cueillir les lauriers,
Qu'en partant, leurs ayeux,
Avaient laissés derrière eux!

ALPHONSE.

Ancienne ou nouvelle,
Toujours grande et belle,
Au métier des combats
La France ne vieillit pas.

LE PÈRE VINCENT.

L'honneur militaire
Est héréditaire,
Les Bayard, les Crillon
N'ont fait que changer de nom.

Ensemble.

LE PÈRE VINCENT.

Quand on a, sous les drapeaux, etc.

ALPHONSE.

Quand on paya le repos
Par cinquante ans de travaux,
Quel bonheur ! quel plaisir !
Sans regret on peut mourir ;
Heureux cent fois les guerriers
Prompts à cueillir les lauriers
Qu'en partant, leurs ayeux
Avaient laissés derrière eux.

LE PÈRE VINCENT.

Confondons, pour notre gloire,
Ces noms chers à la victoire,
Et dont à jamais l'histoire
S'énorgueillira,
Ces noms dont la souvenance
Atteste ce qu'en vaillance,
En tout temps la France
Fut et sera.
Oui, que les noms de Lodi,
Mézières, Fleurus, Ivry,
Austerlitz, Fontenoy,
Eylau, Friedland et Rocroy,
Et tant d'autres noms fameux
Chez nous et chez nos ayeux,
Dans le cœur des Français,
Ne fassent qu'un à jamais

ENSEMBLE.

Oui, que les noms de Lodi, etc.

LE PÈRE VINCENT.

Hortense sera ta femme... viens avec moi.

Mme TROTTIN, *dans sa boutique.*

Qu'on dise après cela, qu'il n'y a pas un dieu pour les amans!

Au moment où Vincent et Alphonse sortent, Blaguignard survient et retient ce dernier.

SCÈNE XXI.

BLAGUIGNARD, ALPHONSE, Mme TROTIN.

BLAGUIGNARD.

Eh! bien, êtes-vous content?

ALPHONSE, *lui sautant au cou.*

Ah! mon ami! vous êtes mon sauveur... je suis le plus heureux des hommes.

BLAGUIGNARD.

Doucement donc.

ALPHONSE.

J'en perds la tête.

BLAGUIGNARD.

Et moi, la respiration.

Alphonse court après Vincent.

SCÈNE XXII.

BLAGUIGNARD, Mme TROTTIN, VICTOIRE.

VICTOIRE, *pleurant.*

AIR : *Comme il m'aimait.*

Je l'ai perdu, (*bis.*)
Que d'venir à c' t'heur, quand j'y pense,
Je l'ai perdu, (*bis.*)
Et par qui me s'ra-t-il rendu?
C'que c'est qu'un p'tit moment d'absence!
C'est la faute à m'sieu l'Espérance,
Si j'l'ai perdu. (*4 fois*)

BLAGUIGNARD.

Comment! la bonne, vous avez perdu votre enfant?

VICTOIRE.

Non, monsieur, c' n'est pas l' mien, c'est celui de ma maîtresse.

BLAGUIGNARD.

J'entends bien... ce n'est pas à votre âge...

VICTOIRE, *pleurant plus fort.*

Ah! monsieur, ce n' serait pas une raison...

Mme TROTTIN.

Et voilà ce que c'est que de fréquenter des militaires.

VICTOIRE, *sanglottant.*

Qu'appelez-vous des militaires?... je n'en fréquente qu'un, entendez-vous, madame?

L'Espérance survient et écoute.

BLAGUIGNARD.

Eh bien, ma petite, c'est encore un de trop... car, ce L'Espérance n'est, je gage, qu'un simple soldat, qui n'a pour faire son chemin que...

SCÈNE XIII.

Les Précédens, L'ESPERANCE,

L'ESPÉRANCE, *frappant sur la bosse de Blaguignard.*

L'étape... pas vrai, voisin?

BLAGUIGNARD.

Qu'est-ce que c'est que ça?

L'ESPÉRANCE.

AIR : *Ah! que de chagrins dans la vie.*

C'est vot'serviteur L'espérance,
Qui sur vot'dos, vient d'applaudir,
A d'bons avis, que j'vous dispense,
(*Montrant Victoire.*)
De lui donner à l'avenir.

BLAGUIGNARD.

Alors, en vous, voir un ami sincère,
Est un bonheur qui m'est permis;
Car ce n'est pas ainsi que d'ordinaire,
Vous attaquez vos ennemis.

L'ESPÉRANCE.

Il me coupe la parole.

BLAGUIGNARD, *bas à l'oreille de Victoire en sortant.*

Mauvaise connaissance.

Il sort.

SCÈNE XXIV.

L'ESPERANCE, VICTOIRE, Mme TROTTIN.

L'ESPÉRANCE.

Ah! çà, pour en revenir... eh bien, c't enfant?

VICTOIRE.

Eh ben, ni vu, ni connu.

L'ESPÉRANCE.

Non? sois tranquille, je vas donner son signalement à toutes les guérites, pour que, s'il voulait sortir du jardin, on l' bloque au passage... et puis, d'ailleurs,

AIR : *Aux montagnes de la Savoie.*

S'il faut qu'ta maîtresse te chasse,
Pour t'apprendre à perdre l's enfans;
T'as toujours dans mon cœur, un' place
Qui; j'l'avou', n'vaut pas trois cent francs;
Mais pour prendr' ton mal en patience,
T'as tes talens, tes mœurs, l'espoir

VICTOIRE.

Et l'Espérance.

Tous deux ensemble.

Et L'Espérance.

L'ESPÉRANCE.

Prends la grande allée, moi la terrasse, et nous ne pouvons pas manquer de le r'pêcher au d'mi-cercle.

L'Espérance sort, et Victoire se dispose à le suivre, quand madame Boisflotté survient.

SCÈNE XXV.

Les Précédens, Mme BOISFLOTTÉ.

Mme BOISFLOTTÉ, *très-agitée.*

Je ne me trompe pas... je ne me trompe pas... il ne peut pas être loin d'ici.

VICTOIRE.

Vrai, madame? vous croyez? est-ce que vous l'auriez vu?...

Mme BOISFLOTTÉ.

Non; mais je l'ai entendu aboyer.

VICTOIRE.

Aboyer! tiens, cette folle!

Elle sort.

Mme BOISFLOTTÉ.

Fidèle! Fidèle!

Elle va pour sortir.

SCÈNE XXVI.

M. et Mme BOISFLOTTÉ, LE PÈRE VINCENT, HORTENSE, Mme TROTTIN.

LE PÈRE VINCENT, *arrêtant madame Boisflotté.*

Je ne vous quitte plus que vous ne m'ayez dit un *oui* bien positif.

M. BOISFLOTTÉ.

Ni moi non plus.

HORTENSE.

Ma bonne tante!

Mme BOISFLOTTÉ.

Pour la dernière fois, non.

M. BOISFLOTTÉ, *excité par Vincent.*

Eh bien! moi, Madame, pour la première fois, je dis *oui.*

Mme BOISFLOTTÉ.

Oui?

M. BOISFLOTTÉ, *baissant le ton.*

Oui... à moins que tu n'aies des raisons.

Mme BOISFLOTTÉ.

Oh! Il vous faut des raisons... Eh! bien! mes raisons sont que votre monsieur Alphonse est un séducteur, un impertinent, un mauvais sujet...

HORTENSE.

Ah! ma tante...

Mme BOISFLOTTÉ.

Oui, Mademoiselle, un mauvais sujet qui, par sa lettre, a compromis ma réputation, la paix de ma maison, notre bonheur commun, et par conséquent...

AIR : *Non, non, point de pardon.*

Non, non,
Mille fois non.

LE PÈRE VINCENT.

Cette union
Vous honore, je pense.

Mme BOISFLOTTÉ.

Non, non,
Mille fois non,
C'est ma première et dernière raison.

M. BOISFLOTTÉ.

Alphonse a du bien
Et de la naissance;
Il se conduit bien.

Mme BOISFLOTTÉ.

Non, il n'en est rien.

LE PÈRE VINCENT.

Et ce doux lien
Rendrait votre Hortense
Heureuse à jamais.

Mme. BOISFLOTTÉ.

C'est possible, mais
Non, non
Mille fois non.
Cette union
Est une extravagance;
Non, non,
Mille fois non,
Sous le canon
Je dirais toujours non.

Ensemble.

HORTENSE.

Quoi! toujours non,
Il nous faut donc
Perdre toute espérance,
Non, non,
Et toujours non,
Ce pauvre Alphonse en perdra la raison.

Ensemble.

Mme TROTTIN ET VINCENT.

Quoi ! toujours non,
Mais conçoit-on
Pareille extravagance !
Non, non,
Et toujours non,
C'est une folle à mettre à Charenton.

BOISFLOTTÉ.

Quoi ! toujours non ;
Mais conçoit-on
Pareille extravagance ;
Non, non,
Et toujours non,
Ma pauvre femme a perdu la raison.

VINCENT ET BOISFLOTTÉ.

Un peu de raison...
Un peu d'indulgence...
Et approuvant....

Mme BOISFLOTTÉ.

Non.

VINCENT ET BOISFLOTTÉ.

Leur tendresse....

Mme BOISFLOTTÉ.

Non.

VINCENT ET BOISFLOTTÉ.

Vous contentez...

Mme BOISFLOTTÉ.

Non.

M. BOISFLOTTÉ.

La reconnaissance....

Mme. BOISFLOTTÉ.

Non.

VINCENT ET BOISFLOTTÉ.

La nature.....

Mme BOISFLOTTÉ.

Non....

VINCENT ET BOISFLOTTÉ.

Et l'amitié....

Mme BOISFLOTTÉ.

Non....

Mme BOISFLOTTÉ.

Non, non,
Mille fois non
Cette union
Est une extravagance,
Non, non,
Mille fois non,
Sous le canon,
Je dirais toujours non,

HORTENSE.

Non, non.
Quoi! toujours non,
Il nous faut donc
Perdre toute espérance;
Non, non,
Quoi! toujours non,
Ce pauvre Alphonse en perdra la raison.

Ensemble.

Mme TROTTIN ET VINCENT.

Non, non,
Quoi! toujours non,
Mais conçoit-on
Pareille extravagance?
Non, non,
Et toujours non,
C'est une folle à mettre à Charenton.

SCENE XXVII.

Les Précédens, BLAGUIGNARD.

BLAGUIGNARD, *apportant Fidèle en triomphe.*

Place! place! Il est retrouvé!

Mme BOISFLOTTÉ.

Qui? Fidèle...

BLAGUIGNARD.

Oui, Madame, le voici.

Mme BOISFLOTTÉ, *transportée de joie.*

Ciel! et quel est l'être généreux à qui je dois un pareil bienfait!

BLAGUIGNARD, *se présentant.*

Le voilà!

Mme BOISFLOTTÉ.

Vous!... Ah! Monsieur, comment jamais reconnaître!..

BLAGUIGNARD.

Vous le pouvez facilement...

Mme BOISFLOTTÉ.

Parlez, parlez...

BLAGUIGNARD.

En m'accordant la main de votre aimable nièce.

BOISFLOTTÉ, *à Fidèle en le caressant.*

Donnez la patte.

Mme BOISFLOTTÉ.

Finissez, Monsieur, ne voyez-vous pas que nous parlons d'affaires... (*à Blaguignard.*) La main de ma nièce... Pour vous, Monsieur?...

BLAGUIGNARD.

Non, Madame, mais pour mon ami que voilà, et dont vous connaissez les sentimens...

Mme BOISFLOTTÉ, *courant vers Alphonse.*

Jeune homme!...

AIR : *Une fille est un oiseau.*

J'avais dû, par un refus,
Répondre à votre tendresse;
Et sur la main de ma nièce,
Vous ne comptiez déjà plus.
Mais en essuyant mes larmes,
En dissipant mes alarmes,
(*Montrant Blaguignard.*)
Monsieur m'oppose des armes
Auxquelles il faut céder...
Le cœur qui, dans son délire,
Obtient tout ce qu'il désire,
Doit aussi tout accorder.

L'ESPÉRANCE.

Eh ! pardi ! sur ct' innocent... Mais, où est-ce qu'il est donc, que je l'embrasse.... C'est qu'il vous ressemble.

Mme BOISFLOTTÉ, *lui présentant le chien.*

Le voilà !... cet amour...

L'ESPÉRANCE, *lui donnant une tape.*

Qu'est-ce que c'est que ça ?

Mme BOISFLOTTÉ, *effrayée.*

Monsieur le soldat !....

L'ESPÉRANCE.

Ce n'est pas votre roquet que je vous demande, c'est un enfant....

M. ET Mme BOISFLOTTÉ.

Un enfant !

VICTOIRE.

Le v'là ! le v'là ! Eh ! arrive donc... C'est ces Messieurs qui l'ont trouvé ; mais il m'en a coûté joliment cher, allez, pour le ravoir.

L'ESPÉRANCE.

Eh bien ! quoi donc ?

VICTOIRE.

Ils m'ont tous embrassée.

L'ESPÉRANCE.

C'est juste... récompense honnête.

VICTOIRE.

Si, pourtant, il ne s'était pas retrouvé, hein ?

AIR : *J'arrive à pied de province.*

Queu coup pour ce pauvre père,
De s'voir, faute d'soins,
A son retour d'Angleterre
Avec un enfant de moins.

L'ESPÉRANCE.

Quand tant d'autres, d'leux voyage,
N'sont jamais revenus
Sans avoir eu l'avantage
D's'en trouver un de plus.

BLAGUIGNARD.

Ah! ça, il me paraît que chacun a retrouvé ce qu'il croyait perdu. (*à Alphonse.*) Vous, votre Hortense; (*à Hortense.*) vous, votre Alphonse; vous, votre enfant; vous, votre Fidèle.... Que moi, je vous retrouve tous les jours à la petite Provence, et nous serons tous contens.

VAUDEVILLE.

LE PÈRE VINCENT.

Air de contredanse.

Rendez-vous joyeux
Des jeunes, de vieux,
La petite Provence
Met à l'unisson
En toute saison,
Folie, amour, raison.

CHŒUR.

Rendez-vous, etc.

ALPHONSE.

Sévère et badin,
Galant et malin
C'est le seul lieu de France
Qui nous sache offrir
L'art de réunir
Politique et plaisir.

CHŒUR.

Rendez-vous, etc.

LE PÈRE VINCENT.

Nos anciens guerriers
Jaloux des lauriers
Que leur vieille vaillance
Ne peut plus cueillir;
Par le souvenir,
Viennent s'y rajeunir.

CHŒUR.

Rendez-vous, etc.

HORTENSE.

S'aimant, se prêtant
Un appui constant,

ŒUVRES DE PICARD,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

DIX VOLUMES IN-8°,

Prix de chaque volume : 7 francs.

Il en a été tiré quelques exemplaires sur papier vélin, dont le prix est double.

Cette belle Édition est imprimée par MM. Didot père et fils. Le second volume vient de paraître avec le portrait de l'auteur; il a été gravé par M. Jamond, au burin duquel on doit déjà le beau portrait de Sully qui était à l'exposition de 1820.

Il serait superflu d'entrer dans de grands détails sur un ouvrage tel que celui-ci. La collection des pièces de monsieur Picard reclame une place dans la bibliothéque de toutes les personnes qui s'occupent de littérature. Cet écrivain n'est pas seulement le poète dramatique du siècle, le ton exquis de ses observations des mœurs, le naturel et la vérité de ses peintures, la ressemblance frappante de ses caractères, en font aussi le plus exact et le plus piquant des historiens.

L'ouvrage sera terminé en janvier prochain.

LE CONCERT
D'AMATEURS,
OU
LES MUSICIENS PAR HASARD,
COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR MM. DUBOIS ET BRAZIER;

Représentée, pour la première fois à Paris, sur le THÉATRE DU VAUDEVILLE, le Lundi 22 Octobre 1821.

PRIX : 1 FRANC 50 C.

PARIS,
CHEZ QUOY, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE;
Boulevard Saint-Martin, n°. 18.

1821.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. GERMONT, riche propriétaire à Melun. (60 ans.)	M. ÉDOUARD.
Mme GERMONT, sa femme. . . .	Mme GUILLEMIN.
M. GIRARD, leur neveu, marchand de vin en gros, gros garçon bien réjoui	M. PHILIPPE.
Mme GIRARD, sa femme	Mlle LUCIE.
GRANVILLE, ami de Germont, parasite.	M. HYPPOLITE.
PICARD, vieux domestique de M. Germont.	M. PITROT.
JULIETTE, suivante de Mme Girard.	Mlle MINETTE.
LAURENT, domestique de M. Girard, niais	M. JUSTIN.
UN MUSICIEN parlant.	M. RENÉ.

Trois Musiciens.

Messieurs et Dames de Melun.

La Scène se passe à Melun chez M. Germont.

NOTA. Dans les villes de province où il ne se trouverait pas d'acteurs qui pussent exécuter le concert eux-mêmes ; on apporterait sur le théâtre des instrumens et des musiciens joueraient dans la coulisse.

LE

CONCERT D'AMATEURS,

COMÉDIE EN UN ACTE.

Le théâtre représente un joli salon avec deux portes, l'une à droite l'autre à gauche. Une grande porte dans le fond. Dans le fond on voit deux portraits représentans M. et Madame Germont; à chacun des portraits un gros bouquet.

SCÈNE PREMIÈRE.

GRANVILLE, seul.

Il arrive tenant un bouquet à la main.

Allons, Granville, allons, ta situation devient plus agréable de jour en jour... Monsieur et madame Germont n'ont point d'enfans, leurs seuls héritiers sont un neveu et une nièce avec lesquels ils sont brouillés depuis quatre ans, et qu'ils ne reverront sans doute jamais... Leur seul ami, c'est moi; je possède toute leur confiance; il y a bien un vieux domestique qui se croit tout permis, parce qu'il y a trente ans qu'il est à leur service; mais cela ne m'inquiète point, et mon rôle est bien agréable à jouer : Flatter à propos, ne jamais contredire et me laisser faire tout le bien possible, je ne vois pas d'inconvénient à rester dans cette position; la maison est bonne, la cuisine n'est pas mauvaise, le vin y est excellent.

AIR : *Vaudeville de la Petite Gouvernante.*

Ces vieux époux font bonne chère,
Et rien ne trouble leur bonheur;
Si l'un des deux veut se mettre en colère,
Je deviens le médiateur.....
Je suis certain quand s'élève une lutte,
Qu'à table elle s'appaisera;
Et pour terminer la dispute,
J'ai grand soin de me trouver là.

Je les entends; on va leur apporter des bouquets pour leur anniversaire; ne sortons pas d'ici; c'est le moyen d'être arrivé le premier.

Il remonte le théâtre.

SCENE II.

M. et Mme GERMONT, GRANVILLE, dans le fond.

Ils entrent l'un après l'autre.

M GERMONT, *entrant à droite un bouquet à la main.*

C'est aujourd hui le trentième anniversaire de mon mariage; allons surprendre Mme Germont, et faisons-lui un joli compliment conjugal; c'est si facile; que lui dirai-je?

Il réfléchit en marchant vers l'avant-scène.

Mme GERMONT.

Elle entre par la porte à gauche; elle a un bouquet à la main.

Il y a donc aujourd hui trente ans que je suis l'épouse de M. Germont, ci-devant notable... de Melun... qui est devenu amoureux de moi dans un concert; je veux lui exprimer ce que j'éprouve et lui dire que... que...

Elle réfléchit en marchant vers l'avant-scène.

GRANVILLE, *à part.*

A mon tour.

Tous trois s'avancent l'un vers l'autre, se rencontrent en même temps; les trois bouquets se trouvent réunis.

GERMONT, *surpris.*

Comment!

Mme GERMONT.

Quoi!

GRANVILLE.

Charmante rencontre!

GERMONT, *présentant ses fleurs.*

Mme Germont!

Mme GERMONT, *l'arrêtant.*

Un moment, mon ami, je suis femme et je dois parler la première.

GRANVILLE.

J'allais réclamer... mais non. Tenez, le même motif nous anime... eh bien! là, chacun un mot à son tour.

TOUS TROIS.

Oui, rien qu'un mot.

AIR : *Vaudeville de l'écu de six francs.*

Mme GERMONT.

Que j'aime cet anniversaire!...
Fidèle époux!...

GERMONT.

Chaste moitié....

Mad. GERMONT.

Qu'à jamais ce beau jour resserre
Notre chaîne et notre amitié!...

M. GERMONT *à Granville.*

Peignez aussi votre délire....

GRANVILLE *cherchant.*

Moi, mon compliment est fini,
Car vous venez de dire ici,
Tout juste ce que j'allais dire.

SCENE III.

Les Mêmes, PICARD.

Il a un bouquet à la main.

PICARD.

Mes chers maîtres... (*Il apperçoit Granville.*) Allons, ce pique-assiette m'a devancé...

GERMONT.

Eh bien! bon Picard?

Mme GERMONT.

Tu as l'air contrarié?

PICARD, *à Mad. Germont.*

Ce n'est pas vous qui me contrariez.

GRANVILLE, *à part.*

C'est moi! ah! ah! ah!

PICARD, *à part.*

C'est vrai, ah! ah! (*Haut.*) Mes bons maîtres,

AIR : *Vaudeville de la Somnambule.*

En cédant à de vieux usages,
Chacun ici va vous offrir des fleurs ;
Mais distinguez bien les hommages,
Surtout distinguez bien les cœurs !
Aujourd'hui, grâce aux mœurs nouvelles,
Les deviner est le seul embarras. (*bis.*)
Toutes les fleurs se ressemblent entr'elles ;
Mais tous les cœurs ne se ressemblent pas.

M. GERMONT.

Merci, mon vieux Picard.

GRANVILLE.

Voilà le modèle des vieux serviteurs.

PICARD.

Si vous voulez qu'on pense du bien de moi, n'en dites pas.

GRANVILLE.

Tiens, brave Picard, tu as beau m'attaquer, je te pardonnerai toujours.

PICARD.

Nous allons voir ; je parie que mes bons maîtres n'ont pas vu tous les bouquets qu'on leur a donnés.

GERMONT.

Les voilà tous.

PICARD.

J'en étais sûr. Tenez, regardez là

Il montre les portraits.

Mme GERMONT.

Comment, des fleurs à nos portraits !

PICARD, *avec intention.*

C'est de la part des absens.

GERMONT.

Des absens !

PICARD.

Votre neveu.

GERMONT.

Ah ! Monsieur Picard, mon cher neveu, qui s'est marié il y a quatre ans sans me consulter, et que je n'ai jamais reçu depuis.

PICARD.

Et celui-ci, de sa femme !

Mme GERMONT.

Une petite maîtresse qui, dit-on, s'avise d'avoir des talens, mène son mari et suit la mode!

GRANVILLE, *à Picard et à part.*

Vous voyez que votre hommage ne plaît pas infiniment. (*Haut.*) Laissons cela, mes bons amis, et parlons de votre anniversaire.

GERMONT, *avec un soupir.*

Il nous rappelle des jours bien heureux!

Mme GERMONT.

Oui, les fêtes de notre jeune temps!

GRANVILLE.

Elles étaient donc...

GERMONT.

Délicieuses.

AIR : *La garde royale est là.*

Au temps de notre jeunesse
Lorsque l'on fêtait quelqu'un,
Pour bien peindre l'allégresse,
Tous les cœurs ne faisaient qu'un.
Et pour égayer la fête,
Quand le dessert arrivait,
Une romance était prête;
Le sentiment y regnait.
On pleurait,
Sanglottait,
Ah! comme l'on s'amusait.

GRANVILLE.

On peut vous donner encore ce plaisir-là.

Mme GERMONT.

Ce n'est pas tout.

Même air.

D'une soirée imposante
Un concert charmait la fin;
Une sonate savante
D'abord nous mettait en train.
L'air : *il pleut, il pleut, bergère,*
Bientôt vous attendrissait,
Que ne suis-je la fougère!
De plaisir vous enivrait.....
On rentrait.

GERMONT.

On dormait.

Mad. GERMONT.

Mon Dieu, comme on s'amusait!

GRANVILLE.

Les mêmes plaisirs peuvent se renouveler.

Mme GERMONT.

C'est impossible.

M. GERMONT.

Ah! madame Germont, je me rappellerai toujours la soirée musicale qui a décidé de mon sort.

AIR : *Vaudeville des deux Buègues.*

Au concert quand vous entrâtes,
Sur vos pas chacun marchait.

Mad. GERMONT.

Aussi vous me regardâtes
Dès le premier coup d'archet.

M. GERMONT.

Voulant faire mon chemin
Je vous ai serré la main!

Mad. GERMONT.

Sur un grand air d'opéra,
Le chef-d'œuvre de Campra!

M. GERMONT.

De moi vous vous raprochâtes
Au fameux duo d'Atys.....

Mad. GERMONT.

Sur le pied vous me marchâtes,
A l'air où l'on cria bis.

M. GERMONT.

Je perdis presque la voix,
A l'air de paisible bois....

Mad. GERMONT.

L'air ça fait toujours plaisir
Me fit presqu'évanouir.

M. GERMONT.

Enfin je me souviens même
Que sur l'air si plein d'attraits :
Je ne vous dirai pas j'aime.
Je dis que je vous aimais!

Mme GERMONT, *soupirant.*

Ah! ne pensons plus à cela....

M. GERMONT.

Oui, allons faire notre petite promenade accoutumée.

Mme GERMONT.

Nous porterons en même temps le quartier de la petite pension que nous faisons à la mère Mathurine.

PICARD.

Vous n'oubliez personne...

GRANDVILLE.

Voilà comme il faut être.

Mme GERMONT.

Allons, partons!...

AIR : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Chez Mathurine il faut nous rendre
Pour remplir le plus cher de nos vœux;
Ne nous fesons jamais attendre
Lorsqu'il s'agit de faire des heureux!

GRANDVILLE.

Par ces braves gens à la ronde,
Vous savez vous faire chérir;
C'est le plaisir de bien du monde.

PICARD (*bas à Granville.*)

Serait-ce un jour votre plaisir?

ENSEMBLE.

Chez Mathurine il faut { nous / vous } rendre.
Pour remplir le plus cher de { nos / vos } vœux.
Ah! ne { nous faisons / vous faites } pas attendre,
Quand il s'agit de faire des heureux.

Monsieur et Madame Germont sortent. Grandville donne la main à madame, jusqu'à la porte.

SCÈNE IV.

PICARD, GRANVILLE.

PICARD, *à part.*

Comment, Grandville ne les suit pas... Il a quelque chose à me dire... moi, je n'ai rien à lui répondre... Je m'en vas.

GRANDVILLE.

J'en étais sûr, tu voulais me fuir... Mais non, tu resteras.

PICARD.

Monsieur, je n'ai pas de temps à perdre.

GRANVILLE.

Le drôle de corps.

AIR : *Traitant l'amour.*

Il faut que bon gré, mal gré,
De lui toujours je subisse
Quelque trait, quelque malice.

PICARD.

Je suis si bien inspiré.

GRANDVILLE.

En vain je montre l'envie
De maintenir l'harmonie ;
Ta satyrique manie
Brouille tout, aussi Picard,
Nous ne pourrons, ce me semble,
Etre jamais bien ensemble.

PICARD.

Si fait.

Le jour de votre départ.

GRANDVILLE.

Vieux malin... Ah! çà, ne plaisantons plus... Tu sais que tes maîtres sont fous de musique ; je voudrais, pour fêter le trentième anniversaire de leur mariage, un petit concert impromptu.

PICARD.

Qui pût vous mettre mieux encore dans l'esprit de la famille, n'est-ce pas ?

GRANVILLE.

Connais-tu, dans Melun, quelques amateurs, quelques virtuoses bourgeois ?...

PICARD, *avec humeur.*

Je ne connais que le fifre de la loterie, et le tambour de la garde nationale.

GRANVILLE, *riant.*

Ah! çà, décidément, me serviras-tu dans mes projets ?...

PICARD.

Décidément, non !

GRANVILLE.

Non? Eh bien, cela m'est égal.

AIR : *En avant, Fanfan.*

Ton secours m'est inutile,
Et tu vas être en défaut,
Cherchant un orchestre habile ;
Je gagerais que bientôt
En parcourant toute la ville,
Je trouverai ce qu'il me faut.
Chacun d'eux viendra,
On dansera,

On jouera,
Chantera
Pour la fête;
Picard pestera
Larirette,
Pendant qu'on rira
Larira.

PICARD, *entre les dents.*

On te bernera larirette,
Et Picard rira
Larira.

Granville sort.

SCÈNE V.

PICARD.

Moi, le servir... Donnez donc la main à Monsieur, pour l'aider à monter; je la lui donnerais bien, mais ce serait pour le mettre dehors. Je n'oublierai jamais qu'il a voulu me faire chasser d'ici pour être plus à son aise.

SCÈNE VI.

PICARD, LAURENT.

LAURENT, *examine Picard et rit bêtement.*

Oh! oh! oh! c'est ça!

PICARD.

Quoi, ça?

LAURENT, *riant.*

Une vieille figure!

PICARD.

Comment?

LAURENT, *riant.*

D'honnête homme!

PICARD.

Après.

LAURENT, *tendant la main.*

Bonjour, brave Picard.

PICARD.

Bonjour... je ne vous reconnais pas!

LAURENT.

Vous souvenez-vous de ce petit Laurent?

PICARD.

Un espiègle...

LAURENT.

C'est ça! charmante figure.

PICARD.

Je ne vous reconnais pas, vous dis-je?

DAURENT

Qui servait chez le neveu de votre maitre ?

PICARD.

Après !

LAURENT.

C'est moi!

PICARD.

Toi... (*on frappe*) Entrez.

SCÈNE VII.

Les mêmes, JULIETTE,

JULIETTE, *entrant sur la pointe du pied.*

Bonjour, Picard...

PICARD.

Encore.

JULIETTE, *bas.*

Vous souvenez-vous d'une petite servante chez Monsieur Girard ?

PICARD.

Juliette.. aimable enfant ... ah !

JULIETTE, *faisant une révérance.*

C'est moi!

PICARD.

En vérité, ... et nos jeunes maitres ?

SCÈNE IX.

Les Mêmes, Madame GIRARD.

Madame GIRARD, *du fond elle appelle.*

Picard Picard !

RICARD.

Hein!

Mme GIRARD, *à voix basse.*

Madame Girard, peut-elle entrer?

PICARD, *sautant de joie.*

Madame!(*il va au-devant d'elle et la fait entrer de quelques pas.*)

Quoi, vous seriez! Il ne manque plus que Monsieur Girard.

La porte s'ouvre avec bruit.

SCENE X.

Les Mêmes, GIRARD, *ouvrant les deux battans.*

GIRARD.

AIR *de la Clochette.*

Me voilà, me voilà,
Je viens l'ame contente,
Je viens pour voir et mon oncle et ma tante.
Me voilà, me voilà,
Sont-il là.

PICARD, *ivre de joie*,

Quel bonheur! mais dites-moi donc ce qui vous amène ici?

JULIETTE

Le hasard!

Mme GIRARD.

La circonstance.

LAURENT.

La tendresse.

M. GIRARD.

Et la diligence.

PICARD.

Veuillez m'expliquer.

GIRARD.

Nous allons à Sens, mon vieux, c'est la ville natale de ma petite femme. La diligence entre dans Melun .. A ce nom de Melun, je m'écrie : Eh! mais, c'est ici qu'habitent ce cher oncle, cette bonne tante, qui ne veulent pas nous voir, peut être par excès d'amitié... Cocher, arrête!... Pourquoi? Au nom de la tendresse... Il poursuit... De la nature... Il me regarde... et d'un pour boire... Il s'arrête; (*Il frappe sur sa bourse.*) c'est qu'aussi je l'avais dit avec une sensibilité!... Nous descendons, et je propose à mon Amélie de tenter une petite réconciliation en passant. Un louis au cocher, des coups de chapeau aux voyageurs, un bras à ma femme, nous cheminons vers cette maison, nous entrons, et nous voilà... Où sont les parens?

PICARD.

Ils sont sortis.

M. GIRARD.

Tous deux.

PICARD,

Tous deux?

JULIETTE.

Pour long-temps ?

PICARD.

Pour quelques heures, peut-être.

LAURENT.

Et la diligence qui va partir.

GIRARD.

Va parler au conducteur ?

LAURENT, *s'en allant.*

Oui, Monsieur... Que lui dirai-je?

GIRARD.

AIR *de Préville et Taconnet.*

Trouve quelques ressources promptes,
Pour le retarder uninstant;
Tu lui feras quelques vieux contes;
Je sais que tu mens joliment.
Sur parole il pourra te croire,
Mais s'il paraissait se fâcher, (*bis.*)
Tiens, fais le boire, boire, boire, boire,
Il restera, ne pouvant plus marcher.
Fais le tant boire, boire, boire,
Qu'il reste enfin ne pouvant plus marcher.

Laurent sort.

SCENE VIII.

GIRARD, Mme GIRARD, PICARD, JULIETTE.

GIRARD, *s'asséyant.*

Me voilà donc à Melun... C'est un plaisir, une sensation... et toi, ma petite femme?

Mme GIRARD.

Moi, j'ai peur d'être mal reçue!

GIRARD, *se levant.*

Mal reçue! Et que veux-tu qui nous arrive de fâcheux dans la petite ville de Melun dont les sites agrestes et pittoresques attirent tous les dessinateurs, et que la Seine arrose de ses flots caressans.

Mme GIRARD.

Allons, te voilà dans tes grandes phrases.

JULIETTE.

Ecoutons... Madame... C'est peut-être un éclair de rai-

son. Au moment de l'orage, l'éclair brille... Parlez, Monsieur?

GIRARD.

Ecoutez!

AIR *de la sentinelle.*

C'est à Melun, c'est dans ce beau pays,
Qu'on peut manger des anguilles parfaites;
C'est à Melun que des parens chéris
Excuseront les fautes que j'ai faites...
Si l'appétit nous impose des lois,
Le sentiment réunit les familles,
Ah! bénissons tous d'une voix
La ville où l'on trouve à la fois....
Et des parens et des anguilles.

JULIETTE.

Là!... encore une folie!

GIRARD.

Cela ne vous attendrit pas?

Mme GIRARD.

Il est incorrigible!

PICARD.

Mon cher maître!

Mme GIRARD.

Je t'en supplie, mon ami, parlons sérieusement.

PICARD.

Monsieur, il y a dans cette maison un intrigant bourgeois.

GIRARD.

Il y en a partout.

PICARD.

Un de ces bons amis de campagne, qui mangent les repas, les revenus, et quelquefois les héritages.

GIRARD.

C'est un vampire, que cet homme-là.

JULIETTE.

Silence, Monsieur!

GIRARD.

Silence! Ah! c'est très-beau de ta part, ce mot-là a dû te coûter.

PICARD.

Ce diable d'homme dont je vous parle, a de l'ascendant sur l'esprit de vos parens, prenez-garde et tâchez par quelques moyens adroits...

GIRARD.

Un moyen adroit? Eh! parbleu! un bon duel! Je le tue, il se taira... Tu as l'air de n'en être pas sûr.

PICARD, *s'écrie.*

J'y suis, Monsieur!

GIRARD.

Quas-tu?

PICARD.

Avez-vous l'un et l'autre quelque talent musical?

GIRARD.

Je crois bien, je chante à tue-tête, et avec une verve... Je suis en état, dans un concert, de faire une partie, deux parties, trois parties à moi tout seul.

Mme GIRARD.

Toi, tu touches du forté assez proprement.

Mme GIRARD.

Et je chanterai s'il le faut... Tu sais bien ces couplets que j'ai arrangés sur l'air de l'espérance.

M. GIRARD.

Ah! oui, l'espérance, c'est toujours de circonstance, l'espérHnce.

Mme GIRARD.

Ils ne pourront pas nous tenir rigueur quand je leur dirai:

AIR : *de Lafont.*

C'est l'espérance, (*bis.*)
Qui loin de vous charmait notre douleur,
En désirant votre présence,
Nous n'avons jusqu'ici connu le vrai bonheur
Qu'en espérance. (*bis.*)

L'amitié vous l'ordonne,
Le cœur veut qu'on pardonne
Une faute, une erreur,
Qui ne vient pas du cœur.
Ah! oui....

C'est l'espérance, (*bis.*)
Qui nous conduit tous deux à vos genoux,
Nous implorons votre indulgence.
Ah! ne trahissez pas dans un jour aussi doux
Notre espérance. (*bis*)

M. GIRARD.

Quant à Juliette...

JULIETTE.

Moi, j'ai appris un peu de harpe d'une drôle de manière.

AIR : *Cet arbre apporté de Provence.*

J'étais auprès d'une maîtresse
Qui manquait souvent sa leçon,
Le maître, par délicatesse,
Restait une heure à la maison;
Madame, sans vouloir m'entendre,
Perdait le temps, je savais l'employer,
Elle payait sans rien apprendre,
Moi, j'apprenais sans rien payer.

GIRARD.

Eh bien, cela va marcher tout seul.

AIR *d'Angéline.*

Je bats très bien la mesure,
Et dans un concert bourgeois
Je chante d'une voix sûre,
Tous les genres à la fois.
Je chante bien le rondeau;
Je brille dans le solo.
J'étonne dans le duo,
J'étourdis dans le trio.

MAD. GIRARD.

Moi, le piano m'enchante,
Et, lorsque je voudrai,
En amateur, je m'en vante,
Comme un autre je jouerai
Le baiser de Blangini,
Les oiseaux de Paccini,
La lune de Rossini,
Le soleil de Tartani.

M. GIRARD.

Laurent n'est pas très-habile;
Mais il peut, pour une fois,
Nous devenir très-utile,
Et souffler dans son hautbois
Les concertos de Hendel,
Les sonates de Riegel,
Les nocturnes de Himmel,
Les potî-pourris de Pleyel;

JULIETTE.

Sur la harpe ma main vole,
Et, de ce bel instrument,
J'avouerai que je suis folle,
Et je pince proprement
Les rondeaux de Roselmann,
Les duos de Zimmermann,
Les trios de Nadermann,
Et les caprices d'Hermann.

Il fuira la honte et le blame,
Et la vertu triomphera...

JULIETTE.

Comme à la fin d'un mélodrame.

TOUS.

Oui, la vertu triomphera,
Comme à la fin d'un mélodrame.

Mme GIRARD.

Que tu es heureux de plaisanter!

GIRARD.

Eh! mon dieu, est-ce que vous croyez que mon oncle me tiendra rigueur quand il saura que je me suis jeté dans les vins.

JULIETTE.

Autre folie!

GIRARD.

C'est qu'il est impossible de garder rancune à un marchand de vin de Mâcon, un marchand de vins en gros surtout; je le vois à table devant moi; je lui dis: mon oncle, ouvrez-moi vos bras, tendez votre verre et vive la joie!

AIR *nouveau de M. Doche.*

C'est le vin, le vin, le vin
Qui nous inspire
Un gai délire;
C'est le vin, le vin, le vin
Qui met tout en train. (*bis.*)

Qui d'un banquet doublant les charmes
Rend un mauvais repas divin,
Qui partout fait couler des larmes
Sans jamais causer de chagrin;
Qui fait que l'on s'accorde
En perdant la raison,
Qui plonge la discorde
Au fond d'un vieux flacon.
C'est le vin, etc.

Qui rend les débiteurs ingambes,
Qui console les créanciers,
Sans effort qui casse les jambes
Et des jaloux et des huissiers;
Qui sait, par sa puissance,
Endormir un geolier,
Et rendre l'espérance
Au pauvre prisonnier?
C'est le vin, etc.

Qui sait enflammer les bons drilles,
Qui fait entonner les chansons,
Qui rend faibles les jeunes filles,
Qui rend plus forts les vieux garçons ;
De Bordeaux à Golconde,
De Madère à Porto,
Qui fait courir le monde
Sans sortir d'un caveau ?

C'est le vin, etc.

Au sein d'une franche goguette
Qui fait, en chassant la raison,
D'un froid salon une guinguette,
Et d'un Lachaussée un Piron ;
Qui fait plaire et combattre,
Qui provoque un bienfait,
Bref... du bon Henri-Quatre,
Quel fut le premier lait ?

C'est le vin, etc.

SCÈNE XII.

Les Mêmes, LAURENT.

LAURENT, *essoufflé.*

Ah ! mon cher maître !

TOUS.

Eh bien !

LAURENT.

La diligence est partie.

Mme GIRARD.

Ah ! mon dieu !

GIRARD.

Je ne vois pas grand mal à ça.

AIR : *Vaudeville de Turenne.*

L'obstacle fait encor plus vîte
Triompher du destin jaloux,
Puisqu'on nous interdit la fuite,
Il faut réussir malgré nous !
Ainsi, tout près d'une défaite,
Le Français, sur le champ d'honneur
S'est vu souvent forcé d'être vainqueur
Quand on lui coupait la retraite.

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, PICARD, accourant avec deux habits et des cartons.

PICARD.

Voilà vos costumes : j'ai déshabillé pour vous le débitant de tabac, voyez :

Il montre l'habit.

GIRARD.

Il est un peu râpé, mais c'est égal.

PICARD.

Vous, madame, les atours de la maîtresse d'école.

GIRARD.

Tiens, une robe à l'enfant.

PICARD.

Vous, Juliette, voilà le costume de la fille du bedeau : elle est, Moniteur, de l'enseignement mutuel. Toi, Laurent, voici l'habit d'un commis de l'octroi, allez vous habiller, et tout ira bien.

LAURENT.

Mais, je ne sais pas...

PICARD.

On te dira tout.

TOUS.

Et les instrumens?

PICARD.

Notre homme les fait apporter; le plaisant est qu'il les fournisse. Monsieur et Madame, entrez là, Juliette dans la serre, et toi, dans le grenier. Habillez-vous vîte.

GIRARD.

AIR *de Gille en deuil.*

Oh! c'est une bonne folie,
Je suis là dans mon élément;
Nous jouons une comédie.

Mad. GIRARD.

Mais finira-t-elle gaiement?

GIRARD.

Mais si dans cette circontance,
Tu crains un fâcheux pronostic;
Recommandons-nous tous d'avance,
A l'indulgence du public.

Mme GIRARD.

Nous ne ferions mal.

GIRARD.

Sois tranquille; je m'avancerai, je te prendrai par la main et je dirai : Honorables habitans de Melun, je vous présente ma petite femme, qui n'a pas l'habitude de chanter devant le monde, et sa petite suivante, qui fera son possible pour vous plaire Laurent qui soufflera dans son turlututu. Quant à moi, je me mettrai en quatrepour les seconder toutes les trois. Alors on dira : allons, c'est bien, commencez, nous verrons. Hein, est-ce que ce n'est pas ça; laisse-moi donc faire. Je te dis que tout ira bien.

TOUS.

Oh! c'est une bonne folie.
Je suis, etc.
Nous jouons, etc.
Qui ne peut que finir gaiment.

Ils sortent de divers côtés.

SCÈNE XIV.

PICARD, GRANVILLE, PORTEURS.

GRANVILLE.

Le piano là.

PICARD, *à part.*

Bon, c'est pour Madame.

GRANVILLE.

La harpe ici.

PICARD, *à part.*

Confisquée pour Juliette.

GRANVILLE.

Et voilà le haut-bois!

PICARD, *à part.*

Juste ce qu'il faut à Laurent.

GRANVILLE.

Eh bien, vous voyez, monsieur Picard, que le concert se donnera, ah! ah! ah!

PICARD, *riant.*

Oui, Monsieur, il se donnera. Ah! ah!

GRANVILLE.

Et nous aurons des musiciens qui feront un plaisir...

PICARD.

Un plaisir auquel vous ne vous attendez pas vous même... monsieur Granville.

GRANDVILLE, *se frottant les mains.*

Quelle surprise pour ces honnêtes époux!

PICARD.

A propos, est-ce que vous n'allez pas au devant d'eux?

GRANVILLE.

Non, j'attends ici mes musiciens, je veux les recevoir, les installer, leur faire la leçon.

PICARD.

Voilà bien le diable.

GRANVILLE.

Tu parais de mauvaise humeur?

PICARD.

Contre vous... C'est que vous ne faites rien de bien; depuis quand ne va-t-on pas au devant de ceux que l'on fête. Ne devez-vous pas donner la main à madame Germont, faire ici votre entrée avec elle, au moment où vos musiciens joueront l'air des bonnes gens... En vérité, votre effet sera manqué.

GRANDVILLE

Eh! eh! c'est bien possible!

PICARD.

C'est sûr.

GRANDVILLE.

Mais qui recevra les musiciens?

PICARD.

Moi, et bien autrement que si c'était vous.

GRANDVILLE.

Toi, allons te voilà des nôtres... Tu me décides... Je vais au devant de mes vieux amis,

PICARD, *à part.*

Bon!

GRANDVILLE.

Ils sont au petit bois.

PICARD.

Et reviendront par le chemin du château. (*à part.*) Si tu les rencontres par ce chemin là, tu auras du bonheur.

GRANDVILLE.

Picard, touche-là...

AIR *de Jeannette.*

Souvent ton caractère
M'avait paru sévère,
Je m'en sais mauvais gré;
C'était une injustice,
Tu me rends un service
Dont je me souviendrai.

PICARD.

Dans cette circonstance,
Votre reconnaissance
Devient presqu'une offense;
Le service est léger,
C'est mon cœur qui m'y porte,
A lui je m'en rapporte,
Je voudrais de la sorte
Toujours vous obliger.

GRANVILLE.

Ce service, je pense,
Est de grande importance,
Et de ton obligeance
Il me fait bien juger.
C'est ton cœur qui t'y porte,
A lui je m'en rapporte,
Je voudrais de la sorte
A mon tour t'obliger.

(*Il sort.*)

SCENE XV

PICARD, *seul.*

Va! va! J'ai tremblé un moment qu'il ne voulût rester ici. J'entends crier... ce sont nos musiciens. (*Il va ouvrir la porte.*) Pourvu qu'il ne veuillent pas jouer malgré moi.... Tout serait perdu.

SCENE XVI.

PICARD, trois Musiciens.

PICARD, *embarrassé.*

Entrez, Messieurs... Entrez.

LE MUSICIEN.

Vous n'êtes pas le bourgeois.

PICARD.

Non.

LE MUSICIEN.

Vous êtes une connaissance?

PICARD, *riant.*

Oui, une vieille connaissance.

LE MUSICIEN.

Ah! ah! voilà sans doute nos instrumens....

PICARD, *à part.*

Un moyen sûr de m'en débarrasser (*haut*)... Messieurs, seriez-vous gens à vous rafraîchir?...

LE MUSICIEN.

Voilà une singulière demande.

PICARD.

Vous avez besoin de prendre des forces...

AIR *des découpures.*

Il nous faut un concert divin,
Or, je m'en rapporte
A des talens de votre sorte,
Et je vais, pour vous mettre en train,
Donner à chacun un petit doigt de vin.

LES TROIS MUSICIENS.

Faut jouer (*bis*), faut jouer faut
Jouer la romance,
La sonate et la contredanse;
Faut jouer (*bis*), faut jouer; faut
Jouer savamment et prouver ce qu'on vaut.

Picard les pousse dans le cabinet.

SCENE XVII.

PICARD, GIRARD, Mme GIRARD, JULIETTE, LAURENT.

PICARD.

Eh! vite, eh! vite, nous voilà maîtres du champ de bataille...

GIRARD.

Il faut en profiter.

JULIETTE.

Par quel morceau commencerons-nous?

GIRARD.

J'en connais un délicieux.

Mme GIRARD.

Allons tu ne sais que rire.

GIRARD.

Ecoutez donc, c'est bien quelque chose... Vous allez croire que je plaisante encore; mais pour amener la réconciliation il faut absolument l'air obligé.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

PICARD.
Allons que de zèle on se pique.
Mad. GIRARD.
Me voilà devant ma musique.
JULIETTE.
Sur ma harpe posons les doigts.
LAURENT.
Et moi, soufflons dans mon haut-bois.
GIRARD.
Nous soignons notre voix.
ENSEMBLE
D'avance, etc,

SCÈNE XIX.

Les Mêmes, M. et Madame GERMONT, Habitans de Melun, Hommes, Femmes.

Les musiciens jouent, Picard ouvre les deux battans, M. et madame Germont paraissent, leur surprise, leur joie est extrême, ils vont se placer sans déranger les musiciens. Les musiciens exécutent un air grave pour l'entrée de M. et madame Germont.

GERMONT.
A qui devons-nous cette galanterie?
Mme GERMONT.
Je gage que c'est à M. Grandville, ce bon ami...
PICARD.
Non, Madame.
GERMONT
Bon Picard, je te reconnais-là...
PICARD, *avec intention.*
Comment trouvez-vous mes musiciens?
Mme GERMONT, *regardant madame Girard.*
La jeune femme est charmante.
GIRARD, *à part.*
Tout à l'heure elle parlera du jeune homme.
PICARD, *à part.*
Comme ils les regardent.

Ici le concert commence, à un signal on joue les airs suivans : Que ne suis-je la fougère; Il pleut, bergère; Ça fait toujours plaisir; la Fête des Bonnes Gens; Je ne vous dirai pas j'aime; où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille. *A mesure qu'on exécute ces airs, M. et madame Germont se regardent avec plaisir, et commencent à concevoir des soupçons sur le compte des soi-disant musiciens.*

PICARD.

A présent, si vous le permettez, le chef d'orchestre va chanter, et les musiciens l'accompagneront.

M ET Mme GERMONT.

Qu'il chante ! qu'il chante !

GIRARD, *avec emphase.*

Messieurs, Mesdames, la Romance que nous allons avoir l'honneur de chanter devant vous est intitulée : *Le Neveu coupable* ou *le Mariage secret.*

M. GERMONT, *à sa femme.*

Le Neveu coupable !

Mme GERMONT.

Ou le mariage secret...

GERMONT.

Ecoutons.

GIRARD.

Je prie l'aimable société de tâcher d'entendre les paroles... Je vais chanter dans le genre italien (*aux musiciens*), adagio, moderato, prestissimo, subito...

AIR *de l'Ermite de Saint-Avelle.*

Sans l'aveu de sa famille
Suivant un penchant bien doux,
De fille aimable et gentille,
Un jeune homme devient l'époux,
Par un retour sincère,
Son sort est expié,
L'amour ne doit jamais faire
Oublier l'amitié.

GERMONT (à sa femme.)

Ah ! ma femme qu'entends-je?
Rapprochement étrange,
C'est presque le portrait
De mon mauvais sujet;
Oui, c'est lui trait pour trait,
Oh ! oui, c'est son portrait.

GIRARD (bas à sa femme.)

L'oncle me reconnait.....

JULIETTE.

Maintenant, attention, Messieurs, Mesdames, La réponse de la jeune personne.

Mme. GIRARD *chante en s'accompagnant sur le piano.*

Deuxième couplet.

Sa femme dans son délire
Espérait que l'amour,

Seul pourrait leur suffire
Comme le premier jour,
Cette erreur était grande.
Du trajet effrayé
Aujourd'hui l'amour demande
L'appui de l'amitié.

MAD. GERMONT (*à son mari*)

Ah! mon ami qu'entends-je,
Rapprochement étrange,
De ma nièce en effet,
Serait-ce le portrait?
Ah! d'honneur, on croirait
Qu'elle fait son portrait.

M. et MAD. GIRARD (*entr'eux*).

Elle nous reconnait.

GERMONT.

Ah! Madame Germont?

Mme GERMONT.

Ah! Monsieur Germont.

GERMONT.

Je n'y tiens plus... Ce sont eux!....

PICARD, *sautant de joie.*

Eh! oui... votre neveu... votre nièce.

CHŒUR.

AIR : *Ah! quel bonheur, il retrouve sa fille chere.*

Ah! quel bonheur
On éprouve,
On se retrouve,
C'est un bonheur
Qui manquait à notre cœur.

GIRARD.

A votre âge, mes bons parens,
On ne peut guère avoir d'enfans;
Mais vous, embrassez vos neveux,
D'un seul coup vous en avez deux.

CHŒUR.

Ah! quel bonheur, etc.

SCENE XX.

Les Mêmes, GRANVILLE *paraît dans le fond avec ses quatre musiciens.*

GRANDVILLE.

Eh bien! eh bien! vous commencez sans moi... Où sont donc mes musiciens!

PICARD.

Je n'en sais rien, mais les miens sont dans les bras de leur oncle et de leur tante.

GRANVILLE.

Comment!

GERMONT.

Oui, mon neveu, ma nièce, qui après quatre ans ont demandé leur pardon, et l'obtiennent.

PICARD, *à Grandville.*

Et l'obtiennent, vous entendez.

GRANDVILLE, *à part.*

A bon entendeur salut! (*haut*) Quelle scène touchante. (*à M. et madame Girard*). Je vous félicite, jeunes gens, et vous aussi, mes vieux amis.... Voilà donc tout le monde heureux.

PICARD.

Ce n'est pas votre faute.

GRANDVILLE, *riant.*

Ah! ah! vieux malin.

Mme GIRARD.

Vous avez accueilli notre repentir.

GIRARD.

Vous ne vous en repentirez pas! Vous aimez la musique?...

GERMONT.

C'est aujourd'hui notre seule passion!

GIRARD.

Vous êtes en bonnes mains; Laurent en souffle, Juliette en pince ... ma femme en touche.

JULIETTE.

Et Monsieur en chante!

GIRARD.

AIR: *Vaud. des Scythes.*

Avec un nocturne sévère
Juliette vous endormira,
Aux accens de sa voix légère
Ma femme vous réveillera;
Moi, des repas, l'ornement et la gloire,
Convive aimable et joyeux bout-en-train,
Je veux toujours, par mes chansons à boire,
Faire sauter et vous et votre vin.

GRANDVILLE.

A merveille! Allons nous mettre à table.... Et chantons....

VAUDEVILLE.

PICARD.

AIR *du Vaudeville de Colombine mannequin.*

Pour quelqu'un qu'on ne connait guère,
Faut-il un compliment banal,
On ferait bien mieux de se taire!
On chante mal. (*bis.*)
Mais quand d'une amitié bien franche
On a resserré le lien,
L'esprit vient, et le cœur s'épanche!
On chante bien.

GRANVILLE.

Partisan du jus de la treille,
On voit en jugeant le local,
Qu'avec une seule bouteille
Je chante mal.
Mais quand tu montes de la cave
Deux flacons de Saint-Cyprien,
Trois de Beaune, et quatre de Grave,
Je chante bien.

GIRARD.

Lorsqu'au lieu de bon vin madère,
On boit de l'eau pour tout régal,
Et que l'on veut parler d'affaire,
On chante mal. (*bis.*)
Mais quand dans un repas bachique,
On choisit Momus pour soutien,
Et qu'on chasse la politique,
On chante bien. (*bis*)

M. GERMONT.

A vingt ans le cœur et la tête
S'enflamment tous deux pour un rien;
Tous les jours sont des jours de fête,
On chante bien. (*bis.*)

Mad. GERMONT.

Mais le tems qui ne fait pas grâce
Aux chanteurs, porte un coup fatal.
On s'enrhume... la voix se casse,
On chante mal. (*bis.*)

LAURENT.

Com' bon musicien, on m' regarde,
Et je prouv'rai qu'en général,
Avec un' voix fausse et criarde,
On chante mal. (*bis.*)
Mais une découverte nouvelle
Que j'ai faite, et que je soutien;
C'est qu'avec une voix juste et belle,
On chante bien.

Mad. GIRARD. (*au public.*)

Lorsque par malheur, la critique
Du concert donne le signal,
Au bruit de certaine musique,
Nous chantons mal. (*bis.*)
L'espoir nous fuit, la peur nous gagne,
Essayez d'un autre moyen,
Dès qu'un bravo nous accompagne,
Nous chantons bien. (*bis.*)

FIN.

IMPRIMERIE DE HOCQUET, FAUBOURG MONTMARTRE.

PIERRE,

PAUL ET JEAN,

COMÉDIE-VAUDEVILLE

EN DEUX ACTES,

PAR MM. SEWRIN, ET OURRY.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 3 novembre 1821.

PRIX : 1 FRANC 80 CENT.

A PARIS,

CHEZ AMYOT, LIBRAIRE, RUE DE LA PAIX, N° 6.

1821.

SCÈNE II.

TIENNETTE, HENRI, *en petit habit de chasse, avec son fusil et sa gibecière.*

(Henri paraît dans le fond; il aperçoit Tiennette qui file et chante, il s'arrête pour l'écouter; il s'avance sur la pointe des pieds, et, arrivé auprès de Tiennette, il lui dérobe un baiser tout à coup.)

TIENNETTE *jette un cri.*

Ah!... C'est bien mal à vous, monsieur, de prendre com'ça le monde en traître!

HENRI, *voulant lui baiser la main.*

Ma chère petite Tiennette!... Pardon!

TIENNETTE, *lui donnant un coup de quenouille sur les doigts.*

Laissez-moi, monsieur... Vous allez embrouiller mon fil... Finissez, ou j'vas vous dire comme la chanson :

« Passez vot' chemin, beau sire,
« Passez vot' chemin. »

HENRI.

Ah! vous m'aimez trop pour que cela s'adresse à moi.

TIENNETTE, *se levant.*

Je vous aime! Par exempe, n'ayez pas d'ces pensées-là, monsieur.... Vous savez fort bien que je n'dois pas vous aimer et que je n'vous aime pas du tout, du tout, du tout. C'est vrai ça... Si mon père vous entendait, il croirait que... Allez-vous en, monsieur Henri, j'vous en prie, on m'a défendu d'vous parler.

HENRI, *la regardant d'un air suppliant pour rester.*

Ma chère Tiennette!

TIENNETTE.

Mais, mon Dieu! quelle familiarité! Ma chère Tiennette!... Je n'suis pas vot' chère Tiennette, monsieur.... A la bonne heure, si j'devais vous épouser, j'vous appellerais aussi « mon cher Henri!... » Mais vous êtes ben sûr en

vous-même que je n'serai jamais vot' femme... La fille d'un fermier d'basse Bretagne n'épouse pas des messieux d'la ville.

HENRI.

AIR : *Parmi les filles du canton.* (*De Joconde.*)

Ah ! revenez de cette erreur,
Et regardez-moi sans rien craindre ;
A la ville on est connaisseur,
Vous auriez grand tort de vous plaindre ;
Vos grâces, vos naissans attraits
Y recevraient un juste hommage :
De la ville on vient tout exprès
Pour chercher des fleurs au village.

TIENNETTE.

Tout cela est bel et beau, mais vos parens sont fiers, ils sont riches... Nous n'avons pas grand' chose, nous... Ainsi, allez-vous en, monsieur Henri, allez-vous en... Je crains toujours....

HENRI.

Oh ! n'ayez pas peur... (*Il tire du gibier de sa gibecière.*) Si votre père sait que je vous ai parlé, vous lui direz qu'en revenant de la chasse, et en passant par ici, je vous ai priée de lui remettre quelques pièces de gibier... Tenez, ces deux bécasses... (*Il les pose sur la chaise de Tiennette.*)

TIENNETTE.

Des bécasses !... quelle idée, par exempe !... Est-ce que nous mangeons des bécasses ?... Monsieur Henri, reprenez vos... (*Elle entend quelqu'un.*) O mon dieu ! sauvez-vous, on nous surprendra encore ensemble, et puis je serai grondée.

HENRI.

Grondée ! oh ! en ce cas, je vous quitte. Adieu, adieu, ma bonne petite Tiennette...

(Il lui baise une main.)

AIR : *Mon galoubet.*

Pensez à moi, (*bis.*)
Ma Tiennette, mon bien suprême !
Si quelqu'un, vous offrant sa foi,
Vous dit, dans son délire extrême,
Qu'on ne peut aimer plus qu'il n'aime !...
Pensez à moi ! (*bis.*)

(Il s'en va en courant.)

TIENNETTE, *de loin.*

Eh bien, monsieur Henri ?... Et vos bécasses ?... Allons, il n'm'écoute pas.

(Pierre Buisson, son père, entre au moment où elle tient encore les bécasses suspendues à sa main. Comme Tiennette se retourne, elle aperçoit tout à coup son père, et elle ne sait plus quelle contenance faire.)

SCÈNE III.

TIENNETTE, LE PÈRE BUISSON.

LE PÈRE BUISSON.

Eh bien !... qu'est-c'que c'est qu'ça ?

TIENNETTE, *embarrassée.*

Ça, mon père ?... C'est... c'est des bécasses que monsieur Henri, qui passait, m'a dit de vous donner... Il paraît qu'il a fait bonne chasse.

PIERRE BUISSON, *ironiquement.*

Qui... Il a fait bonne chasse.

AIR : *Traitant l'Amour sans pitié.*

Je sais qu'il est mot' voisin,
Qu'il possède un beau domaine,
Et que souvent dans la plaine
On l'aperçoit dès l' matin,
Mais j' crois que l' gibier qu'il guette
N'est qu'un' gentille fillette ;
Et sais-tu c' qui m'inquiète ?
C'est de voir que, par malheur,
Le gibier, dans cette terre,
Devient assez téméraire
Pour attendre le chasseur.

TIENNETTE.

Mon père, j'lui ai bien défendu de m'parler davantage.

PIERRE BUISSON.

Et c'est ce que tu peux faire de mieux; car monsieur Henri n'a pas du tout envie du mariage.

TIENNETTE.

C'est-à-dire, mon père... Je suis bien sûre qu'il le voudrait, lui; mais ce sont ses parens qui n'voudraient pas d'moi.

PIERRE BUISSON.

Et c'est tout simple... Monsieur Henri t'aime, parce que vous êtes du même âge, du même endrait, et que vous avez été élevés ici presqu'ensemble; mais monsieur et madame Verkadec doivent trouver mieux qu'toi pour leur fils.

TIENNETTE.

Mieux... pour la fortune... oui; mais du reste, j'ai bien aussi mon petit mérite. Demandez plutôt à monsieur Henri.

AIR : *J'avais employé la douceur.*

Il s'y connaît, et bien souvent
Il m'a dit : « Ma chère Tiennette,
« Je préfer' ton minois piquant
« A la beauté la plus parfaite.
« Pour mon bonheur, je trouve en toi
« Tout ce qui peut charmer et plaire. »

PIERRE BUISSON.

Ah! il t'a dit cela?

TIENNETTE.

Oui...

En conscience, était-ce à moi
De lui soutenir le contraire?

PIERRE BUISSON,

Tais-toi, car v'là ta mère qui n'badinerait pas là-dessus.

(Tiennette court se remettre à son rouet, et Pierre cache les bécasses dans sa poche.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MARIE-JEANNE.

MARIE-JEANNE.

TIENNETTE ?... Tiennette ?... Eh bien ! qu'est-c'qu'elle fait, c'te p'tite fille ? Depuis une heure je la cherche.

PIERRE BUISSON.

Tu vois qu'elle est à son ouvrage.

MARIE-JEANNE.

Ah ! te v'là revenu, notre homme !... Eh bien ! qu'est-c'que t'a dit le notaire ?... A-t-il vu des acquéreurs ?... Je t'en préviens, s'il n'trouve pas d'not' petite ferme le prix qu'elle vaut, faudra aviser à un aut' moyen pour venir au secours de ton frère Paul.... Le pauv' diable ! quatre grandes filles bonnes à marier, et son état perdu !... V'là c'que c'est ! on travaille, on s'donne ben du mal, on livre à crédit, les fonds n'rentrent pas, faut payer les ouvriers..., et avec quoi ?... C'est com' ça pourtant que les plus honnêtes gens sont quelquéfois exposés à.... Mais, Dieu merci, j'pense com' toi, notre homme... Nous l'tirerons de là... J'n'ons qu'un enfant, il en a quatre, il a plus besoin qu'nous... Eh bien, si je n'vendons pas la ferme, j'emprunterons dessus, et la maison de Paul Buisson, fabricant d'toiles peintes à Quimper, ne manquera pas, ou je n'm'appelle point Marie-Jeanne.

PIERRE BUISSON, *transporté.*

Embrasse-moi, ma brave femme !... Ah ! c'est d'bonne souche, ça !

MARIE-JEANNE.

Et j'm'en vante ! (*En se retournant, elle voit Tiennette qui s'essuie les yeux avec son tablier.*) Eh bien !... Qu'est-ce que tu as donc, toi ?

TIENNETTE, *le cœur gros.*

Rien, ma mère.

MARIE-JEANNE.

Tu t'essuies les yeux... c'est qu' tu pleures.

TIENNETTE.

Mais dam', aussi, c'est vous qui m' faites pleurer, ma mère... avec tout c' que vous dites là de mon pauvre oncle... Je suis bien malheureuse de n'être pas riche, vous verriez.

MARIE-JEANNE.

Et il faut pleurer pour ça, petite bête!

PIERRE BUISSON.

Ell' tient d' toi... elle a bon cœur.

MARIE-JEANNE, *avec effusion.*

Dis-donc, dis-donc, notre homme... Si j'vendons la ferme, est-c' que j' serons plus mal que j'n'étions il y a vingt-cinq ou trente ans?... Est-c' qu'il n' nous restera pas encore c'te grange et c'te chaumière où feu ton père nous a mariés... où j'étions si heureux?

PIERRE BUISSON, *contemplant la chaumière.*

Eh mon dieu, oui! C'est là-dedans qu'il nous a tous élevés, moi, mon frère Paul, et ce pauvre Jean!... qui est parti si jeune, et dont j' n'avons pus entendu parler... Tu n' l'as pas connu, toi, not' frère Jean.

MARIE-JEANNE.

O que si, que si!... J'étais ben petite; mais je l'vois encore avec sa veste rouge... ses cheveux blonds comme de l'or... et son gros cataugan... qui m' faisait rire!...

PIERRE BUISSON.

Qu'est-il devenu?

MARIE-JEANNE.

Ah !... il s'est passé tant d' choses de d'puis... Ne pensons plus à tout cela. Tiens, songeons à ceux qui restent, à ton frère Paul, qu'il faut d'abord tirer d'embarras.

PIERRE BUISSON.

T'as raison, c'est l' pus pressé.

MARIE-JEANNE.

I' m'vient une idée !... Monsieur et madame Verkadec, nos voisins, sont d'vieux richards qui ont des écus... Si j'leu' d'mandions d'nous prêter une somme par impotèque sur tous nos biens ?

PIERRE BUISSON.

Dam', essaie; car, moi, je n'oserais pas.

TIENNETTE, *se levant.*

AIR : *De la blonde à la brune.*

Quelles craintes sont les vôtres ?
On peut bien parler, je croi.

MARIE-JEANNE.

C'est vrai; parlant pour les autres,
On est pus z'hardi qu' pour soi.
Sur ce motif quand je m' fonde,
Rien n'est capab' de m' troubler;
Et, voulant servir à la ronde
Ceux qui craign' de parler,
Moi, je suis bon avocat,
Quand il y a queuq' débat,
Je me sens en état
De parler pour tout l'monde !

PIERRE BUISSON.

C'est qu'i' n'faudrait pas l'en défier.

MARIE-JEANNE.

Tiens, les v'là justement... Attends, attends, tu vas voir. Sois bien poli, notre homme, entends-tu ?

SCÈNE V.

LES MÊMES, M. ET Mme VERKADEC.

M. et Mme Verkadec, personnages grotesques, costumes du vieux temps; ils arrivent en se tenant par le bras. Mme Verkadec porte un grand ridicule et un parasol.

M. ET Mme VERKADEC.

ENSEMBLE.

AIR : N° 1 *de l'Héritier de Paimpol.*

Le beau pays que la Bretagne !
C'est un air pur !... un ciel serein !
J'aime surtout à la campagne
La promenade du matin !

MARIE-JEANNE.

J'somm' vot' servante, monsieur et madame. — Tiennette, offrez donc votre chaise à madame Verkadec.

Mme VERKADEC.

Merci, merci, la bonne femme.

M. VERKADEC, *à Tiennette qui apporte sa chaise.*

Ne vous dérangez pas, ma petite, nous ne voulons pas nous asseoir.

Mme VERKADEC.

Nous marchons pour notre santé.

M. VERKADEC.

Savez-vous, la bonne femme, si quelqu'un s'est présenté pour acheter notre maison ?

(Ils indiquent celle du fond.)

MARIE-JEANNE.

O mon dieu, personne... C'est comm' nous, not' ferme... à moins d'la donner pour rien, j' crois que nous serons forcés de la garder.

M. VERKADEC.

Ah !... mes amis, l'argent est rare.

MARIE-JEANNE.

Rare... pas pour tout le monde; et si monsieur le voulait bien, i' n' s'rait pas embarrassé de nous prêter là-dessus... dix mille francs.

Mme VERKADEC, *à son mari.*

(*Bas.*) Ne vous avisez pas de cela, entendez-vous?

MARIE-JEANNE.

Quand on est riche, c'est si doux d' rendre service!

M. VERKADEC.

Riche! riche! Vous vous trompez, ma bonne amie, nous avons des charges, beaucoup de charges; demandez à ma femme; des non-valeurs, des rentes mal servies, des fermiers qui ne paient pas, la grêle, les orages, le diable! Madame est là pour vous le dire.

Mme VERKADEC.

C'est vrai.

PIERRE BUISSON.

Tout l' pays assure pourtant qu' vous êtes joliment à votre aise.

Mme VERKADEC.

Le pays... le pays ne sait ce qu'il dit. — Monsieur Verkadec, allons au labyrinthe.

PIERRE BUISSON, *à sa femme.*

T'as ben réussi, toi, avec tes politesses. (*Haut à M. Verkadec, et d'un air un peu piqué.*) J'vois, monsieur, qu' vous avez peur de compromettre vos fonds; vous avez tort; et j'suis ben sûr qu' monsieur vot' fils, s'il était à vot' place, ne se serait pas tant fait prier.

Mme VERKADEC, *se retournant vivement.*

Mon fils!... Je trouve bien singulier que vous mêliez mon fils dans une affaire pareille! Est-ce qu'il vous a jamais donné à penser qu'il eût d'autres sentimens que les nôtres?

PIERRE BUISSON.

Dam', madame, quand i' vient nous parler...

Mme VERKADEC.

Est-ce que mon fils vient vous parler?

PIERRE BUISSON.

Mais j'crois qu'il n'est point déshonoré pour ça.

M. VERKADEC.

Non, mon ami... mais chacun doit se tenir à sa place, et ce n'est point ici la sienne.

PIERRE BUISSON.

Ah!... en c' cas, dit'-lui vous-même qu'i' ne revienne pus rôder par devers cheux nous; et... tenez... rendez-lui ses bécasses... (*il les tire de sa poche*) qu'il a apportées encore à c' matin, là... à not' fille.

M. VERKADEC, *tenant les bécasses et regardant sa femme.*

Des bécasses!

Mme VERKADEC.

Cela n'est pas possible!

PIERRE BUISSON.

Non... (*Il va chercher Tiennette, et l'amène devant monsieur et madame Verkadec.*) Viens, toi... et parle, je te l'ordonne. Qu'est-c' qui est venu ici c' matin?

TIENNETTE, *déconcertée.*

Qui... qui .. mossieu Henri.

M. ET Mme VERKADEC.

Henri!

PIERRE BUISSON, *à sa fille.*

Après?

MARIE-JEANNE.

Oui, oui... Après? Dites tout, mam'selle.

TIENNETTE.

Eh bien, j'dirai tout, v'la tout:

AIR : *de Préville.*

En travaillant, je chantais pour m'distraire,
Quand tout à coup je l'ai vu, ce matin,
Auprès de moi s'glisser avec mystère :
J'lui dis alors de passer son chemin. Bis.
Il n'en fit rien, puisqu'il faut que j'l'avoue ;
Je l'croyais loin, mais le petit sournois
S'est avancé soudain en tapinois...
Il m'a donné deux baisers sur la joue...
Moi, j'li ai donné deux bons coups sur les doigts...

TOUS.

Deux baisers!... Après.

TIENNETTE.

Après, il m'a appelé sa chère Tiennette! Je lui ai dit que si c'était pour le mariage, à la bonne heure, mais que...

M. VERKADEC.

Le mariage!

AIR : *Vaudeville de partie carrée.*

Un écolier, dans sa folle tendresse,
Parle déjà de s'unir sans retour.
Grâce aux écarts d'une aveugle jeunesse,
Les mœurs chez nous se perdent chaque jour.
J'ai pu jadis, dans mon humeur gaillarde,
A maint tendron conter quelques douceurs...
Mais l'épouser... ah, je n'aurais eu garde...
Par respect pour les mœurs.

Mme VERKADEC.

Nous saurons bien empêcher de pareilles liaisons; et, aujourd'hui même, monsieur Henri partira pour Rennes.

TIENNETTE, *à part.*

Qu'entends-je?

MARIE-JEANNE.

De pareilles liaisons!..... Eh mon dieu, madame, il n'faut pas non plus avoir l'air de tant rabaisser le monde!

vous n'savez pas encore si j'voudrions d'vot' fils pour not' gendre.

Mme VERKADEC.

Là, là!... la bonne femme! vous oubliez...

MARIE-JEANNE, *s'emportant.*

La bonne femme n'est pas bonne du tout quand on la prend du mauvais côté.

Mme VERKADEC.

AIR : *Savez-vous ben qu'à la parfin.* (*De la Dot.*)

Ah! c'est trop fort, en vérité!
Du respect sans crainte on s'écarte!

MARIE-JEANNE.

Tant pis pour qui s'croit maltraité!
Mais tout c'que j'pense... il faut qu'ça parte!

M. VERKADEC.

Respectez-nous,
Entendez-vous?

MARIE-JEANNE.

Jamais je ne m'arrête,
Un' fois qu'on m' mont' la tête.

PIERRE BUISSON.

Avec elle, il faut filer doux.

TIENNETTE, *à sa mère.*

Apaisez-vous!

Mme VERKADEC, *à son mari.*

Poursuivons notre promenade;
Que venions-nous chercher ici?
Pour deux mois je serai malade
De m'entendre traiter ainsi.

MARIE-JEANNE.

Oui, poursuivez vot' promenade,
Au lieu de nous traiter ainsi;
Dussiez-vous en dev'nir malade,
Vous n'auriez pas l' dernier ici.

PIERRE ET MARIE-JEANNE.

Comment, c'est encore vous, monsieur !

HENRI, *très-vite*.

Oui, oui, je sais tout, j'ai tout entendu.... Mais c'est égal... Je viens vous dire que tout à l'heure, un général... je ne sais pas son nom... est arrivé dans le village... il a un bel habit, des épaulettes, et trois ou quatre croix.... il a rencontré mon père et ma mère, ils se sont salués; le général leur a dit qu'il venait pour voir des biens qui étaient à vendre dans le pays ; mon père a parlé aussitôt de sa maison, de cette maison là... (*il indique celle du fond*); mais comme ma mère est fâchée contre vous, on n'a point parlé de votre ferme, et je vous en avertis, afin que si vous avez toujours envie de la vendre, vous ne manquiez pas une si bonne occasion.... un général! ça paie bien!.... Adieu, monsieur Buisson, je me sauve; ne dites pas que c'est moi qui vous ai prévenus... Adieu, mademoiselle Tiennette.

TIENNETTE.

Adieu, monsieur Henri.

(Il s'en va en courant.)

SCÈNE VIII.

PIERRE BUISSON, MARIE-JEANNE, TIENNETTE.

TIENNETTE.

Ce bon jeune homme ! convenez, ma mère, qu'il est bien serviable.

PIERRE BUISSON.

Oui, c'est une attention d'sa part.

MARIE-JEANNE.

Profitons toujours de l'avis, viens, Tiennette, viens ranger tout dans la ferme.

PIERRE BUISSON.

Oui, qu'ça puisse donner dans l'œil de ce général.... et moi, j' vas l'guetter pour le faire entrer.

(Marie-Jeanne et Tiennette rentrent.)

SCÈNE IX.

PIERRE BUISSON, LE GÉNÉRAL BUISSON, M. VERKADEC, UN VIEUX DOMESTIQUE PORTANT UN GROS TROUSSEAU DE CLEFS.

M. VERKADEC.

Par ici, mon général, par ici... (*au vieux domestique*) Thomas, ouvrez vite les portes, les fenêtres, les volets, ouvrez tout.

(Le vieux domestique ouvre la porte de la maison du fond; il entre, et quelques instans après on le voit ouvrant les fenêtres et les volets du haut.)

PIERRE BUISSON, *à la vue du général, ôte son chapeau et dit à part.*

Il a une bonne physionomie.

LE GÉNÉRAL BUISSON *salue affectueusement Pierre et dit à part à M. Verkadec.*

Quel est cet homme ?

M. VERKADEC.

Oh ! c'est un petit laboureur de l'endroit... qu'on appelle Pierre Buisson.

LE GÉNÉRAL *fait un mouvement.*

Pierre !...

M. VERKADEC.

Oui, ne faites pas attention, mon général, et venez voir...

LE GÉNÉRAL.

J'aime ce pays !

M. VERKADEC.

Vous êtes donc décidé, général, à vous y fixer?

LE GÉNÉRAL.

Oui, c'est mon projet.

AIR : *Vaudeville de Turenne.*

Je crois que ce lieu solitaire
Aura pour moi bien des attraits;
C'est lorsque l'on a fait la guerre,
Qu'on sent tout le prix de la paix.
Contre un danger qui m'inquiète
Je dois d'ailleurs m'assurer un abri;
Car l'âge vient; c'est le seul ennemi
Qui nous oblige à la retraite.

M. VERKADEC.

Mon général... l'air est excellent dans ce pays, nous y avons deux centenaires, l'ancien bedeau et le maître d'école.

LE GÉNÉRAL.

Ah! ah!....le maître d'école vit encore....j'ai habité autrefois ces cantons... Tout est bien changé depuis trente-sept ans. Je n'y reconnais plus rien... ces maisons-là n'existaient pas.

M. VERKADEC.

Mon général, il n'y a que huit ans que la mienne est bâtie.

(Pendant cette scène, Pierre Buisson a pris un balai, et il époussete les toiles d'araignées du devant de sa maison : il est censé ne pas entendre tout ce que dit le général.)

LE GÉNÉRAL, *portant ses regards du côté de la ferme.*

Qu'est-ce que je vois sur cette porte ?... une affiche!... *(il lit.) Petite ferme à vendre.* Ah!.. vous ne m'aviez point parlé de cela, monsieur Verkadec.

M. VERKADEC, *bas au général.*

Oh! les plus mauvaises terres du pays.

PIERRE, *s'arrête, salue et dit.*

Oui, monsieur le général; c'est aussi à vendre.

M. VERKADEC, *bas au général.*

Ça ne vous conviendrait pas.

PIERRE BUISSON.

Si monsieur le général veut la voir, la vue n'en coûte rien.

LE GÉNÉRAL.

Tout à l'heure, mon ami, je...

M. VERKADEC, *au général qu'il tire à part.*

Je ne vous conseille pas d'avoir des affaires d'intérêt avec ces gens là....

LE GÉNÉRAL.

Est-ce que?...

M. VERKADEC.

Je vous conterai cela... *(haut)* donnez-vous la peine de passer, mon général.... je vais vous montrer ma maison, le jardin....

LE GÉNÉRAL, *machinalement, et jetant toujours les yeux sur Pierre.*

Combien a-t-il d'arpens?

M. VERKADEC.

Dix... traversés par une petite rivière où l'on pêche de la truite et du brochet. De plus je vous donnerai droit de chasse dans ma petite forêt.

LE GÉNÉRAL.

Monsieur est chasseur?

M. VERKADEC.

Je m'en pique un peu.

AIR : *De l'Incognito.*

Ici je laisse aux amateurs vulgaires
Le sot plaisir de tuer un lapin.
Plus hardi qu'eux, moi, je ne poursuis guères
Que le renard, le sanglier, le daim. (*bis.*)
A mon ardeur, qu'aucun danger n'arrête,

Depuis vingt ans donnant un libre essor,
J'ai dans mes bois chassé la grosse bête...
Mais il en reste encor. (*Ici.*)

LE GÉNÉRAL.

Je m'en rapporte à vous.... Allons voir votre propriété. *(Il passe devant Pierre Buisson, lui serre la main et lui dit)* : Je reviens dans un instant, mon brave homme.

(Il entre avec M. Verkadec dans la maison du fond.)

PIERRE BUISSON.

Mon brave homme !.. et il m'a serré la main !.. Oh ! c'est un bon diable, ce général-là, et je commence à espérer...

SCÈNE X.

PIERRE BUISSON, MARIE-JEANNE.

MARIE-JEANNE, *accourant une lettre à la main.*

Pierre, vois donc, vois donc vite, c'est une lettre de ton frère Paul de Quimper qu'on vient d'apporter.

PIERRE BUISSON, *regardant l'adresse.*

Oui, ma foi, c'est son écriture... oh ! oh !.. est-ce que..

(Il l'ouvre et lit.)

« Frère, j'ai à te faire part d'un grand événement. Attends-moi pour dîner, je t'amènerai mes quatre filles, et « nous resterons chez toi, si tu veux nous donner à coucher. »

Ah ! mon Dieu ! est-ce qu'on l'aurait déjà mis à la porte de sa fabrique ?

MARIE-JEANNE.

Un grand événement ! l'imbécille ! I' n'dit pas si c'est bon ou mauvais, s'il faut s'réjouir ou se désoler.

PIERRE BUISSON.

C'est vrai que c'est bien maladret d'sa part... Mais qu'importe après tout ?... Ils seront toujours les bien venus.

MARIE-JEANNE.

AIR : *De Marianne.*

Oui, vraiment, oui, queuqu' chos' qu'arrive,
Nous les recevrons de bon cœur.

PIERRE BUISSON.

Not' tendress' n'en s'ra que plus vive,
S'ils se trouvent dans le malheur.

MARIE-JEANNE.

De leur fortune,
Cent fois pour une
Leur amitié
Nous offrit la moitié.

PIERRE BUISSON.

A nos secours,
S'ils ont recours,
Pour eux nos bras
Ne se fermeront pas.

MARIE-JEANNE.

Faut s'entr'aider dans la nature,
Doit-on, com' tant d'gens d'aujourd'hui,
Ne donner la main qu'à celui
Qui descend de voiture ? (*ter.*)

PIERRE BUISSON.

Et puis, j'vons p'têtre lui trouver la somme dont il a besoin; car j'ai idée que je m'arrangerai avec ce mossieu l'général.

MARIE-JEANNE.

Tu crois ?

PIERRE BUISSON.

Oui, oui. Tais-toi, le v'là qui ressort.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL, M. VERKADEC.

M. VERKADEC.

Mon général, je vais chez moi attendre votre réponse.

(Il s'en va.)

LE GÉNÉRAL, *s'avançant vers Pierre.*

Bonnes gens, je suis à vous maintenant.

PIERRE ET MARIE-JEANNE.

Monseigneur!

LE GÉNÉRAL, *avec bonté.*

Oh! pas de monseigneur, je vous en prie.

PIERRE BUISSON.

Mossieu l'général, nous serions ben contens que vous fussiez notre acquéreux, parce que c'est du bon, tout est en plein rapport.

MARIE-JEANNE.

Grâce à notre homme, qui a ben travaillé pour ça!

PIERRE BUISSON.

Oh! oui, j'peux dire que c'est mon ouvrage, et que, si j'men défais, ce n'sera pas sans regret.

MARIE-JEANNE.

C'est vrai.

LE GÉNÉRAL.

Et pourquoi vous en défaites-vous?

MARIE-JEANNE.

Ah! monsieur l'général... c'est qu'voyez-vous, j'avons un frère....

PIERRE BUISSON.

Marie-Jeanne, ct'histoire-là ennuierait monsieur.

LE GÉNÉRAL.

Non, non, mes amis, achevez.

PIERRE BUISSON.

Eh bien, monsieur l'général, nous avons un frère qu'a quatre enfans. Il est fabricant de toiles peintes à Quimper, ici tout près. Il a éprouvé par-ci, par-là, des faillites, si bien qu'son état court risque d'êt' perdu, et c'est pour l'empêcher d'manquer que nous voulons vendre...

LE GÉNÉRAL.

C'est bien, mes amis... Cette action-là vous portera bonheur. Je veux voir votre ferme, je veux la voir tout de suite, et nous serons bientôt d'accord.

PIERRE BUISSON.

Mossieur l'général, je suis à vos ordres.

LE GÉNÉRAL.

AIR : *De Folie et raison.*

Votre amour pour un frère
Vous honore à mes yeux ;
A ce marché, j'espère,
Nous gagnerons tous deux.

PIERRE BUISSON.

Je crains que l'prix que j'en demande...

LE GÉNÉRAL.

Je calmerai votre frayeur.

PIERRE BUISSON.

Et puis la maison n'est pas grande...

LE GÉNÉRAL.

Il faut peu de place au bonheur.

ENSEMBLE.

LE GÉNÉRAL.	PIERRE ET MARIE-JEANNE.
Votre amour pour un frère	A sauver notre frère
Vous honore à mes yeux ;	Nous bornons tous nos vœux ;
A ce marché, j'espère,	A ce marché, j'espère,
Nous gagnerons tous deux.	Nous gagnerons tous deux.

(Pierre conduit le général dans sa ferme.)

MARIE-JEANNE, *seule.*

Queu bon vent nous a amené ici ce monsieur-là! C'est qu'il n'a pas l'air du tout d'vouloir marchander... au contraire.

(On entend dans la coulisse du fond, à droite, des cris de joie, et ces mots :)

Hoë! hoë! ma tante! ma sœur!

MARIE-JEANNE, *étonnée, regarde.*

Qu'est-c'que j'entends?... Eh! Dieu m'pardonne, c'est Paul avec mes quatre nièces!

SCÈNE XII.

MARIE-JEANNE, PAUL BUISSON, VÊTU EN BON BOURGEOIS DE QUIMPER; BIBI, MARIANNE, FIFINE ET ALISON, SES QUATRE FILLES, TOUTES HABILLÉES DE MÊME EN TOILES PEINTES DE LEUR FABRIQUE. PAUL BUISSON A AUSSI UN GRAND GILET DE LA MÊME ÉTOFFE.

(Paul Buisson et ses quatre filles accourent, et viennent gaîment entourer Marie-Jeanne, qu'ils embrassent tour à tour.)

AIR : *Les flic flac.*

En bonjour, bonjour, bonjour!
Chère tante!
Que j'suis contente!

MARIE-JEANNE, *les embrassant l'une après l'autre.*

Eh bonjour, bonjour, bonjour!
Chacune aura son tour.
Je n'comprends pas c'que ça veut dire;
Je vous croyais tous malheureux:
Loin qu'vous pleuriez, je vous vois rire...

BIBI.

Ma tante, ça n'vaut-il pas mieux?

MARIE-JEANNE.

Je suis tout' réjouie
De votre air satisfait;
Mais j's'rai ben plus ravie
Quand vous m' mettrez au fait.

PAUL.

Nous vous y mettrons, mais en attendant....

Tous reprennent, en l'embrassant de nouveau.

Eh bonjour, bonjour, bonjour,
Chère tante!
Que je suis contente!
Eh bonjour, bonjour, bonjour!
Le bonheur a son tour!

MARIE-JEANNE.

Ah ça, vous avez donc gagné à la loterie?

PAUL.

Pas si bête!

MARIE-JEANNE.

Avez-vous trouvé un trésor?

PAUL.

A peu près.

BIBI.

Mais où est mon oncle?

MARIANNE.

Où est ma cousine?

BIBI.

Nous leur apportons tout plein d'choses.

AIR : *Eh ma mère!*

A Tiennette je destine
Ce joli fichu d'couleur...

MARIANNE.

C'tablier pour ma cousine.

PAUL.

C'te robe est pour vous, ma sœur.
Le tout est d'bon teint, j'm'en pique;
Car je n'vous présente ici
Que des objets d'ma fabrique...
Et mes quatre fill' aussi.

MARIE-JEANNE.

Ben obligé de vos attentions, mais, me direz-vous...

PAUL, *étalant la robe en pièce.*

Admirez ce dessin là... Quel goût! hein?... C'est d'mon invention. J'en ai fourni déjà dix pièces pour l'département d'Ile-et-Vilaine.

MARIE-JEANNE.

Décidément, vot' fabrique n'est donc pas suspendue?

PAUL.

Suspendue!

BIBI.

Ben du contraire! ça roule joliment maintenant!

MARIE-JEANNE.

Mais il y a queq' jours, vous étiez sur l'point....

BIBI.

Eh bien, oui, de mettre la clef sous la porte.

PAUL.

Et d'être coffré peut-être par-dessus l'marché; mais, tenez, ma sœur, il y a une providence pour les honnêtes gens.

BIBI.

Oh çà, oui, il y en a une!

PAUL.

Figurez-vous qu'samedi dernier... c'était samedi, n'est-ce pas, Bibi?

BIBI.

Oui, mon papa... Le jour des paiemens, quoi! une fin d'mois, les billets échus et la caisse vide.

PAUL.

Elle sait tout cela, elle... c'est mon premier commis.

MARIE-JEANNE.

Eh bien?

PAUL.

Eh bien, v'là que je reçois une lettre de monsieur chose...

BIBI.

De monsieur Lebon.

PAUL.

Notre juge de paix, qui m'invite à passer chez lui sur-le-champ... J'y vole avec Bibi.

AIR : *Vive une femme de tête.*

« Asseoyez-vous, m'dit c'brave homme,
Et signez c'te quittanc' là.
— Un' quittanc' !... et de quell' somme ?..
De vingt mill' francs que voilà.
— Par exemple, v'là qu'est unique !
Et d'où me vient cet argent ?
— D'un homm' qui, dans vot' fabrique,
Veut le placer util'ment.
Il sait qu'vous êt' dans la peine,
Mais sans l'avoir mérité ;
Qu'si vous éprouvez d'la gêne,
Vous avez d'la probité.
Il croit fair', d'après c' système,
D'son or un usage heureux. »
— Parbleu, me dis-je à moi-même,
Un frèr' n'agirait pas mieux.
J'profitons d'son obligeance,
Je sign', j'emport' le magot ;
J'pay' tout c'qu'était en souffrance :
V'là la barq' remise à flot.
Alors, courant d'un train d'poste,
Les chalands et les commis,
Chacun revient à son poste,
Et j'ai r'vu tous mes amis.

MARIE-JEANNE.

Cela n'est pas possible !... Il fallait donc nous écrire ça plus tôt.

PAUL.

Non, ma foi, nous nous faisions une fête de venir vous l'apprendre nous-mêmes.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, PIERRE BUISSON.

PIERRE, *accourant avec joie.*

FEMME, embrasse-moi... Eh ! te v'là, mon frère !

LES QUATRE FILLES.

Bonjour, mon oncle.

PAUL, *lui serrant la main.*

Bonjour, Pierre.

BIBI.

Mais où est donc ma cousine Tiennette ?

PIERRE.

Elle est dans la salle basse... Allez, allez, elle sera bien contente de vous voir.

BIBI, *entraînant ses sœurs.*

Courons vite l'embrasser et lui faire nos petits présens.

(Elles entrent dans la ferme.)

SCÈNE XIV.

PIERRE, PAUL, MARIE-JEANNE, ENSUITE LE GÉNÉRAL.

PIERRE.

Ces pauvres enfans! Je v'nons de travailler pour elles... Femme, c'est une affaire faite, monsieur l'général est enchanté d'son inquisition; la ferme est vendue.

MARIE-JEANNE.

Vendue!

PIERRE.

Quarante mille francs... dont dix mille payés d'avance et comptant en bons papiers... Les v'là. (*Il montre un paquet de billets.*)

(Le général sort de la ferme, et écoute dans le fond la scène qui suit.)

PAUL, *avec inquiétude.*

Comment, frère, tu t'défais de ta ferme ?

PIERRE, *le tirant à part.*

Oui... et prends c't acompte là, mon ami, prends.

PAUL.

Pourquoi faire ?

PIERRE.

Tu me l'demandes... Crois-tu que j'souffrirons qu'il y

ait un banqueroutier dans la famille? Non, non, morgué! prends ça, et va vite parer l'coup.

PAUL, *tout ému.*

Par exempe!... J'te r'mercie, frère, mais j'ai trouvé des fonds... plus qu'il n'm'en faut pour faire aller la machine.

PIERRE, *étonné.*

Oh! oh!

PAUL.

Va rendre à c'monsieur son argent; je n'veux pas que tu vendes ta ferme, un bien que tu as gagné à la sueur de ton front!

PIERRE.

Rendre... c'est bien aisé à dire.

PAUL.

Y a-t-il un écrit?

PIERRE.

Pas encore... mais ma parole...

PAUL.

Diable!

LE GÉNÉRAL *s'avance.*

Mes amis, j'ai tout vu, tout examiné dans le plus grand détail, et je suis content.

PAUL, *à Pierre et à Marie Jeanne.*

Si on pouvait lui faire entendre raison...

PIERRE, *à Marie-Jeanne.*

Va, toi qui parle pour tout le monde.

MARIE-JEANNE.

Essayons... (*haut.*) Mossieur l'général...

LE GÉNÉRAL.

Je sais, je sais... Soyez tranquille, je n'oublierai pas les épingles.

MARIE-JEANNE.

Mossieu l'général... vous êtes ben bon, mais... (*à Pierre et à Paul.*) Parlez, si vous voulez, moi, je n'oserai jamais.

PAUL, *d'un air déterminé.*

Monsieur le général...

LE GÉNÉRAL, *à Pierre.*

Quel est ce...

PIERRE.

C'est not' frère Paul, le fabricant de Quimper.

LE GÉNÉRAL.

Ah! ah! fort bien. Je connais le motif pour lequel...

PAUL.

Oui, général, mais...

LE GÉNÉRAL.

Votre frère m'a tout dit. C'est son procédé pour vous qui m'a surtout décidé à conclure le marché.

PAUL.

Je conçois cela; cependant...

LE GÉNÉRAL.

Je m'en félicite d'autant plus que je traite ici avec de braves gens; j'habiterai ce pays, et nous nous verrons souvent, car je me regarde déjà comme un ami de la famille.

(Ils le saluent tous.)

PAUL.

Général, vous êtes trop honnête... (*à Pierre et à Marie-Jeanne.*) Ma foi, il est si poli, qu'il n'y a pas moyen d'lui dire un mot.

LE GÉNÉRAL.

Monsieur Pierre, je m'invite à dîner chez vous, et nous passerons l'acte...

PIERRE.

J'ai fait avertir le notaire.

MARIE-JEANNE, *bas à Pierre.*

Il y tient.

LE GÉNÉRAL.

Je suppose bien que nous n'aurons aucune difficulté pour...

PAUL, *comme frappé d'une idée.*

Ah!... si fait!... un moment!... prenez garde! Nous avons un frère qui a sa portion sur ce côté-là. (*Il indique les bâtimens à droite.*)

LE GÉNÉRAL.

Ah! ah!... est-ce que ces vieux bâtimens font aussi partie de la vente?

PIERRE, *vivement.*

Non, non, mossieu le général; Paul se trompe, ceci n'en est pas... Oh! pour un royaume je n'donnerions point c'te grange et c'te chaumière.

LE GÉNÉRAL.

J'en suis fâché pourtant... j'aurais fait abattre...

PIERRE.

Abattre!... L'ancienne maison de not' père! que j'conservons comme...

MARIE-JEANNE.

D'ailleurs, comme dit Paul, mossieur le général, il y a un troisième frère qui a sa portion là-dessus.

PIERRE.

Not' frère Jean, qui est parti...

PAUL.

Et que nous n'avons pas revu depuis plus de trente ans.

PIERRE.

Le notaire dit bien qu'il y a proscription, et qu'la loi est pour nous; mais c'est égal.

AIR : *Chantons l'amour et le plaisir.*

De c'te loi, comme de ben d'autres,
Assez d'gens sauront profiter;
Mais ce n's'ra ni nous, ni les nôtres,

Qui par ell' voudront hériter.
Moi, je sens bien qu'il en est une
Qui défend d'faire ainsi fortune...
Et cette loi des bonnêt' gens
Ça n's'écrit pas, mais c'est là d'dans.

(Il indique son cœur.)

LE GÉNÉRAL.

Je n'insiste plus, mes amis; vous avez raison, si ce frère revenait un jour...

PIERRE.

Ah !... c'est fini, nous ne l'espérons plus... Ce pauvre Jean !...

(Ici Henri paraît, court à la fenêtre de la ferme, et frappe aux carreaux; ensuite il se sauve dans le fond, et se cache derrière des arbres.)

PIERRE.

AIR : *de Monténéro.*

Ah ! de revoir ce frère aimé
N'aurons-nous jamais l'avantage ?

LE GÉNÉRAL.

Croyez qu'avec vous je partage
Le vœu que vous avez formé.
Mais patience,
Oui, patience !
Le ciel vous doit la récompense
Des vertus dont je suis témoin...
Le bonheur qu'on cherche bien loin
Est souvent plus près qu'on ne pense.

TIENNETTE, *sur la porte de la ferme.*

Mon papa, le notaire est arrivé.

LE GÉNÉRAL.

Allons, mes amis, allons dresser l'acte de vente.

TOUS *reprennent.*

Le bonheur qu'on cherche bien loin
Est souvent plus près qu'on ne pense.

(Ils rentrent tous dans la ferme. Tiennette reste la dernière; Henri, qui la guettait, accourt à elle, et la retient.)

SCÈNE XV.

TIENNETTE, HENRI.

HENRI.

MADEMOISELLE Tiennette!

TIENNETTE.

Que vous êtes imprudent, monsieur Henri! Si ma mère vous avait vu... et mes cousines qui étaient avec moi!

HENRI.

Ma chère Tiennette! vous me voyez au désespoir. Je suis perdu! j'en mourrai.

TIENNETTE.

Ah mon dieu! Que vous est-il donc arrivé?

HENRI.

Je viens d'avoir une explication avec mes parens... Ils ont traité les vôtres...! et devant moi! Cela m'a fait une peine!... Voyant cela, j'ai eu le courage de tout dire; je leur ai avoué que je vous aimais, et que je ne pourrais pas vivre sans vous... Ils se sont mis dans une colère... Si vous saviez... Mon père a fait venir le vieux Thomas, notre domestique, et l'a chargé de me conduire sur-le-champ à Rennes, chez un négociant de ses amis... De là je dois partir pour Paris: que sais-je ce qu'ils ont envie de faire de moi! Pendant que Thomas attelait le cheval au cabriolet je me suis échappé, j'ai couru bien vite par ici... Jugez s'il était essentiel pour moi de vous voir, de vous parler!

TIENNETTE.

Ah monsieur Henri! c'est moi qui suis cause de tout cela!

HENRI.

Promettez-moi de ne pas m'oublier... de m'écrire!... Ma chère Tiennette... promettez-le moi!

TIENNETTE.

AIR : *Pauvre Riquet !* ou *Romance de Romagnési.*

Puis-je vous fair' cette promesse!
Quoi! vous partez...

HENRI.

Dans peu d'instans.
De la rigueur de mes parens
Console-moi par ta tendresse.

TIENNETTE, *à part.*

Combien mon cœur est attendri!
Je sens que sa peine
Est la mienne!...
Pauvre Henri! pauvre Henri!

(L'air est interrompu par celui qui suit. On entend des chants d'allégresse, qui partent tout à coup de l'intérieur de la ferme. Tiennette, surprise, s'arrête et écoute.)

Morceau chanté dans l'intérieur de la ferme par la famille Buisson, réunie.

AIR : *De Joconde.*

Jour heureux!
Le ciel comble enfin nos vœux!
Ah! pour nous
Combien ce moment est doux!
— O mes amis! — O mon frère!
— Mon cher Paul! — Mon pauvre Pierre!
— Est-ce toi... toi que je revois encor!...
Quel moment! quelle ivresse! quel transport!

TIENNETTE, *étonnée.*

Qu'entends-je? Quels accens!

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, MARIE-JEANNE, LE VIEUX DOMESTIQUE THOMAS.

MARIE-JEANNE, *entraînant Tiennette.*

Mon enfant, viens donc, ne perds pas de temps;
Viens prend' part au bonheur de tes parens!

TIENNETTE ET HENRI, *à part.*

Ah, quel chagrin!

MARIE-JEANNE.

Quelle ivresse!

LE VIEUX THOMAS, *accourant par le fond et prenant Henri par le bras.*

Mais, monsieur, le temps nous presse:
Tout est prêt; il faut partir à l'instant.
Venez donc, la voiture vous attend.

TIENNETTE.

Henri!

HENRI.

Tiennette!...

TOUS DEUX.

Ah, quels momens!

FIN DE L'AIR *de la Romance de Romagnési.*

HENRI *de loin*, ET TIENNETTE, *ensemble.*

Console-moi, par ta tendresse,
De la rigueur de mes parens.

MARIE-JEANNE, *entraînant sa fille dans la ferme.*

ENSEMBLE. Viens partager notre allégresse
Et le bonheur de tes parens.

THOMAS, *entraînant Henri vers le côté droit.*

Il faut partir, le temps nous presse;
Obéissez à vos parens.

(Marie-Jeanne rentre dans la ferme avec sa fille; Henri s'en va avec Thomas par le fond à droite, et la toile baisse.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente une chambre rustique, dont le fond ne s'étend pas au-delà du deuxième plan. On y voit un vieux fauteuil de tapisserie et des escabelles. Un portrait de vieillard est attaché à la muraille.

SCÈNE I.

Au lever du rideau, toute LA FAMILLE BUISSON est en scène.

TABLEAU.

Le général est assis dans le grand fauteuil; il occupe le milieu du théâtre. A sa droite, Pierre et Marie sont assis sur des escabelles; à sa gauche est Paul avec une de ses filles : deux autres filles de Paul sont debout, appuyées sur le dos du fauteuil. La quatrième est assise par terre, un bras appuyé sur le genou du général, et de l'autre elle tient le chapeau de son oncle. Tiennette est debout, à l'extrémité droite, devant une petite table couverte de fleurs des champs, dont elle arrange un bouquet. Le général est censé achever le récit de ses aventures; tout le monde l'écoute en silence et avec un grand intérêt.

LE GÉNÉRAL.

Oui, mes amis, après cette journée fatale, je fus fait prisonnier, et envoyé à l'extrémité de l'Europe, dans un pays presque sauvage, j'y demeurai huit ans.

TOUS.

Huit ans!

PIERRE.

Et tu n'as pas pu nous donner de tes nouvelles?

LE GÉNÉRAL.

Toute communication était sévèrement interdite... J'ai beaucoup souffert; mais ni moi, ni mes compagnons d'infortune nous n'avons jamais désespéré.

AIR : *Du Verre.*

Pendant qu'un espoir plein d'appas
Raffermissait notre courage,
Du récit de nos vieux combats
Nous amusions notre esclavage.
Calmes au milieu des déserts,
Écrivant gaîment nos mémoires,
Au souvenir d'un seul revers
Nous opposions trente victoires!

MARIE-JEANNE,

Un Français!... ça tire parti de tout.

LE GÉNÉRAL.

J'ai revu ma patrie!... et tous mes maux ont cessé. Mes blessures m'ont valu une retraite honorable; j'ai acquis une fortune dont je n'ai point à rougir, et je viens finir ma carrière... où j'ai passé mon enfance.

AIR : *Du Pot de fleurs.*

Jeune, on s'embarque, l'on voyage,
Et gaîment on brave le sort :
Plus tard, échappé du naufrage,
On aime à rentrer dans le port.
Assis à l'ombre d'un vieux hêtre,
Entouré de ses vieux amis,
On sent que le plus beau pays,
C'est le pays qui nous vit naître.

PIERRE.

C'est ici! v'la la chaumière encore telle que tu l'as quittée.

PAUL.

Excepté qu'elle est bien plus vieille. Vous souvenez-vous, mon frère le général, que nous couchions tous dans la grange qui est là... à côté? Comme nous faisions des culbutes sur les bottes de paille! hein?

PIERRE.

Et v'là l'vieux fauteuil de not' bon père. Le cher

homme! combien de fois assis... là... comme tu es, il nous a parlé de toi!

PAUL.

S'il vivait, serait-il heureux, de voir son fils en général!

LE GÉNÉRAL *jette ses regards vers le tableau attaché à la muraille.*

Mais c'est son portrait que j'aperçois! (*Il se lève.*)

PIERRE.

Eh! mon dieu, oui, c'est lui-même.

(Tout le monde se lève.)

TIENNETTE.

Mon oncle, voilà un bouquet d'fleurs des champs... que j'viens d'arranger pour vous.

LE GÉNÉRAL.

Grand merçi, ma chère petite nièce.... tu es bien aimable... tiens, va le placer sur ce cadre.

(Tiennette va attacher le bouquet au tableau.)

LE GÉNÉRAL.

Ah ça, mes amis, me voilà avec vous, point de façon, point de gêne, je veux que vous me traitiez comme.... comme votre frère.

PIERRE.

Oh dame! nous ne pourrons pas te traiter en grand seigneur, mais nous ferons d'not'mieux... Femme, songe au dîner d'abord.

MARIE-JEANNE.

Oui, oui, notre homme... sois tranquille. Où faudra-t-il mettre la table?

LE GÉNÉRAL.

Ici.

MARIE-JEANNE.

Oh! c'est bien petit, c'te ndroit... nous n'serons point à notre aise.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien, pourquoi pas dans la grange ?... elle est assez grande... je me souviens que c'étaient les ruines de l'ancien château... nous y prenions autrefois nos meilleurs repas.

PAUL.

C'est vrai; ça nous rappellera not' jeune temps.

AIR : *A nos goûts conformez-vous vite.* (*De Pantin.*)

Grâce au souvenir aimable
De tout c'dont nous fûm' témoins,
Nous allons à cette table
Avoir quarante ans de moins.

MARIE-JEANNE.

Je n'suis pas assez coquette
Pour vouloir arrêter l' temps ;
D'ailleurs aurais-j' ma Tiennette,
Si j'n'avais que mes vingt ans ?

LES TROIS FRÈRES.

Grâce au souvenir aimable, etc.

PIERRE.

Si le z'pas est vaille que vaille,
Par le cœur il s'ra servi ;
Et sur ce champ de bataille
Tu n'verras pas un enn'mi.

LES TROIS FRÈRES *réunis*.

Grâce au souvenir aimable, etc.

(Ils sortent tous, excepté Tiennette et le général.)

SCÈNE II.

LE GÉNÉRAL, TIENNETTE.

LE GÉNÉRAL.

Reste... Tiennette... j'ai à te parler.

TIENNETTE.

Me voilà, mon oncle.

LE GÉNÉRAL.

Dis-moi un peu; tantôt, quand tu es venue m'embrasser... tu étais bien émue... tu pleurais, pourquoi cela?

TIENNETTE, *confuse.*

Mon oncle... c'était le plaisir... de vous voir... la joie...

LE GÉNÉRAL.

Oh! la joie... L'amour n'est-il pas pour quelque chose dans tout cela?

TIENNETTE.

Mon oncle, je vous assure...

LE GÉNÉRAL.

Cependant monsieur Henri m'a dit...

TIENNETTE.

Monsieur Henri vous a dit....

LE GÉNÉRAL.

Qu'il t'aimait... Et pourquoi en rougir?

TIENNETTE.

Je ne rougis pas, mon oncle; mais il est bon que vous sachiez tout... Si j'pleurais tantôt, ce n'était pas sans cause, monsieur Henri est parti pour Rennes.

LE GÉNÉRAL, *en confidence.*

Pas encore.

TIENNETTE.

Pas encore! est-il possible! ah que j'suis donc contente!

LE GÉNÉRAL.

J'ai fait prier monsieur Verkadec de suspendre ce départ, et de m'amener son fils.

TIENNETTE.

Oh! il est brouillé avec mon père et ma mère; il n'viendra pas.

LE GÉNÉRAL.

Il viendra.... l'espoir de me vendre une maison dont il

a grande envie de se défaire le fera bientôt accourir. Eh parbleu !... regarde par cette fenêtre; n'est-ce pas lui qui vient par là-bas ?

TIENNETTE.

O mon dieu, oui... Je tremble, mon oncle, je n'veux pas rester, je...

LE GÉNÉRAL.

Oui, oui, va-t-en... laisse-nous; et surtout ne dis encore à personne que je suis ton oncle.

TIENNETTE.

Bon, je comprends... Je vais sortir par ici pour ne pas les rencontrer.

(Elle sort par la droite. M. Verkadec et son fils entrent par la gauche.)

SCÈNE III.

LE GÉNÉRAL, M. VERKADEC, EN HABIT DE VISITE; HENRI, EN FRAC NOIR, GILET BLANC, PANTALON ET BAS DE SOIE NOIRS.

M. VERKADEC.

Général, je me rends à votre invitation.

LE GÉNÉRAL, *regardant Henri.*

Ah !... voilà votre fils.

M. VERKADEC.

Oui, général. (*A son fils.*) Saluez donc, monsieur. (*Au général.*) Ma foi, il allait monter en voiture au moment où j'ai reçu votre billet.

LE GÉNÉRAL.

Pardon, monsieur, si je vous reçois dans cette modeste demeure.

M. VERKADEC.

Général... je suis honteux pour vous... Si j'avais su que

vous dussiez rester quelques jours dans ce village, je vous aurais prié d'accepter un logement chez moi.

LE GÉNÉRAL.

Oh! je ne suis pas difficile : dans mes campagnes je n'ai pas toujours été aussi bien logé.

M. VERKADEC.

C'est que j'ai acheté, moi, un vieux château, célèbre en souvenirs magiques et chevaleresques; il a été bâti, je crois, dans le temps des Goths.

LE GÉNÉRAL.

Je vous en félicite.

M. VERKADEC.

Oui, j'ai voulu même que cet antique manoir conservât les noms du vieux temps.

AIR : *Amour, hasard, ont fait plus d'un prodige.* (*Des Fiancés.*)

Auprès de la tour des Trophées
Vous auriez vu la tour des Preux,
Et, non loin de la tour des Fées,
La tour des Amans malheureux.
Ma femme tient à la tour des Folies;
Mais j'aurais pu, sans aucun embarras,
Vous installer dans la tour des Génies,
Que je n'habite pas.

LE GÉNÉRAL.

Vous êtes trop bon! Mais je vous demanderai la permission de faire ma cour à madame.

M. VERKADEC.

Ah! général... je gagerais que vous avez servi dans l'ancien temps.

LE GÉNÉRAL.

Mais... oui.

M. VERKADEC.

On voit cela... A vos manières... j'ai deviné tout de suite que vous étiez...

LE GÉNÉRAL.

J'ai été soldat.

M. VERKADEC.

Sol...

LE GÉNÉRAL.

Soldat... Dans les chasseurs bretons.

M. VERKADEC.

Ah! ah!... c'est le régiment qui est en garnison à Quimper.

LE GÉNÉRAL.

Vraiment?... J'en suis charmé, j'y trouverai peut-être quelques anciens compagnons d'armes.

M. VERKADEC.

Et vous êtes devenu général!... c'est superbe! Nous avons eu les *Fabert*, les *Catinat*... qui ont fait comme vous.

LE GÉNÉRAL, *souriant.*

Et quelques autres... que vous ne nommez pas.

AIR : *Un chevalier.*

L'ancienne France eut Fabert, Catinat,
Dont les noms seuls valaient presqu'une armée;
Mais, de nos jours aussi, plus d'un soldat
Sur ses talens fonda sa renommée.
La gloire enfin, de tant d'exploits guerriers
Formant une immortelle chaîne,
Sur nos drapeaux peut flotter incertaine
Entre les vieux et les nouveaux lauriers.

M. VERKADEC.

Je ne dis pas non.

HENRI.

Si mon père avait voulu... à présent je serais peut-être officier.

M. VERKADEC.

Taisez-vous, monsieur mon fils.

LE GÉNÉRAL.

Ah! ah! jeune homme... vous auriez du goût...

HENRI.

Oui, général... Je sais les mathématiques, le dessin...

LE GÉNÉRAL.

C'est quelque chose; mais, pour être des nôtres...

AIR : *Une fille.*

Avez-vous fait avec fruit
Les études militaires?
De nos manœuvres guerrières,
Jeune homme, êtes-vous instruit?

HENRI.

Il s'en faut que je connaisse
Ce bel art qui m'intéresse;
Mais mon zèle et ma jeunesse
Répondent de mes progrès.
Eh! croyez-vous que je puisse
Demeurer long-temps novice
Dans un régiment français?

M. VERNADEC.

Général... excusez... une jeune tête...

LE GÉNÉRAL.

Il me plaît, votre fils; et je serais charmé si, par le rang que j'occupe, je pouvais contribuer à sa fortune et à son avancement.

M. VERNADEC.

Général... (*A Henri.*) Remerciez donc, monsieur.

HENRI.

Ah!... je n'ai plus d'ambition depuis que je n'ai plus d'espoir de...

LE GÉNÉRAL.

Que dit-il?

M. VERNADEC.

Des folies... Une passion ridicule... pour une petite

villageoise... qui n'a rien... et que monsieur voudrait épouser !

HENRI.

Mon père...

M. VERKADEC.

Taisez-vous, monsieur... Il y a de quoi irriter des parens... aussi madame Verkadec est furieuse !...

LE GÉNÉRAL, *tirant à part M. Verkadec.*

Soyez tranquille, je me charge d'arranger cela. J'ai un parti... un excellent parti... à vous proposer pour votre fils.

M. VERKADEC.

En vérité, général... vous songeriez...

LE GÉNÉRAL.

Nous en reparlerons : je veux auparavant terminer pour la maison en question.

M. VERKADEC.

Général... nous n'aurons point de difficultés ; je vous laisse le maître des conditions.

LE GÉNÉRAL.

En ce cas, faites-moi l'amitié de dîner avec moi... là... sans cérémonie... Amenez madame votre épouse, et nous signerons l'acte au dessert.

M. VERKADEC.

Ma foi, général, on n'est pas plus rond que vous en affaires. Je cours chercher madame Verkadec...

LE GÉNÉRAL.

Vous ferez un mauvais dîner ; mais la franchise, la bonne humeur...

M. VERKADEC.

Oui, oui, la gaîté, la cordialité...

LE GÉNÉRAL, *bas à M. Verkadec.*

Laissez-moi votre fils, je serais bien aise de causer un peu avec lui.

M. VERRADEC.

Comment donc ! mais c'est beaucoup d'honneur !... Henri, restez avec monsieur le général, et tâchez de profiter de ses conseils. — Général, nous serons ici dans une petite demi-heure. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LE GÉNÉRAL, HENRI.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien, mon cher Henri... nous sommes donc amoureux?

HENRI.

Comment ne pas l'être de Tiennette?

LE GÉNÉRAL.

Amoureux... sérieusement?

HENRI.

Plus que vous ne pouvez l'imaginer!

LE GÉNÉRAL.

Il faut réfléchir pourtant. . Une petite villageoise... sans fortune...

HENRI.

Sans fortune!

AIR : *Sul margine del rio.*

La dot de ma Tiennette
Est la naïveté,
Son humeur peu coquette...
Et surtout sa bonté!...
Simple, douce, innocente,
Partout elle plaira;
Bien des beautés qu'on vante
N'ont pas ce trésor-là.

LE GÉNÉRAL.

Propos d'amoureux... Vous dites cela aujourd'hui, et dans six mois vous tiendrez un autre langage.

HENRI.

Jamais, mon général, jamais!

LE GÉNÉRAL.

J'en suis fâché... J'ai dans ce pays une nièce... fort jolie.

HENRI, *vivement.*

Est-ce que vous auriez eu le dessein...

LE GÉNÉRAL.

Oui, je veux lui donner un mari, et franchement, j'avais jeté les yeux sur vous.

HENRI, *vivement.*

Sur moi! que dites-vous? ah! pardon, ne me la proposez pas, je serais forcé de vous refuser.

LE GÉNÉRAL.

Diable! refuser... Songez que je lui donne cent mille francs, que je suis son oncle, et que par mon crédit je peux...

HENRI.

Rien au monde ne pourrait me séduire, et je resterais garçon toute ma vie plutôt que d'épouser une autre femme que Tiennette.

LE GÉNÉRAL.

Embrasse-moi, mon cher Henri, tu seras mon neveu.

HENRI.

Monsieur, vous ne m'avez pas compris, j'ai dit que je refusais...

LE GÉNÉRAL.

Tu seras mon neveu, te dis-je. Va rejoindre tes parens, et reviens bien vite avec eux.

HENRI.

AIR : *Du vaudeville du Jaloux malade.*

Ainsi contre nous tout conspire.

LE GÉNÉRAL.

Madame... permettez qu'un vieux militaire...

M. VERKADEC, *à Pierre.*

Laissez-nous, bonhomme... Nous avons à causer avec monsieur le général.

PIERRE BUISSON.

A votre aise, monsieur, à votre aise. (*A part.*) S'il savait que l'général est le frère du bonhomme.

SCÈNE VI.

LE GÉNÉRAL, M. ET Mme VERKADEC, HENRI.

(Madame Verkadec est en grande toilette.)

LE GÉNÉRAL, *à madame Verkadec.*

Votre fils s'est acquitté de ma commission.

Mme VERKADEC.

Oui, général... Mais voyez le caprice des jeunes gens... Monsieur, il n'y a qu'un instant, ne voulait point partir pour Rennes, maintenant il faut se fâcher pour le retenir, et nous avons eu beaucoup de peine à le ramener ici.

LE GÉNÉRAL, *souriant.*

Oh! je devine... L'offre que je lui ai faite...

M. VERKADEC.

Comment, général, vous avez eu la bonté...

LE GÉNÉRAL.

Oui, je lui ai fait part du projet dont je vous ai parlé.. Je n'ai pas été heureux dans mes négociations, on m'a refusé.

M. VERKADEC.

Refusé!... Vous ne nous aviez rien dit de cela... Refuser un mariage auquel monsieur le général veut bien s'intéresser!

LE GÉNÉRAL.

J'en suis d'autant plus étonné que la jeune personne me touche de très-près... C'est moi qui la doterai... C'est ma nièce.

M. ET Mme VERKADEC.

Votre nièce, général!

Mme VERKADEC.

Nous nous réjouissons très-fort d'une alliance aussi honorable.

LE GÉNÉRAL.

Vous allez la voir!... ne l'intimidez pas trop.

Mme VERKADEC.

Oh! pouvez-vous penser....

LE GÉNÉRAL.

Elle est jeune... sans expérience...

M. VERKADEC.

Je suis sûr d'avance qu'elle est charmante.

Mme VERKADEC.

Je brûle du désir de l'embrasser!

M. VERKADEC.

Je voudrais déjà pouvoir l'appeler ma fille.

LE GÉNÉRAL.

Il ne tient qu'à vous de lui donner ce nom, la voici....

M. VERKADEC, *d'un air de contentement.*

Madame Verkadec!...

Mme VERKADEC.

Je suis enchantée!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, TIENNETTE, DANS SES PLUS BEAUX ATOURS.

TIENNETTE.

Mon père m'a dit que vous me demandiez.

LE GÉNÉRAL *va la prendre par la main et la présente à monsieur et madame Verkadec.*

Avance, avance, ma chère amie.... n'aie pas peur.

Mme VERKADEC.

Que vois-je!

M. VERKADEC.

Mais c'est la fille du père Buisson.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien oui... ma nièce... que votre fils refuse.

HENRI, *vivement.*

J'accepte, général, j'accepte!

LE GÉNÉRAL.

La nièce du général Buisson.

TIENNETTE.

Mon oncle!

LE GÉNÉRAL.

Regardez-la... n'est-il pas vrai, madame, que votre bru est tout-à-fait jolie?

AIR : *Ma Fanchette est charmante.*

Ma Tiennette est charmante,
Sans art et sans apprêts;
La fortune inconstante
Ne vaut pas ses attraits.

HENRI, *à ses parents.*

Oui, Tiennette est charmante,
Sans art et sans apprêts;
La fortune inconstante
Vaut-elle ses attraits?

M. ET Mme VERKADEC.

Oui, Tiennette est piquante,
Sans art et sans apprêts;
Mais une bonne rente
Doublerait ses attraits.

HENRI.

L'or n'a rien qui me tente;
Ma fortune est brillante...

LE GÉNÉRAL.

Pourtant à votre bien
Je joins moitié du mien.

M. ET Mme VERKADEC.

Moitié du vôtre ?

LE GÉNÉRAL ET HENRI.

Oui, Tiennette est charmante,
Sans art et sans apprêts;
La fortune inconstante
Ne vaut pas ses attraits.

M. ET Mme VERKADEC.

TOUS ENSEMBLE.

Oui, Tiennette est charmante,
Sans art et sans apprêts;
Mais une bonne rente
Va doubler ses attraits.

TIENNETTE, *au général.*

J' som' ben reconnaissante,
Mon oncle, d' vos bienfaits,
Et mon âme contente
N'les oublira jamais.

LE GÉNÉRAL.

Ah !.. eh bien, mon cher Henri, ne t'avais-je pas dit tantôt que tu serais mon neveu?

HENRI.

Monsieur... mon cher oncle !

(Il lui saute au cou.)

LE GÉNÉRAL, *à Henri.*

Embrasse ta future. (*à madame Verkadec.*) Maintenant vous allez dîner avec toute ma famille. — Venez, madame, nous terminerons toutes les affaires à table, et vous verrez une salle de festin d'un nouveau genre.

Mme VERKADEC.

Nous serons bien... partout où vous serez!

LE GÉNÉRAL, *lui donne la main, ensuite il dit à Tiennette et à Henri.*

Passez devant, jeunes gens.... vous n'êtes pas encore mariés.

TIENNETTE, *gaîment et donnant la main à Henri.*

Ah! le bon petit oncle!

(Tous sortent par le côté droit, Paul entre par la gauche.)

SCÈNE VIII.

PAUL BUISSON.

Mon frère, mon frère! Eh bien? où est-il donc? je le croyais encore ici.... et le dîner qui est tout prêt.... il ne s'attend pas à une surprise!.... la musique des chasseurs brétons qui vient de venir. Ils ont su l'arrivée de not' frère le général, et ils vont lui.... hein?.... qu'est-ce que j'entends?... (*en ce moment on entend une fanfare militaire.*) est-ce qu'on s'rait mis à table sans moi? courons vite.

(Il sort en courant par le côté droit.)

SCENE IX ET DERNIÈRE.

Deux grands panneaux du fond de la chaumière s'ouvrent tout à coup, et laissent apercevoir une belle grange formée des ruines d'un ancien château, et au milieu de laquelle est dressée une grande table toute servie. Le fond de la grange est ouvert et donne sur la campagne. Des guirlandes de fleurs et de feuilles décorent cette salle à manger. La porte du fond est occupée par la musique des chasseurs bretons, qui exécutent des fanfares. Tous les convives sont à table : le général dans le milieu, Mme Verkadec à sa droite, Marie-Jeanne à sa gauche; Tiennette près de Mme Verkadec; Henri près de Marie-Jeanne; le reste dans l'ordre naturel.

(Après la fanfare.)

PIERRE, *se levant le verre à la main.*

Mes enfans... à la santé de votre oncle l'général.

TOUS.

A la santé de { not' frère / notre oncle / monsieur } le général !

(Fanfares.)

LE GÉNÉRAL *se lève et vient sur le devant de la scène ; tout le monde quitte la table.*

(*à madame Verkadec.*) Convenez, madame, que je suis comblé par le sort. Quitte envers l'état, je n'ai point oublié que j'avais des parens... Je les revois; je les embrasse, je n'ai jamais été si heureux !

PAUL.

Mon frère, à présent je vois à qui j'ai l'obligation....

LE GÉNÉRAL.

Que veux-tu dire, mon pauvre Paul ?

PAUL, *en confidence.*

Les vingt mille francs que le juge de paix de Quimper...

LE GÉNÉRAL.

Silence ! n'en aurais-tu pas fait autant pour moi ?

PAUL.

Oh, ça !...

LE GÉNÉRAL.

Eh bien, qu'as-tu à dire ?.. Nous nous sommes retrouvés, mes amis, ne nous quittons plus.

AIR : *Il me faudra.* (*Vaudeville des Amazones.*)

Tous trois de front, jusqu'à la tombe,
Suivons toujours même chemin.
Si l'un de nous chancelle et tombe,
Les autres lui tendront la main.
Entre frères chaque fortune

L'indulgence, appui des talens,
Et la critiq' depuis long-temps
Se font la guerre. (*bis.*)
Entr'elles, pour nos intérêts,
Terminant cett' lutte fatale,
Que toutes les mains dans la salle
Signent la paix! (*bis.*)

CHŒUR.

La paix! la paix! la paix! la paix!

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,
RUE DES MAÇONS-SORBONNE, N° 13.

Mazères, Édouard Joseph Emmemond

LE PANORAMA

D'ATHÈNES,

TABLEAU EN COUPLETS,

PAR M ***. Mazères

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 19 Novembre 1821.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

A PARIS,

Chez Mme HUET, Libraire-Éditeur de Pièces de Théâtre, rue de Rohan, nº. 21, au coin de celle de Rivoli.

Et chez BARBA, libraire, Palais-Royal.

1822.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GOBIN, Marchand Epicier.	M. Perrot.
FLORVILLE, Jeune Officier.	M. Armand.
CATACOMBA, Cicérone du Panorama. . .	M. Philippe.
Mme. GOBIN.	Mlle. Chapelle.
CÉPHISE, sa Nièce.	Mlle. Huby.
Personnages épisodiques.	
MUSARDOS.	M. Philippe.
Mlle. NORMANDA.	Mme. Bras.
OTELLO.	M. Laporte.
Foule de Curieux.	

La Scène se passe à Paris, sous le vestibule du Panorama d'Athènes.

De l'Imprimerie d'Everat, rue du Cadran, n° 16.

LE

PANORAMA D'ATHÈNES.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORVILLE, DES CURIEUX.

Air : *du vaudeville des Deux Valentin.*

Qu'il est beau (*bis*) ce Panorama !
Tout Paris (*bis*) avant peu viendra
Admirer (*bis*) ce chef-d'œuvre là
Ah ! quel Panorama !

FLORVILLE.

De tant de grandeur
De tant de valeur,
Le souvenir m'embrâse !

UN CURIEUX.

A tous ces débris,
Je n'ai rien compris;
Mais je suis dans l'extase !

TOUS.

Qu'il est beau, etc.

FLORVILLE.

Je regrette, hélas !
Ces braves soldats,
Ces héros magnanimes !

UN CURIEUX.

De meilleure foi,
Je regrette, moi,
Deux francs trente centimes !

TOUS.

Qu'il est beau, etc.

SCÈNE II.

FLORVILLE, CATACOMBA.

FLORVILLE.

Plus je le regarde !... c'est lui !

CATACOMBA.

Je ne me trompe pas !... c'est vous, capitaine !

FLORVILLE.

Comment, maraud !

CATACOMBA.

Ah ! Monsieur ; après deux ans de séparation on doit tout oublier !

FLORVILLE.

Mais que fais-tu ici ?

CATACOMBA.

De grâce, daignez m'écouter ! vous m'aviez chassé... je ne vous rappelle pas les causes. J'étais sur le pavé ; de tous les métiers que j'ai exercés, que me restait-il ? une femme et des dettes ; mes dettes me fesaient mourir de crainte ! ma femme... enfin je ne savais où donner de la tête ! je prends un parti désespéré ; un peintre fameux se rendait en Grèce ; je le suis, je visite Athènes, je reviens à Paris, on m'attache au Panorama en qualité de Cicérone et sous le nom de Catacomba je me charge d'expliquer aux curieux ce qu'ils ne comprennent pas ; j'ai de la besogne ! il n'est pas un français qui ne veuille voir Athènes, et c'est bien naturel.

Air : *C'est l'Amour*

Fidèle
Dans tous ses traits,
Ce tableau nous rappelle
Arts, honneur, gloire et succès :
C'est un tableau français !

Aux restes de l'antique Grèce,
A ses guerriers, à leurs travaux,
La France oppose avec ivresse,
Ses monumens et ses héros ;
Elle unit, tributaire
D'Apollon et de Mars,
Aux lauriers de la guerre

La palme des beaux-arts.

Fidèle

Dans tous ses traits, etc.

Montrant au loin les Thermopyles,
Nos guerriers disent à leurs fils :
Dans ces champs, en lauriers fertiles,
Des braves moururent jadis.
Honorons leur mémoire,
Pleins d'un beau souvenir,
Comme eux, aux champs de gloire,
Sachons vaincre, ou mourir.

Fidèle

Dans tous ses traits, etc.

Comme les Grecs, de cent couronnes
Nous ceignons nos fronts triomphans ;
Nous opposons aux Amazones,
Notre héroïne d'Orléans.
A leurs nombreux trophées,
Bovine et Rivoli ;
Aux lyres des Orphées,
La lyre de Grétry.

Fidèle

Dans tous ses traits, etc.

Enfin, lorsqu'une antique image
Présente à notre œil enchanté,
Un héros recevant l'hommage
De tout un peuple transporté ;
Notre France enivrée
D'un souvenir chéri,
Se rappèle l'entrée
Du grand, du bon Henri.

Fidèle

Dans tous ses traits,
Ce tableau nous rappelle,
Arts, honneur, gloire et succès :
C'est un tableau français.

FLORVILLE.

Et ce voyage t'a-t-il enrichi ?

CATACOMBE.

Ah ! Monsieur, ne m'en parlez pas !

Air : *Époux imprudent, Fils rebelle.*

J'ai vu les trésors de l'Asie
Et je n'ai pas un seul deni

J'ai vu le boudoir d'Aspasie,
Et je loge dans un grenier;
Souvent, puis-je y songer sans peine,
M'enivrant d'un nectar divin,
De Corinthe j'ai bu le vin!...
Et je ne bois que du Suresne!

J'ai souvent été de l'avis des Anglais, ce peuple visiteur prétend qu'on peut se nourrir de souvenirs... et de bifteacks. Des souvenirs, j'en ai plus qu'il n'en faut; des bifteacks, j'en gagne. Oui, Monsieur, j'en gagne. J'ai trouvé une nouvelle branche de commerce... j'exploite la crédulité parisienne.

FLORVILLE.

Comment?

CATACOMBA.

Tous les soirs, je mets les mains à la pâte et la pâte au four; le lendemain, j'ai de jolis petits vases antiques que je vends aux badauds de la capitale. Je fabrique des ruines; je fais circuler des médailles; l'architecte de l'Opéra a fait du neuf avec du vieux, et, moi je fais du vieux avec du neuf. Dernièrement j'ai vendu un lacrimatoire à un fameux auteur de vaudevilles et une urne funéraire à Faliero. Mon entreprise ne peut que prospérer, et si bientôt les amateurs veulent de l'antique à la française, j'établirai une manufacture de pantoufles de Jean-Jacques, et une filature de bonnets de coton de Voltaire.

FLORVILLE.

Tout cela est très-bien! mais j'ai besoin de tes services.

CATACOMBA.

Parlez, Monsieur, parlez; que puis-je faire pour vous?

FLORVILLE.

Mon ami, tu vas rire; apprends que je veux me marier. J'ai vu dans un bal charmant, où on ne dansait pas, une jeune personne...

CATACOMBA.

Adorable! toutes les jeunes personnes sont adorables. Après. La famille...

FLORVILLE.

Elle est orpheline, et doit un jour être très-riche.

CATACOMBA.

Adorable! je ne m'étais pas trompé. Elle dépend...

FLORVILLE.

D'un oncle, M. Gobin... honnête négociant en épiceries, qui sans me connaître, a rejeté toutes les propositions qui lui ont été faites en ma faveur. La modicité de ma fortune...

CATACOMBA.

J'entends... et ce M. Gobin.

FLORVILLE.

Est spirituel comme un maître de danse, et crédule comme un marchand qui n'a jamais quitté la rue de la Verrerie; de plus il a de l'aisance, de la sottise, une bonne cuisinière et une femme coquette; enfin tout ce qu'il faut pour être heureux.

CATACOMBA.

Et vous dites que je puis vous être utile?

FLORVILLE.

Apprends, mon cher, que M. Gobin est un partisan forcené des Grecs; un de ses arrière-cousins a fait le voyage de la Grèce; et lui a lu ceux d'Anacharsis; depuis ce temps, le pauvre homme se croit forcé de ne rêver qu'Athènes; il veut voir Athènes, ne demande qu'Athènes.

CATACOMBA.

Comme bien des gens de ma connaissance, il cite à tous propos l'histoire ancienne, et ne connaît pas celle de son pays.

FLORVILLE.

Précisément. Cette ridicule manie fait tort à son commerce; ses affaires vont mal; mais il fera banqueroute avant de renoncer à l'antiquité.

CATACOMBA.

Et vous voulez?...

FLORVILLE.

Il doit visiter aujourd'hui le panorama; sa femme et sa nièce qui l'accompagnent, veulent bien encourager mes assiduités; si je pouvais obtenir une entrevue, leur faire part de mes espérances.... tu sais que mon oncle le banquier....

CATACOMBA.

Une entrevue! qu'est-ce que cela? Monsieur, vous ferez l'amour légalement; je vous marie à votre belle.

FLORVILLE.

Je lui avais écrit cette lettre...

CATACOMBA.

Donnez-moi votre lettre, et rien vous à mon zèle. Est-ce pour végéter que j'ai parcouru le monde? Catacomba a puisé des inspirations sous les ruines de la Grèce. Je veille sur vous ; vous n'êtes plus seul.

FLORVILLE.

Que veux-tu faire?

CATACOMBA.

Jouer une comédie! Vous connaissez votre Molière, et vous êtes embarrassé! avec des déguisemens, des situations empruntées, nous effrayons le beau-père, nous le sauvons d'un péril imaginaire, et vous épousez. Les circonstances nous servent à ravir, et le succès n'est pas douteux. Le panorama, les Grecs, les Turcs, je tirerai parti de tout. Laissez-moi seul un instant; et rendez-vous rue de Richelieu, chez Babin.

FLORVILLE.

Je m'abandonne à toi! Chez Babin?

CATACOMBA.

Oui, Babin le costumier. C'est chez lui que s'équipent tous les comédiens du théâtre et du monde; il vend des masques, des costumes, etc.

Air : *Ah! le bel oiseau, maman.*

Au magasin
De Babin
Ah! que de monde
A la ronde,
S'il fesait débit
D'esprit
Comme il fait débit
D'habit!

Une lady
Prend chez lui
Chapeau, robe à la française!
Mais,
Autrefois,
Tournure, appas,
Tout l'élas,
Reste à l'Anglaise!
Au magasin
De Babin, etc.

Un orateur impromptu
Chez lui s'habille à la mode;

Mais trouve-t-il la vertu
Sous le manteau qu'on lui brode?
Au magasin
De Babin
Un acteur n'achète
Le costume de Clitandre;
Mais le talent de Fleury....
Babin n'a pas pu le vendre.

Au magasin
De Babin
Ah! que de monde
A la ronde,
S'il faisait débit
D'esprit
Comme il fait débit
D'habit!

Allez Monsieur, allez, et revenez habillé en Grec....

FLORVILLE.

Je m'abandonne à toi! tu reconnaîtras M. Gobin, à son enthousiasme exagéré. Je suis ici dans un moment.

SCÈNE III.

GATACOMBA, *seul.*

Ces jeunes gens, ces amans, si on ne s'intéressait pas à eux, ils ne feraient que des sottises.

Qui ne sait compatir aux maux qu'il a soufferts!

Qu'il se marie donc, ce brave jeune homme, et qu'il soit heureux, s'il plaît à Dieu et à sa femme... ce ne sont pas mes affaires. Ecrivons à mes complices... j'ai mon plan tracé, il doit réussir.

« Mon cher ami, je compte sur ton intelligence et sur » celle de ta femme; viens m'aider à mystifier un imbé- » cille... Il nous faut des turbans et des poignards pour le » dénouement; venez je vous mettrai au fait! »

Holà! portez ce billet à son adresse; demandez à l'Opéra deux douzaines de sabres de combat; ils ne blesseront personne! Je vois bien quelques petites invraisemblances dans mon plan; mais au fait, c'est une mascarade, et puisqu'il n'y a personne ici... Quand je dis personne? ma foi, s'il y a des spectateurs, je me recommande à leur indulgence..... j'entends du bruit.

SCÈNE IV.

CATACOMBA, M. GOBIN, Mad. GOBIN, CÉPHISE.

GOBIN.

AIR : *Pantin.*

Athène! Athène! Athène!
Je vais donc enfin te voir;
Quel doux espoir!
Je me sentirai à peine,
Au seul nom
Du Parthenon!
Déjà mon bonheur s'apprête;
Ah! si j'étais Athénien,
Je le crois bien,
J'en pourrais perdre la tête...

CATACOMBA, *à part.*

Je crois qu'il ne perdrait rien.

GOBIN.

Athène! Athène! Athène! etc.

Allons, Madame Gobin, ne nous séparons pas, je vous prie, et ne vous perdez pas comme dimanche dernier.

MAD. GOBIN.

Ah! Monsieur, épargnez moi vos éternels reproches!

GOBIN.

Ai-je tort? Partout où nous allons, vous vous perdez.

MAD. GOBIN.

Eh bien! on se perd et on se retrouve; je reviens toujours à la maison.

CATACOMBA, *après de grandes salutations.*

Monsieur, vous a-t-on remis des prospectus?

GOBIN.

Des prospectus! qu'est-ce que cela?

CATACOMBA.

Prenez, prenez... (*à part*). Un prospectus est un petit papier qui ne dit jamais la vérité... (*bas*). Mademoiselle, en voici un qui va vous promettre constance et fidélité éternelles.

CÉPHISE.

Qu'entends-je?

CATACOMBA.

C'est une lettre de M. Florville.

Pendant que Céphise et Madame Gobin lisent la lettre, Gobin lit le prospectus, et Catacomba lui en fait l'explication.

GOBIN.

Entrons, entrons.... Mais avant d'entrer, pouvez-vous me dire pourquoi on a placé sur le boulevard deux petites colonnes?..

CATACOMBA.

Monsieur, ce sont des bornes hydrogènes; elles figurent à côté des bornes fontaines, et sont destinées à donner de la lumière aux édifices publics.

GOBIN.

De la lumière.... et l'huile donc?

CATACOMBA.

L'huile est en défaveur.

GOBIN.

En défaveur! savez-vous, Monsieur, que vous parlez à un épicier?

CATACOMBA.

J'en suis désespéré, Monsieur; j'avoue même que l'hydrogène n'éclaire pas toujours, et qu'il infecte souvent; mais on l'admire à cause de la nouveauté...

GOBIN.

C'est une infamie... Je réclamerai.

CATACOMBA.

Vous avez le droit de pétition.

GOBIN.

Certes, j'en userai... la Chambre ne pourra pas rejeter mes plaintes; je leur dirai:

AIR: *Le choix que fait tout le village.*

Les épiciers, corps respectable, utile,
Les épiciers vous parlent par ma voix;
N'oubliez pas que la chandelle et l'huile
Ont éclairé vos ayeux autrefois.

Vous entendrez mes trop justes prières;
Vous proscrirez l'hydrogène à jamais.
Non, ce n'est pas au siècle des lumières,
Qu'on doit défendre les quinquets.

CATACOMBA.

En attendant l'ordre du jour, l'hydrogène fait des progrès rapides; des tuyaux vont bientôt se promener dans les rues de la capitale, et au moyen d'un robinet que l'on tournera à volonté, on pourra venir puiser des lumières; il y aura foule!

CATACOMBA.

Ce glorieux auteur,
Dont la muse éphémère,
Enfante avec douleur
Un triste solitaire;
Il puisera,
Au foyer de lumière;
Il tournera,
Et la clarté diminuera.
Ce Crésus insolent,
Qui roulant en litière,
N'ose sur l'indigent
Jeter sa vue altière,
Il puisera, etc.

Ce chanteur sans pareil,
Qui n'est pas monsieur Pierre,
Et qui fait des soliels
Pour gagner pain et bière,
Il puisera, etc.

Cet institut fameux,
Dont la lente carrière,
Promet à nos neveux,
Un long dictionnaire,
Il puisera, etc.

GOBIN.

Entrons, entrons!... Mais quel est ce Monsieur?

SCÈNE V.

LES MÊMES, FLORVILLE, *en costume grec.*

CATACOMBA.

C'est lui!... (*Haut.*) C'est un jeune Grec d'Athènes.

GOBIN.

Un Grec d'Athènes ! ah ! bon dieu ! un Grec ! qu'il est heureux d'être Grec.

C'est Florville !

CÉPHISE, *à part.*

Je l'ai reconnu !

GOBIN.

Je voudrais bien causer avec lui.

CATACOMBA.

Comment donc, il en sera charmé ! je vais vous présenter à lui... seigneur Timagène M. Gobin...

GOBIN.

Négociant en épiceries.

CATACOMBA.

Négociant en épiceries, admirateur passionné de l'antiquité, l'un des plus chauds partisans de la cause des Grecs, demande la faveur de vous être présenté.

FLORVILLE.

Ces marques d'intérêt sont trop honorables pour que je ne m'empresse pas d'y répondre.

Quoi ! vous aimez les Grecs ! abîmez-moi de grâce,
Que pour l'amour des Grecs, monsieur, on vous embrasse !...

(*Il embrasse toute la famille.*)

(*Bas à Céphise.*) Du silence, la moindre indiscrétion peut nous perdre !

GOBIN.

M. Timagène, voulez-vous être assez complaisant pour nous conduire au Panorama ?

CATACOMBA, *bas à Florville.*

Laissez-moi répondre !... ah ! Monsieur, que demandez-vous ?... c'est impossible...

Impossible !

CATACOMBA.

Quoi ! vous ne savez pas que ce jour est consacré exclusivement aux Grecs qui se trouvent à Paris ; vous concevez

bien que dans les circonstances présentes, on ne peut prendre trop de précautions! les nouvelles sont peu rassurantes!... le dernier courrier a manqué.

GOBIN.

La malle-poste...

CATACOMBA.

Eh non! il ne s'agit ni de malle-poste, ni de diligence, ni de vélocifère! je parle de la poste qui va vite et qui ne verse pas!... la poste aérienne! on ne se sert plus que de postillons de volière!... des pigeons! le dernier courrier pattu a manqué, je vous le répète...

Air : *ces Postillons sont d'une maladresse.*

Un postillon de fabrique nouvelle,
A-tire-d'aile arrivait à Paris;
Des Turcs, peut-être, à ce courrier fidèle,
L'ultimatum avait été remis;
Il terminait sa rapide carrière,
Lorsque porteur des secrets de l'état,
Le malheureux au bord d'une gouttière,
Fut croqué par un chat.

GOBIN.

Est-on plus malheureux? ainsi ces dames et moi il faut nous retirer...

CATACOMBA.

M. Timagène, vous pourriez faire placer ces dames... mais vous, M. Gobin, vous aurez le plaisir de causer avec les Athéniens qui vont se présenter...

GOBIN.

Causer avec des Athéniens!

CATACOMBA.

Je vous avertis qu'ils sont habillés à la française. Les motifs de cette précaution sont faciles à deviner; dans ces temps de trouble, il y a des Turcs à Paris; il pourrait s'en glisser un en ces lieux; vous comprenez....

GOBIN.

Oh! je comprends toujours! mais le costume de M. Timagène...

FLORVILLE.

Je suis venu en voiture.

GOBIN.

Allons, Monsieur, je vous confie ces dames, Mme. Gobin, arrêtez vous devant le temple d'Hypocrate...

FLORVILLE.

Vous voulez dire Harpocrate!

GOBIN.

C'est le dieu du silence, Mme. Gobin, entrez, entrez.

FLORVILLE.

Mesdames, je suis à vos ordres.

GOBIN.

Air: *A l'espoir mon cœur s'abandonne.*

Entrez!... pour vous, quelle allégresse!
Honneur aux Grecs, cent fois honneur!
Au Panorama de la Grèce,
Vous devez trouver le bonheur.
Aux souvenir des Grecs fidèle,
Ma nièce, honorez ce séjour;
Allez où l'honneur vous appelle,

CÉPHISE ET FLORVILLE, *à part.*

Je vais, où m'appelle l'amour.

TOUS.

Entrons! pour nous quelle allégresse!
Honneur aux Grecs, cent fois honneur!
Au Panorama de la Grèce,
Nous devons trouver le bonheur!

SCÈNE VI.

GOBIN.

Me voilà forcé de revenir demain, et certes je n'y manquerai pas; ah! que ces dames sont heureuses...

SCÈNE VII.

GOBIN, Mlle. NORMANDA.

GOBIN.

Que vois-je! quelle est cette Athénienne?

Mlle. NORMANDA.

Où est le panorama ?

GOBIN.

De ce côté, Madame.

Mlle. NORMANDA.

Je le savais...

GOBIN.

Vous le saviez ?

Mlle. NORMANDA.

Oui, je le savais : ne suis-je pas devineresse ? je suis Mademoiselle Normanda.

Air : *de la Légère.*

Je devine, (*bis*)
Par ma science divine ;
Je devine (*bis*)
Les projets
Les plus secrets.

Ah ! pour moi, quel coup fatal !
Du destin abandonnée,
Par des huissiers entraînée,
Je parais au tribunal ;
J'aurais, de tout à la piste,
Prédit ces affronts sanglans...
Mais, surprise à l'improviste,
Je n'en ai pas eu le temps.

Je devine, etc.

GOBIN.

C'est une sybille grecque...

Mlle. NORMANDA.

Oui, je la visiterai cette terre célèbre ! les Athéniens auront des égards pour mon génie ! quelles humiliations ! quinze francs d'amende et la prison ! les barbares !

GOBIN.

Les barbares ! elle parle des Turcs.

Mlle. NORMANDA.

Comparaître à un tribunal !

GOBIN.

Elle est peut être tombée en leur pouvoir ! Madame, que vous ont ils donc fait ?

MLLE. NORMANDA.

Air : *connaissez mieux le Grand Eugène.*

Hélas! comment peindre leur rage?
Pour moi quel triste souvenir!
J'ai subi le plus vil outrage
Qu'une femme puisse subir.
Ils m'ont, dans leurs fureurs bizarres,
Puis-je jamais m'en consoler?

GOBIN.

Ils vous ont...

MLLE. NORMANDA.

Ils m'ont, les barbares,
Ils m'ont défendu de parler!

GOBIN.

Ce n'est que cela! et, moi, qui vous prenais pour une de ces vierges malheureuses qui...

MLLE. NORMANDA.

Malheureuse, oui; mais!.. enfin, ils n'ont pas cru à mes oracles... et pourtant.

Air nouveau.

C'est l'antique Dieu des oracles,
Qui m'inspire tous ces miracles;
Son feu vient m'échauffer... soudain
Rien n'échappe à mon art divin;

Qu'un fripon à la bourse opère;
Je prédis que ce faux courtier
Sera demain millionnaire,
Après-demain banqueroutier!...
Qu'un vieux barbon célibataire
D'hymen subisse enfin les lois;
Je devine qu'il sera père,
Oui père... même avant six mois!...
Qu'aux grandeurs un sot s'achemine,
De l'honneur qu'il se fasse un jeu,
Qu'il rampe à terre... je devine
Qu'il doit s'élever avant peu!..
Qu'un auteur aille à l'Angleterre
Emprunter ses noires couleurs;
Je prédis que notre parterre
Reniera de telles horreurs...
Enfin, qu'un grand peuple à la terre
Ait long-temps fait subir ses lois,
Et qu'hélas! un destin contraire
L'ait arrêté dans ses exploits;
Je prédis qu'un jour la victoire

Viendra couronner ses drapeaux,
Et qu'il saura, riche de gloire,
Faire encor trembler ses rivaux...

C'est l'antique dieu des oracles, etc.

GOBIN.

Ah! Madame, vous êtes vraiment inspirée; mais sachez qu'il est encore de braves gens qui croyent aux oracles...

Mlle. NORMANDA.

Vous y croyez? je le savais!

GOBIN.

Oui, Madame, j'ai l'honneur de croire aux oracles et aux miracles...

Mlle. NORMANDA.

Silence! n'abordons pas cette question.

GOBIN.

Pourquoi?

Mlle. NORMANDA.

Il demande pourquoi! parce que je retournerais infailliblement en prison, Tout ce que je puis vous dire, c'est que... il y a des gens à miracles qui... ils sont privilégiés... ils ont reçu leur patente... ils exercent... et voilà!

GOBIN.

Comme elle s'exprime clairement!

Mlle. NORMANDA.

Comme l'oracle de Delphes!.... Monsieur, vous voulez me consulter... faites un petit sacrifice.

GOBIN.

Un sacrifice!.. ah! oui... j'entends...

Air: *du Jaloux Malade.*

Quand s'apprêtait un sacrifice,
Jadis tout mortel consultant,
Ou d'un bouc, ou d'une génisse,
A l'autel répandait le sang;
Soudain, les sybilles prophètes
Se faisaient à leur art vainqueur,
Et lisaient dans le cœur des bêtes...

Mlle. NORMANDA.

J'ai déjà lu dans votre cœur.

Quand vous m'aurez donné cinquante écus, j'y lirai encore mieux. Que demandez-vous?

GOBIN.

Vous le savez...

Mlle. NORMANDA.

C'est égal, dites toujours.

GOBIN.

Pourquoi Madame Gobin, ma femme, reste-t-elle longtemps dehors après avoir été au bain ?

Mlle. NORMANDA.

Pourquoi ? le feu sacré m'anime !... Pourquoi !...

GOBIN.

Ah ! qu'elle est belle ! faites votre révélation, Madame...

Mlle. NORMANDA

Où sont les cinquante écus ?

GOBIN.

Ah ! qu'elle est grecque ! Les voilà.

Mlle. NORMANDA.

Vous voulez une révélation à la grecque ?.... Savez-vous ce qu'était Ménélas ?

GOBIN.

Il n'était pas garçon ; sa femme lui fesait banqueroute, et...

Mlle. NORMANDA.

Air : *de la Robe et les Bottes.*

Ménélas avait une femme !

GOBIN.

Vous avez mes cinquante écus ;
Parlez...

Mlle. NORMANDA.

L'esprit divin m'enflamme !

GOBIN.

Parlez ! tous mes sens sont émus !

Mlle. NORMANDA.

Malheureux ! je parle avec peine ;
Mais puisqu'il faut parler, hélas !
Votre femme n'est pas Hélène,
Mais vous êtes un Ménélas.

SCÈNE VIII.

GOBIN, *seul*.

Je suis un Ménélas! ah! madame Gobin!... et payer cinquante écus pour apprendre une chose pareille! quand je vois tant de confrères qui se savent à meilleur marché!... pourtant, cela doit être vrai puisque la sibylle le dit!... ah Madame Gobin!... je suis un Ménélas!... mais voilà un Athénien.

SCÈNE IX.

GOBIN, MUSARDOS.

GOBIN.

Monsieur, vous êtes Grec?

MUSARDOS.

Certainement je suis Grec... je suis tout ce qu'on veut, moi!... je suis Musardos.

GOBIN.

Musardos! que ces consonnances grecques sont harmonieuses....

MUSARDOS.

Monsieur, je vous salue; voulez-vous des couplets? j'en fais pour tout le monde; véritable indépendant, je méprise les richesses, parce que je n'en ai pas. Je ris de tout, je fronde tout; en un mot, je suis Épicurien.

GOBIN.

Dieu! un disciple d'Épicure!

MUSARDOS.

Par goût et par état, je censure les mœurs, les ridicules du jour, et j'ai de l'occupation; j'assiste aux séances; je suis à la sortie des spectacles, dans les promenades publiques... je débite des nouvelles; quand je n'en sais pas, j'en invente! je reste des heures entières assis au bord du fleuve, et je regarde les chiens qui se nôtent.

GOBIN, *à part*.

C'est le Bonardin de la Grèce! il peut me donner de très-bons renseignemens. (*Haut*). Monsieur, ayez la bonté de me permettre de vous faire quelques questions sur la nouvelle Athènes...

MUSARDOS.

Monsieur, le peuple de l'Athènes nouvelle, ressemble beaucoup à celui de l'ancienne.

AIR : *Vaudeville de Partie carrée.*

A ses propres goûts infidèle,
Galant, léger comme autrefois,
A la raison souvent rebelle,
De l'Amour il brave les lois.
Des beaux-arts aux plaisirs il vole,
Des plaisirs il vole aux combats ;
Et l'honneur est la seule idole
Qu'il n'abandonne pas.

GOBIN.

Que me direz-vous des établissemens publics ?

MUSARDOS.

Monsieur, la ville en possède de magnifiques... Mais ses habitans ne savent pas les apprécier ; ils ont le tort de laisser ce soin aux étrangers...

GOBIN.

L'Académie ?

MUSARDOS.

L'Académie n'occupe pas le même emplacement qu'autrefois.. Elle était située sur un Mont qui dominait la ville.

GOBIN.

J'entends... Le Montmartre d'Athènes...

MUSARDOS.

Les académiciens avaient le front couvert de lauriers ; aujourd'hui, ils se contentent d'en orner le collet de leur habit... ils ne font rien, ou composent des pièces pour les petits théâtres... plusieurs d'entre eux sont, comme jadis, chargés de soutenir le Gymnase.

GOBIN.

Le Gymnase... je connais ça !...

MUSARDOS.

Il est bien changé !... autrefois, Apollon lui servait d'appui !.. de nos jours, il attend sa fortune d'une petite *grande coquette* de dix ans !... La huitième merveille du monde !... elle n'est pas grosse comme le colosse de Rhodes ; mais elle est pour le moins aussi étonnante !... parlant d'amour tout aussi bien que papa et maman, elle subit un travail forcé ; on la tuera !... mais c'est égal, la famille ira à l'enterrement en carosse !...

GOBIN.

Et l'Athénée ?

MUSARDOS.

L'Athénée a des professeurs sublimes qu'on ne comprend pas ; ils parlent aux dames du droit des gens, et de la loi naturelle.

Air : *du Piège.*

Le sexe farde ses appas,
En citant la loi naturelle ;
Il aime le bruit, les combats,
En citant la loi naturelle ;
De la nuit il a fait le jour,
En citant la loi naturelle ;
Puis, [illegible]
En citant la loi naturelle.

GOBIN.

Que me direz-vous de la tribune aux harangues ?

MUSARDOS.

La tribune aux harangues est entourée d'hôtels somptueux, où les orateurs vont se rafraîchir après les séances... quelques-uns tiennent table ouverte.

GOBIN.

Et le sel attique ?

MUSARDOS.

Il ne brille pas dans les discours ; il reste à la cuisine.

GOBIN.

Et les disciples d'Esculape ?

MUSARDOS.

Les disciples d'Esculape ! Que l'antiquité cesse de vanter les siens... Ceux de notre siècle...

GOBIN.

Qu'ont-ils donc fait ?

MUSARDOS.

Ce qu'ils ont fait !...

Air : *du vaudeville des Amazones.*

La peste au loin a déployé ses ailes,
Et tout-à-coup, noble et sublime effort,
Ils vont, cherchant des victoires nouvelles,
Donner la vie et recevoir la mort.
Par vos vertus, honorez la patrie,
De l'étranger apaisez les douleurs
Martyrs nouveaux, si vous perdez la vie,
Tous à jamais, vous vivrez dans nos cœurs

Mais je vous demande mille pardons ; je vais musarder au Panorama.

GOBIN.

Ah ! Qu'il est heureux d'être Grec !

SCÈNE X.

GOBIN, OTELLO.

GOBIN.

Que vois-je ? un Turc !

OTELLO.

On m'appelle le More, et j'en fais vanité ;
Ce nom ira peut-être à la postérité.

Ou, si vous aimez mieux, je me nomme Otello.

(Chantant.)

L'ira d'avverso fato.

GOBIN.

Excusez, Monsieur ; je n'entends pas la langue turque !

OTELLO.

Je chante et j'assassine !... oui, j'assassine ma femme. C'est tous les soirs la même cérémonie.

Air d'*Azémia*.

Tous les soirs la rage m'enflamme ;
Il faut que, l'œil étincelant,
J'assassine ma chère femme ;
Oui, c'est là le point important.
En vain elle me presse,
Gémit et me caresse...
J'ai comme un Africain
Le cœur d'airain.
Puis, sur une gamme un peu forte,
Je chante : ingrate, tu mourras !
Oui, tu périras,
Tu succomberas !
Et je prends hélas !
Un couteau,
Deux couteaux.

Aujourd'hui je la tue à coups de poignard ! autrefois, je l'immolais par un petit procédé tout-à-fait aimable et gracieux, un procédé anglais... je l'étouffais ! plusieurs dames sensibles de la Chaussée-d'Antin, m'ont prié de revenir à cette ancienne méthode, afin de varier leurs plai-

sirs ; les basses, mes hurlemens, les trépignemens des dilettantes, tout cela fera un concert charmant ! moi je suis de bonne composition ; poignard, matelats ou pistolet même, ça m'est égal, pourvu que ma femme meure...

N'importe (*bis*)
Le genre de trépas.

GOBIN.

Aura-t-il bientôt fini... si je comprends...

OTELLO.

Oh ! il faut qu'on m'obéisse ! je suis le maître ; et je crie encore plus fort depuis que je suis devenu musicien, grâce à Rossini !

GOBIN.

Qu'est-ce que Rossini ?

OTELLO.

Rossini !

Air *Nouveau*.

Rossini règne... et son empire
Triomphe de tous les partis ;
Devant lui la discorde expire,
Et tous les cœurs lui sont soumis.
En ses mains il tient une lyre,
Il gouverne, et vers ses états,
Chaque soir, le peuple en délire
De toutes parts porte ses pas.
On se précipite, on se presse,
Tous les états sont confondus ;
Auprès d'une antique comtesse,
On voit de jeunes parvenus ;
Un huissier est près d'un artiste,
Un auteur près d'un financier,
Un docteur près d'une modiste,
Un maron devant un courtier.
Chacun applaudit....et s'enflamme ;
Sans façon le quartier d'Antin,
Au milieu du final se pâme
Avec le faubourg Saint-Germain.
J'ai vu, pouvoir de l'harmonie,
Par la foule au loin rejeté,
Un puissant boyard de Russie,
Faire appel à l'égalité...
Près d'une jeune Athénienne
Un Turc s'oublie... et l'on peut voir,
Les mains de la Quotidienne

Battre avec celles du Miroir...
Quels transports! quel frénésie!
Les cris, les bravi, les brava,
S'unissent aux chants de la pie,
Du Barbier, de Desdemona.
Pour tout dire enfin, il faut être
Ignorant, au moins à demi,
Pour ne pas aujourd'hui connaître,
Le royaume de Rossini.

GOBIN.

Je vous entends, mais d'une lyre
Si l'heureux pouvoir fait des rois,
Nos artistes, à cet empire
En France n'ont-ils pas des droits?

OTELLO.

Non, le trône de l'harmonie
Aux Français n'est pas étranger;
Ils sont par leur brillant génie,
Appelés à le partager.
Au son d'une lyre divine,
Lorsque Richard revoit le jour;
De Stratonice, ou d'Euphrosine,
Quand j'entends les accens d'amour;
Quand la Vestale et le pontife,
Viennent me saisir de terreur;
Lorsque Joconde, ou le Calife,
De plaisir enivrent mon cœur;
Quand les chants guerriers de Sargine
Font au loin retentir l'écho;
Quand sur son trône monte Aline;
De l'autel quand fuit Montano;
A jamais malgré moi j'oublie
Les étrangers et leurs accords;
Et les chants de votre patrie,
M'arrachent de justes transports.

Mais pendant que je m'amuse à la bagatelle, j'oublie que je n'ai pas assassiné Desdemona!... J'entre au Panorama, et la première femme que je rencontre....

(*Il tire son poignard*).

GOBIN.

O ciel! ma femme!

OTELLO.

Elle mourra ou elle dira pourquoi! je la tuerai en *si bemol*, (chantant) *L'Ira d'averso fato!*

(*Il entre au Panorama*).

SCÈNE XI.

GOBIN, CATACOMBA, FLORVILLE, FOULE DE CURIEUX.

GOBIN.

Au secours! où me suis-je fourré!

CATACOMBA.

Ah! Monsieur, comment vous peindre notre désespoir!

GOBIN.

Ah! Seigneur Timagène, j'implore votre assistance.

CATACOMBA.

Ces maudits Turcs!

Vous venez de voir le chef des Eunuques noirs! quinze Turcs ont forcé la consigne... Ils savaient que les Grecs étaient ici... Ils vont tout briser, mettre le feu au Panorama... S'essayer sur l'image d'Athènes à d'autres vengeances.

GOBIN.

Le chef des Eunuques noirs! et ma femme, ma nièce!

CATACOMBA.

Dieu sait quel sera leur sort!

GOBIN.

Monsieur Timagène, je n'ai plus d'espérance qu'en vous! Si vous ramenez ces dames entre mes bras, tout ce que je possède est à vous!

CATACOMBA.

Tout n'est pas désespéré! le souvenir de leurs iniquités ne peut qu'enflammer notre courage; allons, jeunes Athéniens, (*à part*). Ce sont tout simplement les garçons de café de la rue de la Paix que je conduis à la guerre! Braves Athéniens, marchons au combat, et rappelez-vous la valeur de vos ancêtres.

Oui marchons, marchons, marchons,
A la victoire
Et mourir en héros,
Oui marchons, marchons, marchons,
Et nous triompherons,
Sous les vieux portiques d'Athènes,
Où l'on chantait la liberté.

De tout un peuple dans les chaînes
Le noble essor est arrêté.
Les preux de l'Iliade
Ont fait place aux Muphtis ;
Le bel Alcibiade,
Aux vieux Mamamouchis.

Oui, marchons, etc.

D'Argos les [illegible] portes,
Et déjà chez le roi des rois,
Chez Agamemnon, leurs cohortes
Avec orgueil dictent des lois,
Et chez la chaste femme
De ce roi tout puissant,
Des Turcs la troupe infâme,
A planté le croissant.

Ah ! marchons, etc.

Aux lieux où tonnait Démosthène,
Le chef des muets est couché ;
Dans le tonneau de Diogène,
Un gros chien turc est attaché.
Un esclave gambade
Où Sophocle chanta,
Le fer de Miltiade,
Brille aux mains d'un Pacha.

Ah ! marchons, etc.

J'ai vu des sultanes eunuques,
Où fut la mère d'un héros,
Où languit le chef des eunuques,
D'Hercule on chantait les travaux.
Dans une tabagie,
Un visir odieux,
Fume... où pour la patrie,
Fumait l'encens des Dieux.

Ah ! marchons, etc.

L'autel, où les Grecs à leurs belles
Juraient de fidèles amours,
Vient sous les coups des infidèles
De tomber : est-ce pour toujours ?
La jeunesse succombe
Sous le fer des sultans,
Et meurt en hécatombe.
Marchons, il en est temps !

Oui, marchons, marchons, marchons,
A la victoire,
A la gloire !
Oui marchons, marchons, marchons,
Et nous triompherons.

Et les chefs de claqueurs ;
Le grand conservatoire,
Et les petits chanteurs?

A Paris, etc.

FLORVILLE.

Où règne un roi puissant et juste,
Un roi père de ses sujets ;
Où brille sa famille auguste
Par ses vertus, par ses bienfaits ;
Enfin, où prit naissance
Notre nouveau Henri,
Noble espoir de la France,
Image de Berri!

A Paris, etc.

CATACOMBA, *au public.*

Messieurs, dans ce tableau d'Athène
Qui souvent rappelle Paris,
La critique était pour Athène,
Et l'éloge était pour Paris.
Applaudissez Athène,
Applaudissez Paris ;
Puis, en sortant d'Athène,
Dites à tout Paris :
Au Vaudeville de Paris,
Venez en foule voir Athène ;
Athène présente à Paris,
Le Panorama de Paris.

FIN.

LE COMÉDIEN DE BRUXELLES,

OU

LA PRÉVENTION VAINCUE,

COMÉDIE-ANECDOTE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR M. LAFORTELLE; A. M.

Représentée, pour la première fois, le 24 novembre 1821, sur le théâtre du Vaudeville.

PRIX : 1 FR. 50 C.

PARIS,

Mme HUET, Libraire, éditeur de pièces de théâtres, rue de Rohan, nº 21, près le Palais-Royal;

BARBA, Libraire, Palais-Royal;

POLLET, Libraire, rue du Temple.

1822.

PERSONNAGES.

	Acteurs.
MONSIEUR LE DUC.	M. Henry.
LEGRAND, auteur et acteur de la Comédie Française.	M. Guillemin.
PHILIPPE, son fils.	M. Joly.
VICTORINE, femme de Philippe.	Mlle Lucie.
BENOIT, concierge.	M. Edouard.
ANDRÉ, fils de Benoît.	M. Guénée.

(*La scène se passe à Paris, en 1728.*)

(Le théâtre représente un théâtre de société.)

LE
COMÉDIEN DE BRUXELLES,
OU
LA PRÉVENTION VAINCUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

BENOIT, *seul.*

André! Où peut-il être maintenant? J'attends ici un des premiers acteurs de la Comédie Française, M. Legrand, qui a bien voulu différer son départ pour Marseille; on prépare une fête pour Madame la Duchesse, et ce théâtre n'est pas encore disposé. (*Il appelle.*) André! Je gage qu'il est au magasin des costumes, ou à faire des grimaces devant une glace.

SCÈNE II.

BENOIT, PHILIPPE, VICTORINE.

PHILIPPE.

Le concierge de M. le Duc?

BENOIT.

C'est moi.

PHILIPPE.

J'arrive de Bruxelles, et voici une lettre dont un vos amis m'a chargé pour vous.

BENOIT, ouvre la lettre et lit.

« Mon ami, je t'adresse un jeune homme qui a passé dix » ans dans les colonies, après avoir débuté infructueuse- » ment au grand Théâtre de Bordeaux. » Ah! vous aviez débuté!

PHILIPPE.

J'avais alors dix-sept ans, et des traits fort délicats... Les dames daignaient s'intéresser à moi.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Aimé des femmes, du succès
Je me fis une douce idée,
Et lors de mes premiers essais,
L'espérance semblait fondée;
Au théâtre plus indulgent,
Et connaissant ses avantages,
Le beau sexe toujours savait
La majorité des suffrages.

BENOIT.

Oui, mais c'est quelquefois la minorité qui décide. Je débutai aussi, il y a quarante ans, et la faiblesse de ma santé m'a obligé à renoncer au théâtre.

PHILIPPE.

Pour moi...

AIR : *Ne faites pas.*

Je ne me suis pas dépité,
Mais pour déjouer les critiques,
J'ai changé d'emploi; j'ai quitté
Les amoureux pour les comiques;
Plus d'un rapport existe entr'eux,
Et l'argument est sans réplique:
Ou le comique est amoureux,
Ou bien l'amoureux est comique.

BENOIT.

Permettez que je continue. (*Il lit.*) « De retour en Europe, Philippe a paru sur le théâtre de Bruxelles, et il a » concilié tous les suffrages. Voulant aujourd'hui s'essayer » devant son père, il désirerait que quelqu'un lui prêtât son » nom et lui permît de passer pour son fils. Ne peux-tu lui » rendre ce service? Je ne doute pas de l'intérêt qu'il t'inspirera, quand tu sauras qu'il est le fils de M. Legrand. » Vous seriez le fils de mon ami! celui à qui je dois ma place de concierge!

PHILIPPE, lui montrant deux portraits.

Son fils unique. Jugez-en; voici les portraits de mon père et de ma mère, qui ne m'ont jamais quitté.

BENOIT.

Ah! je les reconnais, et certains traits en vous me les rappellent. Oh! dès ce moment je fais mon bonheur du vôtre, et j'ai un enfant de plus.

PHILIPPE.

Deux, s'il vous plaît. Voici ma femme que j'ai l'honneur de vous présenter. Je l'ai épousée dans les colonies, et c'est un mariage pour lequel l'approbation de mon père devient indispensable.

BENOIT.

Et auquel l'amour a sans doute présidé.

VICTORINE.

Il y préside encore.

AIR :

Pour un franc et fidèle ami,
Ses soins d'abord l'ont fait connaître,
Et pour devenir mon mari,
Il fut mon tuteur et mon maître.
Oui, quand il vint me présenter
L'espoir d'une heureuse alliance,
L'amour me dit de l'accepter
Des mains de la reconnaissance.

BENOIT.

J'espère bientôt mériter la vôtre.

PHILIPPE.

Si nous nous rendions chez mon père?

BENOIT.

Je l'attends ici ce matin, et je m'étonne qu'il ne soit pas encore arrivé. Il a dû cependant remettre le voyage qu'il comptait faire en Provence. Mais j'entends du bruit, c'est lui, sans doute.

PHILIPPE.

Ah! je cours l'embrasser.

BENOIT.

Eh! bien, que faites-vous donc?

PHILIPPE.

Ah! pardon, j'oubliais...

BENOIT.

Si un acteur n'est pas plus maître de ses mouvemens, que ferai-je donc, moi qui n'ai pas l'habitude de la scène? (*A Victorine.*) Emmenez-le dans cette salle.

(*Victorine emmène Philippe.*)

SCÈNE III.

BENOIT, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Ah! papa! papa!

BENOIT.

Te voilà, André; d'où viens-tu?

ANDRÉ.

De ma chambre où c'que j'répétais. V'là M. Legrand qui descend de voiture.

BENOIT.

Je vais...

ANDRÉ.

Il est en grande conversation avec le cocher... Vous savez comme i cause; quand vous l'verrez, promettez-moi de lui parler d'moi.

BENOIT.

De toi! Eh! que veux-tu que je lui dise? Que je compte te renvoyer en apprentissage chez ton oncle le teinturier?

ANDRÉ.

Oh! l'teinturier, l'teinturier! il n's'agit plus d'ça.

AIR : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

Il ne sait pas ce grand acteur,
Que comme lui je me démène,
Qu'à certains jours, en belle humeur,
Par un goût qui me fait honneur,
Je passe de ma loge à la scène;
De baron, de comte ou marquis,
Ou d'un suisse à large moustache,
S'il m' voyait porter les habits,
Il verrait (*bis*) comme j'en détache.

BENOIT.

Qu'est-ce que cela signifie? quelle est cette lubie? où l'as-tu prise?

ANDRÉ.

A Senlis.

BENOIT.

A Senlis! je t'y avais envoyé pour apprendre à lire.

ANDRÉ.

Et j'y ai appris à déclamer. Ah! si vous m'aviez vu faire Mithridate; car j'ai fait Mithridate chez une dame qui donnait à jouer pendant la foire. On m'a ben applaudi, ben encouragé. Vous avez p'têtre entendu parler de ce Mithridate à qui Monime disait : « Seigneur, vous changez de visage; » et toutes les femmes de crier : Laissez-le faire. C'était moi.

BENOIT.

Ah! vraiment; j'en apprends de belles. Monsieur le tragédien André, descendez bien vite à votre poste, et n'en bougez plus.

ANDRÉ.

Vous lui parl'rez pour moi, n'est-ce pas?

BENOIT.

A ton poste, te dis-je, à ton poste.

(*André sort.*)

SCÈNE IV.

LEGRAND, BENOIT.

LEGRAND.

COMMENT, mon ami, je te surprends à gronder?

BENOIT.

Peut-on ne pas se fâcher contre un nigaud qui ne veut jamais rester à sa place?

LEGRAND.

Eh! mon ami! ne vois-tu pas qu'aujourd'hui tout le monde en fait autant.

AIR *de Marianne.*

Un imprudent dépositaire,
D'un autre au jeu va risquer l'or;
Un médecin pour se distraire,
Dans un concert donne du cor;
En des salons,
Sur certains bons,
Pendant le bal l'agent place des fonds;
Un financier,
Dût-il payer,
Sur l'Hélicon veut atteindre un laurier;
L'auteur désertant le Parnasse,
Guette à la Bourse un cours nouveau,
Des femmes plaident au barreau,
Et nul n'est à sa place.

BENOIT.

Au moins faut-il qu'un concierge soit à la sienne ; mais mais ce garçon est si simple ! Je crois que la nature l'aurait encore emporté chez lui, quand même j'aurais pu lui donner l'éducation que j'ai reçue. Mais vous le savez, M. Legrand, après notre sortie du collége, j'ai voulu vous imiter en tout, et je ne suis parvenu qu'à égaler vos folies.

LEGRAND.

Tu as pris ce que j'avais de meilleur. Mais parlons de l'objet qui m'amène, et qui m'oblige à différer mon voyage.

BENOIT.

Vous avez donc toujours envie d'aller revoir les côtes de la Méditerranée ?

LEGRAND.

Et d'aller me réchauffer au soleil de la Provence, autrement dit, la cheminée du roi Réné ; l'excellent prince !

AIR : *Rendez-moi mon écuelle de bois.*

Ce bon, roi sur un calcul parfait
Fondait ses ordonnances,
Et selon le temps qu'il avait fait,
Fixait les redevances ;
Du tribut les pauvres villageois,
Obtenaient ainsi la remise,
Et payaient leurs impôts quelquefois,
Avec un vent de bise.

BENOIT.

Aussi, dit-on que les huissiers n'aimaient pas ce prince là.

LEGRAND.

J'irai les revoir ces bons marins, ces braves Provençaux, sitôt que nous aurons célébré la fête qu'on prépare pour Madame la Duchesse.

BENOIT.

Et la naissance de son troisième garçon.

LEGRAND.

Troisième proverbe qu'il faudra que je compose !

BENOIT.

M. le Duc se plaint que vous n'écrivez pas assez.

LEGRAND.

Il y en a tant qui écrivent trop.

BENOIT.

Mais il vous applaudit toujours comme acteur. Les suffra-

ges que l'acteur remporte, ne devraient-ils pas exciter autant votre amour-propre, que ceux que l'on accorde au comédien?

LEGRAND.

Eh! ma foi, si l'auteur crée en imitant, l'acteur imite en créant, et je ne sais pas trop si l'un ne vaut pas l'autre.

BENOIT.

C'est donc un art bien difficile, que celui de jouer la comédie?

LEGRAND.

Je t'en réponds.

AIR : *Vive une femme de tête.*

Ah! pour acquérir la gloire
Des acteurs partout cités,
Mon ami, tu peux m'en croire,
Il faut bien des qualités.
Un œil fin, un front mobile,
Dont toujours l'expression
Puisse, ainsi qu'un peintre habile,
Peindre chaque passion.
Un organe bien sonore,
Qui se prête à tous les tons,
Et dont la franchise ignore
Les vains cris et les fredons;
La mémoire qui recèle,
Et prose et vers par millier,
Qui soit prompte, bien fidèle,
Et parfois sache oublier.
Il faut fuir l'affèterie,
Les éclats hors de propos,
Et l'insipide manie
De peser sur tous les mots.
Le comique qui calcule
Les effets de son emploi,
Doit peindre tout ridicule,
Et n'en pas garder pour soi. (*ter.*)

BENOIT.

Excellens principes! En les suivant, votre fils n'eût pu manquer de réussir.

LEGRAND.

Bah! il n'a aucune disposition. Je l'ai bien jugé sur ses premiers essais.

BENOIT.

Il n'était alors qu'un enfant; mais s'il recommençait aujourd'hui?

LEGRAND.

Qu'il s'en garde bien ! Plutôt que de souffrir qu'il compromette mon nom par un second début, je renoncerais... à mes pensions, et c'est le plus grand sacrifice qu'un comédien puisse faire.

BENOIT.

En ce cas, je me vous ferai plus qu'une proposition.

LEGRAND.

Laquelle? Parle.

BENOIT.

C'est d'être présent à l'entrevue, lorsque mon fils, que j'attends après une longue absence, sera de retour.

LEGRAND.

Il me semble en effet, que tu as un autre fils qu'André.

BENOIT.

Certainement, mon garçon aîné. Il m'écrit de Bruxelles qu'il a débuté avec succès sur le théâtre de cette ville.

LEGRAND.

Il a débuté avec succès, que je suis heureux!

BENOIT.

Il doit arriver à Paris ce soir même, et je l'attends.

PHILIPPE, à Benoit.

Je vais voir mon père, je veux lui parler.

BENOIT.

Je reconnais sa voix.

SCÈNE V.

LEGRAND, PHILIPPE, BENOIT.

PHILIPPE, à Legrand.

Monsieur!

BENOIT, à Philippe.

Mon fils! Il y a dix ans!.. Comme il est grandi! C'est un homme, à présent.

PHILIPPE.

Et vous, mon père, vous n'êtes pas changé?

BENOIT.

Non, car mon cœur est toujours le même.

PHILIPPE.

Que de fois j'ai pensé à vous pendant mes voyages, et bu à votre santé!

BENOIT.

Et moi à la tienne; embrasse-moi donc encore.

LEGRAND.

Ah! ce tableau m'enchante!

BENOIT.

Vous prenez part à ma joie, M. Legrand?

LEGRAND.

Oui, je me mets à ta place.

BENOIT, à voix basse.

Et moi à la vôtre.

PHILIPPE.

Monsieur serait-il cet amateur et ce comédien célèbre?...

BENOIT.

Dont la réputation s'étend jusqu'aux colonies? C'est lui-même.

PHILIPPE.

L'ami de mon père ne peut manquer d'être le mien.

BENOIT.

Et l'on s'embrasse, entre amis.

PHILIPPE, à Legrand.

Permettez-vous?

LEGRAND.

Bien volontiers. (*Ils s'embrassent.*) Ah! que n'ai-je un fils comme celui-là!... Mais le tien est un brave garçon, et le mien un mauvais sujet.

PHILIPPE.

Vous me flattez.

LEGRAND.

Point du tout. Avec une pareille physionomie, on doit réussir au théâtre comme dans le monde. N'êtes-vous pas comédien?

PHILIPPE.

On croit toujours l'être, quand on est applaudi. J'ai eu des succès en province.

LEGRAND.

Eh! quelquefois la province juge aussi bien que Paris. Il faut débuter aux Français.

PHILIPPE.

On dit qu'il est bien difficile d'y être reçu.

LEGRAND

Pas tant. Il y a du moins bien des places vacantes.

AIR *du vaud. de Jadis et Aujourd'hui.*

Sur quatre ou cinq chez nous tout roule;
Mais au fond, loin d'être excellens,
Nous avons des acteurs en foule;
Nous avons peu de vrais talens.
Comment compter sur les services
De ceux qu'on engage d'ailleurs?
Ou l'on enlève nos actrices,
Ou l'on achète nos acteurs!

Encore s'ils se contentaient de piller nos pièces!

PHILIPPE.

Je suis sans appui, sans protecteur.

LEGRAND.

Je vous en servirai; regardez-moi comme un second père.

PHILIPPE.

Ah! vous êtes bien le premier... qui me témoignez autant d'intérêt.

LEGRAND.

Parbleu! sans perdre de temps, je vais passer chez M. le Duc, et tout en parlant de notre petite fête, je le pressentirai.

PHILIPPE.

Que de bontés!

LEGRAND.

Du courage! ça ira bien.

BENOIT.

Nous vous laissons.

BENOIT, à Philippe.

AIR : *La loterie est un chaînon.*

A défaut d'expérience,
Mon cher ami, sois certain
Qu'au théâtre l'intelligence
Viendra te prêter la main.

(*A Legrand.*)

Ah! puisqu'il a su vous plaire,

Son espoir sera rempli ;
Mon fils, dans un second père,
Trouve un modèle accompli.

BENOIT.

A défaut d'expérience, etc.

PHILIPPE.

Je manque d'expérience ;
Mais pour m'aider en chemin,
J'espère que l'indulgence
Viendra me prêter la main.

LEGRAND.

A défaut d'expérience,
Mon ami, soyez certain :
Que mon zèle et l'indulgence
Sauront vous prêter la main.

PHILIPPE.

Je manque d'expérience ;
Mais pour m'aider en chemin,
J'espère que l'indulgence
Viendra me prêter la main.

(Philippe et Benoît sortent.)

SCÈNE VI.

LEGRAND, ANDRÉ.

LEGRAND.

Je serai enchanté de produire au théâtre le fils de mon ami Benoît.

ANDRÉ, à part.

Le fils de mon ami Benoît ! Mon père lui a parlé de moi, c'est clair.

LEGRAND.

Ses succès en province sont déjà un sûr garant de son mérite.

ANDRÉ, à part.

Mithridate à Senlis. *(Il s'approche.)* Grand merci, M. Legrand.

LEGRAND.

C'est toi, André ; de quoi me remercies-tu ?

ANDRÉ.

De vos bontés pour le jeune acteur dont mon père vous a parlé.

LEGRAND.

Bontés bien naturelles.

AIR *du verre.*

Quand je fais valoir tous les droits
D'un digne élève de Thalie,
Je compte bien rendre à la fois
Un service à ma compagnie ;
Oui, s'il possède un vrai talent,
Sans doute elle en sera charmée ;
A de pareils cadeaux vraiment,
Elle n'est pas accoutumée.

ANDRÉ, *à part.*

Dieux! je suis un cadeau. (*Haut.*) J'étais venu pour vous dire...

LEGRAND.

Tu me conteras cela quand je serai revenu de chez M. le Duc.

ANDRÉ.

Il ne tardera pas à rentrer.

LEGRAND.

M. le Duc est sorti?

ANDRÉ.

Et il a ordonné en sortant qu'on prie M. Legrand de l'attendre, et qu'on lui annonce que son fils sera bientôt de retour à Paris pour débuter aux Français.

LEGRAND.

Débuter aux Français! ah! je l'en empêcherai bien. Laisse-moi, André, laisse-moi; afin qu'on ne me parle pas de mon fils, je ne solliciterai pour personne.

SCÈNE VII.

PHILIPPE, *en veuve*; LEGRAND, ANDRÉ *dans le fond.*

PHILIPPE.

AIR : *C'est donc demain.*

(*Riant.*) Hi! hi! hi! hi! M. le Duc vient de rentrer.

LEGRAND.

Mademoiselle est bien

PHILIPPE.

Mademoiselle! vous pouvez bien dire Madame, sans vous compromettre; je suis veuve, et très-veuve. (*Pleurant.*) Ha! ah! ah!

ANDRÉ, à part.

Elle est bien, cette femme là.

PHILIPPE, à part.

On ne me reconnaît pas.

LEGRAND.

Vous voulez vous distraire?

PHILIPPE, riant.

Hi! hi! hi!

LEGRAND.

Oublier celui qui n'est plus?

PHILIPPE.

L'oublier! un mari bon, sensible, aimant et pas coureur du tout, quoique maître de poste! Ah! ah! ah! non, je lui avais juré cent fois que je ne me remarierais pas. Mais le cœur!... le cœur parle, et il s'exprime si bien!... Cela vous met dans un furieux embarras! Mais enfin j'ai trouvé le moyen de tout concilier, moyen unique, admirable, et qui me rendra, j'espère, le modèle des veuves.

LEGRAND.

On apprend donc à l'être?

PHILIPPE.

Oui, monsieur : c'est un art aujourd'hui.

AIR : *Voilà la manière.*

De l'époux qui fonde
Notre vif regret,
Chercher dans la vapeur
Un vivant portrait,
Souffrir [illegible]
Qui lui ressemble nous adore,
Se rendre présent
Par-là le malheur [illegible]
[illegible]
Ah! ce n'est [illegible]
Qu'une [illegible]
Vraiment [illegible]

LEGRAND.

La méthode est nouvelle, mais la rencontre est difficile.

PHILIPPE.

Elle est faite, monsieur, elle est faite. Fidèle à mes prin-

cipes, j'ai parcouru plusieurs provinces, j'ai même été chez l'étranger pour trouver quelqu'un qui eût toutes les qualités et les défauts de feu mon mari, et je l'ai rencontré : un comédien charmant....

LEGRAND.

Un comédien ?

PHILIPPE.

Que vous connaissez, le fils de Benoît.

ANDRÉ, à part.

Comment ! c'est moi ! Ah ! quelle bonne fortune !

PHILIPPE.

Je lui ai vu jouer plusieurs rôles avec distinction.

ANDRÉ, à part.

Elle était à Mithridate.

PHILIPPE.

Et je me suis écriée :

AIR : *Je vais revoir le fils que j'aime.*

Plaisirs charmans !
Bonheur suprême !
Je crois revoir l'époux que j'aime ;
Je crois le voir, je crois le voir,
Je vois entendre encore sa voix.

(*Riant.*) Hi ! hi ! hi ! Qui a vu l'un a vu l'autre, si ce n'est que l'un est mort et que l'autre est vivant.

LEGRAND.

Cela fait une différence.

PHILIPPE.

Dès que monsieur lui aura fait avoir son ordre de début, je l'épouse.

AIR : *Dans la paix.*

Jouant tous les personnages,
Mon mari saura, je crois,
Obtenir tous les suffrages,
Et garder le sien pour moi ;
L'avantage n'est pas mince,
D'être, sans jamais changer,
Tantôt l'épouse d'un prince,
Tantôt celle d'un berger.

Et d'autres encore, hi ! hi ! hi !

LEGRAND.

J'en suis fâché, madame ; mais un obstacle qui m'est survenu m'empêchera de solliciter pour personne.

PHILIPPE, pleurant.

Ah! ah! ah!

LEGRAND.

Hi! hi! hi! ah! ah! ah! Cette femme ne sort pas de là.

PHILIPPE.

Ce n'est pas pour moi que je m'afflige, monsieur; mais c'est pour feu mon mari, que je n'aurai pas le plaisir d'aimer dans un autre, et pour le prétendu à qui j'apportais six mille livres de rente.

ANDRÉ, à part.

Six mille livres de rente! Cette femme-là est superbe.

LEGRAND.

C'est différent; puisque c'est obliger tant de monde à la fois, je suivrai mon premier dessein.

PHILIPPE.

Vous me rendez la vie.

LEGRAND.

André, ce corridor ne mène-t-il pas à l'appartement de M. le Duc?

ANDRÉ.

Oui, monsieur; je vais vous y conduire. (*bas à Philippe.*) Vous serez bientôt la femme d'un artiste distingué. Attendez-moi.

(Legrand et André sortent.)

PHILIPPE.

Il est timbré.

SCÈNE VIII.

BENOIT, PHILIPPE.

BENOIT.

Hé bien! comment cela va-t-il?

PHILIPPE.

Pas mal. Il est allé solliciter pour moi auprès de M. le Duc.

BENOIT.

Qui est prévenu, et daignera seconder nos desseins.

PHILIPPE.

Bon! Je vais me préparer à jouer d'autres scènes; et comme mon père me reproche quelques erreurs de jeunesse, je pro-

LEGRAND.

Pas encore. M. le Duc exige qu'avant tout, ton fils subisse mon examen.

BENOIT.

Je vais donc vous l'envoyer. Permettez que je réclame pour lui votre indulgence.

LEGRAND.

Pour un début il en faut toujours, et le public le sait bien.

AIR *du premier Pas.*

Au premier pas,
Si le public sévère
De sa rigueur ne se désistait pas ;
Plus d'un acteur qui sait charmer et plaire,
Eût vu borner sa brillante carrière
Au premier pas.

BENOIT.

Je vais chercher mon fils.

LEGRAND.

Va, qu'il se dépêche, je ne puis attendre qu'une demi-heure.

SCÈNE XI.

LEGRAND, PHILIPPE ET VICTORINE, *en cabaretier et en cabaretière.*

PHILIPPE, en dehors.

AIR : *Contredanse des drapeaux.*

Eh ! vien-t'en
Voir Monsieur Legrand,
Bon convive et bon poëte,
Eh ! vien-t'en
Voir Monsieur Legrand,
Des buveurs c'est le plus franc.

LEGRAND.

Quelle est cette visite qui m'arrive là ?

PHILIPPE, en entrant.

J'ai souvent eu le plaisir
D'vous voir l'humeur guillerette,
Quand il vous plaisait d'venir
Avec gentille fillette
En goguette,
A not' guinguette.

PHILIPPE ET VICTORINE.

Eh! viens-t'en, etc.

LEGRAND.

La bonne figure de cabaretier!

PHILIPPE.

Vous voyez en moi le gendre et le successeur de M. Vinfort, aubergiste-traiteur au Port-à-l'Anglais, à l'enseigne du Bouchon Couronné.

LEGRAND.

Je connais le numéro.

PHILIPPE.

J'suis venu présenter à M. Benoît, ma nouvelle mariée, ma petite femme, en lui demandant la continuation d'sa pratique.

LEGRAND.

Je vous fais mon compliment. C'est là votre femme?

PHILIPPE.

Oui, d'puis la Sainte-Catherine dernière; comme nous avons appris qu'vous étiez ici, j'ai dit qu'fallait faire d'une pierre deux coups; viens-t'en, femme, voir un d'nos anciens habitués... tu connais l'paroissien?

VICTORINE.

Oh! oui, j'me le remets; quand j'étais toute petite, il m'donnait toujours des bonbons ou des sucreries...

LEGRAND, à Philippe.

Et je parie qu'elle a conservé du goût pour les friandises.

PHILIPPE, lui montrant une bouteille.

V'là la vôtre à vous, papa.

LEGRAND.

Qu'est-ce qu'il y a là-dedans?

PHILIPPE.

Un échantillon de vin de Coulange.

LEGRAND.

Du vin de Coulange? C'est mon vin favori.

PHILIPPE.

Femme, verse à M. Legrand. (*Victorine verse du vin à M. Legrand.*) Dégustez-moi ça, papa.

LEGRAND.

Il est bon; mais il y a du charlatanisme dans votre fait, monsieur le cabaretier; verse, par une main jolie, le vin semble toujours meilleur.

VICTORINE.

Est-il poli, monsieur l'auteur!

PHILIPPE.

Si ça peut vous engager à r'venir nous voir, j'vous servirons toujours des bonnes matelottes, comme quand vous veniez faire des parties fines chez nous.

LEGRAND.

Silence!

PHILIPPE.

Avec cette femme d'avocat si cocasse.

AIR : *Irons-nous à Paris.*

En arrivant d'un air mélancolique,
Elle plaignait son époux absent;
Elle prenait un ton moins pathétique,
Quand le Madère était présent;
Sa douleur était moins amère,
Quand le Bordeaux était servi,
Et quand l'on remplissait son verre,
Elle n'pensait plus à son mari.

LEGRAND.

Quelquefois encore en prenant son café.

VICTORINE.

C'est alors qu'elle chantait ce gaillard et ce petit chanson que j'ai retenue.

LEGRAND.

Ah! voyons donc la petite chanson.

VICTORINE.

AIR *de Faublas.*

Non, non, Monsieur, ce n'est pas beau
De voltiger parmi les belles;
Quand l'amour agite ses ailes,
Il voit s'éteindre son flambeau.
Je hais les amans infidèles, ...
Voltigeant de belles en belles.
Quand l'amour, etc.

Votre cœur est-il bien sincère,
Quand votre esprit veut tout charmer?
C'est peu de savoir plaire,
Il faut encore savoir aimer;
Pour moi je veux aimer et plaire.
Retenez bien qu'il n'est pas beau, etc.

LEGRAND.

Je crois encore l'entendre, et vous la chantez à ravir.

PHILIPPE.

Et cette marchande de mode, cette p'tite débutante...

VICTORINE.

Qui dansait si joliment; tra la dera. (*Elle danse une petite walse.*)

LEGRAND.

Ils me charment par ces souvenirs.

PHILIPPE.

Par ma fine, ai, comme on le dit, votre fils a fait des siennes, faut convenir que vous étiez un fier épicurien..... dant' vot' temps...

VICTORINE.

Quand vous r'viendrez nous voir, nous n'oublierons rien de tout c' qui pourra vous être agréable.

PHILIPPE, à Victorine.

Viens-t-en, femme; ne faisons déranger M. Legrand.

VICTORINE.

Un moment. Je n' nous en irons pas sans l' mercier l'particulier des billets qu'il nous a donnés pour le préau de la foire Saint-Laurent.

PHILIPPE.

Et la Comédie-Française : *le Roi de Cotagne*, *l'Aveugle Clairvoyant*.

VICTORINE.

Ce sont là d' jolies pièces ! et quel plaisir nous avions quand il jouait lui-même. Avait-il l'air simple dans les paysans !

PHILIPPE.

Et superbe dans les rois !

VICTORINE.

Dans les rois ! c'est donc ça qu'un jour, à not' guinguette, lorsqu'un pauvre à qui il faisait l'aumône se mit à entonner un *de profundis*....

PHILIPPE.

Mon ami, lui dit M. Legrand.

AIR de Lantara; *A jeun je suis trop philosophe.*

Garde l'antienne funéraire,
Pour tous ceux qui sont trépassés;
Quant à moi j'en connais un autre,
Mon embonpoint le prouve assez.
Au lieu d'un *de profundis*, chante
Domine salvum, tu le dois;
Car tous les jours je représente,
Et les empereurs et les rois.

LEGRAND.

Il est vrai qu'au théâtre je fais un peu de tout.

VICTORINE.

C'est comme mon mari, mon cher Dontemps ; il s'en mêle aussi quelquefois.

LEGRAND.

Comment, il jou[illegible]

VICTORINE.

Et joliment. Le proverbe et la parade, avec tous ses agrémens.

LEGRAND.

Mais l'état de cabaretier[illegible]

PHILIPPE.

Nous ne jouons que les jours de relâche.

LEGRAND.

Pas possible...

PHILIPPE.

C'est la vérité. Dans [illegible] d'cabaretier, j'passe bien des originaux en revue. Je vois tout, j'entends tout et j'profite de tout. L'autre jour, [illegible]ier, natif de Falaise, s'en vint chez moi faire [illegible] j'n'ai pas manqué l'occasion. Il [illegible] je l'ai saisi. (*Prenant le ton d'un* [illegible]) Je viens, mon doux monsieur, vous signifier certaine ordonnance, afin que vous trouviez bon que je vende vos meubles. (*Du ton naturel.*) J'ai fait des offres de paiement, et c'est de votre faute. — De ma faute ! de ma faute ! Nous autres huissiers, on nous met tout sur le dos. — Si j'y applique un bâton !... — Frappez ! vous paierez le tout ensemble ; frappez ! frappez !

LEGRAND.

Fort bien. Seulement il faut tenir la main un peu arrondie, parce que les huissiers ont nécessairement les doigts crochus.

PHILIPPE.

Qu'il vienne à ma guinguette un tambour major avec une petite orangère ; j'observe [illegible] il est à table, sa large moustache, son front martial et ses yeux pétillans. Il n'est pas au rôti que je le sais par cœur. (*Il prend la canne de M. Legrand pour figurer celle d'un tambour major, dont il imite les gestes et la voix.*) Ah ! ça dis donc, Magdeleine, est-ce que tu craindrais d'en venir au matrimonium z'avec moi ?

VICTORINE, prenant le ton d'une orangère.

Comm' t'es donc pressé, la Tulipe?

PHILIPPE, de même.

Je m' péris d'abord, si nous n'avons paraphé z'aujourd'hui l' monument d' not' bonheur.

AIR : *Duo de Joconde.*

J'prétends qu'not'hymen se fasse.

VICTORINE.

Je l'désire tout autant;
Mais i faut d'abord qu'j'amasse
Du quibus et du comment.

PHILIPPE.

Je t'aime et j'pars pour la gloire.

VICTORINE.

Déjà j'te l'dis sans détour,
Sur mon cœur t'as la victoire;
Va, je t'rends amour,
Va, je te rends amour
Pour amour.

PHILIPPE.

La [illegible] va par [illegible].

Avec moi [illegible]
T'[illegible]

VICTORINE.

Non, j'dois [illegible] orangère,
C'est l'état qui m'convient l'mieux.

PHILIPPE.

Loin de toi j'fum'rai sans pipe.

VICTORINE.

J't'épous'rai z'à ton retour.

PHILIPPE.	VICTORINE.
Promets donc à la Tulipe,	Je promets à la Tulipe,
D'li garder amour	D'li garder amour
Pour amour.	Pour amour.

VICTORINE.

Et v'là c'que c'est.

LEGRAND.

Il ferait fort bien la Rissole.

PHILIPPE.

La Rissole! un soldat ivre! moi j'enseille dans les ivro-

gnes. Ce n'est pas étonnant, j'ai toujours mes modèles sous les yeux. Attendez que je pose.

LEGRAND, le plaçant.

Les jambes un peu plus avinées.

PHILIPPE, contrefaisant l'ivogne.

(*A Legrand.*) Madame, voulez-vous m'faire l'amitié de m'indiquer le ch'min de ma maison?

VICTORINE, le retournant.

De ta maison, ivrogne!

PHILIPPE, de même.

Ah! c'est ma femme; ça m'dégrise.

VICTORINE.

Si c'était ici un cabaret, tu n'pass'rais pas devant sans y entrer. C'est i' pas affreux d'en revenir à une heure du matin!

PHILIPPE.

C'est qu'il est tard; mais c'est qu'j'ai attrappé un coup d'soleil à minuit.

VICTORINE.

Tu boiras donc toujours, scélérat?

PHILIPPE.

Oui, j'suis un scélérat; mais j'suis un honnête homme.

LEGRAND.

Bravo! bravo!

PHILIPPE.

Ainsi, vous le voyez.

AIR : *Courant de la brune à la blonde.*

J'ai contracté l'habitude
De prendr' la natur' sur l' fait,
Et me suis fait une étude,
De la rendre trait pour trait;
Ou, tous les jours à la ronde,
J'prends plaisir à copier
Les originaux qu'on fronde;
Tour à tour j'suis barbier,
Cuisinier,
Jardinier,
Ecuyer,
Financier,
Ou rentier;
Je contrefais tout le monde.

LEGRAND.

Fort bien, monsieur le cabaretier. (*Il s'approche de Victorine et la complimente tout bas, tandis que Philippe en sortant dit à part.*)

Ce n'est pas le tout d'être admis à la Comédie Française, il faut encore que je sois reçu de mon père, et je vais travailler à ma réception.

LEGRAND.

L'aubergiste Bontemps ici plus loin que le Bouchon Couronné. (*Ne voyant plus Philippe.*) Qu'est-il donc devenu ? Ah ! le singulier original ! Ah ! ah ! ah !

SCÈNE XII.

LEGRAND, BENOIT.

BENOIT.

M. LE Duc va bientôt venir... vous paraissez content ?

LEGRAND.

Rien, charmé. Mais ton fils, que ne vient-il répéter ?

BENOIT.

Vous l'avez vu ?

LEGRAND.

Je n'ai vu qu'un successeur de Vinfort, capable d'être le mien... quel gaillard !

BENOIT.

C'est lui, c'est le débutant.

LEGRAND.

Comment, c'est ton fils ?

BENOIT.

Lui-même.

LEGRAND.

Allons, tu plaisantes.

BENOIT.

Non, parbleu ! je vous le jure.

LEGRAND.

Ma foi, je t'en félicite ; il a joué à merveille, et je t'avoue que j'ai été dans la plus complète illusion.

BENOIT.

C'est peut-être aussi que vous n'avez pas moins d'indulgence pour mon fils, que de prévention contre le vôtre.

LEGRAND.

Il est vrai que je fais entr'eux une grande différence ; car je reconnais que le tien a du mérite.

BENOIT.

Voici M. le Duc ; je me retire, et vous laisse avec lui.

SCÈNE XIII.

LE DUC, LEGRAND.

LE DUC.

Eh ! bien, est-on comptant ou débutant ?

LEGRAND.

Oui, M. le Duc ; il remplit l'idée que je me fais d'un bon comédien.

LE DUC.

D'un bon comédien !

LEGRAND.

C'est au point que j'ai été sa dupe pendant une demi-heure.

LE DUC.

Toi, Legrand !

LEGRAND.

Moi-même, qui devrais pourtant m'y connaître.

AIR : *Vivent les gascons.*

Un doux espoir nous est permis,
Et sur la scène
Où Melpomène
Voudrait remporter tous les prix,
Régneront les jeux [illegible].
Enfin je trouve un [illegible]
Et de qui Thalie adorée,
Pourra faire un bon serviteur
Qui portera bien sa livrée.

LE DUC ET LEGRAND.

Un doux espoir nous est permis, etc.

LE DUC.

Cependant, plusieurs de tes camarades m'ont sollicité pour ton fils, que l'on attend de jour et jour. N'est-il pas juste que l'héritier d'un nom célèbre ait la place que son père occupait ?

LEGRAND.

Ah! M. le Duc! la noblesse n'est pas héréditaire au théâtre comme dans le monde.

AIR : *J'aime ce mot de gentillesse.*

Quand Thalie inscrit sur sa liste
Les acteurs qui la font chérir,
Le bon goût est son archiviste,
Son secrétaire est le plaisir;
Et ce tribunal, seul arbitre
D'un comédien et de ses descendans,
Ne reconnaît jamais le titre,
Qu'il n'ait reconnu les talens.

LE DUC.

Puisque tu as reconnu ceux du fils de mon concierge...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ.

MONSEIGNEUR m'appelle?

LE DUC.

Donnons-lui l'ordre de début que je destinais à ton fils. André, prends cet ordre.

ANDRÉ.

Eh! oui, Monseigneur.

LEGRAND.

Qu'il soit remis sur le champ, et qu'on aille trouver les comédiens assemblés : on me rapportera leur réponse.

ANDRÉ.

Oui, Monseigneur, c'est à deux pas d'ici; ce sera bientôt fait. (*A part, en sortant.*) Suis-je heureux?

LE DUC.

Je voudrais pourtant bien voir le débutant, et juger par moi-même.

SCÈNE XV.

LE DUC, LEGRAND, PHILIPPE, BENOIT.

BENOIT.

IL y a là-dedans un vieux matelot provençal qui veut absolument entrer. (*Bas au Duc.*) C'est Philippe.

LEGRAND.

Un matelot provençal ! Monseigneur, je vous réponds du débutant.... mais, permettez que j'aille voir....

BENOIT.

C'est vous qu'il demande. Un procès pour des parts de prises l'ayant amené à Paris, il ne veut pas repartir sans vous avoir vu.

LEGRAND.

J'y cours.

LE DUC.

Restez. Qu'on le fasse venir... J'aime aussi les francs marins. Il n'y a plus que ces gens-là pour dire la vérité.

(Benoît sort.)

AIR : *En naissant promis à Thalie.*

Dans le péril que ne lui montre
L'imprudence de son rocher,
Le vaisseau d'un état rencontre
Plus d'un écueil, plus d'un rocher.
En tout temps plus d'une province
Aurait joui d'heureux destins,
Si tous les conseillers du prince
Avaient été de francs marins.

BENOIT.

Entrez. Voilà M. Legrand.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, PHILIPPE, *en matelot.*

LEGRAND.

AH ! c'est un vrai loup de mer.

PHILIPPE.

Eh ! voilà not' ancien ! Que je suis aise de le rencontrer !

LEGRAND.

Et moi de vous revoir. Ces braves Provençaux ! j'aurais voulu passer ma vie au milieu d'eux. N'êtes-vous pas de Fréjus ?

PHILIPPE.

De Fréjus même.

LEGRAND.

Donnez-moi donc des nouvelles de ce vieux marin qui touchait presque à la centaine, le père Guillaume.

PHILIPPE, fumant sa pipe.

Ah!

LEGRAND.

Et la bonne mère Lanfuse?

PHILIPPE, de même.

Ah!

LEGRAND.

Et Pierre Duoroc le plongeur?

PHILIPPE, secouant son tabac.

Ah!

LEGRAND.

Patron Jacques?

PHILIPPE.

Oh! celui-là se porte comme un charme. Frère Jean, m'a-t-il dit, à mon retour de croisière, quand tu iras à Paris, tâche de voir M. Legrand, et dis-lui que je laisse vieillir un bon quartaut de vin de Saint-Gilles, que nous boirons ensemble à son r'tour en mangeant la bouillie.

LEGRAND.

Oh! j'irai, j'irai; et aussi petit Noyau, Nicolas, qui m'amusait tant par ses espiègleries.

PHILIPPE.

Mon fils! mauvais sujet.

LEGRAND.

Un garçon charmant!

PHILIPPE.

Bagasse! je ne veux plus le voir.

LEGRAND.

Qu'a-t-il donc fait?

PHILIPPE.

Ah! caspi! ce qu'il a fait! A dix-sept ans, ça n'avait pas la force de virer au cabestan, que ça s'est avisé d'vouloir prendre à l'abordage un cutter ennemi, il a été cause que ma grande chaloupe a coulé bas, et il ne s'est sauvé qu'en s'amarant à la fausse quille; j'vous l'ai chapitré d'importance, et j'lui ai défendu de r'mettre jamais les pieds en mer.... Prouuh! six mois après, vous n'devineriez pas où je l'ai *rencontré*?

LEGRAND.

Où donc?

PHILIPPE.

Ah! faudrait pour vous expliquer ça, que je vous raconte ma dernière traversée.

LE DUC.

Eh! bien, raconte-nous ta dernière traversée.

PHILIPPE.

J'étais contre-maître sur le Nestor, lorsqu'à la Guadeloupe j'm'amusais d'temps en temps à faire pomper l'équipage, c'qui m'a brouillé avec la faculté du pays.

LE DUC.

J'entends; partout où il y a des malades, il y a des médecins.

PHILIPPE.

Au contraire; partout où il y a des médecins, il y a des malades. D'l'avis des docteurs, on m'fit embarquer sur une goëlette qui r'tournait en France. D'abord nous eûmes vent en poupe, ça allait bien; mais survint un calme plat, ça n'allait plus... Nous d'mandions d'la pluie et du vent, et nous n'avions pas un souffle, pas un nuage; avec ça peu d'vivres à bord; d'sorte que c'vilain beau temps avala tout.

LE DUC.

Point de vivres! vous ne deviez pas être à votre aise?

PHILIPPE.

Heureusement il y avait encore.... (*Il montre sa gourde*. et avec ça on va loin. Enfin, quelques jours après, not' vieux pilote aperçoit un point noir au-dessus de l'horizon. Réjouissons-nous, dit-il, nous allons avoir une bonne tempête; un vent s'élève, puis deux, puis trois, puis une douzaine qui soufflent avant, arrière, tribord et bâbord, et font un tintamare de tous les diables.

AIR *du Vaisseau amiral.*

Le gouvernail se bris' tout net,
Les lam' se heurt' et nous surpassent,
Les hunes craq', [illegible] cassent,
I m' tomb' sur l' [illegible] de perroquet.
Not' vieux pilot' cherch' sa perruque
Que les flots sont v'nus arracher,
Et nous découvr' un triste nuque
Que l'on prendrait pour un rocher;
C' n'est pas assez [illegible] qu'il grêle,
Il faut que le tonner' s'en mêle;
Il fond sur nous [illegible];
Il menac' de ses feux croisés
Not' saint' barb'.... nous étions rasés;
Mais l'arc-en-ciel perc' les nuages;
Sa clarté commande aux orages,
Que Zéphir sent [illegible] sur l'eau,
Laisse au vaisseau
Libre carrière,
Eh! vogue, eh! vogue, eh! vogue la galère.

LE DUC.

Ainsi, tu as passé du calme plat à la tempête.

PHILIPPE.

Et de la tempête à un combat naval. On signale une voile à l'est; un corsaire tunisien vient d'capturer un bâtiment français; l'capitaine met l'cap dessus, et ordonne le branle bas. On s'aborde, on se bat avec acharnement, pif, pouf, paf. L'corsaire qu'avait l'feu à son bord, saute, et, triomphant alors nous reprenons l'bâtiment français. J'y monte, et l'premier qui me r'çoit dans ses bras, c'est mon fils, ce fils rebelle à qui j'avais défendu de s'rembarquer.

LEGRAND.

Vous fûtes alors bien content?

PHILIPPE.

Furieux, je n'écoutai qu'ma colère, et le r'poussai loin d'moi.

LEGRAND.

Ah! vous aviez tort; car il vient un moment où il faut qu'on pardonne.

PHILIPPE.

C'est c'qu'il me disait, en me tenant ainsi. Pardonnez-moi, mon père.

LEGRAND.

Vous me pressez trop!

PHILIPPE.

Vous me pressez trop, lui disais-je, ferme comme un roc.

LEGRAND.

Avec votre fermeté, vous allez m'étouffer.

PHILIPPE.

Vous allez m'étouffer!

LEGRAND.

Retirez-vous.

PHILIPPE.

Retirez-vous.

LEGRAND.

Ah! vous êtes trop dur.

PHILIPPE.

Vous croyez?

LEGRAND.

Un père a-t-il rien de mieux à faire que de se réjouir de tout oublier dans un moment pareil?

PHILIPPE.

Dans ce moment-ci?

LEGRAND.

Dans ce moment-ci, dans tout autre, il faut qu'un père fasse grâce à son fils, qu'il l'accueille et l'embrasse.

PHILIPPE.

Eh! c'est ce qu'il m'répétait sans cesse, en m'enveloppant comme un grand mât.

LEGRAND.

Eh! mais, je ne suis pas un grand mât... que vois-je, et que veut dire ceci? (*Philippe se découvre.*)

PHILIPPE.

Que le fils de Benoît, la veuve, le cabaretier, le marin provençal et votre fils, n'en font qu'un.

LEGRAND.

Quoi! c'est mon fils!

BENOIT.

Oui, c'est bien lui.

LEGRAND.

Mon cher Philippe!

TOUS.

AIR : *La treille de sincérité.*

Ah! quel bonheur un père éprouve,
Quand il retrouve
Un fils chéri,
Surtout un fils digne de lui.

Mais qui se serait attendu à un tour pareil de la part de Benoît?

BENOIT.

AIR :

Ah! si ma ruse vous offense,
De votre cœur sensible et bon,
Philippe a conquis l'indulgence,
J'en attends aussi mon pardon.
Vous êtes content, je l'espère,
Et nous reprenons tous nos rangs;
Il fut proscrit j'étais son père;
Il est heureux, je vous le rends.

LEGRAND.

Et je l'accepte.

PHILIPPE.

En accueillant le mari, vous accueillerez aussi la femme.

LEGRAND.

N'est-elle pas en Amérique?

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, VICTORINE.

VICTORINE.

ELLE est à vos genoux.

AIR *du vaudeville de Psyché.*

Le ciel dès l'âge le plus tendre,
Me priva d'un parent chéri ;
Mais, sans doute pour me le rendre,
C'est lui qui m'a conduite ici.
Pour que sa faveur soit entière,
Vous, à qui toujours il sied bien
De représenter un bon père,
Devenez aujourd'hui le mien.

LEGRAND.

Embrassez-moi, mes enfans.

BENOIT.

Que nous veut André ?

SCÈNE XVIII et dernière.

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ.

J'sors d'avec Messieurs les Comédiens Français.

LE DUC.

Comment ? serait-ce toi qui leur aurais porté l'ordre de début ?

ANDRÉ.

Sitôt que Monseigneur m'en a eu chargé.

LE DUC.

La bonne méprise ! Et la réponse ?

ANDRÉ.

La voici. Oh ! je les ai bien divertis, bien amusés. Ont i ri ! ont i ri !

LE DUC.

Nous allons voir. (*Il lit.*) « Monsieur le Duc, permettez-» nous d'attendre de nouveaux ordres de votre part. Il nous » a été impossible de reconnaître du talent dans celui qui

» s'est dit envoyé par vous. Dans les cinquante vers qu'il » nous a débités, il a fait au moins cinquante fautes de frau- » çais. » Cinquante fautes!

ANDRÉ.

C'est possible; mais dam! i f'sait si chaud dans l'foyer; et puis i n'm'ont pas d'mandé Mithridate.

LEGRAND, à Philippe.

Je les rassurerai en leur montrant mon fils; mais souviens-toi bien qu'au théâtre, comme dans le monde, il ne suffit pas que les débuts soient heureux; il faut toujours finir comme on a commencé.

VAUDEVILLE.

AIR *du vaudeville des Amazones.*

J'aime à voir un couple prospère,
Qui sur le bras de l'amitié,
Jusqu'à la fin de sa carrière,
Peut marcher toujours appuyé;
Mais à l'objet de sa rare constance,
Ah! que je plains un époux qui survit!
On est heureux lorsqu'ensemble on commence,
Et plus heureux lorsqu'ensemble on finit.

PHILIPPE.

Mon cœur tressaille d'allégresse;
De mon père j'obtiens l'aveu;
Mais, rempli d'une douce ivresse,
J'ose encore former un vœu:
C'est d'obtenir partout même indulgence,
Car de la sorte un talent s'accomplit;
Par ses efforts quand l'acteur le commence,
Par ses bontés le public le finit.

VICTORINE, au public.

Si l'on n'applaudit un poëme
Que lorsqu'il se met en chemin,
Son sort est douteux; c'est de même
Quand on n'applaudit qu'à la fin;
Pour vous, Messieurs, possédant la science
Qui, seule met un ouvrage en crédit,
Applaudissez au moment qu'il commence;
Applaudissez au moment qu'il finit.
Applaudissez quand surtout il finit.

De l'imprimerie de CONSTANT-CHANTPIE, rue Ste-Anne, n° 20.

Rochefort-Lucay, Claude Louis Marie, = marquis de

LE DÉPART

D'UNE DILIGENCE,

TABLEAU ÉPISODIQUE EN UN ACTE,

MÊLÉ DE VAUDEVILLES,

PAR

MM. ROCHEFORT, BRISSET ET MESNARD;

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 21 décembre 1821.

PRIX : 1 fr. 25 c.

PARIS,

Chez MARTINET, Libraire, rue du Coq Saint-Honoré, nº 15.

1822.

PERSONNAGES.

	Acteurs.
M. TARDIF, solliciteur.	M. PHILIPPE.
M. PINCEMAILLE, vieux bonnetier.	M. HIPPOLYTE.
M. HYDROGÈNE, Chimiste.	M. FONTENAY.
SAINVILLE, amant de Mlle Descouronnes.	M. ARMAND.
BATAILLE, hussard.	M. JOLY.
Mlle DESCOURONNES, actrice de Paris.	Mlle LUCIE.
Mme PINCEMAILLE.	Mme GUILLEMAIN.
Une Nourrice.	Mlle MINETTE.
BALLOT, conducteur.	M. FICHET.
CLIC-CLAC, postillon.	M. JUSTIN.
Mme PINCÉ, vieille voyageuse.	Mlle CHAPELLE.

La scène se passe à Paris, dans la cour d'un bureau de diligence, depuis trois heures jusqu'à cinq heures après-midi.

LE DÉPART
D'UNE DILIGENCE,
TABLEAU.

Le théâtre représente la cour du bureau : dans le fond, à gauche, on aperçoit la moitié de la diligence ; à droite l'entrée d'un café qui porte pour enseigne : *Au Rendez-Vous des Voyageurs* : de l'autre côté la porte du bureau avec diverses inscriptions de noms de villes. Un banc est placé auprès.

SCÈNE PREMIÈRE.

BALLOT, *monté sur l'impériale*, CLIC-CLAC, PLUSIEURS COMMISSIONNAIRES, *aidant à porter des paquets.*

CHŒUR.

AIR : *de la Visite à Bedlam.*

Soyons tous intelligens ;
Ici, point de négligence :
Les gens de la diligence
Doivent être diligens.

BALLOT, *du haut de la voiture.*

Dans leur char combien de fous
Qu'la fortune met en déroute !
Ça n'est pas si sûr que nous,
Ça verse toujours en route.

TOUS.

Soyons tous, etc.

CLIC-CLAC.

Quand vous voudrez, monsieur Ballot, tout est là.

BALLOT, *qui arrange les courroies de la voiture.*

J'suis à vous tout-à-l'heure.

CLIC-CLAC.

J'allons vous jeter tous les objets... Mais dites-moi donc; croyez-vous qu'il y aura un bon pour boire c'tte nuit?... C'est que je fais deux postes, moi; celles de Versailles et de Dreux.

BALLOT.

Toutes les places sont à-peu-près retenues.

CLIC-CLAC.

Ah! oui; mais c'est que les bourgeois deviennent joliment vilains! le dernier voyage, j'pouvions pas les réveiller dans c'tte voiture! Ils s'étions z'endormis en passant près de l'Opéra, et gn'y avait pas de raison pour que ça finisse, quoi!

BALLOT.

Allons, Clic-Clac, tu te plains toujours.

CLIC-CLAC.

Dame, écoutez donc, c'est qu'on ne me fais pas aller, moi.

BALLOT.

Repasse-moi les paquets.

CLIC-CLAC.

Rien qu'en les regardant, je parie que je devine les personnes que j'aurons.

BALLOT.

AIR : *Je suis colère et boudeuse.*

Commençons par la bourriche.

CLIC-CLAC.

Ça nous annonce un gourmand.

BALLOT.

Nous avons un homme riche,
Ce coffret est bien pesant;
Et c'tte toile à grand ramage
Qui recouvre le paquet,
Dit qu'une vieille voyage....

CLIC-CLAC, *donnant une cage.*

Monsieur, c'est un perroquet;
Ça, c'est une boîte casuelle;
Prenons garde aux accidens.

Un parapluie, une embrelle,
C'est pour la pluie et l'beau temps.
Cette valise, je gage,
Appartient à quequ'e fermier.

BALLOT.

Ou quelqu'un qui déménage
Sans payer ses créanciers.

CLIC-CLAC.

Nous aurons une coquette.

BALLOT.

Dieu ! quel énorme carton !

CLIC-CLAC, *donnant des papiers.*

Voilà qui sent le poëte.

BALLOT, *prenant un petit paquet dans un mouchoir.*

Et qui m'indique un Gascon.

CLIC-CLAC, *donnant un sabre.*

La valeur en diligence,
Aujourd'hui voyagera.

BALLOT.

Tu sais, mon ami, qu'en France,
Ell' va toujours ce train-là.

BALLOT, *descendant.*

Allons, vous autres, venez boire la goutte; c'est moi qui régale ; et s'il vient des effets, je les placerai plus tard : nous avons encore deux heures.

CLIC-CLAC.

C'est bien cela. Mes chevaux ont leur avoine ; ainsi pirouettons jusqu'à la buvette, ça nous éclaircira la vue.

TOUS *en sortant reprennent le chœur.*

Soyons tous d'intelligence.
Ici, point de négligence.
Les gens de la diligence
Doivent être diligens.

(*Ils sortent par la porte du fond.*)

SCÈNE II.

LA NOURRICE, *entrant et tenant un paquet.*
(*Elle s'assied.*)

Là ! v'là toutes mes affaires en paquet. La maman m'a

donné la layette, et j'la garde pour une autre occasion, parce que je sis bien sûre qu'il me viendra un enfant au premier jour. Grâce à Dieu ! je n'en ai jamais manqué. J'ai du bonheur, et ça me profite.

(*On entend Bataille dans la coulisse, qui chante en entrant.*

SCÈNE III.

BATAILLE, LA NOURRICE, *assise.*

BATAILLE, *chantant.*

Qu'as-tu, Camarade,
Qu'as-tu à pleurer ?
Faut-il, pour une brune,
Tant se chagriner.

Ah ! m'y v'là. (*Il regarde.*) Une personnière !... Allons, Bataille, v'là d'l'occupation pour ton voyage. (*Il s'approche d'elle en la regardant, et s'assied sur le banc.*)

BATAILLE, *battant le briquet.*

Ah çà, la petite mère, nous allons donc faire route ensemble ?

LA NOURRICE.

Oui, monsieur le soldat.

BATAILLE.

Et jusqu'où qu'vous allez, comme ça ?

LA NOURRICE.

Jusqu'à Dreux en Vexin.

BATAILLE, *allume sa pipe et fume.*

Tiens, c'est justement là que je fais halte. J'vas chez mon père qu'est vigneron. Queul état que vous êtes donc, vous ?

LA NOURRICE.

Je suis nourrice.

BATAILLE.

Ah ! oui, pour les enfans. Et vous vous appelez ?...

LA NOURRICE.

Pélagie Gojard.

BATAILLE.

C'est un beau nom. Moi, je suis Michel Batàille, hussard. Est-ce que vous avez un marmot avec vous?

LA NOURRICE.

Eh! non. J'venons de le rapporter aux parens; il est sevré, et je m'en retournons à vide au pays.

BATAILLE.

Ça me convient d'autant plus que ça m'arrange, parce que j'aurai l'avantage de votre société en route.

LA NOURRICE.

Et moi aussi. Quoique je n'ayons que dix-huit lieues à faire, on n'est pas fâché de bavarder un petit brin en circulant; ça fait passer le temps tout doucement.

BATAILLE, *tendrement.*

Et vous verrez que j'ai une tenue galante dans l'occasion... J'aurons du plaisir...

LA NOURRICE, *faisant un mouvement pour se reculer.*

C'est pas la peine.

BATAILLE.

Est-ce que la pipe vous gêne?

LA NOURRICE.

Point du tout.

BATAILLE.

Tant mieux... Dites donc; est-ce que vous êtes dans la diligence, vous?

LA NOURRICE.

Non, je suis dessus.

BATAILLE.

Moi de même. J'prendrons l'air ensemble.

LA NOURRICE.

Ça vaut mieux pour la santé.

BATAILLE.

Et ça n'coûte pas si cher. (*Ils se lèvent.*)

LA NOURRICE.

Pourvu que je n'soyons pas mouillés... Ah! vous me direz

à cela, j'avons le cuir de la vache pour nous servir de parasol.

BATAILLE.

Oui, en cas d'eau. Ainsi, Nourrice, vous souscrivez à ce que je m'intitule vot' défenseur direct pendant le voyage.

LA NOURRICE.

Ça va de droit.

BATAILLE, *avec passion.*

Ah! femme du beau sesque... Je vois que vous m'entendez bien!

AIR : *Je suis Lindor.*

Je suis guerrier, j'ai l'cœur solide au poste;
J'suis amoureux comme un vrai troubadour,
Vous m'permettez de vous faire la cour.
Entre nous j'tâcherons d'placer l'amour,
Et l'sentiment ira d'un train de poste.

LA NOURRICE.

Oh! non, non; ce n'est pas cela du tout; j'ai mon mari, et je suis honnête et sage!

BATAILLE.

Ah! ben oui. Mais, moi, je suis séducteur par inclination et téméraire par état.

AIR : *Au son du fifre et du tambour.*

J'fus long-temps nourri par la gloire;
Ell' me berçait sur des lauriers;
L'bon lait qu'all' nous donnait à boire
Etait le vin de nos guerriers.
Remplacez pour moi la victoire...
Nourrice, acceptez sans façon
Son vieil enfant pour nourrisson.

LA NOURRICE.

Je vous dis que j'entends pas de cette oreille-là. (*Elle va se rasseoir.*)

BATAILLE, *s'approchant d'elle.*

Ah! vous faites la méchante. (*A part.*) Gare les cahots! (*Il se met auprès d'elle.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, M. et Madame PINCEMAILLE.

(*M. Pincemaille en bonnet de soie noire, tenant d'une main un sac de nuit, de l'autre un parapluie.*)

M. PINCEMAILLE, *à la cantonnade.*

Je vous dis que c'est assez de trente sols; le tarif n'en exige pas davantage.

Mme PINCEMAILLE.

C'est vrai! pour nous conduire de la rue Tire Chappe au bureau des diligences, voilà-t-il pas une belle course?

M. PINCEMAILLE.

Il faut économiser les pour boire, j'en aurai assez à débourser en route.

BATAILLE, *à la nourrice.*

V'la des voyageurs... Dites donc, nourrice, seriez-vous susceptible d'accepter un rafraîchissement?

LA NOURRICE.

Je veux ben, si vous promettez d'être tranquille?

BATAILLE.

Toujours. (*Il appelle.*) Garçon, deux petits verres de doux. (*Il entre dans le café avec la nourrice.*)

SCÈNE V.

M. ET Mme PINCEMAILLE.

M. PINCEMAILLE.

C'est ici, bobonne, que je vais m'embarquer. Voilà la voiture qui va me soustraire à ton amour.

Mme PINCEMAILLE, *cachant ses yeux avec son mouchoir.*

Ah! cette vue rouvre ma blessure. (*Elle pleure.*)

M. PINCEMAILLE.

Ah ça! madame Pincemaille, tarissez donc vos larmes, j'ai bien assez de mon chagrin personnel.

Mme PINCEMAILLE.

Ah! ah! ah! ah!

M. PINCEMAILLE.

Console-toi, ma poule, je ne serai pas long-temps absent.

Mme PINCEMAILLE.

Je le sais bien!...

M. PINCEMAILLE.

Je t'écrirai souvent, et mes lettres t'annonceront, indépendamment des bénéfices de notre commerce, la continuité de mon amour. D'ailleurs le voisin Gérard te tiendra compagnie.

Mme PINCEMAILLE.

J'y avais déjà songé.....

M. PINCEMAILLE.

Excellente femme! Aussi pourquoi as-tu voulu me voir partir.

Mme PINCEMAILLE.

C'est ma dernière consolation.

M. PINCEMAILLE.

Dès l'instant que j'ai été à la tête de notre magasin de bonneterie, tu sais bien qu'il a fallu que je voyageasse et que tu t'habituasses aux privations.

Air : *On dit que je suis sans malice.*

Depuis ma plus tendre jeunesse
Je cours, je vais, je viens sans cesse;
A quinze ans déjà je portais
En province, bas et bonnets.
C'est vraiment un métier terrible;
Plus que jamais il est pénible,
Et mon père dans sa maison
N'm'a pas élevé dans du coton. (*bis.*)

Mme PINCEMAILLE, *pleurant toujours.*

Il n'en est pas moins bien douloureux d'avoir un mari qui passe sa vie sur les grands chemins, tandis que sa femme.....

M. PINCEMAILLE.

Eh bien! voyons, si ça te chagrine trop, je vais rester avec toi, là! et que ça finisse.....

Mme PINCEMAILLE, *vivement.*

Non, non! va-t-en, puisqu'il le faut.

M. PINCEMAILLE.

A la bonne heure.

Mme PINCEMAILLE.

Mais prends bien garde d'avoir froid aux pieds.

M. PINCEMAILLE.

Tu sais que j'ai du foin dans mes bottes.....

Mme PINCEMAILLE.

Couvre-toi bien dans la nuit sur-tout.

M. PINCEMAILLE.

Je mettrai encore un bonnet de coton par dessus celui-ci.

Mme PINCEMAILLE.

Je t'ai acheté des tablettes de bouillon, je les ai mises dans ton sac avec une volaille rôtie, des pruneaux de Tours et du chocolat.

M. PINCEMAILLE.

Ah oui! pour mes repas de la route; c'est une bonne idée.

Mme PINCEMAILLE.

J'ai fait tout cela par économie; les dîners d'auberge sont si cher!...

Air : *Un quart-d'heure de royauté.*

Lorsque les voyageurs descendent,
Par l'amour du gain animés,
Les aubergistes les attendent
Comme des vautours affamés.
Ils vous écorchent, vous rençonnent,
Et l'on est très-content je crois,
Lorsque les repas qu'ils vous donnent
N'ont déjà servi qu'une fois.

M. PINCEMAILLE.

Ah! c'est bien vrai; ils nous font payer du vieux aussi cher que du neuf; ah ça, tu m'as apporté des bonnets?

Mme PINCEMAILLE.

Il y en a une douzaine, fil en quatre, dans le sac de nuit.

M. PINCEMAILLE.

C'est que je vais profiter de l'occasion pour tâcher d'en vendre aux voyageurs.

SCENE VI.

LES MÊMES, TARDIF, *sortant du bureau.*

TARDIF.

Conducteur, n'oubliez pas de me faire enregistrer sous le nom de Sainville, et la dame aussi. Il était temps, c'était la dernière!

PINCEMAILLE, *à sa femme.*

Tiens, justement, en voilà un qui se présente. (*à Tardif.*) Monsieur est des nôtres?

TARDIF, *à part, le regardant.*

Oh! quelle figure!... (*Haut.*) Oui, Monsieur, oui, je suis des vôtres.

PINCEMAILLE.

Monsieur aurait-il par hasard un bonnet de coton pour son voyage?

TARDIF.

Pourquoi cela?

PINCEMAILLE.

Parce que j'en débite, Monsieur, et que je pourrais vous en fournir un immédiatement, si vous le désiriez.

TARDIF.

Eh! Monsieur, j'ai bien autre chose en tête que vos bonnets de coton.

PINCEMAILLE.

Monsieur est négociant?

TARDIF.

Je suis solliciteur.

PINCEMAILLE.

C'est un mauvais état cette année.

TARDIF.

Il n'y a pas d'eau à boire.

PINCEMAILLE.

C'est clair. Et vous n'avez pas obtenu de place?

TARDIF.

J'ai mangé la moitié d'une terre à Paris pour avoir un emploi de six cents francs, et je n'ai rien du tout: j'arrivais toujours trop tard... Je demandais toujours le lendemain les faveurs accordées la veille, et je suis sûr que j'ai encore plus de dix ou douze pétitions qui voltigent dans les bureaux. J'en ai lancé partout.

AIR : *Vive la lithographie.*

Oui, dans chaque ministère
J'ai présenté des placets;
Et ce qui me désespère,
C'est que j'en suis pour mes frais.
Quand j'ai quitté mon pays
Pour postuler à Paris,
J'espérais bien par le fait
Être au moins nommé préfet.
La parole était donnée
D'une survivance... Rien:
Tous nos préfets, cette année,
Hélas! se portent trop bien.
Du receveur de chez moi
J'avais demandé l'emploi;
On craignit de le changer
Tout exprès pour m'obliger.
Jusqu'à la sous-préfecture
Il fallut descendre enfin!
Mon placet, je vous le jure,
Eut une bien triste fin.
Je vais trouver le commis
A qui je l'avais remis;
Mais lui, d'un air méprisant,
Me le rend en me disant:
« Le voilà bien autographe.
« Allez, Monsieur, quand on fait
« Tant de fautes d'orthographe,
« On n'est jamais sous-préfet. »
A ce mot inattendu,
Moi je n'ai rien répondu,
Et me suis dit: En tout cas,
Je vais descendre plus bas;
J'espérais bien être maire;
Monsieur, je ne le fus point;
Même on n'a pas voulu faire
De moi, Tardif, un adjoint.
Par les refus attéré,
Rebuté, désespéré,

Je m'en vais en enrageant,
Sans place et léger d'argent,
Ayant perdu l'espérance.
Si j'obtiens même en ces lieux
Une place en diligence,
Je me croirai trop heureux.

PINCEMAILLE.

De façon que vous retournez dans vos foyers domestiques?

TARDIF.

Directement. On m'attend dans quatre jours à Saint-Brieux.

PINCEMAILLE.

Moi, je suis pour Saint-Malo. Il y a un navire, chargé de coton d'Amérique qui est sur la rade, et je vais en acheter... Dam! c'est que j'ai des écus dans mon comptoir, et je fais ma pelotte tout doucement.

TARDIF.

Je le crois bien : un marchand de coton!

PINCEMAILLE, *à Tardif.*

Savez-vous, Monsieur, si nous avons des dames dans la voiture?

TARDIF.

Mais, j'en emmène une avec moi.

PINCEMAILLE.

La vôtre?

TARDIF.

Pas le moins du monde! C'est une actrice dont j'ai fait connaissance hier par l'événement le plus bizarre... Elle ne veut pas être connue dans le voyage : elle a changé de nom, et m'a conseillé de prendre, pour l'accompagner, celui qu'elle a adopté.

PINCEMAILLE.

Cela arrive souvent en diligence.

TARDIF.

Aussi je n'ai pas fait de difficulté. Une artiste de Paris! ça procure un certain honneur en province. Mais la voilà.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, Mlle DESCOURONNES.

Mlle DESCOURONNES.

AIR : *A voyager je passerais ma vie.*

A voyager nous sommes très-fidèles;
Nous aimons à voir du pays :
Et nos actrices de Paris
Sont partout, excepté chez elles.

TARDIF, *étonné.*

Comment! Mademoiselle, vous êtes venue seule?

Mlle DESCOURONNES.

Il le fallait bien; vous n'arriviez pas pour me chercher.

TARDIF.

Il est vrai que j'étais un peu en retard.

Mlle DESCOURONNES, *d'un air absolu.*

C'est un défaut que je ne pardonne pas, Monsieur; et puisque vous vous êtes offert pour m'accompagner à Saint-Brieux et me présenter à votre directeur, tâchez d'être exact en tout.

TARDIF.

Cette noble fierté...

Mlle DESCOURONNES.

Monsieur, je suis artiste lyrique : nos droits sont immenses; il faut les faire valoir.

AIR : *du vaudeville de la Servante.*

Notre pouvoir est tout magique;
Partout nous régnons sans efforts :
Pour nous le dieu de la musique
Prodigue ses divins accords;
Enfin du temple de mémoire
Nous indiquons l'heureux chemin.
Si les auteurs vont à la gloire,
Nous les conduisons par la main.

Je suis brouillée avec mon meilleur ami... Monsieur, voilà pourquoi j'ai consenti...

TARDIF.

A m'accepter... je le sais. Aussi je ne me considère ici que comme un individu purement supplémentaire, qui ne doit vous engager à rien du tout. Je n'ai jamais pu remplacer personne.

Mlle DESCOURONNES.

Je l'entends bien comme ça. (*Riant.*) Et comment vous trouvez-vous de votre malheureux événement d'hier?

TARDIF.

Je n'en ai pas dormi de la nuit.

PINCEMAILLE, *bas, à sa femme.*

Sais-tu qu'elle est jolie?

Mme PINCEMAILLE.

C'est bon, c'est bon, Les jolies femmes ne sont pas pour vous, mon mari.

PINCEMAILLE, *regardant sa femme.*

C'est vrai, dans le fait. (*A Tardif.*) Monsieur allait, je crois, nous raconter son accident lorsque Mademoiselle est entrée?

TARDIF.

C'est une aventure bien curieuse, je m'en vante.

AIR : *Vous que tous les mois.* (*Nourrices.*)

Hier, par hasard,
Je me rends au spectacle :
J'arrive trop tard ;
Des places nulle part.
Malgré maint brocard,
Et sur-tout maint obstacle,
Au parterre enfin
Je me fraie un chemin.
Repoussé partout,
Chacun crie : A la porte.
Je me ris de tout,
Et je reste debout.
On me pousse à bout,
Et l'on veut que je sorte.
Dans ce bruit nouveau,
On lève le rideau.
Deux coups de sifflets
Font retentir la salle :
Ceux que je gênais,
Criant à la cabale,

Me font par malheur
Passer pour le siffleur.
Chaque spectateur
Se met en fureur.
Innocent, hélas!
Comme ceux qu'on opprime,
On ne m'entends pas;
Et, du haut jusqu'en bas,
De tous ces débats
On veut me faire un crime.
Je suis terrassé,
Chassé,
Froissé,
Blessé.
N'ayant plus d'espoir,
Pour éviter ma perte,
Au fond d'un couloir
J'étais allé m'asseoir.
Là j'aurais pu voir,
Lorsqu'un jeune homme alerte,
Doublant mon effroi,
Vient se jeter sur moi.
Dans l'affreux courroux
Qui l'agite et l'enflamme,
Il dit que c'est vous
Que je sifflai, Madame;
Et mon spadassin,
En me serrant la main,
Me dit: A demain,
De très-grand matin.
D'un duel imprévu
Je deviens la victime;
Me voilà perdu
Pour un malentendu!
Théâtres maudits,
Qu'on vante et qu'on estime,
Vos plaisirs chéris
Coûtent cher à Paris.

Mlle DESCOURONNES.

Comment! on a pu croire que c'était contre moi?...

TARDIF.

Sans doute, vous étiez tant de monde en scène..... Mon duelliste ne voulut pas me lâcher avant d'avoir mon adresse; je la lui donnai en fuyant, sans lui demander son nom. Une porte était ouverte; j'en franchis le seuil, et me trouve sans le savoir sur votre théâtre. Là je vous vois en déesse; je suis ébloui! Vous me dites que vous partez le lendemain pour la Bretagne! la circonstance du duel me détermine.

J'offre de m'en retourner avec vous, vous acceptez, et tout est fini.

Mlle DESCOURONNES, *à part.*

Ce jeune homme qui a pris mon parti avec tant de chaleur serait-il par hasard mon ingrat?... (*Haut.*) Et votre adversaire s'est-il fait connaître?

TARDIF.

Non.

PINCEMAILLE.

D'ailleurs vous avez filé.....

TARDIF, *gaîment.*

Mais j'espère que la route me dédommagera. Vous ne savez pas; je suis un habitué des diligences; moi!... en ma qualité de solliciteur je cours toujours la poste, je vous ferai des tours qui vous feront crever de rire.

Mlle DESCOURONNES.

Vraiment?

TARDIF.

Parole d'honneur; ça sera amusant!

Mlle DESCOURONNES.

Ah! ça, vous avez eu le soin de me faire enrégistrer sous le nom de Sainville?

TARDIF.

Je m'en suis également revêtu pour éviter toutes les recherches de l'autre.... mais j'y pense.. il nous faut vos paquets et les miens.

Mlle DESCOURONNES.

Allez vite, et n'oubliez rien. Mes cartons, mes partitions, mes rôles, tout est prêt chez moi.

TARDIF.

Air : *du comte Ory.*

On s'y rend
En courant
Et je reviens vite;
Vos effets
Et vos paquets
Seront à ma suite,
Mais.
Que de pas?

De tracas !
Quel tourment j'éprouve.
Tâchez, quand tout ça
Viendra
Que je vous retrouve
Là.

(*Il se sauve*).

Mlle DESCOURONNES.

Je vous attends.

SCENE VIII.

LES MÊMES, LA NOURRICE, BATAILLE *la poursuivant*.

LA NOURRICE.

Air : *Finissez donc, etc.*

Finissez donc, monsieur le militaire !

BATAILLE.

C'n'est qu'un baiser,
Ça n'peut vous déplaire.

LA NOURRICE.

J'dois vous refuser (*bis*)
Monsieur le militaire.

BATAILLE.

Quoi ! pour si peu
Vous êtes bien sévère ;
Allons, morbleu !
Allons, laissez-moi faire.

LA NOURRICE.

Laissez-moi donc (*bis*) ou j'mets en colère

BATAILLE.

P'tit' mère, (*bis*)
Vous savez que j'suis bon soldat
Et téméraire par état.
J'ne r'cule jamais dans un combat.

LA NOURRICE, PINCEMAILLE, sa femme, Mlle DESCOURONNES, etc.

Ah laissez-moi donc,
Laissez la donc,
Finissez donc,
Monsieur, finissez donc.

BATAILLE, *un peu gris*.

Allons la nourrice, vous voulez donc me rebuter jusqu'au bout... Ça commence à me vexer infiniment.

LA NOURRICE.

Vous savez bien ce que je vous ai dit tantôt, je ne sors pas de là ; dame; c'est que j'ai une vertu solide moi.. Ça ne bronche pas, et ce n'est point une épaulette de laine, ni des moustaches qui la feront trébucher.

PINCEMAILLE, *s'avançant*.

Que diable ! mon ami, laissez cette femme : les mœurs avant tout.

BATAILLE.

Vot' ami... dites donc, monsieur bonnet de coton, si vous me faisiez pas tant d'honneur, ça me ferait plus de plaisir....

Mlle DESCOURONNES.

Au fait, monsieur le militaire, monsieur vous fait une observation juste, et la décence !...

BATAILLE, *la main à son bonnet*.

La décence !... C'est véridique, madame..., d'autant plus que vous avez l'air de connaître ça, vous..., et que dans tous les cas je dois respecter les dames de vot' acabit... C'est ce qui fait que je me remets au pas de route près de la nourrice. Mais je ne veux pas que c'tte figure de tambour de basque vienne se mêler de ma conversation.

PINCEMAILLE, *en colère*.

Qu'est-ce que c'est donc ça ?... Savez-vous que cette même figure a la tête...

BATAILLE.

Près du bonnet !... C'est visible.

Mme PINCEMAILLE, *avec explosion*.

Tais-toi, mon ami, je t'en supplie, ou je vais m'évanouir dans tes bras.

BATAILLE.

Ne craignez rien, la vieille maman, je ne veux pas vous le détruire, j'aurais peur que vous ne retrouviez pas un pareil... Allons, nourrice, impérieuse, puisque c'est comme ça renfermons-nous simplement dans les plaisirs de la contemplation, et filons au bureau sur le pied de la vertu.

Mme PINCEMAILLE.

Et nous, suivons-les pour achever de payer ta place.

BATAILLE, *à la nourrice.*

AIR : *de la contredanse de la Nina.*

Mon amour ne vous convient pas,
Pourtant je n'crois pas qu'il vous blesse.

LA NOURRICE.

Vous voyez que j'ai de la sagesse,
Et je vous ai remis au pas.

BATAILLE, *à part.*

Ell' vient de m'repousser ;
Malgré moi faut prendre patience.
C'est dur de n'pas danser,
Quand on a le cœur à la danse.

BATAILLE.

Mon amour ne vous convient pas ;
Pourtant je n'crois pas qu'il vous blesse ;
Vrai, vous avez trop de sagesse,
Et vous m'avez remis au pas.

LA NOURRICE.

Ensemble.

Votre amour ne me convient pas ;
Pourtant je n'dis pas qu'il me blesse.
Mais j'eus toujours de la sagesse,
Et je vous ai remis au pas.

M. ET Mme PINCEMAILLE.

Son amour ne lui convient pas ;
Mais je ne crois pas qu'il la blesse.
La nourrice a de la segesse,
Elle a mis le soldat au pas.

(*Bataille et la nourrice rentrent au bureau en se donnant le bras, M. et Mme Pincemaille en font autant*).

SCÈNE IX.

Mlle DESCOURONNES, *seule.*

Ah ! monsieur Sainville, vous vous brouillez avec moi !... Eh bien on se passera de vous. Ce bon provincial nous amusera en route, et cela vaudra beaucoup mieux.... En vérité, ce pauvre Sainville me fait rire avec sa colère.... C'est que je suis sûre qu'il est capable de venir me chercher jusque dans la cour des diligences, pour me demander pardon !... Allons, ne pensons plus qu'aux lauriers que je vais moissonner, et aux triomphes qui m'attendent partout.

Air : *des Limites.*

Je me repens de mon erreur ;
Mais enfin votre esprit m'éclaire,
Oubliez tout.

Mlle DESCOURONNES.

Non, non, Monsieur,
Je suis trop en colère. (*bis*).

SAINVILLE.

Faut-il me mettre à vos genoux ?
Vous êtes belle autant que bonne.

Mlle DESCOURONNES, *le relevant.*

Ah ! Sainville, relevez-vous,
Vous savez que je vous pardonne.

SAINVILLE, *lui baisant la main.*

A la bonne heure ! Ah ça, est-ce pour long-temps que vous privez Paris de vos talens.

Mlle DESCOURONNES.

J'ai obtenu un congé de trois mois ; ce n'est pourtant que le second de cette année, et ils voulaient me le refuser.

SAINVILLE.

C'est une horreur ! Ah ça, ma chère, vous devinez que je pars avec vous, si je trouve encore une place.

Mlle DESCOURONNES.

Vraiment !

SAINVILLE.

Oh ! mon dieu oui. Toutes mes poésies départementales sont prêtes.

Mlle DESCOURONNES.

Mais je réfléchis que votre départ va m'embarrasser. Imaginez-vous que j'avais un compagnon de voyage.

SAINVILLE.

Déjà !....

Mlle DESCOURONNES.

C'est un vieux solliciteur de St.-Brieux qui s'est offert galamment pour être mon chevalier.

SAINVILLE.

Et vous le nommez ?

Mlle DESCOURONNES.

Tardif.

SAINVILLE.

Dieu! c'est mon homme! je cours après lui depuis six heures du matin.

Mlle DESCOURONNES.

Quoi l'affaire du spectacle d'hier?....

SAINVILLE.

C'était moi qui vous défendais.

Mlle DESCOURONNES.

Voilà qui efface tout-à-fait vos torts.

AIR : *Près de sa vieille gouvernante.*

Votre adversaire va sans doute
A l'instant revenir ici ;
Plus que vous moi je le redoute,
Je vous laisse seul avec lui. (*bis*).
Profitant de la circonstance,
Je m'en vais voir dans le bureau,
Tous les gens de la diligence,
Et rire un peu de ce tableau.

SAINVILLE.

Mon adversaire va sans doute
A l'instant revenir ici.
Ce n'est pas moi qui le redoute ;
Je vais m'expliquer avec lui.

Mlle DESCOURONNES.

Votre adversaire va sans doute
A l'instant revenir ici.
Plus que vous moi je le redoute ;
Je vous laisse seul avec lui.

(*Mlle Descouronnes entre au bureau.*)

SCÈNE X.

SAINVILLE *seul.*

Je vous rejoins à l'instant! c'est charmant... je vais encore courir la province... Tous les jours de nouveaux plaisirs... Nous allons donc en Bretagne. Eh! mais justement, j'ai un vieil oncle qui est procureur à Rennes... Il faut que je le voie en passant, et que je lui fasse payer tous les frais de mon voyage... Ce sera toujours cela de gagné pour mes créanciers!...

SCÈNE XI.

SAINVILLE, TARDIF, UN COMMISSIONNAIRE, *portant une malle.*

TARDIF, *un carton dans chaque bras, sans voir Sainville.*

Par ici, commissionnaire, portez la malle au bureau. me voilà revenu d'une bonne course. Je ne fais que trotter sur la voie publique aujourd'hui. (*Il regarde Sainville, et laisse tomber ses deux cartons, le commissionnaire les ramasse, et les emporte avec le reste.*) (*A part.*) Miséricorde divine! il m'a déterré ici... Je suis un homme mort!...

SAINVILLE.

Ah! je vous rencontre donc enfin, monsieur Tardif?

TARDIF, *à part.*

Il faut du front. (*Haut.*) Oui, Monsieur, et je vous ai assez cherché...

SAINVILLE.

Heim! qu'est-ce que vous dites donc là?.. Comment, lorsque je me suis présenté chez vous, à la pointe du jour.

TARDIF.

Eh-bien! j'avais fait comme vous, Monsieur; j'étais déjà sorti. Au surplus, je vous préviens que j'ai une très-mauvaise tête... Je suis bas Normand.

SAINVILLE.

Et moi, Monsieur, je suis Breton.

AIR : *de Blanchard.*

D'un caractère orgueilleux et superbe,
Le vrai Breton jamais ne tremble ou fuit,
Notre franchise est passée en proverbe,
Notre bravoure a fait assez de bruit.
Jaloux et fiers de ce double avantage,
Oui des Bretons tel est l'heureux destin,
Chez eux l'honneur doit s'unir au courage,
C'est le pays où naquit Duguesclin.

D'après cela, Monsieur, nous allons nous battre.

TARDIF, *à part.*

Diable d'homme!.. Ça ne l'effraie pas! (*Haut*) Comment, dans la cour des diligences?

SAINVILLE.

Nous sortirons.

TARDIF.

Oui, et la voiture partira pendant ce temps-là. Non, Monsieur, la chose est impossible aujourd'hui, (*Avec un ton décidé.*) Mais je vous prie de croire que je reviendrai à Paris, et que vous ne perdrez rien pour attendre... Entendez-vous?

SAINVILLE, *riant.*

Ah! ah! ah! alors je vous enverrai mon nom et mon adresse à Saint-Brieux.

TARDIF.

Département des Côtes-du-Nord... D'ailleurs, Monsieur, je suis requis pour accompagner une belle voyageuse.

SAINVILLE.

Ah! vous êtes requis, c'est ce que nous verrons. Au moins, Monsieur, tâchez une autre fois, de rentrer chez vous la veille, quand vous devez vous battre le lendemain.

TARDIF.

Que voulez-vous dire?

SAINVILLE.

Que vous n'avez pas couché à votre hôtel cette nuit...

TARDIF.

J'y ai couché...

SAINVILLE.

Non, Monsieur...

TARDIF.

Je vous soutiens, moi...

SAINVILLE, *tirant une lettre.*

Voilà la preuve du contraire...

TARDIF.

Qu'est-ce que c'est que ça?

SAINVILLE.

Une lettre à votre adresse. Votre portier l'a reçue hier, et ne sachant plus ce que vous étiez devenu, il me l'a remise à tout hasard, dans l'espoir que je vous découvrirais.

TARDIF, *prenant la lettre.*

Que vois-je?... Un timbre ministériel. (*Il l'ouvre, et lit précipitamment.*) « Monsieur, votre pétition et les lettres que « vous faites valoir à l'appui, ont paru fixer l'attention de

« son Excellence. La place que vous demandez, est effecti-
« vement vacante, plusieurs concurrens se sont, il est vrai,
« présentés; mais j'ai lieu de croire que vous l'emporterez.
« Je vous invite à vous rendre de suite dans les bureaux,
« pour conférer à ce sujet. J'ai l'honneur, etc., etc. (*Avec chaleur.*) Ah! Monsieur, quelle nouvelle!.. Vous êtes mon bienfaiteur. Je vous dois une reconnaissance éternelle!... Je ne sais plus où j'en suis!.. Oui, j'aurai la recette municipale.. Je l'aurai...

AIR : *des Scythes.*

C'est par amour pour ma patrie
Que je demande à la servir.
Cet emploi que mon cœur envie,
Comme je saurai le remplir!
Si j'obtenais à la fin cette grâce,
A mon devoir fidèle jusqu'au bout,
Je me battrais pour conserver ma place,
Je suis Français; mon pays avant tout!

Mais voyons; quelle heure est-il. (*Il tire sa montre.*) Trois heures un quart, les bureaux ne ferment qu'à quatre. Je n'y tiens plus; je cours au ministère, et je me moque de tout le reste!....

AIR : *Alerte.*

Eh vite,
De suite
Courons,
Volons.
C'est très-pressé.
Eh vite (*bis*)
Je suis placé.

SAINVILLE.

C'est une faveur peu commune.

TARDIF.

Ah! je vous devrai ma fortune,
Ennemi tendre et généreux,
A Paris comme à Saint-Brieux,
Soyons amis tous deux.

SAINVILLE.

Eh! vite,
De suite
Allez,
Volez,
C'est très-pressé.
Eh! vite, (*bis*)
Il est placé.

TARDIF.

Eh! vite,
De suite
Courons,
Volons,
C'est très-pressé.
Eh! vite, (*bis*)
Je suis placé.

(*Tardif se met à courir, et heurte en sortant Hydrogène qui entre.*)

SCÈNE XII.

SAINVILLE, HYDROGÈNE.

HYDROGÈNE.

AIR : *Sortons vite.*

Moi j'allume,
Je consume,
Je suis salpêtre et bithume.
Moi j'allume,
Je consume,
Celui qui vivra
Verra.
En affaires, en amour,
Enfin dans mille aventures,
Combien de choses obscures
Qui vont paraître au grand jour !
Aussi brûlant que la foudre,
Inventeur brillant et chaud,
J'aurais inventé la poudre,
Si j'étais venu plus tôt.
Moi j'allume, etc.

(*A Sainville.*)

Monsieur je vous salue. (*Il fait le geste de souffler.*) Je suis tout essoufflé... Vous faites partie de la diligence, tant mieux, et moi aussi.

SAINVILLE.

Oui, Monsieur; mais ne puis-je savoir?...

HYDROGÈNE.

Monsieur, vous me connaîtrez
Lorsque nous serons en route;
Et, je n'en fais aucun doute,
Monsieur, vous m'admirerez.
Afin d'éclairer la France,
Je vais en faire le tour.
Aujourd'hui la diligence
Est le char du dieu du jour.
Moi j'allume,
Je consume etc.,

SAINVILLE, *à part.*

D'où vient cet original-là? Je crois qu'il vaut bien l'autre. (*Haut.*) Monsieur, vous allez sans doute me dire...

HYDROGÈNE.

Qui je suis?... volontiers.

AIR : *Patati Patata!*

Eclaireurs, Fœnoquets,
Eteignez vos quinquets ;
Fi ! des lumières
De nos pères !...
Inventeurs sans pareil,
Par mon noble appareil
Je ferai pâlir le soleil.

Hydrogène est mon nom.
Sublime invention !
Plus de nuit désormais,
Frat flux !... je parais.

Eclaireurs, etc.

L'Odéon, grâce à moi,
A plus brillé, ma foi,
Qu'avec le Paria,
Oreste *et cætera*.

Eclaireurs, etc.

J'éclaire à l'Opéra
Comme au Panorama,
Et j'ai même le but
D'éclairer l'Institut.

Eclaireurs, etc.

Comment trouvez-vous cela, heim ?

SAINVILLE.

Très-éblouissant.

HYDROGÈNE.

Monsieur, l'éclat est inhérent à ma personne ; je ressemble à ces comètes qui traînent après elles une trace lumineuse ; je ne crains aucune concurrence, et mes ennemis sont tous aux Quinze-Vingts !... (*Il souffle.*)

SAINVILLE.

Voilà un éloge....

HYDROGÈNE.

Monsieur, je me le dois à moi-même ; ce n'est qu'une justice, et je suis le premier à me la rendre. Nous avons beaucoup de grands génies comme ça.

AIR : *de la Sentinelle.*

Je veux briller, je suis ambitieux ;
C'est mon défaut ; tout homme en a sans doute.
Nouveau Phébus, malgré les envieux,
Je poursuivrai ma lumineuse route.
Contemplez mon front triomphant !
Il est empreint de tout l'éclat moderne.
Si Diogène était vivant,
Je suis certain qu'en me voyant
Il aurait soufflé sa lanterne.

SAINVILLE.

Et comment se fait-il, Monsieur, que vous quittiez Paris ?

HYDROGÈNE.

Par un but tout-à-fait philanthropique ; je me rends à Brest pour appliquer le gaz hydrogène à la marine.

AIR : *Voyage qui voudra.*

Sur nos côtes, moi je désire
Etablir de nouveaux signaux ;
Puis aux mâts de chaque navire
Je compte placer des fanaux.
Alors les équipages
N'ont plus peur des orages.
La nuit a disparu
A l'impromptu.
Je propage ainsi la lumière ;
Et tous les matelots actifs
Seront attentifs
A fuir les récifs,
Et pourront chanter
Sans s'inquiéter
Si l'on peut toucher
A quelque rocher.
Partout je sais guider leurs pas.

Vous concevez, Monsieur, tout ce qu'une flotte ainsi illuminée aurait de grâce et de majesté sur l'Océan... Elle sillonne les mers, et porte ma gloire avec elle jusqu'au bout du monde... Nouveau Prométhée, j'ai dérobé le feu du ciel pour le bonheur des hommes ; mais, moins dangereux que lui,

J'éclaire (*bis.*)
Et je ne brûle pas.

SAINVILLE.

Tout cela est fort beau ; mais j'ai peur que votre entre-

prise n'ait pas un succès bien décidé. On redoute les accidens.

HYDROGÈNE.

Préjugés ridicules !

SAINVILLE.

Non, et je vous avoue que moi-même je craindrais de me prononcer.

HYDROGÈNE.

Mais, Monsieur, vous n'avez donc pas visité mes réservoirs ?

SAINVILLE.

Non, Monsieur.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, PINCEMAILLE.

PINCEMAILLE, *à part.*

J'ai vendu tous mes bonnets, et je voudrais bien savoir à présent quand nous partirons.

HYDROGÈNE.

Tenez, voilà un individu que je vais prendre pour arbitre du débat, et vous verrez... (*Il tire Pincemaille avec force par le bras, et l'amène sur le devant du théâtre.*) Monsieur, connaissez-vous le gaz hydrogène ?

PINCEMAILLE.

Ah ça ! Monsieur, ne me tirez donc pas comme cela, s'il vous plaît. C'est très-malhonnête... que diable !...

HYDROGÈNE.

Ce n'est pas là la question... Connaissez-vous le gaz dont je suis l'inventeur ?

PINCEMAILLE.

Oui, Monsieur, je le connais, et je le méprise souverainement...

HYDROGÈNE.

Qu'est-ce à dire ?...

PINCEMAILLE.

C'est-à-dire, Monsieur, que c'est une diable d'invention qui mettra sur le pavé les marchands d'huile et de coton....

HYDROGÈNE.

Oh! oh!

SAINVILLE, *riant à part.*

Ma foi, laissons-les aux prises, et retournons rejoindre mademoiselle Descouronnes. (*Il entre au bureau.*)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, *excepté* SAINVILLE.

PINCEMAILLE.

Au surplus, Monsieur, voilà mes opinions à cet égard.

Air : *Moi je préfère l'aurore.*

Ces grands hommes qui se vantent
De tous leurs succès pompeux
Par les choses qu'ils inventent,
Nous rendent-ils plus heureux ?
Tenez en fait de lumières
Je préfère sans retour
La lampe de nos grands-pères
A tous les flambeaux du jour.

HYDROGÈNE.

Oh ! miséricorde !

PINCEMAILLE.

L'ancien temps valait mieux que le nôtre, et il est bien prouvé que dans ma jeunesse on était plus sage qu'à présent.

HYDROGÈNE.

Ce n'est pas prouvé pour tout le monde.

AIR : *Du fleuve de la vie.*

Cet aveu ne peut me surprendre ;
Votre âge est celui des regrets.
Tous nos vieillards, à les entendre,
Dans leur jeunesse étaient parfaits,
De leur temps on ne voyait guère,
Les sots fiers de leur nullité.
Par malheur vous êtes resté
Pour prouver le contraire.

PINCEMAILLE.

Mais, vous m'injuriez ?...

ENSEMBLE.

Oui, je puis braver, etc., etc.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, SAINVILLE, Mlle DESCOURONNES, LA NOURRICE, BATAILLE, BALLOT, CLIC-CLAC, ET D'AUTRES VOYAGEURS, HOMMES ET FEMMES.

TOUS, *en entrant.*

Pourquoi donc crier ainsi ?
On se dispute ici.
Ah ! calmez-vous de grâce,
Il est bien temps d'en finir,
Et chacun, pour partir,
Vient réclamer sa place.

TOUS.

Messieurs, laissez là vos
Propos.
Sans craindre
Et sans nous plaindre,
Cessez de semblables assauts,
Car les gens comme vous
Sont tous
Fous.

HYDROGÈNE, *à Pincemaille.*

Je vous retrouverai en route.

PINCEMAILLE.

C'est bon, laissez-moi tranquille.

HYDROGÈNE, *à part.*

C'est égal, j'ai jeté tout mon feu, et il l'a reçu.

Mme PINCEMAILLE.

Comme c'est agréable de voyager avec de pareils gens !

SAINVILLE, *à mademoiselle Descouronnes.*

Grâce à ce que vous venez de m'apprendre je suis sûr maintenant d'avoir une place.

BALLOT, *qui a placé des cartons pendant le commencement de cette scène.*

Allons, Mesdames et Messieurs, donnez-vous la peine de monter.

(*La diligence a été avancée sur le théâtre de manière à ce qu'on la voie jusqu'au timon.*)

CLIC-CLAC, *dans la coulisse, attelant ses chevaux.*

Oh! là! hé! Cocotte.... hue...

BALLOT, *ouvrant une portière de la diligence, et tenant une feuille.*

Quand vous voudrez... Je vais faire l'appel... (*Il lit.*) madame Sainville.

Mlle DESCOURONNES.

Me voici! (*Elle monte.*)

BALLOT.

Première place dans le fond.

PINCEMAILLE, *à sa femme.*

Adieu bobonne!

Mme PINCEMAILLE, *attendrie.*

Je me recommande à toi.

BALLOT, *appelant.*

M. Hydrogène.

HYDROGÈNE.

Présent. Un coin, n'est-ce pas?... C'est que je dors toujours la nuit, pour ne pas voir l'obscurité. (*Il monte.*)

BALLOT, *appelant.*

Madame Pincé.

UNE FIGURANTE, *tenant un chien sous le bras.*

Conducteur, prenez garde à mon perroquet. (*Elle monte.*)

BALLOT, *appelant.*

Monsieur Sainville.

SAINVILLE.

Me voilà! (*Il monte.*)

BALLOT, *appelant.*

Monsieur Pincemaille, dans le cabriolet.

Mme PINCEMAILLE.

Ah! ah! ah! ah!

PINCEMAILLE.

Ne fais donc pas l'enfant.

UN VOYAGEUR, *déjà dans le cabriolet.*

Consolez-vous, il reviendra.

M. PINCEMAILLE.

Elle ne l'ignore point.... mais... la sensibilité... Tiens un peu mon parapluie. (*Il monte, sa femme le lui rend après.*)

BALLOT, *à Bataille et à la nourrice.*

Allons donc, allons donc, vous autres.

BATAILLE.

Ah! nous, c'est un peu plus difficultueux... Not' logement est au second, et v'la l'escalier. (*Il montre l'échelle.*)

LA NOURRICE, *à Bataille.*

V'lez-vous garder un instant mon paquet, j'vas monter de l'autre côté. (*Elle fait le tour de la voiture et parait sur l'impériale.*)

BATAILLE, *monté aussi.*

Tiens, nous v'là tous les deux en singes. Voulez-vous de la paille?...

LA NOURRICE.

Oui.

BATAILLE.

T'nez, v'là du foin.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, TARDIF, *la chevelure un peu en désordre.*

TARDIF.

Oh! malheur sur malheur! Il était encore trop tard..., l'emploi était donné... C'était bien la peine de courir au ministère.

BATAILLE, *sur la voiture.*

V'la un traînard qui va la gober dans la perfection.

TARDIF, *regardant.*

Quoi! l'on est déjà monté... Conducteur, ma place?

BALLOT.

Il n'y a plus de places, Monsieur.

TARDIF.

Comment il n'y a plus de places!...

BALLOT.

Votre nom, je vous prie. (*Il regarde sur la feuille.*)

TARDIF.

Tar... C'est à dire, Sainville.

SAINVILLE, *mettant la tête à la portière.*

Heim?.. Qu'est-ce que c'est?...

BALLOT, *courant.*

Monsieur prétend, que c'est lui qui se nomme Sainville.

SAINVILLE.

Quel est l'insolent qui s'avise... Quoi !. C'est encore vous, Mr. Tardif, est-ce que vous désirez reprendre notre affaire de ce matin!...?

TARDIF.

Non, non, je désire reprendre ma place, et voilà tout.

SAINVILLE.

Il est trop tard; vous vous êtes fait inscrire sous mon nom, et j'en ai profité.

TARDIF.

Ah! Ciel!... Je devine à présent. Et Mlle Descouronnes?.

Mlle DESCOURONNES.

A trouvé un autre compagnon, et vous remercie de vos offres obligeantes.

TARDIF, *à lui-même.*

Il s'appelait Sainville !...

HYDROGÈNE.

Conducteur, partirons-nous aujourd'hui? je fume d'impatience...

TARDIF, *prenant le bras du conducteur.*

Au contraire, conducteur, ne partez-pas, il me faut absolument une place...

BALLOT, *en colère.*

Mais puisque je vous dis que tout est plein.

TARDIF, *à Pincemaille.*

Est-ce que le marchand de bonnets, qui est là, ne pourrait pas me céder la sienne?

PINCEMAILLE.

Vous êtes encore bon enfant, vous!

TARDIF, *à Bataille.*

Et vous, militaire?

BATAILLE.

Prends-garde à le perdre... Mais dites-donc, brave homme, j'vois là un perroquet du Sénégal... Y aura peut-être place pour deux, si vous vouliez grimper.

LA NOURRICE.

Ou ben dans le panier de derrière... Youra ben encore de quoi mettre un paquet.

TARDIF.

Le diable vous emporte!

BATAILLE.

Dieu vous bénisse!

TOUS LES VOYAGEURS.

Partons donc, partons donc.

BALLOT.

Donnez-moi donc le temps de vérifier ma feuille. (*Il la lit tout bas.*)

TARDIF.

Et me voilà encore forcé de rester.. Ah! je demeure anéanti pour toujours... (*Il reste dans ses réflexions, et va s'asseoir.*)

Mme PINCEMAILLE, *à son mari.*

Écris-moi souvent, très-souvent; et sur-tout, reviens fidèle.

VAUDEVILLE.

Air: *Clic-clac.*

CHOEUR.

Clic et clac, allons en route.
Adieu nos amis
De Paris:
Nous nous reverrons sans doute,
Le retour aura plus de prix.

PINCEMAILLE.

Je garderai la foi promise,
Sois tranquille sur mon départ,
Dans mon cœur, la place est bien prise,
Et pour changer, il est trop tard.
Clic et clac, etc. etc.

LA NOURRICE.

Plus d'une bell' dam' que l'on courtise,
A Paris, fait l'amour à part;
Et quand une fois la place est prise,
Le mari vient toujours trop tard.
Clic et clac, etc., etc., etc.

Mlle DESCOURONNES.

Débutantes qu'on favorise,
Le théâtre a plus d'un hasard,
Et quand par nous la place est prise,
Croyez-moi vous venez trop tard.
Clic et clac, etc., etc., etc.

BATAILLE.

Le Français qu'l'honneur électrise,
Vous force un' ville comme un rempart,
Lorsqu'il paraît, la place est prise,
Et l'enn'mi vient toujours trop tard.
Clic et clac, etc., etc., etc.

(*Pendant qu'on répète le chœur, la voiture se met en mouvement; tout le monde la suit en disant adieu; elle disparaît, et madame Pincemaille sort d'un autre côté.*)

SCÈNE DERNIÈRE.

TARDIF, *seul, se levant.*

Les voilà partis au grand galop.... et je reste seul.... Que faire?.... que devenir à présent?.... Si quelqu'un pouvait me le dire, il me rendrait grand service!.... Je sais bien qu'on me conseillera d'aller me jeter dans une autre diligence.... mais il est trop tard pour aujourd'hui; celle-ci partait la dernière... Une patache! ... c'est trop dur....; une chaise de poste.... c'est trop cher..., Ainsi, de quelque côté que je me retourne, je ne vois que la ville de Paris. J'y suis irrévocablement implanté.... Ah! il me vient une idée.... (*Il s'avance près de la rampe et s'adresse au public*). Messieurs! si par aventure, il se trouvait parmi vous une personne qui fût prête à partir pour Saint-Brieux, soit en berline ou en cabriolet, et qu'elle eût besoin d'un compagnon pour faire le

voyage à frais communs, je la supplie de vouloir bien en avertir de suite Jean-Jacques Tardif, rue des Jeûneurs, n° 13, au-dessus de l'entresol. Après cela, Messieurs, il ne me reste qu'une pétition à vous adresser.

AIR : *D'Anglaise.*

L'auteur de l'ouvrage,
M'a chargé d'être son défenseur,
Votre suffrage,
Ferait son bonheur.
Si de son tableau,
Assez nouveau,
Quelques couplets,
Quelques portraits,
Ou quelques traits,
Ont mérité votre indulgence.
Aujourd'hui, Messieurs, comme demain,
Ne le laissez pas en chemin,
Un coup de main,
Peut faire aller sa diligence.
Pour vous satisfaire,
Puissions-nous jamais n'être en retard,
Ni pour vous plaire,
Arriver trop tard.

FIN.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU JEUNE.

Théaulon de Lambert, Marie Emmanuel
= Guillaume Marguerite

LE GUEUX,

ou

LA PARODIE DU PARIA,

Tragédie burlesque,

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

Avec de vieux Chœurs et des Ponts-neufs,

PAR MM. THÉAULON, DARTOIS ET FERDINAND;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théatre du Vaudeville, le 29 Décembre 1821.

PRIX : 1 FRANC 50 C.

PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

Éditeur des Œuvres de Pigault-Lebrun et de Picard,

Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n. 51.

1822.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
AHQUELLARD	M. Hyppolite.
ILMANDOR	M. Fontenai.
PARESSE	M. Philippe.
BAVARD.	M. Guénée.
SANS-NOM	M. Laporte fils.
OHLALA, fille d'Ahquellard	Mlle Minette.
Ouvriers, ouvrières,	
Gardes-champêtres.	

La scène est à Antières.

LE GUEUX,

TRAGÉDIE BURLESQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un enclos de la fabrique d'Ahquellard. Quelques indiennes sèchent à droite sur des arbres. Du même côté, sur un piédestal, on a placé un manche à balai surmonté d'un chapeau et couvert d'un vieil habit. A gauche est le derrière de la maison d'Ahquellard.

SCÈNE PREMIÈRE.

ILMANDOR, BAVARD.

ILMANDOR.

Oh! la n'est pas là.

BAVARD.

Dans ce jour, jour de fête,
Pourquoi donc te lever dès le patron minette ?
Et pourquoi dans ces lieux, et sans permission...

ILMANDOR.

Je m'expose pour faire une exposition ;
Oui, ce n'est que pour ça, que, dans la nuit obscure,
Je viens en cet enclos de la manufacture,
Où l'on met tous les soirs les indiennes sécher,
Et dont les ouvriers ne peuvent approcher.

BAVARD.

Apprendrai-je du moins quel intérêt t'attire ?

ILMANDOR.

Silence ! cher Bavard, je m'en vais te le dire.

BAVARD.

Explique-toi donc vite, et sois bref, si tu peux.

ILMANDOR.

Veux-tu du style simple ou du style pompeux ?

BAVARD.

Je veux du style clair si cela t'accommode.

ILMANDOR.

Le style clair, Bavard, est bien passé de mode.
N'importe, sois content, écoute et connais moi.

BAVARD.

Eh ! vraiment, en ces lieux on ne connait que toi.

ILMANDOR.

Ils sont dedans! Bavard, et sur mon origine,
Tout le monde abusé... Tu fais déjà la mine.
N'importe, il faut parler... Je sens que je frémis!
Chacun croit, en ces lieux, que je suis du pays :
Je les abuse tous. O cruelle infortune!
Je ne suis point, hélas ! l'enfant de la commune.
Pas même né natif de ce département ;
Je suis un vagabond, un drôle, un garnement.

BAVARD.

Ton histoire est la mienne. Achève, je te prie.

ILMANDOR.

Il est sur cette terre une race flétrie,
Qu'on voit avec horreur, qui n'a ni feu ni lieu,
Et qui vit, ric à ric, à la grâce de Dieu.
Les gueux !... chacun les fuit et rit de leur misère ;
Et, juge de leur sort, jadis, dans sa colère,
Thémis les sépara du reste des humains,
Quand le code pénal s'échappa de ses mains.
Dans cette caste, ami, j'ai reçu la lumière ;
Mon père n'est qu'un gueux, je suis fils de mon père !

BAVARD.

Je n'en puis dire autant.

ILMANDOR.

Lassé de mendier,
De courir à Paris de quartier en quartier,
De faire le muet, de jouer le malade,
Une nuit qu'endormi sous une colonnade...
(C'était, je crois, Bavard, celle de l'Odéon)
Mon cher père ronflait comme sur l'édredon,
Je partis, et soudain, franchissant la barrière,
Je marchai tout le long, le long de la rivière.
J'étais jeune, superbe, et mes habits percés
Venaient heureusement d'être un peu rapiécés.
J'avais assez bon air, j'arrive en ce village;
Et, devant ce logis, j'entends un grand tapage.
Je m'informe et j'apprends que c'est un ouvrier
Que chassait, sans pitié, le maître teinturier.
Par un instinct secret, par une heureuse audace,
J'entre, je me présente, on me donne sa place.

BAVARD.

Quoi! sans te demander ton livret, tes états?

ILMANDOR.

C'était si naturel que l'on n'y songea pas.

Air : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Le moment était favorable,
Sans crainte je dus le saisir,
La foule, souvent redoutable,
Accourut pour me soutenir.
Ce qu'on me voyait entreprendre,
Mes vers touchans, dignes de l'institut,
Les *vêpres* qu'on venait d'entendre,
Tout répondait de mon salut.

Et j'ai bravé la peur qui là bas m'arrêtait,
Pour ne pas faire attendre, en plein air, mon objet.
Oui, je viens près de vous, dans un doux tête-à-tête,
Filer le sentiment et cueillir la noisette.

ILMANDOR.

Ah ! fille d'Ahquellard, quelle preuve d'amour !

OHLALA.

Il en faut un fameux pour devancer le jour !
Les bois sont bien jolis ; mais quand on n'y voit goute
Ce n'est qu'en tâtonnant que l'on trouve sa route.
J'ai trébuché vingt fois ; et lorsque le chardon
(Si commun en ces lieux) accrochait mon jupon,
Quand la ronce sauvage ou la branche légère
A mon bonnet de nuit s'attachaient par derrière,
Je tremblais et croyais sans-cesse, en ma frayeur,
Entrevoir un fantôme ou sentir un piqueur.
Enfin quand du moulin l'âne s'est mis à braire,
J'ai cru, tant j'avais peur, que j'entendais mon père.

ILMANDOR.

Auprès de ton amant enfin rassure toi ;
En te donnant ma foi je suis de bonne foi,
Et toi ?

OHLALA.

Moi ! vois.

ILMANDOR.

Eh ! quoi ?

OHLALA.

J'ai mis pour te complaire,
Quoique pour le matin elle soit bien légère,
Ma robe de dimanche, élégant vêtement
Que je portais le jour de ton premier serment.

ILMANDOR, *regardant la robe.*

AIR *de la Chaumière.*

C'est une Indienne
De la fabrique d'Ahquellard ;
Comme c'est travaillé, mordienne,
Oui, c'est là le comble de l'art,
C'est une Indienne.

Même air.

C'est une Indienne !

OHLALA.

Cher ami ne criez pas tant !
Comme une franche Parisienne
Je fais l'amour et cependant...

ILMANDOR.

C'est une Indienne !

OHLALA.

Ne me direz-vous pas encor quelqu'autre chose ?

ILMANDOR.

J'en dirais bien plus long si je parlais en prose.

OHLALA.

Vos vers sont si jolis ! Mais, si cela vous plait,
Faites moi le plaisir d'aller tout droit au fait.
Pour moi je viens ici seulement vous apprendre
Que le premier venu peut à ma main prétendre ;
Que le marchand de Gange en ces lieux attendu
Ne veut plus m'épouser de peur d'être...

ILMANDOR, *lui prenant la main et la mettant sur son cœur.*

Sens-tu ?
Sens-tu mon Ohlala comme à cette nouvelle
Mon cœur, mon tendre cœur s'agite et bat de l'aile ;
Ah ! si je n'écoutais que mon ardent amour,
Ici, dans cet enclos, avant les feux du jour

Mon cœur . . .

OHLALA.

Eh bien !

ILMANDOR.

Mon cœur . . .

OHLALA.

Achève . . .

ILMANDOR.

O ma bergère !

Mon cœur.....

OHLALA.

Il sortira de son cœur, je l'espère.

SCENE III.

Les Mêmes, BAVARD.

BAVARD.

Amis il faut filer ; l'aurore au teint vermeil,
Ouvre dans l'orient le palais du soleil ;
Et déjà . . .

ILMANDOR.

Cher Bavard, assez de bavardage.
(*A Ohlala*).
Adieu, je t'en dirai quelque jour davantage.

(*Ils sortent*).

Fin du premier acte.

ACTE II

SCENE PREMIÈRE.

(*L'horloge de la fabrique sonne deux heures*).

SANS-NOM, Deux OUVRIERS *quittant l'ouvrage.*

CHOEUR.

Air : *Honneur à la musique.*

Quittons, quittons l'ouvrage,
Deux heur's vienn'nt de sonner;
Allons prendr' du courage,
C'est l'heure du dîner.

SANS-NOM.

Peuple et vous ouvriers de la manufacture,
Garçons de la teinture et de la filature
Filez... Monsieur l'adjoint ici veut ruminer,
Vous pourriez le distraire; allez vous promener.
Votre bien de tout temps fut son unique affaire,
L'adjoint de votre maire est toujours votre père.

CHOEUR.

Quittons, quittons l'ouvrage, etc.

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

AHQUELLARD (*sortant de la maison une pipe à la bouche*), SANS-NOM.

SANS-NOM.

Il s'approche; Ahquellard! Dieux quel sourcil froncé!
Ce bonnet de travers. Vous avez l'air vexé...

AHQUELLARD.

Il est vrai que je bisque et que le sort contraire...

SANS-NOM.

Adjoint de ce canton, riche propriétaire,
Juge de paix, notaire, éligible, électeur,
Des impôts indirects illustre directeur,
Receveur de la poste et des droits du domaine,
Doyen des marguilliers, d'où vient donc votre peine?
Lorsque vous avez tout que vous manque-t-il?

AHQUELLARD.

rien.

lui envoyant une bouffée de sa pipe.

Je fume cependant.

SANS-NOM.

Parbleu je le sens bien.

AHQUELLARD.

Je suis malade, ami, parce que je m'ennuie!

SANS-NOM.

Vous vous écoutez trop, c'est votre maladie.

AHQUELLARD.

Je crois que j'ai le spleen, tu connais Ilmandor?

SANS-NOM.

Tiens si je le connais; quand il parle il m'endort.

AHQUELLARD.

Eh! bien, ami, Sans-nom, vois toute ma faiblesse;
Ce chef des ouvriers qui sut par son adresse
De la manufacture être l'unique appui
Cet Ilmandor enfin! je suis jaloux de lui.

SANS-NOM.

Vous qu'on voit si puissant!

AHQUELLARD.

C'est moi qui suis le maître,
On dirait que c'est lui; quelqu'un le croit peut-être!

On suit tous ses avis, tout ce qu'il fait est beau,
Et chacun me regarde ici comme un zéro.
O Dieu ! moi dont les mains, sans craindre la brûlure,
Ont durant quarante ans jauni dans la teinture,
Moi...

SANS-NOM.

Brave marguillier, sans prendre tant de soin,
Que ne le chassez vous.

AHQUELLARD.

Ah ! j'en ai trop besoin !
Il ose me parler le chapeau sur la tête;
Et quand les gros bonnets me tirent leur casquette,
L'insolent devant moi ne se courba jamais;
Et c'est quand je m'en plains comme si je chantais!
Voila pourquoi tu vois mon âme effarouchée.

SANS-NOM.

Ah! j'y suis; Ilmandor est votre Mardochée,
Et vous êtes Aman.

AHQUELLARD.

Plut à Dieu ! sur l'honneur,
Si je l'étais, je crois que je serais meilleur.
Mais enfin Ilmandor mérite ma colère!..
Je lui donne ma fille

SANS-NOM.

Oh ! le beau caractère !

AHQUELLARD.

Mon gendre devant moi va plier à l'instant,
Plus il sera petit, plus je paraîtrai grand.

SANS-NOM.

Le voila, calmez vous.

AHQUELLARD.

Tiens, vois mon air bonace;
Sais-je dissimuler avec assez de grâce.

SCENE III.

AHQUELLARD, ILMANDOR.

ILMANDOR.

Tu m'as fait demander, je ne sais trop pourquoi;
Avide Cumulard, que veux-tu donc de moi?

Air : *Ton-ton.*

AHQUELLARD.

Pourquoi me chanter cette antienne,
Quand je suis doux comme un mouton,
Ton-ton,
Ton-taine,
Ton-ton. (*bis*)
Tu voudrais me faire une scène;
Mais je puis rabaisser ton ton,
Ton-ton,
Ton-taine,
Ton-ton. } *bis.*

Tu connais ma fille?

ILMANDOR.

Oui.

AHQUELLARD.

Qu'en dis-tu, je te prie?

ILMANDOR.

Que pour être ta fille elle est assez jolie.

AHQUELLARD

Trève de complimens!

ILMANDOR.

En ces lieux je la vis,
Son cœur est transparent tout comme ses habits.

Air : *Ne vois-tu pas, jeune imprudent.*

Sans doute c'est quelqu'intrigant
Qui va posséder ce que j'aime,
Quelque faquin, quelqu'ignorant,
Quelqu'imbécile...

AHQUELLARD.

C'est toi-même.

ILMANDOR.

Ciel ! Dieu ! je serai son époux ?

AHQUELLARD, *à part.*

Il va s'abaisser, je le gage,

ILMANDOR, *se jetant à ses pieds.*

Adjoint, j'embrasse vos genoux.

AHQUELLARD, *passant sa jambe par-dessus sa tête.*

A part. Tu n' grandiras pas davantage.

Il sort.

SCENE IV.

ILMANDOR, *se relevant avec joie.*

Air connu.

Oh ! c'en est fait je me marie :
Je vais vivre comme bourgeois.
Jamais, dans une tragédie,
Cela ne s'était vu, je crois,
Pour ce mariage...

Revenons au poème. Il faut à ma moitié
Raconter que je suis l'enfant de la pitié.
Me taire prouverait peut-être plus d'adresse,
Et cet acte, est, je crois, un acte de faiblesse.
N'importe... La voici; quels jolis yeux elle a,
Que j'aurai de plaisir à faire pleurer ça.

OHLALA.

O Dieu ! quelle sottise !
Je pouvais l'ignorer, faut il qu'il me le dise.

ILMANDOR.

Vers moi tourne les yeux...

OHLALA, *lui tournant le dos et se frappant la tête contre le piédestal.*

Oh ! le coup a sonné.

ILMANDOR.

Pour me percer le coeur tu te casses le né.
Est-ce là comme on n'aime ? ô destin romantique !
Tu me tournes le dos, vierge de la fabrique.

Air :

Je n' t'ai jamais vu comm' ça,
Pourquoi, ma belle,
Faire la cruelle ?
Je n' t'ai jamais vu comme ça,
Où prends-tu cette vertu là ?

OHLALA.

O ciel ! prête à ma voix des accens plus tragiques,
Exhale ma colère en *Ponts-neufs* énergiques,
Je sens que mon amour s'envole au grand galop.

ILMANDOR.

Donne moi donc la main...

OHLALA.

Ne la serre pas trop.

ILMANDOR.

Eh bien ! mon Ohlala, dissipe tes alarmes,
Vient-il entre nous deux se placer des gens d'armes ?
Et l'ombre de ta mère accourt-elle en ces lieux
Pour te crier : ma fille, arrête, c'est un gueux.

OHLALA.

Ah! quel mauvais sujet?

ILMANDOR.

Oui j'en suis un, je pense.
Mais les bons doivent ils avoir la préférence?
En quoi diffèrent-ils? va ce n'est presque rien;
La différence entr'eux n'est que du mal au bien.
Nos pieds, nos bras, nos mains, tout enfin est semblable.
Parlent-ils mieux que nous, ont-ils l'air plus capable?
La Seine pour nous seuls roule-t-elle ses flots?
Le Surenne pour eux devient-il du Bordeaux?
Fait-il soleil pour eux, alors quil pleut à verse?
Non, ils ont comme nous la fièvre quarte ou tierce;
La chaleur de l'été les cuit des mêmes feux,
Ils mangent comme nous et nous buvons comme eux.
Ah! cent fois plus encor... et quand la dernière heure
Nous rassemblera tous dans l'immense demeure,
Banquiers et mendians, sans craindre aucun affront,
Reposeront unis dans le ciel, s'ils y vont.

OHLALA.

Ton langage m'éclaire et me rend intrépide...
Vagabond adoré, monstre affreux et perfide.

Air

Gai, gai, marions-nous,
J'ai l'âge
Du mariage;
Gai, gai, marions-nous,
Puisqu'il me faut un époux,
Avec mon père, tais-toi,
Et ne te fais pas connaître,
Ce que mon mari peut-être,
Ne doit regarder que moi.

ENSEMBLE.

Gai, gai, etc.

ILMANDOR.

Nous s'rons heureux à' minuit,
Ah ! quel plaisir je projette ;
Va préparer ta chambrette,
J'apport'rai mon bonnet d' nuit.

ENSEMBLE.

Gai, gai, etc.

Ils sortent.

Fin du deuxième acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

OHLALA, DORMIRA, INUTILA, Ouvrières de la fabrique. (1)

OHLALA.

Pour mon hymen prochain, en hâte tout s'arrange.
J'ai déjà les gants blancs, avec la fleur d'orange ;
Mais en changeant d'état, ne croyez pas, mes sœurs,
Que je puisse oublier nos jeux et leurs douceurs ?
En mémoire de moi, prenez sans nul scrupule,
Toi, chère Dormira, ce petit ridicule ;

(1) Toutes les femmes, à l'exception de Ohlala, sont habillées de robes d'indiennes semblables à celles dont on se sert aujourd'hui pour faire des meubles et des rideaux. L'une d'elles tient à la main les objets que désigne Ohlala dans la scène.

Toi, bonne Inutila, ce fichu du matin
Teint dans notre fabrique et marqué de ma main.
Ah! pardon...j'oubliais... mon coeur vous recommande,
(Et cette attention pour moi, sera bien grande)
Ma Margot! qu'il faudra laisser à la maison;
Si vous m'aimez encor, apprenez-lui mon nom;
Soignez mon angola, nourrissez mon caniche,
Serinez mon serin, le reste je m'en *moque*.

DORMIRA.

Repose-toi sur nous du soin de leur bonheur.

OHLALA.

Oh! je n'ignore pas que vous avez bon coeur.
Mais quel vieillard vers nous dans cet enclos s'avance?
Avec mon fiancé, Dieu quelle ressemblance!

SCENE II.

Les Mêmes, PARESSE.

PARESSE.

Air: *Au Clair de la lune.*

Belles demoiselles
Aux tant jolis yeux,
N'soyez pas cruelles
Pour un pauvre vieux.
Ecoutez c'qu'au prône
On dit en tout lieu,
Et fait's-moi l'aumône
Pour l'amour de Dieu.

OHLALA.

Je n'ai pas de monnoye.

PARESSE.

Ah! merci. Jusqu'au soir
Accordez-moi du moins la faveur de m'asseoir.

OHLALA.

A votre aise... vraiment son aspect m'intéresse !
Comment vous nomme-t-on ?

PARESSE.

On me nomme Paresse.

OHLALA.

Que faites-vous?

PARESSE.

Rien.

OHLALA.

Quoi? vous n'avez point d'état ?

PARESSE.

Non, c'est trop fatigant ; j'aime mieux, sans éclat,
Sans faste, sans orgueil, gueuser, chargé d'estime,
Et demander un liard pour avoir un centime.

OHLALA.

Quoi ? demander toujours, quel sot métier!

PARESSE.

Hélas !
Du grand jusqu'au petit, tout demande ici bas.

Air : *des Comédiens.* (Vaudeville.)

Oui, demander est la règle commune,
Pour réussir c'est le meilleur moyen ;
Demandons tous, car jamais la fortune
Ne donne à ceux qui ne demandent rien.
Sitôt qu'on peut demander une grâce,
Que d'intrigans font agir leurs ressorts !
Gare à celui qui va quitter sa place,
On la demande avant qu'il soit dehors.
Le créancier vient demander sa dette,
Le débiteur demande du répit,

Tous les marchands demandent qu'on achète,
Les jeunes gens demandent tous crédit;
Quand tant de fous demandent le pactole,
Le sage, au sort, demande un seul ami;
Les orateurs demandent la parole,
Et tous les rois demandent un Sully;
Ce grand acteur demande un bénéfice,
Ce débutant demande des succès;
Tous les plaideurs demandent la justice,
Les procureurs demandent des procès.
Le vieux pêcheur attend miséricorde,
L'ambitieux demande des brevets,
Quelques brouillons demandent la discorde,
Les gens de bien demandent tous la paix.
A cinquante ans, cette vieille amoureuse,
Au parfumeur demande des attraits,
De l'opéra cette jeune danseuse
Voudrait de l'or, et demande un Anglais.
Ce bon bourgeois, heureux dans sa chimère,
A sa moitié demande un fils chéri;
La jeune fille, au bal, près de sa mère,
Fait la glissade et demande un mari.
Courant gaiment aux champs de la victoire,
Par les revers, bien loin d'être abattus,
Quand nos soldats ont demandé la gloire,
Ils n'ont jamais éprouvé de refus..

OHLALA.

Vous m'amusez beaucoup, ne partez pas encor.

PARESSE.

Avant de m'en aller, je veux voir Ilmandor.

OHLALA.

Si vous avez besoin qu'il vous rende service,
Adressez-vous à moi.

PARESSE, *à part.*

Faudrait-il que je visse!

Haut.

Mon fils... et de quel droit avez-vous ce pouvoir
Sur Ilmandor?

OHLALA.

Vraiment, c'est bien facile à voir,
Ce soir, par un hymen que mon père autorise...

PARESSE.

Vous allez l'épouser.

OHLALA.

Oui; j'en fais la bêtise.
A Ilmandor qui entre.
Justement le voici... Tenez, mon cher époux,
Ce pauvre vous attend, donnez-lui quelques sous,
Et venez près de moi.

ILMANDOR.

Je m'en y vais, ma chère. (*Elles sortent.*)

SCÈNE III.

ILMANDOR, PARESSE.

ILMANDOR, *à Paresse.*

Toi, tu repasseras.

PARESSE.

Mon cher fils!

ILMANDOR.

Ciel! mon père!

AIR: *verse encor.*

Quoi! c'est toi?
ILMANDOR.
C'est vous?
PARESSE.
C'est toi.
ILMANDOR.
C'est moi.
PARESSE.
Fut-il jour plus prospère?
ILMANDOR.
Ah! je retrouve un père!

PARESSE.

Quoi ! c'est toi ?

ILMANDOR.

C'est vous ?

PARESSE.

C'est toi.

ILMANDOR.

C'est moi.

ENSEMBLE.

Ah ! quel heureux moment pour vous, pour toi, pour moi.

PARESSE.

M'as-tu fait te chercher
Sur cett' terre éloignée.

ILMANDOR.

N'allez pas vous fâcher.

PARESSE.

As-tu pu me lâcher ?

A part.

Oh ! comme il est bien fait,
Que sa mise est soignée.
C'est tout mon portrait.

ILMANDOR, *à part.*

Ah ! que mon père est laid !

ENSEMBLE.

Quoi ! c'est toi, etc.

PARESSE.

Quel réveil douloureux me ramena le jour,
Lorsque tu m'eus quitté ! je criai comme un sourd.
Je t'appellai, mon fils; mais frivole espérance,
L'écho me répondait en gardant le silence.
J'allais de l'Odéon jusques au Panthéon,
Et revenais encor place de l'Odéon.
Point de fils ! je dormais alors sur ma besace.
Eh ! combien ton absence agrandissait la place !
Je me dis, à la fin: on me l'aura jetté
Dans un azile ouvert à la mendicité,
Dans un de ces dépôts créés par la police
Pour ruiner le pauvre aux frais de la justice;

Pour faire travailler les mendians aisés,
Qui, dans les carrefours vivent les bras croisés.
Mais j'appris le contraire, et n'ayant plus de doute,
Pour te trouver, mon fils, je me suis mis en route;
Bravant la canicule et les temps les plus froids,
Je te cherche, Ilmandor, depuis quatorze mois.
Je te retrouve enfin et devrais, en bon père,
Montrer les grosses dents et me mettre en colère;
Mais de plus longs discours sont ici surperflus,
Dès aujourd'hui, mon fils, je ne te quitte plus.

ILMANDOR.

Vous arrivez vraiment comme mars en carême.
Restez dans ce logis, on m'y respecte, on m'aime;
Je vais me marier, et vous pourrez chez moi,
Cessant de mendier, être heureux comme un Roi.
Venez chez le bourgeois qui me donne sa fille.
Qu'un autre habit...

PARESSE.

Mon sang dans mes veines pétille!
Tu veux que je préfère une maison, un lit,
Une table excellente, un bel et bon habit,
Un castor pour couvrir ma tête chauve et nue,
Au plaisir enchanteur de loger dans la rue!
D'être libre, sans soin, de mendier mon pain,
Et de vivre aux crochets de tout le genre humain.
Non, en parlant ainsi tu connais mal ton père!
De tout temps ma vertu fut farouche et sévère.
Je pourrais, près de toi, rester tranquillement;
Mais vivre sans gueuser, est-ce contentement?
Moi, j'aime à contempler le firmament sans voile,
A dormir sur le banc où l'on vendit *l'étoile*.
Quand on loge en plein air on n'a point de loyer.
x eut-il jamais de termes à payer?

C'est pour nous que jaillit la fontaine publique,
C'est pour nous que l'on cuit la soupe économique;
Eglises, hopitaux, bureaux de charité,
Nos rentes sont partout où passe la bonté!
Pour n'avoir pas trop chaud, l'été nul ne travaille,
L'hiver, nous nous chauffons devant les feux de paille;
Et nous avons enfin pour dissipations,
Les spectacles gratis, les distributions.
Paris est pour un pauvre un pays de Cocagne!
Et je m'enfermerais au fond d'une campagne!
Et pour le vain plaisir de faire le seigneur,
De payer un impot et d'être un électeur
A cent écus... j'irais abandonner ma vie?..
Mais, toi même autrefois, petit, tu l'as suivie...
Tu la trouvais charmante; allons, prends ton parti:
Je ne te quitte pas que tu ne sois parti.
Suis moi, viens!

ILMANDOR.

O nature! ô noble jouissance!
O charmans souvenirs de ma riante enfance!...
Mais vous craignez peut-être ici de travailler?
Vous n'aurez rien à faire.

PARESSE.

Il faudrait m'habiller.
Viens... tu balances... ciel!

ILMANDOR.

Mais songez bien, de grace...

PARESSE.

Je ne songe qu'à moi, viens.

ILMANDOR.

Comme il est tenace!

PARESSE.

Si tu ne me suis pas, pour un franc vagabond
Je te ferai connaître!

ILMANDOR.

Eh! bien non, non, non.

PARESSE.

Non!

Prenant son baton.

Viens donc, dernier appui qui reste à ton vieux maître.
Rotin, viens avec moi, n'imite pas ce traître :
Sois-moi toujours fidèle, ainsi qu'en ces beaux jours,
Où batoniste adroit, aidé de ton secours,
Je sus, en moulinant, mettre la garde en fuite ;
Sois mon seul héritier. (*A son fils.*) Toi, je te déshérite!
Si tu ne te rends pas sur le champ à ma voix,
Prends bien garde! une fois, deux fois, deux fois! trois fois.

Revenant.

Trois! adieu... quatre fois.

ILMANDOR.

Je n'y tiens plus! je cède!

PARESSE.

Dans un cœur excellent y a toujours du remède.

ILMANDOR.

Je mets à mon départ une condition.

PARESSE.

Laquelle?

ILMANDOR.

Donnez-moi...

PARESSE.

Ma bénédiction?

ILMANDOR.

Non, ce n'est pas cela, passez devant, mon père ;
Je veux encor revoir celle à qui j'ai su plaire.

Je n'en trouverai pas... deux peut-être !

PARESSE.

Il se peut ;
Mais le devoir te parle, et ton père le veut.
De ta belle surtout n'écoute point les larmes.
Je t'attends dans le bois.

ILMANDOR.

C'est un lieu plein de charmes.

Paresse entre dans le bois et son fils sort de l'autre coté.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ILMANDOR, BAVARD.

BAVARD.

Parbleu, tu m'as donné de la jolie ouvrage !...
Tu me dis de chercher à travers ce feuillage
Ton vieux père...

ILMANDOR.

Tais-toi ! tu ne l'as pas trouvé ?..
A ton aspect, sans doute, il se sera sauvé.
Ne t'ayant jamais vu, peut-il te reconnaître ?
Il t'a pris surement pour un garde champêtre.

Errant et vagabond, l'arrêté du préfet
Sur son esprit peureux a produit cet effet.
Mon père, cher Bavard, est tant-soit-peu ganache,
Et nous jouons ici vraiment à cache-cache.
Va le chercher encor.

BAVARD.

Non c'est trop me lasser.
L'acte de mariage ici va commencer.
Les parens, les amis vont venir tout-à-l'heure,
Pour signer le contrat... permets que je demeure.
Ici de mon secours tu peux avoir besoin,
On doit payer du punch!... prends-moi pour ton témoin.

SCENE II.

Les Mêmes, OHLALA, AHQUELLARD, PARENS et AMIS; GARCONS, *apportant une table sur laquelle est un punch allumé et tout ce qu'il faut pour écrire.*

CHOEUR.

L'hymen est un charmant lien,
Lorsque l'on s'aime avec ivresse,
Lorsque l'on a de la richesse.
Et que l'on ne manque de rien,
Surtout quand on se porte bien.

AHQUELLARD *remuant le punch.*

Imprimeurs, filateurs, repasseurs, dégraisseurs,
Broyeurs, fabricateurs, inspecteurs et brosseurs,
Je vous donne campo pour chommer cette fête.
Devant votre bourgeois inclinez votre tête.

Tout le monde ôte son chapeau, excepté Bavard qui garde sa casquette.

à Bavard.

Pourquoi n'ôtes-tu pas ton bonnet, insolent?

BAVARD.

Seigneur, je ne suis pas de l'arrondissement.

AHQUELLARD.

Ah! c'est une autre affaire!... Ilmandor, je vous aime.

à part.

Je ne puis le sentir.

ILMANDOR.

Je vous aime de même.

AHQUELLARD.

Nous allons tout finir... Venez, jeunes époux,
Pour signer le contrat.

OHLALA.

Mon père y pensez-vous?
En plein air, dans un bois, conclure un mariage.

AHQUELLARD.

Ce bois pour votre hymen est d'un heureux présage.
D'ailleurs, il fait plus frais ici que là dedans;
Adjoint, notaire, et père, en moi tous sont présens.

Ici l'orchestre joue l'air : Il faut des Epoux assortis, tandis que Ahquellard bénit ses enfans prosternés et prend un verre de punch.

Signez et terminons.

OHLALA, *prenant la plume.*

Je signe la première,
Comme la plus pressée.

SCENE III.

Les Mêmes, SANS-NOM, conduisant PARESSE.

SANS-NOM.

Allons, viens chez le maire!

AHQUELLARD.

Qui vient nous interrompre ?

SANS-NOM.

Eh ! c'est ce vagabond
Qui n'a pas de papiers!

AHQUELLARD.

Qu'on le mène en prison.

ILMANDOR.

Arrêtez !

AHQUELLARD.

Eh! pourquoi ?

ILMANDOR.

Arrêtez !

AHQUELLARD.

Quelle audace !

OHLALA.

Sans savoir ce qu'il est, je demande sa grâce.

BAVARD.

Je la demande aussi !

AHQUELLARD.

De quoi te mêles-tu ?

PARESSE *à part.*

J'ai fait une brioche à force de vertu.

AHQUELLARD.

La loi de prairial veut que je sois sévère !

Il fait signe qu'on l'emmène.

ILMANDOR, *se précipitant devant les gardes.*

Mets donc au violon le fils avec le père !

CHOEUR.

Air : *Connu.*

Ah ! la singulière aventure !
L'incident est presque nouveau,
S'il était plus dans la nature,
Cela paraîtrait bien plus beau.

TOUS.

Son père !

PARESSE.

Oui, je le suis; et, malgré les cancans;
Un père fut toujours père de ses enfans.

Air : *A la papa.*

J'ai lâché le mot fatal
Qu'ici l'on n'attendait guère,
Mais, moi, je croyais bien faire,
Et si je t'ai fait mal;
Ça m'est égal.
Pour ce bachanal,
On te jètera la pierre,
Mais chacun dira
Que j'ai conduit tout ça
A la papa,
Ah ! ah ! la papa.

AHQUELLARD

à part. *aux gardes.*

Quel triomphe pour moi ! mettez le fils en cage,
Laissez aller le père, et plus de mariage.

OHLALA.

Ça ne m'arrange pas.

AHQUELLARD.

Cela m'arange, moi !

Le grand homme d'état doit commencer par soi.
Gardes, obéissez à votre patriarche !
Marchez, je vous l'ordonne.

Les gardes font un mouvement.

OHLALA.

Ah ! voilà que ça marche.

CHOEUR.

Ah ! la singulière aventure,
L'incident est presque nouveau ;
S'il était plus dans la nature,
Cela pourrait paraître beau.

Tout le monde sort, et l'orchestre joue l'air : Allez-vous-en gens de la noce.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BAVARD seul, *au public.*

Air : *Sortez, sortez donc, sortez.*

Me trouvant
Seul un moment,
J'en profite promptement,
Pour venir vous conter
Ce qu'on vient d'exécuter ;
Un monologue toujours,
N'est-il pas un vrai discours

Où l'auteur,
Par l'acteur,
Met au fait le spectateur ?
Le fils et le père
Sont mis en fourrière,
Ahquellard,
L'œil hagard,
Va le juger sans retard ;
Ohlala soupire,
Ne sait plus que dire,
Et pourtant
Franchement
Elle parle joliment.
Son amant, comme un manchot,
Tranquille dans son cachot,
Fait le sot,
Quand d'un mot
Il en ferait fair' l'assaut ;
Et moi, loin d'aller trouver
Ses amis, pour le sauver,
Je reviens, en ce lieu,
R'commander son âme à Dieu.

Mais le voici :

SCÈNE II.

BAVARD, ILMANDOR.

BAVARD.

Quoi ! seul ?

ILMANDOR.

Tout seul.

BAVARD.

Quelle nouvelle ?

ILMANDOR.

Je la gobe.

BAVARD.

Ciel !

ILMANDOR.

Oh! vrai, comme je m'appelle

Ilmandor :

BAVARD.

De qui donc part cet arrêt fatal ?

ILMANDOR.

Ahquellard à lui seul remplit le tribunal.

Air *de la Partie carrée.*

Tout seul d'abord il vient à l'audience,
Seul il pérore et va tout seul aux voix,
Seul au public il impose silence.

BAVARD.

Mais son moyen m' paraît des plus adroits ;
Cet homme-là sait bien, ou dieu me damne,
Tout ce que vaut une majorité ;
Car, je le vois, tout seul il te condamne.

ILMANDOR.

A l'unanimité.

BAVARD.

A quoi ?

ILMANDOR.

Là-bas, le traître, en fait déjà parade ;
Je vais être conduit de brigade en brigade,
Par le garde champêtre, au plus prochain dépot.

BAVARD.

Illustre infortuné, partiras-tu bientôt?

ILMANDOR.

Oui, pour me voir passer le monde est aux fenêtres;
Et le garde est allé déjà mettre ses guêtres.

BAVARD.

Ton père ?

ILMANDOR.

Renvoyé de la plainte...

BAVARD.

Allons donc !

ILMANDOR.

Comme il est seul coupable, il a seul son pardon.
On vient... c'est lui, tais-toi! va m'attendre au passage;
Car je veux t'embrasser en quittant ce village.
(*Bavard sort.*)

SCÈNE III.

PARESSE *arrive en chantant*, ILMANDOR.

PARESSE.

Air : *le clairon, le basson.*

Allons, gai,
Tatigué!
Quoiqu'un peu fatigué,
Malgré l'âge,
Vite en voyage,
Assez dialogué,
Que le guet soit nargué;
Car, morgué,
Je m' suis distingué.
Viens, mon fils, mon cher fils,
Retournons au pays.
Voici le jour de l'an,
C'est un mois excellent.
Allons, gai, etc.
En route, nous prendrons
Deux de nos compagnons;
Nous march'rons en même temps,
Ça f'ra les quatr' mendians.
Allons, gai, etc.

Partons...

ILMANDOR

Non, je dois voir l'adjoint auparavant.

PARESSE.

Tu me quittes encor?

ILMANDOR.

Pour un petit moment.

(*à part.*)
Prends garde de le perdre ?

PARESSE, *à part.*

Il me quitte !

ILMANDOR.

O mon père...

PARESSE.

C'est la dernière fois...

ILMANDOR.

Non, c'est l'avant dernière.

PARESSE.

Le bonheur en ce jour sourit à mon esprit.

ILMANDOR.

à part. *haut.*
Prends garde de le perdre ! Avons-nous bien tout dit ?

PARESSE.

Dépêche ; il ne faut pas ici que l'on s'endorme,
Je t'attends sur la borne.

ILMANDOR.

Attendez-moi sous l'orme.

SCÈNE IV.

AHQUELLARD, PARESSE.

AHQUELLARD.

Je te retrouve encor, ah ! décampe au plutôt !

PARESSE.

Qu'as-tu fait de mon fils ?

AHQUELLARD.

On l'emmène au dépôt.

PARESSE.

Quoi ! mon fils au Dépôt ! ô ciel ! est-il possible,
Eh bien ! tu m'entendras, tyran trop insensible,

Je veux, selon l'usage, en ces lieux t'accabler
D'une imprécation qui fera tout trembler.

PARESSE.

« Maudit soit le despote cruel qui bouleversant » toutes les lois de la nature, sépare le fils d'avec le père, » fait le bonheur du second au détriment du premier; » par ce moyen illégitime ne les rend satisfaits ni l'un ni » l'autre et s'attire ainsi les imprécations du fils et du » père. Imprécations, adjoint, fabricant et barbare que » le ciel autorise. Monstre, le fer sort-il tout forgé des en- » trailles de la terre? Non! La méchanceté des hommes » l'en tire, la cruauté l'aiguise et le crime l'enfonce! »

(Extrait d'un mélodrame en faveur.)

AHQUELLARD.

Quel langage ambigu!... je ris de ta colère.

SCÈNE V.

Les Mêmes, OHLALA, *elle a le costume d'une pauvresse, des sabots, un bâton avec un petit paquet au bout.*

AHQUELLARD.

Que vois-je... c'est ma fille.

OHLALA, *courant à Paresse.*

Ah! non, voilà mon père.

AHQUELLARD.

Cette plaisanterie est bien hors de saison.

PARESSE.

Je n'ai j'amais connu ta mère.

OHLALA.

Que sait-on?

En tout cas, pour prouver l'amour que je vous porte,
Je veux aller chercher mon pain de porte en porte.

Je suis jeune, gentille, ah! quel coeur inhumain
Pourra me refuser quand je tendrai la main?

AHQUELLARD.

Eh! bien, jusques au bout je serai débonnaire.
Je te laisse partir!

OHLALA.

Ah! c'est d'un bien bon père!

AHQUELLARD.

Air *connu et très-connu.*

Tu chang's de père comm' de jupon,
J' te donn' ma malédiction!

OHLALA.

C'est ce qui me désole.

PARESSE.

Viens être mon second bâton,
J' te donn' ma bénédiction.

OHLALA.

C'est ce qui me console.

Je m'en moque à présent, comme de l'an quarante.

AHQUELLARD.

Je ne veux plus te voir.

PARESSE.

Viens, o fille innocente,
Viens travailler pour moi; viens, par tes doux attraits.
(*A Ahquellard.*)
Ah! que ne suis-je... Adjoint, il est des sous préfets.

FIN DE LA TRAGEDIE.

VAUDEVILLE.

On entend dans le lointain l'air de la Fricassée.

AHQUELLARD.

Quel chant mélodieux vient soudain frapper mon oreille?

OHLALA.

C'est l'air de la Fricassée.

PARESSE.

Présent.

SCÈNE VI.

Les Précédens, BAVARD.

BAVARD.

RÉCIT.

Air *du cousin Jacques.*

A côté du garde champêtre,
Ilmandor marchait l'œil baissé,
Et, par distraction peut-être,
Avec lui l'on m'avait pincé.
Tout à coup nous voyons paraître
D'ouvriers un détachement,
Qui bravement
Fait fuir l'escorte en un moment;
Alors chacun s'met en goguette.

« Et s'écrie le coupable est innocent, il est délivré, il faut qu'on le marie à la fille du teinturier.

OHLALA.

« Ah les braves gens, je les embrasserai tous!

BAVARD.

« Alors on se cotise pour le repas de noce.

PARESSE.

« Tant mieux, j'y serai... ça sera le premier repas que j'aurai fait depuis six semaines; j'vas joliment m'en donner.

AHQUELLARD.

Et, moi, j'donn' mon consentement.

PARESSE.

Courons donc vite à la guinguette
Pour fair' avaler l'dénoûment.

Ils sortent tous en courant; l'orchestre joue l'air de la Fricassée, le théâtre change et représente le jardin d'une guinguette pavoisée avec des indiennes; il y a un orchestre. On danse. Ahquellard unit ses enfans.

PARESSE.

Bien, mes enfans, dans la tragédie comme dans le mélodrame, c'est toujours la vertu qui triomphe et j'aime à voir que M. le maire s'est souvenu que tous les bourgeois sont égaux devant la municipalité ... A ce soir la noce et demain je vous mène voir le Paria.

OHLALA.

Qu'est-ce que c'est que ça, le Paria?

PARESSE.

Vous le verrez et tout le monde aussi.

Air : *Ce Magistrat.*

Jusqu'à ce jour, trop négligées,
Pour la couronne des guerriers,
Toutes nos muses affligées
Pleuraient sur leurs anciens lauriers.
O muses, calmez votre peine,
Ranimez-vous, par un espoir flatteur;
La France vient à Melpomène
De donner un consolateur.

RONDE GENERALE ET FINALE.

Air : *Ronde du Vaudeville en vendange.*

CHŒUR.

Chantons, mes amis, chantons,
C'est le charme de la vie;
Heureuse la tragédie
Qui finit par des flonflons.

AHQUELLARD.

Poèt's tragiqu's, de mainte veille,
Voulez-vous r'cueillir le fruit ?
Imitez notre Corneille,
Voilà comme on réussit.

CHŒUR.

Chantons, etc.

BAVARD.

Actrices qui, sur la scène,
Voulez vous mettre en crédit,
Imitez not' Célimène,
Voilà comme on réussit.

CHŒUR.

Chantons, etc.

SANS-NOM.

Vous dont la table est le centre,
Gastronom's d' bon appétit,
N' boudez jamais cont' vot' ventre ;
Voilà comme l'on réussit.

CHŒUR.

Chantons, etc.

PARESSE.

Et vous, jeunes militaires,
Si la trompett' retentit,
Battez-vous comme vos pères ;
Voilà comme on réussit.

CHŒUR.

Chantons, etc.

ILMANDOR.

O rois ! quand il faut combattre,
Ou quand la paix vous sourit,
Imitez notre Henri-Quatre ;
Voilà comme on réussit.

CHŒUR.

Chantons, etc.